





LES
POÈTES DU TERROIR

SOUS PRESSE :

Les Poètes du terroir, *du quinzième siècle au vingtième siècle,* tome II. *Dauphiné, Flandre, Comté de Foix, Franche-Comté, Gascogne et Guyenne, Ile-de-France, Languedoc, Limousin, Lorraine, Lyonnais.*

LES
POÈTES DU TERROIR

du XVe siècle au XXe siècle

TEXTES CHOISIS

Accompagnés de Notices biographiques, d'une Bibliographie
et de cartes des anciens pays de France

PAR

Ad. van BEVER

Alsace — Anjou — Auvergne
Béarn — Berry — Bourbonnais — Bourgogne
Bretagne — Champagne

TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

INTRODUCTION

Ce livre est le fruit de plusieurs années de labeur.

A l'heure où l'on se préoccupe de l'origine des individus, où l'on détermine l'influence du milieu dans les moindres manifestations de la vie sociale, il nous a paru utile de réunir quelques documents glanés au cours de longues recherches dans le domaine de notre ancienne poésie et d'indiquer les ressources de plusieurs siècles d'évolution littéraire. L'intérêt d'un tel genre d'étude n'échappera à personne. Ce n'est point d'hier seulement que date la suprématie provinciale et que l'on est admis à penser que la petite patrie, le terroir, si l'on veut, a été sans cesse le sous-sol qui a fait germer, croître et épanouir la plus belle flore du génie français. Il y a là-dessus d'éloquentes phrases, si répandues, qu'à les répéter nous nous ferions l'interprète de véritables lieux communs. Aussi bien la province n'est-elle, à proprement parler, qu'un cadre où vinrent se grouper, au cours des âges, les menus faits de la tradition nationale. Cadre factice, sans doute[1], et que prolongent ou débordent les anciens *pagi* de la Gaule, mais cadre indispensable à quiconque tente de retrouver les foyers de culture, les centres de notre civilisation gréco-latine[2]. Il y a en

1. Voyez ce qu'en a dit M. Armand Brette dans son beau livre, *Les Limites et les Divisions territoriales de la France en 1789* (Paris, Cornély, 1907, in-8°). Nous ne reprocherons qu'une chose à cet auteur, c'est de ne pas avoir tenu compte suffisamment des particularités géographiques de la « province ». Aussi bien son travail vise-t-il une France historique et administrative.

2. Les unités locales de la France, s'écrie M. Pierre Foncin (Cf. *Les Pays de France*, Paris, Colin, 1908, in-12), ne seraient autre chose, selon nous, que ces régions naturelles qui ont conservé le nom clair et net de pays... Parlez de « pays » à un paysan : il est de

France, on ne saurait le nier, des frontières naturelles qui non seulement s'accommodent d'une délimitation de nos richesses d'art, mais doivent à ces dernières leur unique raison d'être. L'influence du sol, du paysage, se retrouve sans peine chez les écrivains les plus personnels. On écrirait de curieuses pages sur le caractère racial de nos chefs-d'œuvre. Il suffit que l'on prononce les noms de François Villon, Rabelais, La Monnoye, La Fontaine, pour que nous évoquions tour à tour l'Ile-de-France, la noble et douce Touraine, la joyeuse Bourgogne et la blanche et lumineuse Champagne! Le clair génie français n'est pas fait d'une unique aspiration vers un idéal commun, mais de contrastes harmonieux, et l'on ne sait si « l'esprit gaulois » doit plus à la malice septentrionale qu'à l'exubérance gasconne ou languedocienne. Il y a, semble-t-il, un enchaînement mystérieux qui relie, à plusieurs siècles de distance, les tempéraments les plus opposés et associe l'art d'un François Villon à celui de Baudelaire. Pourquoi n'observerait-on pas dans le domaine des lettres, et à propos de quelque individualité retentissante, les mêmes lois ethniques qui dominent les races et différencient les groupes sociaux? Ce sera, si l'on veut, notre point de départ pour expliquer la méthode du présent ouvrage. L'histoire littéraire ne s'écrira plus demain comme elle s'écrivait hier. De nouveaux éléments intervenant, on sera peut-être obligé de recourir à l'étude de nos monuments locaux pour définir clairement telles

la maison, il vous entend aussitôt. Vous l'étonneriez en lui disant que le pays est l'ancien *pagus* gaulois. Peu lui importe; mais, étant plus près que nous de la nature, il en a gardé le sens, et, plus conservateur que nous, il est resté attaché à la tradition du vieux langage français. Cela suffit pour que le terme de *pays* ait à son oreille une signification très précise. C'est en vain qu'ont passé sur la Gaule tant de dominations étrangères, tant de régimes politiques ; c'est en vain que la carte de France a été grattée et regrattée, obscurcie de surcharges et de ratures. Le pays a survécu à tout; comme ces vieilles monnaies retirées de bonne heure de la circulation, il subsiste dans tout l'éclat encore neuf de son ancienneté. Sous les caprices des délimitations les plus contradictoires, il a maintenu ses frontières presque aussi visibles qu'aux anciens âges. Il s'appelle ici la Maurienne, ailleurs le pays de Caux, là le Velay, la Bresse, la Thiérache, le Gâtinais, la Cerdagne. Il continue sous nos yeux ces petites contrées naturelles que le climat, la géologie, le relief, etc., avaient distribuées comme berceaux aux peuplades antiques de la Gaule. »

particularités des grands mouvements d'art. Alors on se souviendra qu'il y eut une renaissance bourguignonne et lyonnaise au XVIe siècle, que la société précieuse de l'hôtel de Rambouillet ne fut à proprement parler qu'une réunion de provinciaux, et que le romantisme ne s'affranchit jamais de ses origines « départementales ». On recherchera impatiemment l'ascendance de nos grands hommes, et il se trouvera bien quelque Aristarque pour découvrir que Paris, ville cosmopolite du XXe siècle, n'aura été pendant longtemps qu'un centre de l'esprit et des manifestations provinciales!

C'est un fait incontestable que tout génie créateur doit plus au terroir qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il lui doit le meilleur de son inspiration et cette part d'originalité qui le rend international. Chaque écrivain, élevé ou non à l'ombre du clocher, a subi, avec l'empreinte du milieu où il s'est développé, diverses contingences qui échappent à sa propre analyse. Ce qu'il traduit n'est pas seulement le reflet de tous les aspects du sol natal, mais la réalisation d'une foule d'impressions ancestrales. En lui sourdent et grondent les voix d'un passé indéterminé. Songe-t-on à ce qu'il faut de ces « voix » pour produire un chef-d'œuvre? M. Maurice Barrès a dit que nous sommes l'aboutissement de nos morts; il eût pu ajouter que nous nous transmettons, en la modifiant selon les principes d'une évolution psychique, une antique parole soumise à des rythmes nouveaux. La littérature n'est pas exclusivement une expression esthétique, mais un témoignage traditionnel destiné à se perpétuer de génération en génération. On comprend ce qu'une telle pensée a fait pour la vertu de nos dialectes. C'est une vérité un peu banale à émettre que les patois ont symbolisé la puissance du terroir. Ils furent si nombreux qu'on en comptait, il y a un siècle, près de trente mille, soit à peu près autant que de communes. On prétend, non sans raison, que, sauf dans le Midi, le Cotentin, la Bretagne et les Vosges, ils tendent à disparaître[1]. Faut-il attribuer leur déchéance à la suprématie de la langue officielle ou bien à l'indif-

1. Albert Dauzat, *Essai de Méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*; Paris, Champion, 1906, in-8°; *La Question des patois*, La Revue du mois, 10 janvier 1908.

férence de ceux qui en reçurent le précieux dépôt, et croire que leur mort précédera de peu celle de nos coutumes locales? Cette question est trop complexe pour prendre place ici. S'il y a des causes profondes et diverses de l'extinction des patois, telles que l'enseignement primaire, la multiplicité des moyens de communication, qui uniformisent du Nord au Midi toutes nos sous-préfectures, l'obligation au service militaire et surtout la centralisation des pouvoirs administratifs, il ne faut pas croire pour cela que ce qui faisait le charme de nos vieilles cités et la personnalité de leurs habitants puisse disparaître avec eux. Il y a, certes, une transformation de nos mœurs, mais la province ne périra pas. Déjà, au contraire, nous lui découvrons une vitalité nouvelle. De ce que le français règne en maître, il ne doit pas s'ensuivre une interruption du génie local.

Est-il nécessaire, après cela, de rappeler l'intérêt qui s'attache à la connaissance des patois? Nous avons fait une assez large place à ceux-ci pour que l'on ne nous accuse pas de les avoir négligés. On se rendra compte de ce qu'ils ont produit de vraiment particulier en parcourant notre « choix », lequel s'étend des premières années du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Leur éloge d'ailleurs n'est plus à faire. Charles Nodier s'écriait en exaltant leur mérite : « Tout homme qui n'a pas soigneusement exploré les patois de sa langue ne la sait qu'à demi. » Nul n'ignore les ressources que nos meilleurs écrivains en ont tirées[1].

1. « La connaissance des parlers provinciaux, écrit M. Mario Roques (*Journal des Débats*, 5 févr. 1903), est le complément nécessaire de l'étude du français. Celui-ci n'est, à l'origine, qu'une variété, propre à l'Ile-de-France, du latin importé par la conquête romaine, et la comparaison avec les autres représentants du latin en Gaule peut seule éclairer bien des points de son histoire. Si d'ailleurs, grâce aux hasards de la politique, le français conquit la prééminence, ce ne fut pas sans avoir emprunté aux autres parlers gallo-romans, ses frères et égaux, nombre de mots, tours ou particularités de prononciation. Par contre, en devenant langue d'Etat et langue littéraire, il abandonnait peu à peu aux patois beaucoup de mots de l'héritage commun. Les études dialectales nous permettent de retrouver l'origine des uns, les traces des autres.

« Même dans sa gloire de langue nationale, le français continua ses emprunts. De tout temps les écrivains ont *francisé* des provincialismes : les auteurs du XVIe siècle en sont pleins; Malherbe les

Aussi ont-ils été sans cesse l'objet de nombreux et savants travaux, parmi lesquels il faut compter l'admirable *Atlas linguistique de la France* publié par MM. Gilliéron et E. Edmont[1]. On a fait plus encore que d'en activer la connaissance. Un patient érudit a songé à les soumettre à une méthode nouvelle de classification. Le vénérable baron de Tourtoulon, connu par ses patientes recherches et ses travaux d'histoire locale, a donné, il y a quelques années, une délimitation des langues d'oc et d'oïl dont on a dit qu'ils découlaient[2]. Nous nous con-

interdira, mais, chez lui-même, Ménage trouvera à blâmer des expressions normandes. Plus près de nous, V. Hugo a rapporté de Guernesey quelques mots, *pieuvre*, par exemple, et toute l'école réaliste, de G. Sand au *Jacquous le Croquant* de M. Le Roy, a librement puisé dans le vocabulaire provincial. Sans le témoignage des parlers locaux, ce serait là autant de points obscurs dans l'histoire de la langue littéraire elle-même. »

1. Paris, Champion éditeur.

2. Cf. *Etude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, avec une carte, par M. Ch. de Tourtoulon et M. O. Bringuier,* Paris, Imprim. Nationale (extr. des *Archives des missions scientif. et littér.*), 1876, in-8°; *Des Dialectes, de leur Classification et de leur Délimitation géographique*, etc., *par Ch. de Tourtoulon,* Paris, J. Maisonneuve, 1890, in-8°.

« Voici, concluait M. Ch. de Tourtoulon dans une feuille locale, *La Farandole,* les résultats sommaires d'une série d'observations faites sur les lieux mêmes où les patois du Nord confinent aux patois du Midi, où la terre d'oïl finit et où la terre d'oc commence.

« En partant de l'Ouest, la limite commune aux deux langues de la France suit le cours de la Gironde, depuis l'embouchure du fleuve jusqu'à six kilomètres en amont de Blaye. A ce point elle pénètre dans les terres et reste à peu près parallèle au cours de la Dordogne jusqu'à Libourne, dont elle effleure le territoire au nord; puis elle remonte vers le nord-nord-est, dans la direction générale du chemin de fer de Bordeaux à Tours, se tenant à une distance de quelques kilomètres à l'est de cette ligne, dont elle se rapproche et s'éloigne tour à tour. Arrivé à la limite nord du département de la Charente, notre frontière linguistique tourne au nord-est, détache un coin des départements de la Vienne et de l'Indre, se dirige vers l'est entre l'Indre et la Creuse, coupe l'Allier au-dessus de la Palisse, remonte vers Mâcon, qu'elle laisse au pays d'oc, se prolonge jusqu'à une petite distance au sud de Vesoul; là elle se recourbe sur Montbéliard et coupe la frontière française en s'avançant vers la ville suisse de Bienne, à la pointe du lac de ce nom.

« La ligne que je viens de tracer est la plus septentrionale où l'on puisse faire remonter la langue d'oc. On comprend que la limite puisse varier suivant les caractères que l'on attribue à cette langue. Cependant, de l'embouchure de la Gironde jusqu'au-dessus d'Angoulême la différence des idiomes en contact est si tranchée que le doute n'est pas permis et que le partage peut être fait avec une précision

tenterons de renvoyer le lecteur à ce beau travail, qui a soulevé des polémiques sans nombre, ne désirant pas prendre part à une querelle qui a trop duré et pour laquelle nous nous sentons incompétent. Nous saisissons cette occasion pour déclarer qu'au cours du présent livre nous nous sommes gardé de prendre part à toute discussion entretenue par les poètes et les linguistes, préférant apporter des textes là où d'autres n'eussent donné que de stériles commentaires. Sans examiner les causes qui ont rendu inadmissible à quelques-uns la délimitation de nos dialectes, il est bon de faire observer que la manière d'étudier l'œuvre analogiquement avec le milieu où elle a pris naissance, est encore trop récente pour imposer des lois définitives.

Tant d'agents ignorés peuvent intervenir dans la création d'une géographie littéraire, qu'on ne saurait s'attarder à une opinion ingénieusement émise, dût-elle flatter nos idées et nos convictions les plus chères. Ainsi la même méthode de classification des dialectes appliquée à la connaissance et au groupement des chansons populaires donnerait un résultat encore plus inattendu, déconcertant. En fait, il n'y a pas de chanson originaire d'un lieu unique[1], jaillie spontanément du sol, mais des

mathématique, au point que l'on doit diviser des communes où se parle d'un côté un dialecte d'oïl, de l'autre un dialecte d'oc. Mais dans la partie nord-est du département de la Charente commence une zone mixte dont nous avons indiqué plus haut la limite supérieure. La limite inférieure, c'est-à-dire la ligne où disparaissent les derniers caractères d'oïl, part d'un point situé à 15 kilomètres environ au nord-est d'Angoulême, à l'extrémité supérieure de la forêt de la Braconne, se dirige vers le nord-est, laissant Confolens en pays d'oc, passe au-dessus de Bellac, contourne Guéret au sud, sépare le Puy-de-Dôme de l'Allier, touche par leur limite nord aux territoires de Roanne et de Lyon pour rejoindre la frontière à peu près au point où le Rhône pénètre en France.

« On voit que plusieurs contrées du département de la Gironde sont de langue septentrionale, tandis que la langue du Midi occupe incontestablement une portion de la Charente. Si l'on considérait comme devant être rattachée au Nord la zone mixte dont j'ai parlé, les dialectes d'oc occuperaient encore une partie des départements de la Creuse, de la Loire et du Rhône ; mais si on rattachait au Midi cette sorte de *marche* linguistique, ils empiéteraient légèrement sur la Vienne et sur l'Indre, et d'une façon notable sur l'Allier, la Saône-et-Loire, le Jura, la Haute-Saône et le Doubs. »

1. On consultera utilement à ce sujet le livre de George Doncieux :

thèmes généraux sur lesquels l'imagination du peuple a brodé d'infinies variations et qui se sont *localisées* (c'est le mot) en passant par telle ou telle contrée. On comprendra pourquoi, dans ce recueil des *Poètes du terroir*, notre goût s'est fixé sur les textes les moins répandus. S'il nous fallait dresser une carte de nos ressources intellectuelles, loin de correspondre à l'ancienne division provinciale vulgairement admise, elle en différerait autant que la carte des chemins de fer diffère de celle des montagnes et des fleuves.

Il y a de nombreux modes d'expression poétique; par contre, les terroirs littéraires sont infiniment restreints. Nous n'en donnerons qu'une rudimentaire esquisse. Voici tout d'abord réunies en une seule et même contrée, noyau traditionnel de la langue nationale, l'Ile-de-France, la Champagne proprement dite, le Maine, et tous les pays que baigne la Loire. Plus loin c'est la terre celtique : Bretagne et Auvergne ; ailleurs, l'ilot pittoresque de la Normandie, dont l'âme est pénétrée des mythes scandinaves. Voici maintenant la Flandre et les campagnes picardes, ces dernières se rattachant avec l'Ardenne aux pays wallons. Le Centre intervient, conciliateur, pour limiter les territoires d'oïl et d'oc, large frontière flottante qui s'étend de la Saintonge maritime à la Bourgogne vineuse. Nous distinguons en outre la Franche-Comté et la Lorraine, avec leurs patois aux réminiscences de bas latin, terres indépendantes que leur isolement nous permet de grouper. Le Midi tient une place à part et réunit en une aspiration commune ces sœurs jalouses, Limousin, Guyenne, Gascogne, Languedoc, Savoie, Lyonnais, Dauphiné, comté de Foix, Roussillon, etc., et la Provence, au génie si fécond, qui les commande toutes. Certes, notre délimitation est incomplète; c'est une brève énumération, sans plus. Nous y ajouterons le pays basque, petite terre enclavée entre l'Océan et le Béarn, où, mystérieux vestige, dit-on, de l'Atlantide, se parle une langue agglutinante, semblable à celle des peuples du pôle, expression linguistique, en tout

Le Romancero populaire de la France, etc.; Paris, Bouillon, 1904, in-8°.

cas, la plus originale qu'on puisse rencontrer sous notre ciel.

Jusqu'ici nous s'avons pas fait intervenir l'influence du paysage et de la nature du sol sur le caractère des dialectes. C'est un tout autre domaine à connaître. Libre à de plus audacieux et de mieux informés que nous de s'y adonner, afin de savoir si les poètes naissent plus fréquemment sur les terrains primaires que sur les jurassiques ou crétacés. Thèse chère à M. Remy de Gourmont[1]. On sent tout ce qu'un tel programme promet de curieux et de neuf, ce qu'il pourrait fournir à un enseignement soucieux de rompre avec des théories désuètes, et de renouveler la somme de nos connaissances. Ceci ne peut être que l'œuvre d'une longue et ardente méditation. Les matériaux indispensables ont été réunis ici par nos soins, et grâce à des bonnes volontés qui ne se sont pas démenties. L'effort ne sera pas vain si ces matériaux sont, quelque jour, utilisés. Nous n'ignorons rien des objections que notre tentative va soulever. Aussi bien viseront-elles plutôt un sujet qui nous est cher que notre zèle. Nous essayerons d'en faire notre profit. On aurait peu de peine à rappeler tous les lieux communs désobligeants dont le « provincialisme » a été sans cesse l'objet. Il est si facile de se railler de ce qu'on ignore, et parce que notre amour-propre est en jeu, de méconnaître ce que nos genres littéraires les plus variés doivent

1. *Epilogues. Réflexions sur la vie, 3e série, 1902-1904*, Paris, Société du Mercure de France, 1905, in-18. (Cf. *Carte intellectuelle de la France.*) Donnons ici la conclusion de cette page originale : « Y a-t-il vraiment une région des poètes, une région des savants, une région des philosophes? Malgré quelques apparences, non. C'est probablement que le régime géologique est fort varié en France, sauf en certaines régions. On serait cependant tenté d'attribuer au terrain primaire une certaine productivité en poètes non musicaux, mais de pensée, en poètes à la manière de Chateaubriand et de Renan : la Bretagne et l'extrémité ouest de la Normandie sont des roches primaires. Un des terrains les plus féconds en hommes de forte intellectualité serait le jurassique : c'est celui de la Bourgogne et de partie de la Lorraine. Le terrain tertiaire, qui règne en haute Normandie et dans une large partie du Sud-Ouest, semblerait également apte à de belles productions humaines. Le crétacé donnerait volontiers des mystiques, soit en poésie, soit en religion et en politique. Enfin, le terrain volcanique représenterait la stérilité, une stérilité tempérée par quelque rare floraison : Pascal... »

au terroir. Qui dira ce que nos écrivains illustres ont emprunté à l'obscur génie de la glèbe? Les meilleurs vers d'un Ronsard, pour ne citer que ceux-là, abondent d'expressions villageoises, d'images rustiques où se reflète l'aimable sentimentalité du paysan vendômois. Le reste n'est que de la virtuosité, de l'érudition et de cette politesse acquise au contact d'une société d'élite.

« On pourrait tracer, s'écrie M. Charles Brun[1], une histoire littéraire inconnue ou méconnue qui n'aurait pas moins d'attraits que l'officielle. La Monnoye et Goudouli ont écrit aux siècles classiques. »

En vain dira-t-on que l'œuvre d'un caractère nettement régional est inférieure parce qu'elle rétrécit le domaine de notre vision, et incompréhensible pour les non-initiés au terroir qu'elle exalte. Est-ce à dire qu'il faille condamner une production sur ce qu'elle offre d'original et parce qu'elle ne satisfait pas les exigences de certaines âmes? A quoi se rattachent-ils donc, ceux-là, pour n'avoir pas la faculté de saisir aussi bien la grâce sylvestre d'un Béarnais que la sensualité mystique d'un Breton? Le souffle de toutes nos provinces passe dans l'Ame française et la fait vibrer harmonieusement. Les formules entrent les unes dans les autres. Il n'y a pas de génie universel qui ne porte la marque de son origine. N'opposons pas chez le concepteur les dons de la civilisation et ceux que lui a départis la nature. Il y a sans doute deux courants, l'un ascendant, en avance sur nos idées actuelles, et l'autre attardé aux rives du passé. Faut-il confondre ces deux sources parallèles, mais inégales, torrent impétueux et rivière à demi tarie, dont les eaux ne se réuniront jamais? Faut-il frapper de discrédit des ouvrages étincelants parce que des faussaires ont dénaturé l'œuvre des maîtres et fait du Marot, du Ronsard, du Mathurin Régnier, après Marot, Ronsard et Régnier? Faut-il marquer de stérilité nos patois naguère encore si savoureux, parce que de méchants rimeurs ont infligé à leurs parlers locaux l'imitation des Grecs et des Latins et mis en vers gascons, limousins, etc., Homère,

1. *Les Littératures provinciales*, etc.; Paris, Bloud et Cie, 1907, in-16.

Anacréon et Virgile ? A Dieu ne plaise que nous accueillions ici de fâcheux et turbulents folliculaires, rebut de toutes les littératures ! Nous savons ce que le mauvais goût a inspiré çà et là de médiocre ; mais devons-nous rendre responsables Brizeux, Lamartine, Hugo et Mistral des misérables productions de leurs imitateurs ? Nos patois sont-ils coupables de toutes les fausses interprétations de nos *Littrés* de sous-préfecture qui, sans aucune préparation, nous ont offert des glossaires erronés, véritables monuments de leur sottise? On dit que ces derniers sont légion, que le Midi, à lui seul, les compte par centaines. Qui l'ignore ? Mais aussi qui songe à s'en émouvoir ? Laissons ces critiques de détail. Laissons aussi le passé pour ce qu'il vaut ; il a donné ses chefs-d'œuvre, et, pour conclure, supputons ce que le présent nous offre et l'avenir nous réserve.

Il est indéniable qu'un retour à la terre, un besoin d'exprimer plus directement ce qui nous environne, se fait sentir. Maniérisme et hermétisme ne sont plus de rigueur. Le poète a délaissé les chambres closes et ouvert sa maison sur les champs. Une forte odeur monte de la terre. Un chant résonne de l'aurore au crépuscule. Un hosanna couvre la plaine du Midi au Septentrion. Immense appel de voix humaines qui répond à l'harmonie universelle des choses. Et c'est une fin merveilleuse, un but lumineusement tracé pour les générations nouvelles, dans un siècle qui commence, après un siècle qui a connu le classicisme agonisant, le romantisme, le parnassisme, le symbolisme, que ce retour à la nature. Là, rien d'artificiel, de forcé. Point de culte exclusif, de christianisme, d'espoir social, etc., mais un panthéisme ardent qui met à sa place dans la création l'homme sans cesse dupé par l'élévation de la pensée, confondant trop souvent ses aspirations et le concept divin.

Tout à l'heure des jeunes hommes sont venus avec un idéal ignoré et ils ont proclamé impérieusement une nouvelle manière d'être. Mais ils se sont égarés. Ce qu'ils ont pris pour l'interprétation du sens rustique n'était en somme qu'un archaïsme de sentiment, un goût très vif pour d'autres hommes qui avant eux avaient exalté la terre. Leur amour du sol, ils le devaient au mirage trom-

peur des livres. Ils eurent peur d'assister à l'éveil du jour, aux travaux de la moisson et de la vendange; leur poitrine délicate craignait l'âpreté des éléments, les brouillards du matin, la brume du soir. Des noms erraient sur leurs lèvres : Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre... Ils ne furent guère écoutés.

Ce n'est pas un tel exemple que nous proposons, mais la poursuite d'un but plus haut, quelque chose comme une montée vers les sommets où la bise automnale fait tressaillir les cimes, ainsi que des lyres.

Traduisons en prose ce que la fantaisie du poète laisse entrevoir dans ses strophes, et nous aurons donné une rationnelle définition du provincialisme. Diversité du climat, de la flore, de la faune, de la lumière qui illumine notre sensibilité, les ressources du lyrisme sont infinies. « Une littérature ne sera vraiment régionale et ne nous satisfera pleinement, a-t-on dit[1], que si, au lieu d'apporter l'éternelle peinture des sites connus, l'éternelle évocation des mêmes thèmes, elle nous offre des conceptions originales, elle nous montre une façon propre de réagir et, pour reprendre la formule de M. Maurice Barrès, « une nuance d'âme particulière ». Les provinces, de qui les gens superficiels croient le génie éteint, poursuit M. Barrès[2], fournissent encore les grandes lumières intérieures qui échauffent et qui animent la France. Nous avons vu le reflet des Ardennes sur Taine, le reflet de la Bretagne sur Renan, le reflet de la Provence sur Mistral, le reflet de notre Alsace-Lorraine sur Erckmann-Chatrian... Voici la Lorraine et son ciel : le grand ciel tourmenté de novembre, la vaste plaine avec ses bosselures et cent villages pleins de méfiance. O mon pays, ils disent que tes formes sont mesquines! Je te connais chargé de poésie! »

Ad. B.

1. Charles Brun, édit. citée.
2. *La Terre et les Morts;* Paris, à la *Patrie française,* s. d., p. 26.

LES
POÈTES DU TERROIR

ALSACE

HAUTE ET BASSE ALSACE [TERRITOIRE DE BELFORT]

Bien près de quarante années se sont écoulées depuis les événements qui firent de nos plus pittoresques provinces de l'Est une terre d'Empire. C'est à peine si l'on put sauver le territoire de Belfort. Sur ce sol qui s'était donné librement à la France après le traité de Westphalie, en 1648, l'école allemande n'enseigne plus, dit-on, le français aux jeunes Alsaciens. « Dans l'enseignement secondaire, des professeurs venus le plus souvent d'outre-Rhin présentent comme étrangère la langue qui pendant plus de deux cents ans fut officielle dans le pays. Ils en montrent la grammaire, mais ils en ignorent la prononciation. A vrai dire, depuis peu de temps, un décret autorise les instituteurs primaires à donner, en dehors des heures de classe, à un nombre restreint d'élèves, des leçons particulières de français. Mais l'école normale où furent formés ces instituteurs a négligé de les familiariser avec la langue française, de sorte que, la connaissant à peine, ils l'enseignent mal[1]. »

Pourtant le français, prohibé de l'instruction, ne l'est point complètement de la vie publique. Malgré les vexations d'une police jalouse de ses prérogatives, et partant tracassière à l'excès, le petit peuple ne se laisse point entamer ; il sait garder son individualité, mélange harmonieux de la culture latine et du caractère allemand, et, instinctivement, s'attache aux traditions

1. Henri Albert, *La Langue et la Littérature française en Alsace.*

qui lui restent. Tandis qu'une fraction lettrée de la population indigène s'attache à conserver le génie du pur français, une autre fraction, celle-là plus étendue, composée du peuple des campagnes, fait prédominer l'ancien dialecte. Des œuvres, en trop petit nombre peut-être, mais d'une réelle signification, ont surgi, les premières pour célébrer en rythme éloquent la beauté des sites, les secondes pour traduire sous une forme scénique les coutumes et les usages du terroir. Ces dernières ne vont point sans incliner à la satire, mais, il est bon de l'observer, la verve caustique alsacienne vise surtout les ridicules de l'oppresseur.

Il faudrait un cadre plus large que le nôtre pour établir les origines littéraires de l'Alsace. Nous nous contenterons d'une simple esquisse. Quoi qu'en disent certains historiens germains, depuis la conquête des Gaules par les Romains, les habitants de cette province n'ont cessé d'être en contact avec ceux de l'Ile-de-France. « Les Alamans ou Souabes qui se rendirent maîtres du pays, au milieu du ve siècle, quand l'empire romain commençait à se désagréger, écrit M. Henri Albert, s'appelèrent eux-mêmes *elisâzon*, soit, selon l'interprétation de certains étymologistes, *résidents à l'étranger*. Ils ne conservèrent pas longtemps leurs possesions : les Francs de Clovis les battirent en 496, à Tolbiac, près de Cologne; après quoi, l'Alsace appartint au royaume franc jusqu'au IXe siècle, restant pendant toute cette époque gauloise ou welche. Mais les *elisâzon* avaient laissé leur nom au *pagus Alsacinsis*. Le traité de Mersen (870) donna l'Alsace à Louis le Germanique, et ce fut alors seulement que les populations de ces contrées commencèrent à parler allemand[1]. »

On connaît le plus ancien document de langue romane : c'est le serment carolingien de Strasbourg, échangé en février 842 entre Louis le Germanique et Charles le Chauve. Les savants allemands reconnaissent eux-mêmes que la belle civilisation des Hohenstauffen, seule période florissante pour l'Alsace germanique, était d'origine et d'expression françaises; elle venait de l'ouest et traversait la vallée du Rhin. De nombreux monastères possédaient des domaines en Alsace, et des moines latins s'établissaient parmi une population encore à demi barbare.

Dès la Renaissance, a-t-on observé, un mouvement se dessine qui tend à rendre plus intimes encore les rapports de ce pays avec le royaume de France. Strasbourg, ville libre, jouissant du droit de paix et de guerre, correspond avec François Ier, qui l'appelle « ma très chère et grande amie ». L'ordre latin est alors tout-puissant; il domine. Quand l'Alsace devint française,

1. Voy. l'ouvrage de M. A. Nystroem, *L'Alsace-Lorraine*, etc., p. 21.

partiellement d'abord[1], puis dans la quasi-totalité de son territoire, par l'incorporation de Strasbourg, en 1681, elle ne fit que confirmer des événements préparés de longue date et satisfaire au vœu des populations. « L'Alsace, selon Michelet, se donna à la France de bonne volonté. Ce ne fut pas un rapt, car ce fut un mariage. Il n'y en eut jamais de plus fidèle[2]. »

On comprend qu'il nétait guère question alors de littérature française sur une terre où les lettres allemandes florissaient depuis plusieurs siècles. Quelques-unes des plus hautes productions de l'art germanique sont nées à l'ombre de cette cathédrale de Strasbourg dont la flèche gothique symbolise — ô ironie des mauvais jours! — le génie français. L'Alsace s'enorgueillissait justement de Godefroy de Strasbourg, d'Ottfrid de Vissembourg, de Sébastien Brandt, l'immortel auteur du *Navire des fols*, de Sébastien Murrho, de Jean Fischart et de vingt autres dont les noms n'importent ici. Malgré l'étendue des connaissances latines, l'Université protestante de Strasbourg demeurait allemande. Ce n'est qu'à la fin du XVIIIe siecle que nous trouvons les premiers témoignages de l'art national, avec les productions de l'abbé Grandidier et de François Andrieux, membre de l'Académie française. Encore est-il juste d'observer que les ouvrages de ces derniers ne se ressentent nullement du lieu d'origine de leurs auteurs. Le premier ne faisait qu'imiter servilement les poètes de la cour du bon Stanislas, et le second se souciait assez peu de rimer pour les gens du terroir[3]. On a beau invoquer les fastes de la Révolution et de l'Empire, rappeler les hauts faits des Kléber, des Rapp, des Kellermann, aucune étoile ne brille au sommet du Parnasse alsacien. C'est à peine si le romantisme a inspiré quelques obscurs rimeurs dont les noms se sont perdus. De 1825 à 1870, l'Alsace compte à peine dix recueils de poèmes ; ils sont si faibles, et pour la plupart si médiocres, que nous ne nous croyons pas obligé de les énumérer. La lyre convient mal aux derniers descendants de l'antique *Alsatia*. Pourtant le pays est impressionnant, et d'autre part le génie local ne répugne point à l'œuvre littéraire. On nous signale des romanciers, des historiens, des érudits de tout premier ordre : de chanteurs, point. Viennent la tourmente, puis nos désastres. Le Bas-Rhin et le Haut-Rhin, presque en entier,

1. Traité de Westphalie (1648).
2. *Notre France.*
3. Une pièce de François Andrieux aurait mérité de figurer dans notre choix, si nous avions pu élargir notre cadre jusqu'à y faire entrer des poèmes dépourvus d'inspiration provinciale. Il s'agit, on l'a deviné, de l'anecdote plaisante du *Meunier Sans-Souci*, trop peu répandue en Allemagne. On y trouve ce vers fameux :

On respecte un moulin ; on vole une province.

sont arrachés à la patrie d'adoption et incorporés de force à l'empire allemand. Alors une voix gémit, secoue les sapinières. Le poète est né. Il chante la terre, les forêts et les houblonnières, la cathédrale de Strasbourg, le Rhin prestigieux où se mirent les jolis clochers, « fleuve sacré, plein d'histoires et de mystères » ; il dit les légendes de la race, le charme des blondes filles, les souvenirs, tantôt tristes, tantôt joyeux, du foyer et les coutumes du sol; il dit aussi la colère des vaincus, l'espoir d'une génération terrassée... Puis la voix s'éteint dans un sanglot. La persécution, la proscription, ont étouffé le poète. Seul le paysan fredonne encore quelques couplets. Le dialecte alsacien règne dans les campagnes. M. Weckerlin recueille ses chansons et note des airs populaires. En 1883, paraît le *Chansonnier de l'Alsace.* On a signalé l'importance vitale des patois alsaciens, mélange de langue franque et de l' « alémanique » ou souabe. Ces derniers sont âpres et traînants à la fois, mais pittoresques et savoureux; ils conviennent aux ressources du peuple, et mieux qu'aucune autre langue traduisent l'âme mystérieuse de l'Alsace.

« Pendant la période française, dit M. A. Laugel, l'usage de leur dialecte suffisait aux Alsaciens pour affirmer leur originalité; ils se glorifiaient d'être des Allemands Français, et personne ne leur contestait ce titre. Mais lorsque leur pays fut incorporé à l'Allemagne, et après le premier moment de stupeur, ils eurent le sentiment secret que, pour continuer cette affirmation d'eux-mêmes, il fallait, à tout prix, qu'ils se distinguassent des nouveaux compatriotes que les lois de la guerre leur avaient donnés. L'usage du français leur étant interdit, et la langue officielle ne suffisant plus pour établir la distinction qu'ils voulaient affirmer, ils devaient en arriver forcément à cultiver et, pour ainsi dire, à ennoblir ce patois national qui leur constitue une particularité incontestable[1]. »

Après cela, faut-il donner un état actuel de la littérature française en Alsace? Labeur vain. Dans une province où l'on ne trouverait peut-être pas dix écrivains dignes de figurer dans une anthologie, combien compte-t-on de poètes? Notre choix suffira amplement. Est-ce à dire qu'il est complet? Nous en doutons nous-même, mais nous ne pouvions tout citer. Néanmoins, nous ne saurions clore cette notice sans rappeler les noms de quelques écrivains qui célébrèrent la petite patrie: Louis Ratisbonne, rimeur suranné; Charles et Paul Leser, auteurs des *Chants du pays;* Albert Gérard, Mme Ernest Roerich, Alcanter de Brahm, évocateur légendaire, et particulièrement

1. Cf. *La Race et le Terroir,* par Albert Grimaud; *Alsace,* p. 398.


Palatinat
Sarre
Lauter
Karlsruhe
Wasgau
Lichtenberg
Haguenau
Le Haguenau
STRASBOURG
Nordgau
BAS-RHIN
LORRAINE
BADE
Vosges
Meurthe
St Dié
Ill
Rhin
Colmar
Plaine de Colmar
Isenheim
Fribourg-en-Brisgau
Forêt noire
Moselle
HAUT-RHIN
Cernay
Mulhouse
TERRITOIRE DE BELFORT
Belfort
Sundgau
Pays d'Huningue
Bâle
Montbéliard
Aar
FRANCHE-COMTÉ
Doubs
SUISSE
+-+- Limite d'État.
----- Limite de Province.
..... Limite de département.
● Lieu de naissance des poètes.

L'ALSACE

Jean Morel, chantre troublant de la montagne et de la forêt des Vosges.

BIBLIOGRAPHIE. — Arnold, *Notice sur les Poètes alsaciens;* Magasin Encyclopédique, III, 1806, p. 240-281. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France*, t. VI; Paris, Furne, 1848, gr. in-8°. — L. Spach, *Etudes sur quelques poètes alsaciens du moyen âge, du seizième et du dix-septième siècle ;* Strasbourg, typogr. de G. Silbermann, 1862, in-12. — Du même, *Œuvres choisies, Biographies alsaciennes ;* Paris, Berger-Levrault, 1866, 2 vol. in-8°. — P. Ristelhuber, *Bibliographie alsacienne ;* Paris, Sandoz et Fischbacher, 1870-1875, 5 vol. in-8°. — Albert Courvoisier, *Les Lettres françaises en Alsace depuis la Restauration ;* Strasbourg, Schultz, 1877, in-4°. — Charles Schmidt, *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle ;* Paris, Fischbacher, 1879, 2 vol. in-8°. — A. Cerfberr, *Biographie alsacienne-lorraine ;* Paris, Lemerre, 1879, in-18 (ouvrage médiocre). — J.-B. Weckerlin, *Chansons populaires de l'Alsace;* Paris, Maisonneuve, 1883, 2 vol. in-12. — H. Gaidoz et P. Sébillot, *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de l'Alsace;* Strasbourg, J. Noiriel (extrait du *Polybiblion*); 1883, in-8°. — A.-M.-P. Ingold, *Nouvelles Œuvres inédites de Grandidier, Fragment d'une Alsatia litteraria*, etc.; Colmar, Huffel, 1898, t. II, in-18. — Du même, *Grandidier poète ;* Revue alsacienne illustrée, oct. 1903. — Anselme Laugel, *Le Théâtre alsacien ;* Revue alsacienne illustrée, 1900-1901. — Dr H. Weisgerber, *Tables de la Revue d'Alsace* (1859-1890), précédée d'une notice historique par Rod. Reuss ; Mulhouse, H. Gangloff, 1901, in-8°. — Emile Straus, *La Nouvelle Alsace;* Paris, Bibliothèque de la « Critique », s. d., in-12. — A. Nystroem, *L'Alsace-Lorraine ;* traduction du suédois ; Paris, Ollendorff, 1903, in-18. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir ;* Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°. — Henri Schoen, *Le Théâtre alsacien ;* Strasbourg, édit. de la Revue alsacienne illustrée, 1903, in-8°. — Jean Morel, *Aux confins de deux cultures, le Théâtre alsacien ;* Mercure de France, nov. 1904. — Henri Albert, *La Langue et la Littérature françaises en Alsace* (Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, Liège, 10-13 sept. 1905), fasc. s. l. n. d., in-8°. — J. Michelet, *Notre France*, 9e édit.; Paris, Colin, 1907, in-18.

Voir en outre : *Mémoires de la Société des sciences, agriculture et arts de Strasbourg*, 1811-1813, 3 vol. in-8° ; *Journal de la Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin*, 1824-1828, 5 vol. in-8° ; *Revue d'Alsace*, 1834-1837, 1850-1908 ; *Revue alsacienne illustrée*, 1899-1908 ; *Biographies alsaciennes;* Colmar, Ant. Meyer, 1883-1885, 5 vol. in-8° ; *Le Messager d'Alsace-Lorraine*, journal hebdomadaire, etc.

CHANSONS

CHANSON PATOISE DE LEVONCOURT

(CANTON DE FÉRETTE)

Les trois filles du pays, (*bis*)
S'en revont au bois du roi
Li ron fé, lire, lai, lai dridai,
O laire li lai lai, dredire,
O fé lire, lai lai dridai.

S'en revont aux bois du roi. (*bis*)
La plus jeune les maudissait.
Liron, etc.

La plus jeune les maudissait. (*bis*)
L'fils du roi les écoutait.
Liron, etc.

L'fils du roi les écoutait. (*bis*)
« Laquelle est-ce de vous trois,
Liron, etc.

« Laquelle est-ce de vous trois (*bis*)
Qui maudit les bois du roi?
Liron, etc.

LES TRAS FEYS DI PAYS...

Les tras feys di pays
S'en revint ès bos di roi,
Liron, etc.

S'en revint ès bos di roi;
Lai pus jeune les madéchait,
Liron, etc.

Lai pus jeune les madéchait.
La fé di roi les écoutait.
Liron, etc.

La fé di roi les écoutait :
Laiquelle ast de vos tras,
Liron, etc.

Laiquelle ast de vos tras
Quė médit les bos di roi?
Liron, etc.

Quė médit les bos di roi?
Ce n'ast ni moi, ni moi, ni moi,
Liron, etc.

« Qui maudit les bois du roi ? (*bis*)
— C'n'est ni moi, ni moi, ni moi,
Liron, etc.

« C'n'est ni moi, ni moi, ni moi, (*bis*)
C'est ma sœur que voilà, (*bis*)
Prenez-la et laissez-moi.
Liron, etc.

CHANSON VOYERIE

RONDE

Nous étions trois filles,
Toutes les trois du même âge ;
Mon père nous achète
Chez quelqu'un une robe blanche ;
J'y ai laissé mes gants
Courant sur ces ravières.

Mon père nous achète
Chez quelqu'un une robe blanche.
Derrière elle était trop courte,
Devant elle traînait,
J'y ai laissé, etc.

Derrière elle était trop courte,
Devant elle traînait.
Je pris mes ciseaux,

Ce n'ast ni moi, ni moi, ni moi,
Ç'ast mai souer que lai voilà,
Liron, etc.

Ç'ast mai souer que lai voilà,
Prendez-lai et laichiez-moi.
Liron, etc.

CHANSON VOYERIE

Nos y étions tras feyes,
Tot's les tras d'un temps.
Mon pere nos aichète
Chez q'qu'un un gouénet biau;
Y ai laichié mes gants
Chu ces raiviers corant.

Mon père nos aichète
Chez q'qu'un un gouénet biau,
Derrier était trop cô,
Devaint l'an vai trainnint,
Y ai laichié, etc.

Derrière était trop cô,
Devaint l'an vai trainnint;
Pris mon effo-chatte,

Je la rognai tant...
J'y ai laissé, etc.

Je pris mes ciseaux,
Je la rognai tant;
De la rognure
J'ai fait des gants.
J'y ai laissé, etc.

De la rognure
J'ai fait des gants,
A mon ami Pierre
J'en ai fait présent.
J'y ai laissé, etc.

A mon ami Pierre
J'en ai fait présent :
« Tenez, tenez, Pierre,
Tenez, Pierre, cachez ces gants,
J'y ai laissé, etc.

« Tenez, tenez, Pierre,
Tenez cachez ces gants.
Et ne les portez,
Que trois fois l'an.
J'y ai laissé, etc.

« Et ne les portez
Que trois fois l'an,
Une fois à Pâques

Qui lo rongo tant
Yai laichié, etc.

Pris mon effo-chatte,
Qui lo rongo tant.
De la ronguratte
Y en ai fait des gants.
Y ai laichié, etc.

De la ronguratte
Y en ai fait des gants.
An mon aimi Pierre
Y en ai fait présent.
Y ai laichié, etc.

An mon aimi Pierre
Y en ai fait présent :
« Teni, teni, Pierre,
Teni, caichiez ces gants,
Y ai laichié, etc.

« Teni, teni, Pierre,
Teni, caichiez ces gants
Et ne les pottaites
Que tras fois d'un an.
Y ai laichié, etc.

« Et ne les pottaites
Que tras fois d'un an,
Eune fois ès Paiques

Et l'autre à la Saint-Jean
J'y ai laissé, etc.

« Une fois à Pâques,
Et l'autre à la Saint-Jean,
L'autre à la Madeleine,
C'est-à-dire plus tard. »
J'y ai laissé, etc.

(*Chansons populaires de l'Alsace,* publiées par J.-B. Weckerlin. Paris, Maisonneuve, 1883.)

Et l'atre en lai Saint-Jean.
Y ai laichié, etc.

« Eune fois ès Paiques
Et l'atre en lai Saint-Jean,
L'atre en lai Madelaine,
Ç'ast afin pus loin. »
Y ai laichié, etc.

PAUL RISTELHUBER

(1834-1899)

Historien, bibliographe, philologue et poète, Paul Ristelhuber naquit à Strasbourg le 11 août 1834 et mourut en 1899, léguant à la Bibliothèque nationale une collection unique sur nos provinces, et particulièrement sur l'Alsace, évaluée à près de 30,000 volumes. Son érudition était vaste; son bagage littéraire est considérable. Aux documents d'histoire locale, aux recherches sur sa petite patrie, si l'on ajoute des ouvrages de littérature générale dont il se fit l'éditeur, on aura le tableau à peu près complet de son labeur pendant les quarante années qu'il consacra à l'érudition. Son premier ouvrage est vraisemblablement un *Bouquet de Lieder* ou *Choix de ballades, chansons et légendes* qu'il traduisit des poètes de l'Allemagne contemporaine et fit paraître à Strasbourg sous le pseudonyme de Paul de Lacour, chez la veuve Berger-Levrault, en 1856 (1 vol. in-12). Vinrent ensuite : *Marie Stuart*, drame en 5 actes, en vers, d'après Schiller; Paris, Delahays, 1859, in-12; *Liber vagatorum* (Le Livre des gueux); Paris, Aubry, 1862, in-12; *Faust dans l'histoire et dans la légende;* Paris, Didier, 1863, in-8°; *L'Alsace ancienne et moderne,* Paris, 1865, in-8°; *Lettre sur les archives de la ville de Strasbourg;* Strasbourg, Noiriel, 1866, in-8°; *L'Assassinat de Rastatt*; Paris, Thorin, 1870, in-8°; *Bibliographie alsacienne;* Strasbourg, Noiriel, 1870-1874, et Paris, Sandoz et Fischbacher, 5 vol. in-8°; *L'Alsace à Sempach;* Paris, Leroux, 1886, gr. in-8°; *Heidelberg et Strasbourg*, 1888, gr. in-8°, etc., etc.; — des traductions de *Héro et Léandre* de Musée, du *Faust* de Gœthe, de l'*Intermezzo* de Henri Heine, des éditions des *Facéties* d'Arlotto, de Pogge, des contes du sieur d'Ouville, de l'*Apologie pour Hérodote* de Henri Estienne, etc.

Après nos défaites, attaché plus que jamais au sol natal, Ristelhuber sembla puiser dans la terrible leçon du destin des forces nouvelles. Apparemment insoucieux de l'occupation allemande, il rechercha fiévreusement dans les monuments littéraires les plus hauts témoignages de la civilisation française, se plaisant à les opposer à la culture germanique. Aussi ne tarda-t-il pas à soulever la colère de l'oppresseur. La persécution n'épargna pas le savant, atteignit l'homme jusque dans le cabinet du

bibliophile. Poursuivi en vertu des lois allemandes et condamné à la forteresse, il ne perdit point un instant sa sérénité et continua silencieusement son œuvre. Il fit paraître, en 1883, chez l'éditeur Antoine Meyer, à Colmar, les deux premières séries des *Biographies alsaciennes,* dont il rédigea les notices, et s'acquit ainsi des droits à la reconnaissance de ses compatriotes en exaltant ceux qui illustrèrent la vieille terre d'Alsace. Ses poésies datent de sa jeunesse. Sous le titre *Rythmes et Refrains,* elles forment un élégant recueil, lequel fut publié à petit nombre par le maître imprimeur Louis Perrin, de Lyon (1864, in-8°). C'est un livre rare dont on peut détacher quelques bonnes feuilles où, sous des titres fleurant le terroir : *La Fête des Houblons, la Fileuse, le Départ des Cigognes,* etc., l'auteur s'est plu à retracer les plus séduisants aspects, les plus touchantes coutumes de notre ancienne province de l'Est.

Paul Ristelhuber a collaboré à bon nombre de périodiques, journaux, revues, publications savantes, entre autres la *Revue d'Alsace.*

Bibliographie : *Biographie alsacienne ;* Colmar, Ant. Meyer, 1883, t. Ier.

LE DÉPART DES CIGOGNES

Le char de la moisson fléchissant sous les herbes,
A peine dans la grange a-t-il couché les gerbes
        Brillantes comme l'or,
Que la blanche cigogne, en son haut domicile,
Pensive, sur un pied, songe à quitter l'asile
        Où naquit son trésor.

Les créneaux des castels, nos tours, nos cheminées,
Par ce paisible ami vont être abandonnées
        Pour d'autres régions ;
Plus de chasse au lézard dans le jardin aride,
Plus de pêche aux séjours de la raine timide
        Et des petits poissons.

Pour faire ses adieux je l'entends qui claquète,
Et jette au vent du soir son bruit de castagnette,
        Sec et réitéré,
Comme aux jours de printemps quand, joyeuse, elle apporte
Aux galetas poudreux, que sa voix réconforte,
        Le bonheur imploré,

Quand au sommet du toit, après un long voyage,
Elle aperçoit le lit dressé pour son usage
Par l'hôte prévoyant,
Qu'elle l'orne de brins de roseaux, et s'empresse
D'entourer de transports et de chaude tendresse
Un époux confiant.

Mais aujourd'hui, craignant la froidure et la glace,
Le peuple entier va fuir les plaines de l'Alsace
Et ses clochers aigus;
Le sable égyptien blanchira sous leur plume,
Et la vague du Nil roulera dans l'écume
Des mets à leurs tribus.

Sans doute elle pourrait, changeant ses habitudes,
Réjouir nos villas au lieu des solitudes
Où se complaît son vol,
Et, faisant le métier d'un obscur domestique,
Délivrer nos buissons de l'insecte aquatique,
Rebut du rossignol.

Mais non ; pourquoi te rendre à plaisir triste et morne,
Oiseau chéri ? pourquoi t'incliner sous la borne
Qui sépare deux champs?
Cultive en paix dans l'air tes vertus naturelles,
Soulage un père infirme, et sur tes longues ailes
Prends tes faibles enfants.

Nous y perdrons de voir les nôtres, en leur rondé,
T'entraîner aux ébats d'une gaieté féconde
Et de folâtres jeux ;
Au moins tu garderas ton premier caractère,
Celui de contempler d'un œil calme la terre
Et les flots orageux ;

Pars, vole à ton désir, et fends l'espace immense,
Que ta course s'achève ainsi qu'elle commence,
Exempte de dangers,
Toi dont le meurtrier mourut en Thessalie,
Et dont les Lucullus respectèrent la vie,
Secours de leurs vergers.

Mais tandis que sans bruit tu te perds dans la nue,
A d'autres voyageurs s'attache encor ma vue :

Ils partent en chantant,
Ceux-là; jeunes et vieux, à leur tête le maire,
Tous s'éloignent du sein de leur commune mère,
Le cœur quasi content.

Car, démentis vivants du sire à plume blanche,
Ils n'ont point savouré « la poule du dimanche »
Sous un lambris joyeux;
Bœufs haletants rongés du vautour de l'usure,
Ils vont chercher bien loin un sol qui leur mesure
Ses faveurs un peu mieux.

Et peut-être en chemin la mer, dans une trombe,
Viendra les balayer et leur donner pour tombe
Le flot alourdissant;
Ou, si le destin laisse aborder leur navire,
Ils seront salués par la Fraude, vampire
Qui sucera leur sang.

(*Rythmes et Refrains.*)

ÉDOUARD SIEBECKER

(1829-1901)

De famille alsacienne, Edouard Siebecker naquit à Saint-Pétersbourg en 1829. Successivement secrétaire d'Alexandre Dumas et employé au chemin de fer de l'Est, il occupa les loisirs que lui laissa l'administration en collaborant à de nombreuses feuilles parisiennes et en publiant des ouvrages d'imagination. Parmi ces productions, aujourd'hui bien oubliées, il faut citer : *Physionomies parisiennes, Cocottes et petits crevés;* Paris, Le Chevalier, 1867, in-12; *Pamphlet d'un franc parleur*, ibid., 1868, in-12; *Les Enfants malheureux;* Paris, Dupont, 1869, in-8°; *A travers la vie, Histoires du dimanche;* Paris, aux bureaux de l'*Eclipse*, 1872, in-32; *L'Alsace, récits d'un patriote;* Paris, Polo, 1873, gr. in-8°; *Les Fédérés blancs;* Paris, Librairie illustrée, 1875, in-12; *Mœurs du jour*, Paris, A. Lacroix, 1874, in-12; *Récits héroïques;* Paris, Flammarion, 1887, in-12; *Le Baiser d'Odile*, ibid., 1889, in-12, etc. On lui doit encore une *Physiologie des chemins de fer;* Paris, Hetzel, 1867, in-12, et des poèmes patriotiques : *Metz;* Paris, Le Chevalier, 1874, in-8°, et *Poésies d'un vaincu*, Paris, Berger-Levrault, 1882, in-18, où, à défaut d'originalité, on trouve une réelle puissance verbale.

Edouard Siebecker fut un témoin actif de nos désastres. Capitaine d'état-major pendant le siège de Paris, il vit des jours d'épreuve. Son style est virulent, non seulement quand il peint les misères de la défaite, mais quand il dénonce les auteurs responsables de nos maux. En ce sens, sa pièce sur *Metz*, que l'exiguïté de notre cadre nous empêche seule de citer, est mieux qu'une page d'expression poétique; c'est un chaleureux appel à l'indignation et comme le cri d'angoisse d'une nation trahie et désarmée.

Edouard Siebecker fut un des intimes amis de ces deux grands écrivains de nos provinces de l'Est : Erckmann-Chatrian. Il mourut à Paris à la fin de 1901.

A L'ARBRE DE NOEL[1]

Salut, noble envoyé des forêts éternelles,
Toi qui viens nous porter les parfums du pays,
Baisers discrets et purs, caresses maternelles
De l'Alsace enchaînée à ses enfants bannis!

Nous savons quelle main pieuse et vénérée
A voulu t'arracher, là-bas, de tes hauts lieux,
Pour nous montrer un peu de la terre sacrée
Où loin de nous, hélas! dorment tous nos aïeux!

D'où viens-tu? Dis-le-nous! Sur quelque roc sauvage,
Au bord des noirs ravins, étendant tes longs bras,
Vivais-tu près des burgs du sombre moyen âge,
Qu'en un jour de courroux le peuple mit à bas?

As-tu vu Géroldseck, l'évêque, avec ses reîtres,
Sur Strasbourg révolté marcher pressant les rangs?
Ah! dis-nous donc alors comment nos fiers ancêtres
Ont fait, à Hausbergen, pour broyer les tyrans!

Viendrais-tu du Donon, dont la tête si fière
S'élève dénudée au-dessus des grands bois?
Etais-tu le voisin des vieux témoins de pierre
Qui disent en passant que nous sommes Gaulois?

Quand la France sortit de la grande fournaise,
Rayonnante, nouveau phénix ressuscité,
As-tu senti passer la jeune *Marseillaise,*
Prenant son premier vol vers l'immortalité?

N'as-tu pas admiré, dans ces temps héroïques,
Rués vers la Lauter que menaçaient les rois,
Terribles, demi-nus, nos paysans épiques
Qui rendirent la Force esclave de leurs Droits?

Mais non! reste muet... Notre moderne Histoire
Rougirait au récit de ces faits inouïs...
Laissons, laissons dormir, dans leur linceul de gloire,
Les héros blancs et purs des jours évanouis!...

(*Poésies d'un vaincu.*)

1. Stances dites à la fête nationale de l'Arbre de Noël, donnée par l'Association générale d'Alsace-Lorraine, le 23 déc. 1872.

ÉDOUARD SCHURÉ

(1841)

M. Edouard Schuré est né à Strasbourg le 21 janvier 1841, d'un père médecin et d'un grand-père juriste. « De bonnes études au gymnase et à l'école de droit de Strasbourg, de longs séjours d'adolescence aux universités allemandes de Bonn, de Berlin, de Munich (1863-1866), fortifièrent, précisèrent, selon Henri Bérenger, les premières tendances de sa personnalité. » En 1866, il vint à Paris et s'y fixa. Grâce à l'appui de Sainte-Beuve, il débuta en 1869 à la *Revue des Deux Mondes*, avec un article sur Richard Wagner qui fit grand bruit. Ce premier succès décida de la carrière du jeune écrivain, en traçant une voie toute nouvelle dans le domaine de la critique musicale. Il devint le plus ardent théoricien du wagnérisme, ce qui ne l'empêcha point de concevoir une œuvre dont l'originalité apparaît d'autant plus sûre qu'elle se dégage des influences du temps. Nous ne suivrons pas M. Edouard Schuré dans toutes les manifestations de sa vie, de même que nous n'analyserons pas ici toutes ses productions. Nous nous contenterons seulement de rappeler ce que son génie poétique doit à la terre natale. Il écrivit plusieurs recueils de poèmes où il tenta d'inscrire sous une forme synthétique son concept de philosophe et d'évocateur. Y réussit-il autant que le faisaient espérer les dons lyriques épars dans ses autres créations? Nous ne le croyons pas, bien que sa poésie soit destinée, par son apparence classique, à compléter son effort de théoricien. On l'a dit, grand écrivain en prose, M. Edouard Schuré s'accommode difficilement du vers, dont la technique l'inquiète. Le secret de la concision, rare privilège des maitres, lui échappe. Quoi qu'il en soit, et malgré que chez cet écrivain la pensée nuise parfois à l'inspiration et entrave le rythme, on ne saurait le confondre dans la foule des rimeurs. De ces trois recueils : *Les Chants de la montagne* (Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-8°); *La Légende de l'Alsace* (Paris, Charpentier, 1884, in-12); et *La Vie mystique* (Paris, Perrin, 1894, in-18), les deux premiers ont ici droit à une mention spéciale, car ils réalisent ce qu'on ne saurait trouver dans aucun ouvrage de ce genre : l'exaltation simultanée de la race et du terroir.

« Schuré, écrit encore M. Henri Bérenger, doit à la terre natale, mi-germanique, mi-française, son amour des légendes, des chants populaires, des songeries lyriques et spéculatives. Le Rhin, les Vosges, la Forêt Noire, ont été les premiers initiateurs, sauvages et nobles, de sa sensibilité. Et si sa pensée, plus naturellement que celle de Renan et de Taine, marque le confluent du génie allemand et du génie latin, n'est-ce pas à son sang alsacien, à son adolescence alsacienne, qu'Edouard Schuré le doit ? »

L'œuvre en prose de M. Edouard Schuré est copieuse. Elle se compose des ouvrages suivants :

Histoire du lied ; Lyon, Vitte, 1868, et Paris, Perrin, 1903, in-18 ; *L'Alsace et les Prétentions prussiennes ;* Genève, Georg, 1871, in-18 ; *Le Drame musical* ; Paris, Sandoz et Fischbacher, 1875, et Paris, Perrin, 1885, 2 vol. in-18 ; *Mélidona*, etc. ; Paris, Calmann-Lévy, 1879, in-18; *Vercingétorix*, drame; Paris, Lemerre, 1887, in-18 ; *Les Grands Initiés ;* Paris, Perrin, 1889, in-18 ; *Les Grandes Légendes de France ;* ibid., 1892, in-18 ; *Histoire d'un drame musical ;* ibid., 1895, in-18 ; *L'Ange et la Sphinge ;* ibid., 1896, in-18 ; *Sanctuaires d'Orient ;* ibid., 1898, in-18 ; *Le Double ;* ibid., 1899, in-18 ; *Souvenirs sur R. Wagner ;* ibid., 1899, in-18 ; *Précurseurs et Révoltés ;* ibid., 1904, in-18 ; *Léonard de Vinci ;* ibid., 1905, in-18. *Femmes inspiratrices et Poètes annonciateurs ;* ibid., 1908, in-18, etc.

Bibliographie. — H. Bérenger, *M. Ed. Schuré ;* Revue Bleue, 23 juillet 1898 ; — Ad. Brisson : *Portraits intimes ;* Paris, Colin, 1894, in-18 ; — Fritz Kiener, *Ed. Schuré ;* Revue alsacienne illustrée, mars 1901 ; — L. de Romeuf, *Ed. Schuré ;* Paris, Sansot, 1908, in-18.

MAITRE GOTFRIT

Du temps où chantait maint trouvère,
Vivait un poète à Srasbourg.
Il fit un poème d'amour
Qu'on lit encore et qu'on révère.

Gotfrit chantait en allemand;
Pourtant il aimait bien la France,
Ce cœur si tendre à la souffrance,
Ce cœur de poète et d'amant.

Un jour, il trouva le grimoire,
Trésor d'un poète d'antan ;

C'était d'Iseult et de Tristan
La longue et l'amoureuse histoire.

Beau livre! qu'il ne quitta plus...
La gloire, lueur éphémère,
Le monde et toute sa chimère
Dès lors lui furent superflus.

Dans la forêt de la Légende,
Comme en un rêve d'amoureux,
Plongea le maître bienheureux,
Poursuivant la reine d'Irlande.

Sous les dômes frais et feuillus,
Soudain il oublia le monde;
Car c'était la forêt profonde,
Le bois dont on ne revient plus.

Et la merveilleuse aventure
D'Iseult à ce point le tenta,
Que l'histoire en son cœur chanta
Comme une source au long murmure.

Il redit le philtre enivrant
Qu'ils burent dans un jour d'ivresse;
Comme cette heure enchanteresse
Fit de leur vie un seul torrent.

Il dit la destinée étrange,
Le nain Mélot et le roi Marc,
Le labyrinthe du hasard,
Le dédale du cœur qui change.

Il dit le doux, il dit l'amer,
Et cette passion profonde
Qui, montant toujours comme une onde,
Devint comme l'immense mer!...

Ainsi coulèrent les années.
Avec leur joie, avec leurs pleurs,
Les beaux amants semaient des fleurs
Et des perles dans ses journées.

Il vécut bienheureux et seul
Dans sa forêt douce et profonde,
N'ayant d'autres amours au monde
Que ceux de Tristan et d'Iseult.

Un matin, on trouva le maître
La tête renversée au mur,
Les yeux fixes, couleur d'azur,
Sous un rayon de sa fenêtre.

Le livre! il venait de l'ouvrir;
Son doigt marquait encor la page
Où, loin d'Iseult au clair visage,
Tristan désolé va mourir.

O jour d'angoisse et de pesance!
Elle est l'âme de son désir...
Mais il rend le dernier soupir
En face de la mer immense.

Iseult arrive... Mais trop tard!
Tristan, sur son lit funéraire,
Etendu dans la paix dernière,
La cherche d'un œil sans regard.

Alors, ne poussant cri ni plainte,
Iseult sur l'ami sans couleur
Posa sa tête avec son cœur...
Et c'est là qu'elle s'est éteinte.

A ce moment de son récit,
Tenant le livre du trouvère,
Gotfrit en un songe sévère
Avait cessé de vivre aussi.

Comme en automne la feuillée
S'échappe en longs frémissements,
Au dernier baiser des amants
Son âme s'était envolée.

(*La Légende de l'Alsace.*)

GEORGES SPETZ

(1844)

Collectionneur avant d'être poète, M. Georges Spetz semble réunir tous les dons qui font de l'amateur éclairé un homme de goût, sinon un véritable artiste. Fils d'un des fondateurs de l'industrie alsacienne, il naquit à Isenheim (Haut-Rhin) le 31 mai 1844. D'origine très française, il compte parmi ses ancêtres, du côté maternel, le poète Ogier de Gombauld, qui, on le sait, eut à la cour les faveurs de Marie de Médicis et laissa une œuvre des plus parfaites parmi celles de son siecle. Dans sa jeunesse, il se destina à la peinture, travailla à Mulhouse avec Fritz de Niederhausen et fit un envoi au Salon de 1872. La maladie l'obligeant aux loisirs, il délaissa l'art du paysage pour composer de petites œuvres lyriques dont il se fit peu à peu le librettiste. Epris de tout ce qui exalte et magnifie le sol natal, il emprunta par la suite aux vieilles légendes alsaciennes des motifs d'inspiration et fit paraître sous forme de poèmes, avec la collaboration de peintres et d'illustrateurs, ses compatriotes, un des plus beaux livres d'art qu'on ait publiés en Alsace : *Légendes d'Alsace,* frontispice de J.-J. Henner, illustrations hors texte et vignettes de Charles Spindler, Joseph Sattler et Léon Schnug (Strasbourg, Revue alsacienne, 1905, in-folio). A cet ouvrage réimprimé récemment (*Légendes d'Alsace;* Paris, Perrin, 1908, in-16), si l'on joint deux plaquettes : *Chrysanthèmes et Première Neige,* aquarelle de L. de Seebach (Strasbourg, édit. de la Revue alsacienne illustrée, in-folio, s. d.) et *L'Alsace à J.-J. Henner* (Strasbourg, Revue alsacienne illustrée, 1906, in-8°), on aura toute la production du poète. Malgré les difficultés du temps, M. Georges Spetz n'a pas quitté ce lieu d'Isenheim où il est né. Il a fait de sa maison un véritable musée provincial où se trouvent réunis quelques-uns des plus purs trésors de l'art alsacien.

Bibliographie. — A. Laugel, *Biographies alsaciennes, Georges Spetz,* Strasbourg, extrait de la Revue alsacienne illustrée, 1900, in-folio.

TIERENBACH

Sur les plis onduleux des pentes du Ballon,
Tierenbach est niché dans un riant vallon,
Formant, en ses contours, un cirque de verdure,
Dessiné par le temps, orné par la nature,
Encadré de forêts dont les sombres sapins
Et les chênes altiers s'étagent en gradins;
Vasque de jaspe vert, d'émeraudes parée,
Où lentement s'écoule une source azurée,
Qui creuse dans les prés, aux exquises senteurs,
Une nappe d'opale en un cercle de fleurs.

En l'an sept cent vingt-huit, de Murbach, les saints prêtres
Disciples de Firmin, dans ces sites champêtres
Dressérent un autel à la mère de Dieu...

Dans le siècle douzième, un généreux seigneur,
Adalric d'Eguisheim, voulut qu'avec honneur
Au culte de Marie, en ce pèlerinage,
Fût rendu, pour toujours, un magnifique hommage
Tierenbach eut son temple agrandi, restauré,
Et, tout auprès, il fit bâtir un prieuré,
Que l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable,
Bénit et consacra... D'une voix admirable
Qui montait vers le ciel, entraînant tous les cœurs,
L'orateur implora la Vierge des douleurs.

Sous les noyers ombreux et sur la verte pente,
De la route qui monte et doucement serpente,
Une source jaillit, en un jet de cristal.
Notre-Dame voulut l'offrir, comme un régal,
Aux pèlerins lassés, car cette eau bienfaisante,
Par son divin pouvoir et sa vertu puissante,
Aux aveugles donnait, douce comme le miel,
La joie et le bonheur de regarder le ciel,
De contempler, ravis, l'image de la Vierge
Qu'éclairait en tremblant la flamme de leur cierge.

. . . .

Les villages voisins : Jungholtz, Rimbach, Wuenheim,
La ville de Rouffach, Bollwiller, Isenheim,

Chaque année, un matin de la saison fleurie,
Allaient à Tierenbach pour honorer Marie,
Et leurs processions dans les bois et les prés
Déroulaient des replis en rubans diaprés.
Tous croyaient, espéraient en la sainte Madone,
Et, leur cierge à la main, priant devant l'icone,
Demandaient un appui pour les dons temporels,
Et son divin secours pour les biens éternels.

Des pays éloignés et de l'Alsace entière,
Les pèlerins venaient, unissant leur prière.
Prodiges éclatants, miracles confirmés,
Toujours étaient par eux au retour proclamés.
Des ex-voto nombreux ornaient le sanctuaire,
Témoignages naïfs de piété sincère :
Paysannes, bergers priant pour leurs troupeaux,
Malades, accidents, tous peints sur ces tableaux,
Où se voyait toujours, assise dans la nue,
La Vierge douloureuse, aux pâtres apparue.

Les siècles ont passé, le temple fut détruit...
Et vous brillez encore, étoile dans la nuit,
Vierge de Tierenbach, qui protégez l'Alsace
Et bénissez l'effort de sa vaillante race,
Que nos mères priaient, qu'invoquaient nos aïeux!
Du ciel écoutez-nous, daignez jeter les yeux
Sur notre cher pays, donnez-lui confiance
En ses mâles vertus : énergie, espérance!
Que, fidèle au passé, par sa foi rassuré,
Il conserve toujours votre culte sacré!

(*Légendes d'Alsace.*)

LÉON DEUBEL

(1879)

Issu d'une famille strasbourgeoise qui opta pour la France après l'annexion de l'Alsace, Léon Deubel est né en territoire français, à Belfort, le 22 mars 1879. Ses études secondaires terminées chez les frères maristes de sa ville natale, et ensuite au collège de Baume-les-Dames (Doubs), il se fit maître répétiteur aux collèges de Pontarlier, d'Arbois et de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais). Il quitta l'Université en 1900 pour tenter la fortune littéraire à Paris. Employé de commerce, puis traducteur, il se rattache à divers groupes littéraires de la Flandre et collabore au *Beffroi* (Roubaix) et à la *Rénovation esthétique.* Il a donné des articles et des poèmes au *Mercure de France,* à la *Revue littéraire de Paris et de Champagne*, au *Voltaire,* à l'*Evénement,* etc., et fait paraître plusieurs recueils de poèmes : *La Chanson balbutiante* (Poligny, Jacquin, 1899, in-12); *Le Chant des Routes et des Déroutes* (Paris, édit. de la Vie meilleure, 1902, in-12) ; *Vers la vie* (Lille, édit. du Beffroi, 1904, in-16) ; *La Lumière natale* (ibid., 1905, in-16) ; *Poésies* (ibid., 1906, in-16). M. Léon Deubel n'a point contribué à la renaissance provinciale, mais il s'est souvenu, non sans émotion, dans quelques-uns de ses poèmes, des lieux où s'écoula son enfance.

BIBLIOGRAPHIE. — Fern. Gregh, *La Poésie* ; Les Lettres, juillet 1906. — G. Casella et E. Gaubert, *La Nouvelle Littérature ;* Paris, E. Sansot, 1906, in-18.

CROQUIS D'ALSACE

NOTATIONS

Au travers de ton songe, entends sur cette rive
Les printemps persifleurs susciter les dryades,
Et les sous-bois changeants, aidés des oréades,
Filer à leurs rouets l'argent des sources vives.

Par delà l'infini moutonnement des bois,
Entends, comme un rayon descendu d'une étoile,
Cette voix qui ondule au cœur de l'autrefois
Selon l'inflexion des collines natales.

C'est l'éveil frémissant d'un calme souvenir.
La courbe du passé fléchit vers l'avenir
Ainsi qu'un arc-en-ciel s'abaisse à l'horizon.

L'âme s'exalte au chant pastoral des villages
Et, simplement, élit pour sa fidèle image
La sereine fumée au toit d'une maison.

LE REFUGE

Le Refuge : ce parc où la noble maison
Respire le parfum d'altesse de la Rose,
Cette ordonnance simple et naïve des choses
Opposée aux combats fougueux de l'horizon.

Rigide et reflétant la face des saisons,
L'averse des miroirs dans la lumière rose;
Le portrait qui écoute et celui qui vous cause,
Et celui dont on craint la haine sans raison.

Les Vosges et leurs bois, l'Alsace avec ses gerbes,
La Thür, — épée un jour tombée au sein des herbes,
— Le ciel du paysage aimé de teinte perse,

Le parfum du silence et les tons de l'oubli,
Et surtout cette amante afin qu'elle me berce
Dans la tombe nocturne et tiède de son lit.

Cernay (Alsace).

SYBIL

Deux recueils de poèmes, *La Guirlande des jours* et *Les Accords*, publiés l'un en 1902 et l'autre en 1904, par les soins du *Mercure de France*, ont répandu dans un cercle restreint ce pseudonyme énigmatique. On a goûté ces vers souples et mélodieux où chante l'âme du pays, mais sans rien connaître de leur auteur. Alsacienne par son père, lorraine par ses ascendants maternels, « Sybil » est née à Strasbourg en 1881 et semble n'avoir jamais quitté son pays d'origine. Sa poésie est mystérieuse, émouvante comme les sites qu'elle célèbre. Tantôt noyée de brume, ou bien à demi colorée, elle évoque le décor de petites villes provinciales, de bourgs étagés dans la montagne, de sapinières immobiles et muettes sous la bise de l'est ou du nord. Des souvenirs indiscrets s'y attachent, vision brusque d'ancien régime, mirage d'antiques chevauchées :

> Taïaut! La neige claire
> Marque les pistes, au bois :
> Je songe que mon grand-père
> Etait louvetier du Roy...

Mlle « Sybil » (son premier recueil portait ce nom : Sybil O'Santry) a collaboré au *Mercure de France* et à la *Revue alsacienne illustrée*.

AQUARELLE

Comme les plis tombants d'une toge héroïque,
Cachant la dure chair de la montagne antique,
La forêt de sapins s'éploie.

Le matin vient baiser les cimes par le front,
Et le couvent qui dort, paisible, sur le mont,
Comme un vieillard heureux, s'éveille.

La plaine est à ses pieds, parée, diverse et douce,
Le vent caresse les cheveux des moissons rousses,
Les vignes lourdes penchent.

Et les villages, que le clair soleil pénètre,
Entr'ouvrent, paresseux, les yeux de leurs fenêtres.
Des coqs. L'Angélus tinte.

La forêt verte, de ses sombres plis, enserre
Les flancs rudes de la montagne légendaire :
Sainte-Odile.

PETITS POÈMES

I

Sur cette place, où tes pas ont sonné, Roi Soleil,
Que mes ancêtres accueillirent joyeusement,
Avec des feux d'artifice sur l'eau, et le déploiement
Des drapeaux, au soleil;

Sur cette place, où les dames de la cour,
En robes de satin, en talons hauts,
Etalèrent leurs pompeux atours,
Quand Marie Leczinska vint à Strasbourg;

Sur cette place, où maintenant les enfants jouent
Au cerceau, à la toupie, en avril,
Le printemps a mis tant de grâce fragile
Que c'est lui seul que je loue.

II

Sur l'eau morte, où les pieds de la forêt baignaient,
Sur ce pays d'étangs, de vergers, de hêtraies,
La brume de printemps flottait comme une écharpe.

Tout était morne et doux. Vers la lisière bleue
Des bois, un vieux pêcheur relevait ses verveux,
Et dans l'ombre luisait le bond preste des carpes.

O villages! blottis au creux des vallons roux!
Je songe à Fiesole, située comme vous,
Mais qui est un bouquet entre des seins de femme...

III

Taïaut! La neige claire
Marque les pistes, au bois;

Je songe que mon grand-père
Etait louvetier du Roy.

L'appel clair de cors de chasse,
L'aboi bref des chiens courants,
Eveille toute ma race,
Au fond de mon cœur violent.

Mêlés aux bises amères,
Dans les forêts familières,
J'entends d'anciens hallalis,

Et dans les notes des cors,
La plainte affreuse, inouïe,
Des loups traqués, stagne encor.

IV

Nous aimions l'or de la campagne
Et les bûcherons qui passaient,
Traînant les rois de la montagne,
Le long des routes en lacets.
Mais lorsque le bruit des cognées
Retentissait par la vallée,
Ta nostalgie bondissait
Vers les taillis impénétrables,
Vers la hêtraie, vers les érables,
Où jadis la chasse sonnait.
Maintenant que de la montagne
Le soir descend, vide et serein,
Nos rêves tristes accompagnent
L'écho des cors dans le lointain.

(*Les Accords.*)

ANJOU

HAUT ET BAS ANJOU, SAUMUROIS, CRAONAIS, CHOLETAIS MAUGES, BAUGEOIS

Toute province a sa signification propre. « Celle de l'Anjou, a-t-on dit, n'est ni dans l'influence d'un climat spécial, ni dans l'action d'une race exclusive ; elle résulte du contact de plusieurs climats et de plusieurs races. L'Ouest, le Nord et le Midi s'y rencontrent avec la diversité de leurs populations, s'y heurtent, s'y observent, s'y rapprochent et s'y fusionnent ; c'est comme un carrefour jeté entre leurs extrémités géographiques. L'Anjou est devenu province en prenant à la fois sur le Nord, sur l'Ouest et sur le Midi, et en composant agrégativement son territoire à leurs dépens [1]. » Son histoire n'est autre qu'une partie du drame national se déroulant tantôt sur une petite scène, tantôt sur un vaste théâtre, et empruntant tour à tour les décors de la Neustrie, de l'Ile-de-France, de l'Aquitaine, du Poitou, de la Bretagne et de cette contrée si particulière qu'on nomme les Mauges ou Vendée. Sa littérature, si elle n'est l'aboutissant de son action héroïque, est faite au moins du contraste des éléments ethnographiques qui se sont succédé sur son sol. Nous ne rappellerons pas ses origines. On sait que l'Anjou, autrefois pays des *Andes,* ou *Andécaviens,* dont parle Tacite au III[e] livre de ses *Annales,* fut un des centres d'opérations les plus importants, une sorte de quartier d'hiver de César. Après la conquête des Romains et l'invasion des Normands, ce territoire fut érigé en comté par Louis le Bègue. Une puissante dynastie s'y établit, à commencer par Ingelger, fils d'un simple forestier de la forêt de Nid-de-Merle, pour finir aux Plantagenets, rois d'Angleterre. Sous Foulque-Nerra, l'un de ses plus puissants seigneurs, il se constitua et connut une fortune sans borne. Mais avec la domination des Plantagenets s'arrête son esprit de con-

1. Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France,* t. III, notice consacrée par M. Peauger à l'*Histoire générale de l'Anjou.*

quête. Il s'est élevé si haut que l'orgueil lui a donné le vertige. Il faut qu'il redescende au rang d'une simple province. Philippe-Auguste le confisquera sur Jean sans Terre, avec les possessions franco-anglaises, et Louis XI, par l'héritage de Charles IV, comte du Maine, le réunira à la couronne. Il connaîtra alors la quiétude du repos, au sein même de cette unité française à laquelle il a si puissamment collaboré. Avec le dernier de ses ducs, René d'Anjou, surnommé le bon roi René, il commencera une ère nouvelle, propre au commerce des lettres et à la culture des arts. Aussi bien n'aura-t-il plus de dynastie turbulente à entretenir. Fier d'un prestige glorieux, il sera l'apanage de quelques princes appartenant aux maisons régnantes. Sa vie propre se confondra avec celle de la nation; ses luttes, les convulsions qu'il éprouvera : guerres religieuses au XVI[e] siècle, insurrection royaliste au XVIII[e], seront moins l'effet des revendications provinciales que les luttes et les convulsions du peuple français. Le cours des siècles l'aura assagi, au point de lui retirer tout esprit d'initiative. Plus qu'aucune autre agglomération sociale, l'Anjou concourra à l'équilibre du pays entier. On pourra dire justement qu'il recevra des idées toutes faites, les adoptera, attendra les événements et les suivra avec docilité.

Alors « la douceur angevine », pour parler le langage du poète, ne sera point un vain mot, mais l'expression même de son génie littéraire.

Pays fertile, sol riant à demi couvert jadis de trente-trois forêts, et baigné par quarante-neuf rivières, sur une étendue de trente lieues à peine de long, l'Anjou séduit le voyageur par la pureté de son atmosphère et par la diversité de ses aspects. Ici la plaine fluviale confine aux landes bretonnes; là ce sont des bocages, des haies vives, des coteaux, des vallons agréablement parsemés de villages proprets et clairs. Il n'est point jusqu'au sous-sol d'ardoise fine qui ne lui prête un charme particulier, en harmonie avec sa couleur locale. Rien de heurté ni de trop cru, mais une belle humeur communicative, semble-t-il, des hommes et des choses. Ajoutez à cela un naturel sans apprêt, de la grâce, de la simplicité, une pointe de malice, et vous aurez défini le caractère de cette belle province et de ses habitants.

Là, le paysage n'a point créé le type, mais il a contribué à le façonner. S'il faut situer le berceau de la Renaissance française, c'est sur les bords de la Loire, à proximité d'Angers, que nous le placerons de préférence à tout autre lieu. Mais la Renaissance, en s'y fixant, n'innova rien. Montant d'Italie, elle savait par ouï-dire que la patrie du roi René offrait un décor approprié à sa grâce nonchalante et voluptueuse. Peintre et poète, le bon roi ne devait jamais oublier, au milieu de ses pérégrinations sans nombre, cette terre angevine qui l'avait vu naître et où s'étaient fixées ses premières impressions. Qu'on lise quelques-unes

de ses strophes légères, et l'on y trouvera l'empreinte de ses origines. Le poète, éloigné de la patrie, répond à Charles d'Orléans tenant sa cour à Blois et oubliant au sein des plaisirs les rigueurs d'une longue captivité :

Se vous estiez comme moy,
Las! vous ne devriez bien vous plaindre;



L'ANJOU

Car de tous mes maulx le moindre
Est bien plus grand que vostre esmoy.

Bien vous pourriez, sur ma foy,
D'amour alors tant vous complaindre,
Se vous estiez comme moy...
Car si très dolent je me voy

Que plus la mort ne vueil craindre,
Ja toutesfois il me fault plaindre;

Aussi feriez-vous, je croy,
Se vous estiez comme moy[1].

Ce ne sont d'ailleurs point les seuls accents sur lesquels il accorda sa lyre nostalgique; il en est d'autres dans *Regnault et Jehanneton ou les Amours du bergier et de la bergeronne,* qu'il nota pour se remémorer son union avec Jeanne de Laval, sa première épouse. René d'Anjou n'est peut-être pas un écrivain local, au sens actuel du mot, mais il eut le rare mérite d'exprimer le génie de sa race bien longtemps avant qu'on ne se préoccupât de situer les monuments de l'art septentrional. Quand Joachim du Bellay vit le jour en son village de Liré, l'unité française était établie. Aussi, en exhalant le regret du pays natal, dans un sonnet qui est devenu en quelque sorte le thème initial de toute poésie « régionaliste », ce dernier ne fit qu'exploiter un sentiment fort répandu dans nos provinces. Colin Bucher, citoyen d'Angers, élève de Clément Marot, avait à son tour célébré le terroir, et Bourdigné avait mis en honneur les plaisantes farces du légendaire « escolier » Pierre Faifeu. On peut dire que toute la poésie angevine découle de ses sources et les reflète aussi fidèlement que le beau et capricieux fleuve de Loire réfléchit en ses ondes fuyantes les châteaux édifiés sur ses bords. Le XIXe siècle n'a point failli à cette règle, mais il a cherché des motifs d'inspiration ailleurs que sur son sol. Il n'a célébré le pays qu'avec la voix du souvenir.

Peu de poètes méritent d'être cités en dehors de ceux que nous avons choisis. Nous signalerons néanmoins, au XVIe siècle, Bretonnayau et Jacques de la Fons. Le romantisme nous fournit le nom suranné de Julien Dallières (1812-1896), languissant dramaturge et versificateur médiocre; enfin, après M. René Bazin, évocateur de la terre et conteur lyrique, nous ne saurions passer sous silence F.-E. Adam (1883-1900), Henry Cormeau[2], Eugène Roussel, Maurice Couallier et ces gentils rimeurs pleins de promesses, Guillaume Carantec et Charles Berjolle, auxquels nous devons déjà quelques pages d'une vivante originalité.

Le pays d'Anjou n'a pas d'idiome particulier; le peuple y parle, ainsi qu'en diverses contrées de l'Ile-de-France et des

1. *Œuvres complètes du roi René, avec une biogr. et des notices par M. le comte de Quatrebarbes, et un grand nombre de dessins et ornements, d'après les tableaux et mss orig.* par M. A. Hawke; Angers, imprim. Cosnier et Lachèse, 1845, 4 vol. in-4°.

2. Ce poète que, seules, les exigences de notre format nous ont obligé à sacrifier, appartient à l'Anjou tout a la fois par ses origines, par sa naissance et par la qualité de son talent. Il vit le jour à Beaupréau, où son père exerçait la profession de coutelier, le 21 janvier 1866. Successivement journaliste, imprimeur et juge de paix, il a fait paraître à petit nombre divers ouvrages. On lui doit un recueil, *Le Temps d'aimer,* d'un lyrisme délicat et nuancé.

provinces voisines, un pur français plus ou moins nuancé, archaïque et plein de mots savoureux dont la prononciation, de même que l'usage, tend à disparaître.

Bibliographie. — Jean Bourdigné, *Histoire aggrégative des annales et cronicques d'Anjou;* Paris, A. Cousteau, 1529, in-f°. — *Bible des Noëls nouveaux faicts en l'honneur de N.-S. J.-C.;* Angers, Hénault, 1582, petit in-8°. — *La Grande Bible des Noëls angevins*, etc., Angers, 1801, in-12. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique*, etc., Paris, P.-G. Le Mercier, 1739, t. Ier, in-f°. — Expilly, *Dictionnaire géogr., histor. et politique de la France*, Amsterdam et Paris, Desaint et Saillant, 1762, I, in-f°. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France;* Paris, Furne, 1845, t. III, gr. in-8°. — Célestin Port, *Dictionnaire histor. et biogr. de Maine-et-Loire;* Paris, J.-B. Dumoulin, 1874-1878, 3 vol. in-8°. — Ch. Ménière, *Glossaire angevin;* Angers, Lachèse et Dolbeau, 1880, in-8°. — Alb. Grimaud, *La Race et le Terroir;* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-18. — C. Fraysse, *Le Folklore du Beaugeois;* Baugé, R. Dangin, 1906, in-18. — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18. — Marc Leclerc, *Le Referendum de la chanson populaire;* l'Angevin de Paris, 17 févr. 1907 et nos suiv. — A.-J. Verrier et R. Onillon, *Glossaire historique et étymologique des patois et des parlers de l'Anjou* (en cours de publication). Voir en outre : *La Revue d'Anjou, L'Anjou historique, Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, Revue des provinces de l'Ouest, Revue de la Renaissance* (publ. par M. L. Séché), le journal *L'Angevin de Paris*, etc.

CHANSONS POPULAIRES

ISABEAU[1]

I

L'autre jour, à la veillée,
Comme j'allais vâr Isabiau,
Je cheyis sus ma pochée,
J'écrasis tous mes pruniaux.
Mais tout en mi relevant
Je m'jette au cou d'mon Isabiau;
J'avais ein' gran' roupie au nez,
J'illi frenquis sus son musiau.

II

Son pèr' qu'était à la f'nêt'e,
Il m'a traité de lourdiau :
« Crais-tu que ma fille est faite
Pour te torcher le musiau?
Si tu reveins vâr ma fille,
Prends garde au pèr' Bournigaut!
Il prendra eine grouss' trique,
T'en tap'ra des coups sus l'diau!

COMPLAINTE DE LA BARNETTE[2]

Quand Barnette se lève,
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,

1. Cette chanson, très populaire dans une certaine partie de l'Anjou, a été recueillie par MM. A.-J. Verrier et René Onillon et publiée par le *Petit Courrier* et *L'Angevin de Paris* (1907).

2. On dit aussi « la Farnette ». Cette chanson, très populaire dans les provinces de l'Ouest, mais plus particulièrement sur les bords de la Loire, a été publiée par M. Charles Talbère, dans l'*Angevin de Paris* du 3 mars 1907.

Quand Barnette se lève
Deux heures avant le jour. (*ter*)

Elle prend sa quenouillette,
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,
Elle prend sa quenouillette
Et son fusiau d'amour. (*ter*)

Elle pleure son ami Pierre,
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,
Elle pleure son ami Pierre
Qui est dans la prinzon. (*ter*)

Tu n'auras point gars Pierre,
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,
Tu n'auras point gars Pierre,
Nous le pendouillerons. (*ter*)

Si vous pendouillez Pierre,
Matra, la, ladéritra, la la, lalala,
Matrala,
Si vous pendouillez Pierre,
Pendouillez-moi-z-aussi! (*ter*)

On mettra sur ma tombe
Matra, la, ladéritra, lala, lalala
Matrala,
On mettra sur ma tombe
Un beau rosier d'amour. (*ter*)

Tous les passants qui passent
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,
Tous les passants qui passent
Y cueilleront-z-une fleur. (*ter*)

Disant : « C'est la Barnette
Matra, la, ladéritra, lala, lalala,
Matrala,
Disant : c'est la Barnette
Qu'est morte pour ses z'amours! » (*ter*)

LA FILLE DU LABOUROUX

C'était la fill' d'un labouroux. (*bis*)
On dit qu'al est tant belle, et ho! (*bis*)

On dit qu'al a tant d'amouroux (*bis*)
Qu'al' ne sait lequel prendre, et ho! (*bis*)

On dit que le biau maréchaux (*bis*)
En a fait la demande, et ho! (*bis*)

« Venez nous voir après dîner, (*bis*)
On ira sur l'herbette, et ho! » (*bis*)

Y sont là-bas dans ces verts prés (*bis*)
Où qu'l'herbe al' est si tendre, et ho! (*bis*)

Y s'est assis tot auprès d'lé, (*bis*)
Tot auprès d'sa pochette, et ho! (*bis*)

Y a volé son mouchoué d'nez, (*bis*)
Son mouchoué des dimanches, et ho! (*bis*)

« Hé, rendez-moi mon mouchoué d'nez, (*bis*)
Mon mouchoué des dimanches! et ho! (*bis*)

« Si mon papa y lau savait, (*bis*)
Y me battrait sans rire! et ho! (*bis*)

« Mais si ma mère al' lau savait, (*bis*)
All' ne ferait qu'd'en rire, et ho! (*bis*)

« Si mon frère Jean y lau savait, (*bis*)
Y t'chercherait querelle, et ho! (*bis*)

— La qu'relle qu'i me chercherait (*bis*)
Serait de boir' bouteille, et ho! » (*bis*)

(Chanson recueillie par Mme G. Cormeray et publiée par M. Marc Leclerc dans le journal *L'Angevin de Paris*, 1707.)

CHARLES BOURDIGNÉ

(XVIe SIÈCLE)

Charles Bourdigné, — ou de Bordigné, — qu'il ne faut pas confondre avec son frère Jean, auteur de l'*Histoire aggrégative des annales et cronicques d'Anjou* (Paris, A. Cousteau, 1529, in-folio), était prêtre, né à Angers, et vivait au début du XVIe siècle. C'est tout ce qu'on en sait, sinon qu'il écrivit pour un autre prêtre de ses amis, maître Jehan Alain, *la Légende ou les Gestes et dits joyeux de maistre Pierre Faifeu*. Cet ouvrage, divisé en quarante-neuf chapitres, aux titres édifiants, est dans le goût des *Repues franches* de Villon. C'est pareillement un récit de tous les tours de souplesse, farces, espiègleries, et de faits pendables où l'esprit angevin exerce ce qu'il a de malicieux à l'excès. Héros imaginaire ou réel, Pierre Faifeu, au dire du Bibliophile Jacob, fut un écolier de l'Université d'Angers, comme François Villon était un écolier de l'Université de Paris, et le titre de maître que lui donne son historien permet de supposer qu'il avait été reçu maître ès arts à Angers, de même que maître François l'était à Paris. C'étaient, au reste, deux mauvais garnements l'un et l'autre; mais, quoique Faifeu ait une fois couru grand risque d'être pendu à Saumur, pour avoir fait une *folie*, il faut reconnaître à son avantage que la plupart des passe-temps qui témoignaient de la gentillesse et subtilité de ses moyens, n'avaient rien à démêler avec la justice criminelle. Il se bornait ordinairement au rôle de mystificateur ou de bouffon, et, chose singulière, les victimes qu'il avait élues pour amuser le public à leurs dépens ne lui gardaient pas rancune. Ce qui le prouve, c'est qu'il ne comptait que des amis et des admirateurs dans sa ville natale, où il avait fait sans doute bien des dupes, mais où ses facéties étaient fort appréciées. Son but principal était de bien boire et de bien manger aux frais du prochain, en payant son écot par des farces joyeuses et des bons mots. Après avoir pérégriné plusieurs années durant, visité « molt villes », il se maria, mais, son nouvel état ne convenant guère à sa nature indépendante, il se laissa mourir de mélancolie. En quelle heure et quel jour fut-ce ? « Pour vrai, ne le sçait point, » conclut son historiographe, mais ce dut être vraisemblablement vers 1521.

Il existe quatre éditions de l'ouvrage de Bourdigné. La première a été incontestablement imprimée à Angers, bien qu'elle ne porte pas de nom d'imprimeur. Elle est d'une rareté excessive. En voici la description, d'après le *Manuel du Libraire :* La *Légende joyeuse de Maistre Pierre Faifeu contenante* (sic) *plusieurs singularitez et veritez, la gentilesse et subtilité de son esprit, avecques les Passetemps qu'il a faitz en ce monde, comme vous pourrez veoir en lysant les chappitres cy dedens contenuz, avecques une Epistre envoyée des Champs Helysées par le dit Faifeu, laquelle contient plusieurs bonnes choses en rhetoricque melliflue*, s. l. n. d. [1526], in-4°, gothique. Les trois autres éditions ont paru, l'une à Angers en 1531, et les autres à Paris, chez Coustelier, en 1720, et à la Librairie des Bibliophiles (Jouaust), en 1880. Cette dernière, plus correcte que les précédentes, et enrichie d'une notice et de notes par le Bibliophile Jacob, a servi à l'établissement de notre texte.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque française*, X, p. 32. — Bibliophile Jacob, *Préface* à l'édit. de *la Légende de Pierre Faifeu;* Paris, Librairie des Bibliophiles, 1880, in-12.

COMMENT A CHASTEAULX, EN ANJOU, PIERRE FAÏFEU FIST LE MARCHANT DE POURCEAULX

Bien avez veu, faisant ces tours et saultz,
Que par Fortune avoit souvent assaultz,
Par cy-devant, mais ung tour de sa ro[üe]
Depuis ce temps eut, luy faisant la mo[üe] :
Car, comme alloit en maint pays à l'esbat,
Elle luy joua ung tour de son rabbat :
Car, luy estant au beau pays de Touraine,
Et s'esbatant faire mainte fredaine,
Et jeux joyeux, son argent tout perdit;
Dont son esprit quasi s'en esperdit.
Or, ce voyant, fallut vuyder la place,
Pour en chercher : tout soubdain se desplace,
Et par Chasteaulx en Anjou print chemin;
Dont vous verrez en charte ou parchemin
Le tour qu'il fist en une hostellerie :

Nul ne l'orra qui de bon cueur ne rye.
Voyant qu'il n'a dont payer son escot,
Sans le conseil de Bede ou de Lescot,
Il s'advisa marchant se contrefaire
De gras pourceaulx, et, pour mieulx son cas faire,
Quant arriva, à l'hostesse il a dit
Que bien soubdain, sans aucun contredit,
On espandist force bled ou aveine
Emmy la cour, pour pourceaulx qu'on ameine
Bien ung millier, dont il se dit marchant.
Ce qui fut fait, mais ne fut si meschant
Que cependant n'ayt bien sa repeuë prinse,
Et son cheval; puis, sans autre reprinse,
Quant eut disné, semble luy ennuyer
Qu'ilz ne venoient : donc pour desennuyer,
Il fist semblant vouloir aller encontre
Sur son cheval, que soubdain il rencontre
Enharnasché, car nully ne doubtoit
Que fust Faifeu, mais pour vray ce l'estoit,
Qui s'en alla sans payer sa despense,
Car pas n'avoit le denier; mais je pense,
S'il en eust eu, voulentiers eust poyé :
Quant en avoit, tout estoit desployé.
L'hoste s'attend avoir des pourceaulx houstes,
Mais les avoir fust encore aux escouttes,
Et si fallut tout son bled reserrer
Le lendemain, dont en eust d'enserrer.
Ainsi Faifeu leur monstra de ses gestes.
Esprit subtil à besoing vault Digeste.

(*La Légende de Pierre Faifeu.*)

G.-COLIN BUCHER

(XVIe SIÈCLE)

Quand parurent pour la première fois, en 1890, les poésies de Germain-Colin Bucher, on ne connaissait guère sur ce poète que ce qu'en avaient écrit la Croix du Maine et l'abbé Goujet, l'un et l'autre dans leur *Bibliothèque françoise.* Aujourd'hui, nous n'ignorons rien de ses œuvres, mais, malgré les recherches de son dernier éditeur, nous n'osons nous flatter d'être renseignés sur sa vie. Dans une épître qu'il adresse à Jean Bouchet de Poitiers, il se dit Angevin :

Impere moy comme maistre et novice,
Tu me verras à tes veutz reflechir
En Angevin debonnaire et sans vice
Ne sçachant point sommeiller, ni gauchir.
Je suis d'Anjou, de gente clere et franche
Qui n'a tâché que d'honneur s'enrichir.

Ses poésies ne démentent en rien ses origines. Non seulement elles offrent le témoignage d'un esprit enjoué et malicieux, qui dut autant à la terre maternelle qu'à l'influence de Marot, mais elles nous dépeignent au vif la vie provinciale, peu avant la Renaissance. Ses pièces diverses sont pleines des noms de ses compatriotes. Il en est de célèbres et d'obscurs, parmi lesquels je relève ceux de Pierre de Tredehan, de l'évêque Jean Olivier, de Jean Avril, Pascal Robin, du Fault, Jean Maugin, le Petit Angevin, Charles de Sainte-Marthe, etc. De famille quasi illustre, Colin Bucher avait été secrétaire du grand maître de Malte. Sa fidélité à l'infortuné duc d'Anjou lui fit connaître les rigueurs de l'exil. Il ne paraît d'ailleurs pas s'en être souvenu dans les menus ouvrages qu'il consigna et que l'on peut lire au Manuscrit français 24139 de la Bibliothèque Nationale, où ils demeurent conservés. Ajoutons que c'est sur ce manuscrit même que fut composée l'édition à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Sous ce titre : *Un Emule de Clement Marot. Les Poésies de Germain-Colin Bucher, etc., publiées avec notice, notes, table et glossaire par Joseph Denais,* elle parut à Paris, chez Techener, en un volume in-8°.

Indépendamment de leur mérite littéraire, les poésies de

Germain-Colin Bucher peuvent être considérées comme un des plus curieux documents angevins du XVIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise*; t. Ier, p. 267. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XI, p. 348-350; — Emile Picot, *Supplément aux poésies de G.-Colin Bucher*; Paris, Techener, 1890, in-8°.

REGRET D'UNE BONNE ANGEVINE

En paradis Jesus-Christ preigne l'ame
De ceste cy, qui gist soubz ceste lame.
Gente de corps fut, et de beau visaige,
Tant qu'au penser le cueur triste a viz ai-je
Aussy a bien tel que si fort ne l'ame.

Sainctes et saincts! envers Dieu vous réclame
Que facez tant pour celle que je clame,
Que de voz bien elle ait part et usaige
En Paradis.

Vivante fust sans reproche et sans blasme,
Tant qu'apres mort ung chascun la proclame
Perle d'honneur, patron de femme saige.
O Gabriel! qui portas le messaige[1]
Pour nous saulver, fay place à telle dame
En Paradis.

D'UN IVRONGNE

Cy dessoubz gist, or escoutez merveilles,
Le grand meurtrier et tirant de bouteilles,
L'anti Baccus, le cruel vinicide,
Qui ne souffrit verre oncques plain ni vuide;
Je tais son nom, car il put trop au vin.
Mais il avoit en ce l'esprit divin
Qu'en le voyant il alteroit les hommes,
Et haissoit laict, cerises et pommes,

1. Allusion à l'Annonciation.

Figues, raisins, et tout aultre fruytaige,
Synon les noix, chastaignes et fromaiges.
Il y doloit tant et fort le gobelet
Qu'il ne mangeoit viande que au salet,
Et ne prioit Dieu, les saincts ny les anges,
Fors pour avoir glorieuses vendanges.
Par ce moyen, humains, vous pouvez croire
Qu'il n'estoit né pour vivre, mais pour boyre.
Ainsi ne vient à regretter sa vie
Puisqu'elle estoit au seul vin asservie.
Mais vous ferez à Baccus oraisons
Qu'il le colloque en ses sainctes maisons,
Tout au plus bas de la cave ou cellier,
Car oncq ne fut de meilleur bouteillier.

(*Poésies de G.-Colin Bucher*, 1890.)

JOACHIM DU BELLAY

(1525[?]-1560)

Joachim du Bellay naquit au manoir de la Turmelière-en-Liré, petit bourg situé sur la rive gauche de la Loire, en face de la ville d'Ancenis. On ignore la date de sa naissance; mais on a lieu de supposer, d'après son propre témoignage, que ce fut peu avant l'année 1525. Il avait sept ans lorsqu'il perdit les siens, et il fut élevé sous la tutelle de son frère René du Bellay. On a prétendu que son éducation première fut négligée, mais nous n'en croyons rien, car lorsqu'il vint à Poitiers, vers 1545, pour faire son droit, il donna les preuves de toutes les connaissances qu'un homme de mérite pouvait acquérir en son temps. Il passa trois années dans cette ville, après quoi il gagna Paris où il se lia avec les jeunes poètes et se fit connaître en publiant le fameux livre de *La Defence et Illustration de la langue françoise* (Paris, Arnoul l'Angelier, 1549, in-8°), qui fut en quelque sorte le manifeste de la Pléiade. Il fit paraître peu après *L'Olive*, recueil où se trouvent célébrées, sous la forme de sonnets, les vertus d'une dame imaginaire. L'ambition de prendre figure à la cour et de se créer un avenir honorable lui venant avec le succès, il accompagna son cousin le cardinal du Bellay à Rome, en qualité d'intendant. Ce fut la période la plus active de sa vie. Cumulant ses délicates fonctions et son labeur d'écrivain, il se montra tout à la fois un courtisan accompli et un poète original. Mais, à se multiplier ainsi, il gagna un tel dégoût et de sa charge et de son séjour dans la ville éternelle, qu'il n'aspira qu'à un prompt retour dans son pays. Le séjour qu'il fit à Rome ne dura guère plus de trois années; ce fut assez pour que, la nostalgie aidant, il écrivît quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Au début de son exil volontaire, il avait composé le *Premier Livre des antiquitez de Rome*. On pouvait s'attendre au moins à un second livre faisant suite à cet ouvrage, mais il n'en fit rien paraître, et ce furent les *Regrets* qui vinrent, comme pour affirmer sa lassitude et crier son angoisse. Le 19 juin 1555, le cardinal le nommait chanoine de Notre-Dame de Paris, en remplacement de Jean Toustain, décédé. Il quittait Rome en 1557. A peine arrivé à Paris, son pre-

mier soin était de faire imprimer sans relâche les recueils qu'il rapportait d'Italie. Dans le seul espace d'une année, il publia les *Antiquitez, Les Jeux rustiques* et *Les Regrets*. Une telle fécondité n'alla pas sans lui attirer de graves ennuis. Dénoncé pour ses satires contre la cour romaine (cf. *Les Regrets*), il allait se justifier aux yeux du cardinal, son ancien maître, quand un événement inattendu vint mettre le comble à sa disgrâce. Son unique protectrice, la princesse Marguerite, celle qu'il ne cessa jamais de célébrer, épousait le duc de Savoie et quittait la maison de France. Sensible jusqu'à la superstition, il vit dans ce « departement » un terrible coup du destin. Son chagrin fut tel qu'il n'eut pas le courage de réagir.

Quelque temps après, le 1er janvier 1560, il mourait d'une attaque d'apoplexie foudroyante, chez son compatriote Bizet, au cloître Notre-Dame. Il fut inhumé dans la chapelle de l'église cathédrale affectée à la sépulture des chanoines. On ne sait ce que devinrent ses restes. Trois siècles après, un de ses admirateurs fervents, M. Léon Séché, à qui l'on doit de remarquables travaux sur sa vie, son œuvre et ses compagnons de la Renaissance, lui fit ériger à Ancenis, tout au bord de la Loire, en face du petit Liré, un beau monument, sur un terre-plein toujours fleuri, « d'où il peut voir fumer les cheminées de son cher village ».

Bibliographie. — Léon Séché [Etudes sur *Joachim du Bellay*]; Revue de la Renaissance, 1901-1902. — Henri Chamard, *J. du Bellay;* Lille, au siège de l'Université, 1900, in-8°.

SONNET

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage!

Quand revoiray-je, hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage?

Plus me plaist le sejour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine;

Plus mon Loyre gaulois, que le Tybre latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la doulceur angevine.

(*Les Regrets.*)

AUX DAMES ANGEVINES

Plume qui as, d'une aile inusitée,
Depuis deux ans la France visitée,
Chantant des Rois les louanges à gré,
Et l'arbre sainct à Minerve sacré,
Baisse ton vol, rasant la fresche rive,
Où près d'Angers le cours de Maine arrive.

Va saluer d'un son melodieux
De mon Anjou les domestiques dieux,
Qui m'ont souvent de leurs manoirs sauvages
Ouy chanter sur les prochains rivages
Le nom qu'Amour, de ma force vainqueur,
A erigé pour trophée en mon cœur,

Ne cherche point la tourbe murmurante
Des professeurs de sagesse ignorante :
Mon nom aussi, par la France loué,
Ne quiert le bruit du palais enroué,
Ne le sourcil trop superbe et severe
Qui le pouvoir des Muses ne revere.

Le docte Dieu qui inspire en mon cœur
Du sainct ruisseau la feconde liqueur,
Mon sort fatal et mon Dieu domestique,
Qui m'a voué au labeur poëtique,
Sçachant combien j'y prenois de saveur,
M'ont destiné à plus douce faveur.

Va, plume, donc voir les trouppes divines
Des demi-dieux et nymphes angevines,
Où je seray (peut-estre) bien receu,
Par ton moyen quand la France aura sceu
Que leur haut bruit je fay sonner à Loyre,
Qui ay chanté des grands Princes la gloire.

Des envieux les plumes de corbeau
Ont mis l'honneur des dames au tombeau,

Sentant combien les graces feminines
Seroyent en pris, si les plumes benignes
Les opposoyent au tiltre ambitieux
Dont nostre nom s'élève jusqu'aux cieux.

De cygne donc la mienne blanchissante
Soit à leur los ses ailes flechissante :
Mienne je dis, qui au dedans du corps
Suis aussi blanc que le cygne dehors :
Aussi le Dieu qui ma fureur allume,
Me fist jadis present de ceste plume.

Les doctes sœurs qui parmi l'univers
Feront voler vostre nom par mes vers,
Tant que vivray, Dames bien fortunées,
Seront par moy pour vous importunées :
Qui feray bien si j'en veux prendre esmoy,
Vivre deux fois ensemble vous et moy.

Si vous eussiez de l'onde oblivieuse
Tiré vos noms, que la parque envieuse
Et nos escrits y ont fait devaller,
Quel bruit pourroit aux vostres egaler?
Toute vertu des graces ignorée
N'est longuement entre vous honorée.

Mais maintenant je voy le temps changer
Qui vous vouloit sous sa force ranger.
Puisque desja commencent à nous plaire
Les doctes vers, vous n'avez plus affaire,
Pour vos honneurs rendre à jamais vivans,
De mendier la main des escrivans.

LES LOUANGES D'ANJOU[1]

O (de qui la vive course
Prend sa bien heureuse source
D'une argentine fontaine,
Qui d'une fuite lointaine
Te rens au sein fluctueux
De l'Océan monstrueux),

1. Fragment du poème intitulé *Au Fleuve de Loyre.*

Loyre, hausse ton chef ores
Bien haut, et bien haut encores.
Et jette ton œil divin
Sur ce pays Angevin,
Le plus heureux et fertile,
Qu'autre où ton onde distille.
Bien d'autres Dieux que toy, Pere,
Daignent aymer ce repaire
A qui le ciel fut donneur
De toute grâce et bonheur.

. . . .

Qui voudra donc louë et chante
Tout ce dont l'Inde se vante,
Sicile la fabuleuse,
Ou bien l'Arabie heureuse.
Quant à moy, tant que ma Lyre
Voudra mes chansons eslire
Que je luy commanderay,
Mon Anjou je chanteray.
O mon fleuve paternel,
Quand le dormir eternel
Fera tomber à l'envers
Celuy qui chante ces vers,
Et que par les bras amis
Mon corps bien pres sera mis
De quelque fontaine vive,
Non gueres loin de ta rive,
Au moins sur ma froide cendre
Fay quelques larmes descendre
Et sonne mon bruit fameux
A ton rivage escumeux.
N'oublie le nom de celle
Qui toute beauté excelle,
Et ce qu'ay pour elle aussi
Chanté sur ce bord icy.

(*L'Olive et quelqnes autres œuvres poétiques*,
édit. de 1549.)

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

(1532-1589)

Angevin par son père et Italien par sa mère, Jean-Antoine, fils naturel de Lazare de Baïf, naquit à Venise, au mois de février 1532. « Les sieurs de Baïf, famille ancienne de l'Anjou, dit Hauréau dans son *Histoire littéraire du Maine* (Paris, 1843-1852, in-8°, t. III), habitaient le château des Pins, près la Flèche, et possédaient au Maine les terres seigneuriales de Verneuil-le-Chétif et de Mangé. » Lazare de Baïf, qui exerça toute sa vie des charges diplomatiques, resta près de deux années à Venise. De retour en France, il pourvut à l'éducation de son fils, qu'il confia successivement à un professeur du nom de Tusan et au célèbre Daurat. Jean-Antoine contracta dans sa jeunesse de précieuses amitiés, et ce fut sous l'influence de Ronsard, dont il avait été longtemps le condisciple au collège Coqueret, que se développa son génie poétique. Les premiers vers qu'il publia furent les quatrains traduits de distiques latins, qui, avec une ode et une épitaphe, parurent en 1551, dans le *Tombeau de Marguerite de Valois*. Mais, a-t-on dit, ce n'était là qu'un jeu de sa muse naissante. Il s'enhardit bientôt à célébrer ses amours, et fit paraître, en l'espace de quatre années, la matière de six livres d'odes, de sonnets et de chansonnettes.

Peu d'événements remplissent la vie de Baïf. On sait seulement qu'il se rendit au concile de Trente et descendit en Italie. En faveur à la cour, il fonda par la suite, et grâce à la munificence royale, notre première Académie nationale, celle dite des Valois, et eut le premier l'honneur de tenter une alliance étroite de la poésie et de la musique, en soumettant l'une et l'autre à des lois mélodiques.

Ses dernières années furent traversées par une longue et douloureuse maladie qui ne lui donna guère de répit, et à laquelle il succomba, à Paris, le 19 septembre 1589, âgé de cinquante-huit ans et sept mois. Il laissait une œuvre copieuse, parmi laquelle les ouvrages suivants s'imposent encore à la curiosité des lettrés : *Le Ravissement d'Europe*, Paris, veuve M. de la Porte, 1552, in-8°; *Chant de joie du jour des espousailles de François, roi dauphin, et de Marguerite, royne d'Ecosse*, Paris, A. Wechel,

1558, in-4°; *Le Premier des meteores*, comédie, Paris, R. Estienne, 1567, in-8°; Paris, R. Estienne, 1567, in-4°; *Œuvres en rime* (*Poèmes, Les Amours, Les Jeux et Les Passe-Temps*), Paris, Lucas Breyer, 1572-1573, 4 vol. in-8°; *Complainte sur le trespas du feu roy Charles IX*, Paris, F. Morel, 1574, in-8°; *Etrenes de poézie frensoèze*, Paris, Denys du Val, 1574, in-4°; *Première Salutation au roy sur son avenement à la couronne*; *Seconde Salutation au roy entrant en son royaume*, Paris, F. Morel, 1575, in-4°; *Epistre au roy sous le nom de la royne sa mère*, Paris, F. Morel, 1575, in-4°; *les Mimes, enseignements et proverbes*, Paris, Lucas Breyer, 1576, in-16; R. Estienne, 1581, in-12; Mamert Patisson, 1597, in-12; Toulouse, J. Jagourt, 1608, 1612 et 1619, in-12.

Il existe trois réimpressions de ses poèmes, la première complète, la seconde et la troisième partielles : *Poésies complètes*, etc., édit. Marty-Lavaux, Paris, A. Lemerre, 1870, 2 vol. in-8°; *Poésies choisies, suivies de poésies inédites*, publiées par L. Becq de Fouquières, Paris, Charpentier, 1874, in-18; *Les Mimes, enseignements et proverbes*, publiés par P. Blanchemain, Paris, L. Willem, 1880, in-12. Antoine de Baïf, qui, au dire de Guillaume Colletet, vécut presque toujours à Paris, dans sa maison du faubourg Saint-Marcel, « en la compagnie des Muses et parmi les doux concerts des enfants de la musique qu'il aimait et qu'il entendait à merveille », eut peu le loisir de célébrer la terre ancestrale. Néanmoins, parmi des pièces où se trouve décrit complaisamment le décor poitevin de ses premières amours, il fait parfois appel à des souvenirs pour peindre d'une manière originale les lieux qui l'initièrent à la beauté champêtre.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XIII, p. 340 et suiv. — Marty-Lavaux, Notice, édit. citée. — L. Becq de Fouquières, édit. citée. — Lucien Pinvert, *Lazare de Baïf (1496?-1547)*, Paris, Fontemoing, 1900, in-8°. — Ed. Fremy, *L'Académie des derniers Valois*, Paris, Leroux, 1887, gr. in-8°.

CHANSONNETTE

Couchés dessus l'herbage vert,
D'ombrage épais encourtinés,
Ecoutons le ramage du rossignolet.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Là, rien qu'amour ne nous dirons;
Là, rien ne nous ferons qu'amour,

Chatouillés et piqués de desir mutuel.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Dedans ce peinturé preau,
Les fleurs, levant le chef en haut,
Se presentent à faire chapeaux et bouquets.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Le ruisselet y bruit et fuit,
Nous conviant au doux repos ;
Les abeilles y vont, voletant, fleuretant.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La tourterelle bec à bec,
Femelle et male, nous presents,
Fretillante de l'aile se baise en amour.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Les oisillons joints deux à deux,
Font leur couvée au nid commun :
Et du jeu de l'amour ne prenons les ébats.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La terre gaye épand le sein
Au germe doux qui vient d'en haut,
Du ciel amoureux qui sur elle se fond.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

SONNETS

I

Bellay, d'Anjou l'honneur, ains de toute la France,
A qui tout l'Helicon s'etale tout ouvert;
Si en vers amoureux tu nous as decouvert
Quelque flamme d'amour d'une claire aparance;

Si d'Olive le nom mettant en evidance,
Des branches d'olivier ton front tu as couvert,

Osant le faire egal au l[au]rier tousjours verd,
Ne deda[i]gne écouter ces souspirs que j'eslance.

Ne deda[i]gne œillader ces vers, que sur le Clain
Amour me fait écrire en l'honneur de Francine;
Et, si quelque pitié touche ton cœur humain,

Sur les bords ou du Tibre ou de l'eau dont l'humeur
Premiere m'abreuva, fay que ta voix divine
Les nymphes d'Italie émeuve en ma faveur.

II

Loir, qui lechant les pieds des couteaux Vandomois,
Menes ton eau tardive en la terre angevine,
Si quelquefois Ronsard à sa chanson divine
T'avoit fait arrêter tes flots ravis tout cois;

Entone, je te prie, dans tes rives ma voix,
Que tristement je pousse, absent de ma Francine,
Et conduy-la si bien sur ton onde azurine
Que sa Cassandre l'oye où bien souvent tu l'ois,

Quand du long de tes bords l'herbe verte elle presse,
Seule, te rechantant les vers de son amant,
Qui comme moy se plaint, absent de sa maistresse.

Fleuve, dis-luy pour moy : « Tu n'es seule, Cassandre,
Qui consumes un autre et te vas consumant :
Francine, qui me prend, à moi se l[ai]sse prendre. »

(*Amours de Francine*, l. I et II.)

JEAN LE MASLE

(1533-?)

Selon les généalogistes, la famille de Jean Le Masle appartenait à l'Anjou et se flattait d'être noble. Lui-même était né à Baugé en 1533. Orphelin dès le bas âge, il fut élevé par un de ses oncles, Mathurin Chalumeau, sieur de Bernay, et prit la carrière d'avocat. Sa vie fut semée d'aventures diverses, auxquelles il a fait maintes fois allusion dans ses propres ouvrages. La Réforme, ayant déchaîné la guerre civile, le rendit ligueur irascible. Après diverses pérégrinations, il revint en Anjou et dut se contenter du modeste emploi d'enquêteur à Baugé. Quoiqu'il ait exercé cette profession avec beaucoup d'honneur et de distinction, il ne paraît pas s'être réjoui du séjour dans son pays d'origine. Bien au contraire, il a maintes fois exercé les effets d'une humeur satirique contre ses concitoyens, qui, en revanche, ne se firent point faute de répondre par de basses vengeances et des calomnies à ses méchants propos. Dénoncé et vendu à ses ennemis, lors de l'irruption de la troupe des *Malcontents* en Anjou, il ne dut son salut qu'à l'intervention énergique de son beau-frère, un sieur Le Bigot, lieutenant général au siège royal de Baugé. Il connut en outre « les tribulations d'infortunes domestiques ». On ignore la date de sa mort. Il a laissé plusieurs ouvrages, quelque peu différents de forme et d'esprit : *Chant d'allégresse sur la mort de Gaspard de Coligny*, etc., Paris, Nic. Chesneau, 1572, in-8°; *Le Temple de Vertus, auquel entre autres choses est montré et prouvé que les huguenots et politiques, qui dégénèrent de la vertu de leurs ancêtres*, etc., *doivent être dégradez du titre et qualité de noblesse*, manuscrit du temps, ancienne collection Viollet-le-Duc; une *Vie de Platon*, escrite en vers françois, Paris, J. Poupy, 1582, in-4°; et un recueil de poémes divers : *Les Nouvelles Recreations poetiques, contenant aucuns discours non moins recréatifs et plaisans que sentencieux et graves*, Paris, J. Poupy, 1580, et Guill. Bichon, 1586, in-12. On trouve tout à la fois dans ce dernier ouvrage un « discours contenant en brief l'origine des Angevins : ensemble des Manceaux et autres nations gauloises », et des sonnets satiriques contre Baugé, son lieu natal.

« Jean Le Masle, au dire de Viollet-le-Duc, est un poète origi-

nal. Contemporain et condisciple de Ronsard, son vers, moins poétique sans doute, est plus libre, plus dégagé, plus franc, toujours clair et bref : qualité plus rare alors que jamais. »

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XII, p. 380. — Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique*, Paris, Hachette, 1843, p. 325. — C. Ballu, *Curiosités poétiques du seizième siècle : J. Le Masle;* Revue de la Renaissance, 1905, t. VI, p. 230.

SONNETS SUR BAUGÉ

I

Bien que ce lieu soit beau et delectable,
Autant que nul du climat Angevin,
Bien qu'il produise, avecques le bon vin,
Tout ce qu'il faut pour couvrir une table,

Il ne m'est point plaisant et agreable,
Veu que le peuple, envieux et mutin,
S'y estudie à mesdire sans fin,
Et s'abandonne à tout vice execrable.

Voilà pourquoy j'abhorre telles gents,
Si que reclus la plus grand'part du temps
Me tiens icy, en morne solitude.

Mais si un coup demeurant je t'y voy
(O cher cousin), souvent j'iray chez toy
Charmer l'ennuy que nous cause l'estude.

II

Le vieil proverbe dit que la gent de Lydie
Est la pire qui soit en tout cest univers,
Et que de pres la suit l'Egyptien pervers :
Puis au troisième rang l'on met ceux de Carie.

Mais ceux de Baugé sont de si meschante vie,
Et leur police va tellement de travers,
Sans tenir ordre aucun, que tousjours, par mes vers,
Je les diray plus pleins de trahison, d'envie

Que ne sont les premiers : excepté seulement
Quelque nombre petit qui, vertueusement,
Chemine (comme Loth) entre le peuple inique.

Portheis, voilà pourquoy ce lieu m'est odieux,
Car plusieurs citoyens y sont plus dangereux
Que ne sont les dragons et fiers serpents d'Afrique.

III

Je sçay bien qu'on ne voit que tout desordre icy,
Tout semble estre confus et plein de mocquerie,
Le peuple est exposé au sac et pillerie
Des grands, qui font semblant d'avoir de luy soucy.

D'autre part, le vulgaire au vice est endurcy,
Plus qu'il ne fut jamais : ce n'est que menterie
De tout ce qu'il asseure : abbus et tromperie
En tout ce qu'il achette et ce qu'il vend aussi.

Brief, c'est pitié de voir tous estats de la France,
Comme ils vont aujourd'huy suivant la decadence :
Mais plus qu'en autre lieu tout ordre est perverty

Dans Baugé tellement qu'un brocard on luy baille.
Disant que de Baugé c'est meschante canaille,
Ce qu'est en trivial un proverbe converty.

(*Nouvelles Recréations poétiques*, 1580.)

PIERRE LE LOYER

(1550-1634)

On le nommait Le Loyer, sieur de la Brosse. Il naquit à Huillé, village près de la petite ville de Duretal, sur le Loir, le 24 novembre 1550, de Pierre Le Loyer, Angevin, et de Jeanne Panchèvre. Il y a lieu de croire, selon l'abbé Goujet, qu'il fit ses premières études à la Flèche ou à Angers, et qu'après un séjour à Toulouse, afin de s'exercer à la connaissance du droit, il se rendit à Paris, où il publia en 1579, chez Jean Poupy, un recueil de vers sous ce titre : *Les Œuvres et Meslanges poétiques de Pierre le Loyer, Angevin : ensemble la comédie Néphélococugie, ou la Nuée des Cocus, non moins docte que facétieuse*, in-12. Par la suite, il se retira à Angers, s'y fit recevoir dans une charge de conseiller au présidial et épousa Jeanne Corneillau, sœur de Pierre, théologal de l'église d'Angers, dont il eut deux fils, Pierre, qui fut conseiller au même présidial, et François, qui exerça la profession d'avocat. Le Loyer mourut en cette ville, en 1634, âgé de quatre-vingt-quatre ans, et y fut inhumé dans l'église Saint-Pierre. Ménage a dit qu'il était habile dans les langues hébraïque, arabe, chaldéenne, grecque et latine, mais que, par contre, il était fort ignorant du droit, c'est-à-dire qu'il « sçavoit presque tout, hormi ce qu'il auroit dû sçavoir ». « Il étoit tellement infatué des langues orientales, ajoute le même commentateur, que dans ses livres des *Colonies Iduméanes*, imprimés à Paris en 1620, in-8°, il fait venir de la langue hébraïque ou chaldaïque non seulement les noms de villes de France, mais encore ceux des villages d'Anjou, des hameaux, des maisons, et même des pièces de terre et des parties de prés. Homère étoit encore pour lui le fonds le plus riche : dans un seul vers de ce poète il trouvoit son propre nom, celui du village où il avoit pris naissance, son nom de baptême, celui de la province où est situé Huillé, et celui du royaume où cette province est enfermée. » Malgré cela, très érudit, bon homme, très malicieux et plaisant à entendre et surtout à lire ; ses poésies nous le font bien connaître.

Il a fait, sous la forme d'une idylle, un vif éloge du Loir et célébré plusieurs fois dans ses sonnets le beau pays angevin.

Bibliographie. — Gilles Ménage, *Anti-Baillet*, etc. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XV, p. 357.

SONNETS

I

Douce et fresche eau, claire fontaine et belle,
Dont le Surgeon doucement murmurant
Proche du lieu son origine prend,
Là où se voit ma maison paternelle,

Ton vif ruisseau qui dans le Loir se mesle,
Digne du fleuve où vassal il se rend,
Net, argentin et sans bourbe courant,
Lave les prez de sa veine éternelle.

Que n'ay-je en moy de l'Ascrean sonneur,
Et du T[o]scan qui fut d'Arne l'honneur[1],
L'art, le sçavoir, et les chants et la Muse!

Claire fontaine, Helicon tu seroys
Et plus de nom en mes vers tu auroys,
Que n'eut jamais la fontaine Valcluse.

II

Nymphe cachée en la claire fontaine,
Qui ma maison embellist de son cours,
Nymphe sacrée, ô nymphe que tousjours
J'ay honoré comme Nymphe haultaine!

Combien de foys ay-je beu à main pleine
De ta fraische eau resvant en mes amours!
Combien de foys aux plus chaleureux jours
Dessus tes bords ay-je endormy ma peine?

1. Pétrarque.

Combien souvent t'ay-je, Nymphe, conté
Le fier desdain, l'orgueil, la cruauté
De ma maistresse en l'amour trop retive!

Combien aussi mes yeux, deux vifs ruisseaux,
Ont-ils meslé de larmes dans tes eaux,
Comme à l'envy de ta fontaine vive!

III

O le sejour de ma muse angevine,
Et de mes vers le fidelle temoing,
Petit Huillé, mon Huillé, le doux soing
Que voluntaire en mon cœur je confine.

Dans toy le ciel d'une faveur benine
A respandu, soit auprès, soit au loing,
Tout ce que peult avoir l'homme besoing
Pour se pourvoir encontre la famine.

Bacchus remplit tes cousteaux de bon vin,
Qui est l'honneur du terroir Angevin,
Et dans tes champs est Cérès la dorée,

Dedans tes prez mille troupeaux on voit,
Qui vont repeuz, portant dedans leur troict
Leurs pis enflez sur la tarde serée.

(*Œuvres et Meslanges poetiques*, 1579.)

GILLES MÉNAGE

(1613-1692)

Né à Angers, le 23 août 1613, il eut pour père Guillaume Ménage, avocat du roi dans cette ville. Il commença par faire du droit, se fit recevoir avocat et plaida successivement à Angers, à Paris et à Poitiers, puis soudain, changeant d'état, se fit ecclésiastique et fut pourvu du doyenné de Saint-Pierre d'Angers, dont le revenu lui permit de se livrer en toute sécurité à ses travaux littéraires. Grammairien, jurisconsulte, historien, critique et poète, il ne négligea rien pour acquérir la notoriété. Ses succès furent rapides. « Présenté par Chapelain au cardinal de Retz et à l'hôtel de Rambouillet, il se vit accueilli de tout ce qu'il y avait à Paris d'élevé en talents et en naissance. Ses connaissances dans les langues grecque, latine et espagnole étendirent sa réputation jusqu'à l'étranger; il fut nommé membre de l'Académie de la Crusca. Réunissant en patrimoine, en bénéfices et en pensions près de 10,000 livres de rentes, il recevait, les mercredis, dans sa maison du cloître Notre-Dame, une société de gens de lettres qui en prit le nom de *Mercuriale*. Ménage devint alors une puissance littéraire; grand parleur, son verbe haut, sa mémoire infatigable, lui donnèrent une autorité dont il était difficile qu'il n'abusât point. Il commença par composer sa *Requête des dictionnaires* à l'Académie, qui lui en ferma les portes à tout jamais. C'est une satire, en style burlesque, sur les occupations grammaticales de ce corps savant, tournées en ridicule d'une manière spirituelle et mordante. Sa pédanterie, son ton tranchant, ses plaisanteries assez lourdes, mais qui ne ménageaient personne, le brouillèrent bientôt avec Chapelain, auquel il devait ses premiers protecteurs; avec ses protecteurs eux-mêmes, avec Gilles Boileau, Cotin, l'abbé d'Aubignac, le père Bouhours, Baillet, et enfin Molière, qui s'en vengea en le mettant en scène sous le nom de Vadius, dans les *Femmes savantes*[1] ». On s'aperçut alors que son érudition réelle était confuse, sans choix, mal ordonnée. Il perdit peu à peu sa considération, et sa mort, le 23 juil-

1. Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique*, p. 601.

let 1692, passa presque inaperçue. M. Victor Fournel, dans la *Biographie Didot* (t. XXXIV), a donné une excellente bibliographie de ses ouvrages. Nous y renvoyons le lecteur, nous contentant de signaler ici ses poésies, et en particulier les pièces où il a célébré le terroir angevin. Aussi bien son « universalité » ne lui fit-elle jamais oublier sa petite patrie. On a rapporté bien à propos qu'il y faisait maintes fois allusion, s'excusant de son intempérance de langage, en disant qu'il la tenait de ses origines, et que lorsqu'il était en Anjou, il passait pour taciturne, parce que ses compatriotes parlaient encore plus que lui. Ses vers ont paru pour la première fois en 1652, sous ce titre : *Ægidii Menagii Miscellana,* Parisiis, Aug. Courbé, in-4°. On en connaît plusieurs réimpressions, parmi lesquelles il faut citer, comme plus complètes que les précédentes, celles de Paris, Courbé, 1658; Amsterdam, édit. elzévirienne, 1663 ; Paris, Cramoisy, 1668, et Le Petit, 1680. Elles sont divisées en cinq livres : églogues et idylles, élégies, stances, épîtres, sonnets, madrigaux, épigrammes, etc., et se composent de pièces latines, grecques, françaises et italiennes. Les poésies françaises de Ménage sont d'une pureté et d'une élégance qui en font de véritables modèles de style. Qu'on lise les idylles intitulées *Le Jardinier, Le Moissonneur, L'Oiseleur,* et l'on aura une idée précise de ce que la poésie rustique a produit de plus sincère dans le XVIIe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Bayle, *Dictionnaire*, édit. de 1734, IV. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise,* t. XVIII, p. 315. — Tallemant des Réaux, *Historiettes,* etc. — Viollet-le-Duc, *Bibliothèque poétique;* Paris, Hachette, 1843, in-8°. — Victor Fournel, *Gilles Ménage* (Biographie Didot, t. XXXIV). — Dumont, *Gilles Ménage considéré comme poète;* Angers, s. d., in-8°. — Mlle Samfiresco, *Gilles Ménage,* etc.; Paris, Fontemoing, 1902, in-8°. — Voir, en outre, le *Menagiana,* édit. de 1762, et l'*Anti-Menagiana,* 1693, etc.

A MONSIEUR PELLISSON

EPISTRE

Docte et sage Pellisson,
De Phœbus cher nourrisson!
Et les amours et la gloire
Des neuf filles de Memoire;
De la Grotte de Meudon,

Ouvrage d'Alcimedon,
Appuyé sur mon pupitre
Je te trace cette Epistre,
Pour t'apprendre en peu de mots
Et ma joye et mon repos.

Icy dans ma Solitude,
Je vis sans inquietude.
Le dessein ambitieux
De plaire à nos Demi-Dieux,
D'estre cheri des Puissances;
De posseder les Sciences;
L'ardent desir des honneurs;
Le vain espoir des grandeurs,
Ni les assauts de l'Envie
Ne tourmentent point ma vie.

Tout rit en ces lieux charmans :
Nos superbes bastimens;
Nos prez, nos bois, nos montagnes,
Nos vallons et nos campagnes.
Philomèle seulement
Y soupire son tourment,
Et fait de sa voix plaintive
Partout retentir la Rive.
Les Jeux, les Graces, l'Amour,
Sans cesse y font leur sejour.
Venus y tient son empire.
Chaque Iris a son Tityre.
Les moins sensibles plaisirs
Y surpassent les desirs :
Et sur les vertes fougeres
Les Bergers et les Bergeres
Ressentant également
D'amour l'aimable tourment,
Representent la Contrée
De Celadon et d'Astrée.

Tant de plaisirs innocens,
Qui ravissent tous les sens,
Ont rallumé dans mon âme
La belle et celeste flame
Dont, en l'Avril de mes jours,

Pour soupirer mes amours,
La divine Poësie
Echauffa ma fantaisie.
Tantost sur mes Chalumeaux
Je chante aux rives des eaux,
De nos Bergeres fidelles
Les amitiez eternelles;
Tantost sur mon Flageolet,
Couché sur le serpolet,
A la fraischeur des fontaines
Qui serpentent dans nos plaines,
De nos fidelles Pasteurs
Je celebre les ardeurs;
Et tantost sur la Musette
De la jeune Timarète
Au milieu de nos Hameaux,
A l'ombrage des Ormeaux,
Je dis les flames ardentes,
Nobles, pures et constantes
Des Jardiniers, des Chasseurs,
Des Moissonneurs, des Pescheurs,
Imitant la Cornemuse
Du Berger de Syracuse.

Mais toy dont les beaux Escrits
Sont l'amour des beaux Esprits;
Toy dont les Chansons nouvelles
Font les delices des belles,
De quels ouvrages divers
Enrichis-tu l'Univers?
A quoy maintenant s'amuse
Ta noble et fertile Muse?
Fais-tu plaindre des Poiriers,
Ou soupirer des Mûriers?
Fais-tu parler les Fauvettes
Le langage des Coquettes,
Pour répondre aux doux billets
Des amoureux Roitelets?
Ces Fauvettes bien-heureuses,
Ces Fauvettes merveilleuses,
Qui, sur l'aile de tes Vers,

Volent par tout l'Univers;
De qui la voix sans seconde
Vient de charmer tout le monde;
Et de qui mon Oiseleur
Est constant Admirateur.
Sur ta Lyre inimitable,
Sur ton Luth incomparable,
Qui par les charmes puissans
De leurs celestes accens
Font ouïr une loüange
De la Seine jusqu'au Gange,
Fais-tu resonner le los
De Fouquet, ton grand Heros?
Ce Heros, que son merite,
Et sans borne et sans limite,
Que sa juste autorité,
Que son aimable bonté,
Et sa douceur sans egale,
Et son humeur liberale,
En des temps moins odieux
Auraient mis au rang des Dieux...

. . . .

Ami, l'amour et la gloire
Des neuf Filles de Memoire,
Docte et sage Pellisson,
De Phœbus cher nourrisson,
Quite l'embarras des Villes
Et viens en ces lieux tranquilles.
Viens gouster en ces beaux lieux
Un calme delicieux.
Viens te reposer à l'ombre
De nostre Bocage sombre...
Quite donc pour nos Forets
Et le Louvre, et le Marest.
Pour les Bois et les Fontaines,
Pour les Vallons et les Plaines,
Les Deesses et les Dieux
Ont cent fois quité les Cieux.
Dans la plaine d'Idalie,
De mille fleurs embellie,
Parmi les Jeux et les Ris,

Le bel Amant de Cypris
Menoit le long des rivages
Les Moutons aux pasturages.
Au doux murmure des eaux
Pâris garda les Troupeaux.
Le Dieu des Vers chez Admète
Porta jadis la Houlette,
Et du temps de nos Ayeux,
Cet Interprete des Dieux,
Ronsard, que les bords de Loire
Virent si brillant de gloire,
Pour nostre aimable sejour
Quita Paris et la Cour.
Dans ces lieux, à cette heure,
On montre encor sa Demeure.
On y montre les Vallons
Qui répondoient à ses sons.
On y montre les Allées
De ses nobles pas foulées.
Et quand nos savans Bergers
Promenent les Estrangers
Par nostre sombre Bocage,
Ils leur tiennent ce langage :
« Icy le grand Vandomois,
Animant sa douce voix,
Soupiroit de sa Bergere
L'humeur cruelle et legere.
Sous ces Myrtes toujours verds
Il fit voler sur ses Vers
Jusqu'aux rives de l'Asie
L'illustre nom d'Austrasie;
Et porta les hauts explois
Des invincibles Valois,
Depuis ces hauts sycomores
Jusques aux rivages Mores. »

Peut estre aussi que les Cieux
Permettront qu'en ces beaux lieux
Un jour la Race future
Apprendra mon avanture
Aux Bergeres, aux Bergers

Des rivages étrangers ;
Et leur tiendra ce langage :
« Icy, ce Berger volage,
Menalque aux rives des eaux
Chantoit sur ses Chalumeaux
De nos Bergeres fidelles
Les amitiez eternelles.
Icy sur son Flageolet,
Couché sur le serpolet,
A la fraischeur des fontaines,
Qui serpentent dans ces plaines,
De nos fidelles Pasteurs
Il celebroit les ardeurs ;
Et sur la douce Musette
De la jeune Timarète
Il chantoit sur les ormeaux,
Au milieu de ces hameaux,
Les flames vives, ardentes,
Nobles, pures et constantes,
Des Jardiniers, des Chasseurs,
Des Moissonneurs, des Pescheurs,
Imitant la Cornemuse
Du Berger de Syracuse. »

(*Ægidii Menagii Poëmata,* 1668.)

CHARLES LOYSON

(1791-1820)

On l'a écrit avec justese, « la vie de Charles Loyson ressemble à un livre dont une bonne moitié serait toute blanche. D'abord il appartenait à une famille qui n'avait pas d'histoire, puis il est mort à vingt-neuf ans, c'est-à-dire à un âge où, quels que soient ses dons, l'homme n'a guère eu le temps de donner toute sa mesure. Sa biographie pourrait donc tenir en quelques lignes; mais il a laissé, malgré sa jeunesse, une œuvre si variée et si haute; il s'est acquis de si illustres amitiés par son talent et son caractère; sa fin prématurée lui a fait une figure si touchante que, dans le recul du temps, cette figure mélancolique auréolée de gloire mérite de retenir notre attention[1]. » Son grand-père maternel était originaire du Maine et tenait une métairie à Duneau, dans la Sarthe; son père, qui exerçait la profession de bourrelier-sellier à Château-Gontier, avait épousé Théodose-Sainte-Donatienne Lesuc, fille d'un ancien capitaine de gabelles et d'une paysanne angevine. Ame simple, mais élevée et ferme autant que douce, Charles Loyson naquit dans cette dernière ville, le 13 mars 1791. Il fit de brillantes études au collège de Beaupréau, et, après avoir enseigné la rhétorique au collège de Doué, il entra, en 1809, à l'école normale qui venait de s'ouvrir. Il eut pour condisciples Patin et Victor Cousin. Trois ans s'étaient à peine écoulés qu'il passait sa thèse de doctorat ès lettres. Ses débuts littéraires datent du temps où, nommé maître de conférences, il professait la philosophie à l'illustre école qui l'avait formé. Récompensé en 1817, pour un discours en vers dont l'Académie française avait imposé le sujet, il se trouvait avoir devancé par des accents originaux, bien que classiques, les maîtres du romantisme. Sainte-Beuve dit qu'il fut un intermédiaire entre le poète de la *Chute des feuilles* et l'auteur de *Jocelyn*. Il a du premier la forme élégiaque, mais il se rapproche du second par le spiritualisme des sentiments. Son art, aujourd'hui suranné, vaut surtout par le choix de nuances qui tiennent à sa sensibilité maladive. Ce fut un précurseur et un

1. Léon Séché, *Charles Loyson, sa vie et son œuvre*.

prédestiné. Le premier peut-être de tous les poètes de l'Empire et de la Restauration, il a ouvert la voie à un art provincial où l'amour du sol, formé en partie de regrets et de souvenirs, tient la plus grande place. Se sentant mortellement atteint dans sa chair, il dépensa une activité fiévreuse, et, croyant travailler pour la gloire, il ne réussit qu'à précipiter sa fin. En moins de trois ans il publia dans les *Débats*, les *Archives philosophiques, poétiques et littéraires*, le *Spectateur* et le *Lycée français* de nombreuses pages et réunit la matière de deux volumes de vers. Le second, il est vrai, intitulé *Epîtres et Elégies* (Paris, P. Delestre, 1819, in-12), renferme en partie le texte du premier, mais il complète sa manière. Charles Loyson est mort à Paris le 27 juin 1820, n'ayant pas encore atteint sa trentième année. Vingt-sept ans après sa mort, alors que Paris l'avait complètement oublié, la municipalité de sa ville natale, secondée par l'Association bretonne-angevine, lui fit élever un monument sur une des promenades de Château-Gontier qu'il a célébrée dans ses vers.

Il existe une édition de ses *Œuvres choisies*, publiée par Emile Grimaud « avec une lettre du R. P. Hyacinthe et des notices biographiques et littéraires par MM. Patin et Sainte-Beuve », Paris, Albanel, 1869, in-8°. Cet ouvrage contient une copieuse bibliographie de ses diverses productions.

Bibliographie. — Léon Séché, *Charles Loyson*, etc. (extr. de la *Rev. des Deux Mondes*); Revue des prov. de l'Ouest, août-sept. 1899 ; *Lamartine de 1816 à 1830*, Paris, Mercure de France, 1905, in-8°.

L'AIR NATAL

Te voilà, doux pays, témoin de ma naissance,
Voilà tes champs, tes prés, tes ombrages épais,
Et ton fleuve si pur, et tes vallons si frais :
Mais, hélas ! qu'as-tu fait des jeux de mon enfance ?
M'as-tu gardé, dis-moi, mes plaisirs, ma gaieté,
Un cœur exempt de soins, ma joie et ma santé?
Beaux lieux où je suis né, me rendrez-vous la vie ?
Est-il vrai qu'en effet ce ciel de la patrie,
Qui dans leur fleur naissante a vu nos jeunes ans,
Cet air, ces eaux, ces fruits, nos premiers aliments,
Cette nature enfin, étrange sympathie !
Par des liens cachés à la nôtre assortie,
Lorsque d'un mal cruel nous sentons la langueur,

Puissent ressusciter notre antique vigueur,
Réveiller ces esprits qui se meuvent à peine,
Faire d'un sang plus pur bouillonner chaque veine,
Et, de la vie en nous ranimant les ressorts,
Rendre à l'esprit sa flamme et ses forces au corps?

Essayez d'exiler du sol qui les vit naître
Ou cette tendre fleur, ou ce jeune arbrisseau;
Ils languissent soudain et vont mourir, peut-être,
Si vous ne les rendez au lieu de leur berceau.
Ce soleil inconnu, cette nouvelle terre,
Hélas! daigneront-ils à la tige étrangère
Accorder leur tendresse, accommoder leurs soins?
Connaissent-ils ses goûts, ses mœurs et ses besoins;
La chaleur qu'il lui faut, les sucs qu'elle préfère?
Ce ruisseau coule-t-il à sa soif mesuré?
Cet air fut-il exprès pour elle tempéré?
Ces champs sont-ils les champs où la douce nature
A d'un soin maternel placé sa nourriture?
Non, pour elle en ces lieux rien ne fut préparé.
. . . .
Vous donc, vous, insensés, qui, trompant sa prudence,
De climats en climats portez vos pas errants,
A l'amour du pays mortels indifférents,
De la nature, enfin, redoutez la vengeance.
Un jour peut-être, un jour, sans secours, sans pitié,
Sur un lit douloureux et chèrement payé,
Expirant à prix d'or chez un hôte insensible,
Vous mourrez délaissés. Le lieu simple et paisible
Où l'amour maternel sourit à vos berceaux
Ne verra point vos fils pleurer sur vos tombeaux,
Et vos os, inhumés aux terres étrangères,
Dormiront inconnus loin des os de vos pères.
Dieu, sur des bords lointains ne placez point ma mort!
Et vous, ô de mes jours puissance tutélaire,
Si de mon lieu natal la mémoire m'est chère;
Si je ne l'ai jamais, exilé par le sort,
Ni quitté sans douleur, ni revu sans transport,
Lorsque les fiers destins auront marqué mon heure
(Et peut-être avant peu je dois sentir leurs coups),
Je ne vous prierai point de fléchir leur courroux;

Mais, né dans ces beaux lieux, que dans ces lieux je meure ;
Dans ce temple sacré qui touche ma demeure,
Que de l'airain plaintif les tristes tintements
Annoncent de mon cœur les derniers battements.
A ces sons entendus dans tout le voisinage,
Plus d'une bonne vieille, oubliant son ouvrage,
Et laissant un moment reposer son fuseau,
Viendra sur mon linceul pencher le saint flambeau.
Mais lorsque sur la porte on aura mis ma bière,
Chaque passant près d'elle un moment arrêté,
Secouant un rameau dans l'eau sainte humecté,
Prononcera tout bas une courte prière;
Même les étrangers, en voyant un long deuil
Jusqu'au dernier asile escorter mon cercueil,
Pleureront ma jeunesse en sa fleur moissonnée :
Une mère plaindra ma mère infortunée,
Et quelques vers peut-être iront dans l'avenir,
Gravés sur mon tombeau, porter mon souvenir.

Mais pourquoi m'attrister par ces pensers funèbres ?...
L'espérance en mon sein peut encor se placer,
Un doux rayon encor peut chasser les ténèbres
Où mes jours pâlissants sont près de s'éclipser.
Dieu ! que mon sort un jour serait digne d'envie
Si, dans l'heureux déclin d'une honorable vie,
Je venais, à l'abri de ces vieux marronniers,
Reposer un front blanc, ceint de quelques lauriers !
Fortune ! entends ces vœux, et d'une main prodigue
Porte ailleurs, j'y consens, les trésors, les emplois,
Et ces larges cordons et ces brillantes croix
Que mérite l'honneur et que ravit l'intrigue.

Mais quel que soit le sort qui m'attend en ces lieux,
Pour vivre et pour mourir également propices,
Mes désirs sont contents, et je rends grâce aux Cieux.
Beaux lieux, hâtez-vous donc, de toutes vos délices
Hâtez-vous de combler et mon cœur et mes yeux.
Soit qu'au mal qui m'accable à la fin je sucombe,
Soit que le Ciel me garde encor de longs moments,
Ou j'obtiendrai par vous la fin de mes tourments,
Ou vous m'embellirez le chemin de la tombe.

(*Œuvres choisies,* édit. de 1869.)

CHARLES DOVALLE

(1807-1829)

Il était né le 23 juin 1807, à Montreuil-Bellay. Ses études terminées à Saumur, il fit son droit à Poitiers. On dit qu'il rimait sur les bancs du collège et que, s'inspirant d'une vieille ruse de Desforges-Maillard, il dissimula son nom sous un pseudonyme féminin, Mlle Pauline A., pour débuter au *Mercure de France*. Sa destinée fut assez touchante pour lui valoir une réputation... posthume. A vingt ans, selon Edouard Fournier (*Souvenirs de l'Ecole romantique*, Paris, Laplace et Cie, 1886), il était à Paris, tâchant d'écrire un peu partout : en vers dans les recueils, en prose dans les petits journaux. Le *Journal rose* fut un de ceux qui l'accueillirent. Il y faisait une chronique des théâtres, au demeurant assez médiocre. Un soir, à la fin de novembre 1829, il se présente aux Variétés, où il croit avoir ses entrées. On lui refuse l'accès de la salle. Il court chez le directeur, un sieur Mira. Il en sort furieux, Mira l'ayant éconduit. Le lendemain, en manière de vengeance, il écrit dans le supplément du journal : « M. Mira peut être Mira sévère, il ne sera jamais Mira beau. » Détestable plaisanterie qui ne fut pas du goût de ce directeur, s'entendant en manière de calembour. Ce dernier envoya ses témoins à Dovalle. Jour pris, on se battit au pistolet. Dovalle tomba, frappé en pleine poitrine (30 nov. 1829). Son portefeuille, où se trouvaient les meilleurs vers qu'il eût écrits, n'avait pu amortir le coup. Peu après, quelques amis recueillirent ses poèmes et les firent paraître, avec une lettre de V. Hugo en guise de préface ; *Le Sylphe* (Paris, Ladvocat, 1830, in-8°). Depuis il s'en est fait une autre édition au profit du monument élevé en pays angevin à la mémoire de ce poète infortuné : *Poésies complètes*, publ. par Léon Séché, avec une notice biographique de M. C. Ballu (Paris, E. Lechevalier, 1898, in-8°). La poésie de Charles Dovalle est faible à tel point que nous doutons presque, s'il eût vécu, qu'il eût réalisé les promesses qu'on en attendait. Il a néanmoins rimé quelques pièces locales qui comptent parmi ce qu'il a fait de mieux.

Bibliographie. — Camille Ballu, *Notice biographique*, édit. des *Poésies complètes* de Dovalle, 1898.

LA HALTE AU MARAIS

Triste comme l'attente
Quand on n'espère plus.
(Madame Tastu.)

J'ai perdu la meute et la chasse.
Je jette ma voix dans l'espace...
Nul ne répond... j'appelle en vain!
Je vais attendre sous les aulnes,
Près de ces joncs pliants et jaunes,
Mon fusil couché sous ma main.

Après les stériles fougères,
Après les arides bruyères,
Après l'épaisseur des forêts,
Quand un air frais vient me surprendre,
Sous mes yeux j'aime à voir s'étendre
Le morne aspect d'un grand marais.

J'aime ces herbes qui s'enlacent,
Et ces roseaux qui s'embarrassent,
Courbés sous le poids d'un oiseau;
Et ces débris tachés de rouille,
Où saute la verte grenouille,
Dont chaque bond s'entend dans l'eau...

Souvent alors mon front se penche,
Docile au vent, comme la branche
Du saule qui frémit là-bas;
Et, las des plaisirs éphémères,
Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas.

Là, nul bruit ne vient me distraire;
Mélancolique et solitaire,
Je me hâte de sommeiller;
Là, je peux rêver tout mon rêve,
Sans craindre qu'avant qu'il s'achève
La raison vienne m'éveiller.

Là, quand je relève ma tête,
Que j'entends siffler la tempête

Au front des arbres agités :
Pendant que des lueurs livides
Tombent du ciel, éclairs rapides
Dans l'eau dormante répétés !

J'aime à sentir, bientôt chassées,
D'errantes et tristes pensées
Sur mon cœur passer en glissant,
Comme de noires hirondelles
Qui frappent du bout de leurs ailes
Les flots paisibles de l'étang.

Là, par des routes inconnues,
Qu'un héron, perdu dans les nues,
Vienne s'offrir à mes regards :
Si son vol, lent et monotone,
S'égare sous un ciel d'automne,
Parmi la brume et les brouillards ;

Par un temps nébuleux et sombre,
Toujours errant ainsi qu'une ombre,
S'il semble fuir un long ennui ;
Mon œil terne, dans son voyage,
Le suit de nuage en nuage,
Et mon âme vole avec lui :

Mon âme, qui gémit sans cesse
Et qu'une invincible tristesse
Engourdit dans un froid sommeil ;
Mon âme toujours déchirée,
Et qui languit décolorée,
Comme une plante sans soleil.

(*Poésies complètes*, édit. du Monument.)

VICTOR PAVIE

(1808-1886)

Victor Pavie est né le 26 novembre 1808, à Angers, où son père, Louis Pavie, occupa par la suite, de 1826 à 1830, les fonctions d'adjoint au maire. Tout jeune, à demi orphelin, il fut élevé avec son frère Théodore (celui-là même qui se rendit célèbre par ses voyages aux Indes et ses travaux d'orientaliste) par une vieille servante, Manette Dubois, dont le dévouement ne cessa de se prodiguer durant soixante années. Ses études terminées, Victor Pavie, qui avait fait sa philosophie au lycée Charlemagne, à Paris, et conquis, en 1831, son diplôme de licencié en droit, revint se fixer à Angers et prit, rue Saint-Laud, la direction d'une imprimerie fondée par les siens. Lié avec tous les écrivains et quelques-uns des plus notoires artistes de l'époque romantique, tels Victor Hugo, Lamartine, Nodier, Emile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Mérimée, David d'Angers, etc., il contribua, soit par ses éditions, soit par ses propres écrits, au triomphe des idées nouvelles. Quand, au bout de quelques années, il abandonna son entreprise d'imprimerie, on put croire qu'il allait prendre un repos bien gagné, mais il n'en fit rien, et cette apparente retraite fut à proprement parler la période de sa carrière la plus active et la plus féconde. Il semble d'ailleurs qu'il n'ait été imprimeur que pour obéir à des traditions de famille et honorer ses ancêtres en publiant les deux belles éditions qu'on connaît des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay* et de *Gaspard de la Nuit,* du mystérieux Aloysius Bertrand. Ses premiers essais littéraires, prose et vers, parurent dans les *Affiches d'Angers, L'Union de l'Ouest,* les *Annales de la Société linnéenne de Maine-et-Loire,* la *Revue d'Anjou, La Gerbe, L'Anjou historique,* et enfin les *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts* d'Angers, dont il fut un des membres les plus écoutés. A ces œuvres, si l'on joint des travaux postérieurs, demeurés en grande partie inédits, une correspondance variée, échangée avec des hommes illustres, on aura tout ce qui sortit de sa plume pendant près d'un demi-siècle. Un choix de ses ouvrages, précédé d'une notice biographique par M. René Bazin, a paru en 1887 (à Paris, par les soins de la librai-

rie Perrin, 2 vol. in-18. C'est dans ce choix, forcément restreint, mais composé avec un tact parfait et éclairé, que nous trouvons les quelques rares poésies qu'il a écrites pour glorifier cette terre d'Anjou dont il fut un des fils dévoués.

A l'encontre de ses compatriotes les plus notoires, Victor Pavie s'est peu éloigné du foyer de ses ancêtres. « Il s'attache, écrit M. René Bazin, aux monuments du vieil Angers et du vieil Anjou, il les décrit, il en ressuscite la gloire, il parcourt nos campagnes de l'Ouest en artiste et en poete... La nature l'attire et l'émeut, surtout la nature pleinement agreste, les coins de landes ou de forêts qui sont déserts, et les solitudes pour ceux auxquels la destinée interdit les routes lointaines. Aucune nuance ne lui échappe. Il connait tous les secrets du peintre et du marcheur, les routes et les heures propices. Il sait à quel moment fleurit l'insaisissable *liparis* dans les héronnières de Chaloché, ou la *chlore imperfoliée* dans les sables de Fromentine; il va voir le soleil se coucher derrière la tour de Trèves, le printemps naître dans les luisettes argentées de la Loire, ou l'automne descendre sur les futaies de Serrant. Promenade, chasse, herborisation, pèlerinage, tout lui est occasion ou raison d'entreprendre et de recommencer pour son compte, et dans sa région, ce que Nodier n'a fait qu'une fois : le *Voyage pittoresque et romantique à travers l'ancienne France...* »

Victor Pavie mourut à Angers en 1886.

BIBLIOGRAPHIE. — René Bazin, *Notice biographique;* édit. des *Œuvres choisies de V. Pavie;* Paris, Perrin, 1887, I. — Leon Seché, *Sainte-Beuve,* II, Paris, Mercure de France, 1904, in-8°.

LA VIPÉRINE[1]

J'ai vu sur les remparts monter la Vipérine.
Triste fleur! Quand sa tige aux créneaux de la tour
Paraît, l'ombre descend dans mon âme chagrine,
Et déjà de l'hiver je pressens le retour.

Il est loin, car aux cieux le soleil pointe encore,
Et ce printemps, amour de notre œil réjoui,
N'est qu'un pâle rayon, qu'une imparfaite aurore
De l'été qui fermente et tressaille sous lui.

1. Plante des vieux murs et des décombres (*Echium vulgare*); fleurit aux premiers jours de juin.

La sève qui, timide hier, filtrait par goutte,
Ruisselle du brin d'herbe à la cime des bois;
Ainsi de l'orgue ému les sons, qu'un peuple écoute,
Par ses mille tuyaux s'échappent à la fois.

Les nids qui se taisaient jasent sous la feuillée,
— Mystérieux rapports, parités du berceau.
Double vie à cette heure en tous lieux éveillée;
Le bouton, c'était l'œuf, et la fleur, c'est l'oiseau.

Il est loin, il est loin. — Qu'importe la distance
Du trait inévitable à qui l'a reconnu?
Demain sur aujourd'hui fatalement s'élance,
Ce qui passe est passé, ce qui vient est venu.

Ah! pourquoi, chaque année, étranges que nous sommes,
Recommencer la vie et, du fond des hivers
Où le crédule enfant s'agite en nos cœurs d'hommes,
Rêver ciels toujours bleus, prés et bois toujours verts?

S'il est un jour, s'il est une heure dans l'année,
Où l'on puisse, affrontant l'inexorable loi,
Entre la tige verte et la tige fanée
S'asseoir et respirer, je l'ignore. Pour moi

Dont un rapide éclair résuma la jeunesse,
Et qui, l'œil entraîné vers l'horizon lointain,
Ne songeais qu'avenir, n'aspirais que promesse,
Et que midi surprit dans l'essor du matin,

De mon passé l'image errante et poursuivie
M'explique le présent qui l'absorbe en son cours;
Dans l'orbe des saisons je vois tourner la vie,
Notre vie est l'année, et nos ans sont des jours.

Chaque nouveau printemps sur notre front plus chauve
Glisse mieux, chaque hiver nouveau sur notre front
Dont la neige sourit à son vol terne et fauve,
Fait sa halte plus longue et son retour plus prompt.

C'est pourquoi je pâlis, blessé par ses atteintes,
A voir la Vipérine, émergeant du rempart
Où les gazons pressés rembrunissent leurs teintes,
De l'été sur sa crête arborer l'étendard.

(*Œuvres choisies,* 1887, II.)

PAUL PIONIS

(1848)

Louis-Guillaume-Florent Papin (en littérature Paul Pionis) est né à Baugé (Maine-et-Loire), le 27 février 1848, de Florent Papin, maire de cette ville. Après avoir fait ses études au lycée d'Angers, il habita Fontenay-aux-Roses, puis Clamart, au cœur de l'Ile-de-France. Revenu à son pays d'origine, il s'est fixé définitivement, depuis 1903, à Clefs, dans un antique logis ayant appartenu à sa grand'mère, sorte d'ermitage situé en pleine campagne, aux confins d'un grand bois de sapins, de bouleaux et de chênes.

O petit coin de terre,
Où, de sa main légère
Comme une aile d'oiseau,
En chantonnant, ma mère
A bercé mon berceau,

a-t-il écrit, non sans une émotion communicative.

On lui doit un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *A la volée*, poésies et nouvelles ; Paris, H.-E. Martin, 1881, in-18 ; *Eclats de rire et Sanglots*, nouvelles, ibid., 1882, in-18; *Grand'Maman Poupée, Pierre la Revanche*, nouvelles, Paris, Librairie d'éducation de la jeunesse, 1887, in-8° ; *La Chanson de mignonne*, poésies, Paris, Fischbacher, 1891, in-18 : *A la pointe de la plume*, nouvelles, ibid., 1893, in-18 ; *Réveil d'honneur*, épisode dramatique en vers, ibid., 1894, in-18; et *Les Coiffes angevines*, poésies, ibid., 1902, in-18. C'est ce dernier recueil qui l'a fait connaître, en le classant parmi les bons poètes du terroir angevin.

M. Paul Pionis a collaboré à un très grand nombre de journaux et de périodiques, entre autres : *L'Ouest artistique et littéraire*, la *Revue des provinces de l'Ouest, L'Echo de la semaine*, le *Supplément du Petit Journal, Le Patriote de l'Ouest, Le Petit Baugeois*. Il a de plus été rédacteur en chef de *Paris-Chronique*.

BIBLIOGRAPHIE. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir*; Cahors, 1903, in-8°. — Gausseron, *Les Coiffes angevines;* Revue des Poètes, 10 juillet 1903 ; Revue de l'Anjou, janv.-févr. 1903.

LES COIFFES ANGEVINES

A André Theuriet.

O fillettes d'Anjou, que j'aime vos bonnets,
Papillons de dentelle, aux larges ailes blanches,
Qui, volant à l'appel des cloches, les dimanches,
Ont l'air, par les chemins, de butiner aux branches
L'or bruni des ajoncs et l'or clair des genêts!

Si noirs sont vos cheveux sous la neige des ailes!
Si veloutés, vos cils! Et vos regards, si doux!
Votre bouche y rougit ainsi qu'un fruit de houx,
Votre joue y paraît fraîche à rendre jaloux
Les boutons d'églantier fleurissant nos venelles.

Comme d'un vin exquis se délecte un buveur,
L'artiste, en vous voyant, de vos grâces s'enivre;
Le vieux viveur blasé, dont le cœur est de givre,
Quand vous apparaissez, de nouveau se sent vivre,
Et l'éphèbe, troublé, vous suit des yeux, rêveur...

C'est qu'en leurs plis gaufrés vos mignonnes coiffures,
Alvéoles d'amours, tiennent toujours cachés
De malins petits dieux, adorables archers,
Dont les traits, sur nos cœurs savamment décochés,
Invisibles, nous font de divines blessures.

Oh! méprisez la mode, et gardez vos bonnets,
Papillons de dentelle, aux larges ailes blanches,
Qui, volant à l'appel des cloches, les dimanches,
Ont l'air, par les chemins, de butiner aux branches
L'or bruni des ajoncs et l'or clair des genêts.

(*Les Coiffes angevines.*)

AUVERGNE

PAYS DE COMBRAILLE, PAYS DE FRANC-ALLEU, LIMAGNE, LIVRADOIS, DAUPHINÉ D'AUVERGNE, VELAY, PAYS DE CARLADEZ, ETC.

Un fait domine l'histoire de cette province : c'est la lutte soutenue par Vercingétorix contre Jules César. On sait les efforts tentés par le généralissime de la confédération pour arrêter la conquête de Rome et garder l'intégralité du territoire. La glorieuse défaite d'Alésia, en ruinant la puissance celtique, prépara la destinée de l'Auvergne. Le caractère de ses habitants s'est modifié au cours des siècles à tel point qu'on a peine a retrouver chez ceux-ci les descendants des anciens « Arvernes ». Nous n'avons pas à nous préoccuper d'évolution politique, mais à rechercher succinctement les rapports qui existent entre le génie d'une race et ses éléments constitutifs. Quelques mots suffiront à cette tâche. Devenue province romaine, l'Auvergne eut à se défendre maintes fois contre l'envahisseur. Au ve siecle, elle se trouva placée sur le chemin des invasions du Midi au Nord. Les Barbares se disputèrent son sol, et elle éprouva la loi du vainqueur. Tour à tour les Huns, les Goths, puis Clovis, s'en emparèrent. A la mort de ce dernier, Theuderic, roi d'Austrasie, y établit ses soldats. « Je vous conduirai, avait-il dit à ses hordes guerrières, dans un pays où vous trouverez de l'argent autant que vous en pouvez désirer, où vous prendrez en abondance des troupeaux, des esclaves et des vêtements... »

Gouvernée par des princes héréditaires soumis à l'autorité royale, elle appartint ensuite, grâce à la libéralité de Henri III, à Charles, duc d'Angoulême. Celui-ci la céda à la reine Marguerite de Valois, qui en fit don à Louis XIII (1615). Ce fut tout à la fois la fin de son indépendance et le début de son action morale. Le séjour de Marguerite de Valois au château d'Husson fut mieux qu'un épisode galant dans un passé tragique. Il marqua une ère de prospérité; la province prit alors conscience de ses ressources et apporta sa contribution au domaine des

lettres, des arts et des sciences. Rien n'est plus difficile, plus complexe à définir que l'Auvergne. Se place-t-on au point de vue géologique? Ici ce sont les granits; là, les volcaniques et les basaltes; ailleurs, les alluvions dominent. « Au point de vue anthropologique? Les éléments les plus disparates sont venus se heurter, au cours des siècles, contre cette forteresse qu'est le Plateau central : d'abord les anciens Celtes, autochtones à tête courte ou *brachycéphales*, qui ont été repoussés dans le massif du Centre par les envahisseurs d'Orient (Phéniciens, Grecs, Touraniens), du Nord (Francs, Normands), du Sud (Maures)... Les uns, au nord et à l'est, ont formé des colonies de *dolichocéphales* blonds, légers, remuants, braves. Les autres, à l'ouest, les *dolichocéphales bruns,* plus violents, mais moins jouisseurs. Au sud, ce sont les *brachycéphales* à tête ronde, aux cheveux bruns, aux mâchoires carrées, aux yeux enfoncés sous d'épaisses crêtes sourcilières, tous tenaces, acharnés, sobres, doués de vertus foncières plutôt que de qualités brillantes. Au point de vue ethnologique, c'est encore le chaos. Au nord, une influence bourbonnaise, au caractère franchement parisien : émigration vers Paris. Dans le Cantal, au contraire, orientation complète vers le sud : émigration en Espagne. Du côté de la Haute-Loire, une contrée tributaire du bassin lyonnais : émigration vers la vallée du Rhône. George Sand comparait cette contrée à la campagne romaine; pour d'autres auteurs, elle prend l'allure d'une colonie corse, montagnards jaloux, susceptibles et vindicatifs à l'excès. Au point de vue linguistique? Au nord, langue d'oïl. Au sud, patois d'oc, gascon mêlé d'une incroyable quantité de tournures espagnoles. Au sud-est, on devine dans ce rude gasconnage un léger zézaiement provençal[1]. »

Veut-on connaître maintenant son caractère pittoresque? Terre du tourisme par excellence, l'Auvergne est sans nul doute la plus variée et aussi la plus méconnue de toutes nos provinces. « L'Auvergne, observe Michelet (*Notre France*), est la vallée de l'Allier, dominée à l'ouest par la masse du mont Dore qui s'élève entre le pic ou puy de Dôme et la masse du Cantal. Vaste incendie éteint, aujourd'hui paré presque partout d'une forte et rude végétation. Le noyer, le châtaignier, pivotent sur le basalte, et le blé germe sur la pierre ponce. Les feux intérieurs ne sont pas tellement assoupis que certaine vallée ne fume encore et que les *etouffis* ne rappellent la solfatare et la grotte du Chien. Villes noires, bâties de lave (Clermont, Saint-Flour, etc.). Mais la campagne est belle, soit que vous parcouriez les vastes et solitaires prairies du Cantal et du mont Dore, au bruit monotone des cascades; soit que de l'île basaltique où repose la

1. C. des Cordeliers, *Le Sens artistique et les Auvergnats.*

BOURBONNAIS
INDRE
Cher
ALLIER
Sioule
SAÔNE-ET-LOIRE
MARCHE
Combrailles
CREUSE
LYONNAIS
Limagne
Aigueperse
Riom
Comté d'Auvergne
CLERMONT-FERRAND
Allier
Lezoux
LOIRE
Dore
Forez
BASSE-AUVERGNE
la Bourboule
Livradois
Mt Dore
PUY-DE-DÔME
Ambert
CORRÈZE
LIMOUSIN
Pays de Tauve
Mts du Cézalier
Dordogne
Alagnon Riv.
Dauphiné d'Auvergne
CANTAL
Loire
Murat
Hte LOIRE
HAUTE-AUVERGNE
Langeac (Chassagnon)
▲Plomb du Cantal
Aurillac
Cère R.
Velay
LE PUY
Truyère
Vielles (Commune d'Ytrac)
Cardalès
LOZÈRE
LANGUEDOC
LOT
AVEYRON
Mende
Lot
GUYENNE
Rodez
Aveyron
Limite de Province
Limite de Départem.
Lieu de naissance des poètes.

L'AUVERGNE

dominante Clermont, assise parmi la cour voluptueuse des montagnes qui se tiennent autour, vous promeniez vos regards sur la fertile Limagne et sur le puy de Dôme, ce joli *dé à coudre* de sept cents toises, voilé, dévoilé tour à tour par les nuages qui l'aiment et qui ne peuvent ni le fuir ni lui rester... »

Tout l'aspect du pays est dépeint là, synthétiquement. Mais que de sites à observer encore dans ces régions si diverses de la Combraille, du Franc-Alleu, du Livradois, du Carladez et de ce petit dauphiné d'« Arverne », si justement dénommé, à cause de sa ressemblance et de sa proximité avec la grande province traversée par le Rhône. Aussi bien est-ce une série de tableaux qu'on ne saurait décrire sans les avoir vus en détail. L'influence climatérique intervient, joue son rôle dans ce décor, transforme cette nature âpre et féconde à la fois. Se représente-t-on les montagnes d'Auvergne glacées par les mois d'hiver, crépitantes de givre sous le vent du nord roulant des rafales, et ces plateaux dénudés qui s'étendent à perte de vue sous la neige, lorsqu'on vient du Limousin et qu'on est parvenu dans les environs du mont Dore? Les sommets émergent à peine au-dessus du sol rocailleux. Les villages sont rares; la solitude se fait de plus en plus angoissante; un accablement vous prend devant tant de désolation. « Mais quel contraste dès que, les pentes tournées, on descend sur Clermont-Ferrand!

« On a passé la Sioule, cette rivière vierge, dont la limpidité ondule entre d'épaisses forêts vertes, sans qu'un toit apparaisse à l'horizon, ni qu'une fumée décèle la présence de l'homme; on a foulé ces pierres de Volvic, qui servent à bâtir tous les monuments de l'Auvergne; on a salué Pontgibaud, son nom historique et ses souvenirs; c'est alors qu'on aperçoit la Limagne.

« La plaine s'étend au loin, là-bas, vers Riom, vers le Bourbonnais, vers Nevers, on ne sait où; et, plus près, au pied de la montagne, après les dernières pentes raides, Clermont-Ferrand groupe son pâté de maisons, son dédale de ruelles, sa ceinture de boulevards, autour de la cathédrale, toute noire dressée. Si c'est le soir, l'effet se double : le fouillis des lumières ruisselle dans l'ombre; on va vers cet entassement de clartés, et l'ondulation de la descente donne des essors au rêve[1]... »

Et que d'autres beautés émouvantes à découvrir! Montée vers le puy de Dôme, après qu'on a reconnu Royat et son église fortifiée; excursion aux lacs des montagnes, aux cascades, aux sources de la Dordogne; voyage entre Clermont et Thiers, par-dessus le grand fleuve d'Allier, à travers de riches et humides campagnes... Eh bien, malgré tant de ressources, ce sol est stérile à la poésie. On a cherché en vain à expliquer les causes de cette indigence intellectuelle. Absence d'imagination

1. Charles Fuster, *Les Poètes du Clocher*.

et de goûts artistiques, disent les uns, insensibilité et manque d'enthousiasme, affirment les autres. Pour nous, il est d'autres motifs du silence de la race. Une disposition particulière au petit négoce, l'isolement, l'ignorance de la beauté terrienne, le mépris de la tradition, et, par-dessus tout, ce besoin d'émigration qui jette l'Auvergnat sur divers points du continent, voilà qui occasionne son abstention dans le concert des Muses. « Riche ou pauvre, écrit M. Dumoulin dans son curieux ouvrage *Les Français d'aujourd'hui*, l'Auvergnat du village est élevé avec cette idée qu'émigrer est un besoin, un devoir, le seul moyen d'acquérir ou d'augmenter l'aisance. Il en est de même de l'habitant des villes, plus cultivé, mais enclin à des spéculations plus hautes. Terre de héros et de savants qui s'enorgueillit d'avoir produit Grégoire de Tours, Jean Domat, Savaron, Montlosier, d'Aguesseau, Michel de l'Hospital, le pape Gerbert, Pascal, La Fayette, etc., des historiens, des jurisconsultes, des hommes d'Etat, des penseurs, des soldats; de poètes, point. Elle n'a que faire de rêveurs. Seul, le XIXe siècle échappe à la règle. Encore est-on à peu près sûr de trouver chez Jacques Delille, médiocre traducteur de Virgile, chez d'autres plus récents, l'érudit au lieu du lyrique. Mais, nous objectera-t-on, le XVIe siècle n'a-t-il point apporté son tribut à l'œuvre commune, et la Renaissance ne doit-elle pas à l'Auvergne des écrivains notoires? Qui cela? Jean de Boissière, un méchant rimeur; Durand de la Bergerie, traducteur et pasticheur de l'érotique latin Jean Bonnefon. Le premier est si peu poète, et le second si peu Auvergnat[1]! Reste la poésie populaire, domaine des patois tant ignorés. Là encore, l'Auvergne ne brille guère au premier rang. C'est en vain que J.-B. Bouillet et M. Marc de Vissac, l'un dans son *Album auvergnat* et l'autre en une excellente étude consacrée au poète limagnien Amable Faucon, ont tenté de nous éclairer sur ce point; ils n'ont réussi trop souvent qu'à dérouter notre curiosité. Parmi les auteurs qu'ils signalent (Bouillet illustre son commentaire d'une sorte de florilège), combien en est-il dont les noms sont dignes d'être retenus? Qu'on en juge. Voici Pezant de la Bantusse, lieutenant général de la prévôté de Clermont, au XVIe siècle; puis Nicolas du Bourg, châtelain de Villars. Leurs œuvres, hélas! sont douteuses ou introuvables. Voici Joseph et Gabriel Pasturel; Claude Laborieux,

1. Gilles Durand prit l'Ile-de-France pour décor de ses œuvres amoureuses. Après lui, il convient de signaler Vital d'Audiguier, et Anselme Gontard, l'ami de Guillaume Colletet, deux rimeurs clermontois, assez oublieux du pays natal. Le XVIIIe siècle nous fournit Danchet et Thomas, l'un appartenant au genre noble, l'autre au genre officiel, tous deux parfaitement ennuyeux et médiocres. Il y a encore Louis de Boissy, mais il n'écrivit que pour le théâtre.

chanoine de Montferrand; François Perdrix, à qui l'on donne une épître sur *La Terrasse et le Rempart de la porte Champet;* Pellissier, communaliste de l'église Saint-Jean d'Ambert; Amable Faucon, etc. Joseph Pasturel, l'auteur des Noëls que l'on connaît, est un amateur; son frère Gabriel, un courtisan lettré dont l'œuvre, reflet de culture, est gâtée par je ne sais quelles expressions dues à un long séjour en Italie. Claude Laborieux nous semble un personnage créé pour les besoins de la cause[1]; François Perdrix et Pellissier sont des versificateurs médiocres, et Amable Faucon un modeste producteur dont on ne se souviendrait guère sans la pieuse sollicitude de son récent biographe[2]. Plus tard, il y a Veyre, mais c'est un satirique grossier; puis quelques inconnus[3], et enfin Vermenouze. Celui-là seul est digne d'occuper la meilleure place parmi les contemporains. Les montagnes de son pays lui tiennent lieu de Parnasse. Il a réveillé l'âme endormie de la race. Son chant s'est répercuté, d'écho en écho, à travers les vallées. Vermenouze est l'interprète d'un peuple; il a mis à profit les formes du langage usuel et réalisé un vaste tableau des mœurs, des coutumes et des légendes cantaliennes. Son art ne s'est point écarté du goût admis, du génie traditionnel, du sens propre au terroir. La poésie de l'Auvergne, elle est là tout entière! Elle est aussi, ajouterons-nous, dans les mélopées que l'Auvergnat exhale en la solitude morne de ses campagnes et de ses hauts plateaux, dans ces chants patois empreints de mélancolie qu'on appelle des « regrets »; et surtout dans ses « bourrées », danses chantées, tour à tour burlesques, amoureuses et tragiques, que rythme le son chevrotant de la *cabrette*...

BIBLIOGRAPHIE. — Le Grand d'Aussy, *Voyage en Auvergne*, etc. — Expilly, *Dictionnaire géographique de la France*, etc. —

1. Bouillet, qui le confond parfois avec un autre patoisant, du nom de Laborieux l'aîné, lui attribue un chant sur les grands jours d'Auvergne, plusieurs fois réimprimé, et un long poème didactique, touchant la culture de la vigne, qui est bien près d'être un chef-d'œuvre de grâce rustique. (Voyez cette pièce dans l'*Album auvergnat*.)

2. Cf. Marc de Vissac, *Amable Faucon*, Paris, Champion, 1896, in-8°. Faucon naquit à Riom le 21 sept. 1724 et mourut dans cette ville le 12 avril 1808, laissant une *Henriade*, un conte, *Les Perdrix*, imité de Grécourt, et divers poèmes, le tout formant un recueil in-16, publié en 1798.

3. Citons le médecin J.-B. Brayat (1779-1838), auteur de charmantes pièces locales, à la mémoire duquel on vient d'élever un monument à Boisset. M. Antonin Meyniel a réimprimé ses menus ouvrages (Aurillac, imprimerie Terrisse, 1907, in-18), touchant hommage. Puis, c'est l'abbé Courchinoux, auteur de *Lo Pousco d'or*... En langue française, signalons le docteur Jules Rengade, Maurice Faucon, M. Louis Farges, etc.

P.-G. Aigueperse, *Biographie ou Dictionnaire des personnages d'Auvergne illustres*, etc.; Clermont-Ferrand, Thibaut-Landriot, 1834, 2 vol. in-8°. — Henry Doniol, *Voyage pittoresque dans la Basse Auvergne;* Moulins, P.-A. Desrosiers, 1847, in-folio (réimprimé dans l'ouvrage d'Ad. Michel, *L'Ancienne Auvergne et le Velay*, 1843-1847), et chez Hachette, s. d., in-18. — Henri Durif, *Voyage pittoresque dans la Haute Auvergne*, publié au t. III de l'ouvrage d'Ad. Michel,cité ci-dessus. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France;* Paris, Furne, 1848, in-8°, t. VI. — J.-B. Bouillet, *Album auvergnat (Bourrées, Chansons, Noëls et Poèmes en patois);* Moulins, P.-A. Desrosiers, 1848, in-8°. (Voir aussi : *Tablettes hist. de l'Auvergne*, 1840.) — B. Gonod, *Catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits concernant l'Auvergne;* Clermont-Ferrand, Thibaud-Landriot, 1849, in-8°. — Anonyme (Pero Perez), *Biographie ou Dictionnaire historique, abrégé des personnages d'Auvergne;* Paris-Clermont, 1850, in-8°. — Abbé Grivel, *Chroniques du Livradois;* Ambert, Grangier, 1852, in-8°. — J.-B. Noulet, *Essai sur l'Histoire littér. des patois du Midi;* Paris, Techener, 1859, in-8°. — Abbé Chaumeil, *Biographie des personnes remarquables de la Haute Auvergne (Cantal);* Saint-Flour, imprimerie de P. Ribains, 1867, in-8°. — A. Tardieu, *Grand Dictionnaire biographique des personnages historiques nés dans le département du Puy-de-Dôme;* Moulins, C. Desrosiers, 1878, gr. in-4°. — H. Doniol, *Les Patois de la Basse Auvergne;* Paris, Maisonneuve, 1877, in-8°. — F. Malval : *Etudes des dialectes romans ou patois de la Basse Auvergne*, 1878, in-8°. — H. Gaidoz et P. Sébillot, *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire d'Auvergne et du Vélay;* Revue d'Auvergne, II, 1885, p. 31-65. — Francis Mège, *Les Troubadours poètes et écrivains de langue d'Auvergne;* Revue d'Auvergne, 1887-1888, t. IV, p. 416-436, V, p. 26-45. — Du même, *Les Chansons politiques et satiriques en Auvergne pendant la période révolutionnaire;* Clermont-Ferrand, G. Mont-Louis, 1888, in-8°. — Jean Ajalbert, *En Auvergne*; Paris, Dentu, 1893, in-18; *Veillées d'Auvergne;* Paris, Librairie universelle, s. d. (1906), in-18. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir;* Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°. — C. des Cordeliers, *Le Sens artistique et les Auvergnats*, La Grande Revue, 16 sept. 1906. — G. Desdevise du Dezert, *Les Auvergnats :* ibid., 16 sept. 1906. — Léon Pineau, *Le Folklore de l'Auvergne ;* ibid. — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18.

On nous signale, en outre, *La Grammaire et les Poètes de langue patoise d'Auvergne*, par Auguste Baucharel (Aurillac, chez l'auteur), mais nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage.

A consulter encore : *Revue d'Auvergne; Revue de la Haute Auvergne.*

CHANSONS LOCALES

LA GRANDE[1]

Allons au bois, ma petite,
Allons-y tous les deux,
Nous cueillerons des fleurs
De toutes les couleurs;
Tes fleurs nous mêlerons
    Avec mes fleurs!

Nenni, lui dit la poulette,
Je n'y veux pas aller.
Quand tout serait mêlé
Ne pourrions plus trier,
Vous le premier seriez
    Qui bien rirait!

Tous deux se prirent, s'en allèrent
A l'ombre d'un buisson.
Du plaisir qu'ils goûtèrent
D'y faire ainsi l'amour

LO GRONDO

Onous ol bonos, pouletto,
Onous li touti dous,
N'en culieren loï flours
De toutos los coulours;
N'en mesclaren los tios
    Omé los mios!

Noun, so dit lo pouletto,
Li boli pas ona,
Quond ourions tout mescla
Pourrion pas plus tria,
Bous lou prémié serias
    Que boun riria!

Se prénou, s'en onérou
A l'oumbro d'un bouissoun.
Del plosé que n'obio
De li faïri l'omour,

1. Cette chanson, sorte de mélopée fort populaire en Auvergne, a été publiée par M. Marius Versepuy dans la *Renaissance provinciale* de mai 1907.

A l'ombre ils demeurèrent
Tout le jour!

Joue, mon ami Pierri,
Rejoue du flageolet.
— Du flageolet jouer,
Ma vie, je n'en peux mais!
L'ombrette de l'ormeau
M'a rendu las!

LA BERGÈRE DU PUY DE DOME

Quand j'étais petite, mignonne labourez violette,
Quand j'étais petite,
Petite Margoton.

Je gardais les brebis,
Les brebis et les moutons.

Je n'en gardais pas beaucoup,
Je n'en gardais que deux.

Il y en a un qui était borgne,
L'autre était boiteux.

A l'oumbro demourérou
Tout le jiour!

Jiogo, moun omi Pierri,
Jiogo del flagioulit.

— Del flagioulit jiouga,
Noun, bou, zo podi pas!
L'ombretto del berguas
M'o rendu las!

QUEND YEU ZERA PETITO...

Quend yeu zera petito, mignonne labouré, violette,
Quend yeu zera petito,
Petito Margotou. (*ter*)

Yeu gardava la houillas (mignonne...),
Yeu gardava la houillas,
Las houillas et los moutous. (*ter*)

N'en gardava pas guèire (mignonne...),
N'en gardava pas guèire,
N'en gardava mas dous. (*ter*)

N'ia un que zeiro barlie (mignonne...),
N'ia un que zeiro barlie,
L'autre zeiro boitoux. (*ter*)

Sur le chemin, vint à passer
Monsieur de Chazeron.

Si vous étiez plus grande,
Je vous mènerais avec moi.

Monsieur, pour mon jeune âge,
M'abandonneriez-vous ?

L'herbe qui est dans la prairie
Croît la nuit et le jour.

Ainsi font les jeunes filles
Quand elles sont prises d'amour.

CHANSON DU FAUBOURG DE SAINT-ALYRE A CLERMONT

Jeanne qui filait
Au milieu d'un pré,
Son fuseau tomba;
Je l'ai ramassé.

Soubre le chami n'impasse (mignonne...),
Soubre le chami n'impasse
Moucheu des Chazeiroux. (*ter*)

Sche vous eira pus grande (mignonne...),
Sche vous eira pus grande,
Vous menay' imbé nous. (*ter*)

Mouchou, par mon jeun' âge (mignonne...),
Moucheu, par mon jeun' âge,
M'abandonnaya vous ? (*ter*)

L'herba qu'est dieu la prade (mignonne...),
L'herba qu'est dieu la prade,
Creit la neit men le jour. (*ter*)

N'en fait las juénas fillas (mignonne...),
N'en fait las juénas fillas,
Quand l'ey sont preit d'amour. (*ter*)

DJUANO QUE FIALAVO...

Djuano que fialavo
Au meitan d'un pra,
Sou fuzé tombavo;
Y le nai massa.

Je lui dis : Petite,
File doucement;
Quand tu seras grande,
Nous nous marierons. (*bis*)

La jeune fillette
Me fait les yeux doux,
D'amour, de tendresse;
J'en suis bien jaloux.
Comme un chasseur,
Je la tins de près;
Je ne suis pas parleur,
Je garde le secret. (*bis*)

Bonjour, ma maitresse,
Votre serviteur;
Baisez la main,
Faites trois baisers;
Tu seras heureuse.
N'appréhende pas
D'être malheureuse,
Tant que tu m'aimeras. (*bis*)

CHANSON DE TAUVE

Dans un frais bocage,
Trois jolis tendrons,

Yeu ly dit : Petioto,
Fiala douçamen.
Quand chera grandeto
Nous maridrain. (*bis*)

La d'jeuno filletto
Me fait leu yeux doux,
D'amour, de tendresso
N'in se be d'jalloux.
Coumo un chasseir,
La tenis de près;
Pas être parloir
Garda le secret. (*bis*)

Ben d'jour, ma metresso,
Votre servitou;
Baisa la menetto,
Fazei très poutous;
Te chera eirouzo
N'apreinda pas
D'ètre malheirouzo,
Tant que m'aimaras. (*bis*)

IN FRAIS BOUCAGE...

In frais boucage
Treis joulies tendrons

Lesquelles, lesquelles,
Toutes seules,
Se promenaient.

Garçon de la Rodde,
A quoi pensez-vous?
Lesquelles, lesquelles
Demoiselles
Ne sont pas pour vous.

Gardez votre langue
Pour un autre jour,
Lesquelles, lesquelles
Demoiselles
Se moquent de vous.

Si vous en voulez une,
Apportez des écus,
Lesquelles, lesquelles
Demoiselles
Les aiment beaucoup.

Daqué leide, daqué leide,
Touta soulas
Les s'y proumenons.

Garçons de la Rodde
Daqué pensez-vous?
Daqué leide, daqué leide,
Damoïselles
Ne sont pas pour vous.

Gardas voutra linga
Pour in autre jour,
Daqué leide, daqué leide,
Damoïselles
Se moquons de vous.

Che n'en voulia una
Pouta d'aus écus,
Daqué leide, daqué leide,
Damoïselles
Los aimouns biaucoup.

(J.-B. Bouillet, *Album auvergnat;* Moulins, 1848.)

JEAN DE BOYSSIÈRE

(1555-?)

Jean de Boyssière était de Montferrand. Il nous apprend, par ses œuvres, qu'il était né au mois de février 1555, et qu'après avoir commencé la pratique des lois, il l'abandonna, non sans avoir eu lieu de s'en repentir par la suite. Il est l'auteur d'un grand nombre d'élégies, de sonnets, etc.; publiés sous ce titre : *Les Premières Œuvres amoureuses;* Paris, Cl. de Montreuil, 1578, in-12; *Les Secondes Œuvres*, etc., Paris, Jean Poupy, 1579, in-8°; *Les Troisièmes Œuvres*, etc.; Lyon, L. Cloquemin, 1579, in-8°, et d'un poème de la Croisade, Paris, Sevestre, 1584, in-12.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Biblioth. fr.*, XIII, p. 195. — E. Picot : *Les Français italianisants au seizième siècle*, II, 1907.

A LA VILLE DE MONT-FERRAND

Sur la prise d'Yssoire.

Ville de Montferrand, lieu de mon origine,
Contemple en quel estat Yssoire s'est réduit :
Certainement, il s'est piteusement conduit,
N'ayant comme il pouvoit evité sa ruine.

D'humaine, on l'avoit faicte et cruelle et sanguine,
Larronnesse, meurtrière, ayant son cœur induit
A laisser l'equité, et son esprit seduit
A toute malheurté pour en estre racine.

Mais mon prince François la racine a coupée,
Elle s'est elle mesme et deceue et trompée,
Elle s'est elle mesme acquis de desarroy.

Reçoy en elle exemple, et toujours vueilles estre
Comme tu as esté fidelle à ton vrai maistre,
Et ne desobéis ainsi qu'elle à ton Roy.

JOSEPH ET GABRIEL PASTUREL

(XVII[e] SIÈCLE)

Ils appartenaient tous deux à une même et nombreuse famille. Leur père, Gabriel Pasturel, était lieutenant particulier de l'ancien bailliage de Montferrand. En mourant, il laissa sa charge à son fils aîné.

Joseph Pasturel, natif de Montferrand (vers 1625), fut chantre et chanoine du chapitre de sa ville natale. Il traduisit en vers burlesques auvergnats une partie de l'*Enéide* de Virgile et composa d'autres poésies dans la langue du pays, lesquelles parurent en 1733 et furent justement estimées en leur temps. (Voyez *Poésies auvergnates de M. Joseph Pasturel,* etc.; Riom, imprim. E. Thomas, 1733, in-8°.) C'était, a-t-on écrit, un homme fort respectable, mais naturellement gai et de goûts cultivés ; il mourut le 3 novembre 1676. Son frère Gabriel, plus jeune que lui de quelques années et qui ne lui ressemblait que par l'esprit, « eut l'honneur d'être connu de M[me] Royale de Savoye, Christine de France, qui l'attira à la cour de Turin par une pension de cinq cents écus et lui fit donner par la suite une charge de gentilhomme ordinaire de S. A. R. M. le duc de Savoye. Il régala cette cour, pendant plusieurs années, d'une quantité de vers fort jolis, qui y furent très goûtés. Comme il aimait uniquement le plaisir, il ne songea jamais à s'établir une fortune solide ; d'où il est aisé de conclure qu'il était fort peu accommodé lorsqu'il mourut à Turin, sur la fin du XVII[e] siècle[1]. »

Il écrivit aussi quelques poésies patoises, entre autres des chansons qu'on peut lire dans le recueil de son frère. Rien n'est plus rare que ce livre ; nous n'en avons vu jusqu'ici qu'un seu exemplaire. Il se trouve à la Bibliothèque Nationale et porte cette cote : *Réserve Y[e] 3249.*

BIBLIOGRAPHIE. — Aigueperse, *Biogr. ou Dict. hist. des personnages d'Auvergne ;* Clermont-Ferrand, Berthier, 1836, II, in-8°. — J.-B. Bouillet, *Album auvergnat ;* Moulins, P.-A. Desroziers, 1848, in-8°.

1. Notice publiée en tête de l'édition des *Poésies auvergnates de J. Pasturel*, etc.

L'HOMME CONTENT, PAR JOSEPH PASTUREL

FRAGMENT

Que celui-là est heureux, qui de rien ne se mêle! — Qui est content de tenir la queue de sa poêle — Et qui, ne s'inquiétant pas de ce qui se passe chez lui, — Ne mord pas son pain sec.

Qui attend pour se lever la gazouillante aubade — Que fait tous les matins sa petite maisonnée, — Qui entend chanter son coq, et voit de son seuil — Le bien de son douaire.

Qui ne craint ni sergent, ni procureur, ni juge, — Qui ne s'émeut pas quel que soit qui le juge, — Qui n'a nul papier pour tracasser chacun, — Et n'en reçoit d'aucun.

Qui est fort de son grenier, ainsi que de sa cave, — Qui sont si bien tenus que rien ne s'y perd, — Qui se sent un garçon, et deux ou trois valets — Qui n'aiment pas le lit.

L'HOME COUNTEN

Qu'aqué-ti-z-ei heirou, que de re ne se melo!
Qu'ei counten de teni la quoüa de sa padelo,
Et sen s'endardina mà de ce qu'ei cha-se,
Ne mor pas soun po se.

Qu'aten par se leva la gengoüillante aubado
Que foüé tou lau mati sa petito moücinado,
Qu'augi chanta soun jau, et vé de soun chabe
Soun doueire que bûbe.

Que ne creu ni Sargean, ni Parcureur, ni Juge;
Que ne s'emaïo pà quoque chio que le juge;
Que n'a gi de papé par jagoussa chacun,
Et ne té re d'aucun.

Qu'ei for de soun granei, et dau ran de sa cavo,
Que son chi-be tengu, que re ne l'é s'embavo,
Que se chin un garçou, et dou ou trei valei,
Que n'amou pas le lei.

Qui ne souhaite jamais ni bure ni sandales, — Qui est content des habits que sa femme lui file, — Enfin ne souhaite rien de tout ce qu'il lui faut, — Hors le fars[1] et le sel...

(*Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.*)

CHANSONS DE GABRIEL PASTUREL

I

Tes deux yeux, ma gente cousine, — Comme deux larrons d'accord, — Ont ouvert l'arche de ma poitrine, — Et m'ont dérobé le cœur; — Mais jamais moi je ne m'en plaindrai, — Car cela s'est fait si bien en tapinois, — Que ma raison qui a mal gardé — Ne s'en est pas avisée.

II

Vive la liberté ;—N'ayez pas peur que moi je m'engage.

Que ne chatto jamoüé ni bure ni chandealo :
Qu'ei counten dau habi que sa fenno li fialo,
Anfin ne chatto re de tou ce que li fau,
Ma le fear et la sau...

CHANSONS

I

Tau dou-z-eu, ma gento cugino,
Coumo dou leirou d'accor,
On daubri l'archou de ma poüeitreeno,
Et m'on deirauba le cor;
Mà jamoüé ïau ne m'en plendré ;
Car quou sé foüé chi de ratado,
Que ma razou que gardo mau dré,
Ne s'en ei pas vizado.

II

Vivo la liberta ;
N'agei pa pau qu'ïau mengage :

1. Le mot du texte est douteux. Il peut s'agir du *fars*. *Lou fars*, la *farce* en français, est un mets national du Midi celtique : Auvergne, Rouergue, Limousin, Caorsin, etc.

Un contrat de mariage — En ôte la moitié. — Le verre et la bouteille — La retiennent pour quelques jours : — Mais s'engager avec une fille, — C'est la perdre pour toujours!

(*Traduction de M. de Beaurepaire-Froment.*)

Un countra de mariage
M'en dauto la meita.
Le veire et la bouteillo
La retenon par quoque jour :
Mà s'engagea bei no figlio,
Quou ei la peardre par tourjour?

(*Poésies auvergnates de Joseph et Gabriel Pasturel*, 1733.)

JACQUES DELILLE

(1738-1813)

Né à Aigueperse, dans la Limagne, le 22 juin 1738, Jacques Delille était fils naturel d'Antoine Montanier, avocat au parlement de Clermont-Ferrand, lequel ne lui laissa en mourant qu'une pension viagère de cent écus. Elève du collège de Lisieux, il obtint, au concours général de l'Université, des succès qui, selon un de ses biographes, firent présager ceux qui l'attendaient dans une plus vaste carrière. Successivement professeur aux colléges de Beauvais et d'Amiens, il fut appelé à professer les humanités à celui de la Marche, à Paris. C'est là qu'après avoir préludé par quelques pièces fugitives, insérées dans l'*Almanach des Muses* et autres publications, il donna en 1769 sa traduction des *Géorgiques* de Virgile, qui lui ouvrit les portes de l'Académie française (1774). Le poème des *Jardins* parut en 1782, avec un égal succès. Deux ans après, Delille accompagna le comte de Choiseul-Gouffier dans son ambassade à Constantinople. A son retour, il obtint la chaire de poésie latine au Collége de France. Ruiné par la Révolution, il s'en consola en faisant des vers sur la pauvreté. Suspect aux partis extrêmes et contraint de s'expatrier, il revint en France en 1801, rapportant d'exil la traduction de l'*Enéide,* les poèmes de *L'Imagination, Les Trois Règnes, La Pitié* et *Le Paradis perdu,* d'après Milton. Admiré du public, chéri de ses intimes, il eut une vieillesse très entourée, ce qui lui permit de supporter diverses infirmités, entre autres la privation de la vue. Delille était lui-même aveugle lorsqu'il traduisait Milton. Il mourut à Paris le 1er mai 1813. On lui fit de mémorables funérailles. Longtemps le poète des *Géorgiques* passa pour le premier de nos versificateurs. Délaissé depuis la vogue romantique, il mérite une place dans l'histoire de notre poésie. Ecrivain du XVIIIe siècle, on a trop oublié qu'il fut en son temps une manière de précurseur. On affecte de l'ignorer, mais nous savons de jeunes poètes qui le lisent encore en cachette et qui lui doivent quelques-unes de leurs innovations. Beaucoup de nos auteurs ne sauraient, sans excès, se flatter de fournir une telle carrière! Les œuvres de Jacques Delille ont été maintes fois imprimées. La meilleure édition est celle qui fut

publiée sous la direction de feu M. Amar, par Michaud, en 1824 (16 vol. gr. in-8°). Il existe en outre un recueil de ses poèmes les plus connus, avec des notes de l'auteur, de Choiseul-Gouffier, Féletz, Aimé Martin, etc., Paris, Lefèvre, 1844, 2 vol. in-12.

Bibliographie. — *Biographie Didot*. — L. Audiat, *J. Delille*; Paris, Savaète, 1903, in-12. — Sainte-Beuve, *Portr. littér.* — Cousin, *Delilliana*, etc., Paris, Davy, 1813, in-12. — P. Bonnefon, *Souvenirs inéd. sur J. Delille par sa veuve :* L'Amateur d'autogr., 15 mars-15 nov. 1904.

A LA LIMAGNE

O champs de la Limagne! ô fortuné séjour!
Hélas! j'y revolais après vingt ans d'absence :
A peine le mont d'Or, levant son front immense,
Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,
Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
Et les riches coteaux, et la plaine riante,
Mes yeux ne voyaient rien; mon âme impatiente,
De rapides coursiers accusant la lenteur,
Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur :
Je le vis; je sentis une joie inconnue :
J'allais, j'errais : partout où je portais la vue,
En foule s'élevaient des souvenirs charmants :
Voici l'arbre témoin de mes amusements;
C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau;
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblants,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!
Souvent je m'écriais : « Témoins de ma naissance
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux, qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »

(*L'Homme des champs*, IV.)

LE VILLAGE NATAL

Après vingt ans d'absence,
De retour au hameau qu'habita mon enfance,
Dieux! avec quel transport je reconnus sa tour,
Son moulin, sa cascade, et les prés d'alentour!
Ce ruisseau dont mes jeux tyrannisaient les ondes,
Rebelles comme moi, comme moi vagabondes;
Ce jardin, ce verger, dont ma furtive main
Cueillait les fruits amers, plus doux par le larcin;
Et l'humble presbytère, et l'église sans faste;
Et cet étroit réduit que j'avais cru si vaste,
Où, fuyant le bâton de l'aveugle au long bras,
Je me glissais sans bruit, et ne respirais pas;
Et jusqu'à cette niche, où ma frayeur secrète
A l'œil de l'ennemi dérobait ma retraite,
Où sur le sein d'Eglé, qui partageait ma peur,
Un précoce plaisir faisait battre mon cœur!

O village charmant! ô riantes demeures,
Où, comme ton ruisseau, coulaient mes douces heures!
Dont les bois et les prés, et les aspects touchants,
Peut-être ont fait de moi le poète des champs!
Adieu, doux Chanonat, adieu, frais paysages!
Il semble qu'un autre air parfume vos rivages;
Il semble que leur vue ait ranimé mes sens,
M'ait redonné la joie, et rendu mon printemps.

Cette clôture même où l'enfance captive
Prête aux tristes leçons une oreille craintive,
Qui de nous peut la voir sans quelque émotion?
Ah! c'est là que l'étude ébaucha ma raison;
Là, je goûtai des arts les premières délices;
Là, mon corps se formait par de doux exercices.
Ne vois-je point l'espace où, dans l'air s'élançant,
S'élevait, retombait le ballon bondissant?
Ici, sans cesse allant, revenant sur ma trace,
Je murmurais les vers de Virgile et d'Horace.
Là, nos voix pour prier venaient se réunir;
Plus loin... Ah! mon cœur bat à ce seul souvenir!

Je remportai la palme, et la douce victoire
Pour la première fois me fit goûter la gloire;
Beaux jours qu'une autre gloire et de plus grands combats
Rappelaient à Villars, mais qu'ils n'effaçaient pas.
Enfin quel lieu ne cède au lieu de la naissance?
Ah! c'est là que l'amour et la reconnaissance,
Que d'un instinct puissant les secrètes douceurs
Rappellent la pensée et ramènent les cœurs.

(*L'Imagination*, chant IV.)

JEAN-BAPTISTE VEYRE

(1798-1876)

Fils d'un sabotier, Jean-Baptiste Veyre naquit en 1798 à Aurillac. Il fut instituteur à Vic-sur-Cère, puis à Saint-Simonin, où il mourut en 1876. On lui doit un unique volume de poèmes fort populaires dans son pays : *Lés Piaoulats d'un reïpetit* (Les Piaoulats d'un roitelet), *recueil de poésies patoises* (Aurillac, imprimerie L. Bonnet-Picut, 1860, in-8°). Veyre est digne de la réputation qu'il s'est acquise et du souvenir que lui gardent ses compatriotes. Sa muse, a-t-on écrit substantiellement, a eu le bon goût de ne point quitter ses sabots; elle avait promis, comme toutes les muses patoises, de chanter uniquement pour le peuple, et elle a tenu sa parole. Aussi les pâtres ont-ils compris Veyre, et depuis de longues années le chantent-ils aux veillées. Il n'est point de pauvre gardeur de bestiaux, dans sa hutte roulante, qui ne se souvienne du vieil instituteur et ne fredonne ses vers sur la montagne.

« Bien des traits de la race, que l'on retrouvera dans Vermenouze, observe M. Ajalbert, s'accusent en ces moindres pages (scènes de la vie montagnarde, fables et contes, avec et quelquefois sans morale, épîtres, pièces de circonstance), remarquables par un talent de décrire net, précis, vigoureux, un esprit mordant, une ironie plaisante, un bon sens solide, le seul souci de la réalité. Là aucune tendance à la rèverie, nul penchant à la mélancolie, mais une exubérance, une rondeur qui plaît, entraîne son auditoire et va droit au but que l'auteur s'est proposé d'atteindre. »

Bibliographie. — Jean Ajalbert, *Veillées d'Auvergne ;* Paris, Librairie universelle, s. d., in-18.

LE BON SENS DU PAYSAN

Quand un arbre est tombé, tout le monde le coupe en morceaux; — Empereur, roi, ministre, oh! pas un seul n'échappe! — Du peuple mécontent gare la hache[1]; — Hier, tel valait six francs qui aujourd'hui ne vaut pas un sou. — Toi-même, République, immortelle, si sainte, — Toi de notre bonheur depuis longtemps grosse[2], — Maintenant qu'une fois encore tu viens d'enfanter — La Liberté, — L'Egalité — Et la Fraternité, — Trois sœurs qui devraient toujours ne faire qu'une, — Nées comme elles le sont d'une mère commune, — Eh bien, je ne t'en donne pas seulement pour... trois ans — Sans être bonnie[3], un jour, par tes enfants[4]...

LOU BON SENS DEL PAYSON

PROBERBÉS BERTODIÉS

Quond un aoubré es tumbat, tout lou mounde lou clapo;
Empérur, rey, ministré, oh! pas un soul n'escapo!
Del poplé maoucoutent garo lou cobeïssaou :
Hier taou bolio sieï froncs qu'ohuey baou pas un saou.
Tu mèmo, Républico, immourtèlo, to sènto,
Tu dé nostré bounhur dempiey loutens enceinto,
Aro qu'un aoutré cop tu bénés d'enfonta
Lo Libertat,
L'Egalitat
Et lo Froternitat,
Très sores que diouriaou toujiour n'en faïré qu'uno,
Noscudos coumo sou d'uno mairé coumuno,
Hé bé! t'en doué pas soulomén per... trés ons
Sons estré estobousido un jiour per tous éfons...
. . . .

(*Lés Piaoulats d'un reïpetit.*)

1. Littéralement : *l'herminette.*
2. Ibid., *enceinte.*
3. Ibid., *ahurie.*
4. La traduction de ce fragment est due à M. de Beaurepaire-Froment.

GABRIEL MARC

(1840-1901)

Nous savons peu de chose sur ce poète. Né en 1840, à Lezoux, petite ville fort ancienne de la Limagne, sise entre Thiers et Clermont, près de l'Allier, Gabriel Marc vint à Paris et pendant de longues années eut un emploi à la Caisse des dépôts et consignations. Il mourut au mois d'août 1901, laissant une série d'ouvrages en vers et en prose où il s'est plu, non sans talent, à inscrire le souvenir de son pays et à rappeler ses origines. On lui doit une *Ode au Puy de Dôme,* publiée à Paris, chez Lemerre, en 1876, in-8°, et divers recueils, entre autres *Poèmes d'Auvergne*, Paris, G. Charpentier, 1882, in-18. Parmi ses diverses productions, nous citerons : *Soleils d'octobre,* poésies, préf. d'Asselineau, Paris, Lemerre, 1868, in-18; *La Gloire de Lamartine,* ode dramatique, ibid., 1869, in-8°; *Sonnets parisiens,* ibid., 1875, in-8°; *Quand on attend,* comédie en un acte, ibid., 1877, in-18; *Contes du pays natal, Liaudette,* Paris, Charpentier, 1887, in-18; *Les Beaux-Arts en Auvergne et à Paris, 1866-1889,* Paris, Lemerre, 1889, in-12, etc. Dans l'avant-propos de ses *Poèmes d'Auvergne,* son meilleur livre, Gabriel Marc a défini clairement le but qu'il s'est proposé d'atteindre : « Plusieurs poètes, dit-il, ont déjà consacré à diverses régions de notre chère patrie des œuvres justement admirées. Brizeux a chanté la Bretagne, ses paysages, ses mœurs et ses traditions. Mistral et Jean Aicard, l'un en français, l'autre dans la langue maternelle, ont célébré la Provence. Le grand peintre Jules Breton, dont les vers ne sont pas moins colorés que les tableaux, nous a promenés à travers l'Artois. Publier un volume de poésies uniquement inspirées par l'Auvergne, ce pays merveilleux situé au cœur de la France, n'est donc pas une tentative isolée. L'auteur des *Poèmes d'Auvergne* apporte seulement une pierre nouvelle à l'édifice inachevé, mais en pleine construction, de nos poèmes des provinces... Son seul mérite, si c'en est un, c'est d'avoir le premier tenté pour l'Auvergne ce que ses devanciers ont réalisé pour leur pays... »

BIBLIOGRAPHIE. — Voy. *L'Auvergnat de Paris,* 18 août 1901.

LE PUY DE DOME ET LES VOLCANS

Dans les âges lointains, mystérieux et sombres,
Tout remplis de clartés fulgurantes et d'ombres
Où notre œil effrayé se perd,
Dans ces temps oubliés qui sans cesse reculent,
Sur lesquels, entassés, les siècles s'accumulent,
Où tout semble morne et désert;

Un grand lac, dont on voit la trace indélébile,
Recouvrait ce pays de sa nappe immobile,
Où le pied du Sancy baignait;
Et sur ce réservoir de l'onde originelle,
Que parfois un oiseau frôlait seul de son aile,
Un vaste silence régnait.

Tout à coup l'eau parut sourdement agitée,
Et, dans le sein profond de la terre irritée,
Un bruit courut lugubrement,
Pareil aux roulements d'un tonnerre invisible,
Et le monde sentit, à ce défi terrible,
Un immense tressaillement.

Les feux intérieurs, emprisonnés au centre,
Semblaient se révolter pour sortir de leur antre,
Au souffle d'un fauve ouvrier.
Les montagnes tremblaient du sommet à la base,
Et le lac bouillonnait, comme l'eau d'un grand vase
Au-dessus d'un ardent brasier.

Le sol lutta longtemps contre la flamme intense,
Echauffé, remué, fier de sa résistance
A l'assaut du gouffre tonnant;
Puis, sous la pression des cavernes profondes,
Céda sans se briser, et soudain sur les ondes
Un cône s'éleva géant.

Mais après tant d'efforts, la terre enfin lassée,
Autour de la montagne en plein ciel élancée,
Entr'ouvrit son énorme flanc,
Et la flamme et le feu, sortant par cent fissures,
Jaillirent dans les airs, ainsi que des blessures
On voit couler des flots de sang.

Et ce fut un spectacle étrange et formidable.
Les combattants, avec un bruit épouvantable,
La terre, l'eau, l'air et le feu,
Se croisant en tous sens comme une immense armée,
Et mêlant leurs débris, leurs éclairs, leur fumée,
Hurlaient sous le regard de Dieu.

Bientôt l'eau recula tremblante vers la plaine;
Mais les volcans jaloux et sans reprendre haleine,
Insultant le Dôme hautain,
Crachaient des blocs ardents du fond de leurs abîmes,
Acharnés, flamboyants, faisant rougir les cimes
Blanches de neiges au lointain.

Ils rugissaient autour du sommet qui les brave.
Ils écumaient de rage, et leur brûlante lave
Se répandait comme un torrent;
Et tous, sans se lasser, effrayant l'étendue,
Recommençaient toujours leur attaque éperdue
Aux pieds du cône indifférent.

Pareils à des Titans armés de catapultes,
Bien longtemps ces lutteurs vomirent leurs insultes,
Incendiant le ciel vermeil;
Et lorsque fut éteint le feu qui les dévore,
Bien longtemps leur fumée obscurcissait encore
L'azur céleste et le soleil.

Un jour tout s'apaisa. La funèbre nuée
Se dissipa. La terre affreuse, bossuée,
Referma ses flancs entr'ouverts,
Froids sous le dur granit et les rouges scories;
Et les volcans éteints, ces mamelles taries,
Blanchirent par les longs hivers.

La plaine se couvrit de frondaisons superbes.
Mais du sol calciné les arbres ni les herbes
N'osaient parer la nudité;
Et le Puy, dont le front portait plus d'une entaille,
Muet contemplateur de ce champ de bataille,
Se dressait dans sa majesté.

(*Poèmes d'Auvergne*, 1882.)

RÉGIS MICHALIAS

(1844)

Né à Ambert, de parents auvergnats, le 13 février 1844, M. Régis Michalias a fait ses études au lycée de Clermont-Ferrand. Diplômé de première classe à l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, il a exercé la profession que lui conférait ce titre, de 1873 à 1895. Actuellement retraité, M. Michalias partage son temps entre la culture des fleurs et l'étude des dialectes de sa province. Provincial dans le plus noble sens du terme, il n'a quitté le sol natal que pour prendre part, en qualité de capitaine de mobilisés, aux opérations de la guerre de 1870. On lui doit un recueil de vers *Ers dè lous suts* (*Chants des montagnes*), poèmes du Livradois, avec la traduction littérale en regard, préface de Mistral (Ambert, imprim. Migeon, 1904, in-16) : une adaptation de scènes burlesques de la vie rurale, en un acte, ***Margoutou! o ne batuelto au vialage*** (***Margoton, ou une Dispute au village***), Ambert, impr. Migeon, 1907, in-16, et un excellent *Essai de grammaire auvergnate* (ibid., 1907, in-16). M. Michalias, qui vient d'obtenir la plus haute récompense, pour l'année 1907, au concours des Jeux Floraux de Marseille (section de poésie en dialecte méridional), a, en outre, en cours de publication un second recueil : *Ers dau païsan* (*Chants du paysan*), consacré presque uniquement à la vie et aux mœurs locales.

« M. Michalias, écrit M. Desdevise du Dezert, est un bourgeois d'Ambert, qui a trouvé bon d'être Ambertois et n'a jamais voulu quitter sa ville. Il la connaît et il l'aime ; il aime les montagnes qui la dominent du côté du Forez, les montagnettes qui la relient au Livradois. Il parle la langue chantante et pittoresque du pays, sœur de la grande langue limousine des troubadours, cousine du provençal et du catalan. Il aime les bonnes gens de la montagne, et il a compris quel trésor de vraie poésie se cache sous leurs façons rustiques, sous leurs simplesses apparentes. *Ers dè lous suts* est un recueil de petits poèmes en langue auvergnate, en dialecte d'Ambert, avec traduction française en regard. Ces petits poèmes respirent l'amour de la terre natale, ils fleurent le thym et la résine. Ce sont des paysages, dont les aspects changent avec chaque saison ; c'est la chanson des amoureux sous les grands bois ; ce sont les cancans du

hameau, les bonnes histoires dont le Gaulois se gaudit, depuis qu'il pousse son rire clair au milieu des nations; ce sont les souvenirs d'enfance, les longues randonnées par la montagne, les vieilles coutumes du pays; c'est tout ce qui fait de la terre natale votre terre à vous et non une autre, votre sol nourricier, votre domaine et votre bien. »

Bibliographie. — Desdevise du Dezert, *R. Michalias*, etc.; Bulletin de la Soc. des amis de l'Université; Clermont, 1905.

BOIS TOMBÉ

Au bois de pin qui porte — Sa tête dans le ciel, — A la *garnasse* morte, — Je dis adieu!

Arbres qui êtes couchés — Encore pleins de sève, — Votre vie s'achève, — Çà et là étendus!

Cette colonne, cependant, — Toujours plus haut montait, — Et votre ombre couvrait — Chaque année plus (grand) du chemin, — Lorsque des hommes sont venus, — Chacun avec un outil, — Une hache ou une scie, — Et alors vous êtes tombés — Comme dans la prairie l'herbe — Sous la faux; comme au champ — Est tombée la gerbe, L'été, sous la faucille...

Et l'écho de la vallée, — Ecoutez, revient de là-bas, — Redire le bruit, lui aussi — De l'arbre lorsqu'il tombe!

BEU TOUMBO

Au pinaté que pouorto
Sa tèto diens le cia,
En la garnasso morto,
Ieu li dise adissia!

Aibris que sès jadus,
Enquèro ples de sabo,
Voûtro vido se chabo,
Ti è çai éitendus!

Quelo pialo, pami,
Toujours pus nau montavo,
E voutro ombro tapavo
Chaqu'an mâi de chami,
Quand d'omis soun ribos
Chacuèn èm d'uno eiplito,
Ou n'acho ou be no chito,
Etalors sès toumbos
Coum' èn la prado l'èrbo
Seu le dâi; coum' au champ
Ei toumbado la gerbo
L'eitieu seu lou voulan...

E l'éco de la coumbo,
Aujas, torno d'alâi,
Dire le brut se mâi
De l'aibre quouro toumbo!

Voyez-les, pelés, tordus, — Couchés là par terre — (Troupeau que nul ne garde); — On dirait les os blanchis — De quelque vieille guerre. — Vous croiriez voir au premier abord — Des cadavres mêlés, — Des corps éparpillés — Au hasard de la mort.

Pin, sapin, ou frêne! — Depuis quand s'en sont allés — Ceux qui vous ont semés — Et vous virent naitre?

Depuis cent ans et plus, la terre l'a nourri, — Ce bois; aujourd'hui, il s'en va — Et, elle, le voit mourir!

On ne verra plus dans les nuages — Ces pins verts — Où perchaient les corbeaux — Aux soirs des hivers!

Ils ne viendront plus de longtemps — Ces couples qui s'aimaient — Lorsque les étoiles s'allumaient — La nuit au firmament...

Vous souvenez-vous, dites, — Maintenant quand le vent — Fait s'agiter les épis — De ce champ de froment, qu'était là une *garnasse*[1] — Mêlée de genêts, — Où chaque pauvre ramasse — Le bois mort, les *babiaux*[2]?

Jas lous, pélos, toursis,
Eivènlos ti per tiarro
(Tropé que dengu paro),
Dirias l'èus èiblanchis
De quauco vèlho diarro.
Crèirias vèire d'abouor
De cadabris miclos,
De cors èichampelos
En l'asar de la mouort.

Garno, sap ou be fraisse!
Dipus quand s'en soun nos
Quous que vou'an semenos
E vous veguèron naisse?

Dipus cent ans è mài,
La tiarro l'a nurri
Que bèu; anu, s'en vâi,
E lio, lou ve mouri!

Vèiron pus diens las niolas
Aquous pinatés vars
Ount cuchavon las grolas
Au sero de l'èivar!

Vendron pus de lountems
Quous pares que s'amavon
Quand l'èitialas se tiavon
De nut au fiermamèn!

Vous seventès vous, dijas,
A ouro quand le vèn
Fài demena l'èipijas
D'aquèu champ de froumèn,

Qu'èro ti no garnasso
Miclado èm de janiàu,
Ount chaque pàure masso
Lou beù mouort, lous babiàu?

1. Bois de pin.
2. Cônes de pin.

Sur le roc l'herbe se flétrit, — Mais vous verrez germer — Sous peu quelque autre semence, — Et le bois va revenir.

Auparavant, il faut qu'avec la bêche, — Ton vieux corps déchiré, — Terre, bonne nourrice, — Fasse pousser ce blé, — De ta feuille pourrie, — Transformée en humus. — De la mort vient la vie, — Rien ne disparaît entièrement.

Tout finit, tout commence, — De tous c'est le sort : — La mort suit la naissance, — L'un entre, l'autre sort...

Et au fond tout là-bas, — Tranquille, un peu lasse, — Sans cesse la (rivière de) Dore passe, — Comme un ruban d'argent.

(*Chants des Montagnes*, 1904.)

Au ro l'erbo se fano,
Mas vèiri germena
Diens re quàqu'autro grano,
Et le bèu vài tourna.

D'avan chaut qu'em' la bisso,
Toun vé cors èifranlio.
Tiarro, bouno nurriço,
Faje veni quet bliod,

De to fèlho purido
Virado en foumarèi...
— De la Mort ve la Vido,
Re passo per l'èntèi!

Tout chabo, tout coumènço,
En tritous qu'ei le sort :
La mouort set la nèissènço,
Vion nèntro, n'autre sort...

E au found, d'ati lin,
Tranquilo, tapàu lasso,
Tejour lo Doro passo
Coum' un riban d'argèn.

(*Ers de lous suts*, 1904.)

ARSÈNE VERMENOUZE

(1850)

Poète bilingue, Arsène Vermenouze est né à Vielles, commune d'Ytrac (près Aurillac), le 25 septembre 1850. Son père, a-t-on écrit [1], était propriétaire campagnard, au lieu de sa naissance. « Il avait émigré par delà les Pyrénées et passait une moitié de sa vie derrière son comptoir d'Illesos, pres de Tolede, et l'autre moitié sur sa terre familiale. Il était bien dans ses affaires et appartenait à une classe de terriens particulière à cette région du Cantal, gens de bonne race et de grande simplicité, demi-bourgeois, demi-paysans, qui conservent dans la conduite de leur vie une dignité toute chrétienne et patriarcale.

« Grand chasseur et grand pêcheur, il apprenait à son fils le maniement du fusil, de la ligne et des filets. Et c'est en voyant au milieu des bruyères débouler les grands lièvres couleur d'amadou et en regardant les truites saumonées cingler dans la moire bleue des rivières montagnardes, que Vermenouze enfant sentit en lui, impérieux, tyrannique, le besoin d'exprimer en vers les impressions de sa vie en plein air.

« A la sortie de l'école des frères, où il avait appris à lire, écrire et compter aussi bien qu'homme d'Ytrac, le jeune Arsène Vermenouze, lui aussi, émigra en Espagne, selon la tradition des anciens. Il n'était pas de ceux qui *martèlent les chaudrons* ni de ceux qui *domptent les mustangs.* Il aunait de la toile. Il courut toute la presqu'île hispanique, de Gibraltar au mont Maudit, poussa jusqu'en Algérie et regagna quelquefois, à l'époque des vacances, son pays, par l'Italie. »

Après quinze ou seize ans de séjour *tra los montes*, Vermenouze revint définitivement se fixer à Aurillac pour y exploiter, dans la paisible rue d'Aurinques « aux portails de pierre sculptée, au silence de cloître », avec un sien cousin, une fabrique de spiritueux (1883).

C'est là que, dans ses moments de loisir, il composa *Flour de brousso* (*Fleur de bruyère*), Aurillac, Imprim. Méridionale, 1900, in-8°, ouvrage languedocien, préface par Jean Ajalbert, qui

1. *Mois littér. et pittoresque,* avril 1905.

lui valut d'être proclamé majoral du félibrige, en remplacement de F. Donnadieu (1900). Il publia ensuite un recueil de sonnets français : *En plein vent* (Paris, Stock, 1900, in-18), et enfin, en 1903, le volume intitulé *Mon Auvergne* (Paris, Plon, éd. de la Revue des Poètes, in-16), ouvrage couronné par l'Académie française (prix Archon-Despérouses).

Arsène Vermenouze est retiré du négoce depuis 1905 et prépare deux nouveaux volumes, l'un en dialecte, l'autre en français.

Catholique fougueux, il n'a cessé d'écrire dans des journaux d'opposition, notamment dans la *Croix du Cantal.* Il est, de plus, collaborateur assidu de la *Revue des Poètes,* du *Mois littéraire et pittoresque,* de la *Renaissance provinciale,* de *L'Ame latine* et de plusieurs autres périodiques. A ses débuts, il a dirigé la revue auvergnate *Lo Cabretto.* C'est une belle figure. « Grand, brun, frisant la cinquantaine, le visage d'une maigreur ascétique, de coupe dure, accentuée par une barbe en fer à cheval, mais sur lequel se révèle la franchise, la modestie et la bonté [1] », trois de ses qualités maîtresses, tel apparaît ce chantre du Cantal.

Alors qu'il exerçait encore son activité de commerçant et de poète, M. Ajalbert s'est plu à le peindre dans son milieu. La page a quelque saveur et vaut d'être retenue :

« Vermenouze est négociant à Aurillac... Il semble tout à ses affaires, des semaines, des mois, lorsqu'une vesprée d'automne le nomade qui est en lui se réveille. Il décroche l'un de ses fusils, siffle l'un de ses chiens, laisse la boutique à son associé, disparait, s'enfonce dans les bruyères vierges, vers les mamelons incultes de Saint-Saury-la-Bastide, de Saint-Hilaire-les-Bessonies, et quelques jours après revient, des plumes de milan à son chapeau, qu'il remplace par une calotte très bourgeoise ; et tandis que sa vieille servante vide les carnassières, lourdes de perdreaux (car notre chasseur réussit les « doublés » très bien), il s'installe devant du papier, écrit les vers qu'il rapporte de mémoire... et retourne à son commerce.

« Dans cette vaste pièce, au plafond traversé d'énormes poutres d'une vieille maison où, dans les angles, luisent des yeux de rapaces empaillés, devant une truie rose et des perdreaux dorés, arrosés d'une poque de franc limagne, j'ai entendu Vermenouze dire ses vers, et j'étais ravi ; une autre fois à Vic-sur-Cère, à l'hôtel du Pont, dans une salle dont les fenêtres s'ouvraient sur la montagne, sur un soir ardent d'été... et je fus ému ; plus tard, à l'occasion d'une fête, sur les marches du palais de justice d'Aurillac, devant la foule enthousiaste, et je fus enthousiasmé... » (*Veillées d'Auvergne.*)

1. Gabriel Noël, *Un Poète auvergnat.*

BIBLIOGRAPHIE. — Jean Ajalbert, *Avant-propos*, dans *Flour de brousso*, Aurillac, Imprim. Méridionale, 1890; *Veillées d'Auvergne*, Paris, Libr. universelle, s. d., in-18; — Paul Monceaux, *Poètes d'Auvergne*, Revue bleue, 24 juillet 1897; — Edm. Lefèvre, *Catalogue félibréen*, Marseille, P. Ruat, 1901, in-8°.

LES PLOMBS ET LES PUYS

Comme une antique ville forte, — La Haute-Auvergne à son front porte — Une couronne de bastions, — Et ce sont les puys et les plombs. — Ces énormes verrues, — L'hiver, se vêtent de blanc, — Et l'été, vues de loin, — Sont, comme la mer, toutes bleues.

Et, plus tard, quand le grand soleil — A flétri la fleur du tilleul — Et rôti toute l'herbe, — La montagne, fière et superbe, — Avec la majesté du lion, — Et, comme lui, ou rousse ou fauve, — Car alors elle a changé de robe, — Lève la tête à l'horizon.

Quand, dans la brume qui la cache, — Le feu du ciel laboure son crâne —

LES SUTS È LES PRÈTS

Coumo uno ontico bilo fouorto,
Lo Nauto-Oubèrgno o soun front pouorto
Uno courouno de bostiouns,
Et quo sou les puèts è lous ploums.
Oquetchis foutraus de berrugos
L'ibèr se bestissou de blonc,
E l'estiou, bistos delai long,
Sou, coumo lo mar, toutoi blugos.

E pu tard, quond lou grond soulel
O froustido lo flour del tel
E rofissado touto l'èrbo,
Lo mountogno, fièro è supèrbo,
Om lo mojestat del lioun,
E, coumo guel, ou rousso ou faubo,
Car olèro o mudát de raubo,
Lèbo lou capt o l'ourizoun.

Quond, dins lo brumo que lo cuquo,
Lou fiot del cièu lauro so cruco

Et y ouvre de larges sillons, — C'est chose terrible, au milieu des orages, — D'entendre puys et plombs sauvages — Mugir comme un troupeau de taureaux.

Et de voir, sous les éclairs, — Leurs crêtes et leurs rocailles — Coiffées de serpents de feu, — Comme des bêtes cornues — Se dresser, sanglantes et nues, — Et heurter le ciel tout à coup.

Mais tôt le nuage s'éparpille; — La montagne, qui s'égaie, — Sort de là comme d'un linceul, — Et de cette robe de deuil — Qui lui pesait sur l'épaule — Il ne reste plus rien, plus rien — Que, dans le ciel lavé de frais, — Quelques flocons de brume pâle.

Et nous revoyons les burons — Dressés à la cime des puys — Et, dans le vieux parc blotti, — Nous le revoyons, le troupeau de vaches, — Orgueil et gloire de Salers, — Le grand troupeau de vaches meuglantes —

Et li duert de largios corraus,
Quo's torriple, ol miét deis oùratchis,
D'entendre puéts è ploums soubatchis
Broma coumo un troupèl de braus,

E de beire, jious lei luciados,
Lours crestos è lours roucolhados
Couifados de serpens de fiot,
Coumo de lei bèstios bonudos,
Se quilha sonnousos è nudos,
E truqua lou cièu tout d'un couot.

Mès lèu lo nibou s'escompilho;
Lo mountogno, que s'escorbilho,
Sort d'oti coumo d'un lençoù,
E d'oquelo raubo de doù,
Que li pesabo su l'espallo,
Demouoro pas plus res, plus res
Que, dins lou cièu lobat de fres,
Quauques flouquets de brumo pallo.

E tournon beire les mosuts
Quilhats o lo cimo dei suts,
E, dins lour bièl pargue orruquado,
Lo tournon beire, lo bocado,
Orgul è glorio de Solèr,
Lo grondo bocado bromairo,

Qui porte la tintante clochette et paît, cinq mois, libre, en plein air.

(*Fleurs de bruyère*.)

L'ÉCIR

Quand nos monts, hérissant leurs neigeuses crinières,
Se cachent dans le ciel que l'on voit s'obscurcir,
Lorsqu'un vent subit hurle au fond des sapinières,
Comme un troupeau de loups cinglés par des lanières,
Et qu'on entend beugler les vaches, c'est l'écir.

En hiver, cependant que, resserrant leur cercle
Sous la lampe, les miens entourent le foyer
Où la bouilloire fait tressauter son couvercle,
Combien de fois, assis sur mon coffre en noyer,
J'écoute, frissonnant, sa voix rauque aboyer!

Et je songe que, vers quelque pauvre chaumine,
A cette heure — courbant le dos, fermant les yeux,
Sous la neige qui vole en essaims furieux —
Plus d'un pâtre attardé, plus d'un vacher chemine
Dans la nuit, qu'un reflet du sol blanc illumine.

L'écir, mêlant les sifflements et les abois,
Tourbillonne à travers le plateau qu'il balaie,
Et l'on entend craquer les sapins dans les bois,
Et, sous la lune pâle, un instant dévoilée,
Les pics neigeux semblent crouler dans la vallée.

L'homme, que la tempête et la marche ont lassé,
Pousse un cri; mais sa voix sinistre l'épouvante;
Et, perdu, seul, parmi cette blancheur mouvante,
Il s'arrête; et, soudain, par la mort enlacé,
S'endort et glisse aux plis d'un suaire glacé.

. . . .

Et ces soirs-là, tandis que l'écir se lamente,

Que pouorto l'esquillo trinairo
E pai, cinq mes, libro, en plen èr.

(*Flour de brousso.*)

Les miens et moi laissons nos cœurs monter vers Dieu,
Et prions aux lueurs indécises du feu,
A peine rougeoyant sous la cendre fumante,
Pour ceux qu'ensevelit, tout vivants, la tourmente...

(*Poèmes d'Auvergne.*)

RETOUR D'ESPAGNE

I

Nos émigrants d'antan étaient de fameux hommes;
Ils allaient en Espagne à pied; les plus cossus
S'achetaient un cheval barbe, montaient dessus,
Et partaient. Travailleurs, ardemment économes,

La plupart, au retour, rapportaient quelques sommes,
Quadruples et ducats, dans la veste cousus,
Et qui, par la famille, étaient les bien reçus.
Alors on n'était pas douillet comme nous sommes :

Après tout un long jour de fatigue, on avait
La selle du cheval pour unique chevet;
On partageait un lit de paille rêche et rare

Avec des muletiers, grands râcleurs de guitare,
Des *arrieros* nourris de fèves et d'oignons,
Et l'on dînait avec ces frustes compagnons.

II

Le même plat pour tous, pour tous la même gourde,
Pleine d'un vin épais qui sentait le goudron;
Et tous l'on s'empiffrait, à même le chaudron,
De pois chiches très durs et de soupe très lourde.

Autour du *puchero* l'on s'asseyait en rond,
Et chacun racontait son histoire ou sa bourde;
Trop heureux quand un merle, une alouette, un tourde,
Venait corser un peu le menu du patron.

L'escopette pendue à l'arçon de la selle,
Et fiers de n'avoir guère allégé l'escarcelle,
Les émigrants étaient dehors au point du jour.

Par des sentiers poudreux ou des routes fangeuses,
Contemplant les sierras lointaines et neigeuses,
Et vibrants sous la joie immense du retour.

III

Par les grands steppes nus de la Castille plate,
Ils allaient sans jamais regarder l'occident,
Même à l'heure sublime où le soleil ardent
S'y noie, en une mer de pourpre et d'écarlate.

Car ce n'est pas là-bas qu'est la terre auvergnate,
C'est vers le nord ; là-haut, l'Auvergne les attend,
L'Auvergne !... A leur regard avide et persistant
Le vert frais et riant du doux pays éclate.

Eh ! que leur font Madrid, Burgos, Valladolid ?
Ils y passent sans même coucher dans un lit,
En chevauchant — des jours entiers sans voir un arbre,

Sous un soleil de feu — des montagnes de marbre,
Où l'aigle plane au fond d'un ciel d'azur et d'or,
Et toujours leur regard se tourne vers le nord.

IV

Enfin, ils vont toucher la côte cantabrique,
Et voici les versants pyrénéens français...
Tout poudreux et tannés par le vent, harassés,
Ils ont, sous leur chapeau, des teints couleur de brique.

Mais un léger zéphyr venu de l'Atlantique
Leur apporte une odeur de France : c'est assez !
Oubliant la misère et les labeurs passés,
Ils s'enivrent, joyeux, du parfum balsamique.

Et, bien que n'étant pas, certes, de très grands clercs,
Ils ont de jolis mots, nos mots naïfs et clairs,
Pour exprimer leur sentiment en l'occurrence :

« C'est égal, dit l'un d'eux, je ne sais d'où ça vient,
« Mais il n'est nul pays dans le monde chrétien,
« Non, nul pays qui sente aussi bon que la France ! »

V

Or, un matin, le chef du groupe, un vieux barbu,
S'arrête : à l'horizon, dans le ciel doux et pâle,

La chaîne du Cantal, tout entière, s'étale :
Voici la dent de Plomb, ce colosse trapu,

La corne du Griou, le pic svelte et pointu,
Le Puy-Mary... C'est bien la montagne natale;
Et ces gens de nature un peu fruste et brutale.
Ces Arvernes au front volontaire et têtu,

Ces âpres « chineurs », ces « roulants » aux dures âmes
Se mettent à pleurer soudain comme des femmes,
Sans se cacher, leurs pleurs s'écrasant sous leurs doigts;

Oubliant l'espagnol, ils clament en patois :
Quo'i l'Ouvernho : li som[1] ! et tous, à perdre haleine,
Brandissant leurs chapeaux, galopent dans la plaine.

(*En plein Vent.*)

PANORAMA D'AUVERGNE

Vers fin octobre, — époque où la bécasse émigre, —
Nos sous-bois auvergnats sont tout soie et velours.
Aux arbres des brocarts flottent, dorés et lourds;
Le sol est moucheté comme une peau de tigre.

Des champignons gonflés de ferments vénéneux,
Dans les mousses, aux tons fanés de chrysanthèmes,
— Aigues-marines, verts jaunis, roses vineux, —
S'étalent, purulents comme des apostèmes.

Dégageant un relent de feuillage moisi,
Avec des plis moelleux de dentelles légères,
Et l'éclat somptueux d'un satin cramoisi,
Majestueusement se meurent les fougères.

Et, dans l'ombre des bois, trouant leur dais vermeil,
Parfois, le long d'un tronc, au flanc de quelque roche,
— Javelot qu'une main invisible décoche, —
Glisse, oblique et vibrant, un rayon de soleil.

Ainsi que d'un fourreau de velours une dague,
D'une touffe de mousse une vipère sort;

1. « C'est l'Auvergne, nous y sommes! »

A travers les taillis un merle noir zigzague;
Un renard passe, un geai criard prend son essor.

Une vache, d'un front hardi brisant les branches,
Apparait ; sa clochette a des sons de cristal;
Le bois s'éclaire : un pré verdoie; et le Cantal,
Au fond de l'horizon, hausse ses cimes blanches.

Mur géant où la neige a mis son badigeon,
Il fait songer à quelque énorme forteresse ;
Et le puy de Griou, qui fièrement s'y dresse,
Conique et pointu, semble en être le donjon.

Au second plan, ce sont des champs creusés d'ornières,
Des buttes, des hameaux dans chaque pli du sol,
Et des châteaux : Leybros, Cologne, Espinassol ;
C'est Vielles, grise et rouge, au flanc de ses marnières ;

C'est le Mons, haut perché comme un nid de busard.
Dans des feuillages d'or, au creux d'une colline,
Dont le penchant herbeux vers le Midi s'incline,
Messac se chauffe en plein soleil, comme un lézard.

Le vallon s'élargit : sous le saule et le vergne,
Le ruisseau d'Authre, clair et frais, court mollement,
Et transforme en un gai paysage normand,
Très vert et plantureux, ce petit coin d'Auvergne.

Poussant des bœufs pourprés dans le brun des labours,
Et tranchant le genêt, déracinant la brande,
Les bouviers du pays partout chantent la *Grande*[1]
A pleins poumons. — Ils ont, comme les guerriers boërs,

D'épais colliers de poil tout autour des mâchoires,
Ils s'attachent aux reins un tablier de peau ;
Et, sur leurs crânes ronds de Celtes, un chapeau
Ouvre, énorme et velu, de larges ailes noires.

A leurs chants, que nota quelque vieux ménestrel,
Ils mêlent par instant, de sonores vocables;
Et les bœufs, entendant *Yé Bourro! yé Queirel!*
Font saillir des tendons aussi gros que des câbles.

Des pastoures au teint brun comme du pain bis,
Et dont le soleil baise à même l'encolure,

1. Mélopée montagnarde. Voyez page 84.

Filent, tout en gardant leurs troupeaux de brebis,
Un lin flave et soyeux comme une chevelure.

Midi sonne : à travers bandes, bois et palus,
Les cloches de Saint-Paul, d'Ytrac et de Crandelle
Chantent toutes ensemble ; et c'est à tire-d'aile
Que monte vers le ciel un essaim d'*Angelus*.

Et pour mieux exalter Notre-Dame la Vierge,
Ayant pris comme assise un très haut pic, Nieudan
Darde, là-bas, en plein azur, vers l'occident,
Son clocher cylindrique et tout blanc comme un cierge.

Au loin, une buée aux contours sinueux
Marque la gorge à pic, rocailleuse et bourrue,
Par où, tel un galop de dragons monstrueux,
La Cère, hennissante et baveuse, se rue.

Plus loin, ce sont des bois au feuillage jauni,
Puis d'âpres coteaux ; puis, à plus de trente lieues,
Noyés dans une mer de brumes toutes bleues,
La Corrèze, le Lot, l'Aveyron, l'infini...

Et les rudes bouviers, contents, heureux de vivre,
Songent obscurément, en face du Cantal,
Devant ce décor d'ambre et de pourpre et de cuivre,
Que nul pays ne vaut leur paradis natal.

(*Mon Auvergne.*)

PIERRE DE NOLHAC

(1859)

Erudit, critique d'art, historien et poète, M. Pierre de Nolhac est né à Ambert le 15 décembre 1859. Membre de l'Ecole française de Rome, il entra en 1885 à la Bibliothèque nationale, fut nommé en 1886 professeur, puis directeur d'études, pour l'histoire et la philologie classique, à l'Ecole des Hautes Etudes, et devint en 1892 conservateur du Musée de Versailles, fonction qu'il n'a cessé d'exercer depuis cette époque, avec la compétence et l'autorité qu'on lui connaît. M. Pierre de Nolhac est une des plus lumineuses intelligences de ce temps. Ses recherches sur la Renaissance, en Italie et en France, de Pétrarque à Ronsard et à Joachim du Bellay, ses admirables travaux sur le XVIIIe siècle, et en particulier sur la cour de Versailles, lui ont acquis une réputation quasi universelle. Travailleur inlassable, épris de découvertes, il n'a pas laissé néanmoins de sacrifier à la rêverie et de décrire en vers harmonieux, au souffle âpre, au rythme puissant, quelques-uns des sites où se complut son adolescence. Il a débuté, en 1888, par un petit recueil de poèmes : *Paysages d'Auvergne* (Paris, Lemerre, 1888, in-18), destiné à quelques amis, et voici qu'au bout de vingt années de labeur, alors que la liste de ses ouvrages est copieuse, il se plaît à réunir de nouveau pour ses intimes les quelques pièces conçues aux heures de loisir et transcrites en marge de ses savantes publications. Après la réimpression augmentée de ses premiers vers (Cf. *Paysages de France et d'Italie*, Paris, 1894, in-18, et *Poèmes de France et d'Italie*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18), il nous donne une série de *Sonnets nouvellement recueillis pour quelques lettrés* (à Paris, chez le libraire Floury, MDCCCCVII, imprimé à XCV exemplaires par l'Imprimerie Nationale, avec les caractères gravés par Claude Garamond).

Ainsi donc, M. Pierre de Nolhac est mieux qu'un commentateur d'anciens textes, puisque, empruntant le luth des « vieux maistres françois », il a su en tirer, pour nous ravir, quelques accents nouveaux.

Dans les *Poèmes de France et d'Italie*, où se trouve le texte définitif de ses « Juvenilia », M. Pierre de Nolhac a chanté la

basse Auvergne, ses rivières, ses montagnes, ses forêts et ses volcans éteints.

De son œuvre d'érudit si nous détachons les titres suivants, nous aurons une idée succincte, mais précise : *Le Dernier Amour de Ronsard, Hélène de Surgères ;* Paris, Bouillon, 1882, in-8° ; *Le Canzonière autographe de Pétrarque ;* Paris, 1886, in-16 ; *La Bibliothèque de Fulvio Orsini ;* Paris, Bouillon, 1887, in-8° ; *Les Correspondants d'Alde Manuce ;* Rome, 1888, in-4° ; *Le De Viris Illustribus de Pétrarque ;* Paris, Klincksieck, 1890, in-4° ; *Il Viaggio in Italia di Enrico III, re di Francia* (en collaboration avec E. Solerti), Turin, 1890, in-8° ; *Boccace et Tacite,* Rome, 1892, in-8° ; *Pietro Bembo et Lazare de Baïf ;* Bergame, 1894, in-8° ; *Le Virgile du Vatican et ses peintures ;* Paris, 1897, in-4° ; *Erasme en Italie ;* Paris, Klincksieck, 1898, in-18 ; *Pétrarque et l'Humanisme,* nouvelle édition, Paris, Champion, 1907, 2 vol. in-8°, etc. ; *La Reine Marie-Antoinette ;* Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18 ; *Le Musée national de Versailles* (avec A. Pératé) ; Paris, Braun, 1896, in-8° ; *Le Château de Versailles sous Louis XV ;* Paris, Champion, 1898, in-8° ; *Marie-Antoinette, Dauphine ;* Paris, Calmann-Lévy, 1898, in-18 ; *La Création de Versailles ;* Versailles, 1901, in-4° ; *Louis XV et Marie Leczinska ;* Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18 ; *Tableaux de Paris pendant la Révolution, 1789-1792 ;* Paris, Braun, 1902, in-folio ; *Louis XV et Mme de Pompadour ;* Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18 ; *Les Jardins de Versailles ;* Paris, Manzi, 1905, in-4° ; *J.-M. Nattier, peintre de la cour de Louis XV ;* ibid., 1905, in-4° ; *J.-H. Fragonard,* etc. ; ibid., 1907, in-4° ; *François Boucher,* etc. ; ibid., 1907, in-4°, etc.

Bibliographie. — Pierre de Bouchaud, *Pierre de Nolhac et ses travaux ;* Paris, Bouillon, 1896, in-8°. — Georges Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres au dix-neuvième siècle* (t. VI, col. 202 et suiv.).

MARCHE DE NUIT

MONTAGNE D'AMBERT

Je viens de traverser des plaines de bruyère.
J'ai marché, sans repos, une journée entière
Dans la sèche fougère et le rude genêt ;
Les pins et les bouleaux, les bois et la forêt
M'ont prêté tour à tour leur paix et leur ombrage ;
Mais, bien avant l'instant où finit mon voyage,
Voici que le soleil a quitté l'horizon.

Point de village autour de moi, point de maison;
L'hiver, la neige est haute et le vent s'y lamente :
Pour les morts ignorés perdus dans la tourmente,
Des crucifix de bois, leurs bras blancs dans les airs,
Çà et là sont dressés sur les plateaux déserts.

La nuit tombe, la nuit fraiche, la nuit paisible.
Guidé par l'angélus d'un clocher invisible,
Je prends, déjà lassé du trajet fait en vain,
La route qui descend aux pentes du ravin.
Comme un drap noir le ciel vient de tendre ses voiles :
Je vais, le cœur serré du regret des étoiles
Qui ne me suivront pas de leur regard léger.
Là-bas, sur la hauteur, brille un feu de berger;
Il s'éteint, se rallume et disparait encore.
L'écho, doublant mon pas sur la terre sonore,
Me fait sans cesse entendre un pas qui me poursuit.
Les minces peupliers frissonnant dans la nuit,
Aux tournants escarpés où s'enroule la route,
M'apparaissent géants, et par moments j'écoute,
En faisant halte au bord des noirs bouquets de bois,
Un filet d'eau caché qui gémit à mi-voix :
Tandis que sort des champs, des gorges et des roches,
Des lointaines forêts et des bruyères proches,
Où l'insecte et l'oiseau chantent en liberté,
Le chœur intermittent des belles nuits d'été.

Et voici qu'au détour d'un grand rocher de mousse,
Je me sens caressé d'une brise plus douce
Et je te reconnais, air pur, air parfumé,
Qui me viens du pays natal, du sol aimé.
Et j'aperçois alors, par le brouillard voilée,
La ville calme assise au fond de la vallée,
Où dans l'obscurité se pressent les points d'or.
Vers la chère maison mon rêve prend l'essor :
Qu'importent la fatigue et la route nocturne,
Et la marche sans fin sous le ciel taciturne!
J'entends, j'entends chanter dans mon cœur triomphant
Les rustiques chansons qui me berçaient enfant.

(*Poèmes de France et d'Italie.*)

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE

(1877-1906)

Petit-fils de Charles Calemard de la Fayette, député et auteur de divers ouvrages, entre autres le *Poème des champs*, Olivier naquit au Chassagnon, par Langeac (plateau voisin de la vallée de l'Allier), le 27 août 1877. Il appartenait à une vieille famille du Velay. Ses études brillamment achevées dans un collège provincial, il vint à Paris, suivit les cours de la Faculté des lettres et, en 1901, obtint le diplôme de licencié. Sa carrière fut brève. Après un voyage en Allemagne (Strasbourg, Heidelberg, Erfurt), il débuta dans les jeunes revues et fit paraître un unique volume de vers : *Le Rêve des Jours* (Paris, Sansot, 1904, in-18) simple bouquet semé sur le chemin de la tombe. D'une santé précaire, au retour d'une saison passée à Baden, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il mourut d'une fièvre typhoïde, le 13 octobre 1906, dans la maison qui l'avait vu naître et grandir. Il n'avait point atteint sa trentième année.

Ses derniers poèmes, pour la plupart recueillis dans des revues, font la matière d'un ouvrage posthume qui, sous ce titre *La Montée*, paraîtra prochainement. Olivier de la Fayette est un disciple des poètes symbolistes ; mais il a ajouté à « l'hermétisme » de ses modèles une tendresse où s'allient l'amour des choses de la nature et un souvenir souvent poignant des paysages de son pays. On l'a dit : « C'est aux confins de l'Auvergne et du Velay, de ce Velay qu'il devait si souvent et si amoureusement chanter, que se déroula l'enfance d'Olivier Calemard de la Fayette, à l'ombre du château familial du Chassagnon, près de Saint-Georges-d'Aurac et de la ville morne du Puy... L'héritage ancestral lui a transmis l'amour du ciel natal et le goût du terroir... Le « vieux sol de lave », les « labours d'argile rouge ou brune », les « orgues de pierres » et la « senteur d'ozone et de terre mouillée, de végétaux froissés, d'orage et de blé noir, » qui monte, sous le vent de Limagne, des vallons des Estreïs aux pics de Mézenc, lui sont, comme à son aïeul, des choses familières. » (L. Bauzin, *Olivier de la Fayette.*)

Olivier de la Fayette a collaboré à *Velay-Revue* (1901-2), à la *Revue Forézienne* (1904-5), à la *Revue Périgourdine* (1903-4), à l'*Anthologie-Revue* (1904), aux *Ecrits pour l'Art* (1905), à *La Plume*, à *L'Ermitage* (1904), et au *Mercure de France* (1905-7).

Bibliographie. — Lucien Bauzin, *Olivier de la Fayette*, Mercure de France, 1er sept. 1907. — *Olivier C. de la Fayette* (opinions de la presse), Le Puy, impr. Peyrillou, 1907, gr. in-8°.

HIEMS NOVA

Pour fêter le retour normal de l'âpre hiver,
J'ai gravi, dès le jour, ma montagne rouillée.
Le vent du nord-ouest a soufflé tout hier.

J'en voulais savourer la rafale mouillée,
Jeux de pluie aux clartés du ravin partiel,
Sur le treillis brumeux des branches dépouillées.

La lumière est instable aux décors irréels
Des vallons d'ombre ensoleillés de claire brume
Où se joignent, pour fuir, des lambeaux d'arc-en-ciel.

Le roc ruisselle et luit et les pics d'argent fument.
Sous le vent brusque obstinément ailé de nuit,
Et l'aile sombre éteint le rayon qui s'allume;

Et tout le paysage pâle tourne et luit,
Cependant qu'au taillis fauve des petits chênes
Chaque feuille légère et plaintive bruit.

Et le mont tout entier pleure des larmes vaines.

⁂

Ah! fuyez, derniers étourneaux, par bandes souples!
Virez, dans le brouillard, d'un miroitement d'ailes,
Pour qu'en votre étain mat vibre quelque étincelle!

Déjà les corbeaux tournoyants voltent par couples,
A contre-vent, là-bas, presque légers et grêles
Sur l'abîme, perdus aux remous des nuages.

Et boivent le désir de leurs amours sauvages.

⁂

L'hiver! l'hiver! la chambre tiède où l'on va suivre,
A travers le poème obscur et doux du livre,
Aux songes des carreaux que le frimas fait vivre,
La fougère ou le lys qui s'inscrivent en givre!

VENT DE LIMAGNE

Pour Henri Cellerier.

J'aime la brise incertaine et frivole
Dont le frôlis n'émeut que les corolles
Légères, les frisselis doux des folioles
Au faîte gris des trembles grêles,
Et la ronde ténue et frêle qui s'envole,
Des éphémères sur les prêles...

— J'aime avec toi, surtout, le vent large et puissant.
Je n'ai pas tes sapins dans les sables, tes landes,
Tes horizons barrés de vols éblouissants,
Ni l'or de tes sous-bois alourdis de lavande;

Mais la sève frémit en mon vieux sol de feu,
Mes prés touffus et verts s'étoilent de narcisses,
Mes terreaux mordorés font des pétales bleus,
Et de hauts boutons d'or penchent leurs lourds calices.

Pour garder mes labours d'argile rouge ou brune,
J'ai des orgues de pierre en prière, où s'unit
L'extase de la vague à l'orgueil du granit,
La grâce de la houle aux splendeurs de la dune.

Et tu croirais qu'aux jours des fusions premières,
Le vent de mes sommets a durci brusquement
Les laves qui roulaient leur clair bouillonnement
Hors du rose cratère aux vapeurs de lumière.

J'ai de jaunes iris qui flambent dans les joncs,
J'ai des roseaux géants jaillis de l'eau rouillée;
Mes printemps font gonfler de monstrueux bourgeons,
Mes automnes des fruits pesants par corbeillées.

Oui, j'aime le grand vent sur tout cela, le soir,
Le vent du nord-ouest chargé de pluie et d'ombre
Qui pousse sur nos monts, d'un bref coup d'aile noir,
Avec des vols obscurs, la Fécondité sombre!

(*Le Rêve des Jours.*)

BÉARN

VALLÉE D'ASPE, VALLÉE D'ASSON, ETC.

Le petit pays béarnais, situé à l'extrémité sud de la Gascogne et qui forme aujourd'hui la plus grande partie des Basses-Pyrénées, a été de tout temps la terre élue des poètes. Ce coin du Midi, pressé contre la frontière espagnole, avait jadis une physionomie propre qui existait encore sans mélange, a-t-on dit, au milieu du dernier siècle, mais que nos mœurs actuelles, l'émigration, l'établissement des stations thermales et la création des chemins de fer ont contribué à lui faire perdre. Ce n'est plus maintenant qu'une contrée, comme tant d'autres, où les souvenirs se trouvent attachés aux sites naturels, et qui ne témoigne de la race que par les vieux airs et les chants traditionnels. Là, toute une littérature a flori, si abondante, si féconde, si pure, que peu de provinces peuvent se flatter d'avoir connu un éclat pareil. « Les vallées d'Aspe et d'Ossau, écrit M. Charles Simond (*Chansons du Béarn*), ont gardé leur aspect et leurs chansons d'antan. Les comtes Gaston de Béarn, Gaston-Phebus surtout, n'y sont pas oubliés, et dans les chemins creux au-dessus desquels les arbres forment berceau, sur les routes ensoleillées qui suivent les rives du Gave, au fond des nids de fraîcheur blottis dans les montagnes boisées, les échos parlent encore des héros béarnais que l'on vit aux croisades, au siège de Jérusalem, ou bien au cœur des épiques batailles, tantôt contre les Maures d'Espagne, tantôt contre Simon de Montfort. »

Fils de Gaston XI, Gaston-Phebus, « le prince à la chevelure dorée », a été longtemps considéré comme le fondateur de l'école béarnaise. On lui attribue, à tort il est vrai, une des chansonnettes les plus populaires non seulement de la région, mais de toutes les provinces méridionales : *Aquères mountines*[1]... Gentilhomme spirituel et généreux, il était, selon Froissart, « grand

1. On trouvera cette pièce parmi les poésies anonymes dont nous avons donné un choix.

clerc en fait de lettres, s'y connaissant et faisant lui-même des vers ». Nous ne savons si c'est à une telle source que le lyrisme a puisé, mais la poésie locale, en Béarn, a gardé une distinction, une grâce polie qui sent plutôt son air de cour que la rusticité. On sait peu de chose sur son évolution avant la Renaissance. Au XVIe siècle, le Béarn s'est légèrement francisé. La cour galante et lettrée de Marguerite de Valois se montra accueillante aux poètes de France, fuyant les persécutions, et sous les ombrages de Pau, observe M. Louis Batcave[1], au travers des méandres onduleux du parc du château, se murmuraient bien des rimes françaises. Le dialecte n'était pas non plus oublié; tout comme la littérature officiellement admise, il avait ses adeptes fervents et ses interprètes. A en croire une tradition qui s'est perpétuée, Jeanne d'Albret aurait invoqué, sur un thème populaire qui se chante encore de nos jours, *Nouste-Dame dou cap dou pount*[2] pour la naissance de Henri, le futur roi de France. Et tandis qu'un aumônier de cette dernière, Arnaud de Salette, s'appliquait à traduire en dialecte les psaumes du roi David, un chanteur bien intentionné consacrait à la célébration du terroir un volume entier. Ce livre, fort peu connu des bibliophiles, et moins encore des historiens, parut en 1551 sous ce titre : *Odes du Gave, fleuve en Béarn, avec les tristes chans à sa Caranite, par Bernard du Poey*, etc.[3]. Son auteur, assez obscur, et digne de l'être, était un gentilhomme de Luc. On l'appelait communément du Poy Monclar, sur ce qu'il avait passé sa première enfance à Monclar, où sa famille possédait quelque bien. Œuvre médiocre en réalité, et peu digne de voir le jour, cet éloge du Gave s'impose néanmoins comme le premier ouvrage en rime française publié en Béarn. Il faut le dire, l'apport de la littérature béarnaise jusqu'à la fin du XVIIe siècle est peu considérable, et le bagage des poètes ne dépasse pas souvent une honnête médiocrité. L'art en ce lieu

1. *Esquisse d'une histoire de la littérature béarnaise.* Nous devons beaucoup à cet ouvrage inédit, que son auteur, aussi érudit que bienveillant, nous a communiqué.

2. *Notre-Dame du bout du pont.* C'est le premier vers de ce huitain célèbre qu'on trouvera dans les recueils de Vignancour, sous ce titre : *Cantique entonnat per Jeanne d'Albret en accouchan d'Henric IV.* (Voyez entre autres l'édition des *Poésies béarnaises* de 1852.)

3. A Tolose, par Guyon Boudeville, 1551, in-12. Un exemplaire à la Bibliothèque de l'Arsenal, B. L., 8863. Voici un spécimen de la poésie de Bernard du Poey :

Gave de source argentine,
De tout le pays l'honneur,
Qui par ton eau cristalline
Sur tous fleuves es seigneur,

Gave flottant doucement,
Aymé des Muses pignées.
Qui prens cours heureusement
Des montagnes Pyrénées,

Gave par Bearn passant
Qui arrouses le vignoble,
Plus que voirre reluisant,
Tu es fameux et très noble...

n'évita pas l'écueil commun à toutes les productions du temps ; il tomba dans la controverse religieuse. Trop souvent la culture des lettres fut arrêtée par l'action des partis, à la fin de la Renaissance, et les écrivains se préoccupèrent de tout autre chose que de l'entretien des Muses. Les guerres de religion venaient à peine de finir et Henri IV de consolider le trône de sa race, que déjà les factieux tentaient de s'emparer du pouvoir. Le coup de poignard d'un Ravaillac fut néfaste à la desti-



LE BÉARN

née béarnaise. Peu après avoir fondé le parlement du Béarn, Louis XIII ordonna que l'idiome populaire serait banni du Palais. Chose singulière, en même temps qu'une telle décision frappait de stérilité l'usage du parler vulgaire, le béarnais produisait un de ses plus purs chefs-d'œuvre, donnant ainsi un éclatant témoignage de son génie. Il ne s'agit pas là, ainsi qu'on pourrait le croire, d'une œuvre copieuse, mais simplement de deux sonnets attribués tantôt à Jacques, tantôt à Jacob de Gassion, et qui en réalité furent l'ouvrage de ce dernier, frère consanguin de Jacques et oncle du maréchal de ce nom. L'un de ces petits poèmes vaut d'être cité en entier. Bien qu'il n'offre qu'une imitation d'une poésie due au cardinal Bembo, l'il-

lustre humaniste italien, que Ronsard et Antoine de Baïf avaient tenté, sans grand succès, de transporter en français, il apparaît comme le thème initial, le spécimen le plus parfait de toute la poésie béarnaise des temps modernes. On ne l'a point oublié, et tout bon Méridional s'en souvient à l'occasion. Qu'on en juge :

Quoan lou Printemps, en raübe pingourlade,
A heyt passa l'escousou deüs grands rets,
Lou cabiroü, per boums et garimbels,
Saüteriqueye, aü mieytan dé la prade.

Aü bèt esguit de l'aübe ensafranade,
Prenen la fresque aü loung deüs arribets,
Miroilla es ba dehens l'aygue aryentade;
Puch seü tucoü, hé cent arricouquets.

Deüs càs courrens, craing chic la clapiteye;
Eth se tien saüb : més en tan qui houleye,
L'arquebusé lou dà lou cop mourtaü.

Ataü bibi, chens tristesse, ni mieye,
Quoan ü bet oueil m'ana hà per enbeye,
Aü miey deü cô, bère plague leyaü[1].

Lorsque, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, Jean-Henri de Fondeville s'essaya en un genre appelé à devenir notoire, il ne fit que suivre la voie tracée par Gassion. Non qu'il ait emprunté à cet aîné ses ressources originales, mais il exploita après lui un domaine accessible au goût traditionnel. Fondeville a cultivé avec un égal mérite presque tous les genres, depuis la pastorale jusqu'à la satire religieuse. Il a fait l'admiration de ses contemporains en écrivant la *Pastourale deü paysan*, farce dans le goût moliéresque dont la représentation sur des théâtres de plein air a réuni sans cesse les suffrages du peuple. Enfin, on lui doit encore des poèmes de circonstance, et nul doute qu'il fût considéré comme un des créateurs de la poésie bucolique, si son œuvre était arrivée au complet jusqu'à nous. Il est temps de l'observer, les auteurs béarnais, désireux surtout de réjouir ou d'émouvoir leurs contemporains, se soucièrent assez peu de recueillir leurs ouvrages. Aussi ces derniers se perdirent ou vinrent grossir le patrimoine anonyme de la littérature populaire. C'est dans ce patrimoine qu'il faut rechercher les

1. Voici la traduction de ce poème :

Quand le printemps, en robe émaillée, — A fait passer la rigueur des grands froids, — Le chevreuil, par sauts et par bonds, — S'ébat au milieu de la prairie.

Au beau lever de l'aube dorée, — Il prend le frais le long des ruisseaux : — Il s'avance dans l'onde argentée ; — Puis il fait cent gambades sur le pré.

Des chiens courants il craint peu les aboiements : — Il se croit bien sûr ; mais pendant qu'il folâtre, — Le chasseur lui donne le coup mortel.

Ainsi, je vivais sans tristesse ni douleurs, — Quand un bel œil s'en vint par jalousie me faire, — Au beau milieu du cœur, une profonde blessure.

menues productions du chevalier Despourrins. Avec Despourrins, la poésie béarnaise connut l'apogée de sa grandeur. Bien que l'inspiration de ce poète rappelle trop vivement Théocrite et Virgile et ne renouvelle guère le genre des Racan, des Segrais et même des Fontenelle, ses chants n'ont cessé d'être goûtés par ceux-là qui les lui inspirèrent. Tendres et mélancoliques, ils ont un charme qui les distingue de tout ce qu'on pourrait leur opposer ou leur comparer. Ces airs menus, ces couplets gracieux, où les mœurs et les usages des bergers survivent en un décor qui leur est propre, ce n'est peut-être pas l'image fidèle du Béarn, ainsi qu'on l'entend de nos jours, mais c'en est l'idéalisation. Et c'est si vrai, que l'art n'a guere évolué sur ce sol et que les rimeurs qui depuis s'y sont succédé n'ont jamais mieux exprimé leurs sentiments et ceux de leurs compatriotes qu'en recourant à l'imitation de l'aimable chanteur qui les précéda.

La liste serait longue des élèves de Despourrins. Nous n'avons guère l'intention de la dresser; on nous passera seulement quelques noms parmi ses heureux continuateurs. Tout d'abord Henri d'Andichon, noëlliste, mêlant le goût de l'idiome national au souvenir de l'ancien français, puis Théophile Bordeu, né à Izeste (1722-1776), grand médecin du XVIIIe siècle que de graves préoccupations ne détournèrent pas de la poésie locale. On lui donne une petite pièce commençant par ce vers : *Pay, may, rays et sourines* (*Père, mère, frère et sœurs*), d'une saveur tout archaïque et que les montagnards entonnent encore aujourd'hui. Après Bordeu, citons Paul-Jérémie Bitaubé (1732-1808), traducteur d'Horace et versificateur champêtre, Pierre Houcastremé (1742-1815), avocat brouillon et polygraphe (on lui attribue sans preuve des pièces d'origine douteuse); Nicolas Cazalet (1743-1817); Casaux, et surtout Mesplès (lisez de Mesplès), avocat général au parlement de Béarn, dont les vers rieurs et bachiques n'ont rien perdu de leur pureté[1]. Nous abordons enfin le XIXe siècle sans que la production poétique diminuât. Au contraire, semble-t-il, les rimeurs béarnais n'ont jamais paru aussi nombreux.

Voici d'autres poètes du cru : Vincent de Bataille ; Marie Blanque d'Osse (1765-1849), poétesse du genre des « vocératrices » de Corse, et dont les *aurosts*[2], sortes de lamentations rythmées,

1. Les gracieuses compositions de Mesplès ont été recueillies en partie et publiées par Vignancour dans ses recueils collectifs.

2. Quelques-uns de ces curieux poèmes ont été recueillis par Vignancour. « C'était un usage, encore pratiqué dans la vallée, il y a quelques années, — écrivait ce dernier éditeur en 1852, — mais qui chaque jour tend à s'effacer, d'accompagner par des chants funèbres les morts jusqu'à leur dernière demeure. Ces chants, composés,

évoquent les temps héroïques des pleureuses à gage; puis François Destrade, d'Oloron (1824-1864), artisan poète; l'abbé Garet, Jean Hatoulet, de Pau, philologue et chantre rustique, dissimulé dans les recueils sous le pseudonyme de Sophie; A. Julien, E. Picot, Sylvain Lamolère, Narcisse Laborde, de Saint-Médard (1835-1882)[1], Alexis Peyret de Pau (1826-1902), J.-L. Boudat[2], Pierre-Daniel Lafore, Auguste Peyré, Antonin Montaut, d'Oloron, que sais-je encore?

Ici le romantisme, quoique d'un faible retentissement, a eu son émule en Xavier Navarrot, celui-là qu'on a surnommé, non sans justesse, le Béranger du Béarn. Navarrot a ouvert, dit-on, à la Muse pyrénéenne une route inconnue : la malice, l'esprit caustique, la vérité de mœurs et de langage qui sont la marque particulière de ses chansons les ont répandues dans le Midi. Son succès a été tel qu'il a éclipsé parfois ses contemporains et qu'il domine encore le lyrisme béarnais. Après lui c'est à peine si on se souvient de ces deux gloires de clocher : Pierre-Gaston Sacaze (1797-1893), pasteur et savant naturaliste qui a célébré éloquemment ses montagnes, et le tendre et mélancolique Vignaucour, dont le bagage poétique a plus contribué sans doute que ses réimpressions d'anciens textes à faire aimer et connaître la petite patrie.

Que nous réserve actuellement l'art béarnais, et en particulier ce mouvement du félibrige qu'on a vu s'imposer récemment lors de la fondation à Pau d'une école dite de Gaston-Phœbus? Ceux-là ont le devoir de nous le dire qui se sont rangés sous la bannière des nouveaux venus. Déjà on cite maints noms notoires : Adrien Planté, Simin Palay, fils de Yan Palay, le conteur rustique, l'abbé Labaig-Langlade (l'une de ses productions, *Lou Cabinet de la nobi,* fait autorité, au point de vue philologique), Lacaze, le docteur Lacouaret (Al Cartero), Pierre-Daniel Lafore, Henri Pellisson, etc., mais ils ne se sont point imposés jusqu'ici à l'égal des anciens maîtres. Nous attendons pour les juger qu'ils aient balancé l'œuvre émouvante, profonde, de cet exquis impressionniste en langue française qu'est Francis Jammes, le bon poète orthésien[3].

psalmodiés d'une voix dolente par des femmes, avaient pour objet de retracer les principales circonstances de la vie du défunt... »

1. On lui doit de nombreux recueils. Un de ses poèmes, *La Cansou dou Biarn,* est célèbre dans toute la province.

2. On consultera fructueusement sur ce dernier l'intéressante étude de M. A. Laborde Milaa : *Un Elégiaque béarnais, J.-L. Boudat (1820-1896),* Pau, imprim. Garet (1904, in-8°).

3. On a pu l'observer, les poètes d'expression française sont peu nombreux en Béarn. Citons, parmi les romantiques, Ch. Ladière. Ses *Œuvres dramatiques,* publiées en 1856, par Michel Lévy, un vol.

On l'a écrit[1], peu d'idiomes méritent d'être comparés au béarnais pour la richesse des vocables et l'harmonie. La synonymie presque inépuisable des termes permet d'en varier à l'infini le choix et les nuances. « Tout substantif et adjectif a son diminutif et son augmentatif, ce qui attache à ces mots, au gré de celui qui les emploie, des idées agréables ou désagréables. Le diminutif se forme en ajoutant à la fin du mot les syllabes *et, ette,* pour exprimer la joie, le plaisir; *in, ine,* pour exprimer l'amitié, la tendresse, l'amour, *ou, ot, otte,* pour exprimer la pitié, le mépris. L'augmentatif se forme en ajoutant les syllabes *as, asse;* il sert à exprimer la haine, le dédain, le ridicule, etc. Ainsi de *hemne* (femme), on fait *hemnette* (petite femme gentille), *hemnine* (jolie petite femme, aimée, chérie), *hemnou* ou *hemnotte* (pauvre petite femme que l'on plaint ou méprise), *hemnasse* (femme gigantesque, désagréable à voir ou que l'on hait); *hemnassasse* (femme odieuse ou détestée). Le béarnais doit en outre sa douceur, comme la langue italienne, au grand nombre de voyelles qui entrent dans sa composition et qui forment les finales de presque tous les mots; leur prononciation est longue ou brève, douce ou forte. La manière dont celles-ci sont accentuées indique les différentes modulations et constitue cette prosodie, cette harmonie, ce nombre, qui font du parler vulgaire en Béarn le plus doux, le plus savoureux, sans contredit, des dialectes méridionaux. »

Bibliographie. — *Poésies béarnaises,* recueillies et publiées avec une trad. française et les airs notés par E. Vignancour, Pau, imprim. E. Vignancour, 1827, 1852 et 1860, in-8°. (Voir principalement cette dernière édition, la plus complète de toutes.) — A. Mazure, *Histoire du Béarn et du pays basque,* Pau, imprim. E. Vignancour, 1839, in-8°. — Fr. Rivarès, *Chansons et airs populaires du Béarn;* Pau, E. Vignancour, 1844, in-8°. — Gustave Bascle de Lagrèze, *Essai sur la langue et la littérature du Béarn;* Bordeaux, G. Gounouilhou, 1856, in-8°. — Victor Lespy, *Les Illustrations du Béarn;* Pau, 1856, in-8°. (On consultera avec fruit du même : *Grammaire béarnaise,* 2e édit., 1880; *Dictons et Proverbes du Béarn,* 2e édit., 1875; *Dictionnaire béarnais ancien et moderne,* 1887 [en collab. avec Paul Raymond].) — C. de Picamilh, *Statistique générale des Basses-Pyrénées;* Pau, imprim. E. Vignancour, 1858, 2 vol. in-8°. — F. Couaraze de Laa, *Les Chants du Béarn et de la Bigorre,* etc.; Tarbes, typ. de Th. Telmon, 1861, in-8°. — Pascal Lamazou, *Chants pyrénéens;* Pau, in-12, contiennent un singulier poème, *Coarraze,* légende béarnaise du XVIe siècle.

1. *De l'Idiome béarnais,* notes de Hatoulet publiées dans le recueil de *Poésies béarnaises* formé par Vignancour, 2e édit., 1852.

Cachau, 1869, in-4°. — Th. de Puymaigre, *Chants populaires recueillis dans la vallée d'Ossau ;* Romania, 1874, III. — Sylvain Lacoste, *Recueil de versions gasconnes,* etc., 1902, in-18. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir ;* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18. — Charles Simond, *Chansons du Béarn ;* Paris, H. Gautier, s. d., plaq. in-8°. — Louis Batcave, *Esquisse d'une Histoire de la littérature béarnaise,* manuscrit.

Voir en outre : *Revue d'Aquitaine ; Revue de Gascogne ; Rebiste gascoune ; Reclams de l'Escole Gastou Febus ;* les *Almanachs deu Bon Biarnès e deu Franc Gascon,* et surtout les anciens almanachs béarnais du XVIIIe siècle.

POÉSIES ET CHANSONS DIVERSES

LA CAPTIVITÉ DE FRANÇOIS Ier

Quand le roi partit de France,
Conquérir d'autres pays,
A l'entrée de Pavie
Les Espagnols l'ont pris.

— Rends-toi, rends-toi, roi de France,
Sans cela, tu es mort ou pris.
— Comment serais-je le roi de France,
Quand jamais je ne l'ai vu?

On lui leva l'aile du manteau,
On y vit la fleur de lis;
On le prend, on le lie,
Dans la prison on l'a mis.

Dedans une tour obscure
Où jamais ne se vit soleil ni lune,

LA CAPTIVITAT DE FRANÇOIS Ier

Quoan lou rey parti de France,
Counquéri d'aütes pays,
A l'entrade de Pavie
Lous Espagnols bé l'han pris.

— Ren-té, ren-té, rey de France!
Que si nou, qu'és mourt ou pris.
— Quoan seri lou rey de France?
Que jamey jou nou l'hey bis.

Qu'eü lheban l'ale deü mantou,
Trouban l'y la flou de lys;
Qu'eü me prenen, qu'eü liguen
Dens la prisou que l'han mis.

Dehens ne tour escure
Jamey sou ni lue s'y ha bis,

Sinon par une petite fenêtre,
Un postillon vit venir.

— Postillon, quelles lettres tu portes ?
Que raconte-t-on à Paris ?
— La nouvelle que je porte,
Le roi est mort ou pris.

Reviens-t'en, postillon, en poste,
Reviens-t'en à Paris;
Recommande-moi à ma femme
Ainsi qu'à mes enfants petits.

Qu'ils fassent battre monnaie,
Celle qui se trouve à Paris,
Qu'on m'en envoie une charge
Pour me racheter au pays!

(*Poésies béarnaises;* Pau, Vignancour, 1860.)

Si nou, per ûe frinestote,
U postilhou bet béni.

— Postilhou, qué lettres portes?
Qué s'y counte tà Paris?
— La nouvelle que jou porti,
Lou rey qu'es mort ou bien pris.

— Tourne-t'en, postilhou, en poste!
Tourne-t'en en tà Paris!
Arrecoumendem à ma féme
Tabé mous infants petits!

Que hassen batte mounède,
La que sie dens Paris;
Que m'en embien ûe cargue
Per rachetam' aü pays!

CHANSON DE GASTON-PHEBUS[1]

Ces montagnes, qui sont si hautes,
M'empêchent de voir où sont mes amours,
Dériton, ton, ton, déritaine,
Où sont mes amours.

Si je savais les voir ou les rencontrer,
Je passerais l'eau sans peur de me noyer.
Dériton, ton, ton, déritaine,
Sans peur de me noyer.

Ces montages s'abaisseront,
Et mes amourettes alors paraîtront
Dériton, ton, ton, déritaine,
Alors paraîtront.

CHANSON[2]

Maudit soit l'amour,
La nuit comme le jour,

CANSOU DE GASTOU FEBUS

Aquères mountines qui ta haütes soun
M'empèchen de bédé mas amous oun soun,
Deritoun, toun, toun, deriténe,
Mas amous oun soun.

Si saby las bedé ou las rencountra,
Passeri l'ayguette chens poü d'em néga,
Deritoun, toun, toun, deriténe,
Chens poü dé'm néga.

Aquères moutines qué s'abacheran,
Et mas amourettes qué parécherau,
Deritoun, toun, toun, deriténe,
Que parécherau.

CANSOU

Maüdit sie l'amour,
La noueyt coume lou dié,

1. Cette pièce, la plus populaire sans aucun doute des chants béarnais, a été attribuée à Gaston-Phebus. (Voir notre notice.) Le texte que nous en donnons ici est extrait du recueil de Rivarès : *Chansons et Airs populaires du Béarn*, Pau, 1844.
2. Frédéric Rivarès, *Chansons et airs populaires*, etc., 1844.

Mon Dieu !
Que de larmes me coûte
Cet adieu !

Ne cherche pas à me consoler,
Laisse-moi dans la tristesse
Pleurer ;
Ma volage maîtresse
Vient de me quitter.

Un nouvel amant,
Lorsqu'elle était la plus aimée
D'amour,
L'a fait changer ;
Pauvre de moi !

Ne m'en parle plus,
De cette malheureuse,
Jamais :
La vie m'est plus affreuse
Quand je la vois.

Moun Diü !
Quoand dé larmes mé coste
Aquét adiü !

Nou'm boulhes counsoula,
Lèche'm dens la tristesse
Ploura ;
Ma boulatgé mestresse
Bién dé'm quitta.

U nabèt aymadou
Quoand plus ère bésiade
D'amou,
Qué la'm a capbirade ;
Praübé dé you !

Nou'm en parlés pas mey,
D'aquère malurouse,
Yamey :
La bite m'ey affrouse
Quoand you la bey.

HENRI DE FONDEVILLE

(1633-1705)

Jean-Henri de Fondeville, bourgeois de Lescar, avocat au parlement de Navarre, naquit dans cette ville vers 1633 et mourut en 1705. On a de lui, en idiome béarnais, « dont il possède toutes les finesses », selon l'expression de M. de Laussat (Cf. *la Société béarnaise,* p. 26), plusieurs pièces de poésie. Une d'entre elles a suffi jusqu'ici à rendre sa mémoire populaire : c'est la *Pastourale deu paysan qui cerque mestiè à son hil chens ne trouba à son grat. Pesse divertissente et conegude en Bearn ainsi que d'aütès oubratgis deu medich authou. En quoate actes* (la Pastorale du paysan à la recherche d'un métier pour son fils, etc. Pièce divertissante... suivie d'autres ouvrages du même auteur. En quatre actes); Pau, F.-P. Vignancour, 1767, in-8°. Il existe, à notre connaissance, une réimpression de cet ouvrage à la suite des *Poésies béarnaises* de Vignancour, édit. de 1860. Des autres productions de Fondeville qui sont arrivées jusqu'à nous, il est bon de citer encore : *Calvinisme de Béarn, poème béarnais publié pour la première fois avec une notice historique et un dictionnaire béarnais-français par Hilarion Barthery et L. Soulice* (Pau, L. Ribaut, 1880, in-8°), ainsi qu'un fragment de poème : *Réception à Pau de Henri IV, roi de Navarre,* inséré par G. Bascle de Lagrèze dans son *Essai sur la langue et la littérature du Béarn* (Bordeaux, G. Gounouilhou, 1856, in-8°). On nous saura gré de trouver plus loin ce fragment curieux. On lui attribue encore, mais sans vraisemblance, une autre pastorale en trois actes, composée lors de l'érection de la statue de Louis XIV à Pau.

Théophile Bordeu, qui fut un bon poète en son temps, a confondu cet auteur avec un Jean-Henri de Fondeville, médecin, de la même famille, mort en 1723. Il ne laisse pas néanmoins de reconnaître à celui-là de réelles qualités littéraires et une verve railleuse qu'on ne trouve pas souvent chez les rimeurs du Béarn, assez enclins à l'élégie.

Fondeville fait parler aux paysans le pur béarnais, aux bourgeois éclairés le pur français, et aux « demi-bourgeois » un dialecte assaisonné de français. La *Pastorale du paysan* est une

agréable satire des mœurs du XVIII[e] siècle qui n'a peut-être pas sa pareille dans une autre littérature.

Bibliographie. — G. Bascle de Lagrèze, *Essai sur la langue et la littérature du Béarn*, etc. — Hilarion Barthery et L. Soulice, *Notice sur la famille et les œuvres de Fondeville*, édit. du *Calvinisme de Béarn;* Pau, 1880, in-8°.

RÉCEPTION A PAU DE HENRI IV, ROI DE NAVARRE, ET DE MARGUERITE DE VALOIS[1]

Notre roi voulut se retirer dans son nid,
Il se fit suivre de sa femme, Marguerite.
. . . .
Alors, par tout le Béarn, grande fut l'allégresse
Des peuples, des barons et de la noblesse.
Quand on sut l'arrivée du roi avec sa femme,
Les seigneurs des Etats aussitôt s'émurent;
Et il fut convenu de faire grosse dépense
Pour le recevoir à Pau avec grande magnificence.
Les barons et les gentilshommes montèrent tous à cheval
Et allèrent au-devant le trouver à Roquefort.

TEXTE

Nousté rey qué boulou retiras en soun nid,
Et hé segui dab ed sa moulhé, Margalide.
. . . .
Lasbets per tout Béarn granne hou l'allégresse
Deüs poples, deüs barous y de la gentilhesse,
Quoan lou départ deü rey dab sa moulhè saboun,
Lous seignous deüs Estats détire s'esmaboun;
Et qué hou counbiengut de ha grosse despence
Per lou recébé à Paü dab gran magnificence.
Lous barous y gentius mountan touts a chibaü,
Et l'anan aüdaban a Roquebort troubaü.

1. Ce fragment d'un poème curieux pour l'histoire béarnaise est extrait de l'ouvrage de Gustave Bascle de Lagrèze, *Essai sur la langue et la littérature du Béarn*, publié en 1856.

De là il partit escorté de grande cavalerie.
Près de Pau, il trouva toute l'infanterie
De tous les capitaines joliment costumés,
Chacun avec ses lieutenants, porte-enseigne, soldats.
Aussitôt que notre Henri ils aperçurent de loin,
Les tambours à grands coups en publièrent l'arrivée,
Le bataillon parut mesuré au compas,
Sur le bord du chemin environ de quinze pas,
Par où il fallait alors que notre roi passât.
Aussitôt qu'il arriva, il s'approcha du bataillon.
Le premier, le commandant lui fit le salut ;
Ensuite, tous à la fois, les autres le saluèrent.
Capitaines, lieutenants, très propres et hardis,
Chacun avec leurs piques, firent de grands gestes au roi.
On vit alors aussi les enseignes voler,
Et de tous les cantons les couleurs vaciller.
A côté, les tambours faisaient grand tapage.
Puis de coups de mousquet suivit le fracas.
Et quand tout fut fini, on cria : « Vive le Roi! »
Jamais on n'avait entendu de cris aussi joyeux.
Puis par les routes le bataillon défile,

De là, parti séguit de grand chibalerie.
Près de Paü que trouba toute l'infanterie
De touts lous capitaàs lestement accoutrats ;
Chascu dab loctenents, porte enseigne y souldats,
Taleü que nouste Heuric aperceboun de biste
Lous tabards à grans trucqs né publican l'aübriste.
Lou batailhou paré mesurat aü coumpas,
Aü coustat deü cami mirous de quinze pas,
Per oun caló lasbets qué nouste rey passesse.
Taleü coum arriba, deü bataillou s'apresse,
Et lou salut lou hé permè lou coumandan,
Puchentes eu à cop lous aüts lou saludan,
Capitaàs, loctenents, hère propis y lestes,
Chascu d'ab mieye pique au rey qùi hen grans gestes.
L'on bi tabés lasbets las enseignes boula.
Et de touts lous parsaàs las coulous trémoula.
A coustat lous tabards hasen gran brounitère,
Puix deüs cops de mousquet ségui la périglère.
Et quon hou tout finit cridan : « Bibe lou Rey ! »
Que crits de ta gaüyous n'aben aüdit jamey.
Despuix per lou cami lou batailhou défile,

Marchant devant le roi jusque dans la ville,
De là droit au château, où aussi un peu,
Quand le roi fut dedans, on tira des coups de mousquet.
Donc alors à Pau se passèrent plusieurs jours
En faisant des saluts au roi avec grande cérémonie.
Les premiers qui parlèrent [furent] les seigneurs des Etats
Assemblés en corps d'évêques et d'abbés,
Barons, seigneurs, cavers, domengers et jurats
Des vallées, villes et bourgs, richement costumés,
Monsieur Paul de Béarn, évêque de Lescar,
Qui porta la parole et fort bien s'expliqua;
Car le roi lui dit, quand finit sa harangue,
Qu'il n'avait jamais ouï si belle langue.

Marchan daban lou rey dinque dehens la bile.
De là dret au castèt, oun tabé bèt chiquét,
Quoan hou lou rey dehens tiran cops de mousquét.
Dounques lasbets à Paü se passan hère dies
En han saluts aü rey dab grans cérémounies.
Tout parmè que parlan lous seignous deüs Estats,
Assemblats touts encôs d'abesques y d'abbats,
Barous, seignous, cabès, domengès y jurades
De vals, biles y bourgs, richement accoutrades,
Mussen Paul de Béarn, abesque de Lescàa,
Qui pourta la paraüle y fort plaà s'expliqua ;
Gar lou rey lou digou, quoan fini sa harengue,
Que n'abé pas aüdit jamès ta bère lengue.

CYPRIEN DESPOURRINS

(1698-1749)

Le plus ancien et le plus célèbre des poètes du Béarn, Cyprien Despourrins, naquit en 1698, à Accous, dans la vallée d'Aspe. Sur les bords de la Berthe, entre Bedous et Accous, au pied d'un rempart de granit appelé la Pène d'Esquit, sur un monticule s'élève encore, dit-on, la maison où le « Théocrite » des Pyrénées passa son enfance. Ses ancêtres, comme les autres habitants de la contrée, étaient pasteurs. Un d'eux, ayant fait fortune en Espagne, acheta à son retour l'abbaye de Juzan, laquelle lui donna, entre autres privilèges, « l'entrée aux états, la nomination à la cure d'Accous, alternativement avec les Pères du couvent de Sarrance, la jouissance de nombreuses dîmes et le droit de péage à la porte d'Aspe ». Pierre, le père du poète, suivit la carrière des armes, servit avec bravoure dans les armées de Louis XIV, et obtint du roi l'autorisation de faire sculpter au-dessus de sa porte trois épées que l'on y voit encore, en mémoire d'une victoire qu'il remporta sur trois gentilshommes étrangers. Il épousa Gabrielle de Miramont, des environs d'Argelès, qui lui donna trois fils : Cyprien, notre poète; Joseph, qui devint curé d'Accous, et Pierre, vicaire de la même paroisse. Cyprien Despourrins avait hérité du courage et de la hardiesse paternelle. Une anecdote le prouve. Se trouvant offensé, un jour, à Eaux-Bonnes, il envoie son valet à la maison paternelle, afin de querir son épée. Son père la lui fait remettre, mais, soupçonnant une affaire d'honneur, suit le messager, franchit les montagnes escarpées d'Escot et de Benou et arrive tout d'une traite à Eaux-Bonnes. Là, il apprend que son fils s'est enfermé dans une chambre avec un étranger. Il entre dans la maison, et, percevant un cliquetis d'armes, attend impassible l'issue du combat. Enfin le bruit cesse, le jeune Despourrins sort précipitamment et trouve aux écoutes son vieux père, l'épée sous le bras, prêt à prendre sa place s'il eût succombé.

En 1746, Despourrins, qui n'avait guère quitté ses « chères montagnes », préférant le commerce de ses compatriotes à la fréquentation d'une cour à laquelle il eût pu faire figure, fut appelé à succéder aux siens. Il vendit ses propriétés d'Aspe et

alla s'établir à Saint-Savin, dans la vallée d'Argelès, au pays de sa mère, où l'on montre encore son château de Miramont. C'est là vraisemblablement qu'il composa ses airs les plus célèbres, ceux du moins qui l'ont immortalisé; mais, fidèle à sa petite patrie, il conserva à toutes ses productions l'empreinte du sol natal. Ses frères étant musiciens, il se faisait accompagner d'eux pour chanter ses romances béarnaises, *La haüt sus las mountagne*, *Dé la plus charmante anesquette,* et cette chanson si originale *Dé cap à tu soy, Mariou,* que Louis XV ne cessait de demander au fameux Jeliotte.

La légende locale rapporte que le dimanche, soit à Accous, soit à Saint-Savin, il se plaisait à réunir dans la maison de ses ancêtres les jeunes gens du village, garçons et filles, et les invitait à l'ouïr, ou bien à danser gaiement jusqu'à ce que la cloche de vêpres sonnât. C'étaient alors des mœurs patriarcales, simples et naïves, qui se sont perdues, mais dont le souvenir survit encore... Cyprien Despourrins mourut à Argelès en 1749. En 1840 une souscription fut ouverte par le *Mémorial des Pyrénées,* afin de glorifier par la pierre la mémoire du chantre béarnais. Un simple monument, sorte de petit obélisque, s'élève aujourd'hui au lieu qui le vit naître. Il porte l'inscription suivante : « C'est au pied de ce site enchanteur que le poète populaire, inspiré par la belle nature qui l'entourait, a composé ses poésies les plus gracieuses. » Et au-dessous : « Au poète d'Espourrins[1], 1698-1749. » Deux autres inscriptions ont été gravées sur le marbre, où figure le portrait de Despourrins.

« Empreintes d'un singulier et gracieux mélange de l'inspiration classique et du sentiment champêtre, a-t-on écrit[2], les chansons de Despourrins ont l'accent des idylles grecques et des églogues virgiliennes. Douces et tendres, parfois graves et tristes, leur mélodie, naïve et bizarre, respire la fraîcheur et la paix des montagnes, le calme des vallées. Elles ont un charme mélancolique qui les distingue de toutes les autres poésies champêtres. Presque toujours elles parlent de la vie, des bergers, soit qu'elles dépeignent leur bonheur sans ambition, soit qu'elles redisent la plainte de quelque amour malheureux. Elles parlent au cœur du Béarnais et du Bigourdan, respectant leurs idées religieuses et traduisant leurs intimes pensées en notes touchantes, d'une expression caractéristique, toute différente de la romance française. »

Les poésies de Despourrins ont été imprimées au XIXe siècle par les soins de Vignancour. On les trouve dans les recueils suivants : *Estrées bearneses* (Etrennes béarnaises), Pau, imprim. Vignancour, 1820, in-12; *Poésies béarnaises,* ibid., 1827, in-8°;

1. Sur les registres d'état civil ce nom est ainsi écrit : Despourrins.
2. Charles Simond, *Chansons du Béarn,* introd.

les mêmes avec la traduction française, lithogr. et musique, 2e édit., ibid., juillet 1852, in-8°, et 1860, in-8°; *Cansous béarnaises de Despourrins et aütes*, 3e édit., ibid., 1866, in-12 (édit. popul.).

BIBLIOGRAPHIE. — A. Mazure, *Histoire du Béarn*, etc., Pau, Vignancour, 1839, in-8°. — A.-F. Ducuing [*Notice*]. Revue de Paris, mars 1843. — E. Vignancour, *Poésies béarnaises*, édit. de 1852, in-8°. — Bascle de Lagrèze, *Essai sur la langue et la littérature du Béarn;* Bordeaux, G. Gounouilhou, 1856, in-8°. (Voy., en outre, les études de Dugenné, du Pouey et F. Couarraze de Laa.)

CHANTS ET CHANSONS

I

Là-haut, sur les montagnes, un pasteur malheureux,
Assis au pied d'un hêtre, noyé de pleurs,
Songeait au changement de ses amours.

Cœur léger, cœur volage, disait l'infortuné,
La tendresse et l'amour que je t'ai portés,
Est-ce par là que j'ai mérité tes rebuts?

Depuis que tu fréquentes la gent de condition,
Tu as pris ton vol si haut que ma maison
N'est plus assez haute pour toi d'un étage.

Tes brebis avec les miennes ne se daignent plus mêler;

I

La haüt, sus las mountagnes, ù pastou malurous,
Ségut aü pè d'ù haü, négat dé plous,
Sounyabe aü cambiamen dé sas amous.

Cò leüyé, cò boulatyé, disè l'infortunat,
La tendresse et l'amou qui t'èy pourtat
Soun aco lous rebuts qui éy méritat?

Despuch qui tu fréquentes la yen dé counditiou,
Qu'as pres ù tà haüt bòl, qué ma maysou
N'ey prou haüte entà tu d'ù cabirou.

Tas oülhes dab las mies nou's dégnen plus mescla;

Tes superbes moutons, depuis ce temps,
Ne s'approchent des miens que pour les frapper de la corne

De richesses, je me passe, d'honneur, de qualité;
Je ne suis qu'un pasteur, mais il n'y en a aucun
Que je ne surpasse en amitié.

Encore que je sois pauvre, dans mon petit état,
J'aime mieux mon béret tout pelé
Que le plus beau chapeau galonné,

Les richesses du monde ne font que donner du tourment;
Et le plus beau seigneur, avec son argent,
Ne vaut pas le pasteur qui vit content.

Adieu, cœur de tigresse, bergère sans amour,
Changer, tu peux bien changer de serviteur,
Jamais tu n'en trouveras un tel que moi.

II

Ainsi que la rose nouvelle,
Ainsi que le bouton entr'ouvert,

Touns superbès moutous, despuch ençà,
Nou's approchen deüs mès, qu'ent aüs tuma.

Dé richesse mé passi, d'aünous, dé qualitat;
You nou soy qu'ü pastou; mès nou'n y a nad
Qué n'eüs surpassi touts en amistat.

Encouère qué sy praübé, dens moun petit estat,
Qu'aymi mey moun berrét tout espelat,
Qué nou pas lou plus bèt chapeü bourdat.

Las richesses deü moundé nou hèn qué da turmén;
Et lou plus bét seiguou, dab soun aryén,
Nou baü pas lou pastou qui biü counten.

Adiü, cô dé tigresse, pastoure chens amou,
Cambia, bé pots cambia dé serbidou,
Yamey nou'n trouberas ü taü coum you.

II

Ataü quoan la rose ey nabère,
Quan ey miey ubert lou boutou,

Ainsi Philis sur sa joue
Avait posé le vermillon.

Comme le soleil, elle était brillante,
Aussi tendre que la rosée.
Malheur qu'elle fût si belle
Ou que je fusse si amoureux.

Elle m'a banni de sa présence,
Je ne peux m'empêcher de l'aimer.
Contre l'amour que peut l'absence?
Elle ne fait que l'augmenter.

Pasteurs, qui n'avez encore
Goûté que plaisirs et douceurs,
Gardez-vous surtout d'aimer beaucoup
Si longtemps vous voulez vivre heureux.

III

Au monde il n'y a pas de pasteur
  Aussi malheureux que moi!
Jamais personne ne le croirait;

Ataü qu'abé, sus la machère
Paüsat, Philis, lou bermilhou.

Coum lou sou clareyaute qu'ère,
Taü medich tendré coum l'arrous.
Malaye qu'estousse ta bère,
Ou qué you houy tant amourous.

Qué m'a bannit dé sa présence;
Qué nou'm pouch esta dé l'ayma:
Countré l'amou qué pot l'absence?
Ere nou hè que l'aümenta.

Pastourets, qui n'abèt encouère
Goustat qué plasés et douçous,
Gouardat-pé surtout d'ayma hère,
Si loung-tems boulét bibe urous.

III

Aü moundé nou y a nad pastou
  Ta malurous coum you!
Yamey arrés n'at crédéré,

Je ne connais aucun plaisir,
Depuis que le malheur
Est entré dans mon parc;

Le ciel s'était appliqué
A me donner une existence fleurie;
Au milieu de ma prospérité
J'avais une brebis dans mon parc,
Les rayons du soleil se cachaient,
Quand elle paraissait.

Je ne manquais ni d'or ni d'argent;
Que j'étais donc content!
La brebis, de son côté,
M'aimait; Dieu, quelle fatalité!
Tous mes plaisirs et mes joies
Sont changés en douleurs.

Celle qui sur le mont Ida
Remporta la pomme,
N'eut jamais autant d'éclat,
Ni ce beau port, ni tant de grâce;

You nou counechi nad plasé,
Despuch lou malur ey entrat
Dehens lou mé cledat.

Lou ceü bé's ère dibertit
A da'me estat flurit;
Aü miey dé ma prousperitat
Uc agnère aby dens lou cledat;
L'array deü sou qué's escounè
Quoan èro pareché.

Nou mancabi d'or ni d'aryén;
B'èri dounc you countén!
L'agnerette, deü sou coustat,
Qué m'aymabe; Diu, deü mé hat!
Touts mouns plasés et mas gauyous
Cambiats soun en doulous.

La qui dessus lou mount Ida
La poume renpourta,
N'abou yamey tán d'esplandou,
Ni ta bèt port, ni tant d'aüyou;

Le Dieu d'Amour était jaloux
   De cette belle fleur.

Quand je jouais du flageolet,
   Elle faisait des gambades;
Au milieu du troupeau, l'air gracieux,
Elle appelait les amours;
Et cent fois était répété
   L'air que je lui avais joué.

Quant aux autres pasteurs,
   Dieu! qu'ils étaient jaloux!
En vain ils lui firent des caresses,
Jamais ils ne gagnèrent rien;
Elle n'écoutait aucun son
   Que celui de mon hautbois.

Ainsi, je l'ai perdue,
   Mon Dieu! que j'en ai grand'peine!
Depuis que la brebis est morte, .
Jamais je n'ai pu dormir;
Depuis ce temps je suis resté
   Comme un idiot.

Yalous qu'ère lou Diü d'Amou
   D'aquère bère flou.

Quoan yougabi deü flayoulét,
   Hasè l'arricouquet;
Aü miey deü troupèt, l'air gaüyous,
Qué coumbidabe las amous;
Et cen cops qu'ère repetat
   L'air qui l'aby yougat.

Perço qui ère deüs aüts pastous,
   Diü, b'èren eths yalous!
En baganaüt la tarridan,
Yamey arré qué nou gagnan;
Ere n'escoutabe nad sou
   Qué lou deü mé clarou.

Ataü pergude qué sé' mey,
   Moun Diü! b'èy gran gouey!
Despuch l'agnere sé'm moury,
Yamey you n'èy poudut droumy;
Despuch ença soy demourat
   Coum û dissenciat.

HENRY D'ANDICHON

(1712-1777)

D'origine noble, Henri d'Andichon naquit en 1712 et mourut à Lembeye, le 21 mai 1777.

Après avoir été curé d'Aucamville, au diocèse de Toulouse, il devint archiprêtre de Lembeye, au diocèse de Lescar. Il était prieur de Saint-Martin de Maucourt, au diocèse d'Agen; il fut également abbé laïque d'Artigueloutan et de Montaner. Les Etats de Béarn du 11 avril 1762 l'admirent dans l'ordre de la noblesse, au titre du fief d'Assat. Quoiqu'il ait écrit un poème français sur *La Chasse aux Palombes* (Pau, L. Ribaut, 1875, in-8°), Henri d'Andichon est surtout connu comme noëliste. Ses noëls ont eu plusieurs éditions. Nous citerons les suivantes : *Noëls choisis nouvellement composés sur les airs les plus agréables, les plus connus et les plus en vogue de la province de Béarn* (Toulouse, Aug. Hénault, s. d., in-12; les mêmes (Pau, G. Dugué et J. Desbaratz, s. d., in-12); *Ibid.* (Bagnères-de-Bigorre, J.-M. Dossun, 1857, in-12). (Voy. en outre les recueils de poésies béarnaises de Vignancour). Rien n'est plus plaisant que la préface de cet ouvrage, où l'auteur exprime le vœu qu'on chante ses Noëls sur des airs réjouissants.

BIBLIOGRAPHIE. — Louis Batcave, *Esquisse d'une histoire de la littérature béarnaise*, ms.

NOEL

Célébrons la naissance
De notre aimable Sauveur;

NADAU

Celebrem la nechense
De nouste aimable Saubadou

Pleins de reconnaissance,
Adorons sa grandeur.

Voici le temps si attendu,
Le Messie est descendu.
Notre ennemi est confondu,
Dieu finit notre guerre :
Et le plus grand de tous les biens,
La paix sur la terre,
Règne pour jamais.

Dieu éternel comme son père
S'incarne au sein d'une Mère,
Il veut devenir notre frère;
Maître de la nature,
Il cache toute sa grandeur
Sous l'humble figure
De l'homme pécheur.

O Sauveur plein de bonté!
Si vous ne m'aviez tant aimé,
Qui, jamais, m'aurait racheté?
Ma désobéissance

Plés de recouuechense
Adouren sa grandou.

Aci lou tems tant attendut,
Lou Messie qu'ey descendut,
Nouste ennemic qu'ey counfoundut,
Diu fineich nouste guerre :
Et lou plus grand de tous los bés,
La pax dessus la terre,
Qué regne per jamés.

Diu éternel coumo soun pay
Et s'incarne au séé d'ue may,
Que bou debienne nouste fray;
Meste de la naturo,
Que cacho toute sa grandou
Debat l'humble figuro
De l'houmi peccadou.

O Saubadou pléé de bountat!
Si bous nou m'abet tant aymat,
Qui jamay m'auré rachetat?
Ma désobéissenço

M'avait d'abord condamné;
Mais par votre naissance
Mon sort est changé.

A l'exemple du Sauveur,
Afin de répondre à son amour,
D'un seul cœur aurons-nous assez?
Consacrons sans partage
Nos désirs, nos actions
A l'enfant béni
Qui vient souffrir pour nous.

(*Noëls*, etc.; Toulouse, Aug. Hénault, s. d.)

D'abord que m'abé coundamnat;
Més per boste nechenso
Moun sort qu'ey cambiat!

A l'exemple dou Saubadou,
En ta respoune à soun amou,
D'un cô soulet auram nous prou?
Counsacren chens partatjé
Noustes désirs, noustes actious
Au benadit Maynatjé
Qui bien souffri per nous.

XAVIER NAVARROT

(1799-1862)

Né le 7 ventôse an VII (25 février 1799), à Oloron, où ses parents occupaient un rang honorable dans la riche bourgeoisie de la ville, Xavier Navarrot fit ses études au lycée de Pau, puis à Toulouse dans un établissement libre. Licencié en droit de l'Université de Paris, il revint à Oloron vers 1820. Son séjour au pays natal fut de courte durée; deux ans après il repartait à Paris pour étudier la médecine. De retour en Béarn vers 1830, il s'y fixa définitivement, consacrant ses loisirs à la poésie et à la culture du dialecte local. Il ne cessa de chanter toute sa vie; il chanta jusqu'à sa mort, mais sans prendre soin de réunir ses compositions. C'était un esprit libéral, généreux dans toute l'acception du terme, et qui ne comprit l'importance de sa mission que lorsqu'il mit son talent au service de l'infortune. Son double but fut là : distraire ses compatriotes et relever le niveau intellectuel des individus. Il déploya à cette œuvre la plus grande activité, célébrant soit en béarnais, soit en français, toutes les joies de la vie, se dépensant aux fêtes de village, glorifiant la noce ou le berceau. Peu soucieux de sa littérature, on dit qu'il laissait ses couplets s'envoler sur des feuillets épars, sous forme de petites brochures qu'on ne gardait point.

Un ami fidèle, M. Michel, employé à la douane de Bedous, en recueillit un grand nombre et les copia. C'est dans le recueil manuscrit où ils figuraient, souvent incorrects, qu'on a puisé après sa mort pour former le seul volume qui ait paru sous son nom : *Chansons de Xavier Navarrot, publiées par V. Lespy;* Pau, imprimerie Veronese, 1868, in-12[1]. Encore est-il bon d'observer qu'un tel ouvrage, composé par les soins de son cousin, M. François Navarrot, et de M. le président Dartigaux, est loin de contenir tout ce qui est sorti de sa plume.

Xavier Navarrot eut des amitiés illustres. Béranger lui écrivit de nombreuses lettres, et Littré s'honora de son affection. Il

1. Nous ne croyons pas devoir faire figurer ici un mince volume de sa composition : *Estrées Bearneses, au proufieyt deus praubes* (Étrennes béarnaises, au profit des pauvres), Oloron, P. Serres, 1834, in-8°, 32 p.

mourut à Lucq-de-Béarn le 23 décembre 1862. Il possédait là — à 12 kilomètres d'Oloron — une propriété surnommée « Passama », dont il avait fait son ermitage. Ses restes reposent près de la sépulture de sa mère. Sa tombe porte une inscription en langue béarnaise qui l'honore.

En 1890, à l'occasion de l'inauguration de son buste à Oloron par les Félibres et les Cigaliers, on a fait paraître un choix succinct de ses poèmes : *Le Chansonnier d'Oloron, Navarrot*, précédé de la notice de Lespy (voy. édit. de 1868) et suivi d'Odes couronnées à un concours ouvert en son honneur.

BIBLIOGRAPHIE. — V. Lespy, *Notice*, en tête de l'édit. des *Chansons* de 1868. — Bourciez, *Etude sur Navarrot*; Revue du Béarn, 1904, p. 529, et 1905, p. 6.

CHANSON

Adieu, plaine de Bedous,
  Grande route d'Espagne,
A Aydiüs sont mes amours,
  Gravissons la montagne.

Adieu, plaine de Bedous,
  Gave qui l'enclaves,
Le sentier des amoureux
  Est celui des chèvres.
Conduis-moi à mes amours,
  Ruisseau qui le laves.

Mais déjà l'amour, tout doucement,
  Trop tôt nous sépare,
Gave, de plus en plus ;
  Car ton onde claire,

CANSOU

Adiü, plane dé Bedous,
  Camy naü d'Espagne,
D'Aydiüs qué soun mas amous,
  Puyém la mountagne.

Adiü, plane de Bedous,
  Gabé qui l'enclabes,
Lou sendè deüs amourous
  Qu'ey lou dé las crabes.
Conduisech-m'à mas amous,
  Rigoulét qui eü labes.

Mès deya l'amou, tout dous,
  Trop leü qué'ns separe,
Gaboulét, de plus en plus ;
  Car toun ounde clare

Quand je monte vers le haut,
  Vers le bas descend.

J'aime à rêver
  Le long de ta rive,
Entendre murmurer
  Ton eau vive;
Sur ta voûte à essayer
  Ma chanson plaintive.

En passant disons adieu
  Au géant de pierre,
Pyramide que le bon Dieu
  Couronna de lierre,
Quand il la dressa sur ta rive
  Comme un coquillage.

Tais-toi, tais-toi, ruisseau;
  Dans le bosquet d'Ichante
J'entends le rossignol
  Dont les accents m'enchantent.
Je retiens ma voix
  D'amour quand il chante.

Vite je passe ton petit pont
  Qui danse et tremble,
Au bruit des bonds
  De l'eau qui coule.

Quoan you'm en baü tà capsus,
  Capbat qué débare.

You qu'aymi de saüneya
  Lou loung dé ta ribe;
D'entené gourgouleya
  Toun ayguette bibe,
Sus ta boute d'essaya
  Ma cante plaintibe.

En passan, digam adiü
  Aü gigan de peyre,
Cascarét qué lou boun Diü
  Courouna dé yéyre,

Quoan lou quilha sus ta riü
  Coum ù courquilhèyre.

Caret, caret, rigoulét;
  Peü bousquét d'Ichante
Qu'enteni roussignoulét
  Doun la bouts m'encante.
You bé'm coupi lou siület
  D'amou quoan eth cante.

Leü passi toum poundiquét
  Qui danse et tremoule
Aü brut dé l'arricouquét
  Dé l'aygue qui coule,

Danse, danse, petit pont,
  Sur l'air qui vole.

D'ici je te fais mes adieux,
  Fuis vers la plaine;
Sur la hauteur paraît Aydius,
  Aydius qui m'appelle
Descendu comme l'avalanche, *mourbiüs!*
  De quelque ardoisière.

Adieu, plaine de Bédous,
  Grande route d'Espagne;
A Aydiüs sont mes amours,
  Gravissons la montagne.

LE VIEIL OLORON

D'un manteau bleu de ciel, les pics *t'amantèlent;*
Les deux *Gaves* d'argent, comme deux jumeaux qui coulent,
Te ceignent les côtés, et comme des diamants,
Du feu de leurs cailloux font reluire tes flancs.

Ton corset de remparts et de vieilles murailles,
Par le temps déchiré, laisse voir tes entrailles,
D'où sautent les maisons, pour se répandre sur le sol,
Par bonds, comme les moutons qui courent au soleil.

Danse, danse, poundiquét
  Sur l'ayré qui boule.

D'acy qué't hèy mouns adiüs,
  Houey tà la ribère;
Deu sarrot qué'm sort Aydiüs,
  Aydiüs qui'm apère
Bachat coum l'eslur, *mourbiüs!*
  De quaüque louzère.

Adiü, plane dé Bedous,
  Camy naü d'Espagne;
D'Aydiüs qué soun mas amous,
  Puyém la mountagne!

LOU BIEILH OULOUROU

Du mantou blu de ceü, lous pics qué t'amantoulon;
Lous dus Gabes d'argen, coum dus jumeüs qui coulon,
Qu'et cinton lous coustats, y coum dé diamants,
Deü houec dé lurs calhaüs hèn rélusi lous flancs.

Toun courset dé ramparts y dé bielhes muralhes,
Per lou temps esquissat, qu'enseigne las eutralhes,
Doun saüton las maysous, ta s'estéué s'aü soü,
Pinnan coum lous moutous qui bantà l'arrayoü.

Et ta robe au printemps, par le bon Dieu diaprée,
De bois, de champs, de prés, si joliment marquetée;
Lorsque tous les rayons du soleil y jouent,
Les amours avec les oiseaux doivent y faire leurs nids.

(*Poésies béarnaises*, II; Pau, Vignancour, 1860.)

Y ta raübe aü printemps, peü boun Diü pingourlade,
Dé boscs, dé camps, dé prats, tan béroy pigalhade,
Quoan y joguon deü sou lous arrays réunits,
Lous amous dab l'aüzet, bey dében ha lurs nids.

ÉMILE VIGNANÇOUR

(1797-1873)

Plus connu sous le nom d'Emile Vignancour, Jean-Paul-François-Emile Vignancour est né le 27 janvier 1797 à Pau, où son père, Jean-Antoine-Sylvestre, exerçait la profession d'imprimeur. Sa mère se nommait Suzanne-Adriette Canet. Après avoir fait ses études de droit et acquis le titre d'avocat, il reçut, le 5 juillet 1828, le brevet d'imprimeur. Emile Vignancour a beaucoup fait pour tirer de l'oubli quelques-uns de ses compatriotes et favoriser le mouvement linguistique béarnais; c'est justice de rappeler ici sa mémoire. Passionné de littérature populaire et, de plus, versé dans la connaissance du dialecte de sa province, il avait fait paraître en 1820, chez son père, un recueil de poésies, *Estrées bearneses* (Etrennes béarnaises), où se trouvaient réunies pour la première fois les meilleures chansons de Cyprien Despourrins et des poètes de son école. Encouragé par le succès qu'obtint cette publication, il donnait en 1827 une seconde édition, augmentée et suivie d'une traduction française (*Poésies béarnaises,* Pau, E. Vignancour, in-8°). Un avertissement placé en tête de cet ouvrage fixait les règles de l'idiome béarnais. Epuisée à son tour, cette édition ne tarda pas à être suivie d'une troisième (ibid., 1852), et enfin d'une quatrième plus étendue que les précédentes. Cette dernière, donnée au public en 1860 (*Poésies béarnaises,* etc., in-8°), renferme en quelque sorte tout ce que le Béarn a produit dans le domaine de la poésie. Elle contient non seulement les ouvrages de Despourrins, mais une foule de pièces attribuées à de nombreux rimeurs, tels la Pastorale du Paysan (*la Pastourale deu Paysan*) de Fondeville, les Noëls d'Andichon, ainsi que des poèmes anonymes. La musique notée, qui se trouve à la fin du volume, vient là comme pour compléter un choix qui fait honneur non seulement au goût, mais à la science de l'éditeur.

Poète lui-même, Vignancour a écrit quelques romances dans le genre de celles de Despourrins. Les plus célèbres sont celles qui portent ce titre : *Lou Printemps, Lou Depart deü pastou, Lou Retour deü pastou, Lou Mau d'amou* (le Printemps, le Départ du pasteur, le Retour du pasteur, le Mal d'amour). Une de ses petites compositions, *Bente saingris* (Ventre Saint-Gris), nous

fait connaître l'origine d'un juron de Henri IV, auquel (on le devine sans peine) un nom de femme, celui de Jeanne Saint-Gris, demeure attaché. On lui doit encore un fragment de poème, *L'Enfance de Henri IV* (traduit en français par M. Cabaret-Dupaty), dont le plan primitif devait comporter de plus amples développements et être consacré à la gloire du Béarnais.

Le vers d'Emile Vignancour — nous donne à entendre M. Louis Batcave, à qui nous devons la matière de cette notice — a de l'ampleur, de la grâce, une belle élévation morale, de même que sa langue a une grande pureté.

Emile Vignancour est mort le 24 mai 1873, en exprimant le désir que son imprimerie prît le nom de sa veuve.

BIBLIOGRAPHIE. — Louis Lacaze, *Les Imprimeurs et les Libraires en Béarn*; Pau, 1884, in-8°.

CHANSON

Venez, brebis et moutons,
  Avec la grande clochette,
Ici il ne fait pas bon pour vous,
  Partons pour la plaine.

Nous avons vu maint troupeau
  Quitter la montagne;
Avant que le froid n'arrive
  Gagnons la campagne.

Donne-moi cape et bâton,
  Quelques provisions;
Et pour mon fidèle Pigou
  Un morceau de *mesture*[1].

CANSOU

Sabiét, oülhes et moutous,
  Dab la gran campane,
Acy nou he bou per bous,
  Partim tà la plane,

Qu'abém bist mantù troupèt
  Quitta la mountagne;
Abans qu'arribé lou ret
  Gagném la campagne.

Balhatmé cape et bastou,
  Drin dé mascadure;
Et tà moun fidel Pigou
  U tros dé mesture.

1. Pain de maïs.

Voilà six francs, mon père,
  Et faites bonne chère;
Ne vous chagrinez pas tant, mère,
  Si Guillaume vous quitte.

Je vous laisse, pour vous bien chauffer,
  Un bon tas de bois,
De la farine pour faire du *milla,*
  Et deux vaches pleines.

Et toi, ma belle Annou,
  Sois-moi fidèle;
Si tu trahissais ton berger
  Tu serais bien cruelle.

Tu ne manqueras pas d'argent,
  Ne sois pas en peine;
Et tu auras en présent
  Une croix avec chaîne.

Mais je vois déjà briller
  L'aurore d'un beau jour;
Il est temps de se mettre en chemin,
  Que Dieu soit avec vous!

Venez, brebis et moutons,
  Partons pour la plaine;
Adieu, mes amours,
  Adieu, ma cabane!

Tiét cheys liüres, lou mé pay,
  Et hét boune bite;
Qué nou'p chagrinét tan, may,
  Si Guilhém pé quitte.

Qué'p léchi tà'p plà caüha
  Bon sarrot dé legues,
Harie tà'p hà milha,
  Et dues baques pregnes.

Et tu, la mie bère Annou,
  Siés-mé fidèle;
Si tradibes toun pastou,
  Bé serés cruelle.

Tu nou manqueras d'aryén
  Nou sies en peiné;
Et qu'aüras entà presén
  Ue crouts dab cadene.

Més qué bey deya lusy
  L'esguit d'û bèt die;
Qu'ey tems dé's mette en camy,
  Dab bous qué Diü sie!

Sabiét, oülhes et moutous,
  Partim tà la plane;
Adichat, las mies amous,
  Adiü, ma cabane!

FRANCIS JAMMES

(1868)

Chantre émouvant du Béarn, M. Francis Jammes n'est point né dans cette province, mais à Tournay, dans l'Astarac, aux confins du Bigorre, le 2 décembre 1868. Son grand-père maternel, Jean-Baptiste Jammes, était docteur en médecine à la Guadeloupe. Il mourut après avoir été ruiné par les tremblements de terre de la colonie. Le père de M. Francis Jammes naquit à Pointe-à-Pitre. Envoyé en France, chez des tantes, pour achever son éducation, il fit un court séjour à Tournay et devint receveur de l'enregistrement. Mort à Bordeaux, il est enterré à Orthez, où le poète n'a cessé depuis d'habiter avec sa mère. Pendant quelque temps, M. Francis Jammes occupa l'emploi de clerc de notaire dans une étude de cette dernière ville. « Celui qui rêvait, a-t-on dit, d'aller herboriser sous bois, près des sources fraîches, de courir avec ses chiens sur les bords du Gave, dut accepter l'atmosphère poudreuse des actes et des affiches et demeurer captif d'un morne bureau! Il s'en consolait en composant ses premiers poèmes, qu'il enfermait en de minuscules cahiers, hors commerce, et portant ce titre : *Vers*. Le succès aidant, des recueils copieux prirent la place des minces opuscules, et en quelques années on vit paraître : *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir* (Paris, Mercure de France, 1898, in-18); *Le Deuil des Primevères* (ibid., 1901, in-18); *Le Triomphe de la Vie, Jean de Noarrieu, Existences* (ibid., 1902, in-18); *Clairières dans le ciel* (ibid., 1907, in-18). « Cette poésie naïve, hésitante, faite uniquement d'émotion et de maladresse, étonna d'abord, ravit ensuite. Le côté un peu gauche, un peu tremblotant de ces vers, ne laissa pas que d'émouvoir ceux que les complications exagérées du style poétique avaient déçus déjà par leur vacuité : « Mon cœur a parlé comme un enfant,... » écrivait, dès le début, Francis Jammes. On souriait. Mais de ce balbutiement, un peu puéril, un peu mièvre, une voix plus mâle allait se dégager, de plus beaux accents allaient naître. Dès le début de son recueil *De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir*, l'auteur pouvait dire : « Mon Dieu... j'ai parlé avec la voix que vous « m'avez donnée. J'ai écrit avec les mots que vous avez ensei- « gnés à ma mère et à mon père qui me les ont transmis... » Rien

de moins compliqué. Ce qui surprend, ce qui enchante, dès le début, dans Jammes, c'est l'accent de vérité, d'exactitude émouvante. A une époque où se multipliaient les écoles de lettres, l'étonnement fut profond de voir un poète qui — dès le début de son œuvre — se manifestait si purement personnel, si ingénument vrai. Lui-même, avec ardeur, réclame sa liberté : « Ma « forme, dira-t-il au début du *Deuil des Primevères*, suit ma sen« sation agitée ou calme. Je ne m'inquiète point de plaire[1]... »

Ailleurs, il se montrera l'interprète le plus éloquent des mille choses de la nature.

« Cet exquis réalisme de poète..., cet appel si neuf à la sincérité, jamais Jammes n'a dû en exprimer mieux l'accent que dans ces vers, les premiers de *Jean de Noarrieu* :

> Mon Dieu, donnez-moi l'ordre nécessaire
> à tout labeur poétique et sincère...
> Je veux ici, puisqu'il faut commencer,
> ne point poser à faux dans l'encrier
> ma plume. Et comme un adroit ouvrier
> tient sa truelle alourdie de mortier,
> je veux d'un coup, à chaque fois, porter
> du bon ouvrage au mur de ma chaumière...

Cette chaumière de Jammes, toute pépiante d'oiseaux, bourdonnante de guêpes et que les roses entourent, elle est, dans le jardin sonore de ruches, ombragée d'un pin, sur les pentes d'Orthez. La campagne s'étend alentour coupée par le Gave, arrosée des torrents ; ici sont les villages et là-bas sont les fermes ; les troupeaux gravissent les flancs des montagnes ; les carrioles mènent les paysans au marché du bourg ; une charrue trace un sillon dans la plaine ; le soleil a chauffé les graines dans la terre ; la pluie lui succède ; les prunes du verger sont bleues ; une fille en foulard chante dans la venelle, et le mendiant aigre a passé sur la route. Tout cela c'est de la pauvre poésie rurale ; mais c'est de cette poésie que l'âme de Jammes est faite. Ecoutez ; il sait le secret des saisons :

> L'été nous donnera les pêches de la vigne, etc.

Il sait celui des mois, et qu'en avril on trouve des lychnis à l'ombre, que septembre doré est « couronné d'abeilles », qu'à la fin de l'hiver les pervenches bleu de lait, les violettes noires, paraissent sous les feuilles mortes de l'ancienne année. En automne les vignobles ont mûri, les batteuses ont battu sur l'aire ; à la Toussaint, on rouvre les granges aux troupeaux. Et *Jean de Noarrieu*, dans sa métairie, ne sait pas d'autre joie que celle d'admirer, dans la fuite du temps, le retour des fleurs, le départ

1. Ed. Pilon, *Francis Jammes*.

de ses moutons vers les montagnes, les labours d'hiver, la semence et la fenaison. L'œuvre de Jammes est odorante des forts et rustiques parfums d'étables chaudes, des forêts mouillées, des vergers mûris; elle s'étend avec la blonde harmonie des blés, la chaude coloration des vignes; elle a le bruissement des bois giboyeux, la chantante beauté des sources, la limpidité des cimes à l'horizon. Toute son inspiration est dans son cher pays; c'est dans sa maison d'Orthez, dans la vieille et douce demeure ruinée de son ami de Bordeu[1], à Abos, parmi les fruits, les moissons, près de l'âtre de la vieille chambre à tapisseries dans les matins d'été, dans les soirées d'hiver, au chant du rossignol ou celui des grillons, que ses plus beaux poèmes ont trouvé naissance. Sa vie campagnarde, — qui, cependant, cacha de grandes douleurs intimes, — elle va, d'une saison à l'autre, avec monotonie, suivant le rythme égal du calendrier. Les vieux almanachs bleus que les colporteurs vendent dans les villages et qui donnent, à côté des fêtes des saints, la date des marchés et le tableau des cultures, suffisent à guider dans son pur développement une vie grave et belle, inclinée vers toutes les beautés de la terre[2]. » — « Voici un poète bucolique, — a écrit M. Remy de Gourmont. — Il y a Virgile, et peut-être Racan et un peu Segrais. Nulle sorte de poète n'est plus rare[3]... »

On doit à M. Francis Jammes quelques romans, des notations en prose. Ce sont : *Clara d'Ellébeuse ou l'histoire d'une ancienne jeune fille* (Paris, Société du Mercure de France, 1899, petit in-18); *Almaïde d'Etremont*, etc. (ibid., 1901, petit in-18); *Pomme d'Anis* (ibid., 1904, petit in-18); *Le Roman du Lièvre* (ibid., 1903, in-18); *Pensée des jardins* (ibid., 1906, petit in-18), etc.

Bibliographie. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui;* nouvelle édit., Paris, Société du Mercure de France, 1907, t. Ier. — Ed. Pilon, *Francis Jammes;* Mercure de France, 1er juillet 1907.

1. Dans *Jean Pec, Le Chevalier d'Ostabat*, M. Charles de Bordeu, l'auteur de *La Marie bleue*, du *Destin d'aimer*, de *L'Inquiétude antique*, a célébré d'un style agreste et délicat les « vins ambrés de Béarn, le Gave et les monts, les vieux villages, les fermes sentant bon le lait et la méture ». Ses livres, à l'égal de ceux de Francis Jammes, son ami, traduisent l'expression fidèle du terroir.
2. Ed. Pilon, *ibid.*
3. *Le IIe Livre des Masques*, 1898.

IL EST PRÈS DE SALLES...

Il est près de Salles, à droite, une source claire.
Des fougères noires, de la mousse et du lierre
se mirent doucement à sa limpidité.
La grand'route la longe, et la chaleur d'été
fait sur la terre une blanche vibration.
Celui qui suit la route (on disait un piéton)
sent la terre brûler aux cordes de ses sandales.
Autour de lui bourdonne la chaleur pâle;
mais quand il approche de la petite source,
il se sent inondé par une fraîcheur douce.

Bien souvent j'ai suivi jusqu'à votre hameau
cette route blanche qui va à Hagetmau.
Mes yeux, qui se fixaient à l'horizon des côtes,
y voyaient, agrandies, des silhouettes d'hommes.
Mais c'est en vain que mon regard triste a cherché
la diligence qui, avant que je fusse né,
ramena au pays, le long de la source vive,
mon grand-père qui revenait des Antilles.

J'ALLAIS DANS LE VERGER

J'allais dans le verger, où les framboises au soleil
chantent sous l'azur à cause des mouches à miel.
C'est d'un âge très jeune que je vous parle.
Près des montagnes je suis né, près des montagnes.
Et je sens bien maintenant que dans mon âme
il y a de la neige, des torrents couleur de givre
et de grands pics cassés où il y a des oiseaux
de proie qui planent dans un air qui rend ivre,
dans un vent qui fouette les neiges et les eaux.

Oui, je sens bien que je suis comme les montagnes.
Ma tristesse a la couleur des gentianes qui y croissent.
Je dus avoir, dans ma famille, des herborisateurs
naïfs, avec des boîtes couleur d'insectes verts,
qui, par les après-midi d'horrible chaleur,

s'enfonçaient dans l'ombre glacée des forêts,
à la recherche d'échantillons précieux
qu'ils n'eussent point échangés pour les vieux
trésors des magiciens des Bagdads merveilleuses,
où les jets d'eau ont des fraicheurs endormeuses.
Mon amour a la tendresse d'un arc-en-ciel
après une pluie d'avril où chante le soleil.
Pourquoi ai-je l'existence que j'ai?... N'étais-je fait
pour vivre sur les sommets, dans l'éparpillement
de neige des troupeaux, avec un haut bâton,
à l'heure où on est grandi par la paix du jour qui tombe?

LE VILLAGE A MIDI

Le village à midi. La mouche d'or bourdonne
entre les cornes des bœufs.
Nous irons, si tu le veux,
si tu le veux, dans la campagne monotone.

Entends le coq... Entends la cloche... Entends le paon...
Entends là-bas, là-bas, l'âne...
L'hirondelle noire plane.
Les peupliers au loin s'en vont comme un ruban.

Le puits rongé de mousse! Ecoute sa poulie
qui grince, qui grince encor,
car la fille aux cheveux d'or
tient le vieux seau tout noir où l'argent tombe en pluie.

La fillette s'en va d'un pas qui fait pencher
sur sa tête d'or la cruche,
sa tête comme une ruche,
qui se mêle au soleil sous les fleurs du pêcher.

Et dans le bourg voici que les toits noircis lancent
au ciel bleu des flocons bleus;
et les arbres paresseux
à l'horizon qui vibre à peine se balancent.

(*De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du Soir.*)

JEAN DE NOARRIEU

FRAGMENTS

Et, au printemps, qui fut aussi pluvieux,
les Pyrénées laissèrent dans les cieux
couler la neige. Alors, leurs veines bleues
parurent, les rendant plus lumineuses
que du verre. Et, au flanc des neiges creuses,
les sapins firent des plaques ombreuses.

Le Gave vert, couleur de vieille vitre,
s'enfla, jaunit, inonda la saligue
où les roseaux et les sabres d'iris
croissent auprès d'enchevêtrés taillis.
La fleur d'osier sema la poudre fine
de son chaton en forme de chenille.

L'herbe devint crue. Et la primevère
sur les talus poussa à ras de terre.
Le caltha d'or luisant, la pulmonaire,
dont le feuillage semble taché de craie,
la cardamine et l'ellébore vert
et la pervenche ornèrent les fossés.

On vit passer quelques vols de palombes,
rapidement. Les soirs furent plus longs.
Les doux enfants qui portent leurs leçons
musèrent au seuil sombre des maisons.
On entendit la rainette aux yeux blonds
coasser, aigre, creuse et rauque, aux buissons.

Sous les feuilles les musaraignes grincèrent.
Et les chansons des merles pleins roulèrent.
Les roitelets aux vols brefs sautillèrent.
Les piverts au vol courbe se dressèrent,
cognant du bec et griffant de leurs serres
l'écorce où ils criaient rouges et verts.

Et Pâques fleuries vint. Alleluia!
Oh! Douce fête! L'harmonium gronda
au ventre des églises. Alleluia!
Le vert des prairies luisantes se dora.

Les grillons crièrent. Alleluia!
Dans la nuit bleue luirent les lilas.

Un soir béni et doux, Alleluia
on entendit tout à coup ces lilas
interpeller lentement les étoiles.
C'était, c'était, c'était, Alleluia,
le rossignol, la lune ruissela,
le rossignol en fleurs. Alleluia!

Renais, nature! Oh! Dans le jardin, vois
le merisier tout blanc. Alleluia!
Le cœur éclate. On songe à ce qu'il y a
de lisse et blanc et rond, Alleluia,
dans la beauté de celle qui pour moi,
nue comme l'eau, jaillit et se courba.

La nature est, lorsque vient ce beau mois,
pareille à celle qui vint auprès de moi
et qui, d'un geste assuré, enleva
sa chemise qui glissa sur la soie
de ses beaux seins gonflés, luisants et droits.
En la voyant que j'eus peur de ma joie!

CHANSON

Si l'aconit est bleu
comme tes yeux;
si la cascade est vive
comme ton rire;

si tes jambes sont lisses
comme les buis;
si tes cheveux sont comme
les toits de chaume;

si ta gorge est pareille
à ce soleil
qui réchauffe le marbre
où dort un pâtre :

Pourquoi ne vas-tu pas
à la montagne
qu'étourdit, le matin,
l'odeur du thym?

Va-t'en, ô ma Lucie,
sur les réglisses,
sur la pelouse où glisse
une génisse.

Quitte la pauvre plaine.
Va vers la neige
où Martin et Bergère
ont leur chaumière.

Va-t'en. Mais reste. Vois,
je souffre tant...
Mais que suis-je pour toi ?
... Lucie, va-t'en..

Va-t'en où Dieu t'envoie,
si c'est ta voie.
Va-t'en, et laisse-moi
seul au village.

Ce ne sera plus toi
auprès de moi,
Le puits ne pleurera
plus sur tes bras.

Oui, la fontaine qui
coule aux prairies
te donnera l'oubli
de mon vieux puits,

et le son des clarines
qui se balancent
te donnera l'oubli
de ma souffrance.

(*Le Triomphe de la Vie.*)

SIMIN PALAY

(1874)

Maximin Palay (dit Simin Palay) est né à Castéide-Doat, canton de Montaner (Hautes-Pyrénées), le 29 mai 1874. D'une famille d'artisans et de rimeurs, il fut tout d'abord, comme son père Yan Palay, — l'auteur de *Coundes Biarnès* (Contes béarnais), — tailleur d'habits. Les félibres provençaux ayant provoqué dans le Sud-Ouest et, en particulier, en Béarn et en Bigorre, un renouveau de littérature romane, il fonda dès 1893, avec son ami Miquel Camélat, d'Arrens, le premier *Armanac patouès* de la région, celui-là même qui, après des débuts difficiles, porte aujourd'hui le titre d'*Armanac déu lou Biarnes et déu franc gascon* et tire à plus de dix mille exemplaires (A Pau, chez Lescher-Moutoué, édit.). Simin Palay n'a cessé jusqu'à ce jour de se consacrer à la littérature béarnaise. Fondateur, avec Camélat, de l' « Escole Gastou Febus, » l'une des plus importantes sections du Félibrige, il a remporté divers prix aux Jeux Floraux de Provence, Gascogne et Languedoc. L'Académie de Toulouse lui a récemment décerné l'Œillet d'argent, puis la Primevère.

Il a donné en dialecte plusieurs recueils de poèmes : *Bercets de yoenesse e Coundes enta rise* (Vers de jeunesse et Contes pour rire); Tarbes, Croharé, 1899, in-12; *Cansous entaus Maynadyes* (Chansons pour enfants); Pau, Lescher-Moutoué, 1900, in-8°; *Sounets è quatourzis* (Sonnets et quatorzains), trad. par Albert Darclanne, Pau, Bibliothèque de l'Escolo Gastou Febus, Lescher-Moutoué, 1902, in-8°; ainsi que deux comédies, *Lou Franchiman* (le Mauvais Parleur de français), pièce en un acte, jouée une centaine de fois (Pau, Lescher-Moutoué, 1905, in-8°), et *Mescli*, non publiée. Simin Palay prépare un lexique français-béarnais et un nouveau volume de poèmes. Depuis 1902, il exerce les fonctions de secrétaire de la rédaction du *Patriote des Pyrénées*, où il donne en français, de temps à autre, des satires rimées d'un tour personnel. Conférencier écouté des paysans, il collabore par la parole à quantité d'œuvres postscolaires, cercles, syndicats, mutualités, etc.

Bibliographie. — Cf. *Annuaire des Basses-Pyrénées.*

HYMNE

Voix antique de mon Béarn, ô ma langue jolie, — Je t'aime! car tu fus la chanson qui me berça, — Langue du beau pays où mon pied s'essaya, — Sœur de notre vin et de notre pain.

Tu fleuris les lèvres rouges des jeunes filles, — Tu ris dans la voix du vieillard qui, telle une liqueur, te but à petites gorgées, — Langue glorieuse essorée du ciel pur, — Fleur de soleil tombée chez nous, bouquet de joie!

Langage du berger qui pleure sa chanson, — Du joyeux bohème vide-bouteilles — Et du soldat vaillant qui te mène par le monde.

Verbe câlin qui ruisselles si doux — Et qui sais retentir comme la mer déferle, — Je t'aime, cri de guerre et miel des amants!

(*Sounets è quatourzis.*)

BRINDE

Bielhe bouts dou me Biarn, ô ma lengue beroye,
Que t'aymi! 'n permou qu'ès la cante qui-m yumpè,
O lengue dou bèt péys oun èy sayad moun pè,
Qu'ès la so dou bi nouste è de la nouste broye!

Que flouréches lous pots arrouyengs de la toye,
Qu'arrides dens la bouts dou bielh qui-t chourrupè,
Lengue estiglante qui dou cèu blous s'escapè,
Flou de sourelh cadud à case, floc dé yoye!

Parla dou pastouret qui ploure sas cansous,
Dou tatay esbérid qui hè sauta boussous
E dou sourdat balent qui p'ou mounde e-t carreye,

Paraulis engali qui bribeyes tan dous
Et qui sabes brouni coum brounech la mareye,
Que t'aymi! illet de guerre é mèu dous aymadous!

L. AL-CARTERO

(1861)

Marie-Louis-Léonce Lacoarret est né lors d'un séjour de sa famille à Brou (Eure-et-Loir), le 8 mars 1861. Son père, originaire d'Accous (Basses-Pyrénées), était receveur de l'enregistrement; sa mère, née Molia, appartenait à une vieille famille salisienne de Part-Prenants (propriétaires primitifs des sources de Salies-de-Béarn). A la mort de son père, survenue six mois après sa naissance, il vint habiter la maison maternelle, à Salies-de-Béarn. C'est là qu'il passa son enfance et sa jeunesse. Par la suite, il fit ses études de médecine, prit le titre de docteur et, après un séjour à Salies en 1888, se fixa à Toulouse, dès 1892. Membre de « l'Escole Gastou Febus » et de diverses sociétés félibréennes, le docteur Lacoarret publia sous le pseudonyme anagrammatique de L. Al-Cartero, en avril 1901, un premier recueil de poésies actuellement épuisé : *Au Peïs berd, Biarn* (Au Pays vert, Béarn), Toulouse, Ed. Privat, in-8°. Les pièces de cet ouvrage célèbrent les beautés du Béarn, de sa langue, de ses sites et de ses villes, et en particulier les charmes de Salies. En 1906, Al-Cartero a fait paraître un second volume, *P'ou Biladye, I, Paysas* (Toulouse, Ed. Privat, in-8°), sorte de « chanson des gueux » où, en un style violent et pittoresque, se trouvent exposées les plaintes, les revendications et les espérances des paysans de sa province. L'auteur nous montre dans ce livre ses compatriotes dans leur intérieur, dans leurs mœurs et leurs occupations, et conclut en les engageant à conserver leurs vertus traditionnelles et à demeurer fidèles au terroir. *P'ou Biladye* a obtenu une fleur aux Jeux Floraux de Clémence Isaure. Un volume en préparation, *P'ou Biladye, II, Campestre,* décrira les divers aspects et les travaux de la terre béarnaise : les semailles, le blé, la vigne, la fenaison, etc. Al-Cartero a collaboré aux « Reclams », bulletin de l'Escole Gastou Febus, et à *Salies-Journal.* On lui doit en outre la musique de plusieurs de ses poésies. L'une d'elles, *Piquetalos,* est très populaire en Béarn.

ORTHEZ LA FLEURIE

Orthez, comme un clairon ton nom résonne — A travers notre Béarn! Fière de ton Passé, — Certes tu peux l'être, forte et noble Cité, — Toi qui de droit portes une double couronne, — Couronne de lauriers et couronne de fleurs!

Devant tes fossés, de ton pont orgueilleux, — Et du haut des tours du château de Moncade, — Tes hommes de guerre, adroits à l'estocade, — Virent fuir des capitaines fameux, — Qui n'osèrent pas toucher à tes murs!

Mais si tu grandis au milieu des bruits de bataille, — Debout si tu méprisas la rage des canons — Et si du Béarn tu sauvas plus de cent fois l'honneur, — Si tu récoltais de la gloire comme fruit de tes semailles, — Tu sus te faire choisir par le roi Gaston Phébus.

Sur les rives fleuries du Gave et sous tes cieux bleus — Des troubadours chantèrent doucement leurs chansons,

---

ORTÈS LA FLOURIDA

Ortès, coum û clarou lou toû noum que resoune
Capbath lou nouste Biarn! Fière dou toû Passad
Que pods esta-n aumen, horte é nouble Ciutad,
Tu qui portes de dret ûe double couroune,
Couroune de laurès e couroune de flous!

Dabant aus toûs barads, dou toû Pount ourgulhous
E dou bèc de las tous dou casteth de Mouncade,
Lous toûs homis de goerre, adréts à l'estoucade,
Que bin hoéye espourids capitànis famous,
Qui touqua-y n'ausan pas à las toues muralhes!

Mes se-t haussas au miey dou brut de las batalhes,
Dréte se mespresas la rauye dou canou
E se saubas dou Biarn méy de cent cops l'haunou,
Glori s'en amassas coum frut de tas semialhes,
Que sabous ha-t causi p'ou rey Gastou Febus!

S'ous glés flourids dou Gabe e debath touns cèus blus,
Troubadous que cantau tout dous las loues cantes,

— Chansons d'or et de soleil, chansons d'amour charmantes, — Pendant que dans les bosquets, enlacés deux à deux, — De gentils amoureux recherchaient l'obscurité.

Les portes grandes ouvertes, enguirlandée de fleurs, — Tu fis courir de loin, grâce à ta renommée — Tous ceux qui pouvaient porter le nom de savant : — Rois, évêques, seigneurs, au château de Moncade — Attirés par Gaston, en admirèrent l'éclat!

Fière tu peux l'être de ton Passé, — Tu as le droit de porter une double couronne, — Toi dont le nom, Orthez, comme un clairon résonne. — Lève toujours le front, belle et noble Cité.

(Au Peis berd [Au pays vert].)

Cantes d'aur e de sou, cantes d'amou gaymantes,
Entertant qui p'ous bosqs, e ménads dus par dus,
Lous amourous béroys cerquaben l'escurade !

Lous pourtaus graus uberts, de flous engarlandade,
Que hés courre de loenh, gràcis au toû renoum,
Tout so qui de sabents poudé pourta lou noum :
Rèys, abesques, senhous, ta-u casteth de Mouncade,
Aperads per Gastou qu'en remiran l'esclat !

Fière que pods esta-n aumen dou toû Passat !
De pourta qu'has lou dret ñe double couronne,
Tu doun lou noum Ortès coum ù clarou resoune,
Lou cap lhébé-u toustem, bère e nouble Ciutad !


ORLÉANS
LOIRET
ORLÉANAIS
Gien
YONNE
BLOIS
Loire
LOIR-ET-CHER
TOURS
Gde Sauldre
Sancerre
NIÈVRE
NIVERNAIS
Cher
Sancerrois
CHER
TOURAINE
INDRE-ET-LOIRE
Bazelle
HAUT-BERRY
Champagne
Septaine
du Berry
BOURGES
NEVERS
Issoudun
Indre
Châteauroux
INDRE
BAS-BERRY
Sancoins
Allier
Brenne
le Blanc
BOURBONNAIS
Boischaut
la Châtre
POITOU
VIENNE
ALLIER
Creuse
CREUSE
MARCHE
GUÉRET
Hte VIENNE
Limite de Province
Limite de Départemt
Lieu de naissance des poètes.

LE BERRY

BERRY

HAUT BERRY, BAS BERRY

« Les coteaux verdoyants du Boischaut, les rives ombragées de l'Indre, les plaines mélancoliques du Cher, hérissées de genêts, plantées de lupins; des *accenses*, des *locatures* où vivent des familles patriarcales, des ménagères proprettes, de rêveuses pastoures; des domaines jetant çà et là avec leurs toits de tuiles rouges une note de vie dans le paysage monotone; de grandes étendues sablonneuses, tapissées de bruyères roses; des cultures morcelées, séparées par des haies vives au milieu desquelles surgissent les têtes rondes des ormeaux; de riches herbages vers Germigny, où l'on élève la belle race charolaise et des moutons renommés; de légères ondulations en suivant le cours des rivières; des vallées humides du côté de Saint-Amand, La Châtre, Le Blanc, profondes, accidentées en se rapprochant de la Creuse; un horizon sur lequel se découpe la carcasse étrange d'un vieux donjon en ruine, la ligne sombre d'un bois de chênes ou d'une châtaigneraie..., tel est, selon M. Hugues Lapaire [1], l'aspect général du pays berrichon.

« Et dans le vent qui se parfume au genêt de ces brandes, aux églantiers de ces *traînes*, aux menthes sauvages de ces rives, on respire la fraîcheur des idylles de George Sand...

« Sur ce sol, les invasions n'ont fait que passer; la civilisation vient seulement de s'y arrêter... Les paysans de cette contrée ont conservé longtemps la physionomie des habitants de la première Aquitaine. Acharnés à la glebe, ils s'imprégnaient de la Nature, et la poésie qui est en elle les pénétrait inconsciemment, pour se dévoiler aux heures tristes du crépuscule et dans les liesses des assemblées.

« C'est à cet ancien esprit que nous devons le *briolage*, ce chant rustique qui contient la musique des brises, des oiseaux et des sources; notes éparses dans la plaine, que le terrien recueille et jette au vent en piquant l'échine de ses bœufs. Sa

1. *Le Pays berrichon ;* Grande Revue, 1er avril 1906.

voix chevrotante s'élève d'abord timidement, comme un son de cornemuse que l'on accorde; puis, peu à peu plus assurée, elle monte, s'élance, plane, pour se fondre dans un murmure très doux qui la fait paraître très lointaine. C'est la vie du laboureur qu'évoque ainsi le *briolage;* la vie besogneuse et belle de la plèbe, les durs travaux sous les averses de pluie et de rayons; c'est l'âme des champs tout entière qui passe sur l'aile du *briolage,* du chant solennel de la Terre! »

Toute la poésie berrichonne est là : nous entendons la poésie locale, intime, celle qui s'apparente aux patois.

Ici, observe Jaubert, dans son *Glossaire du centre de la France,* le parler est lent, mais non sans grâce. « L'habitant des campagnes est paisible, circonspect et narquois, et l'on prendrait une idée inexacte de son caractère si l'on en jugeait d'après l'abondance des termes qui servent à exprimer tous les degrés de la ruse. » La situation du Berry sur les confins des langues d'oc et d'oïl, a-t-on dit, explique l'ancienne richesse de son patois. Il méritait d'autant plus de fixer l'attention des philologues qu'il fut en quelque sorte le dernier abri du français qui se parlait au temps de la Renaissance. C'était tout à la fois la langue de Jehan de Meung, de Marot, de Rabelais et de Joachim du Bellay, d'illustre mémoire. Langue d'oc et langue d'oïl se sont fondues dans le bas Berry pour former un vocable berrichon-marchois où se retrouvent maintes expressions méridionales. Aujourd'hui que les idiomes tendent à disparaître, chassés par l'uniformité de la langue classique et des mœurs nouvelles, on en est à regretter toute une littérature, où se complaisait l'âme des humbles. Le Berry, plus qu'aucune autre province, a subi la dure loi du sort. Veut-on se faire une idée de cet ancien français savoureux du Centre, si particulier, et dont, en son temps, George Sand déplorait déjà la décadence? Nous possédons un curieux document publié jadis dans le *Courrier de Bourges* et réimprimé diverses fois pour les besoins de la cause des dialectes, si chère à tout bon Berrichon. C'est un simple pastiche d'une poésie de Victor Hugo, dû à la verve d'un poète du cru, Théophile Duchapt[1], connu depuis pour avoir fait paraître un recueil de fables et de pièces diverses. Il a pour titre *La Marivole.* Le voici dans toute sa verdeur gauloise :

A m'dit : « J'ai sientu qu'ça m'bouge
Et qu'ça m'gravoill' sus l'cacouet. »

1. Né à Bourges, le 4 juillet 1802, Théophile Duchapt exerça successivement les fonctions d'avocat, de conseiller général de préfecture, de juge au tribunal, et enfin de conseiller à la cour de sa ville natale. Il mourut à Bourges, en 1858. Ses poésies françaises, et en particulier ses *Fables,* publiées à Paris, chez Hachette, en 1850, sont faibles.

J'arr'garde et j'voyis qu'ça l'tait
Un p'tit bestiau noir et rouge.

J'aurais dû, mais, jarnigoi,
Quand on n'sait pas qu'oun est bête!
Pas si ben voir la p'tit bète
Et mieux voir son p'tit bigeoi.

Ça l'tait coume eun' gent' coquille
Gariolée, et les pinsons,
En reuillant ça c'que j'fasions,
S'fougaliont dans la charmille.

Ses lèvr's si fraich' étiont là,
Mais, que l'grand diach' m'estringole!
J'pernis. moi la marivole,
Qui m'dissit, sus ç'coup d'temps là :

« Accout', tu ne l'sais pas p'tète,
Mon nom? C'est bête à bon Dieu :
Mais toi, vois-tu, nom de guieu!
Je n'sais pas d'qui qu't'es la bête. »

Il ne faudrait pas croire qu'un tel texte est exceptionnel. Le Berry abonde en chansons populaires; il a ses rondes, ses légendes, ses proverbes. A côté du refrain berriaud, d'humeur frondeuse, d'une grivoiserie prime-sautière et naïve, à côté des licencieuses chansons à boire, dignes du génie rabelaisien, on trouve aussi l'accent mélancolique de certains airs gaëliques et des anciens chants d'Irlande. Le pur français a, sur ce sol, une originalité et mille grâces qu'on chercherait en vain ailleurs, et, même lorsqu'il n'est pas émaillé de ces locutions heureuses dont il n'existe peut-être nulle part l'équivalent, il a encore son caractère propre. Il y a une telle parenté, nous l'avons dit, entre le patois du Centre et le vieux langage d'Ile-de-France et des bords de la Loire, qu'on demeure surpris que la langue nationale n'ait pas emprunté davantage au glossaire berrichon. Ici les mots ont une verdeur, un parfum de terroir, qui fait leur charme et séduit les plus indifférents. L'œuvre rustique d'un George Sand fourmille d'images pittoresques, de locutions saisissantes, de vieilles maximes du Boischau. Le *Petit Dictionnaire* de Jean Tissier, les chansons des environs d'Issoudun et de Chantôme, recueillies par Pierre de Lajoe[1], vingt autres textes, auxquels s'ajoute naturellement l'excellente étude de Hugues Lapaire sur le patois berrichon, sont autant de spécimens intéressant la linguistique de ce pays, où l'on entend, dit-on, rouler les *r* avec le même plaisir que Dante lorsqu'il entendait résonner le *si* des belles contrées de la Toscane.

Mais qu'est-ce qu'un choix de commentaires à côté du bagage des poètes? Ici, bien que peu nombreux, ces derniers n'ont cessé

1. *Réveil de la Gaule*, 1893.

d'être gens d'importance[1]. Jusqu'à ce jour une tradition s'est perpétuée. Le lyrisme n'a point subi d'interruption. Au contraire, semble-t-il, il a connu des heures brillantes. Ce n'est point assez de citer, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours, les gloires consacrées, il faudrait, pour se faire une idée de l'activité poétique en pays berrichon, mentionner tous les héros obscurs de la glèbe, laboureurs et joueurs de cornemuse, qui apportent sans cesse leur modeste contribution à l'œuvre du terroir. Le vieux langage, propre à l'interprétation de l'âme populaire, a donné naissance à toute une littérature qui ne fera que s'accroître et qui aura, de même que l'art officiellement reconnu, ses concepteurs de génie. Le mouvement date d'hier, mais déjà il est intense, productif. A la suite de ses promoteurs, on compte de puissants interprètes du sol : Maurice Rollinat, Hugues Lapaire, d'autres encore, des nouveaux venus. On ne saurait s'y tromper ; nous assistons là comme ailleurs à une renaissance de la poésie provinciale.

Bibliographie. — Gasp. Thaumas de la Thaumassière, *Histoire de Berry, contenant tout ce qui regarde cette province, etc., la vie et les éloges des hommes illustres ;* Paris, 1691, in-folio. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique, historique,* etc.; I, Paris, P.-G. Le Mercier, 1739, in-folio. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise* (notices relatives à Bounyn, à Motin, à F. Habert), t. XIII et XIV ; Paris, H.-L. Guérin, 1752, in-12. — Expilly, *Dictionnaire géographique, histor. et politique de la France.* Amsterdam-Paris, Desaint et Saillant, 1762, in-fol. — Comte Jaubert, *Glossaire du centre de la France ;* Paris, N. Chaix, 1856, 2 vol. in-8°. — Noirval, *Lettres sur les poésies populaires ;* Bourges, 1856, in-8°. — Bonnafoux, *Légendes et croyances superstitieuses conservées dans le départ. de la Creuse ;* Guéret, 1860, in-8°. — Laisnel de la Salle, *Souvenirs du vieux temps, le Berry ;* Paris, J. Maisonneuve, 1883, 2 vol. in-12. (Voir, du même, *Croyances et Légendes du centre de la France,* etc.) — Jules Brosset, *Noëls berrichons,* etc.; Blois, 1896, in-folio

1. Assez récemment on a dressé une liste de ces gloires locales. Les anciens poètes berrichons sont si nombreux qu'il nous faut renoncer à les citer ici. Encore quelques-uns, et non des moindres, ont-ils été oubliés par nos modernes bibliographes. Bien qu'ils ne se recommandent, pour la plupart, ni par leur génie ni par leur amour du sol, nous ne saurions les passer tous sous silence. Signalons pour mémoire, du XVIe à la fin du XVIIIe siècle : François Habert, Gabriel Bounyn, Pierre Motin, Pierre Enoch, Michel Baron, Guimond de la Touche ; enfin, dans la première moitié du XIXe siècle : Antony Gaulmier, Hyacinthe Thabaud de Latouche, Emile Deschamps, Lucien Jeny, etc. On ne trouvera dans notre choix que les plus dignes de faire figure dans une anthologie.

— Alph. Ponroy, *Les Poètes du Berry, notices et extraits;* Paris, bibliothèque de l'Association, 1899, in-12 (ouvrage très médiocre). Voir, du même, *Glossaire du bas Berry;* fascicules, etc. — Auguste Théret, *Littérature du Berry, Poésie. Les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles;* Paris, F. Laur, 1900, in-8°; *Littérature du Berry,* etc. *Le Dix-Neuvième siècle;* Paris, Soc. anonyme de publications périodiques, 1902, in-8° (ouvrages médiocres). — J. Ageorge, *Le Parler rustique dans l'œuvre champêtre de George Sand;* Revue du Berry, sept. 1901. — Hugues Lapaire, *Vielles et Cornemuses;* Moulins, Crépin-Leblond, 1901, in-8°; *Le Patois berrichon;* Moulins, Crépin-Leblond, 1903, in-12; *Le Pays berrichon;* Paris, Bloud, 1908, in-16. — A. Grimaud, *La Race et le Terroir,* Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°; — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18° — Coudereau, *Sur le Dialecte berrichon,* Mémoires de la Soc. d'anthropologie de Paris, 2e série, t. Ier, etc.

Voir en outre : Ribault de Laugardière, *La Bible des Noëls, Les Noces de campagne en Berry,* etc.; — Just Veillat, *Les Pieuses Légendes du Berry;* Ulric-Richard Desaix, *Comptes rendus des travaux de la Société du Berri, 1862-1863;* Aristide Guilbert, *Histoire des Villes de France;* le *Petit Dictionnaire du Berri,* de Jean Tissier; enfin la *Grande Revue,* numéro spécial consacré au bas Berry (1er avril 1906), et les collections de la *Revue du Centre,* de la *Revue du Berri,* du *Réveil de la Gaule...*

CHANSONS POPULAIRES

MARCHE DES CORNEMUSEUX

Is sont trois cornemuseux,
Qui traversent la ville,
Ramenant les épouseux
De l'église chez eux.

Les musettes, qu'ont de blancs ribans,
En leur honneur entonnent
Tous leurs vieux airs, leurs plus jolis chants,
A la joi' des passants.

Les époux sont assortis,
Is sont de riche mine,
Ben pris dans leurs biaux hébits,
Chacun les applaudit.

A vous toutes vendra paré (pareil) jour,
Car, mes charmantes belles,
Au mariage conduit l'amour
Chaque fille à son tour.

Is sont trois cornemuseux
Qui parcourent la ville,
Proumenant les épouseux
Et la noce anvec zeux.

CHANSONNETTE

C'est la p'tit' jardinière,
Teins bon la der ri bon bon,
C'est la p'tit jardinière,
Teins bon la der ri bon bon,
S'en alla planter ses choux;
Teins voilà l'bon bout. *(bis)*

La rosé' qu'était grande
Teins bon, etc.
La rosée qu'était grande
Teins bon, etc.
La mouillait jusqu'aux genoux; *etc.*

A montit sur un âbe,
Teins bon, etc.
A montit sur un âbe,
Teins bon, etc.
Pour y voir pousser ses choux; *etc.*

Mais la branche all' se casse,
Teins bon, etc.
Mais la branche all' se casse,
Teins bon, etc.
A tombit dret sur ses choux;
Teins voilà l'bon bout[1]. (*bis*)

LA PART A DIEU[2]

Le jour des Rois, les enfants chantaient :

Quoi que j'entends dans ceux maisons
Parmi toute la ville?
Acoutez-nous, je chanterons.
De la Vierge Marie
Chantez, chantez donc,
Cabriolez donc.

Avisez donc ce biau gâtiau
Qu'il est dessus la table,
Et aussite ce biau coutiau
Qu'est au long qui l'argarde.
Ah! si vous peuvez
Pas ben le couper,
M'y faut le donner
L'gâtiau tout entier.

1. Les deux pièces publiées ci-dessus sont extraites d'une série de chansons de la Vallée-Noire publiée par M. Laisnel de la Salle dans l'ouvrage *Souvenirs du vieux temps, le Berry*; Paris, 1902, in-12.
2. Les deux chansons qui suivent nous ont été communiquées par M. Hugues Lapaire.

Ah! si vous v'lez ren nous donner,
Faites nous pas attende,
Mon camarad' qu'a si grand fré,
Moué que le corps m'en tremble;
Dounez-nous-en donc.
J'avons qu'trois calons
Dans nouter bissac
Fasons tric et trac.

Ah! dounez, dounez-nous-en donc,
Faites moué pas attende;
Dounez moué la fill' d'la maison
Ah! c'est ben la pus gente
Qu'est contre le feu
Qu'coup' la part à Dieu.
Je v'lons pas nous en torner
Que nouter jau (coq) l'ait chanté.

LES BRANDONS[1]

Le dimanche des Brandons ou Rogations on chantait :

Brandounons la vielle,
Et la vielle et l'échardon;
Brandounons fumelles!
Brandounons la vielle!

La boun' mé sus les tisons
A fricasse les beugnons
Que les beugnons sont si bons.

Brandelons fumelles!
Les beugnons sont pas cheux nous,
Y sont cheux les prêtres
Pour ceux qu'en p'vont être.

Si j'allions cheux les curés
Je serions ben aroutés,
Si j'en avions demandé.

1. Les brandons étaient des espèces de torches faites avec l'aubulon blanc. On les allumait à la tombée de la nuit, et on les promenait dans les champs pour purifier l'air et avoir de belles récoltes.

Brandelons fumelles !
Les beugnons sont pas cheux nous,
Y sont cheux les moines,
Ben frits dans la poêle.

J'ons brandonné tous nos blés,
Y faut nous en artorner.
Pour ça c'que j'avons d'gangné.

CHANSON DE MARIÉE

Chante, chante, jeune fille,
Jeune fille à marier!
— Comment v'lez-vous que je chante?
J'ai le cœur trop désolé.

On m'dit qu'tu vas à la guerre,
A la guerr' servir le Roi.
— Les ceux qui l'ont dit, la belle,
Ont ben dit la vérité;
Mon chevau à l'écurie
Est sellé et tout bridé.

— Quand tu s'ras d'ssus ceux montagnes,
Pas à ta bell' tu pens'ras;
Tu pens'ras à ceux Flamandes
Qui sont pus jolies que moué.
— J'y ferai fair' ton image
A l'arsemblance de toué.

J'y ferai fair' ton image,
Cent fois du jour je l'big'rai.
— Queuqu' diront tes camarades
Quant t'verront biger c'papier?
— J'dirains qu'c'est ma bonne amie,
Ma maîtresse du temps passé.

J'ai tan ploré, versé d'larmes
Trois ruisseaux en ont coulé,
Petits ruisseaux, grand' rivière,
Trois moulins en ont tourné.

(*Poésies popul. de la France,*
Biblioth. nat., ms. fr. n. d. 3342.)

FRANÇOIS HABERT

(1520-1560)

Né l'an 1520 à Issoudun, d'une famille qui n'était guère connue, dit-on (Voir La Maynardière, *Poètes chrétiens du dix-neuvième siècle*, Paris, Bloud, 1908, in-18), dans le lieu de son établissement, François Habert vint jeune à Paris pour s'y consacrer aux études et prendre ce goût des lettres latines et françaises qu'il n'abandonna jamais. Ce fut l'un des écrivains les plus laborieux et les plus prolixes d'un temps où la poésie était elle-même laborieuse et prolixe. Quoiqu'il ait été secrétaire de grands seigneurs et qu'il fût nommé poète du roi Henri II, il ne quitta jamais le titre de *Banny de Lyesse* qu'il s'était donné dans ses premières compositions. C'était un terme de galanterie, sans nul doute. Ses ouvrages ne le peignent pas en entier, car ils sont parfois ennuyeux et dépourvus de fantaisie, ce qui concorde mal avec ce que nous connaissons de sa vie. On ne saurait d'ailleurs le juger sur la publication des *Quinze Livres de la métamorphose d'Ovide*, qui lui furent commandés et qui parurent à Paris, chez Estienne Grolleau, en 1557. Cette traduction, en vers de dix syllabes, est loin de rappeler la grâce de l'original. Parmi ses autres œuvres, il faut citer *La Nouvelle Juno* (Lyon, J. de Tournes, 1547, in-8°), *Le Temple de chasteté* (Paris, M. Fezandat, 1549, in-8°), ainsi que des *Epistres héroïdes* (1550, in-8°).

Dans ces dernières, l'auteur semble avoir donné toute sa mesure. Le style simple et presque prosaïque de François Habert se prête d'ailleurs à la familiarité épistolaire. C'est dans *Le Temple de chasteté* qu'on trouve les pièces de François Habert relatives à sa province. Elles consistent en une ballade que nous reproduisons, en sixains, en huitains, etc., d'un tour assez original. François Habert mourut vers 1560. La Croix du Maine, A. du Verdier, le Père Niceron et l'abbé Goujet ont donné une liste fort longue de ses ouvrages.

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, XIII, p. 8. — Aug. Théret, *Littérature du Berry, Poésie ; Les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles ;* Paris, Fr. Laur, 1900, in-8°.

BALLADE DU LIEU DE BOYCEREAU, PRÈS D'ISSOUDUN, A ROBERT CORBIN, SEIGNEUR DUDICT LIEU

Sur Hélicon les neuf sœurs bien aprises
Vindrent un jour disputer haultement
Du lieu où sont grands delices comprises;
C'est Boycereau remply d'esbatement,
Et de ce lieu firent un jugement
Qu'Helicon n'ha delices tant difuses
Parquoy d'aller conclure promptement
Au Boycereau, lieu sacré pour les Muses.

Là, les neuf sœurs, de grand soulas esprises,
Font resonner maint divin instrument,
Et qui la cause est de leurs entreprises.
C'est le doulx air de ce lieu seulement;
Pan y accourt avec contentement,
Menant Syringue et ses brebis camuses,
Et dict qu'il veult vivre eternellement
Au Boycereau, lieu sacré pour les Muses.

Toi donc, Corbin, que ton nom auctorises,
Par grand sçavoir perpetuellement,
Et qui as bruyt dessus les barbes grises
D'un temperé et parfaict sentiment,
Là, desiré tu es incessamment;
Sy tu n'y vas les Sœurs seront confuses,
Tout heur viendra par ton advenement
Au Boycereau, lieu sacré pour les Muses.

Prince du ciel, qui generalement
A conserver tes humbles serfs t'amuses,
Mene Corbin et Habert doulcement
Au Boycereau, lieu sacré pour les Muses.

(*Le Temple de Chasteté.*)

PIERRE MOTIN

(1566?-1610)

Pierre Motin vivait au temps de Mathurin Regnier et de Malherbe. Il eût pu être le disciple de l'un ou de l'autre, s'il n'eût tenu à être un esprit original et à peindre dans ses vers des sentiments personnels. Régnier lui dédia une de ses satires; Malherbe, quoique d'un autre temps, le considéra toujours comme un de ses disciples. Par la suite, Boileau le méconnut et le calomnia. Ce sont là ses principaux titres de gloire, ou du moins ceux qu'on lui reconnaît. En vérité, il en eut d'autres et de meilleurs, et si sa vie n'avait été bouleversée par des amours malheureuses, il se fût fait une bonne place au sommet du Parnasse. Il débuta par des poésies galantes et finit sur des débauches d'esprit. En mourant, il laissa une œuvre inachevée et un nom obscur. Pierre Motin était né à Bourges vers 1566; il s'éteignit dans la même ville en 1610. Ses productions, parmi lesquelles un choix s'impose, ne furent publiées que dans des recueils collectifs. M. Paul d'Estrées a donné dans ces dernières années un volume d'*Œuvres inédites* de ce poète (Paris, Libr. des Biblioph., 1882, in-12). Nous en avons extrait deux sonnets intéressant l'histoire de sa province.

Bibliographie. — Paul d'Estrées, *Motin, sa vie et ses œuvres*, notice publiée en tête des *Œuvres inéd.*; Paris, édit. de 1882.

SONNETS

I

Je venois de laisser ma Jehanne qui despouille
D'attraicts et de flambeaux et Venus et l'Amour,
Quand, passant au milieu d'un large carrefour,
Une nuyt qu'il pleuvoit, je trouvay la patrouille.

L'on me dit : « Qui va là ? » on m'arreste, on me fouille,
Puis on me va disant : « Tu brasses quelque tour,

Ou bien contre la ville, ou bien contre la Tour[1];
Tu n'as pas grand soucy que ton manteau se mouille. »

Je respondis : « Messieurs, je suis un escollier.
— Ah! mordieu! ce dit un, menons-le prisonnier.
Comment! comment! la nuit, aller battre l'estrade! »

A ces motz je m'escarte et gagne une maison.
Eussé-je résisté? Nenny, car, d'une œillade,
Jehanne seulette me mit bien en prison.

II

Je m'en vais à Charlet[2], auprés du quay aux Dames,
Et me promeneray par les prez d'alentour;
Puis je m'iray coucher sous les arbres d'autour,
Que le soleil ne peut penetrer de ses flames.

Beau soleil reluysant qui tout le monde enflames,
Je pourray t'esviter dans cet ombreux sejour.
Mais je ne pourray pas esviter cet amour,
Invisible soleil qui consume nos ames.

Amour, ce petit Dieu qui surmonte les Dieux,
Le traistre, le meschant, il me suit en tous lieux!
Si je veux composer soubs ces ombres secrettes

Et chanter le brandon du soleil qui m'espoint,
Mes tablettes je prends : le méchant n'en a point,
Mes esprits et mon cœur luy servent de tablettes.

1. La Tour, surnommée encore la Grosse-Tour, à Bourges, était fort élevée. Des auteurs prétendent qu'elle fut construite par César. Pendant les guerres de religion, elle fut l'objet des convoitises et des attaques des divers partis, prétention qui explique le vers de Motin.

2. Porte de la ville, percée dans une muraille élevée, parait-il, par Charlemagne; en sortant de Bourges par cette porte, on côtoyait la riviere d'Yevrette jusqu'au *gué* qui porte le nom de *Gué aux Dames*; un faubourg et deux rues portent encore le nom de Charlet.

HENRI DE LATOUCHE

(1785-1851)

Hyacinthe-Joseph-Alexandre Thabaud de Latouche (dit Henri de Latouche) naquit à la Châtre, au Blanc selon Sainte-Beuve, le 2 février 1785, et mourut à Aulnay, dans sa propriété de la Vallée aux Loups, près Paris, le 17 février (d'autres disent le 1er mars) 1851. Il fut un écrivain des premières années du romantisme. Son œuvre est injustement oubliée de nos jours.

Publiciste ardent, mêlé à toutes les manifestations littéraires de l'époque, non seulement il publia des volumes de vers, des romans, mais encore des articles de critique dans divers journaux et revues. La gloire du littérateur s'est effacée complètement derrière le souvenir souvent scandaleux du journaliste. Gloire éphémère, triste souvenir! Celui que seules feront survivre — cruelle ironie du temps! — une critique amère de Sainte-Beuve et une polémique assez récente, touchant la noble Desbordes-Valmore, dont il avait été l'amant, n'est, à bien considérer, qu'une épave de ces années de fièvre où tant d'autres, mieux doués, succombèrent dans le tourbillon qui les emporta. Son nom appartient plus à l'histoire bibliographique qu'au mouvement littéraire qui marqua la première partie de ce siècle. Henri de Latouche eut peut-être le seul grand mérite de populariser des talents qu'on ignorait autour de lui. Il fut chargé d'éditer André Chénier et eut l'heureuse initiative de découvrir un des plus brillants écrivains de son temps : nous voulons parler de George Sand.

« L'habitude de se substituer aux autres et de parler sous leur nom, a-t-on écrit[1], devint son fait. Il y eut toujours un peu de mystification dans sa manière d'être; il se plut à faire des faux en matière de littérature. La *Correspondance* dont, sur la foi d'une anecdote racontée par l'abbé Galiani, il fit échanger les lettres entre le pape Clément XIV et l'arlequin Carlin Bertinazzi, en est un des plus hardis, mais ajoutons des plus habiles. Le roman qu'il prête au Girondin Grangeneuve, dans les deux

1. Edouard Fournier, *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique ;* Paris, Laplace, 1886.

volumes dont son nom est le titre, rentre aussi dans cette série. Il y faut ranger encore, et à la moins honorable place, sa scandaleuse nouvelle d'*Olivier*, qu'il voulut faire passer pour une autre, au titre pareil, mais d'un sentiment tout contraire, dont il savait que Mme de Duras avait fait mystérieusement lecture à ses amis. Quand il ne prêtait pas, il empruntait, et son jeu mystificateur restait le même. Sa *Fragoletta*, qui fit si grand bruit et qu'on faillit saisir, n'est guère qu'une imitation de la *Princesse Brambilla* d'Hoffmann, auquel il avait déjà pris, en démarquant le titre, son *Olivier Brussion*... »

Ses vers, au point de vue moral, et peut-être aussi au sens littéraire, contiennent ce qu'il a produit de plus pur et de meilleur. On lui en connaît quatre recueils : *Vallée aux Loups*, souvenirs et fantaisies, contenant des traditions populaires et des fragments de prose (Paris, A. Levavasseur, 1833, in-8°) ; *Adieu* (Paris, Lacour, 1843, in-8°) ; *Les Agrestes* (ibid., s. n. d'édit., 1845, in-12) ; enfin *Encore adieu* (ibid., 1852, in-8°), publié par Mlle Pauline de Flaugergues, son amie des derniers jours.

Tout ce dont il s'est souvenu du passé dans sa retraite de la « Vallée aux Loups », les sites de son enfance, les grandes plaines, les champs d'orge et de seigle du Berry, les *mignons* en fleurs au printemps, les chênes noueux, les maisons de chaume du pays natal, tout, jusqu'au courant de la Creuse, jusqu'aux buissons « que la Sédelle arrose », est décrit là avec une émotion contenue, une tendresse, un enthousiasme sentimental qu'on s'étonne de trouver chez cet écrivain amer, qui ne chercha jamais, dans la solitude, qu'un aliment à sa misanthropie.

BIBLIOGRAPHIE. — Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, III. — George Sand, *Articles sur H. Latouche;* Le Siècle, 18, 19 et 20 juillet 1851. — Ed. Pilon, *Pauline de Flaugergues;* Mercure de France, 15 août 1906.

A LA RIVIÈRE DE MON PAYS

I

Fille des vieux rochers, onde claire et rapide,
Source qui n'as jamais, sur tes bords escarpés,
Vu les enfants des arts de leur gloire occupés,
Ni le peintre essayer les crayons historiques,
Ni le barde chercher sous quels gazons rustiques
Dorment les oppresseurs que la ronce a couverts,

Jamais ton nom français n'a brillé dans un vers!
Quoi! jamais? Dédaigneux de ton humble mémoire,
La lyre ou les pinceaux n'apprendront à la gloire
Quel nom te fut cherché dans les antres profonds,
Dans les flots écumeux, dans les gouffres sans fonds,
Ton nom mystérieux : la Creuse?
Oh! vers nos rives
Ramenez sans dédain vos traces fugitives,
Orgueilleux voyageurs qui, par d'âpres chemins,
Vous ouvrez l'Helvétie ou les tombeaux romains;
Enchaînez votre amour sous le ciel bleu des Gaules.
Rome, j'ai vu le Tibre : et là-bas, sous des saules,
Du fleuve paternel que les bords sont plus beaux!
Heureux qui, vers le soir, errant sur nos coteaux,
Réveillera le vol de la plaintive orfraie,
Verra fuir l'écureuil sous la châtaigneraie,
La lune sur nos buis endormir sa blancheur,
Plus loin trembler dans l'eau les torches du pêcheur;
Puis, l'aube ranimant nos fleurs et nos ruines,
Les pâtres suspendus sur le flanc des collines;
Remonter la rosée entre ces arbres noirs,
Et le milan qui plane au fond des vieux manoirs.

II

O génie inconnu! poète que j'implore,
Pour trouver des accents que l'avenir honore,
De nos chastes vallons viens consulter les fleurs,
Famille aux doux parfums, peuple aux mille couleurs;
Viens parcourir ces monts qui jamais sur les ondes
N'ont vu fuir en vaisseaux leurs forêts vagabondes...

III

Oh! viens rendre à nos bords l'amour des pèlerins.
Là, la vieille romance a gardé ses refrains;
Là, le fier laboureur redit encor la honte,
La fuite des Anglais que la Creuse raconte;
Et quand, le front paré de grâce et de rougeur,
La jeune fille aura pour l'errant voyageur
Etendu son manteau sur nos âpres rivages,
Apaisé de son chien les aboîments sauvages,

Elle te redira les récits d'alentour,
Et les vieux fabliaux de terreur et d'amour.
Là, sous les hauts noyers, près de la chènevière,
Ecoute des hameaux l'aïeule filandière :
« Ne passez point, mon fils, si le ciel n'est serein,
Près du pont de Glénis et des Piles d'airain;
Car c'est là, voyez-vous, que de ce roc sauvage
S'élance le sorcier qui monte sur l'orage. »

IV

Sous notre doux soleil, ému par ses rayons,
Viens du barde écossais surpasser les crayons,
Essayer de rapprendre aux pâtres des cabanes
Les noms des Lusignan, des Coucy, des Chabannes,
Vous, surtout, nom si cher au peuple des hameaux,
Jeanne d'Arc, dont le sang teignit ces nobles eaux.
Viens, viens frapper ces flots des éclairs de la lance,
Des accents du clairon peupler le vieux silence;
Sur ces rocs si longtemps consacrés au repos,
Faire éclater la guerre et flotter les drapeaux.
On verra, des hauteurs de ce Rocher-qui-tremble,
Le vaincu, le vainqueur, lutter, tomber ensemble;
Et quand des flots sanglants surgira le vainqueur,
Les échos rediront et France et Jacques Cœur.
Heureux, ô du talent puissance que j'envie!
Heureux qui peut, fidèle à son humble patrie,
Lui rendre en des écrits de l'oubli triomphants
Quelque lustre emprunté du nom de ses enfants!

V

Et toi que sur ses bords la Creuse aussi vit naitre,
Toi qu'en nous comparant l'amitié voit peut-être
Si divers de pensers, si semblables de cœur,
De soins ambitieux las, victime ou vainqueur,
Qu'un champêtre palais sur ces bords te ramène :
Et tu viendras savoir, visitant mon domaine,
Quels de nos arbrisseaux verdiront les premiers;
A mes pommiers en fleur comparer tes pommiers.
Nous irons de Crozan visiter les décombres;
Voir, lorsqu'un soleil d'or en percera les ombres,

Seul roi, seul habitant des foyers entr'ouverts,
Le lézard au soleil livrer ses anneaux verts.
Quand la fleur de Noël, au fond de nos vallées,
Frémira sous le dard des premières gelées,
Nous irons de l'automne entendre encor la voix;
Fouler d'un pied rêveur la couronne des bois;
Près des flots jaunissants, sur le roc séculaire,
Voir passer des corbeaux le vol triangulaire,
Observer quel orage emprunte leur essor,
Ou les jette un moment sur ces paillettes d'or
Qu'enflamme le matin sur la rive opposée;
S'enchaînant d'arbre en arbre et blanchis de rosée,
Admirer ces trésors, ces fils mystérieux
Qu'aurait tissus la Vierge et qui tombent des cieux.

VI

Là, sur cette contrée obscurément heureuse
Et du monde oubliés, nous dirons à la Creuse :
— Le bonheur était là, près du même rocher
D'où nous étions tous deux partis pour le chercher.
Source vierge, âme errante en ce vallon tranquille,
Ne va point à la mer, ne va point à la ville.
A la ville? Tes flots voudraient-ils, dans leur cours,
Désaltérer l'esclave ou le tyran des cours?
A la mer? Quoi! ton onde et si douce et si claire
Apprendrait à mugir et deviendrait amère?
Qui, toi, porter la crainte aux pâles matelots!
Enferme en nos déserts tes destins et tes flots :
Reste avec deux amis; longtemps leur paix profonde
Verra tes bords en fleurs et le ciel dans ton onde,
Et peut-être, enchaînant des destins éternels,
Ton cours réfléchira deux tombeaux fraternels.

(*Vallée aux Loups, Souvenirs et fantaisies*, 1833.)

ÉMILE DESCHAMPS

(1791-1871)

Né à Bourges le 20 février 1791, Emile Deschamps, après un court passage dans un collège d'Orléans, vint à Paris pour terminer ses études. Il entra peu après (1812) dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi. Sa carrière littéraire commença en 1818 ; il avait alors vingt-sept ans. « A l'éclosion du romantisme, il était armé déjà de convictions et d'un talent qui le rendaient digne d'y prendre place parmi les premiers. Deux comédies qu'il avait données avec Henri de Latouche ne comptaient pas, mais il tenait tout prêt un volume de vers : *Etudes françaises et étrangères,* qui devait lui valoir une certaine notoriété. Il parut en 1828, chez Gosselin, avec une préface où se continuaient, sous une forme moins magistrale peut-être, mais plus vivement serrée et tout aussi éloquemment persuasive, les idées émises un an auparavant dans la fameuse préface de *Cromwell...* Ce fut sa plus fière campagne[1]... »

Emile Deschamps collabora à de nombreuses feuilles ; il fonda et dirigea la *Muse française,* avec Victor Hugo, Alfred de Vigny et Charles Nodier. On lui a vivement reproché de n'avoir pas su montrer de l'originalité et de s'être plu trop souvent à traduire ou à compléter les ouvrages des autres, au lieu d'en créer qui lui fussent propres. Cette critique n'est pas sans fondement. En effet, si l'on écarte de son bagage de nombreuses traductions, entre autres celles de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette* de Shakespeare, des livrets d'opéra, des imitations de poètes allemands et espagnols, on se trouve en présence d'une œuvre peu considérable. Ses productions poétiques, réimprimées avec celles d'Antony, son frère (Paris, H.-L. Delloye, 1841, in-8°), ont fait l'objet d'une édition définitive publiée après sa mort, chez Lemerre, en 1872. (Cf. *Œuvres complètes,* etc., 2 vol. in-8°.)

Sous-chef aux « finances » depuis 1827, Emile Deschamps prit tard le parti de la retraite. Souffrant et à demi-aveugle, il se retira à Versailles et s'éteignit « brisé par nos malheurs », en avril 1871. Il avait longtemps espéré, assure-t-on, que l'Aca-

1. Ed. Fournier, *Souvenirs de l'Ecole romantique.*

démie lui ouvrirait ses portes, mais celle-ci fit la sourde oreille. Il s'en vengea en laissant circuler cette épigramme, empruntée à un mot de l'abbé de Voisenon :

J'aime mieux — ce n'est faux fuyant subtil —
Qu'on dise de moi, d'une voix amie :
Pourquoi n'est-il pas de l'Académie ?
Que si l'on disait : Comment en est-il ?

Emile Deschamps a très rarement célébré son pays.

Bibliographie. — H. Blaze, *MM. E. et A. Deschamps ;* Revue des Deux Mondes, 1841, III, p. 541-573. — Taphanel, *Notice sur E. Deschamps ;* Paris, 1872. — Ch. Asselineau, *Bibliogr. romantique ;* Paris, Rouquette, 1874, in-8°. — E. Bazin, *Em. Deschamps ;* Paris, Sauton, 1874, in-8°, etc.

MÉLODIE SUR LE BERRY. — RETOUR AU TOIT NATAL

Après tant de pleurs et d'années
Je vous reviens, chère maison !
Demeures jadis fortunées,
Berceau de ma jeune saison !
Tout au fond voici bien la chambre
Où, dans l'ombre, ma grande sœur
M'endormait, quand neigeait décembre,
Par ses chants si pleins de douceur.

Je crois, en ouvrant cette chambre,
Entendre la voix de ma sœur !

Conduit par l'ancienne habitude
Avec mes regrets éternels,
J'arrive à la salle d'étude,
Foyer des travaux paternels.
Murs chéris ! c'est là que mon père
Pleura tant et fut si joyeux,
Quand je vins, en habit de guerre,
De ma croix lui charmer les yeux.

Ces murs font revivre mon père,
Mon père pleurant et joyeux !

Entrons au jardin solitaire
Qui vit mon enfance bondir
Et, comme les ifs du parterre,
Plus tard ma jeunesse grandir.
C'est bien là, sous les clématites,
Qu'en partant, Inès, que j'aimais,
Me donna ces trois fleurs petites
Et me dit : « Ne les perds jamais! »

Je rêve, et sous les clématites
Je vois cette Inès que j'aimais!

(*Œuvres complètes,* 1872.)

MAURICE ROLLINAT

(1846-1903)

Fils de François Rollinat, avocat, et de Marie-Marguerite Didion, Joseph-Auguste-Maurice Rollinat naquit à Châteauroux, le 29 décembre 1846, dans la maison qui porte actuellement le n° 7 de l'avenue de Déols. Son père avait été l'ami de Ledru-Rollin, de Chaix-d'Est-Ange et de George Sand. La bonne dame de Nohant, dit-on[1], avait François Rollinat en telle amitié que ce dernier devint son conseil dans les différends qu'elle eut avec son mari le baron Dudevant et qu'elle accepta d'être la marraine de son fils.

Maurice Rollinat fit ses études au collège Saint-Pierre de Châteauroux. Ses classes terminées, sa famille le destina au notariat. On le vit successivement clerc à Châteauroux, puis à Orléans; mais le goût passionné de la poésie et de la musique, qu'il n'avait cessé d'entretenir depuis son enfance, s'étant développé en lui, on prétend qu'il écrivit alors plus de vers que d'actes notariés et qu'il sollicita sans cesse son départ pour Paris, où d'ailleurs l'appelait son illustre marraine. « Il y vint en l'année 1868, un an après la mort de son père. Il avait alors vingt-deux ans. Il entra dans l'administration de la ville, comme employé au service des décès de la mairie du VIIe arrondissement. Plus tard, lorsque, dans ses conversations, il venait à parler de ses débuts à Paris, Maurice Rollinat appuyait avec persistance sur son passage dans ce poste administratif, comme pour affirmer la coïncidence macabre et funèbre de son esprit. » Il habitait alors la rue Oudinot, « rue calme et solitaire, peuplée presque en entier d'hôtels particuliers immenses, de couvents et d'hôpitaux, qui, dans ce quartier si animé de la rue de Sèvres et du boulevard Montparnasse, semble une paisible et monotone rue de province ». Maurice Rollinat dit et chanta ses premiers vers et ses mélodies dans les cabarets du quartier latin, entre autres les *Hydropathes*. Par la suite, il acquit de réels succès au Chat Noir. Son premier volume, *Dans les Brandes*, parut en 1877, par les soins de l'éditeur Charpentier. Rollinat s'affirme dans ce livre comme un fougueux disciple de Baudelaire, en même

1. Maurice Dauray, *Maurice Rollinat, biographie;* Revue du Berry.

temps qu'il s'y révèle le peintre de cette Nature à laquelle il demeura intimement attaché jusqu'à la fin. En 1883, il publia *Les Névroses*. Ce fut un triomphe. Bientôt les salons se disputèrent cet artiste au verbe puissant, à la voix profonde, émouvante, qui, par une musique appropriée à son vers, savait faire passer tour à tour dans l'auditoire « les ravissements de la vie et les terrifiantes visions de l'au delà ». Fêté, adulé, le poète ne se fit point illusion sur une gloire trop prompte pour être durable. On dit qu'un soir, lassé de l'enthousiasme qu'il avait provoqué, il disparut soudain... « Il se retira à Fresselines, au confluent des deux Creuses, sur la limite du Berry et de la Marche, et là, dans une maison de paysan, passa le reste de sa vie, pêchant, se promenant, méditant et composant quelques-uns de ses meilleurs poèmes. De 1883 à 1903, il donna au public les recueils suivants : *L'Abîme* (Paris, Charpentier, 1886, in-18); *La Nature* (ibid., 1892, in-18); *Le Livre de la Nature* (ibid., Delagrave, 1893, in-18); *Les Apparitions* (ibid., Charpentier, 1896, in-18); *Ce que dit la Vie, ce que dit la Mort* (Issoudun, Séry, 1898, in-8°); *Paysages et Paysans* (Paris, Fasquelle, 1899, in-18); et un choix de prose: *En errant* (*Proses d'un solitaire*) (ibid., 1903, in-18).

C'est pendant son séjour au pays natal qu'il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Une grande douleur intime, la perte d'une compagne dévouée, vint, en 1903, mettre le comble à sa détresse physique. Affaibli, se sentant irrémédiablement perdu, hanté de souvenirs cruels, il quitta son village et se fit conduire dans la maison de santé du docteur Moreau de Tours, à Ivry-sur-Seine. Il mourut peu après, le 26 octobre 1903, à huit heures trois quarts du matin, d'une « attaque d'entérite compliquée d'un marasme physiologique ». Il laissait la matière de deux volumes, dont l'un, *En ruminant,* fut publié par l'éditeur Fasquelle en 1905.

Des nombreux articles qui furent écrits après sa mort, nous retiendrons les lignes suivantes de M. Gustave Geffroy[1]. Elles peignent l'homme dans son milieu et font aimer l'évocateur des sites, le peintre du paysan berrichon :

« Sans cesse hors de chez lui, c'est pendant les longues marches aux flancs des collines, aux creux des ravins, pendant les heures de pêche, au bord de l'eau lumineuse, que Rollinat sentait cette âme éparse qui lui inspirait ses poèmes. Que de fois, vous, ses amis, qui avez vécu près de lui, vous avez eu la nette perception que cet être bon et charmant, si intelligent, si gai, si amusant, était vraiment le compagnon de ces arbres, l'interlocuteur de ces eaux chuchoteuses, le véritable feu follet de ces marécages ! Combien de fois ne vous est-il pas apparu comme

1. Cf. *Revue du Berry,* 1904.

le solitaire-né de cette solitude, destiné à glorifier et à expliquer tout ce qui l'entourait, à porter la parole pour les humbles et les silencieux, pour les êtres rencontrés, silhouettes des champs et des routes, pour les animaux aux yeux expressifs pour les végétaux fragiles, pour les lourdes pierres, pour les nuages fugitifs. Cette affinité particulière, c'est le caractère essentiel de la poésie et de la musique de Maurice Rollinat... De sa maison bâtie entre les deux Creuses, maison toute basse, juchée haut, il avait sa fenêtre ouverte sur l'etendue. Tout ce qui se passait sur la route, chaque bruit qui venait des champs, chaque état du ciel, était un événement pour le sensitif désireux de l'isolement possible et des infinies occupations de la vie agreste... Rollinat, avec la nature la plus fine, était avant tout un rustique imprégné de toutes les influences de force et de douceur de la campagne, des musiques de l'air et de l'eau, des aromes de la terre et des végétaux. Quand il promettait, aux premiers jours de sa jeunesse, en publiant ses vers de début, d'avoir son cabinet d'études « dans les clairières des forêts », lui-même ne savait pas avoir si complètement raison et fournir si exactement le pronostic de son existence future... »

Bibliographie. — Ad. Brisson, *Portraits intimes*; Paris, Colin, 1900, in-18. — La *Revue du Berry, à Maurice Rollinat*, numéro spécial ill. (Châteauroux, A. Mellotée, 1904, in-f°). Articles et documents de Maurice Dauray, J.-Pierre, J. Barbey d'Aurevilly, Albert Decourteix, Hugues Lapaire, Alb. Chantrier, Alb. Léger, A. Ponroy, Gustave Geffroy, Eugène Hubert, etc. — Dr Grillety : *Souvenirs sur Rollinat*, etc.; Mâcon, imprim. Protat, 1908, in-16.

LES GARDEUSES DE BOUCS

Près d'un champ de folles avoines
Où, plus rouges que des pivoines,
Ondulent au zéphyr de grands coquelicots,
Elles gardent leurs boucs barbus comme des moines,
Et noirs comme des moricauds.

L'une tricote et l'autre file.
Là-bas le rocher se profile
Noirâtre et gigantesque entre les vieux donjons,
Et la mare vitreuse où nage l'hydrophile
Reluit dans un cadre de joncs.

Plus loin dort, sous le ciel d'automne,
Un paysage monotone :
Damier sempiternel aux cases de vert cru,
Que parfois un long train fuligineux qui tonne
Traverse, aussitôt disparu.

Les boucs ne songent pas aux chèvres,
Car ils broutent comme des lièvres
Le serpolet des rocs et le thym des fossés;
Seuls, deux petits chevreaux sautent mutins et mièvres
Par les cheminets crevassés.

Les fillettes sont un peu rousses,
Mais quelles charmantes frimousses,
Et comme la croix d'or sied bien à leurs cous blancs!
Elles ont l'air étrange, et leurs prunelles douces
Décochent des regards troublants.

Pendant que chacune babille,
Un grand chien jaune dont l'œil brille,
L'oreille familière à leur joli patois,
Les caresse, va, vient, s'assied, court et frétille,
Aussi bonhomme que matois.

Et les deux petites gardeuses
S'en vont, lentes et bavardeuses,
Enjambant un ruisseau, débouchant un pertuis,
Et rôdent sans songer aux vipères hideuses
Entre les ronces et les buis.

Or, l'odeur des boucs est si forte
Que je m'éloigne; mais j'emporte
L'agreste souvenir des filles aux yeux verts ;
Et, ce soir, quand j'aurai barricadé ma porte,
Je les chanterai dans mes vers.

(*Dans les Brandes.*)

PAYSAGE GRIS

Déjà cette prairie, en commençant l'hiver,
Etendait son tapis d'herbe courte et fripée ;
Elle languit encor, de plus en plus râpée,
D'un gris toujours plus pâle et moins mêlé de vert.

Et pourtant, il y vient, poussant leur douce plainte,
Dressant l'oreille au vent qu'ils semblent écouter,
Quelques pauvres moutons qui tâchent de brouter
Ce regain des frimas dont leur laine a la teinte.

Mais le vivre est mauvais, le temps long, le ciel froid ;
A la file ils s'en vont, l'œil fixe et le cou droit,
Côtoyer la rivière épaisse qui clapote,

S'arrêtant, quand ils sont rappelés, tout à coup,
Par la vieille, là-bas, contre un arbre, debout,
Comme un fantôme noir dans sa grande capote.

TRISTESSE DES BŒUFS

Voilà ce que me dit, en reniflant sa prise,
Le bon vieux laboureur, guêtré de toile grise,
Assis sur un des bras de sa charrue, ayant
Le visage en regard du soleil rougeoyant :

« Ces pauv' bêt' d'animaux n'comprenn' pas qu'la parole.
T'nez ! j'avais deux bœufs noirs !... Pour labourer un champ
C'était pas d'leur causer; non! leur fallait du chant
Qui s'mêle au souffl' de l'air, aux cris d'l'oiseau qui vole !

« Alors creusant l'sillon entr' buissons, chên's et viornes,
Vous les voyiez filer, ben lent'ment, dans ceux fonds,
Tels que deux gros lumas, l'un cont' l'aut', qui s'en vont
Ayant tiré d'leu têt' tout' la longueur des cornes.

« L'sillon fini, faisant leur demi-rond d'eux-mêmes,
I's en recommençaient un auprès, juste à l'endroit ;
J'avais qu'à l'ver l'soc qui, rentré doux, r'glissait droit...
Ainsi, toujours pareil, du p'tit jour au soir blême.

« C'était du bel ouvrage aussi m'suré q'leur pas,
Q'ça soit pour le froment, pour l'avoin', pour le seigle,
Tous ces sillons étaient jumeaux, droits comme un' règle,
Et l'écart entr' chacun comm' pris par un compas.

« Par exempl', fallait pas, dam' ! q'la chanson les quitte !
A preuv' que quand, des fois, j' la laissais pour prend' vent,
I' s'arrêtaient d'un coup, r'tournaient l'mufle en bavant
Et beurmaient tous les deux pour en d'mander la suite.

« Mais c'est pas tout encor; dans l'air de la chanson
I v'laient d'la même tristesse ayant toujou l'mêm' son,
A cell' du vent et d'l'arb' toujou ben accordée.
Mais d'la gaieté? jamais i' n'en voulur' un brin!

« Ça tombait ben pour moi qui chantais mon chagrin.
Y a donc des animaux qu'ont du choix dans l'idée
Et qu'ont l'naturel trist' puisque, jamais joyeux,
Dans la couleur des bruits c'est l'noir qu'i's' aim' le mieux.

(*Paysages et Paysans.*)

LE CHAT-HUANT

Dans un gros chêne court qui pèle et se prosterne,
Le bon vieux chat-huant, tout le jour assoupi,
Spectral et ténébreux, reste roide accroupi,
Parfois de ses yeux ronds éclairant sa caverne.

En ce creux où le ver avec la mouche alterne,
Dur d'oreille il n'entend ni le chien qui glapit,
Ni le pivert criard qui cogne et déguerpit.
Il goûte la paix close et le silence interne.

A l'aube et vers le soir dont il flaire l'instant,
Il quitte son tronc d'arbre et cherche en voletant
La grenouille verdâtre et le mulot gris sombre.

Le sybarite oiseau, qui veut longtemps vieillir,
Ne quitte son repos que pour aller cueillir
Tout le frais du matin, toute la fleur de l'ombre.

HUGUES LAPAIRE

(1869)

L'un des rénovateurs du patois berrichon et, à coup sûr, le meilleur poète actuel de sa province, M. Hugues Lapaire, est né le 26 août 1869, à Sancoins, petite ville aux confins de l'ancien Bourbonnais. On lui doit un certain nombre de recueils de poèmes, en français et en langage vulgaire, ainsi que quelques ouvrages en prose : *Les Enfants,* poésies (Paris, Savine, 1890, in-12); *Vieux Tableaux* (ibid., Lemerre, 1892, in-18); *L'Annette* (Moulins, Crépin-Leblond, 1894, in-8°), poème idyllique où les mœurs et la langue assaisonnée d'expressions patoises ont un réel goût de terroir; *Au pays du Berri,* poésies en idiome du Centre, suivies d'un vocabulaire (Paris, A. Lemerre, 1896, in-8°); *La Bonne Dame de Nohant,* en collaboration avec Firmin Roz (Paris, Société d'édit., 1897, in-12); *Sainte Soulange,* légende en vers berrichons, illustration de Andhré des Gachons (Moulins, Crépin-Leblond, 1898, in-8°); *Noëls berriauds* (ibid., 1898, in-8°); *Les Mémoires d'un Bouvreuil*, illustrations de G. Denise (Paris, Combet, 1899, in-4°); *Les Chansons berriaudes* (ibid., 1899, in-8°); *Au village*, poésies berrichonnes, illustrées par Eug. Cadel (ibid., 1901, in-8°); *Vielles et Cornemuses,* monographies suivies d'une vie des plus célèbres ménétriers du centre de la France, illustr. de F. Maillaud (ibid., 1901, in-8°); *Au vent de galerne,* poésies (ibid., 1903, in-8°); *Le Patois berrichon* (ibid., 1903, in-8°); *Le Courrandier*, roman (Paris, Combet, 1904, in-8°); *Les Rimouères d'un Paysan* (Moulins, Crépin-Leblond, et Paris, Sansot, 1904 et 1905, in-8°); *Le Fardeau,* roman (Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-18), *L'Epervier,* roman (ibid. 1908, in-18); *Le Pays berrichon* (Paris, Bloud, 1908, in-16); etc.

M. Hugues Lapaire est le chantre du Berry, comme Gabriel Vicaire fut le poète de la Bresse, comme Vermenouze est celui de l'Auvergne, et Anatole Le Braz celui de la Bretagne. Il aime intensément sa terre natale, et « il n'exile point son esprit et son cœur des choses qu'il aime ». Son patois savoureux est parfois une déviation expressive d'un certain nombre de vieux mots français tombés en désuétude; c'est encore une débauche d'images crues, réalistes, violentes, infiniment pittoresques. On a défini cet art franc et sincère, malicieux jusqu'à la satire; on

ne l'a jamais analysé aussi bien que l'a fait l'auteur lui-même. Les lignes suivantes, extraites de la préface des *Rimouères d'un paysan*, — son meilleur livre, — suffisent à le classer parmi les plus éloquents défenseurs des traditions provinciales et de la cause décentralisatrice : « Voici des rires et voici des pleurs, écrit-il en manière de présentation de ses vers... Parmi ces contes, les uns sont éclos dans la mélancolie des soirs, vers l'âtre enfumé où chante le grillon des chaumières ; les autres se sont envolés de la table rustique des *guerdauds* berrichons, de leurs gobelets d'étain où reste encore, au fond, un peu de sel gaulois... Certains critiques m'ont blâmé d'employer un langage où je supprime sans vergogne les voyelles, et les subroge lorsque la prononciation m'y oblige. Ils ont peut-être raison; mais que voulez-vous? Ça me chante comme ça aux oreilles, et je dis mieux ce que j'entends clairement. D'ailleurs, c'est un mal héréditaire. Mes ancêtres en sont cause, autant que j'ai pu juger de leur savoir sur les registres de l'état civil de la petite mairie de Sancoins... Ils étaient tous artisans de village. Quelques-uns furent maîtres de leurs confréries. L'un d'eux, boulanger de son métier, pendant une révolution, — il y en a tant eu en France, que je ne sais plus laquelle, — fut placé sous la surveillance de la police. Comme il était obligé d'aller répondre chaque dimanche à l'appel de son nom, quelqu'un lui fit observer combien cette mesure était vexatoire : « Ma foi ! répondit-il, le plus *cossiant* d'la chose, c'est que ma fournée brûle pendant ce temps-là ! » Je ne vous cache pas que je suis fier de parler aussi mal que cet homme-là ! Les mimologismes, les jolis mots patois, ce sont eux qui me les ont transmis ; je mourrai donc impénitent... »

M. Hugues Lapaire a collaboré à un grand nombre de périodiques. Il est secrétaire de la *Renaissance provinciale*.

Bibliographie. — Armand Silvestre, *Critique littéraire ; Journal*, 1896.

MON PAYS

Je ne suis pas un rechignou,
Je n'ai pas les larmes faciles ;
Mais quand j'quitte l'pays d'chez nous,
J'ai les paupières moins stériles.

Je porte envie aux champs, aux bois,
A ce qui reste... A l'herbe, au lierre

Dont les rameaux cachent les toits
Ou s'attachent aux bancs de pierre.

Je voudrais être le chemin
Familier aux pieds des bergères,
L'oiseau dans le creux de leur main,
La fleur d'or à leurs devantières,

Être ce qui ne s'en va pas :
La glèbe que mord la charrue,
La source qui chante tout bas,
L'insecte de la lande nue!...

Je vois les vieux d'vant les tisons
S'essuyant l'œil d'un r'vers de manche;
J'entends l'adieu clair de Lison
Avec les cloches du dimanche.

Je vois les champs, les prés, les bois,
L'ensoleillement de la plaine;
J'entends la chanson des hautbois
Et le murmure des fontaines.

Je regarde encore une fois
S'envoler à travers les branches
Les fumées qui montent des toits
Comm' des petites coiffes blanches...

Que Dieu m'accorde d'y mourir,
Sur ce sol où je vois ma place,
Car je ne voudrais pas sentir
Une autre terr' sur ma carcasse.

Mais si je t'aime, ô mon pays,
Si je t'ai gardé ta souvenance,
C'est que le hasard m'a permis
D'y vivre loin de la souffrance.

Ainsi va l'égoïsme humain,
Car je te haïrais sans doute
Si, sans matelas et sans croûte,
Je t'avais demandé mon pain!

LE BRIOLAGE

Avant que sur le sol fécond
Pleuve la semence d'automne,
Le soc ouvre, droit et profond,
La bonne terre berrichonne.

Dressant sur le grand ciel de paix
Sa silhouette solitaire,
Derrière ses deux charolais,
Le laboureur presse l'araire.

Le corps allongé, l'œil pensif,
Le mufle au vent, la marche lente,
Les bœufs s'en vont, dolents, massifs,
Bercés par sa chanson traînante :

La voix qui monte des labours
Avec l'alouette légère,
Le lied, l'alléluia d'amour
Qui s'élève vers la lumière ;

La voix des pacages herbeux,
Des forêts, des prés, des clairières,
Cell' qui fait frissonner les bœufs
Et le cœur chagrin des bergères ;

Le chant de la glèbe et des cieux,
L'air de la liberté si rude
Qu'il fait tressaillir les aïeux,
Trouble l'âme des solitudes ;

La voix que partout on entend,
Des chaumois, des bourgs, des villages,
Comme la prière des champs...
Le briolage !

LE GUÉ

CHANSON BERRIAUDE

Depuis l'matin jusqu'au couchant,
Ça pass' des gars et des drollières
Qui vienn'nt et s'en revienn'nt des champs

Par le même endret d'la rivière.
   Landouzi, landouzi,
   C'est l'gué de la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

Fanchett' s'en allant au marché
Avec ses atours bleu-pervenche,
Pour la r'luquer, je m'suis caché
Darrié les aubépines blanches.
   Landouzi, landouzi,
   Au bord de la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

J'l'ons vu quitter ses deux sabiots
Pour passer le gué d'la Belaine.
Rien qu'a r'garder sa joli piau,
Ça m'bournageait l'sang dans les veines.
   Landouzi, landouzi,
   Au bord de la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

Ell' retroussa son cotillon
Plus haut, plus haut que la cheville,
Et ses pieds, comm' deux carpillons,
Sus l'sable d'or y s'esgambillent.
   Landouzi, landouzi,
   En passant la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

L'cœur me sautait dans l'estomac
En songeant que c't'iau malhonnête
R'gardait comm' ça la tête en bas
Tout ça c' que lui montrait Fanchette...
   Landouzi, landouzi,
   En passant la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

Quand ell' fut loin sous les ormeaux,
J'ons cherché trac' de son passage,
Mais, par jalous'té, le ruisseau
N'en avait pas gardé l'image!
   Landouzi, landouzi,
   La jalouse Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

Ah! quand a r'viendra, jarnigué!
Si j'connaissais une sorcière,
J'y d'mand'rais qu'ell' me change en gué
A lieu du gué de c'te rivière...
Landouzi, landouzi,
Si j'etions la Belaine,
Dou! landéri déra, lonlaine!

(*Au Vent de galerne.*)

ENTONNAILLES

Grands toucheux d'bœufs, siffleux d'marlots,
Vieux gas tortins et valetaille,
Journaliers et galop'-fricots,
V'nez tertous fair' les entonnailles!

Sortez vos coiff's à deux rubans,
Mettez vos roses devantières,
Femm's de bauch'tons et d'paysans,
Drôlinettes et lavandières!

Appuyez-vous sur vos bâtons,
Vieilles commères berlangueuses;
Laissez vos chieuv's et vos moutons,
Les gentes petites fileuses!

Tiennet prépare son flûtiau,
Gadat enfle sa cornadouelle
Pour fair' sonner les grous sabiots
Des pastours et des pastourelles.

Les vielles, du haut des poinçons,
Ronflent comme un essaim d'abeilles...
V'nez tertous mêler vos chansons
Au choc des brocs et des bouteilles.

Par saint Vincent notre patron,
Avant l'amour ou la bataille,
Faut que le cœur d'un vigneron
S'réchaudisse au long d'ses futailles!

La sté réchauffe nos gosiers,
Et nos gosiers sont des étuves...

Chantons la rose et le rosier,
Dansons la ronde autour des cuves !

Holà ! les belles aux fusiaux,
Maîtres beutiers, nous somm's de taille
A vider toutes les futailles
En l'honneur du pays berriaud !

LA CHANSON DU PAYS

Avant que l'âge me surprenne,
Avant l'ombre des noirs frimas,
Vers nos chaumières vendéennes,
Amis, j'irai porter mes pas.

Je prendrai mon picot, ma biaude,
Et, timide petit grelet
De la bonne terre berriaude,
J'irai chanter par vos guérets...

Ma chanson, c'est une caresse
Qui passe sur nos cheveux gris
Lorsque nous rêvons de jeunesse
Devant les cendres du logis.

Elle rôde par les éteules,
Un fuseau d'or au bout des doigts ;
En l'écoutant, plus d'une aïeule
A soupiré sous son vieux toit.

Elle annonce, toute ravie,
Le printemps et son gai retour :
C'est l'hirondelle de la vie,
Du souvenir et de l'amour.

Aussi loin que le sort nous jette,
Elle sait retrouver son nid,
La vieille chanson du pays
Dont le peuple fut le poète !

(*Les Rimouères d'un Paysan.*)

GABRIEL NIGOND

(1877)

M. Gabriel Nigond est né à Châteauroux (Indre), le 24 février 1877. A son début, il s'est révélé poète de talent, prenant une place honorable entre Maurice Rollinat et Hugues Lapaire. Son art, fait de notations précises, porte la marque d'un réalisme émouvant, haut en couleur, abondant en images pittoresques et en sonorités. « Apparenté au morvandiau plus criard et au bourguignon plus dur, le patois berrichon qu'il emploie avec aisance, a-t-on dit, apparait narquois et alenti; il conviendrait mal au lyrisme, mais ne répugne pas à une certaine grâce ingénue et maligne. » On doit à M. Gabriel Nigond plusieurs recueils de poèmes, les uns fleurant bon le langage du terroir, les autres en français : *Poésies* (Paris, Vanier, 1896, in-18) ; *Contes de la Limousine*, préface de Séverine (Paris, Stock, 1903, in-32); *Novembre* (ibid., 1903, in-18) ; *L'Ombre des Pins*, ouvrage couronné par l'Académie française (ibid., 1904, in-18); *Nouveaux Contes de la Limousine* (ibid., Ollendorff, 1907, in-18) ; *Memor* (Paris, Ollendorff, 1908, in-18), ainsi que divers ouvrages dramatiques : *Le Cœur de Sylvie*, pièce en 3 actes, en vers, représentée le 26 novembre 1906 au théâtre des Bouffes Parisiens (Paris, édit. du « Censeur », 1906, in-16); et *Le Dieu Terme*, un acte, en vers, joué à la Comédie française, le 26 février 1907 (Paris, librairie Molière, 1907, in-16). Ce n'est pas sans raison — a écrit M. Pierre Quillard, et ceci peut s'appliquer à tous ses poèmes — que M. Gabriel Nigond a invoqué une fois encore, au début des *Nouveaux Contes de la Limousine*, la mémoire de George Sand; les héros de ses histoires sont cousins de la *Petite Fadette* et de *François le Champi*, mais point d'*Indiana* et de *Consuelo ;* ils sont au besoin sentencieux et diserts... »

TOUT DRET!

Quand l'soleil est tombé dans l'eau,
Su' la Grise ej' rentre au domaine.
Et ma vieill' jument qui m'ramène

Fait dinderlinder son guerlot.
Sans nous presser, j'suivons not' route;
Moué j'argarde au creux d'chaqu' sillon
Et, tout en argardant, j'écoute
La p'tit' chanson du p'tit grillon.
C'est pas créyab' comm' j'aim' not' plaine,
Aucun pays n'me s'rait meilleur,
Et, ma bours' s'rait-ell' vingt fois pleine,
J'voudrais point m'en aller ailleurs.
C'est ça mon pays, c'est ma terre
Qui m'tient par force et par secret,
Et j'veux, sans cachett' ni mystère,
Y suiv' le ch'min d'ma vie entière
Tout dret!

Et, d'abord, m'man, qu'en pense autant,
M'a dit : « Rest' par cheux nous, Baptiste.
Dans ton mal, tu y s'ras moins triste,
Et, dans ton bonheur, pus content!
Quand on perd des gens qu'on adore,
L'cœur est toujours ben mieux sout'nu
Si l'on peut en causer encore
Avec ceux qui les ont connus.
Suivant l'sort que Dieu nous envoie,
Ça fait toujours plaisir un brin
D'voir qu'on est ben ais' de vot' joie
Et qu'on est fâché d'vot' chagrin.
Pas d'bruit, pas d'cris, pas d'étalage,
Ça vous fait pus d'tort qu'on n'le cret :
T'es bon garçon, t'es pas volage,
Vis comm'nous, dans not' même' village,
Tout dret! »

Mon p'pa m'a dit : « J'seus qu'un pésan,
Et du pus loin que j'me rappelle,
Ma pauver' vie a passé telle
Comme a s'passe encore à présent.
Mais la misèr', vois-tu, j'la brave.
Si t'as quéqu' semenc' de raison,
Faudra r'garder dans ta maison,
Pas au guernier, mais à la cave.
Si tu n'as, pour te graisser l'bec,

Qu'eun' mich' dure avec du lard rance,
Tu dev'ras t'dir' : « J'ai ben d'la chance,
Mon voisin Claud' mang' son pain sec!
Pour t'couvri' t'as qu'ta limousine :
Faut pas qu'un mantiau t'doun' du regret.
T'as point d'chandell' : brûl' ta résine.
Prends ta part sans vouèr la voisine,
Tout dret! »

Sûr que j'y rest'rai, dans mon coin.
J'y suis né, donc c'est l'seul qui m'plaise.
Pendiment qu'on s'y trouve à l'aise,
C'est pas sorcier d'charcher pus loin.
A preuv', c'est qu'çui-là qui voyage,
Qui d'cinquant' côtés s'est tourné,
Dès qu'y sent v'ni la fin d'son âge,
S'ramèn' finir où qu'il est né.
Et, quand j'gagn' mon champ d'la Vieill' Roche
Anc' mon chien et mon vieux fusil,
J'argard' dans l'ceum'tièr' qu'est tout proche
L'bout d'terrain que j'me seus choisi.
Ayant vécu ma suffisance,
Que l'bon Dieu mett', quand j'men irai,
Mon âm', qu'a pas porté nuisance,
Au paradis, par complaisance,
Tout dret!

(*Les Contes de la Limousine.*)



LE BOURBONNAIS

BOURBONNAIS

BAS BOURBONNAIS, HAUT BOURBONNAIS

C'est peut-être, au point de vue artistique, la moins favorisée de toutes nos provinces. Entendons par là que cette terre du Bourbonnais, pittoresque et charmante, mais enserrée par des rivales telles que la Bourgogne, l'Auvergne et le Berry, pour ne citer que celles-là, ne parvint guère à s'affranchir des influences qui prédominèrent sur son sol. Aussi bien n'offre-t-elle qu'un médiocre intérêt pour le lettré. A défaut de raison de son inertie, l'histoire justifie son impersonnalité. Il en est des pays comme des individus; ils ne valent que par leur résistance à tout ce qui n'est pas eux. Littérairement chaque province s'est formée sous l'action d'une culture renouvelée par l'immigration. Le Bourbonnais n'a connu que par instants les grands courants qui du nord au midi ont bouleversé les écoles poétiques. « Le centre géométrique de la France, écrit Michelet[1], est marqué par une borne romaine dans le Bourbonnais. Le fief central était le duché de Bourbon. Grand fief, mais de tous les grands le moins dangereux, ce semble, n'étant pas une nation, mais une race à part comme la Bretagne ou la Flandre, pas même une province comme la Bourgogne, mais une agrégation tout artificielle des démembrements des diverses provinces, Berry, Bourgogne, Auvergne. Peu de cohésion dans le Bourbonnais; moins encore dans ce que le duc de Bourbon possédait au dehors au xv° siècle (Auvergne, Beaujolais, Forez). Tous ces pays du Centre, la France dormante des grandes plaines (Berry, Sologne, Orléanais), la France sauvage et sans route des montagnes (Velay, Vivarais, Limousin, Périgord Quercy, Rouergue), sont sans contact avec l'étranger. Mais ce bizarre empire de Bourbon, où il semblait que le possesseur ne tînt pas fortement au sol comme un duc de Bretagne, remis aux mains d'un traître, faillit perdre la France. Ce fief central

1. *Notre France.*

et massif de Bourbonnais, Auvergne et Marche, par ses possessions excentriques, le Beaujolais, le Forez, les Dombes, tenait trois anneaux pour enserrer Lyon, les rudes montagnes d'Ardèche; Gien pour dominer la Loire, puis, tout au nord, Clermont-en-Beauvoisis. On comprendrait à peine un damier de pièces si hétérogènes si l'on ne savait qu'elles venaieut en partie de confiscations faites par Louis XI... » Plus tard, après la mort du connétable « traître à son roi, traître à ses alliés », le Bourbonnais appartint à la couronne. Cette fin lui fut légère. Son ndépendance lui pesait. Depuis ce jour, la province est restée soumise à tous les régimes qui se sont succédé sur notre sol. Elle n'a point encore connu le réveil de la race.

Ici, symbole de monotonie, d'uniformité, la plaine domine : la plaine légèrement accidentée au sud-ouest, vers la Combraille, traversée par le Cher et par l'Allier qu'alimente la Sioule.

A diverses reprises on a tenté d'établir un tableau des ressources littéraires du Bourbonnais et de dresser une liste des écrivains qui, originaires de cette région, ont conquis la notoriété[1]. Rendons grâce au talent, à l'érudition dépensés en une telle tâche, mais gardons-nous de croire que la province fût riche en poètes du cru. Quelques rares noms, puis une cohue de rimailleurs sans autorité, et c'est tout. Peut-être admettrait-on que chaque siècle eut sur ce sol son représentant lyrique, si les XVII[e] et XVIII[e] ne se dérobaient à notre curiosité. En vain objectera-t-on que le Bourbonnais s'enorgueillit justement de Pierre de Nesson, de Henri Baude, disciple de Villon, de Jean de Lingendes[2], écrivain délicat et harmonieux, et, récemment de Théodore de Banville; ni Pierre de Nesson, ni Henri Baude, ni Jean de Lingendes, ni Banville ne sont, à proprement parler, des

1. Voyez à ce sujet les travaux d'Ernest Bouchard (*Poètes bourbonnais du quatorzième au dix-septième siècle*) et de M. Roger de Quirielle (*Bio-bibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais*). Ces deux auteurs ont relevé les noms d'une foule de rimeurs dont se peut glorifier cette province. On les consultera utilement.

2. Né à Moulins en 1580, mort en 1616, il a laissé ce charmant poème : *Les Changementz de la Bergere Iris* (Paris, Toussaint du Bray, 1606 in-12), maintes fois réimprimé. Le recueil *Le Séjour des Muses ou la Cresme des bons vers*, de 1626, lui donne cette jolie chanson :

Philis, auprès de cet ormeau
Où paissoit son petit troupeau,
Estant toute triste et pensive,
De son doigt escrivoit un jour,
Sur le sablon de cette rive :
Alcidon est mon seul amour.

Je ne devois pas m'assurer
De voir sa promesse durer :
Parce qu'en chose plus légère,
Et plus ressemblante à sa foi,
L'ingrate et parjure bergère
Ne pouvoit se promettre à moi.

Un petit vent qui s'eslevoit
En même instant qu'elle escrivoit
Cette preuve si peu durable,
Effaça, sans plus de longueur,
Sa promesse dessus le sable,
Et son amour dedans son cœur.

écrivains de terroir. Ils le sont encore moins, ces poétereaux généralement méconnus, Blaise de Vigenère, contemporain de Ronsard, et Claude de Laval, interprète des *Psaumes de David*[1].

Reste le domaine du patois, la littérature dite locale. En pays bourbonnais ce genre abonde, mais ce que nous en connaissons ne s'impose guère plus à notre attention que la poésie d'expression française.

La poésie bourbonnaise proprement dite, elle est dans les menus propos du peuple, dans le couplet sentimental que chante le paysan du Centre, tant au labour que dans maintes circonstances solennelles de sa vie : baptêmes, mariages, assemblées; mais qui songera jamais à la recueillir et à la fixer avant qu'elle disparaisse avec les coutumes d'antan... ?

Bibliographie. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire géographique, historique*, etc.; t. Ier, Paris, P.-G. Le Mercier, 1739, in-folio. — Expilly, *Dictionnaire géogr., histor. et politique de la France;* Amsterdam et Paris, Desaint et Saillant, 1762, in-fol. — Simon de Coiffier-Demoret, *Histoire du Bourbonnais;* Paris, L.-G. Michaud, 1814-1816, 2 vol. in-8°. — Achille Allier [A. Michel et L. Batissier], *L'Ancien Bourbonnais*, etc.; Moulins, imprimerie Desrosiers fils, 1833-1838, 2 vol. in-folio. — A. Ripoud, *Tablettes des écrivains nés dans le département de l'Allier;* etc. (Annuaire de l'Allier, 1842); Moulins, imprimerie Desrosiers, p. 269-303. — Ernest Bouchard, *Poètes bourbonnais du quatorzième au dix-septième siècle;* Bulletin de la Société d'Emulation de l'Allier, 1868-69, XI, p. 325-442. — H. Faure, *Antoine de Laval et les Ecrivains bourbonnais de son temps;* Moulins, Martial-Place, 1870, in-8°. — Roger de Quirielle, *Bio-bibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais;* Moulins, L. Grégoire, et Paris, Durel, 1899, in-8°. — Emile Magne, *Une Station thermale au dix-huitième siècle, Bourbon-l'Archambault;* Revue hebdomadaire, 25 août 1906. — J. Michelet, *Notre France*, 9e édit.; Paris, Colin, 1907, in-18. — J.-E. Choussey, *Les Patois bourbonnais;* Paris, Champion, 1908, in-8°.

Voir en outre les *Bulletins de la Soc. d'émulation et des beaux-arts de l'Allier et du Bourbonnais;* les *Archives du Bourbonnais*, les *Annuaires de l'Allier*, la *Quinzaine bourbonnaise*, etc.

1. On cite encore parmi les poètes d'origine bourbonnaise Blot de Chauvigny, le fameux satirique de la Fronde. C'est une figure des plus caractéristiques, mais nous n'étonnerons personne en disant qu'il ne doit rien à sa province.

CHANSONS POPULAIRES

CHANSON DU BOURBONNAIS

Que fais-tu, ma bergère,
Au milieu d'ce champ,
Là, derrièr' ta chaumière,
Par un si beau temps?

Filant ma filousette,
Gardant mes moutou,
Anvé ma vhoulette
J'les gar' dou loup.

Dis-moi donc, ma bergère,
Tous mes amusements!
Toi, si belle bergère,
N'as-tu pas d'amant?

Ma mèr' de ceux chouz'là
Jamais n'm'a rin dit,
Persounn' au village
Ne connaît cou-tchi!

Je sais bien que ta mère
A toi n'en parl' pas,
Mais ton cœur, ma bergère,
Te le dit tout bas.

Oh! Monsieur, qu'on sé simple!
Qu'on sé simp' d'esprit!
Mon cœur n'a point d'lingue,
Jamais n'm'a rin dit.

Mais ton chien, ma bergère,
Est plus aimab' que toi;
Il me flatt', me caresse,
Et reste auprès d' moi.

Ah! mon chin n'est pas bête!
A sent les croustou

Dedins votre pochette,
Et reste auprès d'vous.

O ma bergère ingrate,
Je vois qu' tu n'm'aim' pas,
Car mon cœur est malade,
Et tu l'guéris pas.

Des remèd' n'en sais guère
Pour guarir cou mau :
Cheu l'apothicaire
On gu'a tout c'qu'ou faut[1].

CHANSON DE BOURBON[2]

Bonjou den, mère Catherine :
Y allon don, pere Nicoulas!
Voulez-vous marier Cathrinette
A noute garçon que vela?
Ol entend bien le coumarce,
Ouest stil que vend vos naviaux;
O s'exarce à tirer les vaches,
Et baye du foin aux viaux.

Ou n'est pre vanter nout' fille
Si j'en allons dire du bien :
Alle est ben forte et ben habile;
Ouest elle que fait noute pain,
Alle n'est, tatigué! pas sotte;
Alle distingue aisément
Qu'un' grand' cotte et une culotte
C'est deux habits différents.

Que bayerez-vous à vout' fille?
Y allons donc, parlez hardiment.
— Un beau prépoint d'étamine
Qu'alle a ben gagné en quatre ans.

1. Chanson publiée avec la musique de M. Paul Duchon dans *le Bulletin de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais*, 1898. (Ce texte est fautif dans l'original.)
2. Les deux chansons qui suivent sont extraites de *L'Ancien Bourbonnais*, etc., par Achille Allier, A. Michel et L. Batissier. Moulins, imprim. Desrosiers fils, 1833-1838, II.

— Je bayerons à noute drôle
Que vela ici présent,
Un' biaud' blanche pre ses dimanches,
Et trois chapiaux quasiment.

Je mènerons à la fouère
Le plus biau de tous n'tés viaux ;
L'argent en sera pre bouère
Et pre acheter des joyaux,
Des angnaux[1], et pis des bagues
Que chassons les chiens enragés,
Des ayanss [2] bientes reluisantes

Et des sabots visolés[3].
Allons, boute-toi-z-à la table;
Passe ici près de Bastien;
Et toi, drôle, vas à la cave
Pre nous tirer de ce bon vin.
Je cuérons la grand' loriente[4]
Le jour que je les marierons :
Que j'serons aise, compèr' Blaise,
Tatigué! que je bouérons!

LA JOLIE FILLE DE GARDE

Au château de la Garde, il y a trois belles filles.
Il y en a une plus belle que le jour :
Hâte-toi, capitaine,
Le duc lui fait la cour.

Dedans son jardin, suivi de sa troupe,
Il entre et la prend sur son bon cheval gris,
Et la conduit en croupe
Tout droit à son logis.

Aussitôt arrivée, l'hôtesse la regarde :
Etes-vous ici par force ou par plaisir?
— Au château de la Garde
Trois cavaliers l'ont pris.

1. Anneaux.
2. Alliances.
3. Ciselés.
4. Je « tuerons » la grande truie.

Sur ce propos le souper se prépare :
Soupez, la belle, soupez avec appétit.
Hâte-toy, capitaine,
Voici venir la nuit.

Le souper fini, la belle tombe morte!
Elle tombe morte pour ne plus revenir :
Au jardin de son père
Les cavaliers l'ont pris.

Mes bons cavaliers, sonnez vos trompettes.
Puisque ma mie est morte, sonnez piteusement,
Nous allons dans la terre
La porter tristement.

Il nous faut l'enterrer au jardin de son père
Sous des rosiers blancs, rosiers bien fleuris,
Pour mieux conduire son âme
Tout droit en Paradis.

Mais dans le jardin la belle ressuscite.
Bonjour, mon père, le ciel vous soit donné,
Bonjour, j'ai fait la morte
Pour mon honneur garder.

Quand les rosiers blancs eûrent fleurs nouvelles :
« Allons, ma fille, il faut vous marier.
Pauvre capitaine,
Le duc va l'épouser[1].

1. Achille Allier, qui a transcrit cette chanson et l'a popularisée, y a ajouté deux couplets.

HENRI BAUDE

(1430-?)

« Henri Baude, né à Moulins vers 1430, s'attacha de bonne heure à la cour; lorsque le Dauphin, qui fut plus tard Louis XI, se sépara de son père, Baude se tourna vers le soleil levant et accompagna en Dauphiné le fils insoumis; mais, le voyant si avant dans la disgrâce du roi qu'il fallait attendre trop longtemps pour en avoir quelque chose, en bon ami de cour, il planta là le maître futur pour se rattacher au maître présent. Charles VII le récompensa, en 1458, par un office d'élu des aides dans le bas Limousin. Baude prenait cela pour l'aurore de sa fortune, mais il en resta là; le Dauphin, devenu roi, ne se souvint pas assez de lui pour se venger, mais il fit toujours la sourde oreille à ses demandes, et c'est sous Charles VIII seulement que nous retrouvons la trace de notre poète. Nous savons qu'il fut alors en proie à des tribulations de tout genre, qui lui valurent la prison comme à Villon, mais pour des causes plus avouables. Jeté dans un cul de basse fosse par les gens du grand bâtard de Bourgogne, contre lequel il était allé verbaliser, il fut délivré par la justice; puis, pendant qu'il poursuivait au criminel les gens qui l'avaient malmené, il eut le malheur de faire représenter à Paris, par les clercs de la basoche, sur la table de marbre du Palais, avec la permission du parlement et au grand applaudissement du populaire, une moralité politique très favorable au roi, mais très vive contre la cour; l'occasion était belle pour ses ennemis, qui le firent mettre sous les verrous une seconde fois. Baude s'en tira à la fin, mais avec peine, et grâce à la protection du vieux duc de Bourbon[1]. »

Il mourut laissant une grande réputation comme poète, peu après l'année 1490.

Ce sont toutes ses aventures qui remplissent une partie de ses poésies. Quelques-uns de ses vers, composés à la louange du Bourbonnais, ont été introduits pour la première fois dans une description topographique qui figure à l'appendice de l'*Ancien Bourbonnais* d'Achille Allier. Par la suite, M. J. Quicherat

1. Anatole de Montaiglon, *Henri Baude.*

en a recueilli un grand nombre dans les manuscrits de notre Bibliothèque Nationale et en a fait l'objet d'intéressantes publications, entre autres un petit volume in-12, *Les Vers de maître Henri Baude, poète du quinzième siècle*, etc., *avec les actes qui concernent sa vie*, imprimé en 1856, à Paris, par l'éditeur Aug. Aubry. On a rapproché l'art de Baude de celui de Villon. Tous deux sont d'une même école; selon l'expression même de son éditeur, ils ont préféré le sel gaulois à la magnificence des poètes flamands. « Chez Baude, ajouterons-nous avec Montaiglon, rien de pédant ni de théologique, rien d'allégorique a l'excès; il est vivant, comique, incisif, et le mordant de son observation se traduit dans des vers qui, en général, ne sont jamais délayés ni amphigouriques. Comme Villon, dont il ne possède pas néanmoins toute la puissance et l'âpreté douloureuse, ce qu'il emploie d'éléments individuels devient universel sous sa plume. Il n'est pas d'allusion à sa ville natale qui ne contienne la preuve de ce que nous avançons ici. Par sa langue, par ses dons de peintre, par sa destinée, il a élargi le domaine de sa petite patrie...

Bibliographie. — Anatole de Montaiglon, *Henri Baude*, notice publiée dans *Les Poètes français* d'Eugène Crépet, I, Paris, Gide, 1861, in-8°. — J. Quicherat, *Notice sur Henri Baude;* édit. des *Vers de maître Henri Baude,* etc.; Paris, Aubry, 1856, in-12.

LECTRES DE BAUDE

ENVOYÉES A MONSEIGNEUR DE BOURBON, CONNESTABLE DE FRANCE

Baude, tres puissant et très hault
Et mon tres redoubté seigneur,
S'esbaudit, car le faict le vault
Et le repute à grand honneur,
D'estre né, prince de valeur,
De vostre pays tant courtois,
Au fin cueur, qui est le meilleur
Et le chef de tout Bourbonnois.

Deux raisons y a principalles
Qui le meuvent a ce vouloir
L'une, les grans vertuz réalles
De vous, avec le grant vouloir.

Que vous estes descendu hoir
D'une tant excellent maison,
Que l'on ne scauroit concevoir
Au contraire aucune raison.

Tant benins voz predecesseurs
Ont esté (et vous en tenez)
Que chascun de vos serviteurs
A tousjours vous entretenez.
Et quant sont vieils, vous les tenez,
Apres que de servir sont las,
Bien peuz et très bien assignez.
Près Moulins, à Sainct-Nicolas.

Servy vous eust tres voulentiers
Piéça de toute sa puissance;
Mais trouver n'a sceu les sentiers,
Qu'ayez eu de luy congnoissance;
Doubtants, pour ce qu'il n'a science
Où vous doyez prendre achoison,
Qu'on apperceust son ignorance,
Véez là la premiere raison.

Le pays, quant au second point,
Est le plus plaisant que je voye :
Villes et chasteaulx bien empoinct,
Où l'on demène tousjours joye;
La belle forest de Tronsoye [1],
Bon aer, peuple doulx et humain,
S'il y a faulte de monnoye,
N'en forge-[t]on à Sainct-Pourçain?

Il est garny d'estangs, de bois,
Vins, bleds chair, poisson à planté,
Une grand piece de la croix [2]
Plus qu'en toute chrestienté;
Les beaulx bains chaulx pour la santé [3],
Saffran et fruict de toutes sortes
Qui d'espices a voulenté
En voist quérir à Aigues-Mortes.

1. Aujourd'hui de Tronsaye (Allier).
2. Relique conservée dans la sainte Chapelle, à Bourbon-l'Archambault.
3. Vichy, Bourbon, Néris.

Des espées de Montluçon,
Armuriers, nobles de courage,
Ouvriers de chascune façon,
De tous mestiers le personnage.
On y trouve de bon fromage,
Cuyrs de vaches et de Cordouen,
Des draps pour le commun usage,
Mais ils sont meilleurs à Rouen.

Plus y a : quiconque entreprent
Tant de parolle que de faict,
Contre l'ostel, mal luy en prent,
Et à la fin en est deffaict.
On en a bien veu qui l'ont faict,
A qui il n'en eut pas bien pris.
L'entreprinse ore leur desplait;
Plus n'y tourneront pour le pris.

Pas n'a tort s'il se glorifie
D'estre extraict d'une telle contrée,
Soubz si très haulte seigneurie
Tant bénigne et tant exaulcée.
En suppliant, s'il vous agrée
De regarder ce peu de chose,
Et le mettre en vostre pencée
Qu'il vous envoye cy enclose.

Il est vostre, comme je suis,
Serviteur, sans affinité,
Sinon peult être entre deux huys
En quelque obscure extremité.
Là, soubz le *Benedicite*,
Avez souvent, sans fiction,
En éminent nécessité
Prins repas de conjonction.

D'aller devers vous seroit prest
Pour vous soliciter son faict;
Mais il a trois mois à l'arrest
Pour bien[1], sans riens avoir mesfaict,
Eslargy sera, s'il vous plaist,

1. Texte fautif. On pourrait lire, selon Quicherat : *pourry*.

Lorsque vostre voix sonnera,
Et récompensé du forfaict;
Adonc Baude buyssonnera.

Priant la saincte Trinité
Qu'elle vous doint vostre desir,
Honneur, bonne prosperité;
Santé, toujours avoir plaisir,
Madame à Montluçon gesir
D'un beau fils qui vous est propice,
Et paradis après mourir
En desmariant son office.

Escript le premier des dimanches
Au moys où vendanges se font,
L'an qu'on portoit les larges manches,
A Paris, près du Petit-Pont[1],
Où maintz espèrent qu'ilz auront
Par vostre moyen delivrance
Des griefz qu'à tort enduré ont.
Dieu vous en octroyt la puissance!

(*Les Vers de Maître Henri Baude*, etc.)

1. Le petit Châtelet était au bout du Petit-Pont.

ESTIENNE BOURNIER

(v. 1577-?)

D'origine bourbonnaise, Estienne Bournier naquit à Moulins vers 1577. La date de sa naissance apparaît clairement dans un sonnet de son unique ouvrage, *Le Jardin d'Apollon*, publié en 1606, où il déclare qu'il approchait alors de trente ans. Ses études classiques terminées, on le trouve à Toulouse, travaillant le droit, afin d'obtenir par la suite, selon la volonté des siens, quelque charge solide « au présidial de sa ville natale ». Ses poésies datent de sa jeunesse; elles lui ont été inspirées par l'amour plutôt que par le souvenir de sa province. De retour au pays « molinnois », Bournier sembla faire peu de cas des essais de sa muse. Eut-il tort? Nous ne saurions le dire; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que personne ne parut s'opposer à ce qu'il délaissât le « passetemps de poésie ». Témoin ces quelques vers qu'il adresse philosophiquement au lecteur, à la fin de son recueil de poèmes :

Veux-tu scavoir pourquoy
Molins ne faict compte de moy,
Ni de mon *Jardin de Clemence?*
C'est un dire bien appreuvé
Qu'un sainct n'est jamais relevé
Au lieu où il a prins naissance.

Le Jardin de Clémence (*Hortulus Appollinis et Clementiæ*, etc.), recueil de petites pièces, stances, sonnets, épigrammes, françaises et latines, en deux parties, a paru à Molins (*sic*), chez Pierre Vernoy, 1506, in-12. C'est un livre rarissime. Nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire, conservé à la Bibliothèque de la ville de Moulins.

On doit encore à notre auteur quelques pièces de vers insérées à la suite de l'*Oraison funebre sur le trespas de tres haute sereniss. et tres religieuse princesse Loyse de Lorraine, douairière de France et de Pologne, faicte et prononcée à Moulins... par le R. P. Thomas d'Avignon*, etc., 1601, in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — Ern. Bouchard, *Poètes bourbonnais du quatorzième au dix-septième siècle*, Bull. de la Soc. d'émulation

de l'Allier, 1868-69, XI. — Roger de Quirielle, *Biobibliographi des écriv. anciens du Bourbonnais ;* Moulins, H. Durond, etc. 1899, in-8°.

A MONSIEUR BILLARD, SIEUR DE CORGENAY

O que Billard est heureux
D'estre en pays planctureux,
Où il peut à souhait vivre,
Libre enfanter un beau livre,
Franc de peine et de souci
Dont je suys icy transi !
Jamais ne seray-je à l'aise
Dans ma terre bourbonnoise.
Pour faire à souhait des vers
Il n'est lieu dans l'univers
Plus propre à cet exercice.
« Quelque pays qu'on choisisse,
On ne faict jamais si bien
En autre pays qu'au sien. »
Pour imiter son Horace,
Ou contrefaire Bocace,
Ce grand Pindare françois,
Esleut son gay Vandomois ;
Pour imiter mon Tibulle,
Ou contrefaire Catulle,
Plus propre lieu je ne vois
Que mon pays bourbonnois.

SONNET

Je reviens vous revoir, mes livres, mes amis,
Que j'ai laissé moisir, tandis qu'une folie
A charmé mes désirs, après une ancholie
D'où sont nés tant de vers qu'en ce livre j'ay mis.

J'ay faussé les serments que vous av[ois] promis,
C'est ce qui donne cause à ma mélancolie,

Et, qui pis est, je voy ma jeunesse faillie
Egaré du chemin de la docte Themis.

Mais comme un voyageur qui recognoist sa faute
De s'estre fourvoyé, s'il void l'heure bien haute,
Gaigne à pas redoublez le chemin desvoyé :

Je voy que je suy près de ma trentième année.
Mon âme n'estant plus aux amours adonnée,
Je veux gaigner le temps que j'ay mal employé.

(*Le Jardin d'Apollon et de Clémence.*)

THÉODORE DE BANVILLE

(1823-1891)

Fils d'un capitaine de vaisseau, Théodore Faullin de Banville naquit à Moulins le 14 mars 1823 et mourut à Paris en 1891. Venu jeune à Paris, il achevait à peine ses études quand il se fit connaître par deux recueils de poèmes : *Les Cariatides* (Paris, Pilon, 1842, in-8°), et *Les Stalactites* (ibid., Paulin, 1846, in-8°). Quelques années après, il ajoutait un nouveau volume à ces premiers essais : *Les Odelettes* (Paris, 1856, in-16). M. Charles Asselineau écrivait à propos de ce livre : « On peut différer de sentiment sur la poésie de M. de Banville et sur la nature de ses inspirations; mais ce qu'on ne peut méconnaître dès la première lecture, c'est que l'effort est complet, et qu'aucune négligence, aucune transaction, ne s'est interposée entre le poète et son but... » (*Revue française*, 1856, 6e vol.)

Rompu à toutes les difficultés du rythme et de la rime, Théodore de Banville acquit bientôt la consécration des lettres en faisant paraître dans *La Silhouette* et *Le Corsaire* une série de pièces satiriques qui, réunies en 1856, sous le titre d'*Odes funambulesques,* furent, dit-on, les débuts de Poulet-Malassis comme éditeur. Après les *Odes funambulesques*, fantaisies imprévues « aux gammes tournoyantes d'allégresse », vinrent *Poésies complètes* (1841-1854). *Les Cariatides, les Stalactites, Odelettes, le Sang de la Coupe, la Malédiction de Vénus* (Paris, Poulet-Malassis, 1857, in-8°); *Paris et le Nouveau Louvre* (ibid., 1857, in-8°); *Les Exilés* (Paris, Lemerre, 1867, in-12); *Nouvelles Odes funambulesques* (ibid., 1869, in-12); *Idylles prussiennes* (ibid., 1871, in-12); — *Théophile Gautier*, Ode (ibid., 1872, petit in-16); *Princesses* (ibid., 1874, in-12); *Trente-Six Ballades joyeuses* (ibid., 1875, in-12), etc.; et plus tard, *Le Forgeron* (Paris, Lemerre, 1887, in-12); *Nous tous, Sonnailles et Clochettes* (ibid., 1890, in-12); *Occidentales, Rimes dorées* (Paris, Charpentier, 1892, in-12); *Dans la Fournaise* (ibid., 1892, in-12), etc., enfin un recueil de ses *Poésies complètes* (Paris, Charpentier, 1878-1879, et Paris, Lemerre, 1879-1889, 3 vol. in-16).

Théodore de Banville s'est également distingué en prose; il a fait, en outre, représenter un certain nombre de pièces de théâtre : *Les Nations*, opéra-ballet, musique d'A. Adam (Paris, Jonas, 1851, in-12); *Le Feuilleton d'Aristophane,* en collaboration

avec Philoxène Boyer (Paris, Poulet-Malassis, 1852, in-12); *Le Beau Léandre*, en collab. avec Siraudin (ibid., 1856, in-12); *Le Cousin du roi*, en collab. avec Ph. Boyer (ibid., 1857, in-12); *Diane au Bois* (ibid., 1863, in-12); *Les Fourberies de Nérine* (ibid., 1864, in-12); *La Pomme* (ibid., 1865, in-12); *Gringoire* (ibid., 1866, in-12); *Florise* (Paris, Lemerre, 1870, in-12); *Deidamia* (ibid., 1876, in-12); *Riquet à la Houppe* (Paris, Charpentier, 1885, in-18); *Socrate et sa Femme* (ibid., 1885, in-18); *Madame Robert* (ibid., 1887, in-18); *Le Baiser* (ibid., 1887, in-18); *Esope* (ibid., 1893, in-18), etc.

« Banville est exclusivement poète, écrivait Théophile Gautier en 1868 (*Rapport sur le progrès des lettres et des sciences*); pour lui la prose semble ne pas exister; il peut dire comme Ovide : « Chaque phrase que j'essayais d'écrire était un vers. » De naissance il eut cette admirable langue que le monde entend et ne parle pas; et de la poésie il possède la note la plus rare, la plus ailée, le lyrisme... »

Bibliographie. — Ern. Prarond, *De Quelques Ecrivains nouveaux;* Paris, M. Levy, 1852, in-18. — J. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes, Les Poètes;* Paris, Lemerre, 1889, in-8°; *Poésies et Poètes;* ibid., 1906, in-18. — J. Lemaître, *Théod. de Banville;* Revue Bleue, 1885, XXXV, p. 232. — F. Loliée, *Les Disparus;* Nouv. Revue, 1891, LXIX, p. 588. — A. France, *La Vie littéraire*, IV, Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18. — Lorédan Larchey, *Fragments de souvenirs;* Paris, Leclerc, 1902, in-8°. — M. Tourneux, *Notice*, Grande Encyclopédie, etc.

A LA FONT-GEORGES

O champs pleins de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol!

Maison blanche où la vigne
Tordait en longue ligne
Son feuillage qui boit
Les pleurs du toit!

O source claire et froide,
Qu'ombrageait le tronc roide
D'un noyer vigoureux
A moitié creux!

Sources! fraîches fontaines!
Qui, douces à mes peines,
Frémissiez autrefois
Rien qu'à ma voix!

Bassin où les laveuses
Tendaient, silencieuses,
Sur un rameau tremblant
Le linge blanc!

O sorbier centenaire,
Dont trois coups de tonnerre
N'avaient pas abattu
Le front chenu!

Tonnelles et coudrettes,
Verdoyantes retraites
De peupliers mouvants
A tous les vents!

O vignes purpurines,
Dont, le long des collines,
Les ceps accumulés
Ployaient gonflés;

Où, l'automne venue,
La Vendange mi-nue
A l'entour du pressoir
Dansait le soir!

O buissons d'églantines,
Jetant dans les ravines,
Comme un chêne le gland,
Leur fruit sanglant!

Murmurante oseraie,
Où le ramier s'effraie,
Saule au feuillage bleu,
Lointains en feu!

Rameaux lourds de cerises!
Moissonneuses surprises

A mi-jambe dans l'eau
Du clair ruisseau.

Antres, chemins, fontaines,
Acres parfums et plaines,
Ombrages et rochers
Souvent cherchés!

Ruisseaux! forêts! silence!
O mes amours d'enfance!
Mon âme, sans témoins,
Vous aime moins

Que ce jardin morose
Sans verdure et sans rose
Et ces sombres massifs
D'antiques ifs,

Et ce chemin de sable,
Où j'eus l'heur ineffable,
Pour la première fois,
D'ouïr sa voix!

Où, rêveuse, l'amie,
Doucement obéie,
S'appuyant à mon bras,
Parlait tout bas;

Pensive et recueillie,
Et d'une fleur cueillie
Brisant le cœur discret
D'un doigt distrait,

A l'heure où sous leurs voiles
Les tremblantes étoiles
Brodent le ciel changeant
De fleurs d'argent.

(*Les Stalactites.*)

ÉMILE GUILLAUMIN

(1873)

De famille bourbonnaise, M. Emile Guillaumin est né à Ygrande, le 10 novembre 1873. Porcher et petit bouvier de 1886 à 1888, il est actuellement cultivateur et « homme de lettres ». C'est un paysan, mais un paysan lettré et un poète qui excelle à peindre la vie des champs et à décrire les mœurs campagnardes de sa province. On lui doit une série d'ouvrages où se révèlent tout à la fois « le côté sérieux et le côté drolatique de ses compatriotes des bords de l'Allier » : *Dialogues bourbonnais* (Moulins, Crépin-Leblond, 1899, in-12); *Tableaux champêtres,* cour. par l'Académie française (ibid., 1901, in-18); *En Bourbonnais* (Paris, édit. de « Pages libres », 1902, in-8°); *La Vie d'un simple,* roman, cour. par l'Académie française (Paris, Stock, 1905, in-18); *Près du sol,* roman (Paris, Calmann-Lévy, 1906, in-18); *Albert Manceau, adjudant,* roman (Paris, Fasquelle, 1906, in-18); *Rose et sa Parisienne,* roman (Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18).

Les vers de M. Emile Guillaumin datent de ses débuts. Son premier essai poétique fut inséré, en 1893, dans une petite revue locale, *La Quinzaine bourbonnaise,* qui de loin en loin continua de publier quelques-unes de ses pièces. En 1902, l'auteur les réunit, et sous ce titre, *Ma Cueillette,* les fit paraître en un mince recueil, à Moulins, chez l'éditeur Crépin-Leblond. On en trouvera plus loin quelques extraits.

M. Emile Guillaumin a collaboré à *Pages libres,* à la *Revue hebdomadaire,* à la *Revue bleue,* à la *Revue de Paris,* à la *Revue Forezienne,* à la *Revue du Nivernais,* etc., ainsi qu'à plusieurs feuilles provinciales.

CRI D'ESCLAVE

Aux champs, l'hiver, on s'geâle, on s'mouille,
On a des grand's cr'vass's aux doigts,
On est t'rjou sal', plein d'patouille[1];
Mais ça vaut cor mieux qu'les beaux mois...

1. Boue.

Quand j'vois l'été, ça m'fait d'la peine,
Parc' qu'voué-t-un tués'ment d'chréquiens :
Quouéque l'soulé cuise, on s'surmène...
Faut-tu qu'on en ass' des souquiens !

Voué l'foin, voué la mouésson, la batte[1] :
« Hardi, les gas! hardi, les gas! »
Faut qu'on s'leuve entre trois et quat'e,
L'soir, d'vant dix heur's, ça finit pas...

Et j'sons pas pus rich's un coup qu'l'autre...
Vous comp'rnez-tu d'là qu'ça d'vint?
Bon Ghieu! j'vous jur' qu'voué pas d'nout' faute :
J'nous soignons mal, j'buvons point d'vin !

Voué quand mêm' trist', dépis l'bas âge,
D'trimer tout l'temps pus d'son chien d'saoûl,
D'passer sa vie en esclavage,
D'vieillir malh'reux, d'mourir sans l'sou !

Nout travail sert, on peut dire,
Qu'à fair' feugnater queuqu's gargans[2]...
Ah! j'ons-tu ben l'droit d'les maudire,
Tous ceux ch'tits bourgeois arrogants !

Faudrait c'pendant ben qu'ça finisse,
Et si j'étions pas si badauds,
Au yeu d'endurer qu'l'injustice,
J'y laisserions leus terr's su l'dos...

O serions-tu pris, ceux gros vent'es,
Si qu'ô trouviont pus d'laboureux,
Ni pus d'valets, ni pus d'sarvantes!...
Anvec leus biens, ô s'riont malh'reux !

Ça vindra p't-êt'! Dans la jeunesse,
Aujord'hui l'jour, y a des malins,
Des roug's qu'laissont d'coûté la messe
Et qu'respectont guèr' les chât'lains...

Tant qu'à moué, j'caus', mais j'peux rien faire,
Et j'cr'vrai, sûr, avant d'y voir...

1. Batteuse.
2. Brigands, avec une légère atténuation.

Ça vindra p't-êt'; mais j's'rai sous terre,
A sucer les racin's dans l'noir...

Et v'là l'été : ça m'fait d'la peine,
Parc' qu'voüé-t-un tués'ment d'chréquiens!...
D'êt' né bounhoum', voué pas d'la veine :
Faut-tu qu'on en ass' des souquiens!...

(*Ma Cueillette.*)

BOURGOGNE

AUXERROIS, AUXOIS, PAYS DE LA MONTAGNE, DIJONNAIS, AUTUNOIS, CHALONNAIS, CHAROLAIS, MACONNAIS, BRESSE, DOMBES, VALROMEY, PAYS DE GEX, ETC.

Il n'existe pas, à proprement parler, d'histoire littéraire de la Bourgogne. C'est regrettable. Nous ne saurions prendre pour telle la *Bibliothèque* de Papillon, le Dictionnaire biographique de Charles Muteau et Joseph Garnier et plusieurs autres ouvrages qui, pour apporter un utile tribut à la question, n'en demeurent pas moins fragmentaires et épisodiques. Le plus pittoresque parmi ces derniers est peut-être le livre de M. J. Durandeau, *Aimé Piron, ou la Vie littéraire à Dijon pendant le dix-septième siècle*. Présenté sous la forme d'un violent réquisitoire dirigé contre l'auteur d'une thèse récente, il accumule une foule de documents que l'on ne trouve réunis nulle part ailleurs. Il ne perd pas de vue que toute littérature locale émane du peuple et reste acquise au peuple. Enfin, il étudie les ressources régionales en un lieu qui pendant longtemps fut considéré comme un foyer intellectuel. Cette recherche des milieux, qui s'impose lorsqu'on veut connaître les manifestations de l'esprit provincial avant l'avènement du XIXe siècle, est indispensable ici. Nous n'étonnerons personne, et nous ne ferons que nous répéter, en affirmant que non seulement l'œuvre littéraire subit une influence locale, mais doit au terroir sa formation. S'il nous fallait fixer les centres de la culture bourguignonne, nous leur assignerions, volontiers, au XVIe siècle, la vallée de la Saône et le Charolais ; au XVIIe et au XVIIIe siècle, les plateaux de Langres et de la « Côte d'Or » ; enfin, au XIXe, les paysages différents du Mâconnais et de la Bresse.

Ceci ne nous empêcherait nullement de faire prédominer à travers les âges l'antique cité des ducs, la bonne ville de Dijon, de glorieuse mémoire. C'est à Dijon que la race doit la belle

humeur et la vivacité tout épicurienne de ses propos. Il y a plusieurs époques comme il y a plusieurs formes littéraires en Bourgogne. Sans remonter au moyen âge, on observera qu'avant le XVIIe siècle la production bourguignonne fut essentiellement classique et ne cessa d'apporter sa contribution à l'esprit national. Avec le XVIIe siècle son génie se dédouble. Deux courants s'établissent, l'un purement traditionnel et d'expression française, l'autre local et populaire. La Bourgogne prit une part active au mouvement de la Renaissance. Non seulement elle se distingua avec Pontus de Tyard, l'une des sept étoiles de la Pléiade, mais elle autorisa toutes les audaces des rimeurs attachés à son sol. Relever les noms des poètes dont elle s'enorgueillit, c'est tracer un tableau de la littérature du siècle des Valois, encore si mal connue. Aussi bien la Saône qui la traverse en grande partie lui tient-elle lieu de « fleuve de Loyre ». Une civilisation s'épanouit sur ses bords. Cette rivière de Saône, capricieuse, flexible, riche d'affluents où se reflètent tant de paysages divers, va mêler ses eaux, non loin de Lyon, à celles du Rhône. On peut dire qu'elle aboutit à cette voie où l'éloquence et le lyrisme remontent d'Italie. Si nous ne craignions d'abuser de raisons sentimentales, dans un domaine qui en exige si peu, nous écririons volontiers qu'ici le site crée l'école. Il suffit de se représenter Pontus de Tyard, réunissant dans ses châteaux du Mâconnais la fleur du bel esprit, pour se faire une idée exacte de l'activité bourguignonne en plein XVIe siècle.

« Longtemps avant qu'Antoine de Baïf, avec les libéralités et la protection de Charles IX et de Henri III, eût fondé, dans son habitation du faubourg Saint-Marcel, une Académie française et musicale, écrit Abel Jeandet, Pontus de Tyard tenait de véritables réunions artistiques et scientifiques dans son château de Bissy. Parmi les habitués de cette société d'élite, où la gravité des plus hautes études était tempérée par la culture des arts d'agrément, on remarquait le savant poète lyonnais Maurice Scève; son cousin Guillaume des Autels, « Charolais »; le poète Salomon Clerguet, de Chalon, son collègue aux états de Blois; Philippe Robert, qui y lisait des fragments de sa traduction d'Isée et de Démosthène, Etienne Tabourot, le joyeux *seigneur des Accords*, « entier et bon à tous », qui égayait la vêprée par ses fines épigrammes ou quelques gaillardises de ses *Bigarrures* et de ses *Escraignes dijonnoises*[1]... »

Au temps des débuts de Pontus, les poètes latins dominaient en Bourgogne; les poètes français n'y apparaissent pas moins nombreux. Tout d'abord, les aînés : Almaque Papillon, ami de Marot, et le pauvre Bonaventure des Périers. Leur nombre s'ac-

1. *Pontus de Tyard.*

croît, en même temps que le siècle se précise. Viennent alors Antoine du Moulin (celui-là qui fit paraître le premier recueil



LA BOURGOGNE

de son ami des Periers), puis Bonaventure du Tronchet; Jean Le Fèvre, Jean Martin et Claude Turrin, trois « Dijonnois »; Jean et Claude Paradin, Philibert Bugnyon, de Mâcon; Claude

de Pontoux, « Chalonnais »; Philibert Guide, dit Hégémon; Philibert Bretin, d'Auxonne, et tant et tant d'autres qu'on se lasse de les citer tous.

Voilà pour une première époque. L'apport du XVIIe siècle est différent. Jusqu'ici on a pu observer un effort vers un art purement français où l'érudition tient une large place; maintenant les dialectes interviennent. Le génie provincial s'éveille, prend conscience de lui-même. Une littérature, jaillie du sol, célèbre les vertus de la race. Au moyen âge, le bourguignon était un des quatre principaux dialectes de la langue d'oïl. Supplanté peu à peu par le « gentil parler » d'Ile-de-France, il dégénéra en divers patois dont le plus connu, usité dans la « Côte d'Or », eut ses poètes de talent : Saint-Genès, le vigneron; Pierre Dumay, qui traduisit en partie l'*Enéide;* Aimé Piron, le chantre de la vie rurale; et Bernard de la Monnoye, dont les fameux *Noëls* font encore la joie des veillées bourguignonnes.

« Il y avait alors, écrivent les Goncourt, dans cette Bourgogne heureuse, une cordiale bonne humeur, une forte et pleine santé de l'esprit, une gaieté du cru, chaude et généreuse, une gaillardise patoise, la fraternité, la jeunesse et le génie du bon vin. L'homme y mûrissait sans vieillir, gardant presque un siècle le rire de ses Noëls. Les Condé encouragaient ce bonheur et ces chansons. Par toute la patrie bourguignonne, quelle bonne joie salée sortait de ces fêtes des vendanges! A la ville, que d'académies du gai boire, sans brigue, sans étiquette, sans amour-propre, où chacun n'apportait que la bonne volonté de rire! Oh! les heureuses aventures des muses fouettées de *piquette* à la table amicale! Que de liberté, que de franchise, que d'égalité dans toutes ces sociétés d'amusement et de passetemps mutuels! Quel essor! que de flammes et d'étincelles, de ces paroles et de ces rimes, et de ces saillies et de ces contes heurtés en l'air au-dessus des pots! Là se débridait la verve. Là, entre Horace et Rabelais, la Bourgogne accouchait les esprits. De ces portiques, qui n'enseignaient qu'à vivre, sortaient, prêts pour la gloire, tous ces fils de la glorieuse province, les Saumaise, les la Monnoie, les Crébillon, les Rameau, les Buffon. Que de gens d'esprit s'y trahissaient et que de gens de métier y devenaient poètes tout à coup! Qu'un homme, oublié aujourd'hui, y avait d'applaudissements! Que cet apothicaire y remportait, avec son idiome provincial, de belles victoires contre le parler de la France! et comme cet Aimé Piron, le rival de la Monnoye, était le boute-en-train de tant de plaisantes écoles avec ses *Ebaudisseman,* ses *Discor joyous* et ses *Hairangue dé vaigneron de Dijon*[1]! »

1. *Portraits intimes du dix-huitième siècle : Piron.*

Cette page nous donne comme la vibration d'un mouvement littéraire localisé. Tel était l'engouement d'une société choisie pour les spectacles et les propos populaires, que la Monnoye y prit cet amour du bel esprit qui lui valut une honnête aisance et la notoriété.

Tandis que les Dumay, les Bouhier, les Legouz, les Petit, les Joly, les Tassinot, les Aimé Piron et quelques autres dont la Bourgogne s'est souvenue complaisamment, conservaient leurs professions et ne changeaient rien à leur façon de vivre, Bernard de la Monnoie vendait sa petite charge de la Chambre des comptes pour se livrer au métier d'écrivain. Bien lui en prit, car il mit à la mode ces *Noëls* malicieux en lesquels a verve excellait.

C'était l'âge d'or de la poésie locale. La Bourgogne ne connut plus par la suite une telle bonne fortune.

Après la Monnoye et Aimé Piron, le lyrisme s'affaiblit et menace de disparaître. Le XVIII[e] siècle bourguignon, chose singulière, n'a que faire de chansons rustiques et de couplets grivois. En ce siècle prosaïque, où la province tend à reculer ses limites factices, ou à les supprimer, Alexis Piron est un écrivain exceptionnel. Son œuvre ne doit presque rien, semble-t-il, au milieu, et, si elle évoque la race, c'est pour s'en railler agréablement. Il ne se souvient de ses compatriotes que pour les larder de brocards. On connaît son *Voyage de Beaune*. Rien n'est plus plaisant que ses railleries à l'adresse des Beaunois. De tout temps, dira-t-on, les provinciaux se sont plu, de ville à ville, à se couvrir de ridicule; jamais, sans doute, ils n'ont, en le faisant, dépensé tant de verve. Avec Alexis Piron s'éteint l'ancienne littérature bourguignonne. C'est en vain qu'on citera ici les noms de Senecé, de Cocquard, de Bret, de Bonnard, de Joseph Galleton et de Cazotte. Senecé est un homme du XVII[e] siècle[1], et Cocquard doit si peu à ses origines! Quant à Bret, auteur puéril de *Fables orientales,* à Bonnard et à Cazotte, nous n'en saurons rien dire, sinon qu'ils ne furent guère plus bourguignons que poètes. Reste Joseph Galleton, dont la destinée fut tragique, car il mourut sur l'échafaud révolutionnaire le 6 mai 1794. Peut-être lui eussions-nous accordé une place s'il eût fait preuve de quelque originalité. C'est le dernier représentant du genre populaire, en un siècle dont l'aube fut souriante et le crépuscule sanglant.

Le XIX[e] siècle, à son tour, aura fourni son tribut de poètes ;

1. Il était le contemporain du Marquis de Mimeure, écrivain dijonnais dont on cite quelques vers heureux. Senecé a trop peu célébré sa province pour prendre place ici. Ses œuvres ont fait l'objet d'une édition définitive publiée en 1855 par MM. Emile Chasles et P. A. Cap (Paris, Jannet, 2 vol. in-12).

mais peut-on dire qu'ils se montrèrent les dignes descendants des ancêtres, ceux qui en Bourgogne tentèrent la fortune des lettres à l'époque bienheureuse du romantisme? Parmi ces élégiaques, il en est un pourtant qui domine toute la poésie française, et de celui-là seul la Bourgogne est justement fière. Alphonse de Lamartine est né à Mâcon, le 21 octobre 1790. Il a chanté son berceau dans des vers inoubliables; il a immortalisé le pays natal. Son exemple a été suivi; mais, bien que touchante, la voix de ses imitateurs est grêle à côté de ses accents superbes et de son puissant lyrisme. Toute la littérature provinciale découle de cette source. Quoique les ans aient passé et que les écoles aient succédé aux écoles, la poésie dite de terroir ne s'est guère renouvelée. Ah! qui nous rendra la sève des vieux auteurs!... Mais à quoi bon se montrer sévère à l'égard de médiocres rimeurs dont l'accent de sincérité a jadis été entendu? Chaque génération suffit à sa propre gloire. Citons plutôt quelques noms parmi ces humbles. Tout d'abord, celui d'une lingère, Antoinette Quarré, laquelle eut son heure de notoriété. La mort prématurée de cette muse « départementale », plus encore que son mince bagage, publié à Dijon en 1843, émeuvent toujours les âmes sensibles. Viennent ensuite Louis Goujon et Joseph Boulmier, auteurs tous deux de quelques recueils; Hippolyte Buffenoir, poète, romancier et historien; Simon Gauthey, imprégné du parfum du sol et qui chanta les pampres. Est-ce tout? Non, la Bresse se réclame à nos soins. Cette petite terre n'est point à dédaigner dans l'opulente Bourgogne. C'est un plantureux pays. Le Bressan placide, enclin à la paresse et à la volupté, s'écrie M. Albert Grimaud, est probe et d'humeur tolérante. Il parle un patois appartenant, comme le lyonnais et le savoisien, au groupe français-provençal. Son idiome très curieux est lourd et accentué : les désinences en *o* et en *a* dominent. C'est le langage du peuple. La Bresse a eu ses poètes d'expression française et ses folkloristes[1]. On ne saurait l'oublier, car elle se recommande du plus séduisant évocateur du sol que la province entière ait jamais produit : Gabriel Vicaire. Ce spirituel écrivain, nul ne l'ignore, a dressé un monument

1. On connaît, au moins de réputation, ce singulier poème : *Les Lamentations d'un pauvre laboureur de Bresse* (*Lo guemen don povro labory de Bressy*, etc., de Bernardin Uchard (éd. s. l. n. d., 1615, in-12). Il en a été fait récemment une réimpression, par les soins de M. Ed. Philippon (Paris, Welter, 1891, in-8°). Bernardin Uchard, sieur de Monspay, était homme de loi et habitait Pont-de-Veyle. Il fut envoyé comme député du tiers aux états généraux de 1615. Avant de quitter sa province, il composa, en langue du pays, ce petit poème où il conjure le roi Louis [XIII] d'épargner au pauvre laboureur les horreurs de la guerre et les excès des soudards. L'ouvrage eut belle réputation. Naudé le cite avec éloge.

touchant et impérissable. Dans ses *Emaux bressans*, choix de poëmes rustiques, il a décrit la Bresse, ses mœurs, ses coutumes, célébré ses habitants, ses gars enjoués et ses filles malicieuses, exalté ses mets et jusqu'à son vin pétillant comme l'esprit de ses fils.

Il a tant fait pour la gloire du sol, qu'aucun chantre de la terre maternelle ne saurait lui être comparé et qu'il a agrandi, semble-t-il, en le faisant mieux connaître, le domaine de la petite patrie...

BIBLIOGRAPHIE[1]. — Garreau, *Description du gouvernement de Bourgogne;* Dijon, de Fay, 1734, in-8°. — Phil. Papillon, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, etc.; Dijon, Desventes, 1745, 2 vol. in-folio. — Du Tilliot, *Mémoires pour servir à l'histoire de la fête des Fous*, etc.; Lausanne et Genève, 1751, in-12. — Expilly, *Dictionn. géogr., histor. et pol. de la France*, etc. — Courtépée et Béquillet, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne;* Dijon, Frantin, 1775, 7 vol. in-12. — Girod-Novillars, *Essai historique sur quelques gens de lettres nés dans le Comté de Bourgogne*, etc.; Besançon, imprimerie de Charmet, 1806, in-8°. — Amanton, *Lettres bourguignonnes ou correspondance sur divers points d'histoire littéraire*, etc.; 1823, in-8°. — Tresca, *Trésor de la Bourgogne, ou Tableau analytique des hommes illustres de cette province;* Dijon, Tussa et Decailly, 1830, in-8°; — Depéry, *Biographie des hommes célèbres du département de l'Ain;* Bourg, P.-F. Bottier, 1833-1840, 2 vol. in-8°. — Philibert Le Duc, *Les Noëls bressans;* Bourg, Milliet-Bottier, 1846, in-8°; *Chansons et lettres patoises bressanes, bugeysiennes et dombistes*, avec une étude sur le pays de Gex; Bourg-en-Bresse, 1881, in-8°. — Mignard, *Histoire de l'idiome bourguignon*, etc.; Dijon, Lamarche, 1856, in-8°; *Vocabulaire raisonné et comparé du dialecte et du patois de la province de Bourgogne;* Dijon, Lamarche, 1870, in-8°. — Charles Muteau et Joseph Garnier, *Galerie bourguignonne;* Dijon, J. Picard, et Paris, A. Durand et Dumoulin, 1858-1861, 3 vol. petit in-12. — J.-Abel Jeandet, *Etude sur le dix-septième siècle*, etc. : *Pontus de Tyard;* Paris, Aubry, 1860, in-8°. — Taylor et C. Nodier, *Voyage pittoresque et romantique dans l'ancienne France, Bourgogne;* Paris, Didot, 1863, in-folio. — Michaud, *Biographie des hommes illustres de la Côte-d'Or;* Dijon, Lamarche, 1858-1865, 2 vol. in-8°. — Aug. Petit, *Louis Bertrand : Souvenirs de Dijon;* Grenoble, Prudhomme, 1865, grand in-8°. — Albert Albrier, *La Bourgogne (Côte-d'Or,*

1. Nous n'avons pas cru devoir, sauf exception, grossir ces notes d'une liste forcément incomplète des Noëls bourguignons; on en trouvera une grande partie dans le *Catalogue de la Bibliothèque de M. Louis Mallard*, cité plus loin.

Saône-et-Loire et Yonne), Revue provinciale; Dijon, Rabutot, 1868-1871, 3 vol. in-8°. — Clément Janin, *Les Fêtes de Noël et des Innocents;* Dijon, imprimerie F. Carré, 1876, broch. in-8°; *Les Réjouissances du mois de mai en Bourgogne;* ibid., 1879, in-8°; *Les Cris de Dijon;* ibid., 1879, in-8°; *Les Hôtelleries dijonnaises;* Dijon, Manière, 1878, in-8°; *Les Vieilles Maisons de Dijon;* Dijon, Darantière, 1890, in-8°. — J.-C. Dufay, *Dictionnaire biographique des personnalités notables du département de l'Ain;* Bourg-en-Bresse, Martin Bottier, 1883, in-8°. — Ch. Guillon, *Chansons popul. de l'Ain;* Paris, E. Monnier, 1883, in-8°. — G. Dumay, *Le Mercure dijonnois (1742-1789);* Dijon, Darantière, 1887, in-8°. — Milsand, *Note et document pour servir à l'histoire du théâtre à Dijon (4 novembre 1828-25 avril 1887), avec un aperçu de cette histoire depuis 1717;* Dijon, Darantière, 1888, in-8°; *Bibliographie bourguignonne,* etc.; Dijon, Lamarche, 1885-1888, 2 vol. in-8°. — Charles Moiset, *Les Usages, Croyances, Traditions, Superstitions du département de l'Yonne;* Auxerre, G. Rouillé, 1888, in-8°. — A. Jacquet, *La Vie Littéraire dans une ville de province sous Louis XIV, étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du dix-septième siècle, d'après les documents inédits;* Paris, Garnier, 1887, in-8°. — J. Durandeau, *Le Théâtre de l'infanterie dijonnaise;* Dijon, Librairie nouvelle, 1888, in-12; *Aimé Piron ou la Vie littéraire à Dijon pendant le dix-septième siècle;* Dijon, Librairie Nouvelle, 1888, in-8°; *La Renaissance bourguignonne;* Revue Bleue, 1892; *Dictionnaire français-bourguignon;* Dijon, bureaux du Réveil bourguignon, 1899-1901 (en cours de publication). — H. Chabeuf, *Louis Bertrand et le Romantisme à Dijon;* Dijon, Darantière, 1889, in-8°. — Ch. Bigarne, *Patois et Locutions du pays de Beaune;* Beaune, Batault, 1891, in-8°. — Fr. Fertiault, *Dictionnaire du langage populaire verduno-chalonais (Saône-et-Loire);* Paris, Bouillon, 1896, in-18. — Aimé Vingtrinier, *Essai d'un folklore lyonnais; La Bresse;* Revue du Siècle, août-sept. 1899. — Gabriel Vicaire, *Etudes sur la poésie populaire;* Paris, Leclerc, 1902, in-18. — *Catalogue de la bibliothèque de M. Louis Mallard dont la vente aura lieu à Dijon le vendredi 22 mai 1903;* Dijon, E. Nourry, 1903, in-8° (excellente bibliographie bourguignonne). — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir;* Cahors, Petite Bibliothèque provinciale, 1903, in-8°. — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18, etc.

Voir en outre : *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts de Dijon; Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire* (Dijon, Darantière, 1884-1901); *Le Réveil bourguignon* (XIX années), etc., etc.

CHANTS POPULAIRES

CHANSON DE VENDANGES

Quand j'étais chez mon père,
La vendange,
Garçon à marier
Vendangé.

Je n'avais rien à faire
Qu'un' maîtresse à chercher.

A présent qu'j'en ai une,
All' me fait enrager.

Alle m'envoie aux vignes,
Sans boire ni manger.

Quand je reviens des vignes
Après soleil couché,

Moi, je reste à la porte,
Je n'oserais entrer.

« — Entreras-tu, gross' bête,
Entreras-tu souper ?

« Allons, tiens, soupe, soupe,
Moi, j'ai très bien soupé.

« J'ai mangé un'bonne poule,
Un chapon bien lardé.

« Les os sont sur la table,
Si tu veux les ronger. »

Je me mets sur mon lit,
Je me mets à pleurer.

Ell'me dit : « Pleure, pleure,
Tu pleur'ras ben d'aut' fois.

« Tandiment qu'je suis jeune,
Moi, je veux m'amuser !

« Et quand je serai vieille
J'irai chez les curés[1]. »

1. Cette chanson, populaire en Bourgogne, est extraite de l'ou-

LES FILLES DE MONTREVEL

Ce sont les filles de Morvé[1]
Qui s'en vont s'y promener;
Elles s'en vont s'y promener,
Tout le long du bois feuillage,
Avec trois jolis dragons
Le long d'un hermitage.

Y a son père, aussi sa mère
Qui la vont partout cherchant,
L'ont tant cherchée, qu'ils l'ont trouvée
Tout le long de ces feuillages
Avec trois jolis dragons,
Le long d'un hermitage.

Ils lui ont dit : « Petite sotte,
Veux-tu te renvenir?
— Oh! non, papa; oh! non, maman,
Je suis fille décidée.
Avec trois jolis dragons
J'en veux finir ma vie. »

Si vous savez, ma bonne mère,
Comme j'en suis bien là.
L'un coupe mon pain,
L'autre tire mon vin,
L'autre qui me verse à boire,
Tout en prenant le verre en main.
Mie, voulez-vous boire?

Quand c'est la dimanche matin,
Si vous voyez comme j'en suis bien!
L'un fait mon lit, l'autre m'habille,
L'autre chauffe ma chemise,
Et puis frise mes blonds cheveux,
A la mode jolie.

vrage de Gabriel Vicaire, *Etudes sur la poésie populaire*, etc.; Paris, H. Leclerc, 1902.

1. Montrevel.

LE PETIT ROI DE SARDAIGNE

Le petit roi de Sardaigne
Est un fort bon garouillon[1];
Il rassembla une armée
De quatre-vingts paysans.

Ventredienne,
Gare, gare, gare,
Ran tan plan,
Gare de devant.

Il rassembla une armée
De quatre-vingts paysans,
Leur donna pour capitaine
Christophe de Carignan.
Ventredienne, etc.

Leur donna pour capitaine
Christophe de Carignan,
Et pour toute artillerie
Quatre canons de fer-blanc.
Ventredienne, etc.

Et pour toute artillerie,
Quatre canons de fer-blanc.
Quand ils furent sur la montagne :
— Oh! oh! que le monde est grand !
Ventredienne, etc.

Quand ils furent sur la montagne,
Grand Dieu! que le monde est grand!
Faisons vite une décharge,
Et puis retournons-nous-en.
Ventredienne, etc.

Faisons vite une décharge,
Et puis retournons-nous-en.
Ils tirèrent sur la France
Tous leurs canons de fer-blanc.
Ventredienne, etc.

Ils tirèrent sur la France
Tous leurs canons de fer-blanc.

1. Guerroyeur. On prononce *garouillan*.

Ils s'en vinrent dans une chambre
Tapissée de matafans[1].
Ventredienne, etc.

Ils s'en vinrent dans une chambre
Tapissée de matafans ;
Ils en mangèrent chacun trente,
Et de graffes[2] tout autant.
Ventredienne, etc.

Ils en mangèrent chacun trente,
Et de graffes tout autant.
Ils dirent au roi de Sardaigne :
— Donnez-nous la clef des champs.
Ventredienne, etc.

Ils dirent au roi de Sardaigne :
— Donnez-nous la clef des champs,
Nous avons mangé des graffes
Qui nous ont fait mal aux dents.
Ventredienne, etc.[1].

L'ANE DE LA LIAUDA

CHANSON BRESSANE TIRÉE D'UN MANUSCRIT DU DERNIER SIÈCLE[2]

Quand la Liauda (la Claudine) va au moulin, — Elle ne va pas à pied sur le chemin. — Elle monte sur son âne, — Martin rlin tin tin, — Elle monte sur son âne, — Pour aller au moulin.

Quan la Liauda va u mulin,
Lie ne va n'à pié n'à cemin.
Le monte su se-n ôno,
Martin rlin tin tin.
Le monte su se-n ôno,
Per allo u mulin.

1. *Matefaim,* en patois bressan.
2. Gaufres.
3. Les deux pièces publiées ci-dessus sont extraites des *Chansons populaires de l'Ain,* de Ch. Guillon (Paris, E. Monnier, 1883, in-8°.)
2. Cf. Aimé Vingtrinier, *Essai d'un Folklore lyonnais, La Bresse, Revue du Siècle,* août-sept. 1899.

Quand le meunier l'a vue venir, — De rire il ne put se tenir. — Euh! voilà bien ma Liauda, — Martin rlin tin tin, — Euh! voilà bien ma Liauda — Qui amène (du blé) au moulin.

— Meunier faites moudre mon blé; — Allez sur la pierre engrener. — Moi j'irai attacher l'âne, — Martin rlin tin tin, — Moi j'irai attacher l'âne — A l'ombre du moulin.

Du temps qu'en l'embrassant trois fois, — Le meunier fait moudre le blé, — Le loup a mangé l'âne, — Martin rlin tin tin, — Le loup a mangé l'âne — A l'ombre du moulin.

— J'ai trois écus dans mon bissac; — Prenez-en deux (laissez-m'en un) — Pour acheter un autre âne, — Martin rlin tin tin, — Pour acheter un autre âne — Qui vous mène au moulin.

Quand son mari l'a vue venir, — De pleurer il ne put se tenir. — Ce n'est pas notre âne, — Martin rlin tin tin. — Ce n'est pas notre âne — Que tu as mené au moulin.

— Ami, voici le mois d'avril, — Que les ânes noirs deviennent gris; — Le nôtre a fait de même, — Martin rlin tin tin. — Le nôtre a fait de même — En allant au moulin.

Quan lo mon-ni la vio veni,
De rire ne s'an pu teni.
— Eu! vetià bien ma Liauda,
Martin rlin tin tin,
Eu! vetià bin ma Liauda
Qu'amin-no uu mulin.

— Mon-ni, fate modre mon blô;
Allo so la piarr' engrono.
Ma, z'ir attacé l'ôno,
Martin rlin tin tin,
Ma, z'ir' attacé l'ôno
A l'ombra du mulin.

Du tan qu'an la maman tra co
Lo mon-ni fa modre lo blô
Lo leu a meza l'ôno,
Martin rlin tin tin,
Lo leu a meza l'ôno,
A l'ombra du mulin.

— Z'ai tras écu dans mon besson
D'ov' an preni (laicho-m'an yon)
Per acéto'n autr'ôno,
Martin rlin tin tin,
Per aceto' n autr' ôno,
Que vo min-n'u mulin. —

Quan se-n hômo l'a vio veni,
De ploro ne s'an pu teni.
— Çan n'è po neutro-n ôno,
Martin rlin tin tin,
Çan n'è po notro-n ôno
Qu'a meno u mulin.

— Ami, vetià lo ma d'avri,
Que leus ôno nay venion gri;
Lo neutr' a fait de mémo,
Martin rlin tin tin,
Lo neutr'a fait de mémo
An allan u mulin.

JEHAN REGNIER

(XVe SIÈCLE)

L'auteur de ce livre recherché des bibliophiles et des curieux, *Les Fortunes et Adversitez,* etc., Jehan Regnier, « homme noble et bon poète », naquit à Garchy, à trois lieues d'Auxerre, à la fin du XIVe siècle. Il était bailli de cette dernière ville, pour le duc de Bourgogne, lorsqu'il tomba entre les mains du parti royal, le 14 janvier 1431, ou plutôt 1432 (nouveau style). Il avait été attaché à la maison du duc Jean sans Peur, avant de passer au service de Philippe le Bon. Au moment où il devint prisonnier de guerre, il était marié à Isabeau Chrétien et il en avait un fils à peine « hors d'enfance ». Conduit en prison à Beauvais, gardé étroitement, et par la suite menacé de mort, par l'ordre de Charles VII, il ne recouvra sa liberté que de longues années après. Encore dut-il engager une partie de ses biens, afin de pouvoir acquitter une somme de mille talents d'or qu'on lui demanda pour sa délivrance et celle des siens, retenus quelque temps en son lieu et place. Ce fut pendant sa captivité à Beauvais qu'il mit en « rimes françoises » le récit de ses *Fortunes et Adversitez.* Il indique lui-même l'époque où il acheva son œuvre :

L'an mil quatre cens trente trois,
En avril, du jour vingt-six,
Sur la pierre je suis assis,
Où je fais la fin de ce livre,
En attendant d'estre delivre.

Il s'était fait passer pour un *menestrier,* et il composait des vers et de la musique pour ceux qui l'en priaient, même pour ses geôliers. Telle fut l'origine de ses poésies. Jehan Regnier vécut encore près de trente années après sa sortie de prison, mais il ne continua que de loin en loin à écrire des vers. L'intérêt que présente son recueil ne réside pas seulement dans le récit de ses infortunes, mais plutôt dans la forme qu'il a adoptée. Son livre est, au sens de la critique contemporaine, le prototype des *Testaments* de Villon.

« Nous ne doutons pas, a écrit un de ses commentateurs, que Villon, lorsqu'il était sous le coup d'une condamnation capitale dans les prisons du Châtelet de Paris, ou dans celles de l'Officialité de Meung-sur-Loire, ne se soit souvenu du livre de Jehan

Regnier et ne l'ait imité en le surpassant. La situation des deux poètes était alors analogue, et la tournure de leur esprit avait une frappante analogie. Chacun d'eux se résignait à son sort avec une philosophie à la fois railleuse et mélancolique... Tous deux se rappelaient leurs péchés et en demandaient pardon à Dieu en consacrant à la poésie leurs derniers moments... » *Les Fortunes et Adversitez de feu noble Jehan Regnier* — petit in-8° gothique, aujourd'hui rarissime — ont paru pour la première fois en 1524, ainsi qu'il appert du privilège accordé pour ce livre au libraire Jean de la Garde. Il en a été fait assez récemment une nouvelle édition, précédée d'une intéressante préface de Paul Lacroix : *Les Fortunes et Adversitez... réimpression textuelle de l'édition originale*, etc.; Genève, J. Gay et fils, 1867, in-12.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Lebeuf, *Mémoires concernant l'hist. ecclésiast. et civile d'Auxerre*; Paris, Durand, 1743, 2 vol. in-4°. — Abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. IX, p. 324.

BALLADE

COMMENT LEDIT [JEHAN REGNIER] APRÈS SON TESTAMENT FAIT PRIT CONGÉ

Puis que je vois que me convient mourir
Piteusement par deffault de santé,
Que personne ne me veult secourir,
Attendre fault de Dieu sa voulenté.
De dire a dieu me suis entalenté
Au departir tandis qu'il m'en souvient,
A dieu vous dy, se mourir me convient.

Dire vous vueil dont me suis remembré
En sommeillant d'une trop dure dance
Qu'on appelle la dance macabre,
Je doubte moult qu'à telle je ne dance,
Car j'ay au cueur douleur qui trop m'avance.
Je tiens teneur, mais la mort contre tient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

Tres hault prince, noble duc de Bourgogne,
Comte de Flandres et du pays d'Artois,
En vous servant et en vostre besongne
Mourir me fault, tres doulx prince courtois.

En ce point suis il y a treize moys
Que fortune en cest estat me tient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

Et vous aussi, haulte puissant princesse,
A qui Dieu doint honneur, santé et joye,
Depuis le temps que estes ma maistresse
De vous veoir grant voulenté avoye
Mais fortune si sest mise en voye
Qui dy aller durement me retient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu vous dy, chevaliers, escuyers,
A dieu la court et trestoute noblesse;
Servy vous ay en mon temps voulentiers,
Bien voy qu'il faut qu'à ce coup je vous laisse.
A dieu joy et trestoute lyesse,
Mon cueur se part et ne sçay qu'il devient.
A dieu vous dy, se mourir me convient :

A dieu vous dy, dames et damoiselles,
A dieu vous dy, marchandes et bourgeoises,
Toutes vous ay trouvez bonnes et belles,
Doulces, plaisantes, gracieuses, courtoises.
Perdre me fault a ceste fois mes aises,
Car rudesse mes joyes si detient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, a dieu, povre cité d'Aucerre,
De moy long temps avez été servie,
Et maintenant par fortune de guerre
En dangier suis que ne perde la vie,
Le fait danger qui a sur moy envie
Qui en douleur durement me maintient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, prelatz et toutes gens d'eglise,
Qui a Aucerre avez vos benefices,
Je vous supply que chascun si advise
Se en mon temps vous ay faiz nulz services.
Priez pour moy chascun en voz offices,
Mourir me fault se Dieu ne me soustient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

Archediacres et chantres et chanoines,
Soyent reguliers ou soyent irreguliers,
Prestres, cloistriers, moynes noirs et blancz moines,
Les jacobins avec les cordeliers,
Priez pour moy et dictes vos psaultiers.
Je vous en prie comme il appartient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, ma sœur et ma chiere compaigne,
Or entendez à ce que je vous mande,
Je vous supply pour Dieu qu'il vous souviengne
De noz enfans, je les vous recommande;
Autre chose certes ne vous demande
Priez pour moy se le cas y advient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

Gens de conseil vers lesquels je souloye
Moy conseiller, a dieu je vous vueil dire.
Je pers le sens et le bien que j'avoye
Aupres de vous tant ay de deuil et d'ire.
Si je me meurs, Dieu me vueille conduire,
Je sens trop bien le mal qui me survient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, nobles, et les bourgeois aussi,
A dieu, a dieu, drapiers et espiciers,
A dieu, marchans, mourir me fault icy.
A dieu, a dieu, massons et charpentiers,
Car massonner faisoye voulentiers,
Mais fortune a ce coup me retient.
A dieu vou dy, se mourir me convient.

A dieu vous dy, toutes gens de mestier,
Aussi faiz-je à ceulx de labourage,
A ceste fois j'ay de vous tous mestier,
Trouvé me suis en douloureux servage,
Courroux me fait nuyt et jour grant oultrage,
Je sens trop bien la mort qui a moy vient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu vous dy a tous les habitans
Qui sont Aucerre et dedans Vezelay,
Aymez vous ay et servys tout mon temps,
Mais je voy bien que plus n'ay de delay,

Plus ne feray rondeaulx ne virelay,
Se autrement le cueur ne me revient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, a dieu, mes parens, mes amys,
Oncles, tantes, nepveux, cousins, cousines,
A dieu vous dy a grans et a petis,
A dieu, voisins et toutes mes voisines,
A dieu, varletz, et a dieu, mes machines,
Mourir me fault se la mort ne s'abstient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A Nicolas, mon sosson de prison,
Desiré Marc s'il vous plaist vous direz
A mes amys sans nulle mesprison
De mon estat quant vous vous en yrez,
Car bien compter certes vous le sçaurez,
Mon fait sçavez comment il se contient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu, mon maistre nommé Pierre du Puis,
A dieu [ma] dame[1] et trestout le mesnage,
Je vous supply si fort comme je puis
Qu'il vous plaise a faire mon message
Aux prisonniers qui sont en ce tourage,
Qu'ilz prient pour moy se la mort s'y maintient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

A dieu vous dy, Beauvais et Beauvoisin,
Et à tous ceulx qui y font leur demeure,
Je doubte moult que soye vostre voisin,
Car avec vous convient que je demeure.
La mort me fait le cueur plus noir que meure.
Elle me tue se joye ne parvient.
A dieu vous dy, se mourir me convient.

(*Les Fortunes et Adversitez de feu noble homme Jehan Regnier*, 1867.)

1. Le texte porte : *no dame*.

PIERRE GROGNET

(?-1540)

Il s'appelait *Grognet*, et non *Grosnet* ou *Gromet*, ainsi que le crurent divers biographes. Lui-même nous en fournit la preuve par ces vers : *En mon nom je suis nommé Pierre... On doit interpréter Grognet*, etc.

Contemporain et sans doute ami de Roger de Collerye, il était né à Toucy, petite ville du diocèse d'Auxerre, et, comme ce dernier, appartenait aux ordres ecclésiastiques. Dans sa jeunesse, il avait acquis la connaissance du droit, à Orléans d'abord, puis à Bourges. Il ne laissa pas de s'en flatter en diverses circonstances, mêlant tout à la fois au style de ses épitres ses qualités de « maître ès arts », de « licencié en chascun droit », et celles plus édifiantes de « prêtre et humble chapelain ». On ignore le détail de sa vie, mais l'on sait qu'il mourut en 1540, laissant une œuvre singulière. Ses ouvrages ont été décrits par les bibliothécaires La Croix du Maine et du Verdier, ainsi que par l'abbé Goujet. Ils consistent en divers recueils poétiques ou autres, parmi lesquels nous signalerons : *La Louange des femmes*, dédiée à la reine Alienor; *Bonnes Doctrines pour les filles*, etc.; *Le Manuel des vertus morales et intellectuelles*, dont l'original latin, dédié à Antoine du Parc, a paru sous le titre d'*Enchiridion*, en 1538, et une traduction des *Mots dorez du grand et saige Caton*, qui eut l'honneur d'être réimprimé plusieurs fois. Le plus intéressant de ces ouvrages, du moins celui qui a droit de cité ici, est sans nul doute le *Second Volume des mots dorez du grand et saige Caton*, etc., que Grognet fit paraître chez Jehan Longis et Pierre Sergent, le 28 mars 1533. Indépendamment des matières curieuses qu'il offre sous la rubrique de « tres utiles adaiges, authoritez et dicts moraux des saiges profitables à ung chascun », on y trouve la « Louange et Description de plusieurs bonnes villes du royaume de France ». Nous en avons extrait quelques fragments savoureux, touchant d'anciennes cités bourguignonnes.

Pierre Grognet est un des derniers représentants de la poésie du moyen âge. Il paraît s'être inspiré de Villon et de Roger de Collerye, mais son vers, lourd et sentencieux, ne rappelle ni la puissance tragique du premier ni la bonhomie du second.

Poète disert, il rachète la faiblesse de ses rimes par des qualités descriptives qui le font rechercher des historiens.

BIBLIOGRAPHIE. — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. franç.* — Abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. X, p. 383.

DESCRIPTION DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ D'AUXERRE

Cyté d'Auxerre aymée et renommée,
Ceulx de Paris souvant t'ont habïtée
Pour le beau lieu et aussi pour la grume
Dont ton hault bruyt plus vaut qu'on le ne plume.

Tu as bon vin, bonne eau, bon blé, bon pain,
Aussi tu as le corps de sainct Germain,
Et cil qui veult devotement s'esbatre
Soubdain verra l'eglise sainct Amatre;
D'aultres corps sainctz assez vous trouverez,
Avec les tours sainct Estienne verrez.
Apres visez le grant tour du chasteau
Où est assis l'horologe moult beau;
Les fontaines ne fault laisser derrire,
N[i] l'excellent grant commun cymetire.
Pour faire fin or trouvez et argent
Que vous pourrez bien gaigner par art gent
Y a aussi maintes aultres richesses
Dont je me tays et toutes gentillesses.

Conclusion de tous biens as assez,
Et mesmement plusieurs vins amassez,
Dont chascun dit que la ville d'Auxerre
Sert au commun sans le tenir en serre.

BLASON ET LOUENGE DE LA NOBLE VILLE ET CITÉ DE SENS

De grant renom est la cité de Sens,
Car dedans sont gens de moult nobles sens,
Tant procureurs comme aussi advocatz,

Ils sont tous clercs entendans à voz cas.
Des malfaiteurs ilz font bonne justice,
Considerant hault et bas injustice.
Aussi avez beaucoup de gens d'eglise
Bien servant Dieu sans aucune faintise.

Sens est assis au dessus la rivière,
Où sont les prez et jardins par derriere,
Bon pain, bon vin en moult grant abondance,
Les boys trouvez en semblable affluence.

Quant au regard de bonne pescherie,
Vous en trouv'rez pour faire chere lye;
En oultre y sont les nobles et belles eglises
Qui sont bastis par sumptueuses guises,
Et entre toutes est monsieur sainct Estienne,
Selon bon droict la metropolitaine.

Aupres y est de saint Jehan l'abbaye;
Lieu fort devot dequoy ne m'esbaye,
Encores avez troys moult beaux monasteres
Qui sçavent bien entendre à leurs affaires :
C'est sainct Remy avecq saincte Colombe,
Esquels gens doulx verrez comme colombe.
D'aultre part est de Sainct Pere le Vif,
Religion, confortant l'homme vif.

Semblablement y sont les cordeliers
Qui ne tiennent jamais aucuns deniers,
Les celestins avez et jacopins,
Qui gueres n'ont à manger gras lopins.

Les Sennoys pour bien parler en somme
Moult vaillamment ilz ont combatu Romme
Par bel arroy, portant lances et armes,
A plusieurs gens ont bien faict des alarmes.
Savinian, premier prelat du lieu,
A bien monstré comment fault servir Dieu.
Aussi a fait le bon Potencian
Se gouvernant en sainct homme ancien.
Plusieurs corps sainctz y sont et gros joyaulx,
Que chascun voit les reputant moult beaux.

ROGER DE COLLERYE

(XVIe SIÈCLE)

Il était de Paris, bien qu'en réalité il ait passé la plus grande partie de sa vie à Auxerre, où il fut secrétaire de Monseigneur Jean Baillet et de Monseigneur François Ier de Dinteville, successivement évêques bourguignons.

A l'en croire, son passé s'accordait mal avec le caractère édifiant de son emploi. Ses désordres lui valurent d'être incarné dans ce type de Roger Bontemps qui, en Bourgogne, est devenu le symbole de la belle humeur, et même de la débauche, chez les vignerons. « Tous les suppôts de l'abbé des fous d'Auxerre, a-t-on écrit[1], tous les Bazochiens, Clercs du Châtelet, Enfants sans souci, Sots attendants, toute cette grande famille de philosophes sans chaussures et de gais meurt-de-faim, tous ces mignons festus et goguelus, acolytes de la Mère-Folle, tous étaient ses camarades, et tous ces fous, archifous, fanatiques hétéroclytes, inventés, poètes de nature, ètc., autres légitimes enfants du vénérable père Bon-Temps, tous reconnurent leur idole dans la jovialité, la pauvreté sans tristesse de Roger de Collerye. Ils ajoutèrent à leur fiction traditionnelle son nom de baptême, Roger, et il est ainsi devenu Roger Bontemps, le Roger Bontemps des chansons. »

Deux faits dominent son existence troublée. Collerye, à une époque qu'on ne saurait préciser, entra dans les ordres; à la mort de Monseigneur François de Dinteville, ayant perdu son emploi, il vint à Paris et se mêla à cette bohême littéraire qui fréquentait le quartier de l'université et volontiers prenait la montagne Sainte-Geneviève pour le mont Parnasse. Ce clerc tonsuré — du moins le présume-t-on ainsi — eut des amours de choix qui lui valurent plus de désillusions qu'il ne les avait parées d'espoir. Pauvre plus que jamais, trahi, déçu par son rêve, il revint en Bourgogne juste à temps pour transcrire ses derniers rondeaux et préparer une édition de ses œuvres qui lui tint lieu de consolation dans la vieillesse. » Il mourut peu après l'année 1536, laissant un unique recueil de vers publié à Paris par Roffet (in-8o) : *Les Œuvres de maistre Roger de Col-*

1. Charles d'Héricault, *Préface aux œuvres de R. de Collerye.*

lerye, homme tres sçavant, natif de Paris, secrétaire de feu M. d'Auxerre, lesquelles il composa dans sa jeunesse, contenant diverses matières pleines de grand récréation et de passetemps.

Bibliographie. — Charles d'Héricault, *Préface* aux *Œuvres de R. de Collerye;* Paris, éd. Jannet, 1856, in-12. — Henri La Maynardière, *Poètes chrétiens;* Paris, Bloud, 1908, in-18.

BON TEMPS

Or qui m'aymera, si me suyve,
Je suis Bon Temps, vous le voyez;
En mon banquet nul n'y arrive
Pourveu qu'il[1] se fume ou estrive,
Ou ait ses esprits fourvoyez.
Gens sans amour, gens desvoyez,
Je ne veux ni ne les appelle,
Mais qu'ilz soient gectez à la pelle.

Je ne semons en mon convive
Que tous bons rustres avoyez;
Moy, mes suppostz, à pleine rive,
Nous buvons, d'une façon vive,
A ceulx qui y sont convoyez.
Danseurs, saulteurs, chantres, oyez,
Je vous retiens de ma chapelle
Sans estre gectez à la pelle.

Grongnards, hongnards, fongnards, je prive[2],
Les biens leurs sont mal employez;
Ma volunté n'est point retive,
Sur toutes est consolative
Frisque, gaillarde, et le croyez;
Jureurs, blasphémateurs, noyez;
S'il vient que quelqu'un en appelle,
Qu'il ne soit gecté à la pelle.

Prince Bacchus, telz sont rayez,
Car d'avec moy je les expelle;
De mon vin clairet essayez
Qu'on ne doibt gecter à la pelle.

1. A moins qu'il ne.
2. De toute participation à mon banquet.

CRY POUR L'ABBÉ DE L'ÉGLISE D'AUXERRE
ET SES SUPPOSTS

Sortez, saillez, venez de toutes parts,
Sottes et sotz, plus promps que lyepars,
Et escoutez nostre cry magnifique ;
Lessez chasteaux, murailles et rempars,
Et voz jardins, et voz cloz, et voz parcs,
Gros usuriers qui avez l'or qui clique;
Faictes fermer, marchans, vostre boutique,
Grans et petitz, destoupez voz oreilles,
Car par l'Abbé, sans quelconque traffique
Et ses suppostz orrez demain merveilles.

N'y faillez pas, messieurs de la justice,
Et vous aussi, gouverneurs de police,
Admenez y vos femmes sadinettes.
En voz maisons lessez-y la nourrice,
Qui aux enfans petitz leur est propice
Pour les nourrir de ses deux mamellettes.
Jeunes tendrons, gaillardes godinettes,
Vous y viendrez, sans flacons et bouteilles,
Car par l'Abbé, sans porter ses lunettes,
Et ses suppostz, orrez demain merveilles.

Marchans, bourgeoys, vous, gens de tous mestiers,
Bouchers, barbiers, cordonniers, savetiers,
Trompeurs, fluteurs, joueux de chalumeaux,
Trouvez-vous y aussi, menestriers,
Hapelopins, macquereaux, couratiers,
Et apportez de voz bons vins nouveaulx;
Badins, touyns, aussi mondains que veaulx,
Vous, vignerons, laissés vignes et treilles,
Car par l'Abbé, sans troubler voz cerveaux,
Et ses suppostz orrez demain merveilles.

Faict et donné, en ung beau jardinet,
Tout au plus pres d'un joly cabinet
Où bons buveurs ont planté maint rosier :
Scellé en queue, et signé du signet,
Comme il appert de Desbridegozier.

(*Les Œuvres de Maistre Roger de Collerye;* 1536.)

BONAVENTURE DES PERIERS

(?-1544)

Bonaventure des Périers était d'Arnay-le-Duc ; il naquit vers la fin du xvᵉ siècle. Sa famille pouvait être noble et ancienne, ainsi qu'on l'a dit, mais à coup sûr elle ne fit rien pour la fortune du jeune Bonaventure, qui ne rougit pas de parler de sa pauvreté dans ses vers. Il est même probable qu'il se nommait tout simplement Jean Bonaventure et qu'il avait été élevé en dehors de sa famille. Les circoustances de sa vie sont enveloppées d'un mystère impénétrable. Tout ce que l'on en sait, c'est qu'il devint valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur de François Iᵉʳ, et prit part à la composition de la *Marguerite des Marguerites* et à l'*Heptameron* de la reine de Navarre, publiés sous le nom de cette princesse. Il vivait encore en 1539, puisqu'il fit, le 15 mai de cette année, le voyage de Lyon à Nostre-Dame de l'Isle-Barbe, qu'il décrivit ensuite en rimes; mais il était mort le dernier jour du mois d'août 1544, lorsque son ami et son compatriote Antoine du Moulin fit paraître le recueil de ses poésies. Sa fin fut tragique, si l'on en croit Henri Estienne, lequel raconte, dans son *Apologie pour Hérodote,* que Bonaventure, devenu fou, se perça de sa propre épée, malgré la vigilance de ceux qui le gardaient. Il est l'auteur d'une traduction de l'*Andrienne,* de Térence (Lyon, 1537, in-8°) ; du *Cymbalum mundi en français contenant quatre dialogues poétiques, fort antiques, joyeux et facétieux* (Paris, Jehan Morin, 1537, in-8°), édition originale, entièrement supprimée ; des *Nouvelles Récréations et joyeux devis* (Lyon, R. Granjon, 1558, in-8°), recueil de contes plaisants, maintes fois réimprimé, qui ont fixé sa réputation. Sa contribution à l'histoire poétique de la Bourgogne consiste en quelques rares pièces, insérées au recueil de ses *Œuvres,* édition de Lyon, 1544, in-8°. Encore n'y fait-il presque jamais allusion à son pays d'origine. Bonaventure des Périers n'est pas un poète au sens propre du mot, quoique ses vers abondent en idées heureuses et en images neuves. On doit lui reconnaître néanmoins de véritables dons lyriques. Il y a souvent un rapport très étroit entre ses poèmes et quelques-uns de ceux qui sont insérés dans la *Marguerite des Marguerites* de la reine de Navarre.

Bibliographie. — Charles Nodier, *Bonaventure des Périers*; Paris, Techener, 1841, in-12. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XII, p. 88. — P.-S. Jacob, *Notice sur Bonaventure des Périers*; édit. des *Nouvelles Récréations et joyeux devis*, Paris, Delahays, 1862, in-12.

A JANE, PRINCESSE DE NAVARRE

Un jour de may, que l'aube retournée
Refraichissoit la claire matinée
D'un vent tant doulx, lequel sembloit semondre
A prendre l'heure, ains que se laisser fondre
A la chaleur du Soleil advenir,
Je me levay, à fin de prevenir,
Et veoir le poinct du temps plus acceptable
Qui soit au jour de l'Esté delectable.

Pour donc un peu recreer mes Espritz,
Au grand verger, tout le long du pourpris,
Me pourmenois par l'herbe fresche et drue,
Là où je vis la rose espandue,
Et sur les choulx ses rondelettes gouttes
Courir, couler, pour s'entrebaiser toutes;
Puis tout soudain devenir grosselettes
De l'eau tombée à primes goutelettes
Du Ciel serein : là vis semblablement
Un beau laurier accoustré noblement
Par Art subtil, non vulgaire ou commun,
Et le rosier de Maistre Jean de Meun,
Ayant sur soy mainte perle assortie,
Dont la valeur devoit estre amortie
Au premier ray du chauld soleil soleil levant,
Qui jà taschoit à se mettre en avant.

Le Rossignol (ainsi qu'une buccine)
Par son doulx chant faisoit au Rosier signe,
Que ses Bouttons à rosée il ouvrist,
Et tous ses biens au beau jour descouvrist.
L'aube duquel avoit couleur vermeille,
Et vous estoit aux Roses tant pareille,
Qu'eussiez doubté si la Belle prenoit

Des Fleurs le tainct ou si elle donnoit
Le sien aux Fleurs plus beau que nulles choses :
Un mesme tainct avoient l'Aube et les Roses,
Une rosée, un mesme advenement,
Soubz d'un clair jour le mesme advancement,
Et ne servoient qu'une mesme Maistresse.
C'estoit Venus, la mignonne Deesse,
Qui ordonna que son aube et sa fleur
S'accoustreroient d'une mesme couleur.
Possible aussi que (comme elles tendoient
Un mesme lustre) ainsi elles rendoient
Un mesme flair de parfum precieux :
Quant à cestuy des roses, gracieux,
Que nous touchions, il estoit tout sensible;
Mais celuy-là de l'aube, intelligible
Par l'air espars çà bas ne parvint point.

Les beaulx boutons estoient jà sur le poinct
D'eulx espanir, et leurs aisles estendre,
Entre lesquelz l'un estoit mince et tendre,
Encor tapy dessoubs sa cœffe verte :
L'autre monstroit sa creste descouverte,
Dont le fin bout un petit rougissoit;
De ce bouton la prime Rose issoit.

Mais cestuy-cy demeslant gentement
Les menuz plis de son accoustrement,
Pour contempler sa charnure refaicte,
En moins de rien fut rose toute faicte :
Et desploya la divine denrée
De son pacquet, ou la graine dorée
De la semence estoit espaissement
Mise au milieu, pour l'embellissement
Du pourpre fin de la fleur estimée,
Dont la beauté, naguère tant aymée,
En un moment devint seiche et blesmye,
Et n'estoit plus la Rose que Demye.

Veu tel meschef me complaignis de l'aage,
Qui me sembla trop soudain et volage,
Et dis ainsi : « Las, à peine sont nées
Ces belles fleurs, qu'elles sont jà fannées...

Tant de joyaux, tant de nouveautez belles,
Tant de presens, tant de beautez nouvelles,
Brief, tant de biens que nous voyons florir,
Un mesme jour les faict naistre et mourir!
Dont nous, humains, à vous, dame Nature,
Plaincte faisons de ce que si peu dure
Le port des fleurs, et que, de tous les dons
Que de voz mains longuement attendons
Pour en gouster la jouissance deue,
A peine, las, en avons nous la veue.

Des roses l'aage est d'autant de durée,
Comme d'un jour la longueur mesurée;
Dont fault penser les heures de ce jour
Estre les ans de leur tant brief sejour,
Qu'elles sont jà de vieillesse coulées
Ains qu'elles soient de jeunesse accollées.

Celle qu'hyer le soleil regardoit
De si bon cueur que son cours retardoit
Pour la choisir parmy l'espaisse nue,
Du soleil mesme a esté mescongnue
A ce matin, quand plus n'a veu en elle
Sa grand'beauté qui sembloit eternelle.

Or, si ces fleurs, de graces assouvyes,
Ne peuvent pas estre de longues vies
(Puisque le jour, qui au matin les painct,
Quand vient le soir leur oste leur beau tainct,
Et le midy, qui leur rit, leur ravit),
Ce neantmoins, chascune d'elles vit
Son aage entier. Vous donc, jeunes fillettes,
Cueillez bientost les roses vermeillettes,
A la rosée, ains que le temps les vienne
A desseicher; et, tandis, vous souvienne
Que ceste vie, à la mort exposée,
Se passe ainsi que roses ou rosée.

(*Œuvres*, etc.; 1544.)

CLAUDE DE PONTOUX

(1530-1579)

Claude de Pontoux, médecin et poète, naquit à Chalon-sur-Saône en 1530. Il prit son grade de docteur à Dôle et consacra « presque tout ce qu'il avait de veine poétique » à célébrer, sous le nom de l'*Idée*, une jeune personne qu'il avait connue dans cette ville. Ses œuvres, publiées d'abord sous ce titre, *La Gelodacrie*, recueil de rires et de larmes (Paris, Nicolas Bonfons, 1576, in-12), ont été réunies après sa mort. Voyez les *Œuvres de Claude de Pontoux, gentilhomme chalonnois, docteur en médecine, dont* l'*Idée contenant environ trois cens sonnets n'a esté par cy devant imprimée* (Lyon, Benoît Rigaud, 1579, in-8°).

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, VII, p. 322.

SONNETS

I

Bourgongne, France, et l'amour et la muse
Me feit, me tint, me ravit, m'amusa,
Petit, grandet, jouvenceau, puis usa
Mes plus beaux ans auprès d'une Méduse.

Jà quelque peu de doctrine confuse
Ornoit mon chef quand l'amour s'opposa
Devant mes yeux et par eux embrasa
Mon pauvre cœur, qui dedans le feu s'use.

France me print encor plein de vergongne
Entre le sein de ma mere Bourgongne,
Puis, me sevrant, me monstre à l'univers.

Amour me veit d'un trop libre courage,
Me print, et puis, me mettant en servage,
M'apprint la danse et la Muse des vers.

II

D'avoir passé les monts pour courir l'Italie,
Turin, il te doit estre ores un grand tourment.
Ores il me doit estre un grand soulagement.
Tu avais à Dijon une parfaite amye,

Et j'avois dedans Dole une fière ennemie;
La tienne d'un doux œil te traitoit doucement,
La mienne d'un rude œil me traitoit durement,
Ne me paissant jamais que de mélancolie.

Tu as laissé ton heur pour estre malheureux,
J'ay laissé mon malheur pour estre bien heureux :
Je plorois dans Bourgongne, et je ris dans Padoue,

Tu riois dans Bourgongne, et dans Padoue estant
Tu vas chez Bartholin tes amours regrettant.
Voylà comment de nous ce petit dieu se joue.

(*Œuvres*, etc.; 1579.)

ESTIENNE TABOUROT

(1547-1590)

Plus connu sous le surnom de « Seigneur des Accords » qu'il s'était donné, Estienne Tabourot naquit à Dijon en 1547. Il était fils aîné de Guillaume Tabourot, célèbre avocat au parlement de Bourgogne et maître des comptes, et de Bernarde Thierry, son épouse. Il exerça premièrement la profession d'avocat et fut ensuite procureur du roi au bailliage et chancellerie de sa ville natale. « C'estoit un homme sçavant, écrit Guillaume Colletet, agréable, facétieux et plein de feu, comme ses œuvres diverses, qui sont les vivantes images de son âme, le tesmoignent clairement et le tesmoigneront encore à la postérité. Il faisoit des vers latins et françois dont l'air et la pureté faisoient connoître la subtile vivacité de son esprit. » Et Bayle ajoute : « Il avait beaucoup d'érudition, mais il donna trop dans la bagatelle. » Il mourut en 1590, laissant une œuvre originale et plaisante qui a été diversement interprétée par les critiques. Ses meilleurs ouvrages sont : *Les Bigarrures du seigneur des Accords* (Paris, Richer, 1583 et 1584, in-12), réimprimées de nombreuses fois et successivement augmentées des *Touches*, des *Escraignes dijonnoises* et des *Apophtegmes du sieur Gaulard, gentilhomme de la Franche-Comté bourguignotte* (Paris, Richer, 1585, in-16; 1588, 1595, 1612 et 1615, in-16). Il en a été fait récemment, à Bruxelles, une réimpression par les soins de Mertens et fils (*Les Touches*, etc., 1863, 5 parties en un vol. in-12; *Les Bigarrures*, etc., avec les *Apophtegmes du sieur Gaulard* et les *Escraignes dijonnoises*, 1866, 3 vol. in-12). Cette édition est précédée d'une notice de Guillaume Colletet et accompagnée de notes utiles à la vie de l'auteur et à l'intelligence du texte.

Estienne Tabourot est un écrivain gaillard, un homme de vieille roche, un « Bourguignon salé », ainsi que l'on disait autrefois. Quiconque aime les pointes et la vivacité des reparties prendra plaisir à lire ses moindres propos, depuis ses épigrammes jusqu'aux contes facétieux de ses *Escraignes dijonnoises*, transcrits, semble-t-il, pour désennuyer toutes « gens mélancholiques ».

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XIII,

p. 364. — Guillaume Colletet, *Vie de Tabourot;* édit. des *Bigarrures* de 1866, t. Ier. — Durandeau, *La Renaissance littéraire en Bourgogne, Est. Tabourot;* Réveil bourguignon, 20 juill. 1907 et fasc. suiv.

LA GADROUILLETTE

Ores, j'ay choisi pour maistresse
Une belle demy déesse,
Petite nymphette des champs;
Je crois que c'est la plus gentille,
Gracieuse et honneste fille,
Que j'ay point veu depuis dix ans.

Heureuse donc soit la fortune
Qui m'a esté tant opportune,
De m'adresser en si beau lieu,
Heureuse la première place
Qui me fit voir sa bonne grace,
Et sa beauté digne d'un dieu!

J'ayme bien mieux aymer icelle
Que quelque brave demoiselle,
Laquelle pourra, pour son mieux,
Choisir quelque autre plus habile;
De moy, je ne veux qu'une fille
Qui soit agréable à mes yeux.

J'ayme mieux la voir à la feste,
Quand elle porte sur sa teste
Voletant son beau couvre-chef,
Que de voir une autre coiffure,
Toute de soye et de dorure,
Mise dessus un autre chef.

J'ayme mieux voir sa chevelure
Pleine du tout, sans crespelure,
Flottant en ondes librement,
Qu'une perruque saffranée,
D'un fil d'archal recordonnée,
Comme on fait curieusement,

J'ayme mieux voir sa collerette,
D'une toile rousse clairette,

Par laquelle on voit son tetin,
Et dans laquelle elle repousse
Une petite haleine douce,
Qui colore son teinct divin ;

Qu'une gorgère godronnée
Avecque l'empois arrestée
Sur l'escarrure[1], d'un tel soing
Qui montre bien que la personne
Qui tel accoustrement se donne
Pour s'embellir en a besoing.

J'ayme mieux voir sa belle taille,
Sous sa biaude[2] qui luy baille
Cent fois mieux façonné son corps,
Qu'une robe si resserrée,
Qui, par sa contrainte forcée,
Fait jecter l'espaule dehors.

J'ayme mieux voir sa brune face,
Qui, se lavant, point ne s'efface,
Et va tousjours demy riant,
Q'un peint visage de poupine[3],
Qui, d'une desdaigneuse mine,
Ne rit jamais qu'en rechignant.

J'ayme mieux ouyr sa voix bonne
Qui naturellement entonne
Un vaul-de-ville gracieux,
Que ces passions langoureuses,
Aussi feintes comme menteuses,
Que l'on tire d'un gousier creux....

J'ayme mieux voir la simple manche
De sa chemise nette et blanche
Qui laisse en liberté son bras,
Que ces gros manchons de baleine
Dedans lesquels le bras, en peine,
Son libre mouvement n'a pas.

J'ayme mieux voir sa chancelière,
Ses cousteaux, sa jaune tartrière,

1. Carrure. Sur la poitrine.
2. Biaude, c'est-à-dire blouse.
3. Poupée. (Roquef.)

L'or clinquant de son demy-ceinct,
Son ruban, le pris de sa feste,
Son devantier blanc, et au reste
Sa pièce d'un chef de satin,

Qu'un ceincturon d'or, lequel entre,
Peu s'en faut, jusqu'au bout du ventre,
Qu'une tablette ou un miroir,
Qu'une bourse plus souvent pleine
De friandises que de laine,
Ou qu'un brimbaleux esventoir.

Aussi toutes les belles filles
N'habitent pas dedans les villes,
La vertu, ny l'honnesteté :
Sous un simple habit de village,
L'on peut voir une fille sage
Qui n'a pas faute de beauté.

Congnoissant telle ma Jacquette,
Ma mignonne, ma Gadrouillette,
Je luy veux addresser mon cœur ;
Il ne pourroit pas prendre adresse
Vers une plus gente maistresse
Pour me rendre son serviteur.

(*Les Bigarrures du seigneur des Accords.*)

PHILIBERT HÉGÉMON

(1535-1595)

Philibert Guide, dit Hégémon, naquit à Chalon-sur-Saône, d'une famille noble et ancienne, le 22 mars 1535. Il était fils de Philippe Guide, procureur du roi au bailliage de cette ville, et de Reine Rougeot. Il remplit la charge de son père et mourut le 29 novembre 1595, au retour d'un voyage à Genève, alors qu'il venait d'embrasser la religion réformée. On connaît de lui : *La Colombière et Maison rustique, contenant une description des douze mois et quatre saisons de l'année, avec enseignement de ce que le laboureur doit faire pour chacun mois*, etc., le tout suivi de l'*Abeille françoise, Fables morales et autres poésies* (Paris, Robert Le Fizelier, 1583, in-8°). Un tel titre nous dispense d'une description de l'ouvrage. Hégémon est un écrivain didactique, véhément et prolixe, c'est-à-dire parfois ennuyeux et monotone. Cependant il faut lui rendre cette justice, qu'en un temps où la poésie languissait au service de Vénus, il renouvela les motifs d'inspiration. Avec lui la Muse n'est plus condamnée à répéter les interminables plaintes des amants désespérés ; au contraire, elle chante les plaisirs des champs, et célèbre les travaux et les plaisirs de la saison. C'est peut-être le premier poète de la Bourgogne qui ait consigné de curieux détails sur la vie et les mœurs rustiques du XVIe siècle.

Guide Hégémon portait pour devise : *Dieu pour guide.*

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Bibliothèque françoise*, XIII, p. 410. — Viollet-le-Duc, *Catalogue des livres composant la biblioth. poét. de M. Viollet-le-Duc ;* Paris, Hachette, 1843, in-8°.

AUTOMNE

Le soleil radieux, de celeste vertu,
Balance en visitant le Scorpion poinctu,
Mais l'Archer, qui le vise, asseure sa carriere.
Parquoy (hardy) il vient lors franchir la barriere.

Et l'Automne effeuillé survient, fruictier, vineux,
Variable, inconstant, maladif, caterreux;
De la complexion d'homme mélancholique,
Qui a vin de Pourceau, et à dormir s'applique.
Il est de qualité froid et sec, et le vent
Du glacé Boreas il imite souvent.
Quant à son naturel, à la terre ressemble,
Et si est comparé à vieillesse qui tremble,
Et qui avare craint d'avoir nécessité
En ses plus caducs ans : de ce faire incité
Par l'Herisson, lequel (diligent) lors s'addone
Pour le prochain Yver, ravir les fruicts d'Automne.
Aussi nostre Rustiq' de beaucoup plus expert,
Recueille tous les fruicts de garde pour l'[h]yvert :
Et pour les conserver, fait des clayes suspendre
Avec un peu de paille, et dessus les estendre
En lieu où trop grand froid ne puisse penetrer :
Car si gelez ils sont, ne peuvent profiter.
En ce temps le plaisir est lors que l'on vendange :
Car chacun au travail diligemment se range,
L'on quitte les maisons des villes, et les champs
S'entretiennent de chars, et mesnages marchans :
De sorte qu'on diroit que ce sont colonies
Cherchans autre demeure, avecques leurs mesgnies.
Icy un taboulant bastit un neuf tonneau :
Un autre moins sçavant racoustre un viel cuveau :
Cetuy my-part l'osier, l'autre lie le cercle;
Cetuy-ci va rinçant l'entonnoir et la seille,
Abbreuve cuve et treul, où bien tost le raisin
Est porté vendangé, pour en tirer le vin;
Lequel encor' bouillant, d'ardeur, on emprisonne
Dedans un creux vaisseau, où il bruit, fume et tonne,
Jettant par un pertuis (seul demouré ouvert)
Une rage escumant, dont il estoit couvert;
Et dès lors, appaisé, convertit sa cholere
En suave liqueur, douce, belle, et fort claire.
Il rit par le bondon, qui fait que l'approcher
Avec un chalumeau on vient, pour le baiser.
Mais qui s'y plaist par trop (ainsy qu'à folles filles)
En perd force, et les sens deviennent imbecilles.
L'un d'un coup de dezey, pour mirer sa couleur

Esclattant, en argent, distille sa liqueur.
Un autre, ayant par trop lutté contre sa force,
De rire, et de gaudir, ou de dormir s'efforce :
Ou bien en chancellant (et quasi demy-mort)
Menace en sa cholere un autre de la mort.
Ce-pendant, d'autres sont qui d'œuvrer point ne cessent :
Car comme vrais Formis, icy, puis là, s'exercent.
L'un jambes et pieds nuds trepignant, et saultant,
Escoule en un ruisseau l'escaché raisin blanc :
Qu'est lors que femmes font leur joyeux commerage
Avec ce doux Nectar, des Aulx, et du Fromage :
En plongeant au dedans leur flameusse et gasteaux,
Lesquels (encor bouillans) enfument leurs cerveaux :
Et puis Dieu sçait comment on cause, et on besongne,
En faisant près du pot le conte à la Cigongne.
Les unes en fureur, lors on voit despiter,
Et une autre, en plourant, leur vient à raconter
De son mary jaloux l'effort et la finesse :
En fin, le lendemain de dormir on ne cesse.
Le maistre toutesfois visite ses ouvriers,
Qui, plus qu'en autre temps, sont alaigres et fiers.
Mais qui a jamais veu ceux attendans un siege,
Travailler jour et nuict, avant qu'on les assiege :
Tout d'une mesme ardeur, la vendange durant,
On voit grans et petits le travail endurant.
Puis comme un camp espars, qui cherche meilleur' place,
Ayans tout recueilly, chacun du lieu desplace,
Et munis de tous biens, retreuvent leur hostel
Pour combattre la faim, leur ennemy mortel,
Et là, s'ils sont prudens, en amour asseurée
Vivront en louant Dieu, d'une paix bien-heurée.
En ce temps qui vouldra sa santé maintenir,
Se fault garder d'excès, et sur jour de dormir :
N'endurer faim, ny soif, ne manger cru fruictage,
Ni changer de façon, et vivre en son mesnage.

(*La Colombière et Maison rustique;* 1583.)

PONTUS DE TYARD

(1521-1605)

Dernier survivant des poètes de la Pléiade, Pontus de Tyard naquit au manoir familial de Bissy-sur-Fley, « vers les confins du Mâconnais, du Charolais et du Chalonnais », en 1521. Sa famille était une des plus distinguées de la province de Bourgogne. Il eut pour père Jean de Tyard, écuyer, seigneur de Bissy, du Suchault et du Marchiceul, successivement lieutenant général au comté de Charolais et au bailliage royal de Mâcon. Il embrassa la carrière ecclésiastique et fut pourvu de grandes dignités. Nommé protonotaire du saint-siège, il cumula les charges de conseiller d'Etat et d'aumônier de Henri III, et devint évêque de Chalon-sur-Saône en 1578. Il mourut au château de Bragny-sur-Saône, près Verdun, le 23 septembre 1605, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Ses œuvres, qui contiennent quelques pages touchant les lieux ordinaires de sa résidence, à Bissy, à Mâcon et à Bragny, ont été imprimées d'abord à Lyon et ensuite à Paris. Voyez : *Erreurs amoureuses* (Lyon, J. de Tournes, 1549 et 1551, in-8°); *Les mêmes augm. d'une tierce partie, plus un livre de vers liriques* (ibid., 1555, petit in-8°); *Les Œuvres poétiques*, etc. (Paris, Galiot du Pré, 1573, in-4°); *Douze Fables de Fleuves ou Fontaines avec la description pour la peinture et les epigrammes*, etc. (Paris, J. Richer, 1585, in-12).

Assez récemment, M. Marty-Laveaux a donné une édition des principales productions de ce poète; enfin nous préparons un recueil de ses poèmes, augmenté de morceaux et de documents inédits.

Esprit bienveillant et curieux, Pontus de Tyard réunissait, dans son domaine du Mâconnais, l'élite des écrivains et des savants de la Bourgogne. « Quand tous les châteaux de France, a-t-on écrit, retentissaient du bruit des armes, des blasphèmes des gens de guerre, ceux de Bissy et de Bragny entendaient les discours philosophiques de Pontus et de ses amis et les accords des lyres... »

Bibliographie. — J.-Abel Jeandet, *Pontus de Tyard;* Paris, Aubry, 1860, in-8°.

SONNET

Ruisseau d'argent, qui de source inconneuë
Viens escouler ton beau cristal ici
En arrosant aux pieds de mon Bissy
Le roc vestu, et la campagne nuë :

Pour la pensée en mon cœur survenue,
Quand pres de toy je fondois mon souci,
Je te viens rendre eternel grand merci,
Couché auprès de ta rive chenue.

Un vert email d'une ceinture large
T'enjaspera et l'une et l'autre marge,
Puis j'escriray ces vers sus un Porphire :

Loin, loin, pasteurs, si profanes vous estes,
Car les neuf sœurs, en faveur des poètes,
M'ont consacré le Mâconnois Baphire.

(*Livre troisiesme des Erreurs amoureuses.*)

ODE DE L'AUTEUR AU NOM DE SON ISLE

[L'Isle parle :]

Qui a de l'honneste douceur
De liberté l'ame sucrée,
Qui chante au Castalien cœur,
Ou qui de tel chant se recrée,
Et à qui le nectar aggrée
Servi au banquet de Platon,
Entre ici : car je suis sacrée,
A Pasithée [1], et Eraton.

Mon Pontus me daigne tenir
Comme sejour doux, cher, tranquille,
Où coustúmier il veut venir,
Quand la tumultueuse ville
Tache, en malice citoyenne,
Sa libre vertu espier,

1. Nom de la maitresse de l'auteur.

Pour dans cette eau magicienne
Le juste courroux expier.

Ici solitaire un autel
Religieux il édifie,
Où son souvenir immortel
Aux noms aimez il sacrifie
De ceux qui, des fleurs anciennes,
Honorant leurs inventions,
De cent douceurs Hymetiennes,
Arrosent leurs affections,

Du laurier tousjours verdissant,
Du Myrthe mol, du rampant lierre,
De l'Olivier verpalissant,
Et du pampre frais il l'enserre :
Il y respand la fleur fragile
Du Jasmin, du Pavot transi,
De l'odorante Camomille,
Du chaud Thym et du roux Souci.

Afin que ceux, lesquels Cypris,
Ou bien Phebus affectionne
Puissent ici cueillir le pris
D'un bouquet, ou d'une couronne :
Et si quelqu'un la fureur semble
Sentir de l'un et l'autre Dieu,
Et bouquet, et couronne ensemble,
Il puisse cueillir en ce lieu.

(*Vers lyriques.*)

AIMÉ PIRON

(1640-1727)

Né le 1er octobre 1640, à Dijon, où il exerça la profession d'apothicaire, Aimé Piron y mourut le 9 décembre 1727.

« Son fils Alexis a dit de lui et de sa mère que « c'étaient de « ces bons Gaulois, de ces bonnes âmes devenues aussi rares « que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut que de tout « ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune... » On peut être surpris de cette assertion quand on songe au caractère naturellement enjoué d'Aimé Piron; mais le bonhomme devint rude et morose en prenant des années. Plus jeune, il avait fait dans le patois bourguignon un grand nombre de poésies, de chansons, de *Noëls;* mais c'est surtout à ces derniers, qui pendant trente ans parurent périodiquement, qu'il doit sa popularité; et sous ce rapport il peut être mis en balance avec son compatriote la Monnoye. Celui-ci a plus d'érudition, d'art et de goût; Aimé Piron plus de naïveté, de rondeur, de bonhomie. Au surplus, la Monnoye sert ses propres intérêts avant tout et cherche à s'assurer les bonnes grâces des grands; Aimé Piron, au contraire, s'inspire des souffrances du *pauvre* peuple dont il plaide la cause et qu'il défend contre la rigueur des impôts et les excès des *maltôtiers*. Cette différence d'inclination ne les empêcha pas toutefois d'être unis par une amitié étroite, qui les prit au berceau, si l'on peut dire (ils étaient nés à un an d'intervalle), et qui dura toute leur vie (ils moururent l'un et l'autre à quatre-vingt-sept ans); du reste, c'est aux conseils et à l'exemple de Piron que la Monnoye dut de se livrer à la composition de ses *Noëls*. « Pendant de longues années, les princes des la maison de Condé furent gouverneurs de la Bourgogne; et lorsqu'ils allaient visiter cette contrée, Aimé Piron, en sa qualité d'échevin, était admis à leur table; il les *complimentait* sur leur bienvenue, les égayait, et célébrait en vers populaires les fêtes auxquelles les nobles hôtes donnaient lieu[1]... »

Qu'ajouter à ces lignes? Piron composa aussi quelques poésies latines et françaises, dont il ne tira qu'un médiocre succès.

1. Honoré Bonhomme, *Les Quatre Piron*.

Seuls, ses opuscules en patois bourguignon lui ont survécu. Papillon, dans sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne,* en a donné une longue liste, mais elle est loin d'être complète, et il faut y adjoindre les diverses publications, inédites et autres, qu'on en a faites au XIXe siècle. Parmi ces dernières nous citerons : *L'Evaireman de lai peste* (L'Evasion de la peste), *poème bourguignon sur les moyens de se préserver des maladies contagieuses,* introd. et notes philolog. par M. B. (M. Bourée) ; Châtillon-sur-Seine, Cornillac, et Dijon, Lagier, mars 1832, in-8° ; *Noëls d'Aimé Piron, en partie inédits,* rec. et mis en ordre avec un avant-propos, un glossaire par Mignard, et la musique des airs les plus anciens; Dijon, Lamarche, 1858, in-12; et surtout les nombreuses pièces recueillies par Durandeau et qui constituent en quelque sorte une édition définitive des ouvrages de l'écrivain dijonnais, savoir : *L'Evaireman de lai peste;* Paris, 1885, in-12; *Lai Gade dijonnoise* (1722) ; Paris, 1885, in-12; *Mônôlôgue borguignon* (1724) ; Paris, 1886, in-12; *Les Trois Derniers Poèmes d'Aimé Piron* (*Evaireman de lai peste, Lai Gade dijonnoise, Mônôlôgue borguignon*), préface de M. J.-J. Weiss; Dijon, 1886, in-16; *Poèmes borguignons d'Aimé Piron* (*le Borguignon contan. Joyeusetay. Phelisbor eclaforai. Monmélian tarbôlai. Dialogue dé deu Brissack*), préf. de M. Crouslé; Dijon, 1886, in-16; — *L'Enigme de réthorique;* Dijon, 1886, in-16; *Lou Compliman dé Vaigneron de Vougeot et le Remarciman dé moine au roi;* Dijon, 1886, in-16; *Lé Harangou de Dijon;* Dijon, 1886, in-16; *Le Mausolée de Monseigneur le dauphin dan l'église dé Jacopin* (*Dialogue de Sanson Grivea et d'Antonne Breneû*) ; Dijon, 1886, in-16; *Lé Mausolée de Monseigneur le dauphin dan l'église de lai sainte Chapelle;* Dijon, 1886, in-16; *Lai Bregôngne resgrisée et le Réjouyseman sur lay poy;* Dijon, 1886, in-16; *Lé Porvileige égairai ayvo lai requaite por presentai au roi* (1689) ; Dijon, 1886, in-16; *Lé Chai de Nôvelle* (1689) ; Dijon, 1887, in-16; *Le Festin dés Eta* (1706), Dijon, 1886, in-16; *Bontan de retor* (opera grionche), *seigneu de lai requaite de Jaiquemar et de sai faune* (1714) ; Dijon, 1888, in-16; *Lou Compliman de lai populaice* (1709) ; Dijon, 1891, in-16; *Lou Compliman de 1694 ai S. A. S. Mgr le duc de Borbon;* Dijon, 1891, in-16; *Lai Mor au Diale,* Noëls bourguignons parus en 1701 et les années suivantes; Dijon, 1907, in-16, etc.

« Aimé Piron — a écrit J. Durandeau dans le beau livre qu'il lui a consacré — est l'héritier de l'esprit bourguignon tel qu'il s'est épanoui au doux soleil de la Bourgogne et sous l'influence de la race. Il parle la langue du peuple comme ce peuple se l'est fabriquée, d'après ses goûts, son oreille et la conformation de son appareil buccal, dès son arrivée en Gaule, sur la fin du IVe siècle. Aimé Piron tient tellement à conserver cette langue maternelle dans sa candeur primitive, qu'on le voit aller puiser aux sources pures, aux limpides réservoirs où l'on trouve le

parler des aïeux, c'est-à-dire chez les vignerons, les manieurs du *gouzot* (serpette) et du *fessou* (pioche), gens qui vivaient à part, étant tous les jours dans leurs vignes, et le soir dans leurs écraignes et leurs quartiers particuliers, dont les rues du Tillot et de la Roulotte formaient comme les centres distincts. Lui-même s'établit marchand apothicaire près de la place Saint-Georges, au confluent de cinq rues très vivantes et très populeuses : la rue du Bourg, la rue de la Poulaillerie, la rue de la Chapelotte et celles dites aujourd'hui rues Charrues et Amiral-Roussin. Il prend part à la vie de son quartier; il rit avec le cordonnier d'en face, il plaisante avec la marchande de volaille du coin. Il peint tout ce menu peuple et toutes ces petites gens d'un pinceau à la fois sympathique et réaliste. Aimé Piron est le Téniers littéraire de la Bourgogne... «

BIBLIOGRAPHIE. — Papillon, *Biblioth. des auteurs de Bourgogne.* — J. Durandeau, *Aimé Piron ou la Vie littér. à Dijon pendant le dix-septième siècle;* Dijon, librairie nouvelle, 1888, in-8°. — *Catalogue de la Biblioth. de M. Mallard;* Dijon, librairie Nourry, 1903, in-8°.

NOEL

Sur l'air : *Laissez paître vos bêtes.*

Après tant de misère, — Seigneur, en finissant nos maux, — Faites que ce mystère (de la naissance d'un Dieu) — Chasse le diable en enfer.

A la minuit tout justement, — Dieu, qui a fait le firmament, — Malgré la gelée et les vents — Près des faubourgs de Bethléem, — Entre un bœuf et un âne, — Dans un panier, sur deux tréteaux,

---

NOEI

Su l'ar : *Laissez poître vos bêtes.*

Aipré tan de misceire,
Seigneur, en finissan no mau,
Faisé que ce misteire [1]
Chaisse le Diale au chau [2] !
Ai lai méneu tô jeustéman
Dieu, qu'é faisu le firmaman.
Maugré lai jaulée et lé van
Pré dé faubor dé Betléan
Entre un beu et un ane
Dan un penei, su deu traiteà,

1. Le mystère du Dieu fait homme.
2. *Au chau*, c'est-à-dire *en enfer*. — Ces quatre premiers vers semblent être le refrain de ce Noël.

— Dessous (le toit) d'une cabane — Gît tout nu, sans langes. — Après tant de misères, etc...

Ainsi que les Anges l'ont dit, — Il faut tous nous apprêter — A l'aller voir et lui porter, — Pour adoucir sa pauvreté, — Chacun selon nos moyens, — De quoi couvrir sa nudité; — Sans secours et sans ressources, — Cet enfant va geler. — Après tant, etc.

Vous qui du jour faites la nuit, — Le dos au feu, le ventre à table, — Vous remplissant la panse et puis — Vous en allez de là au jeu, — Ou boire dans les cafés — (Quelle chienne de vie est-ce là ?) — De la boisson plus noire — Que de l'eau des égouts! — Après tant, etc.

Alors que tout gèle et tout fend, — Que vous dormez bien chaudement — Dans un lit bassiné longtemps — Entre couvertures et linge blanc, — Jésus, le peut-on croire? — S'en vient d'une étrange façon — Du trône de la gloire — Coucher sur des glaçons! — Après tant, etc.

Vous devriez bien songer en vous-même (à ceci que) — Nos pères, plus sages que nous, — Dans le temps que (la fête de) Noël approchait, — Quinze jours auparavant jeûnaient; —

Desô éne cabane
Gî tô nu san draipeà.

Ainsin que lés ainge on chantai
Ai fau tretô nos éprôtai
De l'allai voi et li pòtai
Por rédouci sai prôvetai,
Chécun seuguan no force,
De quei côvri sai nuditai;
San secor, san resorce,
Cet enfan vai jaulai.

Vo qui du jor faisé lai neu,
Le vantre ai table, au do le feu,
Vo ramplissan lai panse, et peu
Vos en allé de lai au jeu,
Vou dan lé cafai boire
(Quei chènne de vie â-ce-lai ?)
De lai boisson pu noire
Que de l'ea d'écôvai.

Aidon que tô jaule et tô fan,
Que vo dormé[1] bé chaudeman
Dan un lei baissaigné lontan
Antre couvate et lainge blan,
Jésu, le peut-on croire,
S'en vén d'éne étrainge faiçon
Du trône de lai gloire
Couché su dé glaiçon.

Vo devrein bé songé en vo :
No peire, pu saige que no,
Dan le tan que Noei veno
Quinze jor devan on jeuno;

1. *Dormé* est un jantisme; on dit *dremi*, dormir, en bourguignon.

Mais ce n'est plus la mode, — Car les gens bâfrent, en vérité, — D'une étrange manière, — Souvent jusqu'à en crever! — Après tant, etc.

Mais laissons ce discours à part; — C'est cracher, comme on dit, en l'air — De vouloir tant jaboter; car — Il faudrait bien un autre clerc — Que moi, qui n'[y] entends goutte, — Pour débourber les égarés — De la mauvaise route — Où ils sont enfoncés. — Après tant, etc.

Tant pis pour ceux-là qui ont tort! — Je me remets en mon discours, — Et je reviens près du faubourg — Où de Jésus l'aimable corps, — Etendu sur la dure, — Dans un état qui fait pitié, — Va (est) tremblant de froid — Depuis la tête aux pieds. — Après tant, etc.

Nous verrons ce divin enfant — Qui nous dira d'un ton riant : — « Prenez courage, bonnes gens! — De Satan je suis triomphant, — Et je compte mes peines — Pour rien, si vous en profitez; — Brisez donc vos chaînes — Pour que tout aille bien! » — Après tant, etc.

Les rois d'Orient, autrefois, — Se rencontrèrent en un endroit — Et s'en vinrent à lui tout droit; — La France, certes, en a vu trois — De grande conséquence — Qui viendront[1] vers ce digne enfant —

Ma ce n'a pu lai môde,
Car lé jan bafre, en véritai,
D'éne étrainge métôde,
Sôvan jeuqu'ai crevai!

Ma laisson ce discor ai par;
Ç'a craiché, côme on di, en l'ar,
De veloi tan jaibôtai, car
Ai foro bén un autre clar
Que moi, qui n'entan gôtte,
Por déborbai lés égairrai
De lai méchante rôtte
Voù ai son essarrai.

Tan pei por ceu-lai qui on tor!
Je me rebôtte en mon discor
Et je revén pré du faubor
Voù de Jesu l'aimable cor,
Etaudu su lai dure,
Dan un éta qui fai pidié,
Vai grullan de froidure
Dépeu lai téte é pié.

Je voirron ce divin enfan
Qui no dirai d'ein ton rian :
« *Prené coraige, bonne jan!*
De Satan je seu triomphan
Et je conte mé peine
Por ran, si vos en prôfité;
Brisé don vote chéne
Por que tôt aule (aille) *bé.* »

Lé roi d'Orian, antrefoi,
Se rencontrire en un endroi
Et s'en venire ai lu tô droi;
Lai France, jarre, en ai vû troi
De grante conséquance
Qui véuron vé ce daigne enfan

1. Il faudrait, semble-t-il, le passé.

Lui faire révérence — Chargés de beaux présents. — Après tant, etc.

Le nôtre, à ce coup, le voilà — Le plus grand, le plus relevé — Qu'aucun autre qui ait été — Avant lui sur le trône assis. — Voulez-vous qu'on vous dise — D'où lui vient ce grand bonheur-là? — C'est qu'il a pour l'église — Et pour Dieu tout risqué. — Après tant, etc.

Henri quatre sur ses vieux jours — Disait, entouré de sa cour, — Qu'il voulait que le siècle d'or — Dessous lui revînt encore, — Et que dans les villages — Il ferait si bien, tout par tout, — Qu'en chaque ménage — On ait la poule au pot. — Après tant, etc.

Mais nous allons voir Louis le Grand — Non seulement parler ainsi, — Mais même aller bien plus avant : — Témoin Philippe son enfant — Que voici roi d'Espagne! — Nous l'allons voir, ce noble roi, — Chasser notre humeur chagrine — De la France à jamais. — Après tant, etc.

Nous entrons dans un siècle nouveau — Ragaillardis, qui sera beau; — Point de disputes, point d'ennuis — Ne nous troubleront le cerveau! —

Li faire révérance
Chargé de beà presan.

Le nôtre ai ce cô le voilai
Le pu gran, le pu relevai
Qu'aucun autre qui so étai
Devan lu [1] su trône essetai.
Volé-vo qu'on vo dise
D'où li vén ce gran bonheur-lai?
Ç'a qu'ai lé [2] por l'église
Et por Dieu tô risquai.

Henri quatre su sé vieu jor
Diso, entorai de sai cor,
Qu'ai velo que le siécle d'or [3]
Desô lu retônisse canor
Et que dan lé villaige
Ai ferô si bé, tò por tô,
Que dan chaique manaige
On airo poule ai pô.

Ma, j'allon voi Loui le Gran
Ansin palai non seuleman,
Ma moime allé bé pu aivan,
Taimoin Phelipe son enfan
Que vequi roy d'Espaigne,
Je l'allon voi, ce nôble roy,
Chaissé note humeur graigne
De lai France ai jaimoi.

J'entron dans un siécle nòveà
Regaillardi, qui seré beà;
Poin d'airigô, de chinfreneà
Ne no trôbleron le çarveà;

1. *Devan lu*, c'est-à-dire *avant lui* sur le trône assis.
2. *C'a qu'ai l'é*, c'est qu'il a. Il faut séparer l'*é* de *l* et écrire *ai lé*, il a.
3. Le *siècle* (prononcez *siéque*) d'or.

Nous pourrons à notre aise — Mettre [cuire] des marrons au feu — Et les couvrir de braise — Jusqu'à ce qu'ils soient cuits! — Après tant, etc.

Plus de partisans, de soldats — Qui viennent manger notre lard — Et qui, lorsqu'ils arrivent tard, — Le sabre dégainé, en l'air, — Se mettent à crier, en furie, — Qu'il leur faut donner de l'argent : — Maugredienne de vos vies, — Soldats et partisans! — Après tant, etc.

Je vous le dis, et le redis, — N'est-il pas vrai que vos édits — En maigre état nous ont mis; — Alors qu'on y pense on frémit! — Si l'on vous tirait les ailes (les plumes) — Que vous nous avez arrachées, — Plus secs que des copeaux — Nous vous verrions marcher. — Après tant, etc.

De Huguenots nous n'en verrons plus. — Calvin, toi qui faisais l'entendu, — Tous tes temples sont abattus — Et tu t'es brûlé (calciné) le derrière. — Que si, par aventure, — Il est quelque mauvais Français — Qui soit ta créature, — Qu'il prenne garde au roi! — Après tant, etc.

Enfin, prions le bon Jésus — Qu'un jour tous là-haut. — Quand nous aurons bien longtemps vécu, — Nous nous voyions auprès de lui —

Je peuron ai note aise
Bòttre dé marron dan le feu
Et lé còvri de braise
Jeuqu'ai tan qu'ai sein ceu.

Pu de patisan, de soudar,
Qui vénne maingé note lar
Et qui, quan ai l'érrivon tar,
Le sabre dégaina en l'ar,
Se rébraille, en fùrie,
Qu'ai lo fau baillé de l'arjan :
Maugrenai de vo vie,
Soudar et patisan!

Je vo le di, et le redi,
N'a-tai pas vrai que vos édi
En moigre éta nos aivon mi;
Aidon qu'on y pause, on fremi!
S'on vo tiro lés aile
Que vo nos aivé érraiché,
Pu sô (*secs*) que dés ételle,
Je vo voirrein marché.

D'Hôguenô je n'en voiron pu :
Calvin, qui (*toi qui*) faiso l'entendu,
Tò té temple son ébaittu
Et tu t'é bresillé le cu!
Que si, por évanture,
Ai l'a queique méchan Françoi
Qui so tai créature
Qu'ai prenne gade au roi!

Enfin prion le bon Jésu
Qu'un jor tretò lai au dessu,
Quan j'airon bé loutan vivu,
Je no voisein aupré de lu

Dans la troupe des anges, — Pêle-mêle avec eux, chantant — Sa bonté, ses louanges, — Toute une éternité[1]. — Après tant, etc.

Dan lai trôpe dés ainge,
Paule-maule aivô lor, chantai
Sai bontai, sé louainge
Tôt éne étarnitai.

1. Noël extrait de *Lai Mor au Diale* (*La Mort du Diable*), traduction littérale de M. Durandeau.

BERNARD DE LA MONNOYE

(1641-1728)

Bernard de la Monnoye naquit à Dijon, le 15 juin 1641, de Nicolas de la Monnoye et de Catherine Bernard, son épouse. Après avoir fait ses études au collège des jésuites de sa ville natale, il suivit la carrière du barreau, afin d'obéir à la volonté paternelle. Par la suite, il délaissa la pratique du droit et devint correcteur à la Chambre des comptes, charge qu'il exerça jusqu'au mois d'août 1696. Il s'est fait en son temps une grande réputation, non seulement par ses écrits, mais par son esprit et son érudition. Ses connaissances étaient si vastes qu'il n'ignorait rien des langues latine, grecque, italienne, espagnole, etc., et qu'il joignait à l'étude des textes la science de la critique et de l'histoire. Il a fait de nombreux commentaires sur des œuvres littéraires, ce qui ne l'a point empêché de composer en divers genres des ouvrages originaux. Lié avec tous les personnages distingués que Dijon produisait alors, il quitta sa province sur les pressantes sollicitations de ses intimes, en 1707, se rendit à Paris et fut reçu à l'Académie française en 1713. Ruiné peu après, par le système de Law, il vendit sa bibliothèque — dont l'acquéreur lui laissa l'usage pendant sa vie — et mourut le 15 octobre 1728, dans sa quatre-vingt-huitième année. Il n'oublia jamais son pays natal. Ses productions en font foi. Parmi ces dernières, il faut citer ses *Noëls bourguignons,* qui ont plus fait pour perpétuer sa mémoire que tels de ses autres travaux, où l'érudition abonde. On a raconté comment il fut amené à les écrire. Il en dut l'idée à un pari tenu entre lui et Aimé Piron. Mais laissons parler son dernier éditeur : « Aimé Piron avait fait dans ce genre nombre de petites pièces, des chansons surtout, celles-ci la plupart politiques et de circonstance, et ces spirituelles bluettes jouissaient de la vogue la plus extraordinaire. Un jour la Monnoye en parlait avec lui : « C'est plein d'esprit, lui dit-il, mais c'est négligé; « vous faites cela trop vite. — *Vrà?* lui répond l'apothicaire, en « le regardant ironiquement du coin de l'œil. — *Vrà!* réplique la « Monnoye, en appuyant plus fort sur son mot. — *E bé!* reprend « l'autre, en continuant de parler patois, *i vorô bé t'i vôi.* — *Par-« guienne!* repart aussitôt le poète dijonnais, *tu m'i voirai.* » Et

peu de temps après (1700) il publiait ses treize premiers *Noei*. Seize autres suivirent ceux-là au commencement de l'année suivante... Et dès lors on n'entendit plus guère parler des chansons bourguignonnes d'Aimé Piron! Tout le monde lisait, tout le monde chantait, tout le monde apprenait les *Noei borguignon de Gui Barôzai*. *Gui Barôzai* était (et est encore) le chantre populaire de la Bourgogne. Et en effet, dès l'apparition de ces cantiques d'un nouveau genre, on ne pouvait trop admirer avec quel art l'auteur avait su faire disparaître le trivial et la grossièreté de l'idiome, pour y substituer le coloris et la grâce et le rendre familier avec les plus grandes images. La renommée de la Monnoye fut complète. Les *Noei* pénétrèrent jusqu'à la cour; ils y furent accueillis, on les y chanta, et un beau jour seigneurs et grandes dames se prirent plaisamment à essayer de parler bourguignon[1]... » Aussi bien ces *Noëls* sont-ils de petits chefs-d'œuvre de goût et de malice, qui durent leur succès non seulement à ce qu'ils contiennent, mais encore à ce qu'ils laissent deviner d'audacieux et de satirique.

On a compté jusqu'ici vingt éditions des *Noëls bourguignons*. Une des meilleures est sans contredit celle qui fut faite à Dijon en 1720, et qu'on doit au président Bouhier, ami intime de l'auteur. La plupart sont suivies d'un glossaire donné par la Monnoye comme étant d'un de ses familiers, où l'auteur a introduit une foule de remarques curieuses d'étymologie, de dissertations philologiques et de citations piquantes. Voici d'ailleurs une liste sommaire des principales impressions de ce livre qu'il nous a été donné de connaître. *Noei tô nôvea compôzai en lai rüe du Tillô;* Dijon, Ressayre, 1700, in-12; *Noei tô nôvea compôzai en lai rüe de lai Roulôte. Ans aune lé Noci compôzai ci-devant an lai rüe du Tillô. Le Tôt du moime auteu;* Dijon, Ressayre, 1701, in-12; *Noei compôzai l'an MDCC an lai rüe du Tillô, deuz. edicion pu meglieure que lai première;* Dijon, Ressayre, 1701, in-12; *Noei tô nôvea compôzai en lai rüe de lai Rôlôte. Ans. aune lé noei compôzai ci devan en lai rüe du Tillô. Nôv. ed. revuë et corigie por l'auteu*, s. l. n. d. (Dijon, 1704, in-12); *Noei borguignon de Gui Barôzai* (Bernard de la Monnoye) *dont le contenun at an Fransoi aipiè ce feuillai, suivi d'un glossaire alphabétique*, etc. Ai Dioni, ché Abrau Lyron de Modène; 1720, in-12; *Les mêmes;* Dijon, Sirot, 1727; *Traduction des Noëls bourguignons;* 1735, in-12; *Noei borguignon de Gui Barôzai;* An Bregogne, 1738, in-12; *Les mêmes*, Ai Dioni, ché Abrau Lyron de Modène, 1776, in-8°; *Les mêmes*, s. l. n. d. (1780, in-12); Dijon, de Fay, 1792, in-16; *Noei borguignon*, etc.; quatorzième édit., Châtillon-sur-Seine, Cornillac-Lambert, 1817, et Cornillac,

1. F. Fertiault, *Notice sur La Monnoye*, édit. des *Noëls bourguignons*, 1842.

1825, in-12; *Les Noëls bourguignons de Bernard de La Monnoye (Gui Barôzai) publiés pour la première fois avec une traduction littérale en regard du texte patois par F. Fertiault*; Paris, Lavigne, 1842, in-8°; Paris, Vanier, 1858, in-12, et Dijon, Lamarche, 1866, in-12 (cette dernière illustrée de 24 dessins). Voyez, en outre, la traduction des *Noëls bourguignons*, par le duc d'Aiguillon (Bruxelles, Merteus, 1865, in-12), réimpression du texte publié dans le *Recueil des pièces choisies, rassemblées par les soins du Cosmopolite*, etc.

On a fait un curieux rapprochement d'Aimé Piron et de la Monnoye. Nous en détachons les lignes suivantes. Elles nous dispenseront de tout commentaire sur notre poète : « Le XVIIIe siècle s'ouvre par la fabrication de Noëls pleins de sel et d'esprit, où l'on se gausse aux dépens d'autrui, où l'on coule toutes sortes de malices à l'adresse non plus seulement des hommes et des anges, mais de Dieu même. On rit du saint mystère; et c'est la Monnoye qui ouvre le feu dès 1700. Il ne faut pas aller loin dans ses Noëls pour que tout cela se démasque. Dès le deuxième, le poète remarque malicieusement qu'on ne voit plus d'anges ni de chérubins apparaître dans le ciel durant la nuit de la Nativité; et pourquoi cela ? dit-il. « C'est que *maintenan ai craindc le serin* ». Ailleurs, Dieu est critiqué pour avoir pris le long détour de la rédemption; il était si simple de ne pas laisser Adam mordre à la pomme ou de pardonner tout de suite sans avoir recours à la sanglante tragédie de la croix! Avec ce genre de critique, on plaît à une certaine classe de citadins; on leur agrée davantage encore par le style et la composition quand l'un et l'autre sont l'œuvre d'un homme supérieur qui sait que le fin du métier est de cacher l'art... Son livre ira donc jusqu'à la cour, tandis que celui d'Aimé Piron s'arrêtera à mi-chemin dans les antichambres et les cuisines des grands, ou dans les arrière-boutiques des commerçants. Si nous empruntions une comparaison toute bourguignonne, je dirais volontiers que la poésie d'Aimé Piron ressemble à ce bon vin de table qu'on nomme *passe-tous-grains*, vin quotidien, franc, robuste et agréable au goût... Quant aux vers de la Monnoye, nous parlons de ceux qu'il fit en langue bourguignonne, ils sont assez semblables à ces vins délicats qu'on ne présente qu'au dessert, dans de petites coupes, les jours où il y a festin. Ce sont des vins de première cuvée [1]...

La Monnoye a laissé des poésies françaises où se trouvent, avec quelques contes plaisants, la traduction de plusieurs poèmes touchant le terroir. Elles se trouvent dans l'édition de ses *Œuvres choisies*, publiées par Rigoley de Juvigny en 1769 et en

1. J. Durandeau, *Aimé Piron*, etc.

1770; La Haye, chez Charles le Vier (et Dijon, chez François des Ventes), 3 vol. in-8°.

BIBLIOGRAPHIE. — Rigoley de Juvigny, *Mémoires historiques sur la vie et les écrits de M. de La Monnoye*, édit. des *Œuvres choisies* de cet auteur; La Haye, 1769 et 1770, t. Ier. — J. Durandeau, *Aimé Piron et la Vie littéraire à Dijon pendant le dix-huitième siècle;* Dijon, Librairie nouvelle, 1888, in-8°; *Catalogue de la bibliothèque de M. Louis Mallard;* Dijon, librairie Nourry, 1903, in-8°.

NOEL

POUR LA CONVERSION DE BLAIZOTTE ET DE GUI SON AMI, FAITE VERS CE SAINT TEMPS

Sur l'air : *Quitte ta musette.*

Vers Noël, Blaizotte, — Jadis si joliette, — Vers Noël, Blaizotte — (Comme tout change enfin!), — Vieille et cassée, — Bien confessée, — Prit la pensée, — Par un matin, — De rompre avec Gui, son ami.

« Quittons, lui fit-elle, — Le monde et sa séquelle, — Quittons, lui fit-elle, — Le monde sans retour. — Le fruit de vie, — Né de Marie, — Nous y convie — En ce saint jour; — Il est temps qu'il soit le plus fort.

« Devers lui, j'enrage, — Vieille, laide et mal-sage, —

NOEL

PO LAI CONVERSION DE BLAIZOTE ET DE GUI SON AIMIN, FAITE VÉ CE SAIN TAM

Vé Noei, Blaizôte,
Jaidi si joliôte,
Vé Noei, Blaizôte
(Comme tò chainge anfin!),
Véille et cassée,
Bé confessée,
Prin lai pansée,
Par ein maitin,
De rompre aivô Gui, son aimin.

» Quitton, li fi-t-elle,
Le monde et sai sequelle,
Quitton, li fi-t-elle,
Le monde san retor.
Le Fru de vie,
Né de Mairie,
Nos y convie
Ai ce sain jor;
El a tam qu'ai sô le pu for.

« Devé lu, j'anraige,
Véille, pente et maussaige,

Devers lui, j'enrage — De me tourner si tard. — J'ai tort sans doute; — Toi seul eus toute — La mère goutte; — Lui, pour sa part, — N'aura désormais rien que le marc.

« Quand je me souviens — De nos dits, de nos bourdes, — Quand je me souviens, — De notre désordre, — J'en ai tant de honte — Que je m'épouvante — D'en rendre compte... — Faut-il mourir — L'âme noire et les cheveux gris?

« Durant tant d'années — Que tu m'as gouvernée, — Durant tant d'années, — Combien nous avons fait les fous! — En cachette, — Que de pinceries! — Que de caresses! — Ah! c'en est trop... — Nous avons de quoi gémir notre saoûl.

« Au pied de la Crèche, — Pleurons, lavons nos taches, — Au pied de la Crèche, — Prions le saint Enfant. — Le cœur sans feinte, — Percé de pointes, — Les deux mains jointes, — Prions-le tant, — Que de noirs il nous rende blancs.

« J'ai quelques retailles — Qu'il faut que je lui donne, — J'ai quelques retailles — Propres à l'emmailloter. —

Devé lu, j'anraige
De me touai si tar,
J'ai tor sans dôte;
Toi seul u tôte
Lai meire gôte;
Lu, po sai par,
N'airé mazeù tan que le mar.

« Quant i me récode
De no di, de no bode,
Quant i me récode
De note trigori,
J'an ai tan d'onte,
Que je m'éponte
D'an randre conte...
Fau-t-i meuri
L'ame noire et lé cheveu gri?

« Duran tan d'année,
Que tu m'é gouvanée,
Duran tan d'année
Combé j'on fai lé fô!
An caichenôte,
Que de pinçôte!
Que d'aimorôte!
Ha! ç'an a trô!...
J'on de quoi gemi note sô.

« Au pié dei lai Creiche,
Pleuron, laivon no teiche,
Au pié de lai Creiche,
Prion le saint Anfan,
Le cœur sans fointe,
Parcé de pointe,
Lé deu main jointe,
Prion-le tan,
Que de noir ai no rande blan.

« J'ai queique retaille,
Qu'ai fau que je li baille,
J'ai queique retaille
Prôpre à l'ammaillôtai.

J'ai pour sa mère — Quelques jarretières, — Quelques brassières ; — Et pour Joseph, — Ton bonnet qui m'est resté !

« Toi qui fais des rimes — Que la Roulotte estime, — Toi qui fais des rimes, — Offre-lui des chansons. — Sur la pavane, — Sur la bocane — Son bœuf, son âne, — En danseront, — Lui dormira peut-être au son.

« Il vient à notre aide, — Profitons du remède, — Il vient à notre aide, — Ami, sauve qui peut. — Mes jours s'envolent — Les tiens s'écoulent, — Songe à ton rôle, — Et que tous deux — Nous sommes sur le même penchant. »

Gui, dont le cœur tendre — Ne pouvait se déprendre, — Gui, dont le cœur tendre — Tenait encore à la glu, — En fin finale, — Sur le modèle — De sa donzelle, — Pour son salut, — Fit de nécessité vertu.

En réjouissance — D'une telle repentance, — En réjouissance — Louons le fils de Dieu. — C'est la droiture; — Pour moi, je jure, — Et je rejure — Mon grain de sel — Que j'en dirai toujours Noël.

J'ai po sai Meire
Queique jaterre,
Queique braisseire;
Et po Jozai,
Ton bôno qui m'a demeurai.

« Toi qui fai dé rime
Que lai Roulôte estime,
Toi qui fai dé rime,
Ofre-li dé chauson.
Su lai pavane,
Su lai bôcane,
Son beu, son ane
An danseron.
Lu dormiré petétre au son.

« Ai vén ai note eide,
Prôfiton du remeide;
Ai vén ai note eide,
Aimin, sauve qui peu!
Mé jor s'anvôle,
Lé tén s'écôle;
Songe ai ton rôle,
Et que tô deu
Je son su le moime lizeu. »

Gui, dont le cœur tarre,
Ne peuvô se déparre,
Gui, dont le cœur tarre
Tenoo encor auglu,
An fin fignelle,
Su le môdelle
De sai donzelle
Po son salu,
Fi de nécessitai vatu.

An réjoüissance
D'éne tai repantance,
An réjoüissance,
Loüon le Fi de Dei.
Ç'a lai droiture;
Por moi, je jure,
Et je rejure
Mon grain de sei,
Que j'an dirai tòjor Noei!

NOEL

Sur l'air : *Ma mère, mariez-moi.*

Guillot, prends ton tambourin, — Toi, prends ta flûte, Robin ; — Au son de ces instruments, — Turelurelu, patapatapan, — Au son de ces instruments, — Nous dirons Noël gaiement.

C'était la mode autrefois — De louer le Roi des Rois : — Au son de ces instruments, — Turelurelu, patapatapan, — Au son de ces instruments. — Il nous en faut faire autant.

Ce jour le Diable est à cul, — Rendons-en grâce à Jésus : — Au son de ces instruments, — Turelurelu, patapatapan, — Au son de ces instruments, — Faisons la nique à Satan.

L'homme et Dieu sont plus d'accord — Que la flûte et le tambour : — Au son de ces instruments, — Turelurelu, patapatapan, — Au son de ces instruments, — Chantons, dansons, sautons-en !

NOEI

Guillò, pran ton tamborin,
Toi, pran tai fleûte, Rôbin :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan
Au son de cés instruman,
Je diron Noei gaiman.

C'éto lai môde autrefoi
De loüé le Roi dé Roi :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan,
Au son de cés instruman,
Ai nos an fau faire autan.

Ce jor le Diabe à ai cu,
Randons-an gràice ai Jésu :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan,
Au son de cés instruman,
Fezon lai nique ai Satan.

L'home et Dei son pu d'aicor
Que lai fleùte et le tambor :
Au son de cés instruman,
Turelurelu, patapatapan,
Au son de cés instruman,
Chanton, danson, sautons-an.

NOEL

Sur l'air : *Si le destin te condamne à l'absence.*

Voisin, c'est fait. — Les trois messes sont dites ; — Deux heures ont sonné, — Le boudin a hâte, — L'andouille est prête, allons déjeuner. — Si la loi judaïque — Défend le lard comme hérétique, — Ce n'est pas de même en chrétienté. — Mangeons du porc frais, — Mangeons; nous aurons bruit — D'être meilleurs catholiques, — Plus — Nous serons friands de goret.

(*Les Noëls bourguignons,* édit. de 1842.)

NOEI

Voizin, ç'a fai.
Lé troi messe son dite ;
Deus heure on senai ;
Le boudin é couïte,
L'andoüille à prote, allon déjeunai.
Si la loi judaïcle
Défan le lar come héréticle,
Ce n'a pas de moime an Chretiantai.
Maingeon du por frai ;
Maingeon ; j'airon bru
D'étre pu bon Catôlicle
Pu
Je seron frian de gorai.

ALEXIS PIRON

(1689-1733)

Fils d'Aimé Piron et d'Anne Dubois, Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Son existence a été parfaitement décrite dans la Notice que Rigoley de Juvigny plaça en tête de l'édition des *Œuvres complètes* de cet auteur (1776, 7 vol. in-8°), et dans celle où M. Edouard Fournier, « érudit plus spirituel que savant », présente les *Œuvres* du même Piron, publiées chez Delahays en 1857. Nous en dirons peu de chose. Alexis Piron reçut de son père une éducation sévère, fit de bonnes études, prit ses degrés en droit à Besançon et se fit recevoir avocat au Parlement de Dijon. Au moment de son début dans cette carrière, un revers de fortune essuyé par sa famille le força d'abandonner le barreau. Son séjour à Dijon, qu'il quitta à l'âge de trente ans, n'est marqué que par des habitudes de plaisir et par des épigrammes auxquelles donna lieu une dispute qu'il eut avec les Beaunois. Contraint de quitter sa ville natale, après le scandale que fit une *Ode à Priape* qu'il écrivit par gageure à son début, il vint à Paris, fort léger de bourse, mais riche de jeunesse et de talent. Piron, pour subsister, s'employa d'abord à des travaux de copie, chez MM. de Belle-Isle, jusqu'au moment où il rencontra Mlle de Bar, fille de trente-cinq ans, fort laide, spirituelle toutefois et lettrée, ainsi qu'en témoignent ses lettres. Celle-ci, dont l'emploi tenait en quelque sorte de femme de chambre et de dame de compagnie chez la marquise de Mimeure, parvint à l'introduire chez sa maîtresse et à lui créer d'utiles relations. Par la suite, notre auteur travailla pour des entrepreneurs de spectacles et se fit connaître tant à la « Foire » qu'aux « Français », par des comédies et des tragédies dont l'une, *La Métromanie*, est un des rares chefs-d'œuvre du théâtre du XVIIIe siècle. Désigné par le suffrage du public à faire partie de l'Académie française, il tira du refus que lui marqua cette illustre compagnie une réputation d'homme d'esprit que rien n'est venu atténuer jusqu'à ce jour. On connaît trop ses mots sur les « quarante », lesquels « ont de l'esprit comme quatre », pour que nous songions à les imprimer. « Piron, a écrit l'abbé Raynal, a été défini : un feu d'artifice continuel et bien servi. Les saillies, les bons mots, les choses plaisantes et sentencieuses,

sortent de sa bouche avec une rapidité qu'on n'a peut-être jamais vue. Il vit retiré, il commence à avoir de l'humeur, il ne se soucie guère de personne, il est ni bon ni méchant; il a des malices, mais des malices d'enfant; il s'irrite et s'apaise avec une égale facilité, et, parce qu'il est singulier, il se dit et se croit philosophe. » Et Voisenon ajoute : « Tant qu'il a été jeune, il a été dans l'indigence, et s'en est peu soucié, parce qu'il se portait bien. Il a épousé ensuite une femme qui lui a donné du bien assez pour vivre dans l'aisance. Il est devenu veuf, et à présent il est dévot. Il a fait imprimer la traduction du *De Profundis;* si dans l'autre monde on se connaît en vers, cet ouvrage pourrait l'empêcher d'entrer au ciel, comme son ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. Il est vrai qu'il s'en est vengé par une épigramme, dont on se souviendra plus longtemps qu'on ne se serait souvenu de son discours de réception. »

Le portrait est achevé. Aussi n'y ajouterons-nous rien, de crainte de l'altérer. Alexis Piron mourut en 1733, laissant peu de vers sur sa province, hormis le récit de sa querelle avec les Beaunois, dont nous sommes au regret de ne pouvoir rien citer, tant ses reparties y sont gauloises[1]. Ses œuvres, imprimées, ainsi que nous l'avons dit, par Rigoley de Juvigny en 1776, sont loin d'être au complet dans cette édition. Il faut ajouter à cette dernière un supplément fort libre (*Poésies diverses,* etc., Londres, imprim. de William Jakson, 1787, in-8°); un petit recueil publié par Cazin (*Œuvres choisies,* etc., Londres, 1782, 3 vol. petit in-12) et les trois excellents ouvrages qu'Honoré Bonhomme a consacrés à Piron sous le titre d'*Œuvres inédites... prose et vers, accomp. de Lettres inéd. adressées à Piron par mesdemoiselles Quinault et de Bar* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, in-8°); de *Complément de ses œuvres inédites,* etc. (ibid., F. Sartorius, 1865, in-12) et d'*Œuvres posthumes,* etc. (ibid., Dentu, 1888, in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — Rigoley de Juvigny, *Préface à l'édit. de 1776.* — Honoré Bonhomme, *Ed. citées.* — Perret, *Eloge d'Alexis Piron;* Dijon, 1774, in-8°. — Abbé de Voisenon, *Anecdotes littéraires.* — Grimm, *Correspond. littéraire,* etc. — Aug. de ** [Mastaing], *Les Pirons,* Batignolles, Hennuyer et Turpin, 1845, in-12. — J. Durandeau, *Aimé Piron,* etc.; Dijon, Libr. nouv., 1888, in-8°; etc., etc.

1. Le *Voyage de Piron à Beaune* a été publié pour la première fois en entier par les soins de M. Honoré Bonhomme (Paris, Gay, 1864, in-18). L'éditeur a fait suivre ce texte d'un *Second Voyage à Beaune* qui était alors complètement inconnu.

MON ÉPITAPHE

VIRÉE EN BOURGUIGNON[1]

Ici gît si peu que rien : — Un drôle qui s'appelait Brehaigne : — Natif de Dijon vers Talant, — Qui n'est maintenant ni gai, ni triste, — Il ne fut ni maître, ni clerc, — Ni colonel, ni porte-enseigne, — Ni capitaine, ni soldat, — Non pas même à la sainte Hostie ; — Il ne mania pioche ni fléau, — Cric, équerre, serpette, ni cognée ; — Il ne fut ni prêtre, ni corbeau, — Juge, procureur, ni bourreau, — Peu ni prou durant sa vie, — Fit-il pas bien de n'être rien ? — Formé d'un peu de boue devenue cendre, — N'est-on pas bien gras sous terre — D'avoir, sur cette terre, été quelque chose ?

MON ÉPITAPHE

VIRÉE EN BOURGUIGNON ET A LAQUELLE JE DONNE MA PRÉDILECTION

Ici gî si pecho que ran;
Ein drôle qui s'épeloo Breigne;
Natif de Dijon vé Tailan;
Qui n'a mazeu ni gai ni greigne.
Ai ne fu ni moaître ni clar,
Ni coronel, ni pot-ansaigne,
Ni caipitène, ni soudar.
Non pas moime ai lai saint Ostie [2];
Ai ne mâgni fessou, ni fliâa,
Cri, aiquâre, gouizo, ni cognie;
Ai ne fu prête, ni coréa,
Juge, procureu, ni boréa,
Pécho ni prou duran sai vie.
Fit-i pas bé de n'ète nun?
Fai d'ein chicelô devenu çarre,
N'a-t-on pas bé gras desô tarre
D'ai voi su tarre était quécun?
Finis, cinis.

1. Cette traduction est due à Abel Jeandet, de Verdun-sur-Saône.
2. C'était la procession d'une hostie miraculeuse qui attirait beaucoup d'étrangers à Dijon; cette relique fut brûlée pendant la Révolution.

A MA BONNE AMIE

EN LUI ENVOYANT UNE CAISSE DE MOYEUX DE DIJON

Voici des fruits qu'un amant vous envoie.
Ce joli nom doit les faire accepter :
Recevez-les avec autant de joie
Que j'en ressens à vous les présenter.
Ils ne sont plus tels que Pomone
Se plut à les former autrefois de ses mains,
Dans le terroir heureux[1] où l'amant d'Origone[2]
Se fait adorer des humains.
Ils ne sont plus tels que, dans la contrée
Qu'arrosent les eaux du Lignon,
A son incomparable Astrée
Les offroit le beau Céladon.
Sur ces bords innocens et si dignes d'envie,
Tout étoit naturel, et les fruits et les fleurs,
Et les visages et les cœurs :
Aujourd'hui tout se falsifie.
Plus de simplicité : le vain rafinement
Par tout regne avec l'imposture :
Le travail humain défigure
Tout ce que, dans le sien, Pomone a d'agrément.
Les ouvrages de Flore et de son jeune amant
Sont le jouet de la peinture;
Et l'art s'arroge impunément
Le triomphe de la Nature.
Ceci n'est presque plus un fruit.
Son vrai goût, sa couleur, hélas! tout est détruit!
Ce que vous en voyez n'est dû qu'à l'artifice :
Son mérite n'est plus qu'un mérite factice ;
L'art n'a plus rien laissé de naturel en lui :
A combien de Beautés et d'amours aujourd'hui
Ne rend-il pas ce malheureux office?

(*Œuvres choisies,* Londres, 178?.)

1. La Bourgogne.
2. Bacchus.

ALPHONSE DE LAMARTINE

(1790-1869)

On ne s'attend pas à trouver ici une notice sur le grand poète des *Méditations* et de tant de pages où l'exaltation du berceau tient une large place. On l'a dit, « Lamartine a devancé toutes les biographies qu'on pourrait faire de lui par celle qu'il a esquissée lui-même : d'abord dans *Raphaël, pages de la vingtième année*, puis dans les *Confidences*, et enfin dans les *Notes* qu'il a jointes à ses *Méditations* pour nous dire, émotion par émotion, comment elles lui furent inspirées. » Les menus faits de son existence la plus intime nous sont connus grâce aux travaux récents de notre confrère et ami M. Léon Séché. Il naquit à Mâcon le 21 oct. 1790 et mourut le 21 mars 1869. La politique — une politique où il mit toutes ses convictions et celles de ses ancêtres — et la poésie se partagèrent tour à tour sa vie ; mais, à travers les orages qu'il éprouva, il ne cessa de se souvenir des lieux où il passa sa tendre enfance, où il grandit entre une mère pieuse et dévouée et un père noblement attaché aux traditions de sa race. Toute son œuvre en est imprégnée, et ce n'est pas trop dire que la maison où il ouvrit les yeux, la campagne où il sentit vibrer les premiers accents de sa lyre, les grands bois du château familial où se forma son imagination rêveuse, lui inspirèrent ses chants les plus émouvants. Mieux encore, c'est vers Milly qu'il tourna les yeux aux heures de détresse. C'est à Milly ou à Saint-Point qu'il emprunta ses plus puissants thèmes d'inspiration et, dans la solitude, écrivit ses admirables poèmes des *Harmonies*, des *Méditations* et jusqu'au *Chant du sacre*.

« Victor Hugo, écrit M. Léon Séché, travaillait surtout à sa table et la plume à la main. C'est en marchant que travaillait ordinairement Lamartine : il y paraît à ses albums, où presque toutes les pièces de vers sont écrites au crayon, sans ordre et souvent sans suite. Il me semble le voir d'ici. Il est parti dès le matin à travers champs, avec ses chiens qui sautent devant lui et qu'il ramène de loin d'un coup de sifflet. Le soleil monte à l'horizon, les oiseaux chantent; tout en marchant il les écoute. Au bout de quelque temps, il s'arrête, il s'assied au pied d'un chêne, il ouvre son album, et d'un crayon rapide il fixe la stro-

phe ou les alexandrins accouplés qu'il a trouvés tout à l'heure. Puis il repart, s'arrête de nouveau, et quand il rentre à Saint-Point ou à Milly, la pièce est à moitié faite... » Tout le meilleur de son art est là. Qu'on lise *Le Vallon, Souvenir d'enfance, La Cloche du Village, Une Dernière Visite, La Vie champêtre, Milly,* etc., tant d'autres pièces où s'exhale son amour du sol, et l'on s'expliquera l'étroite communion du poète et des choses de la nature qui l'entourent, formant un cadre charmant à sa mélancolie. Provinciale, son œuvre l'est au noble sens du mot, car elle élargit l'horizon de la petite patrie et d'un humble hameau perdu entre les monts, noyé dans la brume qui monte des vallées, fait un site glorieux où l'âme se transporte et tend à se fixer loin de la vanité des villes. Tient-on à savoir quand parurent pour la première fois les recueils poétiques de Lamartine? Voici succinctement quelques titres et quelques dates : *Méditations poétiques* (Paris, Nicolle, 1820, in-8°); *Nouvelles Méditations poétiques* (Paris, Canel, 1823, in-8°); *La Mort de Socrate* (Paris, Ladvocat, 1823, in-8°); *Chant du sacre ou la veille des armes* (Paris, Urbain Canel, 1825, in-8°); *Le Dernier Chant du Pèlerinage d'Harold* (Paris, Dondey-Dupré, 1825, in-8°); *Epîtres* (Paris Urbain Canel, 1825, in-8°); *Harmonies poétiques et religieuses* (Paris, Gosselin, 1830, in-8°); *Jocelyn* (Paris, Gosselin, 1836, in-12); *La Chute d'un Ange* (ibid., 1838, in-12); *Recueillements poétiques* (ibid., 1839, in-8°); *Mélanges poétiques et discours* (ibid., 1839, in-8°), etc.

Bibliographie. — Sainte-Beuve, *Portraits contempor., Causeries du lundi.* — J. Janin, *Lamartine;* Paris, 1869, in-8°. — Ch. de Mazade, *Lamartine,* etc., Paris, Didot, 1872, in-8°. — Barbey d'Aurevilly, *Œuvres : Les Poètes.* — Charles de Pomairols, *Lamartine,* etc.; Paris, Hachette, 1889, in-18; — Jules Lemaître, *Les Contemporains,* IV; Paris, Lecène et Oudin, 1890, in-18. — A. France, *L'Elvire de Lamartine;* Paris, Champion, 1893, in-8°. — Léon Séché, *Lamartine de 1816 à 1830;* Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-8°. — Th. von Poplawsky, *L'Influence d'Ossian sur l'œuvre de Lamartine;* Heidelberg, 1905, in-8°, etc.

MILLY OU LA TERRE NATALE

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie ?
Dans son brillant exil mon cœur en a frémi ;
Il résonne de loin, dans mon âme attendrie,
Comme les pas connus ou la voix d'un ami.

Montagnes que voilait le brouillard de l'automne,
Vallons que tapissait le givre du matin,
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain,

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,
Fontaine où les pasteurs accroupis tour à tour
Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,
Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour;

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,
Toit que le pèlerin aimait à voir fumer,
Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

J'ai vu des cieux d'azur, où la nuit est sans voiles,
Dorés jusqu'au matin sous les pieds des étoiles,
Arrondir sur mon front, dans leur arc infini,
Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni;
J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives
Réfléchir dans les eaux leurs ombres fugitives,
Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,
Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir;
Sur des bords où les mers ont à peine un murmure,
J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture
Presser et relâcher dans l'azur de ses plis
De leurs caps dentelés les contours assouplis,
S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,
Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,
Porter dans le lointain d'un occident vermeil
Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil,
Ou, s'ouvrant devant moi sans rideau, sans limite,
Me montrer l'infini que le mystère habite;
J'ai vu ces fiers sommets, pyramides des airs,
Où l'été repliait le manteau des hivers,
Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,
Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,
De pics et de rochers ici se hérisser,
En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,
Lancer en arcs fumants, avec un bruit de foudre,
Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre,
Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,
Former des vagues d'ombre et des îles de jour,

Creuser de frais vallons que la pensée adore,
Remonter, redescendre, et remonter encore,
Puis des derniers degrés de leurs vastes remparts,
A travers les sapins et les chênes épars,
Dans le miroir des lacs qui dorment sous leur ombre
Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,
Et sur le tiède azur de ces limpides eaux
Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux ;
J'ai visité ces bords et ce divin asile
Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile,
Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,
Et Cume, et l'Elysée : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride
Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,
Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,
Et sous son propre poids jour par jour incliné,
Dépouillé de son sol fuyant dans les ravines,
Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,
Et se couvre partout de rocs prêts à crouler
Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.
Ces débris, par leur chute, ont formé d'âge en âge
Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,
Porte, à l'abri des murs dont ils sont étayés,
Quelques avares champs de nos sueurs payés,
Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable,
Serpentent sur la terre ou rampent sur le sable,
Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux
Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,
Où la maigre brebis des chaumières voisines
Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :
Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,
Ni le frémissement du feuillage agité,
Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille,
Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,
Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain,
La cigale assourdit de son cri souterrain.
Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre
Que la montagne seule abrite de son ombre,
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sous la mousse des ans.

Sur le seuil désuni de trois marches de pierre
Le hasard a planté les racines d'un lierre
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du champêtre portique.
Un jardin qui descend au revers d'un coteau,
Y présente au couchant son sable altéré d'eau;
La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,
En borne tristement l'enceinte rétrécie;
La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,
Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;
Ni tapis émaillés, ni cintres de verdure,
Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;
Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,
Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,
Y versent dans l'automne une ombre tiède et rare,
D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare;
Arbres dont le sommeil et des songes si beaux
Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!
Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,
Un puits dans le rocher cache son eau profonde,
Où le vieillard qui puise, après de longs efforts,
Dépose en gémissant son urne sur les bords;
Une aire où le fléau sur l'argile étendue
Bat à coups cadencés la gerbe répandue,
Où la blanche colombe et l'humble passereau
Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;
Et sur la terre épars des instruments rustiques,
Des jougs rompus, des chars dormant sous les portiques,
Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons.

Rien n'y console l'œil de sa prison stérile,
Ni les dômes dorés d'une superbe ville,
Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,
Ni les toits blanchissants aux clartés du matin :
Seulement, répandus de distance en distance,
De sauvages abris qu'habite l'indigence,
Le long d'étroits sentiers en désordre semés,
Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,

Où le vieillard, assis au bord de sa demeure,
Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure :
Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,
Et des vallons sans onde ! — Et c'est là qu'est mon cœur !
Ce sont là les séjours, les sites, les rivages,
Dont mon âme attendrie évoque les images,
Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux
Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux !

Là chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,
Chaque son qui le soir s'élève des campagnes ;
Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons,
Reverdir ou faner les bois ou les gazons ;
La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,
L'étoile qui gravit sur la colline sombre ;
Les troupeaux des hauts lieux chassés par les frimas
Des coteaux aux vallons descendant pas à pas ;
Le vent, l'épine en fleur, l'herbe verte ou flétrie,
Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,
Tout m'y parle une langue aux intimes accents,
Dont les mots entendus dans l'âme et dans les sens
Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,
Des rochers, des torrents, et ces douces images,
Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,
Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux.
Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même ;
Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime !
Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon ;
Chaque arbre a son histoire, et chaque pierre un nom.
Qu'importe que ce nom, comme Thèbe ou Palmyre,
Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,
Le sang humain versé pour le choix des tyrans,
Ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands !
Ce site où la pensée a rattaché sa trame,
Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
Où naquit, où tomba quelque empire incertain :
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure.
Un cœur palpite au nom de quelque humble masure,
Et sous les monuments des héros et des dieux
Le pasteur passe et siffle en détournant les yeux.

Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,
La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,
Quand les pasteurs, assis sur leurs socs renversés,
Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,
Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire,
De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,
Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,
En racontant sa vie enseignait la vertu!
Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure,
Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,
Vétissait l'indigence ou nourrissait la faim;
Voilà les toits de chaume où sa main attentive
Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive,
Ouvrait près du chevet des vieillards expirants
Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,
Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,
Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,
Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,
Disait, en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières! »
Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,
La branche du figuier que sa main abaissait;
Voici l'étroit sentier où, quand l'airain sonore
Dans le temple lointain vibrait avec l'aurore,
Nous montions sur sa trace à l'autel du Seigneur
Offrir deux purs encens, innocence et bonheur;
C'est ici que sa voix pieuse et solennelle
Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,
Et, nous montrant l'épi dans son germe enfermé,
La grappe distillant son breuvage embaumé,
La génisse en lait pur changeant le suc des plantes,
Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,
La laine des brebis dérobée aux rameaux
Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,
Et le soleil exact à ses douze demeures
Partageant aux climats les saisons et les heures,
Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,
Mondes où la pensée ose à peine monter,
Nous enseignait la foi par la reconnaissance,

Et faisait admirer à notre simple enfance
Comment l'astre et l'insecte invisible à nos yeux
Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!
Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,
Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.
Là mes sœurs folâtraient, et le vent dans leurs jeux
Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux;
Là, guidant les bergers au sommet des collines,
J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,
Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,
Passaient heure après heure à les voir ondoyer.
Là, contre la fureur de l'aquilon rapide,
Le saule caverneux nous prêtait son tronc vide,
Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort
Des brises dont mon âme a retenu l'accord.
Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,
Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,
Le ruisseau dans les prés dont les dormantes eaux
Submergeaient lentement nos barques de roseaux,
Le chêne, le rocher, le moulin monotone,
Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,
Je venais sur la pierre, assis près des vieillards,
Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards.
Tout est encor debout, tout renaît à sa place;
De nos pas sur le sable on suit encor la trace;
Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :
Mais, hélas! l'heure baisse, et va s'évanouir!

La vie a dispersé, comme l'épi sur l'aire,
Loin du champ paternel les enfants et la mère,
Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts
D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.
Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques
Efface autour des murs les sentiers domestiques,
Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,
Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil.
Bientôt peut-être... Ecarte, ô mon Dieu, ce présage!
Bientôt un étranger, inconnu du village,
Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes

S'enfuiront à sa voix comme un nid de colombes
Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,
Et qui ne savent plus où se poser après!

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage!
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits;
Qu'un avide étranger vienne d'un pied superbe
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor,
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques!
Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,
Sur les parvis brisés germent dans les ruines;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil;
Que l'humble passereau, les colombes fidèles,
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'œil des destinées
Jusqu'aux cheveux blanchis prolonge mes années,
Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours
Parmi ces monuments de mes simples amours!
Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres
Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,
Y retrouver au moins dans les noms, dans les lieux,
Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!
Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour élevez-moi... Non, ne m'élevez rien!
Mais, près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien.
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie,
Et ce dernier sillon où germe une autre vie!
Etendez sur ma tête un lit d'herbes des champs
Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,
Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles

Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.
Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher,
Roulez de la montagne un fragment du rocher;
Que nul ciseau surtout ne le taille et n'efface
La mousse des vieux jours qui brunit sa surface
Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,
Donne en lettre vivante une date à ses ans!
Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!
Devant l'éternité tout siècle est du même âge,
Et celui dont la voix réveille le trépas
Au défaut d'un vain nom ne nous oubliera pas!
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil!
Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;
Et quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai les lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager qui des vagues descend
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

(*Les Harmonies.*)

ALOYSIUS BERTRAND

(1807-1841)

Aloysius — ou plutôt Louis — Bertrand n'était pas Bourguignon de naissance. « Il était né le 20 avril 1807, d'un père lorrain et d'une mère piémontaise, à Céva, petite ville située au seuil des Alpes liguriennes, qui était alors sous-préfecture du département français de Montenotte. » Il avait à peine neuf ans quand les siens vinrent se fixer en Bourgogne. Agréé, en sortant du collége royal, à la Société d'études de Dijon, il débuta en 1828, en publiant bon nombre de vers au *Provincial*, un des rares journaux de province qui, au dire de M. Léon Séché, intéressent notre histoire littéraire. Peu après la disparition de cette feuille, Aloysius Bertrand vint à Paris et fréquenta le salon de l'Arsenal. C'était alors, selon Sainte-Beuve, « un grand et maigre jeune homme de vingt et un ans, au teint jaune et brun, aux petits yeux noirs très vifs, à la physionomie narquoise et fine sans doute, un peu chafouine peut-être, au long rire silencieux. »

« Ses allures gauches, ajoute Victor Pavie, sa mise incorrecte et naïve, son défaut d'équilibre et d'aplomb, trahissaient l'échappé de sa province. On devinait le poète au feu mal contenu de ses regards errants et timides... » Il s'était lié avec Victor Hugo, Emile Deschamps, David d'Angers et la plupart des poètes et des artistes de la nouvelle école, ce qui ne l'empêcha pas d'éprouver des heures de détresse, de misère noire, qui influèrent sur sa destinée et le conduisirent à l'hôpital, où il mourut de phtisie le 29 avril 1841. Il laissait une œuvre à peine achevée : *Gaspard de la Nuit, fantaisie à la manière de Rembrandt et de Callot,* qui, acceptée de son vivant par l'éditeur Renduel, ne devait paraître qu'après sa mort, grâce à son ami Victor Pavie, et lui valoir une sorte de consécration posthume. Aussi est-ce une œuvre originale dans toute l'acception du terme, bien qu'elle porte la marque d'une époque et reflète parfois le décor de la *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo. Baudelaire lui dut la manière de ses poëmes en prose, et une école littéraire récente s'en pénétra. Dijonnais d'adoption, le pauvre Aloysius a écrit là les plus belles pages qu'ait jamais inspirées la vieille cité des ducs de Bourgogne.

« J'aime Dijon, a-t-il dit au début de son livre, comme l'enfant sa nourrice dont il suce le lait, comme le poète la jouvencelle qui a initié son cœur... » Il existe, à notre connaissance, quatre éditions de *Gaspard de la Nuit.* La première parut avec une préface de Sainte-Beuve, en 1842, à Angers, chez Victor Pavie, imprimeur; elle servit aux réimpressions données par l'éditeur Pincebourde et par le « Mercure de France » en 1896 et en 1902. (On observera que l'édition de 1896 [Mercure de France] a fait l'objet de deux tirages, l'un sur papier de luxe et l'autre sur papier ordinaire, sous couvertures différentes.)

Bibliographie. — Aug. Petit, *Louis Bertrand,* etc., Grenoble, Prudhomme, 1865, gr. in-8°. — Henri Chabeuf, *Louis Bertrand et le romantisme à Dijon.* Dijon, Darantière, 1889, in-8°. — Léon Séché, *Les Derniers Jours d'Aloysius Bertrand* (*doc. inédits*). Les Annales romantiques, nov.-déc. 1905. — André Pavie, *Sainte-Beuve et Aloysius Bertrand,* Revue des Etudes histor., mai-juin 1908.

BALLADE

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs;

Jeunette et gentille,
Tu bus tour à tour
Au pot du soudrille
Et du troubadour.

A la brusquembille
Tu jouas jadis
Mule, bride, étrille,
Et tu les perdis.

La grise bastille,
Aux gris tiercelets,
Troua ta mantille
De trente boulets.

Le reître, qui pille
Nippes au bahut,
Nonnes sous leur grille,
Te cassa ton luth.

Mais à la cheville
Ta main pend encor
Serpette et faucille,
Rustique trésor.

O Dijon, la fille
Des glorieux ducs,
Qui portes béquille
Dans tes ans caducs :

Çà! vite une aiguille,
Et de ta maison
Qu'un vert pampre habille,
Recouds le blason[1]!

POÈMES EN PROSE :

LE CLAIR DE LUNE

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Et priez pour les trépassés.
(*Le cri du crieur de nuit.*)

Oh! qu'il est doux, quand l'heure tremble au clocher, la nuit, de regarder la lune qui a le nez fait comme un carolus d'or!

Deux ladres se lamentaient sous ma fenêtre, un chien hurlait, dans le carrefour, et le grillon de mon foyer vaticinait tout bas.

Mais bientôt mon oreille n'interrogea plus qu'un silence profond. Les lépreux étaient rentrés dans leurs chenils, aux coups de Jaquemart qui battait sa femme.

1. Voici une autre version de cette pièce; on la trouve au début de *Gaspard de la Nuit* :

Gothique Donjon
Et Flèche gothique
Dans un ciel d'optique,
Là-bas, c'est Dijon.
Ses joyeuses treilles
N'ont point leurs pareilles;
Ses clochers jadis
Se comptaient par dix.

Là plus d'une pinte,
Est sculptée ou peinte;
Là, plus d'un portail
S'ouvre en éventail.
Dijon, *moult te tarde!* (*)
Et mon luth camard
Chante ta moutarde
Et ton Jaquemart!

(*) Ancienne devise de la commune de Dijon.

Le chien avait enfilé une venelle, devant les pertuisanes du guet enrouillé par la pluie et morfondu par la bise.

Et le grillon s'était endormi, dès que la dernière bluette avait éteint sa dernière lueur dans la cendre de la cheminée.

Et moi, il me semblait, tant la fièvre est incohérente, — que la lune, grimant sa face, me tirait la langue comme un pendu!

MA CHAUMIÈRE

> En automne, les grives viendraient s'y reposer, attirées par les baies au rouge vif du sorbier des oiseleurs.
>
> (Le baron R. MONTHERMÉ.)

> Levant ensuite les yeux, la bonne vieille vit comme la bise tourmentait les arbres et dissipait les traces des corneilles qui sautaient sur la neige autour de la grange.
>
> (Le poète allemand Voss, *Idylle XIII.*)

Ma chaumière aurait, l'été, la feuillée des bois pour parasol, et l'automne, pour jardin, au bord de la fenêtre, quelque mousse qui enchâsse les perles de la pluie, et quelque giroflée qui fleure l'amande.

Mais l'hiver, quel plaisir! quand le matin aurait secoué ses bouquets de givre sur mes vitres gelées, d'apercevoir bien loin, à la lisière de la forêt, un voyageur qui va toujours s'amoindrissant, lui et sa monture, dans la neige et la brume.

Quel plaisir! le soir, de feuilleter sous le manteau de la cheminée, flambante et parfumée d'une bourrée de genièvre, les preux et les moines des chroniques, si merveilleusement portraits qu'ils semblent, les uns jouter, les autres prier encore.

Et quel plaisir! la nuit, à l'heure douteuse et pâle qui précède le point du jour, d'entendre mon coq s'égosiller dans le gelinier et le coq d'une ferme lui répondre fai-

blement, sentinelle juchée aux avant-postes du village endormi!

Ah! si le roi nous lisait dans son Louvre, — ô ma muse inabritée contre les orages de la vie, — le seigneur suzerain de tant de fiefs qu'il ignore le nombre de ses châteaux ne nous marchanderait pas une chaumine!

CHÈVREMORTE[1]

> Et moi aussi j'ai été déchiré par les épines de ce désert, et j'y laisse chaque jour quelque partie de ma dépouille.
>
> (*Les Martyrs*, livre X.)

Ce n'est point ici qu'on respire la mousse des chênes et les bourgeons du peuplier, ce n'est point ici que les brises et les eaux murmurent d'amour ensemble.

Aucun baume, le matin après la pluie, le soir aux heures de la rosée; et rien pour charmer l'oreille que le cri du petit oiseau en quête d'un brin d'herbe.

Désert qui n'entend plus la voix de Jean-Baptiste! Désert que n'habitent plus ni les ermites ni les colombes!

Ainsi mon âme est une solitude où, sur le bord de l'abîme, une main à la vie et l'autre à la mort, je pousse un sanglot désolé.

Le poète est comme la giroflée qui s'attache, frêle et odorante, au granit, et demande moins de terre que de soleil.

Mais, hélas! je n'ai plus de soleil, depuis que se sont fermés les yeux si charmants qui réchauffaient mon génie!

(*Gaspard de la Nuit.*)

1. A une demi-lieue de Dijon.

PHILIBERT LE DUC

(1815-?)

Né à Bourg en 1815, Philibert le Duc fut inspecteur des forêts à Lons-le-Saunier, membre de l'Académie de Lyon et de diverses sociétés savantes. On lui doit un certain nombre d'ouvrages en prose et en vers : *Les Noëls bressans* (Bourg, Milliet-Bottier, 1846, in-18) ; *Boisement du département de l'Ain* (Bourg-en-Bresse, Martin-Bottier, 1856, in-8°) ; *L'Eglise de Brou et la devise de Marguerite d'Autriche* (ibid., 1856, in-8°) ; *Papiers curieux d'une famille de Bresse* (Nantua, imprimerie Arène, 1862, in-12) ; *Tables des cônes tronqués pour le cubage des bois* (Paris, Dunod, 1865, in-12) ; *Varenne de Fenille, étude sur sa vie et ses œuvres* (Paris, Rothschild, 1869, in-8°) ; *Brixia,* poèmes (Bourg, Gromier, 1870, in-12) ; *Haltes dans les bois* (Paris, Willem, 1874, in-18) ; *Curiosités historiques de l'Ain,* etc. (Bourg, imprimerie Milliat, 1878, 2 vol. in-8°) ; *Sonnets curieux et Sonnets célèbres* (Paris, Willem, 1879, in-8°) ; *Histoire de la Révolution dans l'Ain* (Bourg, Martin-Bottier, et Paris, Lechevalier, 1879-1884, 6 vol. in-12) ; *Chansons et lettres patoises bressanes, bugeysiennes et dombistes,* etc. (Bourg-en-Bresse, 1881, in-8°), etc. Il a publié en outre *La Vie et le Catalogue des œuvres du président Riboud* et une nouvelle édition de l'*Enrôlement de Tivan,* comédie bressane de Brossard de Montaney. Philibert le Duc est mort peu après l'année 1880. Ses meilleures poésies sont contenues dans son volume *Brixia,* recueil entièrement consacré à la glorification de la terre bressane.

L'AUTOMNE EN BRESSE

(ENVIRONS DE JASSERON)

Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ !

(VIRG.)

Maintenant les blés noirs où la caille s'abrite
Étendent sur la Bresse un tapis argenté;

Maintenant refleurit la reine-marguerite,
Dernier sourire de l'été.

Les cerisiers dorés perdent leur beau feuillage ;
Les branches des pommiers courbent sous les fruits mûrs ;
Le raisin blond suspend ses grappes au treillage,
Et la figue brunit à l'angle des vieux murs.

Contre les espaliers la pêche savoureuse
Etale en rougissant son duvet velouté.
La courge traine au loin sa tige vigoureuse
Sous le « soleil » jaune et voûté.

La capucine en fleur dans ses feuilles conserve
Des gouttelettes d'eau, diamants tout tremblants ;
Et le saule penché sur le bord d'une serve[1]
Cache son tronc gercé sous les liserons blancs.

Le long de nos buissons où l'on voit quelques nèfles,
L'écolier tend un piège au bec-figue engraissé ;
Les chasseurs aguerris poursuivent dans les trèfles
Quelque pauvre lièvre blessé.

Les bergers, abrités de la bise qui gronde,
Font au bord des fossés des fouets retentissants ;
Et la bergère, en train de danser une ronde,
Laisse aller aux taillis ses troupeaux mugissants.

Le matin, le brouillard s'allonge sur la terre,
Et voile la montagne et la plaine à nos yeux ;
Sur le haut des noyers le pinson solitaire
Jette un cri sonore et joyeux.

Mais si le soleil fond le givre des ramures,
On voit des fils d'argent se promener dans l'air ;
Les insectes dans l'herbe ont encor des murmures ;
L'alouette en chantant monte dans le ciel clair.

* * *

A la pointe du jour s'éveille le village :
Les vendangeurs s'en vont à la vigne en huchant[2] ;
Ce sont partout des bruits de chars et d'attelage,
Et de bœufs à pas lourds marchant.

1. Réservoir.
2. En poussant des cris de joie.

Des enfants sont juchés derrière les bannoires[1];
Le vallon retentit des querelles des geais;
La grive au petit cri, le merle aux ailes noires,
S'échappent à grand bruit du fourré des *murjets*[2].

Le soir, les vendangeurs avec leur hotte pleine
Reviennent au village en groupes rassemblés,
Tandis que le fermier ramène de la plaine
Le berrot[3] chargé de gros blés.

Au son de la musette on danse dans les granges
Les branles sautillants, la danse du pays;
Ou bien, en racontant des histoires étranges,
Vignerons et fermiers dépeillent[4] le maïs.

Oui, les voilà venus, les heureux jours d'automne :
Les feuillages des bois prennent mille couleurs.
L'abeille sur les murs que le lierre festonne
Picore les dernières fleurs.

Le martin-pêcheur bleu vole sur les rivières;
Comme un nuage noir des milliers d'étourneaux
S'abattent dans les prés; et sur les chènevières
Se gorgent de grains mûrs les voraces moineaux.

Les oiseaux voyageurs en phalanges unies
Volent de haie en haie à de plus doux séjours.
Le rouge-gorge seul, dans les feuilles jaunies,
Chante encor la fin des beaux jours.

***

Moi, je ne verrai pas la Bresse cet automne,
Ni les rochers que j'aime, entourés de gazon.
Je suis dans une plaine immense et monotone,
L'horizon que je vois n'est pas mon horizon.

***

Toi qui sais, doux ami, combien pâle et mourante
La nature en automne a de charmes touchants,

1. Cuve oblongue destinée à transporter la vendange.
2. Mur jeté bas.
3. Petite voiture à deux roues traînée par les bœufs.
4. De *dépeiller*, dépouiller le maïs.

Toi qui prêtes l'oreille au bruit de l'eau courante,
Toi qui vas rêver dans les champs;

Toi qui comprends combien je regrette la Bresse,
Combien j'aime les lieux où je vécus toujours,
Où je veux vivre encor, c'est à toi que j'adresse
Ces souvenirs épars d'automne et d'heureux jours.

Ami, n'iras-tu pas un jour à la montagne?
Vas-y! l'air est si pur sur la cime des monts!
Oh! va, un beau matin, du cœur je t'accompagne,
Dans le sentier que nous aimons.

Assieds-toi dans les buis où nous rêvions ensemble,
Un soir aux doux rayons du soleil pâlissant.
De là, suis le taillis dont le feuillage tremble,
Dont la vive senteur te parfume en passant.

Va par le bois *Giroux* descendre en *Tiremale*[1];
Vers la tour qui blanchit dans le ciel azuré,
Monte par le sentier bordé de tithymale,
Le long du jardin du curé.

Regarde si la bise efface sur les pierres
Les paroles d'amour qu'on trace avec émoi;
Et, du côté du nord soulevant tes paupières,
Cueille une campanule en souvenir de moi.

(*Brixia,* 1870.)

1. *Tiremale,* petite vallée de Jasseron, entre la montagne du Château et celle des Combes.

FRANÇOIS FERTIAULT

(1814)

Doyen des lettres françaises, M. François Fertiault est né le 25 juin 1814, à Verdun-sur-le-Doubs (Saône-et-Loire), où son père, vieux soldat, après vingt ans de service, laissa une réputation de probité proverbiale. Appelé à l'âge de six ans à Chalon-sur-Saône, par son grand-oncle, il fit son éducation au collège de cette ville. A seize ans, ayant à peine terminé ses études, il écrivait son premier poème, *La Nuit du génie*, qui vit le jour à Chalon, en 1835. La même année, M. Fertiault vint à Paris, où pendant plusieurs mois il travailla, avec Emile de la Bédollière, chez le Bibliophile Jacob (Paul Lacroix). Depuis l'année 1836, il mena de front un double labeur, s'employant à des travaux de banque et rimant aux instants de loisir. Il a collaboré à de nombreuses publications.

On a donné une longue liste de ses ouvrages. Nous en détachons les titres suivants : *Noëls bourguignons de la Monnoye*, traduct. française, avec le texte en regard (Paris, Lavigne et Gosselin, 1842, in-18); etc. (Paris, Aubry, 1854, in-32; *Le Bac des vendangeurs* (Paris, Rigaud, 1864, in-8°; *Les Petits Drames rustiques* (Paris, Didier, 1875, in-16); *Histoire d'un chant populaire de la Bourgogne* (Paris, 1883, in-16); *De la Levée du Doubs à la Pointe du Pré* (Mâcon, 1884, in-4°); *Les Deux Vignerons*, dialogue en patois bourguignon et en vers, traduct. en regard (Mâcon, 1884, in-8°); *La Vraie Lumière*, noël en patois bourguignon, traduct. en regard (Mâcon, 1884, in-4°) ; *Sonnets verdunois* (Paris, 1885, in-8°); *Des Traditions populaires dans les Noëls bourguignons de la Monnoye* (Paris, 1890, in-8°); *Dictionnaire du langage populaire verduno-chalonnais* (Saône-et-Loire) (Paris, Bouillon, 1896, in-8°); *Au Clair Pays* (Paris, Lemerre, 1897, in-18); *Rimes bourguignonnes* (Paris, Bouillon, 1900, in-18); *Le Cher Petit Pays, tableautins de vacances et pages verdunoises* (Chalon-sur-Saône, Jannin-Mulcey, 1903, in-8°), etc., etc.

La poésie de M. François Fertiault est faible, mais elle se recommande à notre attention parce qu'elle reflète fidèlement la bonhomie du villageois bourguignon. L'œuvre la plus importante de cet auteur est sans nul doute son *Dictionnaire verduno-chalonnais*, travail comparatif qui permet de rattacher à une

foule de vocables savoureux un certain nombre d'expressions françaises congénères. M. Fertiault a doublement payé son tribut de reconnaissance au sol qui l'a vu naître en célébrant, soit par l'érudition, soit par un lyrisme approprié, le caractère de sa province. Ses compositions patoises ont parfois assez de charme pour qu'on les confonde avec des productions populaires. C'est le plus bel éloge que nous en puissions faire.

Bibliographie. — Alfr. de Martonne, *Biographies et Bibliogr. de F. Fertiault et de Mme J. Fertiault;* le Puy, impr. de Marchessou, 1891, in-8°. — Maurice du Bos, *Un Poète bibliophile, M. F. F.*; Issoire, Boucheron et Vessely, 1905, in-8°.

L'ILE[1]

Mes tableaux d'autrefois ne sont point oubliés.
Tout enfant, je t'ai vue étalant ta verdure,
Et, coquette, mirant dans l'eau profonde et pure
Le bataillon chantant de tes fins peupliers.

Mais au temps destructeur tes destins sont liés.
Aujourd'hui l'incurie a rompu ta ceinture;
Non, plus de frondaisons, d'ombrage, de murmure...
Tes flancs contre les flots n'ont plus de boucliers...

Et de toi ce qui reste est plein de charme encore!
On aime le bouquet dont ton front se décore;
On court avec plaisir, vieille île, dans ton pré;

On s'attache à ta rive, où moins de force abonde,
Et ta pointe est toujours pour moi le lit sacré
Où le Doubs à l'eau verte entre en la Saône blonde.

(*Le Cher Petit Pays.*)

1. L'île de Verdun-sur-le-Doubs, pays des célèbres « pôchouses ». Les seigneurs de Verdun y avaient leur château. Il y avait jadis un petit îlot en face de la Glacière; il était séparé de la grande île par le Creux du Moulin, qui était l'endroit préféré par les femmes pour aller, le soir, prendre un bain de rivière. Cet îlot a été détruit pour l'amélioration de la navigation.

CHANSON BOURGUIGNONNE

Eho! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Eho! ého! ého!
Et les loups sont aux bos, — ho! (*bis*)

Tant qu'aux bords des fontaines
Ou dans les clairs ruisseaux,
Les moutons baign't leur laine,
I dansont au préau,
Eho! ého! ého!

Mais qu'équ'fois par vingtaines
I s'éloign't des troupeaux,
Pour aller sous les chênes
Qu'ri des herbag's nouviaux,
Eho! ého! ého!

Et ces ombres lointaines
Leurs y cach'nt leurs bourreaux;
Car, malgré leurs plaint's vaines,
Les loups croqu'nt les agneaux,
Eho! ého! ého!

T'es mon agneau, ma reine;
Les grand's vill's, c'est les bos,
Par ainsi donc, Mad'leine,
N't'en vas pas du hameau!

Eho! ého! ého!
Les agneaux vont aux plaines,
Eho! ého! ého!
Et les loups sont aux bos, — ho! (*bis*)

(*Les Rimes bourguignonnes.*)

J. DURANDEAU

(1835)

Jean-Baptiste-Joachim Durandeau est né le 23 mai 1835, à Vitteaux (Côte-d'Or), et descend d'une famille établie depuis plusieurs siècles dans sa ville natale. En 1792, le grand-père du poète actuel, Jacques Durandeau, partait comme volontaire et se signalait pendant les guerres de Vendée. Nommé sous-lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur, il périt à la bataille de la Moskowa.

Joachim Durandeau, après avoir fait son stage à Dijon, en vue d'être notaire, prit en dégoût cette profession, devint chef d'institution à Paris, fonda le *Journal du baccalauréat,* puis collabora à la *Revue de l'Instruction publique*, à la revue *La Libre conscience* et enfin à la *Revue bleue*. Il donna aussi quelques articles au *Journal de Paris*. Actuellement il dirige à Dijon le *Réveil bourguignon,* dont il est le fondateur.

Il a publié : *Bartholoméo ou le doute,* poème (Paris, chez l'auteur, 1867, in-8°); *Les Sombres,* poésies rustiques (ibid., 1867, in-12); *Nouvelles Géorgiques,* poésies (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1879, in-18); *La Comédie à cent actes,* poésies (Dijon, s. n. d'édit., 1887, in-18); *Une exécution popul. à Vitteaux (Côte-d'Or) en 1790* (Dijon, Darantière, 1887, in-8°); *Aimé Piron ou la vie littéraire à Dijon pendant le dix-septième siècle* (Dijon, Librairie nouvelle, 1888, in-8°); *Le Théâtre de l'infanterie dijonnoise* (Dijon, Librairie nouvelle, 1888, in-12), etc., enfin une série de brochures constituant une petite Bibliothèque bourguignonne dont le monument effectif est un *Dictionnaire français-bourguignon,* en cours de publication. Voyez, entre autres : *La Grande Asnerie de Dijon* (Dijon, Darantière, 1887, in-8°); *La Braverie ou Réjouissance de 1630 pour la naissance de M. de Conty* (Dijon, chez tous les libraires, 1888, in-16); *Mascarade et Pastorale dédiée à M. de Bellegarde* (Dijon, « Réveil bourguignon », 1889, in-18); *Le Menou d'or d'après l'édition de Nicolas Spirinx, suivi du Testament de Mère Folie et du conte de la fille qui cherchait ses puces* (Dijon, chez un fameux libraire autant que peu connu, qui ne dit pas son nom et qu'on n'a pas revu, 1890, in-12); *Dreuleries queumises po les gens d'i petiot coin de l'Auxoes. Monées piècentes de vers borguignons aiveu lotte trad. en français* (Dijon,

Darantière, 1890, in-16); *Les Fantaisies philologiques du savant M. Ignare ou le massacre de l'innocent patois bourguignon*, etc. (Dijon, Warion, 1890, in-12); *Les Deux Rimailleries de Petitot, suivies des hivers terribles et des méchancetés de M. Mignard* (Dijon, chez tous les libraires, 1891, in-12); *Lé Barôzai, suivi d'une correspondance de La Monnoye avec l'huissier d'Argencourt*, etc. (Dijon, 1892, in-16); *Adieux des Dijonnais à Bontemps*, pièce inédite (XVIIe siècle) (Dijon, chez tous les libraires, 1892, in-12); *Plaintes d'un vieil Bourguignon de l'infanterie dijonnoise sur la mort de M. de Termes, 1621* (Dijon, chez tous les libraires, 1892, in-12); *Les Escreignes, d'après Tabourot, dit seigneur des Accords, et d'après l'un des sept de l'académie de Troyes* (Dijon, « Réveil bourguignon », 1900, in-12), etc.

M. J. Durandeau n'est pas seulement un poète local, mais un érudit dont les travaux sur la Bourgogne font autorité. En 1892, la *Revue bleue* a publié sous son nom une étude touchant *la Renaissance bourguignonne* qui fixe une date dans notre histoire littéraire des provinces. On lui doit aussi les meilleures éditions de poésies patoises d'Aimé Piron. (Voir la notice consacrée à ce poète.)

L'AUXOIS

Je voudrais te chanter, ô mon pays d'Auxois,
Où le sabot sonore aux pieds du villageois
Retentit ! Petits monts dénudés dont les crânes
Cachent de vieux tombeaux et de sombres arcanes,
Où le fer des labours rebondit sous la main
Au choc des os gaulois et du glaive romain.
Qu'il me plairait de dire en ta langue rustique
Les exploits de tes preux à cette époque antique
Qui charme notre esprit et fait germer au cœur
L'épi d'or de la gloire et du libre bonheur !
C'est là, sol du Druide, où s'éleva mon âme !
Sur tes dolmens sacrés, où la vaillante lame
De Vercingétorix autrefois se brisa.
L'eau coule au lieu de sang, et l'on m'y baptisa.
Dans un calme village assis près de la *Brenne*
(Comme ce nom gaulois que l'on connaît à peine
Est doux au prononcer !), tout au creux de l'Auxois
Serpenta mon enfance à travers monts et bois.
J'étais sauvage alors ! J'aimais tant à répandre

Partout mon libre instinct! A monter, à descendre
J'excellais, et souvent mon absence jeta
L'alarme et la douleur au sein qui me porta.
On me croyait perdu lorsque sur toi, Nature,
Je me roulais, fuyant, trop fière créature,
Ce premier pas qui mène aux études sans fin!
Ah! les fortes leçons qu'exhalait ton grand sein!

Quand maintenant je viens, de mes luttes lointaines
Meurtri, me retremper au frais de tes fontaines
Et contempler encor tes verdoyants contours,
Terre aux flancs argileux chargés de tant de jours,
Il me semble renaître à ton grave sourire,
Tel qu'aux temps où sur moi s'exerçait ton empire!

. . . .

Nul barde n'a chanté ta gloire et ta rudesse,
Cependant! nul n'a dit ce que tient de tendresse
Et d'agreste bonheur ton sein fauve et rugueux!
Nul n'ayant peint tes bois, tes monts, tes vallons creux
Et les robustes cœurs qui luttent sur ta terre,
Auxois, sol ferme et fort, où Buffon, solitaire
Dans sa tour de Montbard, tenta de déchirer
Ce voile où la Nature aime à se retirer,
Hors Buffon, qui de toi prit l'haleine puissante,
Et, durant soixante ans, d'une main incessante,
Compulsant, écrivant, te peignit par endroits,
Nul ne t'ayant chanté, j'élève, moi, la voix!

(*Nouvelles Géorgiques.*)

GABRIEL VICAIRE

(1848-1900)

Poète de la Bresse et de la Bretagne, Louis-Gabriel-Charles Vicaire naquit le 25 janvier 1848, à Belfort, où son père, Alphonse Vicaire, était receveur de l'enregistrement et des domaines. Circonstance fortuite, a-t-on dit, car les siens étaient originaires de cette partie de la Bourgogne qui a formé le département de l'Ain. Il fit ses études à Bourg et commença son droit à Paris. La guerre survenant, il fut incorporé dans les mobiles de Saône-et-Loire. Reçu licencié en droit, après l'invasion, il se fit inscrire au barreau de Paris ; mais il plaida peu, préférant « la conquête du vert laurier » à l'exercice de la chicane. Il vécut dès lors en toute indépendance, « habitant tour à tour place de l'Observatoire, puis rue Madame, 9, rue Racine, 16, rue de Vaugirard, 63, rue de Grenelle, et en dernier lieu, 26, rue Denfert-Rochereau. Il ne quitta ce dernier domicile que pour se rendre dans la maison de santé du docteur Comar, où il devait trouver la mort après une longue et douloureuse agonie de dix-sept mois[1], » le 23 septembre 1900. « Il se rendait souvent à Ambérieu, où habitaient ses proches, à Mâcon, auprès de son cousin M. Lespinasse, notaire, quelquefois en Suisse, et enfin, dans les dernières années, sur les côtes de Bretagne. » Il n'avait d'ailleurs point oublié la Bourgogne, et ses meilleurs souvenirs étaient pour ce petit pays bressan qu'il a rendu à jamais célèbre dans le domaine des lettres.

La destinée de Gabriel Vicaire a été courte, mais bien remplie; en moins de quinze années il a produit une œuvre variée et durable et d'une unité parfaite. Depuis son livre de début, *Les Emaux bressans* (Paris, Charpentier et Fasquelle, 1884, in-18)[2], où il montra d'un seul coup toutes ses ressources d'originalité, jusqu'à ses recueils posthumes il n'a cessé d'être « lui-même » sans jamais se répéter. Son amour pour le pays natal, « cette recherche non affectée qu'il mettait à ressusciter la muse du peuple et à chanter les vieux airs » dont on avait bercé son enfance, déborde de tous ses livres. Il avait, en effet, selon l'expression d'un de ses commentateurs, des chansons populaires

1. Henri Corbel, *Un Poète : Gabriel Vicaire.*
2. Nouvelle édition, Paris, libr. H. Leclerc, 1904, in-16.

plein les lèvres. Ces livres : *Le Miracle de saint Nicolas* (Paris, Lemerre, 1888, in-18) ; *Quatre-vingt-neuf* (ibid., 1888, in-18) ; *Marie-Madeleine* (ibid., 1889, in-18) ; *L'Heure enchantée* (ibid., 1890, in-18) ; *A la bonne franquette* (ibid., 1891, in-18) ; *Au bois joli* (ibid., 1893, in-18) ; *Le Clos des Fées* (ibid., 1897, in-18), etc., qu'il fit paraitre successivement après son premier recueil, nous le montrent tour à tour rêveur, enjoué, non sans une pointe de malice, grave, éloquent et sincèrement tendre. Son vers a de la grâce, de la fraicheur et cette légèreté qu'il doit aux dons que lui départit une muse bocagère et sylvestre, fantasque et souriante. Epris de légendes et d'inventions rustiques, il ajoute à la grâce ingénue du chanteur populaire une finesse, une bonhomie délicate, une science du rythme et des images qui en font un écrivain unique dans nos provinces. Il n'est point seulement le poète de clocher qu'on a dit, glorifiant incessamment la Bresse mais l'évocateur puissant en qui ont passé tous les ancêtres du terroir gaulois, depuis Villon jusqu'au bon La Fontaine. Sa poésie limpide coule de source et alimente ce grand fleuve harmonieux et lent où se reflètent les plus beaux sites de France. Il y a une telle aisance dans sa rime, une telle souplesse dans sa strophe, qu'on est tenté de confondre parfois ses compositions avec les menues chansons qu'il commenta un jour dans ses *Etudes sur la poésie populaire.*

On doit encore à Gabriel Vicaire plusieurs pièces de théâtre : *Fleurs d'avril, La Farce du mari refondu,* comédies écrites avec la collaboration de M. Jules Truffier; *Sortilège,* en collaboration avec M. Charles le Goffic ; un amusant pastiche : *Les Déliquescences d'Adoré Floupette* (Paris, Vanier, 1885, in-18), et deux autres ouvrages, l'un en vers, *Au Pays des ajoncs, Avant le soir* (Paris, H. Leclerc, 1901, in-18), contenant ses poèmes sur la Bretagne, l'autre en prose, réunissant ses *Etudes sur la poésie populaire* (ibid., 1902, in-18). Ces deux volumes ont été publiés après sa mort, par les soins pieux de « son cousin par le sang, de son frère par l'affection », M. Georges Vicaire.

Bibliographie. — Henri Corbel, *Un Poète : Gabriel Vicaire, 1848-1900.* Eau-forte de Lalauze. Charge de Léandre. Paris, Tallandier, s. d., in-18.

BONHEUR BRESSAN

J'ai fait plus d'une fois le rêve de Jean-Jacques:
Avoir, près d'un pêcher qui fleurirait à Pâques,
Un bout de maison blanche au fond d'un chemin creux,

C'est tout ce qu'il me faut, je crois, pour être heureux.
Ce serait tout là-bas, proche la Samiane,
En un recoin fleuri de la terre bressane,
Où de mon lit, du moins, je verrais quelquefois
Le matin se lever, rose, au-dessus des bois.
Là, mes jours s'en iraient à la bonne franquette,
Peu de soucis au cœur, pas de sotte étiquette,
Mais un enchantement toujours jeune et nouveau.
Vêtu du sarrau bleu, coiffé du grand chapeau,
Parmi les paysans je vivrais comme un sage,
Attrapant chaque jour une rime au passage ;
Et que d'humbles plaisirs, antiques, mais permis,
Dont je ne parle pas! Avec de bons amis,
Tous au même soleil, comme on serait à l'aise!
Le soir, sous la tonnelle on porterait sa chaise ;
Bientôt le petit vin de Bresse interviendrait,
Bavard comme toujours et toujours guilleret;
Puis, à la nuit, chacun rêvant de sa chacune,
On fumerait sa pipe, en regardant la lune.
Ainsi je vieillirais et j'attendrais mon tour,
A ne jamais rien faire occupé tout le jour.
Je n'en demanderais, ma foi, pas davantage;
Mais s'il venait, rêveuse, un soir, à l'ermitage
Quelque fillette blonde avec de jolis yeux,
Pour la bien recevoir on ferait de son mieux.

AU BORD DE L'EAU

A Joséphin Soulary.

En m'en revenant de vers chez mon père,
— Vole au soleil d'or, vole, ma chanson! —
En m'en revenant, derrière un buisson,
Je vois Marion qui se désespère.

Elle regardait — le joli tableau! —
Dans le vert Suran trembler son image.
« Galant, me dit-elle, oh! que c'est dommage!
La clef de mon cœur est tombée à l'eau.

« La clef de mon cœur est dans la rivière ;
Elle flotte, flotte avec le courant.

Où la retrouver? Le monde est si grand! »
— Et je lui réponds de la chènevière :

« Donne-moi ta main et sèche tes pleurs;
Je suis compagnon de la marjolaine!
La clef de ton cœur, nous l'aurons sans peine :
Le rosier d'amour est encore en fleurs.

« Allons, si tu veux, jusqu'au bout du monde!
Mais ne partons pas sans nous embrasser;
Allons en chantant; nous verrons danser
Les vaisseaux du roi sur la mer profonde.

— Eh bien, qu'il soit fait comme tu voudras.
Partons : il est temps, le soleil se couche. »
Et contre ma bouche elle met sa bouche,
Et sur mon épaule elle met ses bras.

Adieu donc chez nous, adieu donc la Bresse,
Adieu, bois en fleurs et petits étangs!
Je ne reviendrai que dans cinquante ans:
Je m'en vais en guerre avec ma maîtresse!

PAYSAGE

A Octave Lespinasse.

Il est charmant, ce paysage,
Peu compliqué, mais que veux-tu?
Ce n'est qu'une mer de feuillage,
Où, timide, à peine surnage
Un tout petit clocher pointu.

Au premier plan, toujours tranquille,
La Saône reluit au matin.
Par instants, de l'herbe immobile
Un bœuf se détache et profile
Ses cornes sur le ciel lointain.

Vis-à-vis, gardant ses ouailles,
Le nez penché sur un tricot,
Tandis qu'au loin chantent les cailles,
Une vieille compte ses mailles,
Rouge comme un coquelicot.

Et moi, distrait à ma fenêtre,
Je regarde et n'ose parler.
A quoi je pense ? A rien peut-être,
Je regarde les vaches paître
Et la rivière s'écouler.

EN BRESSE

A Léon Valade.

Il soufflait, cette nuit, un grand vent de jeunesse.
Ah ! bonsoir aux soucis maintenant ! Notre Bresse
A mis à son corsage une fleur de pêcher.
La vieille fée en Saône a jeté sa béquille,
Et rit à pleine voix comme une jeune fille.
Hourra ! l'amour au bois, l'amour va se cacher !

Et me voilà parti. Gai comme l'alouette,
Je m'en vais, fredonnant quelque vieille ariette.
Devant moi tout est calme, immobile et charmant.
C'est mai, le ciel joyeux rit au travers des branches,
Sous les buissons en fleur l'eau court, et toutes blanches,
Les fermes au soleil se réchauffent gaîment.

Voici la mare verte où vont boire les canes,
L'enclos ensoleillé, plein de vaches bressanes,
D'où l'on voit devant soi les merles s'envoler ;
Ici les peupliers ébranchés ; là des saules,
Trapus, noueux, courbant leurs solides épaules,
Comme de vieux lurons que l'âge fait trembler.

Plus loin c'est la maison des Frères, et l'église,
Avec son coq gaulois et sa toiture grise ;
Puis, l'auberge enfumée : Au grand saint Nicolas.
L'enseigne pend au mur où bourdonnent les ruches.
La nappe est mise. Holà ! qu'on apporte les cruches,
Nous boirons au bétail à l'ombre des lilas.

(*Émaux bressans.*)

THÉODORE MAURER

(1844)

Selon l'expression chère à M. Maurice Barrès, M. Théodore Maurer est un « déraciné ». Il naquit à Bitche (Lorraine), en 1844, d'un père alsacien et d'une mère lorraine. Peut-être aurait-on lieu d'être surpris de le voir figurer parmi les poètes bourguignons, s'il n'avait célébré les coins les plus pittoresques du Morvan. Sa biographie tient en quelques lignes. Engagé à dix-sept ans, en qualité de musicien, à l'Ecole impériale de cavalerie de Saumur, il fut envoyé au Conservatoire de Paris, et remporta un premier prix d'harmonie et d'orchestration. Il ambitionnait de devenir chef de musique dans l'armée, lorsque le licenciement des musiques de cavalerie l'obligea à changer de carrière. Il entra alors dans l'administration des télégraphes, et se fit titulariser en 1874. Doué d'un goût très vif pour les lettres, il occupa les loisirs que lui laissèrent et l'administration et la composition musicale — à laquelle il n'avait point renoncé — en publiant des articles d'art et des poèmes qui furent remarqués. De 1877 à nos jours, il collabora à bon nombre de périodiques et fit paraître divers recueils de poésies : *La Comédie italienne* (Paris, Lemerre, 1889, in-18) ; *Les Femmes de Shakespeare* (Paris, « Maison des poètes », 1901, in-16) ; *Plaisir d'amour* (ibid., 1902, in-18) ; *Princesse Avril* (ibid., 1904, in-18), et *Les Fleurs morvandelles* (ibid., 1906, in-8°), où se trouvent exprimées les tendresses familiales et les « retours » au terroir d'adoption.

« La muse de Théodore Maurer, a-t-on écrit, est parnassienne, c'est-à-dire simple, élégante et pure, gaie, sentimentale et fantasque. Aux bruits de la ville elle préfère le murmure discret des ruisseaux, le frais gazouillis des oiseaux. Elle aime le printemps qui ouvre les roses et l'automne qui mûrit les grappes. »

Depuis ses débuts, le poète caresse le rêve de se retirer, quand sonnera l'heure de la retraite, à Chissey, en Morvan, cette patrie d'élection qu'il revoit avec un plaisir toujours nouveau et qu'il a chantée avec une éloquence émue.

LE TERNIN

A François Fabié.

Le Ternin chuchote et chantonne.
Je crois ouïr, plein de douceur,
Un chant de nourrice, berceur,
Sempiternel et monotone.

Monotone et délicieux :
Un de ces chants de vieille femme
Qui font, en dorlotant notre âme,
Monter des larmes dans nos yeux.

Cependant qu'attentif j'écoute,
Tout remué d'émoi profond,
Les minutes, sans hâte, vont,
Que filtre l'heure goutte à goutte.

Chuchoté, chevroté, mouillé,
Le lent refrain, repris sans trêve,
Est comme une chanson de rêve
Que l'on entendrait éveillé.

On dirait une voix d'aïeule,
Sous le vergne et sous le bouleau.
Dans ce coin de nature, l'eau
Semble bruire et chanter seule.

Au creux du val, sur le chemin,
Plus rien qui trouble le silence :
Pas un rameau ne se balance,
Le vent se tait, nul pas humain !

Rien, — tandis que je me recueille,
Gardé du souvenir dolent, —
Sinon, comme un baiser tremblant,
Une aile frôlant une feuille.

Et mon cœur, qui vient de souffrir,
Par un charme qui l'en délivre,
Oublie, en oubliant de vivre,
D'aimer l'amour et d'en mourir.

(*Fleurs morvandelles.*)

LUCIEN PATÉ

(1845)

M. Lucien Paté est né à Chalon-sur-Saône, le 6 mars 1845. Fils d'un républicain influent dans sa ville, victime du coup d'Etat de 1851, il suivit son père dans l'exil, à Vevey d'abord, à Genève ensuite. De retour en France, il termina ses études au collège de Chalon, vint à Paris, prit ses grades de licencié et se fit recevoir avocat. Après la guerre, il entra dans l'administration des beaux-arts et devint successivement sous-chef, chef et inspecteur général du service des monuments historiques. Il a pris sa retraite en 1903.

M. Lucien Paté s'est fait connaître par bon nombre de poésies de circonstance; il a écrit, de plus, de nombreuses pages sur sa province. On lui doit des *Odes* à Molière et à Corneille, dites sur la scène du Théâtre-Français (1876); à Lamartine, pour l'inauguration de la statue du poète à Mâcon (1878), suivie d'une ode nouvelle pour le centenaire du chantre des Girondins (1889); à Nicéphore Niepce, pour l'inauguration de la statue de l'inventeur de la photographie, à Chalon-sur-Saône (1885); à François Rude, pour l'inauguration de son monument à Dijon (1886); à Buffon, pour le centenaire du naturaliste à Montbard (1889); des *Stances* pour l'inauguration de la statue de Brizeux, à Lorient (1887) et pour celle du monument élevé à Nolay à la mémoire du président Carnot (1895). Ces pièces se retrouvent d'ailleurs dans les recueils de l'auteur, savoir : *Lacrymæ Rerum* (Paris, Lachaud, 2e édit., 1871, in-12); *Mélodies intimes* (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1874, in-12); *Poésies* (Paris, Charpentier, 1879 in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; *Les Poèmes de Bourgogne* (Paris, Lemerre, 1889, in-18); *Le Sol sacré* (ibid., 1896, in-18) et *Les Souffles libres* (ibid., 1905, in-18).

M. Lucien Paté est aussi l'auteur d'une *Monographie d'Autun*, parue dans la *France artistique et monumentale*, et d'une étude, *L'Etat et les Monuments historiques*, conférence prononcée au Trocadéro en 1900. Il a collaboré pendant plusieurs années à *L'Illustration*, à la *Revue politique et litteraire*, et a donné au théâtre : *David Téniers*, un acte en vers, représenté à l'Odéon en 1886; *Prologue à Bérénice*, donné en 1893 à la Comédie fran-

çaise; et *Laure et Pétrarque,* un acte en vers, joué à l'Odéon en 1899.

C'est dans ses derniers volumes, et particulièrement *Poésies, Les Poèmes de Bourgogne* et l'*Art sacré,* qu'on trouve les pièces de ce poète ayant trait au « terroir ».

« Poète bourguignon et fervent adorateur de son pays natal, a-t-on écrit, c'est à Taisé, près de Chalon, que M. Paté a composé presque toutes ses poésies. La description du pays où se passèrent ses premières années se trouve dans de nombreux passages, empreints de cette mélancolie qui va à l'âme et porte à la rêverie... Il faut citer *Le Morvan, Au bord du puits, L'Orbize,* les *Batteurs de grains, La Veillée des armes, Les Mobiles de la Côte-d'Or* et *Le Vieux Pêcher ;* il célèbre les vins fameux, les *Grands Crus,* esquisse une scène rustique, chante le souvenir d'un compatriote illustre, ou invoque les ombres du moyen âge dans les vieilles églises. Ses paysages bourguignons font rêver aux toiles de Millet et de Jules Breton; la sincérité des impressions y est relevée par la hauteur de la forme. Ce sont des poèmes réalistes par le choix des sujets, idéalistes par le style. L'air et le soleil y circulent largement, et sur la profondeur des horizons se *dessinent* des personnages rustiques, qui sortent en relief sous la plume du poète. »

Bibliographie. — Alfr. de Martonne, *M. Lucien Paté;* La France moderne, 14-27 mai 1891.

L'ORBIZE

La rivière est étroite et coule entre des saules
Chevelus comme il sied à des enfants des Gaules ;
Sans eux, on la perdrait parmi les boutons d'or,
Et sans les peupliers, qui de plus loin encor
Trahissent le secret de sa couche fleurie,
On pourrait la chercher longtemps dans la prairie.
Nul bruit ne la révèle, et ce n'est qu'en prêtant
Très attentivement l'oreille qu'on l'entend;
Encore est-ce de près, et, n'était ce murmure,
On irait droit dans l'eau tout en cueillant la mûre,
Bien heureux si du pied on en touchait le fond,
Car ce flot très étroit est aussi très profond.
Elle sort au couchant, de la roche gercée
Qui fait le vin brûlant et qui rend l'eau glacée,

Et s'en va, du côté du levant, sous les joncs.
Sous l'aulnaie, où la sève éclate en frais bourgeons,
Fière de son moulin et du vieux pont qui s'arque,
Gardant bien une nasse et rêvant d'une barque,
Reflétant les troupeaux, qui troublent son miroir.
Sombre sous un ciel bleu, claire sur un fond noir,
Calme, mais se ridant d'une feuille qui tombe,
Et prête à s'effrayer d'un saule qui surplombe,
Au large flot de Saône épancher le tribut
Des quatre gouttes d'eau que le sol n'a point bu.
Et comme tôt ou tard aussi bien l'on arrive,
Elle s'attarde, en route, aux choses de la rive,
A l'îlot qu'elle prend dans ses bras, aux buissons
De douce-amère, aux nids bruissants de chansons,
Sinueuse à plaisir, et si lente en sa course
Qu'on ne sait, à la voir, de quel bout est sa source...

(*Poèmes de Bourgogne* : 1889.)

MA RUCHE

Ma ruche est en Bourgogne : abeille, j'y connais
Toutes les fleurs du sol qu'enfant je butinais,
Toutes les fleurs de l'art, autre divine flore,
Fille du sol aussi, que l'esprit fait éclore!
Je vais de l'une à l'autre à travers monts et bois,
Et dans leur pur calice avidement je bois;
Mon âme de leurs sucs avec amour s'enivre,
Et mon cœur les emporte où le sort me fait vivre,
Loin de mon toit aimé, de mes champs, de mon ciel,
Et du mieux que je puis j'en fais un peu de miel.
A ce travail doré tout mon exil s'enchante;
Il n'est plus à mes yeux d'âme vile ou méchante;
Les hommes et les cieux m'apparaissent moins noirs,
Et je vis dans l'oubli des frelons et des loirs.
Je songe à mon rucher qui m'attend sous les treilles,
A ma cellule vide, á mes sœurs les abeilles,
Au jardin bourdonnant qui dit : « Quand revient-il?
Puisqu'il nous aime tant, par quel détour subtil
Va-t-il nous expliquer qu'il nous est infidèle?
Peut-on aimer sa ruche et vivre ainsi loin d'elle? »

Et moi qui dans mon cœur sens un vague remords
Monter, je veux, je crois faire oublier mes torts,
Obtenir mon pardon, en prouvant ma tendresse
Par quelque œuvre, ô ma ruche, où ta gloire apparaisse !
Ainsi le temps se passe et, plus vite compté,
Ramène enfin le jour attendu, souhaité,
Où j'irai, pour l'offrir, rêvant d'une auréole,
Heureux, me replonger dans mon cher alvéole !

(*Le Sol sacré;* 1876.)

VINS DE LA COTE

Oh ! qui dira la Côte et les grands crus sacrés,
Dont la Grèce aurait bu, mais qu'elle eût adorés !
Chambertin, Richebourg, ces têtes de cuvées :
Les combes, du soleil incessamment couvées ;
Orveaux, qui se soulève et s'accoude aux rochers,
Et Chambolle, en avril, tout rose de pêchers ;
Corton, qui tend sa coupe irisée, où sommeille
La puissance du feu dans la liqueur vermeille ;
Volnay, riche en parfums : Pommard, comme un beau soir,
Empourprant les sentiers de la vigne au pressoir ;
Montrachet, dont la grappe a la couleur de l'ambre
Et luit, comme un joyau, sur le front de septembre !
Mais celui qu'entre tous elle eût nommé divin,
C'est toi, vieux Clos-Vougeot, orgueil du sol, ô vin !
Elle t'eût consacré des autels dans ses combes ;
Elle les eût rougis du sang des hécatombes ;
Et la petite source, humble comme un lavoir,
Qui te donne son nom et te sert de miroir,
La Nymphe au front chargé de raisin noir, la Vouge,
Dont le flot sort si clair de ta colline rouge,
Au plein soleil, sans lit de mousse ou de roseaux,
Eût été la première entre ses sœurs des eaux !

(*Poèmes de Bourgogne;* 1889.)

ANDRÉ MARY

(1879)

M. André Mary est né le 20 novembre 1879, à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or). Sa famille est originaire de cette région châtillonnaise, caractérisée par des plateaux couverts d'immenses forêts, entrecoupée de gracieux vallons aux clairs ruisseaux, aux sources vives. Un de ses ancêtres maternels était maire de Châtillon sous Louis-Philippe et se flattait d'être l'ami de Désiré Nisard, alors député de la circonscription. Ses études a peine achevées à la Faculté des lettres de Dijon, M. André Mary vint se fixer à Paris et fit paraître les premiers essais de sa muse champêtre : *Symphonies pastorales* (Paris, s. n. d'édit., 1903, in-18); *Les Sentiers du Paradis* (Paris, Sansot, 1906, in-18). Il a donné, en outre, une courte étude, *Les Mendiants de Dijon* (Dijon, Imprimerie régionale, 1905, in-8°), et tout récemment un volume de notations en prose mêlée de vers : *Les Profondeurs de la forêt* (Paris, Sansot, 1907, in-18). M. Mary n'a point oublié le foyer natal; c'est un poète savoureux et pittoresque. Son vers est frais comme les paysages qu'il évoque. Dans une langue ferme et souple, « odorante de tous les parfums de la terre, colorée de toutes les nuances fuyantes des choses », il a traduit pour nous complaire ses meilleures sensations. Il sait, a écrit je ne sais quel critique provincial, les mots qui font une image et les épithètes qui chantent sans artifice. C'est une âme sylvestre.

M. André Mary a collaboré à *La Plume*, à l'*Ermitage*, à la *Revue de Paris et de Champagne* et à diverses feuilles locales, telles le *Châtillonnais et l'Auxois, Le Petit Bourguignon*, etc.

Bibliographie. — René Aubert et H. Marsac, *La France contemporaine;* Paris, Bibl. de l'Association (1907), gr. in-8°.

COMBEAUFONTAINE

J'ai tout revu, la cour avec son mur qui croule
Sous le lierre, le jeu de croquet dont les boules

S'égaraient sur le sable à travers les maillets,
Et les bancs recourbés et verts d'où l'on voyait
Dans la grand'rue, au soir lumineux qui s'estompe,
Le berger communal qui soufflait dans sa trompe,
Ramenant les moutons aux gîtes familiers.
J'ai retrouvé pareils la grange et l'atelier
Où flottaient, vers les murs pleins de chinoiseries,
Les brouillards du tabac voilant les causeries.
Rien n'est changé sous cet aimable et tendre toit,
Ni les repas joyeux de chasseurs franc-comtois,
Ni la buanderie et ses noires poutrelles,
La pelouse où l'on ramassait des sauterelles,
Le coin du poulailler où des moineaux volaient,
Ni sur les acacias le cri des tiercelets.
Dans la nuit douce et bleue où sentent bon les prunes,
J'ai revu le jardin assoupi sous la lune,
Où, le long des gazons tout moites de vapeurs,
On éprouvait la peur secrète d'avoir peur :
J'ai rêvé aux lueurs errantes des lanternes,
Au feu noir éclairant le groupe qui le cerne,
Lorsqu'on allait, sombre cortège, ravager
Au soir tombant les nids de guêpes au verger.
J'ai retrouvé surtout le vieux moulin de pierre
Par delà le coteau que mangent les bruyères,
Le vétuste moulin des moines d'autrefois,
Effondré dans la brume et perdu dans les bois.
Et le même vieillard ramassait des ételles
Dans le taillis ourlant le pré de ses dentelles.
Et sur le bord pierreux de ce petit ruisseau
Où nous faisions tourner des aubes de sureau,
Le soir lent descendait : les molles lavandières
S'élevaient lourdement du bas de la clairière,
Et dans l'ombre semblaient les âmes du passé
Visitant le sommeil du moulin délaissé,
Pareil au cœur troublé de tant de survivances
Qu'envahit l'essaim blanc des souvenirs d'enfance.

(*Les Sentiers du Paradis.*)

VALENTINE DE SAINT-POINT

Née il y a « quelque vingt ans », en Méditerranée, au retour d'un voyage effectué par les siens, Mme Valentine de Saint-Point est d'origine bourguignonne. Petite-nièce de Lamartine et petite-fille du marquis César-Emmanuel de Glands de Cessiat, elle éprouva tout enfant la vocation poétique. Elle avait quatorze ans à peine lorsque parurent, dans une revue familiale, ses premiers essais. Depuis, se consacrant entièrement aux lettres, elle a donné deux recueils : *Poèmes de la mer et du soleil* (Paris, Messein, 1905, in-18) ; *Poèmes d'orgueil* (Paris, édit. de « l'Abbaye », 1908, in-16), et deux romans : *Un Amour* (Paris, Messein, 1905, in-18) et *Un Inceste* (ibid., 1907, in-18). Dans les *Poèmes de la mer et du soleil,* Mme de Saint-Point a évoqué les rythmes de la Méditerranée et des pays de soleil (Corse, Maroc, Espagne, Italie...) ; dans *Poèmes d'orgueil,* elle se plaît à magnifier en vers amples et violents le sol natal et la race. Mme Valentine de Saint-Point a collaboré à *La Plume,* au *Siècle,* à l'*Europe artiste,* à la *Rénovation esthétique,* à la *Grande Revue,* à la *Vita letteraria,* de Rome, au *Gil Blas,* à l'*Auto,* etc. A la *Nouvelle Revue,* elle a donné des vers, entre autres les poèmes de *Burgundia* (recueillis depuis dans les *Poèmes d'orgueil*), une saisissante étude sur Lamartine et des lettres inédites du grand poète à sa sœur, Mme de Cessiat.

BIBLIOGRAPHIE. — Henri Duvernois, *V. de Saint-Point ;* « Femina », 15 juillet 1905. — Henry Asselin, *Une Nièce de Lamartine ;* Intransigeant, 4 janvier 1906. — Ric. Canudo, *V. de Saint-Point ;* Il Campo, 2 juillet 1905.

BURGUNDIA

Burgundia ! O terre entre toutes féconde,
Au sol fertile et tout vibrant de souvenirs ;
Où tout éclôt, où tout revit, où tout abonde,
Pour forger la mémoire et servir les désirs.

Plaines et monts, forêts, fleuves et pâturages,
Parmi tant de richesse et de fertilité
S'évoquent les grands noms qui vainquirent les âges,
Les races qu'asservit l'âpre fatalité.

O Burgundia, fille ardente de la Gaule
Qui par l'effort de Rome en devint le cerveau;
Sol doux aux émigrés qui, libres de contrôle,
Fécondèrent ses flancs de leur élan nouveau.

Sol des Niebelungen, Burgundia première,
Qui fis fleurir Chriemhild dont l'amour non éclos
Brisa des guerriers; Terre dont la lumière
Alluma l'or fatal et le sang des héros.

Royaume disputé, puis partagé, Bourgogne
Pillée, incendiée au gré des Sarrasins,
Farouches conquérants sans pitié ni vergogne,
Puis, à nouveau, royaume envié des voisins.

Par trois fois morcelée, ô Bourgogne française!
Qu'ainsi l'on mutila sans pouvoir l'affaiblir.
Tes fils, grands guerriers au sang que rien n'apaise,
Ont nargué la mort en ton nom pour t'anoblir.

Et dans la paix venue enténébrer le monde,
D'autres sont nés de Toi, encor pour t'honorer;
Désarmés, à la foule et pour qu'elle y réponde
Ils ont jeté leur âme, ivres de l'essorer.

Toute rouge, tu te dresses devant la foule:
Flamme de la Pensée et sol trempé de sang
Sur lequel a jailli comme une avide goule,
La vigne, mère des fruits lourds, au suc puissant.

Bourgogne, Terre forte et centre d'énergie,
Si tu n'es pas le sol que mon instinct élut,
Au sang de tes héros j'aime devoir ma vie.
A Toi, pourpre du sang de Dionysos, salut!

(*Poèmes d'orgueil.*)

BRETAGNE

LÉONAIS, CORNOUAILLES, TRÉGORROIS, LANNIONAIS, VANNETAIS, ANCIEN DUCHÉ DE PENTHIÈVRE, HAUTE BRETAGNE PROPREMENT DITE, PAYS DE COISLIN, PAYS DE RETZ, ETC.

Terre de granit recouverte de chênes, selon l'expression du poète, la Bretagne dépend tout entière de sa configuration géographique. L'Océan est son maître, un maître dur, irascible, qui lui a imposé ce nom, de forme gaélique, *Armor*, ou *Pays de la mer*. « Triangle formidable, a-t-on écrit[1], appuyant sa base aux collines du Maine et aux ondulations de la Touraine, mordu par la mer aux deux flancs, dans la baie du Mont Saint-Michel et dans la large échancrure précédant la Loire, — l'Armor présente aux flots rongeurs les deux longs remparts bastionnés de rochers des Côtes-du-Nord et du Morbihan et jette en avant, en un corps-à-corps prodigieux, le massif puissant du Finistère, creusé de deux larges baies, hérissé de trois caps et demi-vaincu par les eaux, demi-vainqueur de leur effort, faisant face à l'ouest, à la grande colère du large, au libre Atlantique déchaîné.

« Solide ossature interne, deux chaînes parallèles, mais rudes, sauvages, massives, s'allongent dans le sens de l'occident venant mourir, monts d'Arrée et montagnes Noires, avec le triple sommet du chauve et dénudé Menez-Hom, tout au bout du Finistère. Entre les deux, une faille où serpentent des eaux.

« Au nord, un pays ondulé, crénelé de pointes rocailleuses, mordu de grèves immenses, pays assez bas, sans grandes falaises, mais infiniment déchiqueté, — Trégorrois, Lannionais, pays de Léon : bon terroir à champs de sarrasin, à pâturages pour chevaux, à culture de pommiers, à taillis et futaies, restes des forêts de la légende.

« Au sud, un pays assez plat également, entamé de la profonde déchirure du Mor'bihan, la petite mer, riche, fertile plus

1. Cf. Maurice Duhamel, *Essai sur la littérature bretonne ancienne*.

encore, avec des côtes basses formidablement armées d'écueils à Pen'marc'h, merveilleusement chevelues de pins à la baie de la Forêt.

« A l'ouest, le trident farouche par quoi se terminent le Léonois et la Cornouailles, extrémité de l'Europe, aboutissement du monde, pays de l'horreur et de la désolation, ossature rocheuse sur laquelle le vent de la mer a tué toute végétation tandis que l'âcre baiser des embruns de tempête en stérilisait le peu de terre végétale qu'y ont laissé les ouragans : Pointe de Saint-Mathieu-Fin-de-Terre (*Loc-Mazé-Pen-ar-bed*) avec son avant-garde Ouessant, l'Ile de l'Epouvante, Molène, Béniguet, archipel sinistre que bat le terrible courant Fromveur et le phare des Pierres-Noires ; presqu'île de Crozon avec ses roches géantes des Tas de Pois, sa meute effroyable des écueils du Toulinguet, son cap menaçant de la Chèvre ; — pointe du Raz avec son morne cimetière de la baie des Trépassés, grève sinistre, et sa sentinelle farouche, l'Ile de Sein, l'île druidique des Sept-Sommeils, les rochers des Chats et le phare de Tevennec. »

Voilà pour le côté pittoresque et descriptif. Examinons maintenant le caractère historique de cette province. Quand, à la suite de César, les légions romaines franchirent les Alpes pour venir soumettre le peuple celte, elles se brisèrent à la résistance armoricaine. Le sol conquis, c'est en vain que le vainqueur s'employa à imposer ses mœurs et à faire prédominer son langage. Au contraire, il subit l'influence des populations, à tel point qu'on n'est guère surpris de voir cette immense colonie latine gouvernée au VIe siècle par des chefs originaires du pays. Race attachée fortement à ses traditions, à ses dialectes, le Breton ne sacrifia rien de son indépendance. Ni l'invasion normande au XIIe siècle, ni la croisade de 1245 et les querelles sanglantes entre les deux maisons de Blois et de Montfort, ni l'annexion à la couronne en 1532, ne parvinrent à le réduire. Lutte incessante et obstinée, telle apparaît son action à travers les siècles. Nous le trouvons aujourd'hui tel qu'hier, ayant conscience de sa destinée et gardant farouchement le patrimoine des ancêtres. Non qu'il méconnaisse le principe d'évolution, mais foncièrement individualiste, s'il se donne, c'est pour se reprendre ensuite.

La Révolution, en ôtant à la Bretagne ce qui lui restait de ses libertés anciennes, divisa, morcela cette « terre du passé », mais ne parvint point à ruiner son esprit original. Ce dernier a subi des modifications, mais il persiste à peu près intégralement. Il a, pour s'affirmer, un instrument unique : sa langue, dont l'origine remonte au temps des invasions saxonnes (VIe siècle de notre ère). L'idiome celtique, répandu sur divers points du territoire armoricain, se divise en quatre dialectes : *trégorrois, léonais, dialecte de Cornouailles, vannetais,* celui-ci assez différent pour qu'il soit difficile à un Breton de Quimper de com-

prendre un Breton de Vannes. Il appartient au groupe linguistique qu'un savant professeur, M. J. Loth, divise en deux rameaux : le *gaëlique* et le *breton proprement dit*. Au gaélique se



LA BRETAGNE

rattache l'irlandais, l'écossais des Highlands et le dialecte de l'île de Man; au breton, le gallois, le cornouaillais et le breton armoricain[1].

1. Toutes ces langues sœurs n'ont jamais cessé d'être parlées, sauf le cornouaillais, dont l'usage s'est éteint à la fin du XVIIIe siècle.

« La limite des deux langues — écrit M. J. Loth — va de Plouha (près de la Manche) à l'embouchure de la Vilaine, englobant dans le domaine du breton, Guingamp, Pontivy, Locminé, Vannes. Il y a un siècle ou deux, on parlait breton dans une grande partie de la péninsule de Guérande; on ne le parle plus de ce côté que dans quelques hameaux avoisinant Batz. Il y a donc encore peu de temps, le breton dominait sur toute la côte sud, à peu près jusqu'à l'embouchure de la Loire. On remarquera que la ligne de démarcation fléchit considérablement vers l'ouest, à l'intérieur, et que sur la côte nord le breton a perdu à peu près toute l'étendue des anciens évêchés de Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol[1]. »

Il y a deux époques distinctes dans l'histoire de la culture bretonne; l'une, héroïque, précédant la Révolution et l'Empire: l'autre, contemporaine, s'inspirant de Brizeux et acquérant son plus grand développement en 1889, avec la publication du *Parnasse Breton,* de M. Louis Tiercelin : toutes deux également traditionnelles et dignes d'être observées tour à tour. On l'a dit, le véritable titre littéraire de la Bretagne, c'est sa merveilleuse collection de légendes et de chansons populaires. Son mérite le plus sûr, ajouterons-nous, c'est d'en avoir perpétué le souvenir. Œuvre considérable, qui s'est accrue avec les ans, qui s'accroît chaque jour de nouvelles découvertes, la poésie d'expression celtique est le plus souvent orale, et partant anonyme. Ses premiers monuments ne sont peut-être pas aussi anciens qu'on l'a cru, mais ils se distinguent de toutes les compositions du même genre, recueillies sur le sol de la vieille France, par une saveur archaïque, une puissance évocatoire qu'on serait en peine de trouver ailleurs.

« Une seule province, écrivait en substance George Sand (*Promenades autour d'un village,* p. 206), est à la hauteur de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit. Nous voulons parler de la Bretagne. » En 1836, Emile Souvestre évaluait le nombre des textes originaux réunis à huit ou dix mille. Les travaux récents des folkloristes et des philologues prouvent qu'il était loin d'en avoir fixé le chiffre exact.

Peu de témoignages des premiers âges sont parvenus jusqu'à nous. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que les bardes bretons ont commencé à imprimer sur des feuilles volantes leurs *gwerzious* et leurs *sonious*[2], que colportaient, de pardon en par-

1. *L'Emigration bretonne en Armorique;* Paris, Picard, 1882, in-8°.
2. C'est la forme de chants la plus usitée en Bretagne « bretonnante ». Les *gwerzious,* selon la définition fournie par F.-M. Luzel (avant-propos du tome II des *Gwerziou Breiz-Izel*), sont des « chants sombres, fantastiques, racontant des apparitions surnaturelles, des

don, les chanteurs ambulants. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, la production littéraire devient très intense, sans que l'on parvienne à rien connaître des auteurs de ces mélopées, complaintes, fantaisies, etc., qui révèlent d'une manière si saisissante l'âme de la race. Il semble que c'est là un apport mystérieux des foules plutôt qu'une création d'art. Un nom seul domine cette première période : celui de Michel le Nobletz de Kéroden, écrivain populaire qui, vers la fin du XVIe siècle, tenta de faire échec au courant français établi par le gouvernement d'Ile-de-France. Michel le Nobletz allait de ville en ville, prêchant le retour aux idées celtiques, déclamant des poèmes de sa composition, dont les copies se vendaient par milliers. Son succès fut assez grand pour lui valoir des disciples qui, après sa mort, continuèrent son œuvre[1]. Action vaine, qui ne devait pas avoir de lendemain. Quelques villages seulement tentèrent de soulever le joug. Le réveil de l'âme celtique devait avoir lieu beaucoup plus tard. Au début du XIXe siècle, Le Gonidec, Brizeux, Emile Souvestre, La Villemarqué, s'employèrent à la résurrection de l'art provincial. D'autres les suivirent : Luzel, Anatole Le Braz, Narcisse Quellien, etc. Parmi les premiers, il en est un qui mérite une place à part, non point seulement à cause de sa contribution à la renaissance poétique, mais parce que son bagage, après avoir connu l'engouement du public et des savants, est renié aujourd'hui par ceux-là mêmes qui devraient lui reconnaître une sorte de priorité. Nous avons nommé le vicomte Hersart de La Villemarqué. Lorsque, en 1838, il publia le *Barzaz Breiz* (*Le Barde de Bretagne*), il était loin de se douter que ce recueil de chants populaires aurait un tel retentissement et provoquerait par la suite tant de colères et de violences. Nous n'avons ni le loisir ni la compétence nécessaires pour intervenir dans une querelle qui a trop duré. L'œuvre de La Villemarqué n'est pas pure, nous en convenons, mais elle a concouru plus qu'aucun ouvrage d'érudition au développement de la pensée celtique. Outre cela, elle offre de telles beautés qu'on est tenté de passer condamnation au génie de son collecteur. Les recueils de *gwerzious* et de *sonious* formés plus tard par Luzel et continués par M. Anatole Le Braz, bien que d'une incontestable authenticité, sont loin de valoir le *Barzaz Breiz*. Sans La Villemarqué, connaîtrions-nous les mer-

infanticides, des duels à mort, des trahisons, des enlèvements et des violences de toutes sortes. Dans les *sonious* « respire un autre ordre d'idées et de sentiments plus tendres et plus humains : chants d'amour, douces élégies, illusions et désillusions, refrains de danses, jeux et rondes enfantines ». « La *gwerz*, dit ailleurs le même écrivain, est la poésie des hommes forts et robustes, des hommes d'action, des caractères opiniâtres et vigoureusement trempés ; la *sône* est la poésie des femmes, des amoureux et des rêveurs. »

1. Cf. Maurice Duhamel, *article cité*.

veilleuses ressources de la poésie celtique ? Sans La Villemarqué, y aurait-il jamais eu cette renaissance du bardisme dont tout Breton a lieu de s'enorgueillir ? Qui se soucierait des vieux « bretonnants » du dernier siècle : Jean le Guenn, l'aveugle de Tréguier[1], Guill.-René de Kerambrun[2], Prosper Proux, « le mieux doué de tous les bardes de Cornouailles[3] », Jean-Marie

1. M. Anatole Le Braz, dans l'édition des *Soniou Breiz Izel,* a donné sur Jean Le Guenn des détails fort intéressants. Ils ont été réimprimés déjà par M. Jules Rousse dans son ouvrage sur la *Poésie bretonne au dix-neuvième siècle,* mais nous croyons qu'on les lira ici avec intérêt. « Il naquit sur la pente orientale de ce grand morne déchiqueté qui porte les communes de Plouguiel et de Plougrescant et qui est une des pointes extrêmes que pousse la Bretagne au cœur de la Manche. De bonne heure, il fut aveugle et il fit des vers... Il a fait imprimer de très jolies pièces, que le peuple accueillait avec plaisir. Il va sans dire qu'il ne les écrivait pas. En revanche, il les chantait bien. L'hiver, il s'enfermait dans sa chaumine de Kersuliet, près de la Roche-Jaune, au bord de la rivière de Tréguier. Là, assis au coin de son foyer, en compagnie de Marie Petibon, sa femme, tandis que s'harmonisaient au dehors les bruits de la marée et ceux du vent, il pratiquait son art et cousait des vers bretons l'un à l'autre. Le couplet terminé, il taillait dans un morceau de bois une coche, à la manière des boulangers. Chaque chanson avait tant de coches, c'est-à-dire tant de couplets... L'été venu, Iann Ar Guenn et Marie Petibon émigraient côte à côte et se promenaient de bourg en bourg, au hasard des fêtes locales. Adossé au mur du cimetière, Iann prenait une de ses lattes, en parcourant du doigt les tailles, y lisait avec les yeux de l'âme la *sôn* qu'il y avait sculptée et la chantait devant la foule. Ses pérégrinations aboutissaient toujours à Morlaix, ville des éditeurs bretons. On le voyait entrer chez Ledan. Quand il en sortait, la presse avait fixé, à l'usage du peuple, ses passagères inspirations. Grâce à ce *papier à chandelle,* Iann Ar Guenn eut la vogue et presque la gloire... »

2. Il naquit à Begar (Côtes-du-Nord), le 6 juin 1813, et mourut le 2 mars 1852, chez son père, à Prat, arrondissement de Lannion. Non seulement il s'employa à rechercher des chants populaires, mais il en composa qu'il fit passer pour authentiques. Ces derniers, selon M. Jules Rousse, firent longtemps l'objet des dissertations savantes des érudits.

3. Prosper Proux descendait d'une famille noble, les Duparc. Il était né au début du siècle dernier, à Poullaouen, près de Carhaix, au cœur du Finistère. Orphelin dès son jeune âge, il fit ses études au collège de Saint-Pol, dans les lycées de Saint-Brieuc et de Lorient, ensuite il voyagea. De retour au pays, il se maria et, pendant vingt ans, occupa l'emploi de percepteur. Il mourut de la rupture d'un anévrisme, à Morlaix, le 11 mai 1873, laissant deux recueils de vers bretons : *Kananouennou gret gant ur C'hernevod* (Chansons faites par un Cornouaillais), Saint-Brieuc, Prudhomme, 1838, in-8°; *Bombard Kerné* (La Bombarde de Cornouaille), Guingamp, P. Le Goffic, 1866, in-8°. Il faut lire cette jolie pièce : *Si j'étais barde* (en breton : *Mar vijen barz*), insérée dans le *Bleuniou Breiz* de 1888, pour se faire une idée de son génie évocatoire. Nous traduisons : « Ah ! que n'ai-je

Le Jean[1], Jean-Pierre Le Scour[2] (nous en passons, et des meilleurs), et cet Olivier Souvestre, auteur d'un chef-d'œuvre épique : *Le Roi Gralon et la ville d'Is*[3]. Sans La Villemarqué Brizeux eût-il jamais accordé la *Harpe d'Armorique* (*Télen Arvor*) et fait vibrer les distiques d'airain de *Sagesse de Bretagne* (*Furnez Breiz*)? Nous posséderions, certes, ce beau livre d'Emile Souvestre, *Les Derniers Bretons*, ainsi que la *Grammaire celto-bretonne* et les *Dictionnaires* de Le Gonidec[4]; mais pourrions-

votre harpe d'or, Merlin, Gwenklan, Rivoal, bardes des temps passés ! Comme vous, d'une voix éclatante je jetterais aux échos de Breiz Izel un cri retentissant comme le son de l'airain, » etc.

1. Jean-Marie Le Jean était de Plounérin, canton de Plouaret (Côtes-du-Nord). Il compterait parmi les meilleurs bardes bretons si l'alcoolisme n'avait détruit ses facultés et abrégé sa carrière. Instituteur disgracié, il se réfugia a Paris en 1876 et termina sa triste vie sur un lit d'hôpital. Ses productions, éparses dans les Revues, l'avaient fait surnommer le *Rossignol du Bois de la Nuit* (*Eostik Koat ann noz*).

2. Jean-Pierre Le Scour — qu'il ne faut pas confondre avec l'abbé François le Scour — naquit à Morlaix le 19 août 1870. « Il fut commerçant et ensuite juge au tribunal consulaire de cette ville. On l'appelait le *Barde de N.-D. de Rumengol*. » Il a laissé deux volumes de vers celtiques, *La Harpe de Rumengol* (1867) et *La Harpe de Guingamp* (1869).

3. Ce poème vit le jour dans un roman autobiographique publié en 1862, chez Poulet-Malassis, sous le titre de *Mikael, Kloarek breton*. Il fut recueilli ensuite par l'éditeur Th. Clairet, de Quimper, qui l'inséra, avec une traduction française, dans les deux éditions qu'il donna du *Bleuniou Breiz*, ou choix de poèmes celtiques de divers auteurs, en 1862 et en 1888. Son auteur, qui n'avait aucune parenté avec Emile Souvestre, était né, selon M. Jules Rousse, aux environs de Morlaix, vers 1835. Il appartenait à une famille modeste; son père exerçait la profession de meunier. Lui-même était employé à la gare du chemin de fer d'Orléans, à Paris, en 1871. « Quand éclata l'insurrection de la Commune, il combattit parmi ses soldats et reçut une balle dans la bouche. Cette blessure ne put se guérir, et il succomba peu de temps après. » Avec lui finit la vieille école bardique. Mais que de noms pourrions-nous ajouter au sien, afin de faire revivre dans tout son éclat la poésie celtique d'un siecle entier!

4. Quelques mots sur l'éminent philologue surnommé si justement par Brizeux « le régulateur de la langue et de la littérature celto-bretonnes ». De race noble, Jean-François Le Gonidec était né au Conquet, le 4 septembre 1775. Livré a lui-même, il eut une jeunesse douloureuse, porta pendant quelque temps la soutane et fut jeté au milieu du drame révolutionnaire. Il échappa au danger des guerres civiles de l'Ouest et, sous l'Empire, entra dans l'administration forestière. Mis à la retraite en 1834, il vint se fixer à Paris et demanda un emploi à la *Société des Assurances générales*, afin de subvenir aux besoins de sa famille. Pendant ses loisirs, il dressa un monument durable à la langue bretonne, publia, outre ses travaux de linguistique, une traduction de la Bible et divers ouvrages religieux. Il est réellement l'initiateur de tout le mouvement celtique du dernier siècle. Après sa mort, arrivée le 22 octobre 1838, dans le modeste

nous joindre aux recueils théoriques un véritable trésor de lyrisme et de tradition locale ? Et c'est d'autant vrai, l'exemple de La Villemarqué aura été si fécond, que les plus dociles imitateurs de Brizeux n'auront fait que s'inspirer des anciens concepts armoricains. Brizeux lui-même, si original et si pénétrant, Brizeux le plus grand des poètes bretons et le fondateur de toute renaissance provinciale, n'aura pas échappé à l'influence du *Barzaz Breiz*. Il lui devra cette sorte d'exaltation mystique qui ne sera pas l'une de ses moindres qualités d'artiste.

Qui osera maintenant détacher un anneau — fût-il de provenance douteuse — de la chaîne traditionnelle?

Dirons-nous après cela les mérites de la littérature bretonne d'expression française? Tâche stérile, objecteront dédaigneusement quelques-uns. Pourtant, il y a là une idée de beauté, indépendante de toute école, et qui ne doit rien aux formes dont elle s'est revêtue. Ne suffit-il point que les mots éprouvent une atmosphère inaccoutumée et subissent l'empreinte des races pour qu'ils deviennent soudain des motifs émotionnels? Nous connaissons par le menu l'œuvre du siècle qui nous précéda, mais nous n'osons nous flatter d'en avoir donné un tableau complet et fidèle, tant la production poétique est abondante. Cette réserve n'existe point pour les époques antérieures. Jusqu'au XIXe siècle les poètes français sont si peu nombreux en Bretagne qu'au cours de près de quatre cents ans c'est à peine si nous relevons cinq noms dignes de mémoire. On nous représentera vainement qu'il en est d'autres qu'un ouvrage récent a mis en lumière[1]. Parce qu'un écrivain est né sur la terre bretonne, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il soit représentatif de cette province. Il est des exemples contraires. Parmi les auteurs du XVIIe siècle on s'est plu à signaler : Nicolas Dadier, François Auffray, Paul Hay du Chatelet, René de Ceriziers, Philippe Le Noir, du Bois Hus, Jean de Montigny, l'abbé de Francheville, qui sais-je encore? C'était montrer plus de complaisance que d'esprit critique. Versificateurs qui ne se recommandent ni par l'esprit ni par la langue ou l'imagination, ces derniers appartiennent trop souvent au sillage laissé par un écrivain notoire, ou bien se rattachent à la décadence d'une école. Les uns sont renaissants après Ronsard, précieux avec les beaux esprits ; les autres se montrent élégiaques ou didactiques, selon la fortune du temps. Il en est enfin qui ne se recommandent de rien ni de

logement où s'abritait sa vieillesse, ses admirateurs et compatriotes firent transporter ses restes au Conquet, où ils furent solennellement inhumés le 12 octobre 1845.

1. Cf. *Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle*, par Stéphane Halgan, comte de Saint-Jean, O. de Gourcuff et René Kerviler, etc.

personne, mais qui n'en demeurent pas moins fort médiocres. François-Séraphique Bertrand, avocat nantais, le trop fameux abbé de La Marre, Sainte-Foix lui-même, Pierre Ginguené, au XVIIIe siècle, comptent parmi ceux-là[1].

En fait, la poésie bretonne, telle qu'on la connaît, date des premières années du XIXe siècle. Que de noms à mentionner si l'on veut être complet! Elle languit avec François Duault (1757-1833); Théophile-Marie Laënnec (1747-1836); Jean-Marie de Penguern (1776-1843); Edouard Mennechet (1794-1845); Ernest Fouinet (1799-1845); Dubois de Beauchesne (1802-1890); Eugène Lambert (1803-1879); Achille du Clésieux (1806-1893); Raymond du Doré (1807-1893); Pontavice de Heussey (1814-?); l'infortuné Auguste Le Bras (1816-1830); Charles Alexandre (1821-1871) Robinot-Bertrand (1833-1885), etc., vingt autres encore qu'on trouvera plus loin, et ne prend son essor qu'avec les romantiques et ces derniers venus : Louis Tiercelin, Anatole Le Braz, Tristan Corbière, Charles Le Goffic, etc.

Depuis la publication du *Parnasse breton contemporain*[2], lequel devait marquer une étape et réaliser les ressources d'une génération impatiente de se produire, elle s'est peu renouvelée, ce qui revient à dire qu'elle n'a pris qu'une faible revanche sur un passé médiocre et qu'elle a dédaigné tout brevet d'originalité. Aussi bien est-ce une chose singulière à observer que sa monotonie et la tristesse de son expression, où domine une étroite formule mystique. C'est à croire qu'elle n'a rien connu de toutes nos angoisses littéraires, et que des clichés lui suffirent pour transmettre ses joies et ses douleurs, sa résignation et son espoir. Cette insensibilité, ou plutôt cette indigence. étonne et déconcerte. Pourtant son sol est divers, impressionnant à l'excès. Il autorise toutes les audaces. Ah! qui nous donnera le grand poète de ces landes solitaires, de ce sol de granit, de ces côtes rocheuses où tous les paysages se confondent, où tous les éléments se heurtent et se combinent sous la voix formidable de l'Océan[3]?

1. Nous avons exclu de cette courte liste le comte de la Touraille, auteur de ce livre plaisant : *Nouveau Recueil de gaieté et de philosophie, par un gentilhomme retiré du monde* (Londres et Paris, Belin, 1785, in-12). Ce fut un esprit singulier.

2. *Le Parnasse breton contemporain,* par Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz; Paris, Lemerre, 1889, in-8°.

3. Et pourtant ils sont légion, les poètes récents de la Bretagne! Leur nombre est illimité. Quelques noms s'imposent parmi les « oubliés ». Citons, au hasard du souvenir : Emile Boissier, Jean Plémeur. Henri Droniou. Frédéric Blin, Hugues Rebell, J.-B. Illio, Raoul de la Grasserie, Fleuriot-Kérinou, Yann Nibor, Louis Marsolleau, Armand Dayot, Louis Ernault. Camille Lemercier d'Erm, etc., etc. Enfin, n'omettons point, parmi ceux d'hier, Charles Monselet, et ce glorieux

Pour terminer, quelle place assignerons-nous, dans la poésie bretonne, au génie féminin, seul capable, assure-t-on, de noter le caprice du flot et de rendre la grâce touchante de certains aspects du terroir? Hélas! quoi qu'il nous en coûte à l'avouer, nous ne sommes pas dupe de la complaisance de quelques-uns envers de pauvres muses provinciales. Depuis le XVIe siècle, la Bretagne a eu des poétesses. Elle peut fournir les noms d'Anne de Rohan, de Marie Desroches, de Mme Desormery (Louise Galliot-Desperières), de la princesse de Salm-Dyck, de Mlle Dudrezène, de la touchante Elisa Mercœur, de Sophie Ulliac Trémadeure, de Mélanie Waldor, de Mesdames Sophie Hüe, Léocadie Penguer, Adeline Riom, etc. mais parmi ces dernières combien y en a-t-il qui, par leur talent, l'aient réellement honorée? Aux critiques d'en décider. Pour nous, il en est deux qui ont su éviter la médiocrité; encore n'ont-elles presque rien fait voir des qualités qui constituent le vrai poète breton. Elles se nomment Mélanie Waldor et Elisa Mercœur[1]...

BIBLIOGRAPHIE. — Paul-Yves Pezron, *Antiquités de la nation et de la langue des Celtes*, 1703. — Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 1740. — Jacques Le Brigant, *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, 1787. — La Tour d'Auvergne, *Recherches sur la langue, l'origine et les antiquités des Celto-Bretons de l'Armorique*, an V. — Cambry, *Voyage dans le Finistère*, rapport sur l'état matériel et moral des populations de ce département (adressé au Directoire en 1794), Paris, an VII, 3 vol. in-8°. — Le Gonidec de Traissan, *Dictionnaire français-breton*, 1807; — Miocec de Kerdenet, *Notices chronologiques sur les théologiens, jurisconsultes, philosophes, artistes, littérateurs*, etc., *de la Bretagne*, etc.; Brest, Michel, 1818, in-8°. — Chevalier de Fréminville, *Antiquités de la Bretagne*, 1832-1837, 4 vol. in-8°. — L. Kerardven [L. Dufilhol], *Guionvach', études sur la Bretagne*, Paris, Ebrard, 1835, in-8°. — Emile Souvestre, *Les Derniers Bretons*; Paris, Charpentier, 1835-1836, et Calmann-Lévy, 1854, 4 vol. in-12; *En Bretagne*; Paris, Calmann-Lévy, 1867, in-12. — Hersart de la Villemarqué, *Barzaz Breiz* (*Chants populaires de la Bretagne*), 10e édit., Paris, Perrin, 1903, petit in-8°. (Du même, *Contes popul. des anciens bretons*; Paris, W. Coquebert, 1842,

enfant du terroir, Auguste de Villiers de l'Isle-Adam. Au lecteur qui s'étonnerait de ne point trouver dans notre choix tel faux « barde » dont la renommée s'étend loin du domaine des lettres, nous dirons que notre jugement s'embarrasse assez peu de l'engouement populaire. Au reste, nous avons accueilli ici des écrivains, et non de ces industriels susceptibles de déshonorer et la poésie et la province dont ils se prétendent originaires.

1. Nous voudrions ajouter ici le nom de Mme Perdriel-Vaissière, malheureusement elle n'est Bretonne que d'élection.

2 vol. in-8°; *L'Avenir de la langue bretonne;* L'Hermine, 20 août 1901.) — Arm. Guérin, *Bretagne:* Paris, Masgana, 1842, in-8°. — E. Gautier, *Bibliothèque générale des écrivains bretons,* 2e partie; Brest, imprim. J.-B. Lefournier, 1850, in-8°. — P. Levot, *Biographie bretonne;* Vannes, Caudéran, 1852-1853, 2 vol. in-4°. — Docteur A. Fouquet, *Légendes, Contes et Chansons populaires du Morbihan;* Vannes, Caudéran, 1857, in-12. — Eug. Loudun, *La Bretagne;* Paris, Brunet, 1861, in-12. — C. d'Amezeuil, *Légendes bretonnes, souvenirs du Morbihan:* Paris, Dentu, s. d. (1863), in-12. — F.-M. Luzel, *Gwerziou Breiz Izel* (Chants populaires de la Basse Bretagne); Lorient, Corfmat, 1868-1874, 2 vol. in-8°; *De l'Authenticité des chants du Barzaz Breiz;* Paris, Franck, 1872, in-8°. — O. Pradère, *La Bretagne poétique;* Paris, Libr. générale, 1872, in-8°. — René Kerviler, *La Bretagne a l'Académie française,* XVIIe et XVIIIe siècles; Paris, Palmé, 1879-1889, 2 vol. in-8°; *Répertoire général de bibliographie bretonne,* Rennes, J. Plihon et Hervé, 1886-1903, in-8°. — A. La Borderie, *Archives du bibliophile breton;* Rennes, Plihon, 1880, in-18, t. Ier. — P. Sébillot, *Littérature orale de la Haute Bretagne;* Paris, Maisonneuve, 1881, in-12; *Traditions et Superstitions de la Haute Bretagne;* ibid., 1882, 2 vol. in-8°; *Coutumes populaires de la Haute Bretagne;* ibid., 1883, in-8°. Voyez en outre : *Sur les limites du français et du breton,* Paris, Hennuyer, 1878, in-8°. — H. Gaidoz et P. Sébillot, *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* (extrait de la Revue celtique), Nogent-le-Rotrou, 1882, in-8°. — E. Rolland, *Chansons de Bretagne* Almanach des traditions populaires, 1882. — J. Loth, *L'Emigration bretonne en Armorique;* Paris, Picard, 1882, in-8°; *Chrestomathie bretonne,* etc., t. Ier, Paris, Bouillon, 1890, gr. in-8°. — L. Decombe, *Chansons populaires recueillies dans le département d'Ille-et-Vilaine;* Rennes, Caillière, 1884, in-16. — *Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle,* publiée par S. Halgan, le comte de Saint-Jean, O. de Gourcuff et René Kerviler, Nantes, société des Bibliophiles bretons, 1884, in-4°. — Adolphe Orain, *Glossaire du département d'Ille-et-Vilaine,* etc., 1886, in-8°; *Le Folklore de l'Ille-et-Vilaine;* Paris, Maisonneuve, 1897, 2 vol. in-8°; *Chansons de la Haute-Bretagne;* Rennes, Caillière, 1902, in-16. — Louis Tiercelin et J.-Guy Ropartz, *Le Parnasse breton contemporain;* Paris, Lemerre, 1889, in-8°. — Narcisse Quellien, *Chansons et Danses des Bretons;* Paris, Maisonneuve, 1889, in-12; *Rapport sur une mission en Basse Bretagne;* Archives des Missions, IIIe série, t. VIII, 1882. — F. Plaine, *Recherches sur les origines littéraires de l'ancienne province de Bretagne;* Revue historique de l'Ouest, 1890, t. VI, I. — F.-M. Luzel et Anat. Le Braz, *Soniou Breiz Izel* (Chansons populaires de la Basse Bretagne); Paris, Bouillon, 1890, 2 vol. in-8°. — Mme Riom (comte de Saint-Jean), *Les Femmes poètes*

bretonnes; 1892, in-8°. — Dietrich Behrens; *Bibliographie des patois gallo-romans,* 2e édit., trad. par Eug. Rabiet; Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°. — Anatole Le Braz, *La Légende de la Mort en Basse Bretagne;* Paris, Champion, 1893, in-12; *Au pays des pardons;* Rennes, Caillière, 1894, in-12; *Essai sur l'histoire du Théâtre celtique;* Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18; *Textes bretons inédits pour servir à l'usage du Théâtre celtique,* Paris, Champion, 1904, in-8°. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux 1895, in-18. — F. Duine, *Chansons populaires du pays de Dol;* Annales de Bretagne, XII-XIV, 1897-1898. — Ch. Le Goffic, *La Bretagne et les pays celtiques, L'Ame bretonne;* Paris, Champion, 1900, in-18. — Olivier de Gourcuff, *Gens de Bretagne;* Paris, E. Le Chevalier, 1900, in-8°. — A. Mailloux, *La Terre bretonne, Anthologie scolaire des écrivains bretons;* Nantes, Librairie des écoles, 1900, in-18. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir;* Cahors, Petite Biblioth. prov., 1903, in-8°. — Dominique Caillé, *La Poésie à Nantes sous le second empire;* Tours, Bousrez, 1905, in-8°. — Abbé H. Guillerm, *Recueil de chants populaires bretons au pays de Cornouailles;* Rennes, F. Simon, 1905, in-18. — Maurice Duhamel, *Essai sur la littérature bretonne ancienne;* Paris, Sansot, 1905, in-18. — A. Dagnet et J. Mathurin, *Le Parler ou Langage populaire cancalais,* 2e partie, 1906, in-8°. — J. Michelet, *Notre France;* 9e édit., Paris, Colin, 1907, in-18.

Nous croyons inutile d'ajouter à cette bibliographie, à la fois trop courte et trop longue, les beaux travaux de M. H. d'Arbois de Jubainville, ainsi que l'étude d'Ernest Renan sur la poésie des races celtiques. Tous les travailleurs les connaissent.

On consultera en outre les périodiques, et particulièrement : *La Revue de Bretagne; Les Annales de Bretagne; La Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou; La Revue des provinces de l'Ouest, La Revue celtique; La Bretagne nouvelle; La Revue des traditions populaires; L'Hermine; Le Fureteur breton; Le Clocher breton; La Paroisse bretonne de Paris; Feiz ha Breiz* (Foi et Bretagne); *Ar Vro* (Le Pays); *Dihunamb!* (Réveillons-nous), etc.

CHANTS POPULAIRES

LA FILLETTE DE LANNION

Dans la ville de Lannion, il y a une jeune fille — Qui a trois amoureux dont elle est (également) éprise.

Le premier est piqueur de pierre, l'autre est couvreur. — L'autre est cuisinier, c'est celui-ci qui l'emporte.

J'ai donné à la jeune fille des chaussures deux fois cousues. — J'aimerais, gracieuse, être avec vous couché.

Venez avec moi, Monic, venez avec moi dans ma maison, — Et vous n'aurez rien à faire que vous promener.

Je vous mettrai dans un lit, à côté du feu, — Sous des tapis de velours, des draps de toile fine.

Et une pomme d'orange sera à chaque coin du lit, — Et un petit rossignol au-dessus chantera.

PLAC'HIC LANHUON

Ebars en kèr Lanhuon a zo eur plac'h iaouanc
Hac a dreuz tri amourous da bere a deus c'hoant.

Ar c'hentan zo piquer-min, egile zo toër,
Egile zo quiginer, da heman eo an affer.

Me am eus roët d'ezhi bouton diou wec'h griet.
Me a garrie, coantennic, beza ganeoc'h cousket.

Deut-hu ganen-me, Monic, deut-hu ganen d'amzi,
Na pô netra da ober, nemet em bourmeni.

M'ho lacaï en eur guele ebars en tal an tan,
Dindan tapisso voulouz, linsellio lien moan;

Hac eun aval orangès vô a bep corn d'ezhan,
Hac eur rossignol bihan war-c'hore o canan.

Je vous mettrai dans une chaise, au seuil de ma porte, — D'où vous verrez les barques bondir sur la mer.

... Je vois venir les barques, et elles sont tendues de noir. — Seigneur Dieu! mon Dieu! Je suis veuve à coup sûr.

Taisez-vous, taisez-vous, Monic, taisez-vous, ne pleurez pas, — Votre mari est mort, est mort et enterré;

Votre mari est mort, est mort et enterré — Sous le marchepied dans l'église de la Trinité.

Si vous avez envie d'entendre qui a fait cette chanson, — C'est un jeune couvreur, de la ville de Lannion.

MARGUERITE LA JOLIE

(DIALECTE DE VANNES)

Écoutez tous, et écoutez — Une chansonnette nouvelle, qui a été levée — A Marguerite de Kerghyar, — La fille la plus proprette qu'il y ait sur terre.

Et sa mère lui disait : — Chère Marguerite, que vous êtes jolie!

Me ho lacaï'n eur gador ebars en toul ma dor,
Lec'h ma welfet al listri o vragal war ar mor...
... Me' wel arri al listri, hac hi stignet en du,
Aotro Doue! ma Doue! Intanvez ez oun sur!
— Tavit, tavit, Monic, tavit, na ouelet ket!
Ho pried a zo marv, zo'marv ha douaret;
Ho pried a zo marv, marv ha douaret,
Dindan ar marchepied, en iliz an Drindet...
M'oc'h eus c'hoant da glevet piou hen eus gret ar zôn,
M'ê eun toër iaouane, euz a gêr Lanhuon.

MARC' HARIT COANT

YEZ GUENED

Chileuët hol, o chileuët
En sonic nevez 'zo savet,
Da Varc' harit oc'h kergluyar,
Proprican plac'h war ann douar.
Hac he mamon a lâre d'êhi :
— Marc'harit keh, coantic oc'h-c'hui!

— Que me sert d'être si belle, — Puisque vous ne me mariez toujours pas?

Quand la pomme est rouge, — Il faut la cueillir, et tout de suite; — La pomme tombe de l'arbre; — Si on ne la cueille, elle se gâte.

Ma fillette jolie, ne vous désolez! — Avant un an vous serez mariée. — Et si je meurs avant un an?... Mettez-moi dans une tombe neuve.

Mettez-moi trois bouquets sur ma tombe, — Un de roses, deux de laurier. — Quand iront des mariés au cimetière, — Ils prendront chacun un bouquet,

Et ils se diront l'un à l'autre : — Voici une jeune fille ici, — Laquelle est morte au beau milieu de son envie — De porter des miroirs d'argent[1].

Sur la grand'route, avant (de m'enterrer) exposez-moi; — Cloche pour moi ne sonnera point.

— Petra vern d'eing bud e ken brao,
Pa n'am dimezet ket atao?

Pa ve ann avalenn en ru,
Rêd ê gutul, ha doc'htu;
Coei ra euz ar voenn ann aval,
Mar n'hen gutuler, ia da fall.

— Ma merc'hie coant, 'n em frealhet,
A-benn ur bloe e vec'h dimêt.
— Ha mar marvan a-raoc ur bloe,
Ma laket en eur bez neve.

Laket tri boket war ma be,
Unan a roz, daou a lore.
P'az eï re dimêt d'ar vered,
E kemerint peb a voked;

Har e lârint 'n eil d'egile :
— Chetu ur plac'h iaouane ame
Pini a zo marv en he c'hoant
Da zoug mirouerou arc'hant!

War ann hent-braz kent ma laket :
Clo'h evidon na zono ket;

1. Les mariées, le jour de leurs noces, portaient des petits miroirs d'argent sur leur coiffure.

— Cloche sur la terre ne sonnera point, — Prêtre me chercher ne viendra point.

LES FILLES DE KÉRITY

CHANSON DE BORD

Écoutez tous, et vous entendrez — Une chanson nouvellement composée : — Ehamptira, tra la la laire! — Ehamptira, tra la la la!

Une chanson nouvellement composée : — Aux filles de Kérity elle est faite.

Je vois les filles de Kérity — Descendre la côte de l'Abbaye;

Avec elles des pannerées — De crêpes de froment, des bouteilles!

Le capitaine disait — A ses matelots, alors :

Mettons la chaloupe à flot, — Pour aller avec elle, à la grève,

---

Clo'h war ann douar na zono ket,
Bêlec d'am c'herc'had na zeui ket.

MERC'HED KERITI

Zilaouet hol hac a glewfet (*bis*)
Eur zôn zo newe gompozet :
Ehamptira, tra la la laire, etc.

Eur zôn zo newe gompozet :
Da verc'hed Keriti' c'h è grêt.

Me a wel merc'hed Keriti
O tiskenn gra ann Abati;

Ganthe a zo pannerodo
Crampous gwinis, boutaillado!

Ar c'habitenn a lavare
Na d'he vartoloded neuze :

Lecomp ar chaloup war ar flod.
M'efomb ganthi da vord ann ôd;

Pour aller avec elle, à la grève. — Rejoindre les filles qui sont en mal d'[amour].

Si c'était la volonté de Dieu, — Qu'ici fût la Terre-Neuve!

Si c'était la volonté de la Vierge, — Nous ferions ici notre pêche;

Nous ferions ici notre pêche; — Entre le Yulc'h et Molène,

Entre le Yulc'h et Molène : — Chez Jeanne Hamon, la saleuse (de morues);

Chez Jeanne Hamon, la saleuse, — Nous viendrions vous voir souvent.

Adieu; Perros et Ploubazlanec, — Sainte-Barbe, Pointe de la Trinité!

Adieu, Tête de Bréhat, pour de bon! — Adieu ma douce! Je vais vous quitter.

M'cfomb ganthi da vord ann ôd,
Da vèt ar merc'hed zo'n c'hoant pôtr.

Ma vije bolonte Doue,
Vije aman'n Douar-Newe!

Ma vije bolonte'r Were'hès,
Rajemb aman hon feskerès,

Rajemb aman hon feskerès;
Entre ar Yulc'h ha Molanès;

Entre ar Yulc'h ha Molanès,
'N ti Jan Hamon, ar zalerès;

'N ti Jan Hamon, ar zalerès,
Teufemp d'ho kwelet aliès.

Adieu, Perros ha Pleranec,
Santès Barba, Beg ann Drinded!

Adieu, Penn-Briat, ewit mad,
Adieu, ma dous! c'h' an d'ho cuitâd.

(*Soniou Breiz Izel*, chansons pop. de la Basse Bretagne recueillies et trad. par F.-M. Luzel et A. Le Braz.)

LES SABOTS D'ANNE DE BRETAGNE

C'était Anne de Bretagne, — avec des sabots, (*bis*)
Revenant de ses domaines
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Revenant de ses domaines, — avec des sabots, (*bis*)
Entourée de châtelaines
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Entourée de châtelain's, — avec des sabots, (*bis*)
Voilà qu'aux portes de Rennes,
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Voilà qu'aux portes de Rennes — avec des sabots, (*bis*)
L'on vit trois beaux capitaines
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

L'on vit trois beaux capitain's, — avec des sabots, (*bis*)
Offrir à leur souveraine
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Offrir à leur souveraine — avec des sabots, (*bis*)
Un joli pied de verveine
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Un joli pied de verveine; — avec des sabots, (*bis*)
S'il fleurit tu seras reine
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Elle a fleuri, la verveine; — avec des sabots, (*bis*)
Anne de France fut reine
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Anne de France fut reine — avec des sabots, (*bis*)
Les Bretons sont dans la peine

En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

Les Bretons sont dans la peine — avec des sabots, (*bis*)
Ils n'ont plus de souveraine
En sabots, mirlitontaine, ah! ah! ah!
Vive les sabots de bois!

DU GUESCLIN

CHANSON DU PAYS DE FOUGERAY

Dans la forêt, sous les chênes,
Du Guesclin va se cacher (*bis*)
Avec trois bons gars de Rennes,
En bûch'rons s'sont déguisés.
Vol' m'alouett', chant m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

Un fagot *dessur* la tête,
Et de gros sabots aux pieds, (*bis*)
A la fil' les uns des autres,
A Foug'ray s'en sont allés.
Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

Au *chatiau*, devant la porte,
Tout *dret* se sont arrêtés; (*bis*)
L'ennemi par la fenêtre,
Les regardait s'avancer.
Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

Du Guesclin dit à tue-tête :
— Du bois voulez-vous acheter (*bis*)
— Entrez vit', *f...tues canailles*,
Cinq deniers venez chercher.
Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

Les buch'rons *dessur* leurs z'aches,
Aussitôt ils ont sauté; (*bis*)
Se dém'nant comme des diables,
Les Anglais ont *émondés*.

Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

A cett' heur' c'n'est plus de même,
Les soldats ont *ben* du *dé*[1]; (*bis*)
Du Guesclin est dans les chaînes,
Des Anglais c'est l'prisonnier.
Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

A tout prix, cher connétable,
Par rançon, il faut payer; (*bis*)
Femm' et fill's filent la qu'nouille
Pour rach'ter leur chevalier.
Vol' m'alouett', chant' m'alouette,
Sur la lande et dans les prés.

(*Chansons de la Haute Bretagne*,
publ. par Ad. Orain, 1902.)

1. Deuil, chagrin.

JEAN MESCHINOT

(1430-1491)

Voici, croit-on, le premier Nantais qui ait fait parler de lui dans les lettres. Jean Meschinot, sieur des Mortières, naquit vers 1430, probablement à Nantes. Il entra, très jeune, en qualité de maître d'hôtel à la cour des ducs de Bretagne et fut conservé dans sa charge par Anne de Bretagne quand elle épousa Charles VIII, puis ensuite Louis XII, son successeur. Il mourut au service de cette princesse, le 12 septembre 1491, après avoir exercé ses fonctions pendant près de soixante années consécutives. Il fit valoir de réels dons poétiques et se lia avec les meilleurs esprits de son temps. On a de lui un singulier ouvrage de poésie morale : *Les Lunettes des princes,* imprimé vingt-deux fois et dont les deux premières éditions (1493 et 1494) sortent des presses d'Estienne Larcher, à Nantes. A la suite de ce long poème allégorique, figurent quelques pièces intéressant l'histoire de Bretagne.

Les Lunettes des princes ont fait l'objet d'une édition récente, publiée par M. Olivier de Gourcuff (Paris, Librairie des Bibliophiles, 1890, in-12).

Bibliographie. — Abbé Goujet, *Biblioth. franç.,* IX, p. 404. — Guill. Colletet, *Vie de Jean Meschinot;* Vannes, impr. Lafolye, 1889, in-8°. — P. Levot, *Biographie bretonne.* — Olivier de Gourcuff, *Notice* en tête de l'édit. des *Lunettes des princes,* 1890.

BALLADE

FAICTE POUR LA DUCHESSE MARGUERITE DE FOIX QUANT ELLE VINT EN BRETAIGNE

Riche paix, contrée très heureuse,
Amée de Dieu, ce voit-on clerement,
Duché sans pair, Bretaigne plantureuse,

De noblesse tresor et parement
Plus qu'oncques, mais debvez joyeusement
User vos jours par raison et droicture,
Princesse avez, tres noble creature,
Et en vertus nompareille tenue,
Semblant des cieulx estre sa nourriture,
Benoiste voit sa joyeuse venue.

C'est la belle fleurette precieuse
De trois couleurs ornée doulcement,
Par le blanc, vert et vermeil, lumineuse,
Et au milieu paraist l'or proprement,
Qui sont choses de grant entendement :
Vert, c'est grace de Dieu et de nature,
L'innocence, chasteté nette et pure;
Blanc et vermeil ont l'enseigne obtenue,
L'or denote royalle ceinture,
Benoiste soit la joyeuse venue.

De sens, honneur, et bonté amoureuse,
Est tant que peult comprendre, sentement,
Maintien rassis, parolle gracieuse,
Amour, doulceur, et valeur tellement
L'accompaignent, et vit tant sobrement
Qu'elle resemble à divine facture
Plus que humaine dont tres bonne adventure,
A Bretaigne est, dieu mercy, advenue,
Par quoy povons dire sans couverture
Benoiste soit sa joyeuse venue.

Prince parfaict, mettez sens, temps, et cure,
A la cherir tant qu'elle nous procure
Le plus grand bien qui soit dessoubz la nue,
C'est ung beau filz : lors dirons sans mesure :
Benoiste soit sa joyeuse venue.

(*Les Lunettes des princes avec aulcunes ballades et additions,* etc.; 1522.)

CHARLES D'ESPINAY

(?-1595)

Charles d'Espinay, abbé de Saint-Gildas-des-Bois (diocèse de Nantes) et ensuite évêque de Dol (15 sept. 1565), était fils de Gui d'Espinay, troisième du nom, et de Louise de Goulaine, son épouse, de noble extraction bretonne. Ses talents, plus encore que sa profession, le firent désigner comme négociateur au Concile de Trente. Son amour des belles-lettres le lia avec la plupart des poètes de son temps. Pierre de Ronsard, Claude de Buttet, Remy Belleau, Jacques Grévin, Guillaume des Autels, lui dédièrent quelques-uns de leurs poèmes ou bien lui adressèrent de vifs éloges. On lui doit un mince recueil de sonnets accompagnés d'une chanson : *Sonets amoureux, par C. D. B.* (Paris, Guill. Barbé, 1559, in-12). Divers biographes le font mourir en septembre 1595.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XV, p. 6. — Ant. du Verdier, *Biblioth. franç.*, t. Ier. — Lucien Pinvert, *Jacques Grévin*, etc.

SONNET

Ces beaux côteaux au long chef verdissant
Qui vont cernant l'email de tant de prées,
Et ce ruisseau qui au bas des vallées
D'un long repli va leurs beautés croissant,

Me font renaître, et me vont nourrissant
Le souvenir de ces Grâces sacrées,
Quand, au blanc sein de ma Dame egarée,
De cent beautés le vont embellissant.

Doncque soyez mes témoins, ô côteaux,
Et vous, ô prés, et vous, gentils ruisseaux,
Du grand plaisir qu'un penser me donnoit,

Lorsqu'appuyé dessus une fenêtre
D'un fort château, ce penser faisait naître
Un long travail qui mon cœur consumoit.

(*Sonets amoureux;* 1559.)

RENÉ DE BRUC DE MONTPLAISIR

(1610-1682)

Celui qui fut, avec le comédien Subligny, « le guide de la comtesse de la Suze dans les routes du Parnasse », René de Bruc, sieur de Montplaisir — et par la suite marquis de la Guerche, — naquit à Paris en 1610, et mourut, en Artois, le 12 juin 1682. Il était le quatrième fils de Jean de Bruc, procureur général des Etats de Bretagne, et de Marie Veniero, dame de la Guerche, en Saint-Brevin. On a dit qu'il fut lié avec tous les beaux esprits de son temps et qu'il fréquenta, sous le surnom de Métrobate, la société précieuse. Ami du langoureux poète Lalanne, il fit avec ce dernier les voyages de Picardie, en 1636, et de Bretagne, en 1638. En 1640, il devint lieutenant du roi au gouvernement d'Arras. « René Bruc de Montplaisir, a écrit Saint-Marc, jouissait dans les troupes de la réputation d'un très bon officier, et les agréments de son esprit le firent estimer de la cour et de la ville. » Sur la fin de ses jours, selon un mémoire de l'abbé de Loménie de Brienne, il se mit dans la dévotion et composa des ouvrages de piété. Ses vers, tirés des recueils collectifs, et en particulier du recueil de Sercy, ont été réunis, pour la plupart, et publiés avec les poésies de Lalanne, par Le Fèvre de Saint-Marc, en 1759 (*Poésies de Lalanne et du marquis de Montplaisir* [sic], Amsterdam, Leprieur, in-12). M. Frédéric Lachèvre a donné une énumération de ses productions poétiques dans sa *Bibliographie des Recueils collectifs*, etc., II, p. 387 et 680; III, 456; IV, 157. De nombreuses poésies inédites de cet auteur se trouvent dans les manuscrits de Conrart.

BIBLIOGRAPHIE. — Abbé Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XVII, p. 308. — Saint-Marc, *Avertissement à ses poésies*, édit. citée. — Baron de Wisme, *Notice;* Nantes, Guéraud, 1853, in-8° (extr. de la *Revue des prov. de l'Ouest*). — St. Halgan, *René de Bruc de Montplaisir*, notice publiée dans l'*Anthol. des poètes bretons du dix-septième siècle*, Nantes, Soc. des Biblioph., 1884, in-4°.

SONNET

FAIT DANS UNE ILE A L'EMBOUCHURE DE LA LOIRE

Claire eau que les Zéphirs ont doucement émue;
Beaux arbres, prés fleuris, délices de mes sens;
Agreables apas, dont cette ile est pourvue;
Pour assoupir mes maux que vous êtes puissans!

Que ces divers objets, qui s'offrent à ma vue;
Ces vaisseaux étrangers, ces barques des passans,
Que j'aperçois du haut de cette roche nue,
Remplissent mon esprit de plaisirs innocens!

Mais, Dieux! que le bonheur dure peu dans la vie!
Je reviens à penser que l'ingrate Silvie
A trahi mon amour, et que je dois périr.

Si bien que dans l'ennui qui sans cesse me ronge,
Je goûte des plaisirs, en furieux, qui songe,
Et trouve à son réveil qu'il est prêt de mourir.

(*Poésies de Lalanne et du marquis de Montplaisir*; 1759.)

RENÉ LE PAYS

(1634-1690)

René Le Pays, sieur du Plessy-Villeneuve, surnommé le *singe de Voiture,* naquit à Fougères en 1634. Il reçut une bonne éducation et vint dès sa jeunesse chercher fortune à Paris. Il obtint d'abord un emploi modeste dans les finances, et par la suite la direction générale des gabelles du Dauphiné et de la Provence. René Le Pays mourut à Paris le 30 avril 1690. On l'enterra à Saint-Eustache, non loin de Voiture. Ses dernières années furent traversées par un malheureux procès, qu'il finit par perdre, mais qui n'altéra jamais sa belle humeur d'écrivain. Ce fut tout à la fois un poète de talent et un homme d'esprit. Les œuvres de Le Pays consistent en lettres ou traités de galanterie, mélangés de vers et de prose : *Amitiez, Amours et Amourettes* (Grenoble, Ph. Charvys, 1664, in-12, et Paris, Ch. de Sercy, ibid., in-12 ; Grenoble et Paris, 1665, in-12; Paris, Sercy, 1667 et 1672, in-12 [nombr. réimpr.]) ; *Les Nouvelles Œuvres de M. Le Pays* (Paris, Barbin, 1672, 2 vol. in-12, et Amsterdam, Wolfgang, 1674, 2 parties, in-12); *Œuvres choisies* (La Haye, 1680, 2 vol. in-12). On lui doit, de plus, un petit roman, *Zelotyde, histoire galante,* Paris, 1664, in-12.

BIBLIOGRAPHIE. — Richelet, *Les plus belles Lettres franç.,* 1698, 2 vol. — Abbé Goujet, *Bibliothèque franç.*, t. XVIII, p. 264. — Ch. L. Livet, *Précieux et Précieuses,* etc. — J. de la Pilorgerie, *René Le Pays,* Nantes, extr. de la *Revue de Bretagne et de Vendée,* 1872. — *Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle,* Nantes, Soc. des Biblioph. bretons, 1884, in-4°. — Fréd. Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs de poésies, 1597-1700,* t. III, p. 403.

BAGATELLE

Vers l'endroit où la Loire entre dedans la Mer,
Assez près de cette Isle et fertile et charmante,

Qui fit faire à la Cour le voyage de Nante,
Et qui coûte à son Maistre un regret bien amer.

Près de ce lieu fameux un Navire estranger,
Qui faisoit voir de loin son enseigne pendante,
Après avoir esté battu de la tourmente,
Sembloit prendre repos, lassé de voyager.

La Mer estoit pour lors douce, calme et tranquille,
Et n'eust pas soulevé le cœur le plus debile;
Le Ciel estoit aussi pour lors serein et doux.

Quand dans ce grand vaisseau, parut à nostre veüe,
Un jeune Matelot, Messieurs, le croirez-vous?
Un jeune Matelot mangeant de la morüe.

(*Amitiez, Amours et Amourettes*,
sec. édition, 1664.)

LE P. GRIGNION DE MONTFORT

(1673-1716)

Contrairement à celle de la plupart des vieux poètes bretons, la vie du Père Grignion de Montfort est très connue. Aussi bien n'en dirons-nous que quelques mots. Il naquit à Montfort-sur-Meu, le 23 janvier 1673. En 1706, il partit à pied pour Rome, afin de solliciter du pape Clément XIV l'autorisation d'aller porter la parole sainte chez les infidèles; mais, ce dernier lui ayant représenté qu'il aurait assez l'occasion d'employer son zèle sans quitter la France, il revint en Bretagne et exerça ses prédications, avec la qualité de missionnaire apostolique que le pontife lui avait conférée. Il mourut à Saint-Laurent-sur-Sèvres, diocèse de la Rochelle, le 28 avril 1716. Le Père Grignion de Montfort a écrit un grand nombre de cantiques spirituels. Quelques-uns de ceux-ci, édités à Saint-Brieuc, en 1790, renferment de curieux tableaux satiriques des mœurs de sa province, à la fin du dix-septième siècle. Rien n'est plus plaisant que ces vers rimés sans grand souci de prosodie, mais où l'esprit populaire s'exerce en toute simplicité. Son style a de la vigueur et un pittoresque cru; ses moindres productions nous font l'effet de ces images édifiantes, naïvement coloriées, qu'on vendait jadis dans les foires et les pardons de la Haute Bretagne.

Bibliographie. — Abbé Pauvert, *Vie du P. Grignion de Montfort,* Paris, Oudin, 1876, in-8°. — Olivier de Gourcuff, *Le P. Grignion de Montfort,* notice insérée dans l'*Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle,* 1884, in-4°. — A. Laveille, *Le bienheureux L. M. Grignion de Montfort, etc., d'après des doc. inéd.;* Paris, Poussielgue, in-18. — P. Hervelin, *Un Saint : Le Bienheureux G. de M.;* L'Hermine, 1908.

MES ADIEUX A RENNES

Adieu, Rennes, Rennes, Rennes,
On déplore ton destin;
On t'annonce mille peines,

Tu périras à la fin,
Si tu ne romps pas les chaînes
Que tu caches dans ton sein.

Tout est en réjouissance :
Monsieur est au cabaret,
Mademoiselle à la danse,
Et Madame au lansquenet :
Un chacun fait sa bombance,
Et sans croire avoir mal fait...

Que de femmes malheureuses
Sous leur mine de gaîté !
Que de filles scandaleuses
Sous leur air de sainteté!
Que de têtes orgueilleuses
Sous un habit emprunté !

Que voit-on en tes églises ?
Souvent des badins, des chiens,
Des causeuses des mieux mises,
Des libertins, des païens,
Qui tiennent là leurs assises,
Parmi très peu de chrétiens.

Tu réponds à qui t'aborde
Pour démontrer ton erreur :
Dieu fera miséricorde,
Il est bon, n'ayons pas peur;
Quand on le veut, il l'accorde,
Et puis tout homme est pécheur!

Adieu, Rennes, Rennes, Rennes,
On déplore ton malheur.

(*Recueil de cantiques spirituels;* 1790.)

PAUL DESFORGES-MAILLARD

(1699-1772)

La gloire d'avoir mystifié ses contemporains est le meilleur titre de Paul Desforges-Maillard au souvenir des lettrés. Né au Croisic, le 24 avril 1699, et mort sur ses terres, le 10 décembre 1772, cet écrivain serait aujourd'hui complètement oublié, — bien qu'il ait été membre des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Caen et de Nancy, — sans le singulier stratagème dont il s'avisa pour donner plus de débit à ses vers. On a raconté ainsi cette supercherie : « Delaroque, rédacteur du *Mercure,* lui avoit signifié qu'il ne vouloit plus insérer aucun ouvrage de sa composition dans ce périodique. Desforges, qui habitoit Brédérac, près d'un vignoble appelé Malcrais, imagina d'envoyer de nouvelles poésies au *Mercure* sous le nom de Mlle Malcrais de la Vigne. Non seulement elles furent reçues, mais le malheureux Delaroque s'éprit d'une belle passion pour la nouvelle Sapho et le lui déclara dans sa feuille. Plusieurs autres hommes de lettres, Destouches et Voltaire, entre autres, lui adressèrent par la suite de fervents hommages. Desforges se déclara enfin, et de tous ceux qui furent mystifiés, nul ne le fut autant que lui, car ses vers, auparavant encensés, devinrent soudain, aux yeux des critiques bafoués, les plus mauvais ouvrages qui aient été composés de son temps. » Cette aventure, qui fit grand bruit, inspira, dit-on, à Alexis Piron le sujet de sa *Métromanie.* Les poésies de Desforges-Maillard, publiées d'abord sous le plaisant pseudonyme de Mlle Malcrais de la Vigne (Paris, 1735, in-12), reparurent en 1750, avec ce titre : *Poésies diverses de M. Desforges-Maillard,* etc., Amsterdam, Rey, 1750, 2 parties, in-12. Assez récemment on en a donné deux nouvelles éditions qui reproduisent et complètent les précédentes, savoir : *Œuvres nouvelles de Desforges-Maillard, publiées avec notes, introd. et étude biogr. par Arthur de La Borderie et René Kerviler* (Nantes, Soc. des Biblioph. bretons, 1882, 2 vol. in-8°); *Poésies diverses de Desforges-Maillard,* publ. par Honoré Bonhomme (Paris, Quantin, 1880, in-8°).

Bibliographie. — Arthur de La Borderie, *Galerie bretonne,* etc., et *Etude biogr.* publiée en tête des *Œuvres nouvelles de D. M.,* 1882, etc.

BRÉDÉRAC

PETITE MAISON DE CAMPAGNE DE L'AUTEUR

... Dès que le doux Printemps ranime la nature,
Je quitte, gai comme un pinçon,
Ma natale Bicoque, où le noir Aquilon
Fait durer plus qu'ailleurs la piquante froidure;
Et je vais, afourché sur un mince grison,
Habiter en campagne une antique maison,
Dont la rusticité traça l'architecture.

Ce petit Castel, dont le nom
Fournirait à P** le sujet d'une histoire,
S'appelle Brédérac; et sa terminaison
Gaillardement en *ac*, me laisse presque croire
Qu'établi par hasard dans le pays Breton,
Un Cadet de Gascogne eût été son patron.

L'œil découvre, approchant de ce manoir fertile,
Sur un riant donjon fait d'ardoise et d'argile,
Deux Canons braqués, dont le bruit
Ne réveilla jamais la bergère tranquile,
Qui jusqu'au chant du coq profite de la nuit.

Ces instruments guerriers, dont la bouche à personne
Ne dit jamais un petit mot,
Ne sont pas les enfans de l'airain qui bouillonne,
Mais la famille sage et bonne
De la coignée et du rabot.

Je les ai pourtant vus, moins propres pour Bellone,
Qu'au service galant de la belle Vénus;
Je les ai cent fois même en sursaut entendus,
Lâcher avec fracas dans les airs leurs volées;
Mais c'était de moineaux tendres et turbulents,
Nichés au retour du Printems,
Dans leurs cavernes reculées.
D'ailleurs, si, comme on dit, le signe vaut le jeu,
Muets simboles du tonnerre,
Paisibles ennemis et du fer et du feu,
Ces canons de forêt peuvent, en cas de guerre,

Intimider l'Anglois sur nos côtes poussé,
S'il parvenait à prendre terre,
A travers les écueils et le sable entassé.

Muse, allons plus avant : l'ocre vermeil rehausse
Et montre de loin mon portail,
Non pour y recevoir un superbe carosse,
Mais la charrue et le bétail
Tel était, si Maron me l'a bien fait entendre
Dans ses vers toujours pleins et de mœurs et de sens,
Le portail du palais d'Evandre,
Que son âme égaloit aux Rois les plus puissans.

L'escalier est de pierre, et la main maladroite
Du Ma[ç]on, dont jadis le goût défectueux
En fit la rampe trop étroite,
Sans prévoir de nos jours le goût voluptueux,
Oblige les Dames de Ville
De détacher en bas le volume inutile
De leurs paniers larges et fastueux :
Ornement de caprice, attirail difficile,

Qui comme les vaisseaux, frégate ou paquebot,
Fait naviguer sur terre Amarante à la voile,
Joüet de l'Aquilon, prête à faire capot,
Et grelotante dans sa toile.
Mais charmantes sans art, simples dans leurs façons,
Indépendantes de la mode,
Perrette au fin corsage, Alix aux yeux fripons,
Le montent sans froisser leurs légers cotillons,
Dont le contour modeste au degré s'accomode.

Cet escalier conduit du portail rubicon
Dans une claire galerie :
Suspendus par paquets l'échalotte et l'oignon,
La fay[e]nce et l'étain, font en toute saison
Ses bustes, ses tableaux et sa tapisserie.

Pour connoître en ces lieux de chaque appartement
Et la place et l'ameublement,
Il n'est pas besoin qu'on y mette
De numéro ni d'étiquette,
Les désignant pompeusement
Par chambre rouge, violette,

Jaune, verte, jonquille; on voit en un moment
Ce que c'est que mon logement.

Premièrement une cuisine,
Une chambre à la file, au-dessus un grenier,
Où, quand la nuit revient, la gaillarde fouine
Danse le rigodon, capriole, lutine;
Au niveau de la rue un pressoir, un cellier,
Où le raisin se foule, où son jus se rafine;
A côté, l'étable confine
Aux Pénates du métayer,
Où, comme dans une coquille,
A l'étroit, je ne sçai comment,
Habite toute la famille,
A la Persanne apparemment.

Deux lits, mon pupitre, six chaises,
Une armoire, un bahu de gothique façon;
Telle est la chambre, où le garçon,
Avec le peu qu'il a, de son mieux prend ses aises,
Mais sans hipothéquer la prochaine moisson.

De deux autres bons lits la Cuisine est garnie,
Dont les rideaux sur le satin
N'étalent point la broderie;
Ils sont tout uniment de cadix gris-de-lin,
Dont la foible couleur par le tems s'est ternie,
Et de bergame rase, ornement précieux,
Qui tapissa chez nos ayeux
La salle de cérémonie.

C'est dans ces lits délicieux
Que je puis recevoir d'un cœur franc et joyeux
Un supplément de compagnie;
Et ma servante, alors complaisante et polie
Déloge, et va coucher, traversant le chemin,
Avec la fille du voisin.

Quand la blonde Cérès, de son or salutaire
Déchargeant les guérets, et l'étalant sur l'aire,
S'apprête à nous combler de ses présens nouveaux,
Je m'amuse en dînant, je me distrais la vûe
Par ma fenêtre défendue
Des rayons du Soleil, au moyen des rézeaux,

Qu'entrelassent les verts rameaux
D'un antique pommier que le Zéphir remue.

Je vois huit moissonneurs reculer, s'approcher,
Leurs fleaux en l'air levés retomber pêle-mêle,
En cadence, en tournant, sans jamais se toucher,
Le blé, se dépouillant de sa tunique frêle,
Jaillir hors de la paille et bondir comme grêle.

Je lis quelques momens Tite Live ou Rollin,
Platon, Seneque ou la Bruyère;
Et change tour à tour, sur le choix incertain,
Horace avec Rousseau, Virgile avec Voltaire...

(*Poésies diverses*, 1750.)

CHATEAUBRIAND

(1768-1848)

François-René de Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768, et mourut à Paris, le 4 juillet 1848. De vieille famille bretonne, il était le dernier-né d'Auguste de Chateaubriand et d'Apolline de Bédée, lesquels avaient eu dix enfants. On connaît sa vie. Ses vers — ils sont rares — parurent dans des recueils, et en particulier dans l'*Almanach des Muses* de 1790 et les *Annales romantiques* de 1824. Encore le premier de ses poèmes, *L'Amour de la campagne*, qu'on trouvera plus loin, ne fut-il inséré, en cette première publication, que sous l'initiale du chevalier de C**. Chateaubriand, a-t-on écrit, réservait son nom pour de plus grandes œuvres; elles sont venues, mais en prose. Comme la plupart des poètes de son temps, il rima une tragédie de jeunesse, en cinq actes, *Moïse*. Elle fut sifflée et tomba dans l'oubli. On se souviendra, par contre, des quelques couplets de la romance du *Montagnard exilé;* elles sont le charme le plus attendrissant de sa nouvelle, *Le Dernier Abencérage,* qui parut pour la première fois dans l'édition de ses *Œuvres complètes* (1826-1831). L'idée de cette romance lui était venue, en 1805, au mont Dore, en entendant chanter, par un pâtre, un air qu'il n'eut qu'à rendre moins vif et moins gai que ne le faisait le joyeux montagnard. Il écrivit d'abord cette strophe :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Le reste, on le sent, vint d'un trait. « Je n'ai eu, en tout cela, disait-il à M. de Marcellus, d'autre mérite que de mettre *adagio* à la place d'*allegretto;* en ralentissant la mesure au gré de la mélancolie, l'hilarité du pâtre s'est changée en complainte de l'exilé. Les paroles alors me sont venues d'elles-mêmes. »

Chateaubriand s'est révélé poète par sa prose plutôt que par ses poèmes. Il sentit vraisemblablement l'infériorité de sa Muse, et il abandonna la versification. Certaines pages de *René*, des

Martyrs, des *Mémoires d'outretombe*, ont servi de thème à toute l'école littéraire bretonne du XIXe siècle. L'une d'elles vaut d'être citée en entier.

« Le printemps en Bretagne est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol, arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs, qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuilles, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce; la figue mûrit comme en Provence; chaque pommier, avec ses fleurs carminées, ressemble à un gros bouquet de fiancée de village... »

Le pays, « entrecoupé de fossés boisés, a, de loin, l'air d'une forêt et rappelle l'Angleterre... Des vallons étroits sont arrosés par de petites rivières non navigables. Ces vallons sont séparés par des landes et par des futaies à cépées de houx. Sur les côtes se succèdent phares, vigies, dolmens, constructions romaines, ruines de châteaux du moyen âge, clochers de la Renaissance; la mer borde le tout. Pline dit de la Bretagne : *péninsule spectatrice de l'Océan.* » (*Mémoires d'outre-tombe,* t. Ier.)

BIBLIOGRAPHIE. — S. Marin, *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand,* Paris, Vimont, 1832. — Sainte-Beuve, *Portr. contempor.*, 1846, t. Ier; *Causeries du lundi,* 1855, I, II et X; *Chateaubriand et son groupe littéraire,* 1860. — Mme Ch. Lenormand, *Souvenirs et Correspond.*, 1859. — Comte de Marcellus, *Chateaubriand et son temps,* 1859. — Ch. Benoît, *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres,* 1865. — R. Kerviler, *Chateaubriand. Esquisse d'une biobibliographie de Chateaubriand,* etc., 1896. — G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis,* 1896. — A. Le Braz, *Au pays de Chateaubriand,* Revue parlementaire, 1901, II, p. 130-141, etc., etc.

L'AMOUR DE LA CAMPAGNE

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!
Que de ces bois l'ombrage m'intéresse!
Quand je quittai cette onde enchanteresse,
L'hiver régnait dans toute sa fureur.
Et cependant mes yeux demandaient ce rivage;
Et cependant d'ennuis, de chagrins dévoré,
Au milieu des palais, d'hommes froids entouré,
Je regrettais partout mes amis du village.
Mais le printemps me rend mes champs et mes beaux jours.
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines!
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines,
Un Tibulle à la main, me nourrissant d'amours;
Fleuve de ces vallons, là, suivant tes détours,
J'irai seul et content gravir ce mont paisible;
Souvent tu me verras, inquiet et sensible,
Arrêté sur tes bords en regardant ton cours.
J'y veux terminer ma carrière;
Rentré dans la nuit des tombeaux,
Mon ombre, encor tranquille et solitaire,
Dans les forêts cherchera le repos.
Au séjour des grandeurs mon nom mourra sans gloire;
Mais il vivra longtemps sous les toits de roseaux,
Mais d'âge en âge, en gardant leurs troupeaux,
Des bergers attendris feront ma courte histoire:
« Notre ami, diront-ils, naquit sous ce berceau;
Il commença sa vie à l'ombre de ces chênes;
Il la passa couché près de cette eau,
Et, sous les fleurs, sa tombe est dans ces plaines. »

LA FORÊT

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse.

Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!... Au bruit de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré, je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles :
Ces genêts, ornements d'un sauvage réduit,
Ce chèvrefeuille atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour à tour leurs guirlandes mobiles;
Forêts! agitez-vous doucement dans les airs!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous confieront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens les déserts.

(*Annales romantiques*, 1824.)

HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS

(1802-1853)

L'ami de Maurice de Guérin, le *lakiste des mers*, ou plus justement, selon l'expression de Sainte-Beuve, « le peintre des landes », Hippolyte-Michel de la Morvonnais, naquit à Saint-Malo le 11 mars 1802. Il appartenait à une vieille famille bretonne; son père, jurisconsulte, avait été député à l'Assemblée législative. Lié intimement avec Lamennais, son compatriote malouin, il épousa par amour, en 1826, Mlle Marie Macé de la Villéon, parente de ce dernier. Disciple des poetes « lakistes » et en particulier de Wordsworth, il vécut au manoir du Val-en-Pleudihen, sur les bords de l'Arguenon (Côtes-du-Nord), et là écrivit de charmantes poésies, qu'il fit paraître quelques années après sous ce titre : *La Thébaïde des grèves, reflets de Bretagne* (Paris, Gabriel Roux, 1838, in-32). Auparavant, il avait donné un drame lyrique, *Sapho,* et quelques élégies à la manière des Latins.

Trop effacé et timide pour aspirer à la gloire, il se laissa vite oublier. Pourtant il eût mérité une place au premier rang parmi les évocateurs de sa province. Nul mieux que lui n'a dépeint la grisaille des paysages celtiques et noté la vie primitive des êtres et des choses de la côte bretonne.

Aussi bien ne pourrait-on passer quelques heures aux lieux où il vécut entre une femme aimée et quelques amis d'élite, où il dort maintenant, sous un menhir surmonté d'une croix, sans ressentir toute l'émotion dont il a fécondé ses strophes lyriques. Voici l'ancienne abbaye de Saint-Jacut, « l'île des Ebihens qui porte sur sa crête une tour de granit droite sur son écueil », et la petite ferme avec ses figuiers, cachée dans un pli de l'îlot « comme un oiseau de mer qui fuit les coups de vent... »

On l'a dit, la mort de Mme de la Morvonnais, le 21 janvier 1835 rompit le bel équilibre de cette existence et endeuilla la lyre du poète. Il quitta le Val avec sa fille unique et n'y revint que plusieurs années après. Pour occuper les heures de solitude, il exhala sa douleur et chanta son bonheur perdu. La publication de *La Thébaïde des grèves* date de cette époque; elle fut suivie de deux autres recueils de poésies : *Un Vieux Paysan* (Paris, W. Coquebert, 1840, in-12) et les *Larmes de Magdeleine* (ibid.,

in-12). Il composa aussi des romans, *Le Manoir des Dunes* et les *Récits du foyer,* ainsi que des écrits politiques inspirés par l'amour désintéressé du peuple.

Homme généreux et bienveillant, Hippolyte de la Morvonnais fut maire de la commune de Saint-Potan, non loin de son manoir du Val. Il mourut de tristesse, chez ses sœurs, au village de Bascamp en Pleudihen, le 4 juillet 1853.

La Thébaïde des grèves a été réimprimée, avec diverses poésies posthumes, par les soins de l'éditeur Didier, en 1864 (un vol. in-12).

BIBLIOGRAPHIE. — Jules Claretie, *Elisa Mercœur, H. de la Morvonnais,* etc., Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864, in-16. — Amédée Duquesnel, *Préface à la Thébaïde des grèves,* éd. de 1864. — Maurice de Guérin, *Journal, Lettres et Poèmes,* publiés par G.-S. Trebutien, 8e édit., Paris, Didier, 1865, in-18. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle,* Paris, Lethielleux, 1895, in-18. — Louis Tiercelin, *Des « Elegies » à « La Thébaïde des Grèves »*, etc.; L'Hermine, 20 août 1908 et fasc. suiv.

MA VOIX S'ÉLÈVERA...

Ma voix s'élèvera du fond des solitudes
Avec la voix des vents, du feuillage et des flots.
Aux amis inconnus je dirai mes études,
Et ma vie au milieu des rustiques tableaux.

Je dirai la famille, et du toit domestique
Le modeste bonheur, le calme, les travaux;
Rien ne peut mériter le dédain du cantique ;
Il doit aller partout, formant des cœurs nouveaux.

Qu'il dise le foyer cher à la causerie,
Lorsque le soir se fait; qu'il relève du seuil
Les plus humbles détails, la vieille poterie,
Et l'antique gravure où la vierge est en deuil.

Qu'il dise le repas si joyeux du dimanche,
Le parc frais, le laitage et les fruits du verger,
L'aimable jeune fille en simple robe blanche,
Et le fils amenant quelque jeune étranger.

Ma poésie ira dans les bourgs de Bretagne ;
On négligea longtemps ces agrestes cités.

Mes amours aimeront la lande, la montagne,
Et la champêtre église et les caps écartés.

Des paysans bretons je peindrai les chaumières,
Et, sans rien dédaigner de tous leurs alentours,
Je dirai les brebis revenant des bruyères,
Et les porcs ramenés par les petits patours.

Je dirai les enfans jouant devant la porte,
La fermière abreuvant les vaches au lavoir,
Les passereaux de l'*aire* et le char qui rapporte
L'ajonc pour les chevaux à la *brune* du soir.

Joie et douleur du toit, vous serez mon domaine.
Durant d'assez longs temps on a chanté les rois,
Et les vagues ennuis que le riche promène;
Poète du foyer, j'y planterai la croix.

Le temps n'est pas venu de me jeter au drame,
Mon tableau sera simple et sans déchiremens;
Je dirai les amis, et l'enfant, et la femme,
Et les deuils résignés et les recueillemens.

LA CABANE ÉBOULÉE

I

Frère, la châtelaine a quitté le manoir;
Elle a vers d'autres bords dirigé sa volée,
Du moins pour quelques jours ; dans ma vie isolée,
Que puis-je faire alors? tu le voudrais savoir.

Je lis, le jour durant; et quand le brun du soir
Arrive à mon foyer, je vais dans la vallée;
Je vois monter la lune, et la côte voilée
Envoie un long murmure au fond du taillis noir.

Puis j'ai mille autres lieux où je me plais encore ;
Peu de chose m'attire; un rocher que décore
Le lichen des vieux jours, un remous du ruisseau.

Un courlieu qui se plaint sur les gués de la grève,
Un tertre d'où l'on peut ouïr, pendant qu'on rêve,
Le marteau des calfats radoubant le vaisseau.

II

N'avez-vous pas, ami, vers l'aube de vos jours,
Quelques jours plus aimés ? On n'en sait pas la cause,
On y revient sans cesse et l'âme s'y repose,
En quelque lieu qu'on soit, on y revient toujours.

C'est une heure où le vent soufflait aux alentours,
Mélodieusement et parfumé de rose,
Ou quelque soir funèbre, où l'on fit une pause,
Vers l'humide Toussaint, aux pieds des vieilles tours.

Ce sera moins encore ! une pierre jetée
Sous le soleil pascal à la mer argentée,
Un mot que l'on vous dit sur l'antique palier.

La maison d'une tante en quelque bourg rustique,
Et les serins chantant près du livre gothique,
Où l'aïeule enseignait à lire à l'écolier.

L'ANSE DE VAUVERT

Des sables d'un blond d'or où l'enfant vient joyeux
Jouer tout en gardant ses brebis sur la côte,
Un nid de gabelou sur une butte haute,
Arrondie, et d'aspect vraiment délicieux.

Des joncs marins d'un gris à charmer tous les yeux
Festonnent l'ourlet blond de la dune, où va l'hôte
Du manoir isolé méditer, car les cieux
Lui parlent dans la brise, et le poisson qui saute

Sur les flots de cristal. — Des herbes d'un beau vert
Tranchant au bord avec les sables de Vauvert
Blancs et purs. — Tout auprès un château d'armes tombe ;

Un manoir ceint de bois est devant ; et, pensif,
Le marinier salue en guidant son esquif
La maison du poète et le fort qui surplombe.

(*La Thébaïde des grèves*, 1838.)

BRIZEUX

(1803-1858)

Brizeux, a-t-on écrit, ne s'est pas seulement révélé comme le chantre le plus profondément humain de la Bretagne : il a enrichi la littérature française d'un mode d'expression nouveau : la poésie intime, familière, basée sur l'amour du sol et du foyer, et dans ce genre qu'il a créé, où la foule des rimeurs l'a sans cesse suivi, il est resté le maître incontesté. Aussi bien sa biographie peut-elle se résumer en quelques mots, la postérité s'embarrassant assez peu des témoignages d'une existence obscure, vouée uniquement à l'exaltation de la race et du terroir. Longtemps avant Mistral, avec des ressources infiniment plus restreintes, mais en une langue qui n'a cessé d'être celle de nos chefs-d'œuvre, il a décrit les paysages et les mœurs et restitué la légende du pays d'Armor.

Julien-Auguste-Pélage Brizeux naquit à Lorient le 26 fructidor an XI (12 septembre 1803). Il était fils de Pélage-Julien Brizeux, chirurgien de la marine, et de Françoise-Souveraine Hoguet. Son nom, qui, avec la simple variante d'une lettre, *Briseuk*, signifie *breton* en langue celte, le prédestinait aux inspirations de la muse provinciale. Les siens étaient originaires d'Irlande, de cette « verte Erin » qu'il a maintes fois associée à ses chants. Les Brizeux venus en France après la révolution de 1688, lorsque Guillaume d'Orange eut détrôné Jacques II, s'étaient établis au bord de l'Ellé, à l'extrémité de la Cornouaille. « La mer, la lande, les souvenirs de la patrie des ancêtres, furent pour l'enfant les premières sources d'impressions, de ces impressions qu'une âme naïve recueille sans les comprendre, qui s'y endorment et paraissent s'y éteindre, puis, un jour, se réveillent tout à coup, pleines de fraîcheur et d'énergie [1]. » Après avoir fait d'excellentes études aux collèges de Vannes et d'Arras, il fut clerc d'avoué, commença son droit à Paris, partit pour l'Italie et finalement vint se fixer à Montpellier, où il mourut d'une affection de poitrine, le 3 mai 1858.

La maison où il termina ses jours était située près du Peyrou,

1. Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux*, édit. des œuvres du poète, 1860.

« cette promenade si poétique avec ses beaux arbres, ses grands lauriers-roses, sa statue équestre de Louis XIV et son château d'eau entouré d'une colonnade d'où l'on aperçoit, sous un ciel d'une pureté idéale, d'un côté les premiers contreforts des Cévennes, de l'autre les ruines de Maguelonne, au bord de la mer de Provence ». Son corps, ramené dans sa ville natale, y fut inhumé à quelques pas du « Scorf », près d'un chêne et d'une pierre celtique surmontée d'une croix, symboles de son œuvre. Bien qu'il n'ait cessé de voyager, partageant le plus souvent son existence fiévreuse et mélancolique entre Paris et l'Italie, Brizeux se donna tout entier à sa province.

C'est peu après 1831 qu'il se révéla au public. Auparavant, il avait fait jouer, mais sans grand succès, un à-propos en vers pour l'anniversaire de Racine[1]. Un amour de sa première jeunesse, presque de son enfance, lui était revenu au cœur, lui inspirant l'adorable poème de *Marie*[2], tout imprégué des souvenirs de la ferme du Moustoir et des fraîcheurs de sa rivière natale : œuvre unique dans notre littérature et dont l'influence n'a cessé de se faire sentir. Marie, qu'il y chantait, n'était pas, ainsi qu'on le crut tout d'abord, un personnage imaginaire, mais une jeune paysanne qu'il avait connue avant l'âge de quinze ans, au temps des vacances, à Arzannô, près de Quimperlé, en plein pays de Cornouaille. Elle s'appelait « Marianna Pellann » ; ses compagnes l'avaient surnommée « Marie Bitik ». D'une beauté modeste, elle ne parlait que le breton, et quand elle mourut, longtemps après, « riche fermière, bonne épouse et mère honorée », elle n'avait pas lu, dit-on, un seul vers du poème dont elle était l'héroïne inconsciente. Brizeux ne connut pas, par la suite, un succes égal à celui qu'obtint ce premier livre. Il publia encore *Kanaouennou* [Chants] (Paris, Duverger, s. d. [1837], in-12) ; *Paotred Plomeur* [Gas de Plomeur] (Kemper, éti Blot, 1839, in-18) ; *Les Ternaires* [La Fleur d'or] (Paris, Masgana, 1841, in-8°) ; *Télen Arvor* [La Harpe d'Armorique] (Lorient, 1844, in-8°) ; *Furnez Breiz* [La Sagesse de Bretagne] (ibid., in-8°) ; *Les Bretons* (Paris, Masgana, 1845, in-8°) ; *Primel et Nola* (Paris, Garnier fr., 1852, in-16), et enfin *Histoires poétiques* (Paris, Lecou, 1855, in-18) ; *L'Elégie de la Bretagne* (Nantes, impr. Forest, 1857, in-8°); mais ces recueils, où transparaît son unique préoccupation des choses du pays, passèrent presque inaperçus.

Après un séjour dans le Midi, il avait fait paraître une tra-

1. Il fut écrit en collaboration avec Philippe Busoni et représenté sous ce titre : *Racine*, au Théâtre-Français, le 27 septembre 1827.

2. La première édition parut sans nom d'auteur, avec le sous-titre de roman, en septembre 1831 : elle porte la date de 1832 (Paris, Auffray, in-8°). L'ouvrage fut de nombreuses fois réimprimé et subit quelques remaniements. La troisième édition, publiée en 1840, est la meilleure de toutes celles qui furent données jusqu'à ce jour.

duction de Dante (*La Divine Comédie,* Paris, 1841, in-16) et donné avec Auguste Barbier le texte d'un *Voyage en Italie* (1841). Ce dernier, qui l'avait connu en 1828, et qui demeura son ami le plus intime, l'a dépeint exactement, dans ses *Reliquiæ,* « avec sa taille élancée, son teint frais et ses cheveux blonds qui lui donnaient l'air d'un jeune Anglais ». C'est sous cet aspect que l'on aime à se le représenter. Au demeurant, ce fut un triste que la fortune ne favorisa jamais. On prétend qu'il fit le coup de feu, en 1830, avec les libéraux de l'école du *Globe.*

Lamartine, en 1848, avait fait augmenter la pension qu'il touchait des ministères de l'instruction publique et de l'intérieur et qui constituait son unique ressource. Sainte-Beuve, le considérant comme un rival et ne lui pardonnant pas sa prompte notoriété du début, l'accusait de n'aimer « le courtil et le moustoir » qu'en vers ; mais Luzel a raconté qu'il se plaisait parmi les paysans et les fermiers des environs de Scaër, et qu'avant d'entrer dans une métairie il ôtait toujours son chapeau, par respect pour le laboureur. On sait avec quel plaisir il revenait en Bretagne. « Après avoir consacré quelques semaines aux joies de la famille, il se retirait dans un bourg, loin des villes, le plus ordinairement dans une mauvaise auberge, seul gîte qu'il pût se procurer ; qu'importe ? il y trouvait les longues causeries du soir dans la langue du pays, au coin de la vaste cheminée, avec des paysans à qui il chantait ses vers bretons et parm lesquels il a rencontré plus d'une fois des appréciateurs intelligents... Dans le pays de Vannes, comme dans le pays de Tréguier, à Carnac et dans les îles, il allait rassemblant ses meilleurs traits de poésie, dont son œuvre a si bien profité[1]. »

Quelqu'un a noté que ses idylles de *Marie* équivalent à un aveu et nous offrent l'histoire pathétique de son cœur de poète. Brizeux les écrivit, les yeux baignés de larmes, en se remémorant les touchants souvenirs du jeune âge. Qui dira jamais la puissance évocatrice de ses autres œuvres, et en particulier du poème des *Bretons,* admirable épopée où revit tout entière

La terre de granit recouverte de chênes ?

« Les critiques étrangers à la Bretagne, observe un de ses compatriotes, ne peuvent juger à quel point les couleurs en sont justes, les caractères saisis sur le vif... »

Les pièces qui composent le recueil de la *Fleur d'Or* sont élégantes et d'un art raffiné : *Primel et Nola,* gracieux pendant de ses premiers tableaux, les *Histoires poétiques* et la *Poétique nouvelle* abondent en trouvailles et participent d'une noble inspi-

1. Voyez dans la préface aux *Œuvres de Brizeux,* donnée par Saint-René Taillandier, le passage relatif aux souvenirs de Guieyesse.

ration, mais en général sont moins bien venues que *Marie*. Son vers est parfois rude et âpre, comme le sol de sa petite patrie.

« La poésie celtique était laissée au peuple quand Brizeux vint lui rendre faveur auprès des lettrés et suscita une renaissance qui lui donna des droits à l'hommage de ses compatriotes, comme l'éclat qu'il a répandu sur la poésie bretonne en langue française... Bien qu'il pense en français plus qu'en breton et que ses œuvres celtiques, qui ont pour titre *Télen Arvor* (La Harpe d'Armorique), ne valent pas ses autres compositions, Brizeux n'en fut pas moins un initiateur. » C'est ce qu'a fait ressortir M. Jules Rousse dans son étude sur la *Poésie bretonne au dix-neuvième siècle,* à laquelle nous devons beaucoup. Quelques-unes des pièces en dialecte qu'a signées notre poète sont devenues populaires, surtout le bardit *Où zô bepred Bretoned,* composé sur l'air national de la chanson *Ann hani gozi,* qu'on entend chanter dans tous les bourgs dès qu'on met le pied en Basse Bretagne. Il en est de même de la guerz des *Conscrits de Plomeur,* dont l'origine rappelle, dit-on, l'histoire des assiégés de Saragosse célébrant leurs funérailles avant de s'ensevelir sous les ruines de leur ville.

Les *Œuvres complètes* de Brizeux ont été publiées en 1860 et en 1874. Une dernière édition, s. d., en 4 vol. petit in-12, fait partie de la collection Lemerre.

Bibliographie. — Sainte-Beuve, *Portraits contemp.*, I, II, III ; *Nouveaux Lundis*, II. — La Villemarqué, *Brizeux;* Le Correspondant, 25 avril 1852. — Gustave Planche, *Etudes littéraires,* 1855. — Saint-René Taillandier, *Notice* publiée en tête de l'édit. du poète, en 1860. — E. Augier, *Brizeux et Mistral,* Brest, imprim. de l'Océan, 1888, in-8°. — Hippolyte Lucas, *Portr. et Souvenirs litt.,* Paris, Plon, 1890, in-18. — Victor Pavie, *Œuvres choisies,* I, Paris, Perrin, 1887, in-18. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle,* Paris, Lethielleux, 1895, in-18. — E. Renan, *Feuilles détachées,* faisant suite aux *Souvenirs d'enfance* (2e édit.), Paris, Calmann-Lévy, 1872, in-8°. — J.-M. Luzel, *Deux bardes bretons,* etc., Quimperlé, 1889, in-8°. — Abbé Lecigne, *Brizeux, sa Vie et ses Œuvres, d'après des documents inédits,* Paris, Poussielgue, 1898, in-8°. — P. Bossard, *Brizeux à Montpellier,* Vannes, Lafolye, 1903, in-8°. — L. Tiercelin, *Bretons de lettres,* Paris, Champion, 1903, in-18. — Maurice Souriau, *Les Cahiers d'écolier de Brizeux ;* Revue latine, 1903, p. 743-765, etc.

MARIE

FRAGMENTS

O maison du Moustoir! combien de fois la nuit,
Ou lorsque sur le port j'erre parmi le bruit,
Tu m'apparais! Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon en des mers de feuillage,
Une grêle fumée au dessus, dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre, assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre!
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleurs où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux; et les meules de foin,
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme,
Pêle-mêle, bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnais Marie

Et, sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous! »



Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants; et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants;
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu! comme elle tremble! oh! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! Dans ma quinzième année,

Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir les souvenirs d'enfants,
Et d'autres jours viendront, et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours !



Du bois de Ker-Mélô jusqu'au moulin du Teir,
J'ai passé tout le jour sur le bord de la mer,
Respirant sous les pins leur odeur de résine,
Poussant devant mes pieds leur feuille lisse et fine,
Et d'instants en instants, par-dessus Saint-Michel,
Lorsque éclatait le bruit de la barre d'Enn-Tell,
M'arrêtant pour entendre : au milieu des bruyères,
Carnac m'apparaissait avec toutes ses pierres,
Et parmi les men-hir erraient comme autrefois
Les vieux guerriers des clans, leurs prêtres et leurs rois.
Puis, je marchais encore au hasard et sans règle.
C'est ainsi que, faisant le tour d'un champ de seigle,
Je trouvai deux enfants couchés au pied d'un houx,
Deux enfants qui jouaient, sur le sable, aux cailloux ;
Et soudain, dans mon cœur cette vie innocente,
Qu'une image bien chère à mes yeux représente,
O Maï ! si fortement s'est mise à revenir,
Qu'il m'a fallu chanter encor ce souvenir.
Dans ce sombre Paris, toi que j'ai tant rêvée,
Vois ! comme en nos vallons mon cœur t'a retrouvée !
A l'âge qui pour moi fut si plein de douceurs,
J'avais pour être aimé trois cousines (trois sœurs) ;
Elles venaient souvent me voir au presbytère ;
Le nom qu'elles portaient alors, je dois le taire :
Toutes trois aujourd'hui marchent le front voilé,
Une près de Morlaix et deux à Kemperlé ;
Mais je sais qu'en leur cloître elles me sont fidèles,
Elles ont prié Dieu pour moi qui parle d'elles.

Chez mon ancien curé, l'été, d'un lieu voisin
Elles venaient donc voir l'écolier leur cousin,
Prenaient, en me parlant, un langage de mères ;
Ou bien, selon leur âge et le mien, moins sévères, .

S'informaient de Marie, objet de mes amours,
Et si, pour l'embrasser, je la suivais toujours;
Et comme ma rougeur montrait assez ma flamme,
Ces sœurs, qui sans pitié jouaient avec mon âme,
Curieuses aussi, résolurent de voir
Celle qui me tenait si jeune en son pouvoir.

A l'heure de midi, lorsque de leur village
Les enfants accouraient au bourg, selon l'usage,
Les voilà de s'asseoir, en riant, toutes trois,
Devant le cimetière, au-dessous de la croix;
Et quand au catéchisme arrivait une fille,
Rouge sous la chaleur et qui semblait gentille,
Comme il en venait tant de Ker-barz, Ker-halvé,
Et par tous les sentiers qui vont à Ti-névé,
Elles barraient sa route, et par plaisanterie
Disaient en soulevant sa coiffe : « Es-tu Marie? »
Or, celle-ci passait avec Joseph Daniel;
Elle entendit son nom, et vite, grâce au ciel!
Se sauvait, quand Daniel, comme une biche fauve,
La poursuivit, criant : « Voici Mai qui se sauve! »
Et, sautant par-dessus les tombes et leurs morts,
Au détour du clocher la prit à bras le corps.
Elle se débattait, se cachait la figure;
Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure;
Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir
Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.

L'ÉLÉGIE DE LE BRAZ

Si vous laissez encor les beaux genêts fleuris
Et les champs de blé noir pour aller à Paris,
Quand vous aurez tout vu dans cette grande ville,
Combien elle est superbe et combien elle est vile,
Regrettant le pays, informez-vous alors
Où du pauvre Le Brâz on a jeté le corps.
(Son nom serait Ar-Brâz[1], mais nous, lâches et traîtres,
Nous avons oublié les noms de nos ancêtres.)
Et puis devant ce corps brûlé par le charbon

1. *Le Grand.*

Songez comme il mourut, lui, simple, honnête et bon.
C'est qu'il avait aussi quitté son coin de terre,
Sur le bord du chemin sa maison solitaire,
Le pré de Ker-végan, Ar-Ros, sombres coteaux :
Là, rencontrant la mer, le Scorf brise ses flots;
Dans le fond, le moulin fait mugir son écluse,
Et dès que le meunier enfle sa cornemuse,
Au tomber de la nuit, les Esprits des talus,
Les noirs Corriganed, dansent sur le palus.

— Je dirai : Si la mort, dans la ville muette
Et les tristes faubourgs, passe sur sa charrette,
Prenez entre vos mains un des pans du linceul,
Car le malheur de tous est le malheur d'un seul.
Mais, ô bardes pieux ! vous qui parmi la mousse
Retrouverez un jour la harpe antique et douce,
Et dont le lai savant répétera dans l'air
Les soupirs de la lande et les cris de la mer,
Quand, avec ses faubourgs, la ville est ivre et folle,
Criez qu'un malheureux en secret se désole;
Si vos cœurs sont souffrants, vous-mêmes plaignez-vous,
Car le malheur d'un seul est le malheur de tous.
Chantres de mon pays, plaignez celui qui souffre!
Paris roula Le Brâz bien longtemps dans son gouffre;
Un ami le suivait durant ces jours hideux :
Tous deux, pour en finir, s'étouffèrent tous deux.

Non, ce n'est pas ainsi que l'on meurt en Bretagne!
La vie a tout son cours; ou, si le froid vous gagne,
Comme une jeune plante encor loin de juillet,
Celle qui vous nourrit autrefois de son lait
S'assied à votre lit; pleurant sur son ouvrage,
De la voix cependant elle vous encourage;
Et lorsque enfin le corps reste seul sur le lit,
De ses tremblantes mains elle l'ensevelit;
La foule, vers le soir, l'emporte et l'accompagne
Jusques au cimetière ouvert dans la campagne. —
Si Le Brâz eût aimé le pré de Ker-végan,
Les taillis d'alentour, le Scorf et son étang,
Il chanterait encor sur le Ros; ou sa mère,
Mourant, l'aurait soigné comme depuis son frère.
Son corps reposerait dans le bourg de Kéven,

Près du mur de l'église et sous un tertre fin;
Les parents y viendraient prier avant la messe ;
Tous les petits enfants y lutteraient sans cesse;
Étendu dans sa fosse, il entendrait leur bruit,
Et les Corriganed y danseraient la nuit.

Oh! ne quittez jamais le seuil de votre porte!
Mourez dans la maison où votre mère est morte!
Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté.

(*Marie.*)

LA CHANSON DE LOÏC

Dès que la grive est éveillée,
Sur cette lande encore mouillée
Je viens m'asseoir
Jusques au soir;
Grand'mère, de qui je me cache,
Dit : « Loïc aime trop sa vache. »
Oh! nenni da!
Mais j'aime la petite Anna.

A son tour, Anna, ma compagne,
Conduit derrière la montagne,
Près des sureaux,
Ses noirs chevreaux;
Si la montagne, où je m'égare,
Ainsi qu'un grand mur nous sépare,
Sa douce voix,
Sa voix m'appelle au fond du bois.

Oh! sur un air plaintif et tendre,
Qu'il est doux au loin de s'entendre,
Sans même avoir
L'heur de se voir!
De la montagne à la vallée
La voix, par la voix appelée,
Semble un soupir
Mêlé d'ennui et de plaisir.

Oui, retenez bien votre haleine,
Brise étourdie, ou dans la plaine,

Parmi les blés,
Courez, volez!
Ah! la méchante est la plus forte,
Et dans les rochers elle emporte
La douce voix
Qui m'appelait au fond du bois.

Encore! encore! Anna, ma belle!
Anna, c'est Loïc qui t'appelle!
Encore un son
De ta chanson!
La chanson que chantent tes lèvres,
Lorsque pour amuser tes chèvres,
Petite Anna,
Tu danses ton gai ta-ra-la!

Oh! te souvient-il de l'yeuse
Où tu montas, fille peureuse,
Quand tout à coup
Parut le loup?
Sur l'yeuse encor, ma mignonne,
Que parmi les oiseaux résonne
Ta douce voix,
Ta voix qui chante au fond du bois!

Mais quelle est derrière la branche
Cette fumée errante et blanche
Qui lentement
Vers moi descend?
Hélas! cette blanche fumée,
C'est l'adieu de ma bien-aimée,
L'adieu d'amour,
Qui s'élève à la fin du jour.

Adieu donc! — Contre un vent farouche
Au travers de mes doigts ma bouche
Dans ce ravin
L'appelle en vain;
Déjà la nuit vient sur la lande;
Rentrons au bourg, vache gourmande!
O gui-lan-la!
Adieu donc, ma petite Anna!

(*Marie.*)

LE CHANT DU CHÊNE

De feuilles et de glands les branches sont couvertes.
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois!
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres;
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en planant sécher leurs ailes blanches,
Et les joyeux lutins autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge,
Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de sève et de vigueur tous deux.

J'ai vu, près de l'Izôl, un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si la foudre abattait ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers; puis, venez, matelots!
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue!
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue;
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tête un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer;
Il chantait son pays et le faisait aimer. »

(*La Fleur d'or.*)

ÉVARISTE BOULAY-PATY

(1804-1864)

Petit-fils de Cyprien Halgan, sénéchal de Donges, et neveu de l'amiral du même nom, Félix-Cyprien-Evariste Boulay-Paty naquit au bourg de Donges, sur les bords de la basse Loire, le 19 octobre 1804. Son père, Sébastien, savant jurisconsulte, s'était rendu célèbre en résistant au fameux Carrier et en siégeant au conseil des Cinq-Cents. Il passa ses premières années au pays natal, se fit inscrire au barreau de Rennes, puis, ayant contracté une liaison amoureuse dans cette ville, dut se rendre, sur les instances de sa famille, à Paris, en 1829. En 1834, il publia une sorte d'autobiographie romantique, *Elie Mariaker* (Paris, Henri Dupuy, in-8°), où il se plut tout à la fois à poétiser ses premières amours et à retracer les souvenirs de son enfance. Auparavant, Casimir Delavigne et Dupin l'avaient présenté au duc d'Orléans, qui se l'attacha et en fit, par la suite, son bibliothécaire. Auteur dramatique et poète, il présenta à l'Odéon, avec Hippolyte Lucas, un drame, *Le Corsaire,* imité de Byron, qui ne fut point joué, et donna deux recueils de poèmes : *Odes* (Paris, W. Coquebert, 1844, in-8°) et *Sonnets de la vie humaine* (Paris, Féret, 1851, et F. Didot, 1852, in-8°), dont on a sensiblement exagéré le mérite. Il mourut isolé à Paris, le 12 juin 1864. Un an après sa mort, son parent et ami Eugène Lambert rassembla ses œuvres inédites et les fit paraître sous ce titre : *Poésies de la dernière saison* (Paris, Ambr. Bray, s. d. [1865], in-12). On lui doit encore quelques pièces détachées, entre autres une *Ode sur l'arc de triomphe de l'Etoile* (Paris, F. Didot, 1837, in-4°), qui fut couronnée par l'Académie française et lui valut une heure de notoriété.

Sainte-Beuve a dit de cet auteur : « Boulay-Paty était un vrai poète, c'est-à-dire qu'il était cela et pas autre chose ; il avait le feu sacré, la religion des maîtres, le culte de la forme ; il a fait de charmants sonnets, dont je comparais quelques-uns à des salières ciselées d'un art précieux ; mais les salières n'étaient pas toujours remplies ; il avait plus de sentiment que d'idées. Il appartenait, par bien des côtés, à l'ancienne école poétique, en même temps qu'il avait un pied dans la nouvelle. Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelait *Evariste :* il tenait de Parny plus que d'Alfred de Musset... »

Evariste Boulay-Paty, ajouterons-nous, fut un écrivain inégal et dépourvu d'esprit critique; aussi n'a-t-il mérité ni les éloges excessifs que lui ont décernés quelques-uns de ses admirateurs, ni l'oubli dans lequel on le tient. Peut-être fera-t-on un jour une place équitable à ce peintre pittoresque de la vie rustique, en Bretagne, au début du XIXe siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, t. X, etc. — Dominique Caillé, *Un Romantique de la première heure, Ev. Boulay-Paty, son Journal intime et sa Correspondance, 1829-1831;* Paris, G. Ficker, 1907, in-8°; *La Poésie a Nantes, sous le second empire;* Tours, Bousrez, 1905, in-8°. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

ÉLÉGIE

... Oh! qui me rendra donc mon pays adoré!
Comme je le regrette! Oh! j'ai le cœur navré!...
Je revois les lieux chers de mon pays, la côte,
Où j'allais, livre en main, pêcher, à la mer haute,
La chevrette de Loire en mon grand carrelet;
Où la seine attirait la sole et le mulet;
Où, quand venait le froid, sur les vases polies,
A mer basse, j'allais tendre ma ligne aux plies.
Je revois les bourlans où la fleur jaune était,
Où, leste et vif, gaiement le roitelet sautait;
Les fossés de gazons où la rosée en perles
S'égrenait sous les pieds; la vigne où les beaux merles
Sifflaient sous les osiers; le vivier recouvert
De lentilles formant son joli manteau vert;
Le jardin du verger, que tapissait la fraise;
La prée où l'on dansait aux doux sons de la vèse,
Ou bien aux anciens chants des rondes du pays;
Et les toits de roseaux qu'ont les maisons; et puis
Notre banc du portail d'où j'aimais sur la lame
A voir passer les *blins* à la voile, à la rame,
D'où j'entendais sonner par le sableux sentier
La cloche des mulets du joyeux paludier,
Par son bruit en septembre annonçant la sardine,
Qui gonflait sur le gril et qu'on mangeait divine.
Je vois nos paysans, aux cheveux plats et longs,

Aux grands chapeaux tombants, aux larges pantalons;
Leurs filles aux yeux noirs, brunes, en coiffe blanche,
Le matin à la messe arrivant le dimanche;
Les douaniers en vert; et les jeunes marins
Avec leurs gilets bleus, avec leurs souliers fins.
Je revois le chemin qui mène aux *métairies*,
La vieille épine blanche aux branches si fleuries!

Oh! l'heureux temps passé! pourquoi fut-il si court?
Qu'il était solitaire et calme, mon vieux bourg!
Comme il surgissait bien de la Loire profonde!..,
Puis mon père l'aimait par-dessus tout au monde.
C'était là son regret, son vœu pendant dix mois;
Il y rêvait sans cesse, il en parlait cent fois
Dans la journée; et quand approchait la vacance,
Il en était joyeux trois semaines d'avance;
Lorsque arrivait enfin le jour si désiré,
Depuis longtemps déjà tout était préparé,
Et de bien grand matin nous montions en voiture;
Quel bonheur il avait, quand, comme une ceinture,
Le soir du second jour, du revers du coteau
Il voyait au lointain onduler la belle eau,
Poindre en l'air le clocher qu'un vent éternel penche,
Et tout au bout du bourg grandir sa maison blanche!
Pauvre père! c'est lui qui planta les sapins,
Les saules, les cyprès, les mélèzes, les pins,
Pour garder le pignon des vents brûlants d'orage;
C'est lui qui, pour moi seul chérissant son ouvrage,
Entoura le jardin de grands murs, d'espaliers,
Et qui mit dans le haut le rang de peupliers;
C'est lui qui fit planter la solitaire allée
Des tilleuls, où si douce est la nuit étoilée;
C'est lui qui m'enferma de fleurs les six ormeaux
Où je venais rêver des vers sous les rameaux!
Pauve père! C'est là qu'un jour, jour que je pleure.
Au mois de juin, à l'aube et vers la troisième heure,
Il rendit sa belle âme, en repliant sa main
Jusqu'à son cœur, cherchant à m'y presser en vain!
Pauvre père! c'est là que dans le cimetière
De l'église rustique il repose en sa bière.
Le sol de son pays à ses os n'est pas lourd...

Oh ! je t'aime ! oh ! oui, va, je t'aime, mon vieux bourg !
Et voilà cependant, voilà bien des automnes
Que je n'ai vu tomber sur moi les feuilles jaunes
De tes arbres aimés, et sur son noir rocher
Trembler au vent du sud ton antique clocher !
Pardon, ô mon pays ! une femme adorée
(Son repos le commande, et c'est chose sacrée),
Pour elle et son enfant, pour mes parens chéris,
Veut que loin de ton ciel je vive en ce Paris ;
En ce Paris, égout plein de bruit et de fange,
Où contre de l'argent l'honneur vite s'échange,
Où tous dédaignent l'âme et font fête à l'esprit,
Où, lâcheté du cœur, l'on oublie et l'on rit ;
En ce Paris sans mer, sans vent et sans campagne,
Et qui ne te vaut pas, mon vieux bourg de Bretagne !

(*Elie Mariaker*, 1834.)

SAINT-MALO

Saint-Malo, que crains-tu des cités maritimes ?
Pas même Brest avec ses vastes arsenaux.
Sous ton dais de brouillards, le front ceint de créneaux,
Le pied sur l'Océan, tu règnes, et les eaux
Courbent autour de toi leurs écumantes cimes !
A peine adolescents, tous tes fils sont marins ;
Vrais alcyons des mers, le long de ton rivage
Ils ont leurs nids bâtis en face de l'orage,
Et, de l'aile bientôt rasant le flot sauvage,
Ils partent, que les cieux soient sombres ou sereins !

Tes enfants t'ont laissé des noms dont tu fais gloire ;
Cartier, qui le premier dans sa route aborda
Au rivage inconnu du lointain Canada ;
Duguay-Trouin, que rien jamais n'intimida ;
Et Surcouf, ce corsaire à l'étonnante histoire !
Toi, pour qui toute escadre aurait de vains défis,
Toi, qui sous les efforts des saisons mutinées
Ne sens en toi, devant les vagues obstinées,
Trembler que sur ton front tes hautes cheminées,
Tes flancs étaient bien faits pour avoir de tels fils !
Les tourmentes d'hiver te font des jours de fête.

Quand ta masse combat l'ouragan irrité,
C'est alors qu'il faut voir ton horrible beauté!
Athlète aux larges reins, sombre et plein de fierté,
Tu restes là debout, seul avec la tempête.
Vous ne pouvez vous vaincre en ce puissant effort,
Et vous semblez tous deux, quand la mer devient basse,
Arrêtant un moment la lutte qui vous lasse,
Vous éloigner un peu pour prendre de l'espace
Et pour voir de nouveau qui sera le plus fort!

Sur tes rochers où fond l'onde tumultueuse,
Parmi les blancs esquifs sous tes murs balancés,
Et derrière ces forts, de canon hérissés,
Qui sont au sein des eaux tes gardes avancés,
Tu te montres de loin haute et majestueuse!
Ton aspect fait plaisir à l'œil des matelots.
Comme un vaisseau géant qui dans l'orage échoue,
De tes vastes remparts que la vague secoue,
Tu sembles, comme avec le tranchant d'une proue,
Battre la grande mer pour te remettre à flots.

O cité merveilleuse, ô beauté de nos grèves,
Quand la lune est cernée et pâle en se levant,
A te voir immobile au bord du flot mouvant,
Sous ton voile de brume où murmure le vent,
Indécise et muette, on dirait que tu rêves;
La terre avec amour semble te retenir,
Et l'Océan jaloux, en frémissant d'ivresse,
Avec ses bras fougueux t'environne, te presse,
Et voudrait, en soupirs t'exprimant sa tendresse,
Dans son lit orageux te forcer à venir.

Peut-être quelque jour tu briseras ta chaine,
Et, te laissant aller à ses bras caressants,
Tu redeviendras île; et, dans leurs vœux pressants,
Tes filles au teint brun, aux yeux noirs ravissants,
Pleureront leurs amants de la rive prochaine;
Leurs amants qui, le jour, n'attendront que le soir,
Qui, Léandres nouveaux, sur les vagues amères
Iront chercher l'objet de leurs douces chimères,
Et qui rendront les nuits bien tristes à leurs mères,
Quand le vent soufflera plus fort sous le ciel noir.

(*Odes*, 1844.)

ÉMILE SOUVESTRE

(1806-1854)

Il naquit à Morlaix le 15 avril 1806, d'un père ingénieur des ponts et chaussées. Successivement commis chez le libraire Mellinet, de Nantes, maître de pension dans cette même ville, professeur à Brest, à Mulhouse et à l'Ecole d'administration de Paris, où il s'était fixé en 1836, Emile Souvestre tira d'une plume facile, un peu négligée, ses meilleures ressources, afin de soutenir les siens. Il écrivit dans des revues de Bretagne, prit la rédaction d'un journal de Brest, *Le Finistère*, et collabora au *Magasin pittoresque*. Sa production est considérable, quand on songe qu'il mourut à quarante-huit ans (Montmorency, 8 juillet 1854). Il a aimé son pays natal avec passion et s'est, toute sa vie, appliqué à le faire connaître. Avec des livres comme : *Les Derniers Bretons* (Paris, Charpentier, 1835-1837, et Calmann-Lévy, 1854, 4 vol. in-12), *Le Foyer breton* (Paris, W. Coquebert, 1844, et Calmann-Lévy, 1853, in-12), *En Bretagne* (Paris, Calmann-Lévy, 1867, in-12), il a contribué plus qu'aucun autre, sauf Brizeux, à vulgariser la littérature et les coutumes du pays celtique. Comme poète, il n'a laissé que deux petits volumes imprimés à Nantes : *Trois Femmes poètes inconnues* (Mellinet-Malassis, 1829, in-12) et *Rêves poétiques* (Mellinet, 1830, in-12). Ses vers sont faibles, mais ils ont de la grâce et de la douceur.

BIBLIOGRAPHIE. — Vinet, *Etudes sur la littérature franç.*, III, 1851, in-12. — Charton, *Etude sur E. Souvestre*, Magasin pittoresque, 1854, p. 401. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle*, Paris, Lethielleux, 1895, in-18, — Le Goffic, *L'Ame bretonne*, Paris, Champion, 1901, in-18.

BALLADE

SUR UN THÈME POPULAIRE[1]

Filons malgré la nuit, filons :
Sire Bertrand[2] est dans les chaînes,

1. Cette ballade est extraite du poème *Duguesclin en Bretagne*
2. On sait que Bertrand Duguesclin était prisonnier en Espagn[e]
du prince de Galles.

Il faut le prix de trois rançons
Pour le ramener dans nos plaines :
Fuseaux, tournez un mois entier
Pour racheter le prisonnier.

Dans un pays maudit du ciel,
Et loin de l'air de sa montagne,
Que son sort doit être cruel!
Comment vivre ailleurs qu'en Bretagne?
Fuseaux, tournez un mois entier
Pour racheter le prisonnier.

Hélas! partout dans nos hameaux
On voit des armes étrangères,
L'Anglais enlève nos troupeaux
Et brûle nos pauvres chaumières,
Et, tristes, nous allons prier
Pour le retour du prisonnier.

Tremblez, vous qui causez nos maux,
Et riez de notre espérance;
Comme le fil sur nos fuseaux,
Sur vous s'amasse la vengeance.
Tremblez, avant un mois entier,
Vous reverrez le prisonnier

(*Rêves poétiques,* 1830.)

ÉDOUARD TURQUETY

(1807-1867)

Edouard-Marie-Louis-Casimir Turquety était fils d'un notaire de Rennes. Il naquit dans cette ville le 21 mai 1807, du mariage de Pierre-Marie-Gabriel Turquety et de Renée-Anne Couapel. Il fit son droit, mais, avant d'être reçu avocat, il débuta dans les lettres en insérant quelques poésies au *Lycée armoricain*. Par la suite, il se lia avec Emile Souvestre et les poètes les plus notoires de sa génération. Admirateur de Chateaubriand et disciple de Lamartine, il a joui d'une réelle popularité depuis 1833, date de publication de son premier volume, *Amour et Foi* (Paris, Delaunay, in-8°), jusqu'en 1850. L'oubli s'est fait ensuite autour de son nom, et quand il mourut, à Passy, d'une maladie de langueur, provoquée par l'abus des narcotiques (18 novembre 1867), il n'était plus guère connu que de quelques lettrés et des survivants de la dernière école poétique.

Chrétien et romantique, Turquety rêva toute sa vie de ramener la poésie au catholicisme, dont il a fait son unique source d'inspiration. Il a parfois de l'ampleur et de l'élévation, mais le plus souvent son vers, dépourvu de force et d'originalité, se traîne, languit et tombe dans le médiocre. La mélancolie et la tendresse ne font pas oublier chez cet écrivain l'indigence de la pensée.

On a de Turquety divers recueils : *Esquisses poétiques*, Paris, Delangle, 1829, in-16; *Poésies catholiques*, Paris, Delaunay, 1836, in-12; *Hymnes sacrées*, Paris, Debécourt, 1839, in-8°; *Primavera*, Paris, Chamerot, 1840, in-8°; *Fleurs à Marie*, Paris, Sagnier et Bray, 1845, in-12; *Poésies complètes*, Paris, Sagnier et Bray, 1845, in-18; *Poésies religieuses;* Paris, Bray, 1858, in-18; *Un Acte de foi*, Paris, Bray, 1869, in-18, et un poème en cinq chants, *Les Représentants en déroute, ou le 2 décembre*, Paris, Ledoyen, 1852, in-18.

Edouard Turquety a collaboré à la *Gazette de France*. C'était, de plus, un bibliophile distingué.

Bibliographie. — Frédéric Saulnier, *Edouard Turquety, étude biograph.;* Paris, J. Gervais, et Nantes, E. Grimaud, 1885, in-18,

— J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

UNE IDÉE SOMBRE

Quand je reviens joyeux dans ma belle Bretagne,
Au sortir de Paris, de ce triste Paris
Où l'on ne voit ni mer, ni forêts, ni montagne,
Où l'on traîne des jours ennuyés et flétris;
Quand j'ai passé le seuil, quand j'ai franchi l'entrée
De la noire maison gothique et retirée,
Et qu'un instant après je tombe dans les bras
De mes deux bien-aimés qui ne m'attendaient pas,
Oh! de quelque bonheur que mon âme soit pleine,
Dans ces rares moments d'ivresse surhumaine,
Quel que soit mon transport, un indicible ennui
S'éveille à l'heure même et se mêle avec lui.
J'aperçois, et c'est là ce qui me désespère,
Quelques rides de plus sur le front de mon père,
Ma mère aussi, ma mère attriste mon regard :
Ses cheveux sont encor plus blancs qu'à mon départ,
Et des larmes d'effroi roulent sous mes paupières :
O mon Dieu! gardez-moi ces deux âmes si chères!
Gardez mon doux trésor, il est là tout entier;
S'il vous faut l'un des trois, prenez-moi le premier.
Prenez-moi; que ferais-je, hélas! dans ce vain monde,
Sevré des tendres soins dont leur amour m'inonde?
Je ne demande rien, ni gloire ni bonheur,
Mais leur vie est ma vie, il me la faut, Seigneur!

(*Primavera,* 1841.)

HIPPOLYTE LUCAS

(1807-1878)

Julien-Joseph-Hippolyte Lucas naquit à Rennes le 20 décembre 1807, et mourut à Paris le 14 novembre 1878, bibliothécaire à l'Arsenal, après une carrière des mieux remplies. Poète, romancier, critique et auteur dramatique fécond, Hippolyte Lucas a laissé le souvenir d'un homme affable, ami obligeant et sincère, et d'un écrivain au talent souple et séduisant. Fils d'un avoué, il détestait la chicane, et, à peine licencié en droit, il se lança dans le journalisme parisien. Les littératures étrangères lui étant familières, il en a fait d'heureuses imitations. On lui doit sur son pays bon nombre de pages charmantes, dont quelques-unes appartiennent à ses recueils de poèmes, et en particulier aux *Heures d'amour,* qu'il fit tout d'abord paraître sous ce titre : *Le Cœur et le Monde*, esquisses, Paris, Moutardier, 1834, in-12. Quelques années après sa mort, son fils, M. Léo Lucas, a donné, sous son nom, une série de *Portraits et Souvenirs littéraires*, « avec des lettres inédites d'écrivains contemporains », Paris, Plon, s. d., in-18, qui nous renseignent sur les relations de choix qu'il entretint au cours de sa longue carrière. Nous apprenons ainsi qu'il eut de l'amitié pour Evariste Boulay-Paty, Gérard de Nerval, Brizeux et Charles Lasailly; qu'il connut Mlle Mars et Rossini et s'honora de goûter l'intimité de Victor Hugo.

On nous dispensera de donner ici une liste de ses ouvrages, la bibliographie en ayant été dressée récemment.

M. Léo Lucas, dont le zèle filial n'a cessé de s'exercer bien à propos sur cet écrivain, a donné de curieuses pages qui nous le font connaître et aimer. Nous en détachons les lignes suivantes :

« Breton dans l'âme, mais affiné par le long séjour de Paris, Hippolyte Lucas avait, comme son compatriote et ami Auguste Brizeux, conservé dans les yeux et dans le cœur un coin du ciel de son pays natal, qui lui fournit quelques-unes de ses meilleures inspirations. Il aimait à y passer plusieurs mois, chaque année, avec sa famille, dans une petite villa, qui lui rappelait ses premiers souvenirs d'enfance. « Cette maison, il l'a chantée dans une pièce de vers intitulée *Ma Retraite,* qui figure dans ses dernières poésies...

Il existe cinq réimpressions des poésies originales d'Hippolyte Lucas, savoir : *Heures d'amour,* Paris, Lavigne, 1844, in-32 ; la même édition, augmentée de poésies diverses ; Paris, Alvarès,

1857, in-18; *Heures d'amour*, 4e édit., Paris, J. Gay, 1864, in-32; *Poésies d'Hippolyte Lucas, Heures d'amour*, 5e édit., et *Poésies inédites*, Paris, Librairie des bibliophiles, 1871, in-18; *Choix de poésies d'Hippolyte Lucas, suivi de nouvelles en prose*, Paris, Lemerre, 1898, in-18.

BIBLIOGRAPHIE. — Hippolyte Lucas, *Portraits et souvenirs littéraires;* Paris, Plon, s. d., in-18. — Oliv. de Gourcuff, *Gens de Bretagne;* Paris, Lechevallier, 1900, in-8°. — Léo Lucas, *Notice littéraire et bibliographie* publiées en tête du *Choix de poésies*, etc.; Paris, Lemerre, 1898, in-18; *Opinion de la critique sur les poésies d'H. Lucas;* Rennes, impr. Fr. Simon, 1899, in-12.

MA RETRAITE[1]

Je sais une rivière,
La Vilaine est son nom,
Cependant la lumière
Y glisse un pur rayon.

Dans son eau se reflète
Le svelte peuplier;
Sur sa rive discrète,
Roucoule le ramier.

Non loin la maisonnette,
Le jardin potager,
L'allée étroite et nette,
Le tout petit verger;

Le parterre où l'abeille
Aime à poser son vol;
Lis blanc, rose vermeille,
Et buis vert près du sol;

Au bord de la fenêtre,
Le rouge cerisier,
Qu'attaque, aux yeux du maître,
Le moineau familier.

La charmille où l'on goûte
Le bienveillant sommeil,
Sans que l'on y redoute
La pluie ou le soleil;

1. Le Temple du Cerisier, près Rennes.

L'espalier où la pêche,
Exposée au midi,
Se conserve si fraîche
Sur le mur attiédi;

Le noyer dont Ovide
Parle, et que le passant
Frappe, toujours avide,
Du silex impuissant.

A deux pas la châtaigne
Qu'Horace aussi cueillait,
Et que nul ne dédaigne,
Mêlée avec le lait.

Vers le soir taciturne,
Le tic tac du moulin,
Ou la chanson nocturne
Des fileuses de lin.

L'écho que l'on réveille,
Ce poète endormi,
Qui renvoie à l'oreille
La rime au son ami.

Le village où ma mère,
Fidèle au chaume obscur,
A toute peine amère
Portait un baume sûr.

C'est là que, loin du monde,
Sans craindre de vieillir,
Dans une paix profonde,
J'aime à me recueillir.

Aucun bruit de la ville,
Bruit stérile toujours!
Sous une ombre tranquille
Laissant dormir mes jours,

J'écoute, solitaire,
Un bruit plus solennel,
Celui que fait la terre
Sur son axe éternel.

(*Dernières Poésies.*)

ÉLISA MERCŒUR

(1809-1835)

« Type douloureux de ces muses précoces trop vite encouragées pour être oubliées plus vite encore », Elisa Mercœur naquit à Nantes le 24 juin 1809. Elle dut son nom à la rue où elle vit le jour. Abandonnée par son père dès le berceau, elle reçut néanmoins l'éducation de la bourgeoisie, et marqua un goût très vif pour les lettres en débutant au *Lycée armoricain*. Ses premiers vers datent de sa seizième année. Ils furent recueillis et publiés à Nantes par l'éditeur Mellinet-Malassis, en 1827. Le succès en fut si grand que Crapelet en donna une nouvelle édition en 1829 [1], et que Chateaubriand n'hésita pas à faire un chaleureux éloge du nouvel auteur. Avide de gloire, Elisa Mercœur vint à Paris et obtint du roi Charles X, par l'entremise de M. de Martignac, une pension de 1,200 livres. Elle connut une heure de notoriété, mais éprouva par la suite les disgrâces de la fortune. La perte de ses illusions fut la cause de sa fin prématurée. La révolution de 1830, en ruinant un parti dévoué aux Bourbons, renversa les espérances de la Muse. Les ministres de Louis-Philippe n'eurent pas honte de supprimer sa pension. Les vers ne se vendant plus, elle se mit, pour vivre, à donner des leçons aux enfants de son quartier. Epuisée par une maladie de langueur et par la misère, elle s'éteignit le 7 janvier 1835, à vingt-six ans. On a dit que sa mort fut hâtée par le refus qu'essuya, du sieur Taylor, directeur de la Comédie française, sa tragédie *Boabild*. Chateaubriand parut en tête des rares amis qui suivirent son cercueil. Une telle fin provoquée par des circonstances touchantes, la jeunesse, la beauté de cette « poétesse grecque », la grâce attendrissante de ses vers, créèrent dans le public un mouvement d'émotion. Pendant longtemps, de pieux admirateurs s'en allèrent pèleriner vers son tombeau, au cimetière du Père-Lachaise. Là, sur une pierre rongée par l'humidité, on pouvait encore, ces dernières années, lire, avec son nom, quelques-unes des stances qu'elle laissa pour réagir contre l'indifférence des générations. Ses œuvres, réunies pieusement par les soins de sa mère, ont fait l'objet d'une édition définitive, publiée en 1843, avec un beau portrait

1. *Poésies de Elisa Mercœur (de Nantes), sec. édit. augm. de pièces nouvelles*, Paris, Crapelet, 1829, in-12. C'est un livre rare.

de Devéria : *Œuvres complètes d'Elisa Mercœur, de Nantes,* etc. ; Paris, chez Mme Vve Mercœur, rue de Sèvres 120 (3 vol. in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — Jules Claretie, *Elisa Mercœur, H. de la Morvonnais,* etc.; Paris, Bachelin-Deflorenne, 1864, in-12. — G. Viau et Dominique Caillé, *Elisa Mercœur,* Paris, impr. V.-A. Cresson, 1889, in-8°.

A M. DE CHATEAUBRIAND

Foyer secret du cœur, invisible pensée,
Au douteux avenir livre mes premiers chants.
Que ta voix est tremblante ! Ose donc, insensée :
L'oreille qui s'incline entendra tes accents.
Mais l'aurore au midi ne saurait être égale;
Le ciel n'est embrasé qu'à l'exil du printemps :
Mon âme, de tes feux comble cet intervalle;
Vieillis-moi, s'il se peut, et dérobe le temps.
Quoi ! pas un de mes jours n'a laissé de mémoire?
Quoi ! mon nom reste encor dans l'ombre enseveli ?
Ah ! pour moi chaque instant qui s'écoule sans gloire
Est un siècle fané par la main de l'Oubli !
Mais toi, chantre sublime, à la voix immortelle,
Demain, si tu l'entends, la mienne qui t'appelle
Aura des sons plus purs que ses chants d'aujourd'hui.
        Ainsi l'on voit le faible lierre
        Mourir lorsqu'il est sans appui :
Si le chêne lui prête un rameau tutélaire,
Il s'attache, il s'élance, il s'élève avec lui.

Voyez de ce roseau trembler la faible cime :
Au moindre souffle il penche et frémit sur l'abime.
Ah ! bravons l'aquilon qui le vient agiter !
S'illustre-t-on jamais quand on n'ose monter ?
Le cèdre s'est caché sous le voile de l'herbe,
Avant qu'arbre géant il grandît à nos yeux;
        Il monte encor, son front superbe
        S'étend, et s'approche des cieux !
Passagers d'un moment, sans effroi du naufrage
Gaiement de notre asile abandonnons le seuil.
Eh ! qu'importe, après tout, que, pendant un orage,

Notre vaisseau brisé nous jette sur l'écueil !
Sur les flots, moins émus si notre voile flotte,
Passons, mêlons un hymne aux chansons du pilote.

A toi-même, dans ton matin,
Le Bonheur qui fuyait oublia de sourire ;
Subjugué maintenant par les sons de ta lyre,
Ce Bonheur tant rêvé s'attache à ton destin.
Par un instinct inné qui dispose de l'âme,
Ta voix, qui s'unissait aux longs soupirs des mers,
Surprenant dans ton cœur des pensers pleins de flamme,
Dans les temps d'infortune a trouvé des concerts.
Tu rejetas le fruit qui meurt lorsqu'on le cueille ;
La gloire pour ton front laissait croître un laurier ;
Marchant sans regarder le gazon du sentier,
Tu méprisas la fleur qui sous le pied s'effeuille.
Par toi, la Vérité, comme un divin flambeau,
S'échappa de la nuit, du silence et du doute ;
Et pour lever les yeux vers la céleste voûte,
L'ignorance vaincue arracha son bandeau.
Ton luth aux nobles sons, par un vent de caprice,
Lorsque tu le touchais ne fut point agité ;
Sa corde, que jamais n'effleure l'injustice,
Eut même dans l'exil des chants de liberté.

Mais il est des moments où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond des cieux,
Où les gouttes du ciel qui baignaient une rose,
En séchant par degrés, n'humectent plus la fleur.
Dans ces instants de rêverie,
Où ton luth sans accords est muet sous tes doigts,
Comme un son fugitif de quelque note amie
Accueille doucement un accent de ma voix,
Caresse le présent au nom de l'espérance,
Songe au peu de saisons que j'ai pu voir encor,
Et combien peu ma bouche a puisé d'existence
Dans le vase rempli dont je presse le bord.
Tends une main propice à celui qui chancelle ;
J'ai besoin, faible enfant, qu'on veille à mon berceau ;
Et l'aigle peut, du moins, à l'ombre de son aile,
Protéger le timide oiseau.

(*Poésies d'Elisa Mercœur,* 1829.)

ÉMILE PÉHANT

(1813-1876)

Celui qui devait chanter les guerres sanglantes du XIVe siè-cle, terminées par le traité de Guérande, Jules-Emile-Fulgenc Péhant, naquit dans cette ville le 19 janvier 1813 et mouru à Nantes le 6 mars 1876. Fils d'un médecin lettré et amateu de poésie, il fut baptisé dans la vieille église de Guérande, o l'on peut lire aujourd'hui un de ses sonnets à la Vierge. Ayan perdu, très jeune, l'appui paternel, il se rendit à Paris avec l'es poir d'y trouver la fortune, sinon la gloire. Il y fit paraître, e 1835, un recueil de *Sonnets,* où il dépeint en termes poignant les angoisses et la misère qu'il connut dans la grande ville Assez heureux, grâce aux amitiés influentes de Vigny et d Villemain, pour entrer dans les cadres de l'enseignement, il fu envoyé à titre de professeur au collège de Vienne, où il se li avec Ponsard, puis au collège de Tarascon, où il eut pour élèv Joseph Roumanille. Il termina ses jours comme conservateu de la bibliothèque de Nantes, laissant un admirable inventair de ce fonds (*Catal. méthodique*, etc., Nantes, Guéraud et Cie, 1859 1869, 5 vol. grand in-8°) et deux grands poèmes lyriques, sorte de chansons de geste d'Olivier de Clisson, fresque puissante e couleurs, rappelant les plus larges conceptions du romantisme *Jeanne de Belleville* et *Jeanne la Flamme* (Paris, Hachette, 1868 1872, 4 vol. in-18). Emile Péhant est un rude évocateur et u lyrique de grande envolée. Il sait brosser un décor et fair grouiller une foule. Il ne lui aura manqué que de l'ordre dan le choix des images, de l'originalité et du goût dans le style pour compter parmi les bons écrivains de son temps. Ses son nets ont été réimprimés par l'éditeur Lemerre, avec une préfac de Victor de Laprade, en 1875 (*Sonnets et Poésies,* etc., in-18

Bibliographie. — Joseph Rousse, *La Poésie bretonne au dix neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18. — Dominiqu Caillé, *La Poésie à Nantes sous le second Empire;* Tours Bousrez, 1905, in-8°.

PEN-MARC'H

La mer est basse. On voit, comme dans un grand parc
Où dort un troupeau noir de bêtes monstrueuses,
On voit, couchés aux bords des passes tortueuses,
Des groupes inégaux de rochers, dont les flancs,
Frappés par le soleil, sont tout étincelants.
Sous le vert goémon qui leur sert de crinière,
Immobiles, muets et baignés de lumière,
Ces monstres sous-marins, ces horribles rescifs,
Comme des ours domptés semblent inoffensifs;
Mais leur aspect hideux vous glace et vous repousse.

Pourtant cette soirée est charmante, et si douce
Que les regards, séduits par sa tiède clarté,
Prêtent à chaque objet un reflet de beauté...

Non, la sérénité du jour n'est qu'apparente :
Sous ce calme trompeur la nature est souffrante.
L'azur éclate au ciel, mais l'air est étouffant.
La mer s'est endormie au soleil, et le vent
De son aile légère en ride à peine l'onde;
Mais dans son lourd sommeil la mer sourdement gronde,
Comme un volcan trop plein où bout la lave en feu.

Des bords de l'horizon, tout à l'heure si bleu,
D'épais nuages gris montent, montent sans cesse,
Et, jetant un linceul sur le soleil qui baisse,
Font à ce jour doré qui plait tant au regard
Succéder brusquement un jour morne et blafard;
Et les oiseaux de mer, qui pressentent l'orage,
Regagnent, en criant, les rochers du rivage.

Ces oiseaux ont raison : oui, c'est bien l'ouragan
Qui vient avec le flux et gonfle l'Océan.
Avez-vous vu là-bas trembler un éclair pâle?
Entendez-vous ces bruits roulant comme un sourd râle?
Oui, c'est bien l'ouragan; mais il est encor loin.
Eh! qu'importe où qu'il soit? Je suis votre témoin,
O pêcheurs de Pen-Marc'h, dignes fils des vieux Celtes,
Dont un cœur indompté fait battre les flancs sveltes :

Ni les vents mugissants, ni la mer en fureur,
Ni le tonnerre en feu, n'ont pour vous de terreur.
Vous avez vu cent fois au granit de vos côtes
Se heurter, en hurlant, les vagues les plus hautes ;
Et qu'est-il résulté de tant d'orgueilleux chocs,
Sinon un peu d'écume au sommet de vos rocs?
Leurs massifs éternels, gardant la même forme,
Bravent tous les assauts de l'Océan énorme;
Et l'Océan vaincu, furieux, rugissant,
Se tord de désespoir de se voir impuissant.

Or, les Bretons, témoins de ces jeux redoutables,
Sont, comme leurs rochers, devenus indomptables.
Lorsque les éléments mêlent, dans leurs complots,
Les colères de l'air aux colères des flots,
Si le pêcheur breton croit, parfois, que l'orage
Peut dépasser sa force et non pas son courage,
Il rentre en sa cabane et, fermant les volets,
Il répare, en sifflant, les trous de ses filets,
Pendant que, dans un coin, ses filles et leur mère
Pour quelque cher absent disent une prière,
Et s'il tonne trop fort, font à sainte Anne un vœu...

(*Jeanne de Belleville*, 1872.)

LA VILLEMARQUÉ

(1815-1895)

L'initiateur — le créateur, devrait-on dire — de l'école celtique contemporaine, Théodore-Claude-Henri, vicomte Hersart de La Villemarqué, naquit le 7 juillet 1815 et mourut au château de Keransker, près Quimperlé, le 8 décembre 1895. Sa famille était originaire du pays de Lamballe, où se trouve la terre dont il porta le nom. Keransker, domaine riant, près des vertes vallées de l'Isole et de l'Ellée, à proximité des grands bois, est un domaine familial dont les curiosités consistent en un dolmen de grande taille et un ancien manoir qui abrita le folkloriste Cambry.

La Villemarqué s'occupa de bonne heure des antiquités littéraires de sa province. Ses études achevées au petit séminaire de Nantes, il vint à Paris, suivit les cours de l'Ecole des chartes et, l'un des premiers, fixa l'origine des *Romans de la Table ronde*. Un article sur cette matière, publié en 1841 par la *Revue de Paris*, le fit connaître. Il reprit plus tard ce travail et en forma, avec une traduction de quelques contes gallois, son livre intitulé *Contes populaires des anciens Bretons*, etc. (Paris, W. Coquebert, 1842, in-8°). Au même genre se rattache son ouvrage : *Myrdhinn ou l'Enchanteur Merlin, son histoire, ses œuvres, son influence* (Paris, Didier, 1862, in-8°). Il donna par la suite d'autres travaux qui furent appréciés à leur juste valeur : *Dictionnaire français de Le Gonidec* (1847), *Grammaire bretonne et dictionnaire breton-français*, du même (1850); *Poèmes des bardes bretons du sixième siècle* (Paris, Renouard, 1850, in-8°); *La Légende celtique* (Saint-Brieuc, Prudhomme, 1859, in-12); *Le Grand Mystère de Jésus* (Paris, Didier, 1865, in-8°); *Poèmes bretons du moyen âge*, etc. (Paris, Didier et Cie, 1879, in-8°), etc., mais rien ne fit pour sa gloire comme le *Barzaz Breiz*, recueil de chansons populaires bretonnes, qu'il publia en 1838[1].

1. Ce livre fut maintes fois réimprimé : Voyez *Barzaz-Breiz*, nouv. édit., Paris, Charpentier, 1840, 2 vol. in-8°; Paris, Franck, 1846, 2 vol. in-12; enfin, *Barzaz-Breiz*, 10e édit., Paris, Perrin, 1903, in-8°, etc.

Le succès de ce livre fut immense et provoqua un enthousiasme universel qui dure encore.

« L'auteur, dit M. de Kerdrel, croyait ne tirer qu'un coup de pistolet, et ce fut un coup de canon. » Le monde entier l'entendit et reconnut la salve en l'honneur de la Bretagne.

On ne s'attend pas à trouver ici une critique touchant l'authenticité de ces textes. D'autres, autrement qualifiés que nous, l'ont entreprise. A Dieu ne plaise que nous les suivions dans une telle voie. Nous regretterons seulement que l'ardeur de la polémique ait aveuglé ceux qui y prirent part, au point de leur faire méconnaître souvent les beautés de l'œuvre de La Villemarqué. Maintenant que le débat est clos, grâce au savant auteur de la *Chrestomathie bretonne,* M. Loth, il est bon d'exalter cette création admirable, bien que douteuse d'origine, et de rappeler que les adversaires du *Barzaz Breiz* ne furent pas toujours les mieux renseignés. On sait à quoi s'en tenir actuellement sur tels arguments colportés par des folliculaires qui ne virent chez le savant écrivain qu'un ennemi politique! L'heure des querelles est passée. Il n'y a place ici que pour deux opinions : ou La Villemarqué est le collecteur du plus grand monument d'art provincial qui ait été réalisé, et il demeure, en ce cas, un érudit que la censure n'atteint pas; ou il est l'auteur de ces sublimes légendes de *La Submersion de la ville d'Is,* du *Tribut de Nomenoé,* etc., et il faut le considérer comme un poète de génie. Quoi qu'il en soit, son action est digne de mémoire.

« Ce que nul ne contestera, conclut M. Louis Tiercelin, c'est l'influence merveilleuse de ce livre sur le mouvement des études celtiques. Pas un autre recueil, si savant soit-il, n'a valu plus que celui-là pour la gloire du pays breton et l'expansion de la gloire bretonne. Avant M. de La Villemarqué, bien des historiens locaux, bien des archéologues, avaient écrit sur la Bretagne, mais les Le Maout, les Manet, les Kerdanet, les Penhouet, les Freminville, les Le Brigant, etc., ont fait œuvre morte; du *Barzaz Breiz* seulement date l'exhumation de la Bretagne. »

Après cela, osera-t-on sourire de ce qu'écrivait un jour George Sand dans ses *Promenades autour d'un village,* à l'occasion du *Barzaz Breiz?* Qu'importe!

« Une seule province de France est à la hauteur dans sa poésie de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit. Nous voulons parler de la Bretagne. Le *Tribut de Nomenoé* est un poème de cent quarante vers plus grand que l'*Iliade,* plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain... En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui ôter son chapeau. »

Bibliographie. — F.-M. Luzel, *De l'Authenticité des chants du*

Barzaz Breiz, 1872. — Louis Havet, *Poésies popul. de la Basse Bretagne*, etc.; Revue polit. et littér., 1er mars 1873. — Pitre de Lisle, *Du Mouvement ascendant de la Bretagne au dix-neuvième siècle;* Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou, mars 1894. — Louis Tiercelin, *Ceux de chez nous;* L'Hermine, 20 mars 1894. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle ;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

SUBMERSION DE LA VILLE D'IS

DIALECTE DE CORNOUAILLE

Argument.

Il existait en Armorique, aux premiers temps de l'ère chrétienne, une ville, aujourd'hui détruite, à laquelle l'anonyme de Ravenne donne le nom de Chris ou Keris. A la même époque, c'est-à-dire au ve siècle, régnait dans le même pays un prince appelé Gradlon et surnommé Meur, c'est-à-dire le Grand. Gradlon eut de pieux rapports avec un saint personnage nommé Gwénnolé, fondateur et premier abbé du premier monastère élevé en Armorique. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cette ville, de ce prince et de ce moine; mais les chanteurs populaires nous fournissent d'autres renseignements. Selon eux, Ker-is ou la ville d'Is, capitale du roi Gradlon, était défendue contre les invasions de la mer par un puits ou bassin immense, destiné à recevoir l'excédent des eaux à l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef, et qu'il ouvrait et fermait quand cela était nécessaire. Or, une nuit, pendant qu'il dormait, la princesse Dahut, sa fille, voulant couronner dignement les folies d'un banquet donné a un amant, déroba à son père la clef fatale, courut ouvrir l'écluse, et submergea la ville. Saint Gwénnolé passe pour avoir prédit ce châtiment, qui fait le sujet d'une ballade qu'on chante à Trégunc.

I

As-tu entendu, as-tu entendu ce qu'a dit l'homme de Dieu au roi Gradlon qui est à Is?

LIVADEN GERIS

IES KERNE

I

Ha glevas-te, ha glevaz-te
Pez a lavaraz den Doue
D'ar roue Gradlon enn Is be?

« Ne vous livrez point à l'amour; ne vous livrez point aux folies. Après le plaisir, la douleur!

« Qui mord dans la chair des poissons, sera mordu par les poissons; et qui avale sera avalé.

« Et qui boit et mêle le vin, boira de l'eau comme un poisson, et qui ne sait pas apprendra. »

II

Le roi Gradlon parla :

— Joyeux convives, je veux aller dormir un peu,

— Vous dormirez demain matin; demeurez avec nous ce soir; néanmoins qu'il soit fait comme vous le voulez. »

Sur cela, l'amoureux coulait doucement, tout doucement ces mots à l'oreille de la fille du roi :

— Douce Dahut, et la clef?

— La clef sera enlevée, le puits sera ouvert; qu'il soit fait selon vos désirs! »

— « Arabad es en embarat!
Arabad es arabadiat!
Goude levenez, Kalonad!

« Neb e beg e kig ar pesked,
Gand ar pesked a vo peget,
Ha neb a lonk a vo lonket.

« Ha neb a er, ha gwin a vesk,
A evo dour evel eur pesk;
Ha neb na oar a gavo desk. »

II

Ar roue Gradlon a venne :
— Koanourien da, da eo gan
Monet da gouski eur banne.

— Da gouski afec'h antronoz,
Manet-hu-gan-e-omp-ni fenoz :
Hagen pa vennit-hu, bennoz! —

Serc'heg a gomze war ma oue
Plourik-flour ouz merc'h ar roue :
— Klouar Dahut, nag ann alc'houe?

— Ann alc'houe a vezo tennet;
Ar puns a vezo dibrennet :
Pez a ioulit-hu ra vo gret! —

III

Or, quiconque eût vu le vieux roi endormi, eût été saisi d'admiration.

D'admiration en le voyant dans son manteau de pourpre, ses cheveux blancs comme neige flottant sur ses épaules, et sa chaîne d'or autour de son cou.

Quiconque eût été aux aguets, eût vu la blanche jeune fille entrer doucement dans la chambre, pieds nus!

Elle s'approcha du roi son père, elle se mit à genoux, et elle enleva chaine et clef.

IV

Toujours il dort, il dort, le roi. Mais un cri s'élève dans la plaine.

— L'eau est lâchée! la ville est submergée!

— Seigneur roi, lève-toi! et à cheval! et loin d'ici! La mer débordée rompt ses digues!

III

Hag ann neb en defe gwelet
Ar roue koz war he gousked,
Meurbed vije bet souezet,

Souezet gand he bali moug,
Kag he vleo gwenn-kann war he choug,
He alc'houe aour ekerc'h'n he c'houg.

Neb a vije bet er c'hedon,
En defe gwelet ar verc'h wenn
Goustad o vont tre, diarc'hen.

Tostat re oud he zad roue,
Ha war he daoulin'n em stoue,
Ha ribla re sug hag alc'houe.

IV

Ato e huń, e hun ann ner.
Ken a glevet hed al laouer :
— Laosket ar puns! beuzet ar ger! —

— Otrou roue, sar diallen!
Ha war da varc'h! ha kuit a-grenn!
Ma'r war redek dreist he lenn! —

— Maudite soit la blanche jeune fille qui ouvrit, après le festin, la porte du puits de la ville d'Is, cette barrière de la mer! »

V

« Forestier, forestier, dis-moi, le cheval sauvage de Gradlon, l'as-tu vu passer dans cette vallée?

— Je n'ai point vu passer par ici le cheval de Gradlon, je l'ai seulement entendu dans la nuit noire : Trip, trep, trip, trep, trip, trep, rapide comme le feu!

— As-tu vu, pêcheur, la fille de la mer, peignant ses cheveux blonds comme l'or, au soleil de midi, au bord de l'eau?

— J'ai vu la blanche fille de la mer, je l'ai même entendue chanter : ses chants étaient plaintifs comme les flots.

LE TRIBUT DE NOMÉNOÉ

DIALECTE DE CORNOUAILLE

Argument.

Noménoé, le plus grand roi que la Bretagne ait eu, poursuivit l'œuvre de la délivrance de sa patrie, mais par d'autres

---

Bezet milliget ar verc'h wenn
A zialc'houezaz, goude koen,
Gore puns Keris, mor termen!

V

— Koadour, Koadour, lavar d'i-me
Marc'h gouez Gradlou a welaz-te
O vout e-biou gand ar zaon-me?

— Marc'h Gradlon dru-ma na weliz
Nemed enn noz du he gleviz
Trip, trep, trip, trep, trip, trep; tan-tis!

— Gwelaz-te morverc'h, pesketour,
O kriba he bleo melen-aour
Dre ann heol splann, e ribl ann dour?

— Gwelout a riz ar morverc'h wenn;
M'he c'hieviz o kanazoken :
Alempanuz tonn ha konaouen.

moyens que ses prédécesseurs. Il opposa la ruse à la force; il feignit de se soumettre à la domination étrangère, et cette tactique lui réussit pour arrêter un ennemi dix fois supérieur en nombre. L'empereur Charles, dit le Chauve, fut pris à ses démonstrations d'obéissance. Il ne devinait pas que le chef breton, comme tous les hommes politiques d'un génie supérieur, savait attendre. Quand vint le moment d'agir, Noménoé jeta le masque; il chassa les Franks au delà des rivières de l'Oust et de la Vilaine, recula jusqu'au Poitou les frontières de la Bretagne, et, enlevant à l'ennemi les villes de Nantes et de Rennes, qui, depuis, n'ont jamais cessé de faire partie du territoire breton, il délivra ses compatriotes du tribut qu'ils payaient aux Franks (841).

« Une pièce de poésie remarquablement belle, dit Augustin Thierry, et remplie de détails de mœurs d'époque très ancienne, raconte l'événement qui détermina ce grand acte d'indépendance. » Selon l'illustre historien français, « c'est une peinture énergiquement symbolique de l'inaction prolongée du prince patriote et de son brusque réveil, quand il jugea que le moment était venu. » (*Dix Ans d'études historiques*, 6e édit., p.515.)

I

L'herbe d'or[1] est fauchée; il a bruiné tout à coup.
— Bataille! —

— Il bruine, disait le grand chef de famille du somme des montagnes d'Arez;
— Bataille! —

DROUK-KINNIG NEUMENOIOU

IES KERNE

I

Ann aour ieoten a zo falc'het;
Brumenni raktal en deuz gret.
— Argad! —

— Brumenni ra, a lavare
Ann ozac'h-meur, euz lein Are;
— Argad! —

1. L'herbe d'or, ou le sélage, ne peut être, dit-on, atteinte par le fer sans que le ciel se voile et qu'il arrive un grand malheur.

Il bruine depuis trois semaines, de plus en plus, de plus en plus, du côté du pays des Franks,

Si bien que je ne puis en aucune façon voir mon fils revenir vers moi.

Bon marchand, qui cours le pays, sais-tu des nouvelles de mon fils Karo?

— Peut-être, vieux père d'Arez; mais comment est-il, et que fait-il?

— C'est un homme de sens et de cœur; c'est lui qui est allé conduire les chariots à Rennes,

Conduire à Rennes les chariots traînés par des chevaux attelés trois par trois,

Lesquels portent sans fraude le tribut de la Bretagne, divisé entre eux.

— Si votre fils est le porteur du tribut, c'est en vain que vous l'attendrez.

Quand on est allé peser l'argent, il manquait trois livres sur cent;

Brumenni, teir zun zo, tenval
Ken tenval, war zuiou bro-C'hall,

Ken n'hallann gwelet e nep kis
Ma mab o tonet war he giz.

Marc'hadour mad, o vale bro,
Klevaz-te roud ma mab Karo?

— Boud awalc'h, tad koz ann Are;
Daoust penoz eo, ha pe zoare?

— Den a skiant, den a galon;
Eet gand ar c'hirri da Roazon;

Eet da Roazon gand ar c'hirri,
Tennerien out-ho tri-ha-tri;

Drouk-kinnig Breiz gant-ho, hebei
Hag hen rannet 'tre peb hini,

— Mar d-eo ho map ar c'hinniger,
He c'hortoz a reot enn-aner :

Pa eet da boeza ann arc'hant,
Fallout a eure tri war gant;

Et l'intendant a dit : — Ta tête, vassal, fera le poids. —

Et, tirant, son épée, il a coupé la tête de votre fils.

Puis il l'a prise par les cheveux, et il l'a jetée dans la balance.

Le vieux chef de famille, à ces mots, pensa s'évanouir;

Sur le rocher il tomba rudement, en cachant son visage avec ses cheveux blancs;

Et, la tête dans la main, il s'écria en gémissant : — Karo, mon fils, mon pauvre cher fils!

II

Le grand chef de famille chemine, suivi de sa parenté;

Le grand chef de famille approche, il approche de la maison forte de Noménoë.

— Dites-moi, chef des portiers, le maître est-il à la maison?

Ken a lavaraz ar merer;
— Da benn, gwaz, a rai ann arfer.

Ha peg enn he glenv en deuz gret,
Ha penn ho map en deuz troc'het.

Hag enn he vleo en deuz kroget,
Hag er skudel neuz hen tolet.

Ann ozac'h koz dal' m'he glevas,
Tost a oa d'ean ken na zemplaz;

War ar garreg a gouezaz krenn,
Kuzet he zremm gand he vleo gwenn;

He benn enn dorn, o lenva maour :
— Karo, va mab, va mabik paour! —

II

Ann ozac'h-meur o vont enn hent,
Gant han war he lerc'k he gerent;

Ann ozac'h-meur o vont e-biou
E-biou ker-veur Neumenoiou.

— Leveret-hu d'in penn-treizer
Hag hen ma ann otrou er ger.

— Qu'il y soit ou qu'il n'y soit pas, que Dieu le garde en bonne santé!

Comme il disait ces mots, le seigneur rentra au logis;

Revenant de la chasse, précédé par ses grands chiens folâtres,

Il tenait son arc à la main, et portait un sanglier sur l'épaule,

Et le sang frais, tout vivant, coulait sur sa main blanche, de la gueule de l'animal.

— Bonjour! bonjour à vous, honnêtes montagnards; à vous d'abord, grand chef de famille;

Qu'y a-t-il de nouveau? que voulez-vous de moi?

— Nous venons savoir de vous s'il est une justice; s'il est un Dieu au ciel, et un chef en Bretagne.

— Il est un Dieu au ciel, je le crois, et un chef en Bretagne, si je puis.

— Celui qui veut, celui-là peut; celui qui peut chasse le Frank,

---

— Pe ma hen, pe hen ne ma ket,
Doue r'hen dalc'ho e iec'hed!
Oa ket peurlavaret he c'her,
P'oa digouet ann otrou er ger;
Digouet er ger euz a hersal,
He chaz braz a-rog o fragal;
Enn he zorn he warek gant-ha,
Hag eur penn-moc'h gwez war he skoa,
Ha fresk-beo ar goad o redek
War he zorn gwenn, demeuz he wek.
— Mad-d'hoch! mad-d'hoch! meneziz da;
Ha d'hoc'h, ozac'h-meur, da genta.
Petra zo c'hoarvet a neve?
Petra gen-hoc'h digan-e-me?
— Deut omp da c'hout hag hen'z euz reiz
Doue enn nenv ha tiern e Breiz.
— Doue'z euz enn nenv, a gredann,
Ha tiern e Breiz, ma her gellann,
— Ann neb a venn, hennez a c'hall;
Ann neb a c'hall a gas ar Gall,

Chasse le Frank, défend son pays, et le venge, et le vengera !

Il vengera vivants et morts, et moi, et Karo mon enfant,

Mon pauvre fils Karo décapité par le Frank excommunié ;

Décapité dans sa fleur, et dont la tête, blonde comme du mil, a été jetée dans la balance pour faire le poids !

Et le vieillard de pleurer, et ses larmes coulèrent le long de sa barbe grise,

Et elles brillaient comme la rosée sur un lis, au lever du soleil.

Quand le seigneur vit cela, il fit un serment terrible et sanglant :

— Je le jure par la tête de ce sanglier, et par la flèche qui l'a percé ;

Avant que je lave le sang de ma main droite, j'aurai lavé la plaie du pays !

A gas ar Gall, a harp he vro,
Hag evit hi ter ha tero !

Kerkouls evit beo ha maro.
Evid on ha va mab Karo,

Va mabik Karo dibennet
Gand ar Gall esgumuniget ;

Dibennet, flour, penn-melen-mell
Da beurgompeza ar skudel !

Hag hen da oela, ken a ieaz
He zaerou beteg he varv glaz,

Ken a lugerne evel gliz
War vleun lili, pa strink ann deiz.

Ann otrou, pa'n deuz her gwelet
Toui ru spontuz en deuz gret.

— Me hen toue penn ar gwez-man,
Hag ar zaez a flemmaz anean,

Kent ma gwalc'hinn goad va dorn deo,
Am bo gwalc'het gouli ar vro !

III

Noménoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il est allé au bord de la mer avec des sacs pour y ramasser des cailloux,

Des cailloux à offrir en tribut à l'intendant du roi chauve[1].

Noménoë a fait ce qu'aucun chef ne fit jamais :

Il a ferré d'argent poli son cheval, et il l'a ferré à rebours.

Noménoë a fait ce que ne fera jamais plus aucun chef :

Il est allé payer le tribut, en personne, tout prince qu'il est.

— Ouvrez à deux battants les portes de Rennes, que je fasse mon entrée dans la ville.

III

Ann Neumenoiou en deuz gret
Pez na reaz bis tiern e-bed :

Mont gand sier war ann ochou,
Evit dastumi meinigou,

Meinigou da gas da ginnik
Da verer ar roue moalik.

Ann Neumenoiou en deuz gret,
Pez na reaz bis tiern e-bed :

Houarna he varc'h gand arc'hant fin,
Hogen he houarna gin-oc'h-gin.

Ann Neumenoiou en deuz gret
Pez na rai biken tiern e-bed :

Monet da bea ar c'hinnig,
Evit-han da voud pendevik.

— Digoret frank persier Roazon,
Ma 'z inn tre er ger war-con.

1. L'empereur Charles, surnommé le Chauve.

C'est Noménoë qui est ici avec des chariots pleins d'argent.

— Descendez, seigneur; entrez au château; et laissez vos chariots dans la remise;

Laissez votre cheval blanc entre les mains des écuyers, et venez souper là-haut.

Venez souper, et, tout d'abord, laver; voilà que l'on corne l'eau; entendez-vous[1]?

— Je laverai dans un moment, seigneur, quand le tribut sera pesé.

Le premier sac que l'on porta (et il était bien ficelé),

Le premier sac qu'on apporta, on y trouva le poids.

Le second sac qu'on apporta, on y trouva le poids de même.

Le troisième sac que l'on pesa : — Ohé! ohé! le poids n'y est pas!

Ann Neumenoiou zo aman,
Kirri leunn a arc'hant gant-hau.

— Diskennet, otrou, deut enn ti,
Ha list ho kirri er c'hardi,

Ha list ho marc'h gwenn gand ar flec'h,
Ha deut-hu da goania d'ann nec'h.

Deut da goania, 'kent, da walc'hi ;
Korna 'reer ann dour; kievet-hui?

— Gwalc'hi rinn, otrou, bremaik,
Pa vezo poezet ar c'hinnig.

Kenta sac'h a oe digaset,
Hag hen er c'hiz mad liammet,

Kenta sac'h a oe digaset,
Ar poez enn han a oe kavet.

Eilved sac'h a oe digaset,
Kompez ive a oe kavet,

Tride sac'h oe poezet : — Hola!
Hola! hola! fallout a ra!

1. On se lavait les mains, au son du cor, avant le repas.

Lorsque l'intendant vit cela, il étendit la main sur le sac;

Il saisit vivement les liens, s'efforçant de les dénouer.

— Attends, attends, seigneur intendant, je vais les couper avec mon épée. —

A peine il achevait ces mots, que l'épée sortait du fourreau,

Qu'elle frappait au ras des épaules la tête du Frank courbé en deux,

Et qu'elle coupait chair et nerfs et une des chaînes de la balance de plus.

La tête tomba dans le bassin, et le poids y fut bien ainsi.

Mais voilà la ville en rumeur : — Arrête, arrête l'assassin!

Il fuit! il fuit! portez des torches; courons vite après lui!

Ar merer evel m'her gwelaz,
He zorn war ar zac'h astennaz;

El liammou a grogaz krenn,
O klask ann tu d'ho dieren.

— Gortoz, gortoz, otrou merer;
Va c'hleze ho droc'ho e-berr! —

Oa ked he gomz peurlavaret,
Pa oa he gleze diwennet,

Ha gand penn ar Gall daoubleget
Rez he ziou-skoa skoi en deuz gret.

Ken' droc'haz kik hag elfeien
Ha sug eur skudel c'hoaz oc'hpenn.

Ha kouezet er skudel ar penn,
Hag hi kompez mad evelhenn.

Hogen sellet-hu trouz er ger :
— Arz al lazer! arz al lazer!

Ma kuit! ma kuit! keset goulou;
Deomp timad da heul he roudou!

— Portez des torches, vous ferez bien ; la nuit est noire, et le chemin glacé ;

Mais je crains fort que vous n'usiez vos chaussures à me poursuivre,

Vos chaussures de cuir bleu doré ; quant à vos balances, vous ne les userez plus ;

Vous n'userez plus vos balances d'or en pesant les pierres des Bretons.

— Bataille! —

(*Chants popul. de la Bretagne.*)

— Keset goulou ; mad a refet ;
Du ann noz hag ann hent skornet,

Nemet ma usfec'h ho poutou,
'M euz aon, o tont war va roudou,

Ho poutou ler glaz alaouret ;
Ho skudili na uzot ket,

Ho skudili aour gwech e-bet,
O poeza mein ar Vretoned.

— Argad ! —

(*Barzaz Breiz,* 10e édit., Paris, Perrin, 1903.)

HIPPOLYTE VIOLEAU

(1818-?)

Fils d'un maître voilier, Hippolyte Violeau naquit à Brest en 1818. Orphelin dès son jeune âge, il représenta assez bien, en Bretagne, le type de ces pauvres poètes qui n'ont cessé de prêcher le renoncement. On lui doit quelques recueils qui ont fait sa réputation, entre autres : *Mes Loisirs,* poésies (Brest, typogr. d'A. Proust, 1840, et Lefournier, 1845, in-12); *Nouveaux Loisirs poétiques* (Brest, Hébert, 1842, et Lefournier, 1845, in-12); *Livre des mères,* poésies (Paris, Bray, 1854, in-12); *Paraboles et Légendes* (Paris, Bray, 1856, in-12). Hippolyte Violeau a écrit aussi des romans et des récits de voyages : *Pèlerinage en Bretagne* (1853, in-12); *Récits du foyer, Veillées bretonnes* (1857, in-12); *La Maison du Cap,* nouvelles (Paris, Bray, 1860, in-12); *Un Homme de bien,* etc. (Paris, Bray, 1861, in-12); *Amice de Guerneur, étude morale et historique,* etc. (Paris, Bray, 1862, in-12); *Histoire de chez nous; récits bretons* (Paris, Dillet, 1865, in-12), etc. Il ne faut pas lui demander de la profondeur dans les idées ni de la richesse dans le choix des images. Son âme est douce, mais sa poésie est faible. De loin en loin une page d'une certaine suavité sollicite et retient l'attention. Louis Veuillot a caractérisé ce poète quand il l'a montré écrivant ses chants religieux « sans songer à la gloire, assis sous son figuier, près de sa mer bretonne, dans cette admirable vallée de Morlaix que traversent en double rang les arches d'un pont gigantesque, plus haut que les clochers des églises et qui dépasse par sa hardiesse les plus audacieux travaux des Romains... »

Bibliographie. — Louis Veuillot, Préface à la 2e édition des *Loisirs poétiques.* — Albert Henry, *H. Violeau,* etc., 1894, in-8°. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

LA PÈLERINE DE RUMENGOL

L'air était froid, la glace avait durci le sol,
Et, le long d'un sentier qui mène à Rumengol,

Cheminait une pauvre femme;
Fervente pèlerine, avec son bâton blanc,
Elle allait les pieds nus et d'un pas chancelant
A l'église de Notre-Dame.

Arrivée à l'autel : « Sainte Vierge, je viens
Parce que je vous aime et que je me souviens
De mon premier pèlerinage.
A genoux, de ces murs j'ai fait trois fois le tour;
Je vous priais alors, avec des pleurs d'amour,
De féconder mon mariage.

« Dix mois après, un fils, un ange du Seigneur,
Égayait ma cabane et dormait sur mon cœur;
J'essayais mes chansons de mère.
Grand-père, au coin du feu, riait de m'écouter,
Et cependant, hélas! j'avais tort de chanter,
Car cette vie est bien amère.

« Le roi veut des soldats, et, demain, notre enfant,
Si vous l'abandonnez, si rien ne le défend,
Va nous être pris pour l'armée;
Et nous, tristes vieillards, que ferons-nous alors?
Ah! l'on pourra bientôt semer l'herbe des morts
Devant notre porte fermée.

« Pour préserver mon fils, j'ai fait ce que j'ai dû,
J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,
Le gui, le trèfle et la verveine;
J'ai fait bénir au bourg une bague d'étain,
J'ai lavé les habits qu'il portera demain
Dans l'eau d'une sainte fontaine.

« Il manquait un secours plus puissant et plus doux,
J'ai pris mon bâton blanc, et me voilà chez vous!
Je n'ai ni couronne ni cierge.
Nous, pauvres laboureurs, nous ne vous donnons rien,
Nous venons cependant, vous nous connaissez bien,
Et vous êtes la bonne Vierge!

« Vous sauverez mon fils! Vous nous l'avez donné,
Et vous ne voulez point que, seul, abandonné,
On le chasse de sa montagne;
Non, vous ne voulez point qu'on enchaîne ses pas

Dans les murs d'une ville où l'on ne parle pas
Le doux langage de Bretagne!

« Notre enfant est à nous! Je ne croirai jamais
Que l'heure du repas arrive désormais
Sans que ma table nous rassemble!
Mais notre vie à nous, n'est-ce pas de le voir?
On partage avec joie un morceau de pain noir
Tant qu'on peut le manger ensemble.

« Un jour, sainte patronne, — un prêtre me l'a dit, —
S'échappant en secret, votre fils se rendit
Au temple d'une grande ville.
Vous le cherchiez partout, le pleurant, l'appelant,
Implorant de chacun ce mot si consolant :
« Le voici! retournez tranquille! »

« Eh bien, Reine du ciel, ce mot tant désiré
Quand vous avez souffert, quand vous avez pleuré,
Faites qu'aujourd'hui je l'obtienne!
Dites à votre enfant, maintenant souverain,
Que l'absence d'un fils est le plus grand chagrin
D'une pauvre mère chrétienne.

« Adieu, Marie, adieu! mes vœux sont écoutés!
En chantant vos grandeurs et surtout vos bontés,
Je vais regagner ma demeure.
J'entrai bien faible ici, je suis forte en sortant :
Il ne partira pas!... il me reste... et pourtant,
Malgré moi, je tremble et je pleure! »

Le chrétien, le Breton qui raconte ceci
Connaît la pèlerine et son enfant aussi,
Et le soir, au pied du Calvaire,
Le jeune homme, aujourd'hui fermier à Kerenneur,
Lui redit bien souvent qu'il doit tout son bonheur
A la patronne de sa mère.

(*Livre des mères*, 1854.)

F.-M. LUZEL

(1821-1895)

François-Marie Luzel — ou F.-M.-Ann U'c'hel — appartenait à une famille originaire des environs du Guerlesquin (Finistère). Il naquit au manoir de Kéranborn-en-Plouaret (Côtes-du-Nord) le 22 juin 1821. Il a chanté la maison de son enfance dans une de ses plus touchantes poésies; il avait soixante-neuf ans alors C'est un beau poème, a-t-on écrit, où revivent les chers souvenirs du jeune âge, évoqués dans le cœur ému du vieillard. On y retrouve les impressions premières au milieu desquelles s'est éveillée cette âme qui devait si merveilleusement vibrer à tous les chants de Bretagne. « Voici, dans le foyer, le fauteuil de son père et, tout autour, les valets; à l'autre bout de la salle, les servantes sont assises et filent. L'une d'elles se met à chanter, et le silence se fait soudain. Mais, mieux que les servantes, les mendiants connaissent les *gwerzious* et les *sonious*, et pour prix de l'hospitalité accordée toujours, il leur faut aussi chanter. L'enfant écoutait en silence, *saouezet pe spontet,* émerveillé ou effrayé. Parmi tous ces chanteurs ou conteurs, car les récits alternaient avec les chants, le plus célèbre, le plus aimé avait nom Garandel. » C'était un aveugle, et le jeune Luzel ne se lassait pas de l'entendre. « Je buvais ses paroles, dit-il, et pendant trois ou quatre jours il demeurait notre hôte au manoir. » Son premier maître fut un vieil instituteur de Plouaret, le père Thomas; il eut pour condisciple à l'école du bourg Yann Dargent, qui devait illustrer, par le pinceau, la *Légende dorée de Bretagne.* De là, il vint à Rennes et entra au collège, où l'un de ses oncles maternels, Jean-Marie Le Huërou, professait l'histoire depuis 1834. Ses études terminées, il gagna Brest et Paris et fréquenta les milieux littéraires. De cette époque datent ses relations avec son compatriote le futur auteur de la *Vie de Jésus*. Sa vie n'était pas fixée. Tour à tour professeur, journaliste, employé de préfecture, juge de paix, il pérégrina de Lorient à Pontoise, de Morlaix à Rennes et à Daoulas, jusqu'au jour où il devint archiviste à Quimper. « Fluctuations apparentes d'ailleurs; hésitations de sa vie extérieure plutôt, car depuis longtemps il avait trouvé sa voie... » La Bretagne lui doit beaucoup. Pendant trente années, avec une persévérance, une exactitude,

une science incomparables, il a cherché et recueilli tous les témoignages populaires : drames, contes, chansons et légendes du terroir. Son œuvre est immense, et ce n'est pas sans raison qu'il fut surnommé « le Juif errant de la basse Bretagne ». Folkloriste des plus éminents, après tant de courses fructueuses, il a rapporté quatre volumes de *gwerzious* et de *sonious : Gwerziou Breiz Izel* (Lorient, E. Corfmat, 1868-1874, 2 vol. in-8°); *Soniou Breiz Izel* (Paris, Bouillon, 1890, 2 vol. in-8°). On lui doit encore : *Sainte Tryphine et le Roi Arthur*, mystère breton, texte et trad. (Morlaix, Haslé, 1865, in-12) ; *De l'Authenticité des chants du Barzaz Breiz* (Paris, Franck, 1872, in-8°) ; *Veillées bretonnes* (Morlaix, impr. Mauger, 1879, in-12) ; des *Légendes chrétiennes de Basse Bretagne* (Paris, Maisonneuve, 1881, 2 vol. in-16), et des *Contes populaires*. etc. (ibid., 1887, 3 vol. in-16); une excellente étude littéraire : *Deux Bardes bretons, Brizeux et Prosper Proux* (Quimperlé, Clairet, 1889, in-8°) ; *La Vie de saint Gweneolé*, mystère (Quimperlé, Ch. Cotonnec, 1889, in-8°); enfin, il s'est fait une place à part avec des poèmes originaux : *Les Chants de l'épée* (1856, in-18); *Bepred Breizad* (Toujours Breton), poésies bretonnes, avec trad. française (Morlaix, J. Haslé, 1865, in-8°) ; *Jean Kergoglor, le chanteur nomade* (1891, in-8°), où, en digne fils instinctif des anciens maîtres armoricains, il a inscrit son amour du sol ancestral. Ce n'est point par vaine rhétorique qu'il s'est écrié, dans la préface du second de ces livres : « Les vieux bardes ont prédit à notre langue l'éternité des roches de nos landes et de nos rivages, et des mains pieuses et dévouées sont toujours occupées à entretenir le feu sacré des traditions nationales et à les transmettre, à travers les âges, à nos derniers descendants, *quasi cursores vitaï lampada tradunt.*

« Une voix éloquente et chère à la Bretagne a dit : « Les sou-« venirs de nationalité sont indestructibles ; ils peuvent être « obscurcis, altérés, submergés parfois, au milieu de la tour-« mente, mais ils ne périssent jamais... »

Il faut lire en entier cette page vibrante d'émotion, il faut lire toutes celles qu'il a écrites depuis, pour bien comprendre cet esprit d'élite, chez qui le goût traditionniste et le culte des paysages familiers égalent le génie d'expression.

On l'a opposé parfois à La Villemarqué. Moins artiste que l'auteur du *Barzaz Breiz*, il est plus sincère. Son inspiration prend sa source dans l'âme du peuple et rend à ce dernier plus qu'elle ne lui doit.

« Partant de ce principe que la poésie populaire est véritablement de l'histoire, de l'histoire littéraire, intellectuelle et morale, il pensa qu'à ce titre il n'est permis d'en modifier ni l'esprit ni la lettre. Il s'attacha donc à recueillir les chants et les récits tels qu'il les trouvait dans les campagnes, incomplets, altérés, interpolés, bizarres, mélange singulier de beautés et de

trivialités, de fautes de goût, de grossièretés qui sentent un peu la barbarie et de poésie simple et naturelle, tendre et sentimentale, humaine toujours[1]... »

« Il s'est attablé aux auberges, les jours de pardon (selon l'expression de son disciple M. Anatole Le Braz), alors que la vertu du cidre remue les vieilles choses dans les cerveaux. Il a fréquenté les meuniers, les tisserands, les tailleurs et les pâtres. Il s'est fait bienvenir des couturières, dont la langue vibre comme l'aiguille. Il a passé de longues heures accroupi sur des tas de copeaux, sous la hutte à forme gauloise des sabotiers. Il lui est même arrivé de coucher à la belle étoile entre deux collectes de chansons. » Et, la moisson faite, il a fait participer tous ses compatriotes aux richesses de sa récolte.

François-Marie Luzel est mort à Quimper le 26 février 1895. Il a collaboré à des publications savantes; quelques-uns de ses poèmes en langue celtique sont insérés dans ce curieux recueil : *Bleuniou Breiz*, poésies anciennes et modernes de la Bretagne, 2e édit. (Quimperlé, impr. Th. Clairet, 1888, in-8°).

Bibliographie. — Anatole Le Braz, *Le Théâtre celtique*, Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-8°. — Louis Tiercelin, *Nos Morts*; l'Hermine, 20 mars 1895. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

MONA

Sur le bord de la rivière, les pieds dans l'eau, — Assise sur le gazon frais, — Un soir, Môna Daoulas — Était dans la prairie, sous les aulnes verts.

Mélancolique et la tête penchée — Était la jeune fille, avec sa douleur, — Et les larmes de ses yeux — Perlaient sur l'herbe de la prairie.

MONA

War lez ar ster, hi zreid en dour,
Azezet war ar c'hlazenn flour,
Eûn abardeiz, Môna Daoulaz
Oa er prad, dindan ar guern glaz.

Truezuz, ha stouët hi fenn,
'Oa ar plac'hik, gant ec'h anken;
An daerou eûz hi daoulagad
'Sterendenne war ieod ar prat.

1. Préface des *Gwerziou Breiz Izel*.

Sur la branche un petit oiseau — Dit alors, par son chant : — « Ne troublez pas l'eau, ô jeune fille, — De cette façon, avec vos deux petits pieds ;

« Car je ne pourrai plus y voir mon image, — Ni davantage les étoiles du ciel : — Ecoutez la prière d'un petit oiseau, — Ne troublez pas l'eau, la belle enfant ! »

Mônik répondit alors — A l'oiseau qui lui parlait de la sorte : — « Ne crains rien, l'eau troublée — Sans tarder redevient claire et limpide ;

« Mais, hélas ! le jour où je vins — En ce lieu avec Iannik Caris, — Celui que je n'ai que trop aimé, — Ah ! c'est alors que tu aurais dû dire :

« — Oh ! ne troublez pas, Iannik, — Le cœur et l'âme « de cette jeune fille, — Ils ne seront plus purs, ils ne « réfléchiront plus — Les étoiles et le soleil béni ! »

(*Toujours Breton,* 1865.)

War ar skour eùn envnik bihan
'Lavaraz neûze, dre hi gân : —
« N'stravillet ket an dour, plac'hik,
Er gîz-ze, gant hô taou-droadik;

« Rag n'hellin mui gwelet ma skeûd,
Na stered an oabl ken nebeud :
Selaouet pedenn ann envnik,
N'stravillet ket an dour, merc'hik ! » —

Monik a lavaraz neèze
D'ann envn a gomze er stumm-zé :
« N'as be doan, ann dour stravillet,
Heb dâle pell, 've sklerr ha net ;

« Med, siouaz ! en deiz ma teûiz
El lec'h-ma gant Iannik Kariz,
Ann hinin am eûz re gâret,
Ah ! neûze ez oa did lâret :

« Oh ! na stravillet ket, Iannik,
« Kâlon hag ene ar plac'hik,
« Na voint ken gloan, na skeûdoint ket
« Ar stered, au heol beniget ! »

(*Bepred Breizad,* 1865.)

STÉPHANE HALGAN

(1828-1882)

Petit-fils de l'amiral Halgan et cousin issu de germain du poète Evariste Boulay-Paty, Stéphane Halgan naquit à Nantes le 8 avril 1828. Elu sénateur pour la Vendée, il mourut dans sa ville natale, le 19 janvier 1882. Il a composé dans sa jeunesse un recueil de poèmes : *Souvenirs bretons* (Nantes, A. Guéraud, 1877, in-8°), qui fut apprécié, en son temps, par Théophile Gautier. Ce livre, qui n'a jamais été mis dans le commerce, est devenu rarissime. Stéphane Halgan imita trop souvent Alfred de Musset, dont il fut l'admirateur; mais il sut parfois oublier ses lectures et se montrer original. On l'a dit justement, il a peint la nature bretonne avec le sentiment de Brizeux.

Stéphane Halgan a collaboré à l'*Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle* et à la *Revue de Bretagne et de Vendée.*

Bibliographie. — Dominique Caillé, *La Poésie à Nantes sous le second Empire;* Tours, Bousrez, 1905, in-8°. — Joseph Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle;* Paris, Lethielleux, 1895, in-18.

SUR LES LANDES

Quel bruit vient éveiller la campagne assoupie? —
C'est au coin des guérets un attelage pie,
Deux petits bœufs bretons tirant tant bien que mal
Un chariot, claquant comme un bruit de métal
Aux cahots de la route, et sur lequel s'étale
La moisson des navets montés, charge d'or pâle.
Aux sillons du chemin se heurtant, trébuchant,
Pour entrer dans le bois voici qu'il sort du champ. —
Cependant, aux pâtis d'en haut, de jeunes pâtres
Gardent aux labours neufs leurs grands moutons noirâtres,
L'un d'eux chante; sa voix, que répète l'écho,
Lointain, s'est adoucie et se change en duo...

Et moi je vais plus loin encore, et, sur le faîte
Des landes, j'aperçois l'horizon imposant.
Au soleil du matin la nature est en fête;
Voici les noirs sapins des forêts de Grisant.
Sous mes yeux un vallon piqué d'un toit de chaume
Harmonieusement creuse son vert contour;
Une odeur de printemps, léger et frais arome,
S'exhale des landiers aux premiers feux du jour.
Tout là-bas, la bruyère aux fleurs roses et mauves
Teinte le pied des monts devant mes yeux placés,
Pendant que leurs sommets, mornes, rougeâtres, chauves,
Sont couronnés de blocs de rochers entassés.
Le genêt fleurissant jaunit la lande verte,
Un clocher lève au ciel son toit pyramidal,
Et le canal de Brest dans la vallée ouverte
Serpente et brille au loin comme un fil de métal;
Les nuages passant sur le bois rendu sombre,
Sur ces coteaux pelés, sur ces monts gracieux,
Font jouer tour à tour les rayons ou leur ombre :
On dirait des oiseaux géants fendant les cieux.

Travaux des champs, accents du pâtre, aspects splendides,
Nature, — devant toi je sentais autrefois,
Au fond de moi, parler une secrète voix,
Et mon cœur tressaillir en battements rapides.

Les cheveux blancs, depuis ce temps, sinon les rides,
Sont venus; j'ai vécu loin des prés et des bois;
Mais nos jardins fleuris et charmants, je le vois,
Sont plus silencieux que ces landes arides.

Devant ces frais tableaux qu'ai-je donc ressenti?
Suis-je donc jeune encore? A-t-il bien retenti,
L'appel de cette voix chérie à mon aurore?

Que le mot qu'il prononce ait changé comme moi, —
Qu'importe! — c'est bien lui, plus doux et moins sonore;
Il me disait : « Espère. » Il me dit : « Souviens-toi! »

(*Souvenirs bretons.*)

JOSEPH ROUSSE

(1838)

M. Joseph-Adolphe-Marie Rousse est né à la Plaine, canton de Pornic (Loire-Inférieure), le 12 février 1838. Inscrit au barreau de Nantes, comme stagiaire, le 23 février 1859, et au tableau des avocats le 6 novembre 1862, il fut successivement juge au tribunal civil de Lannion et à celui de Chateaubriant. Elu conseiller général de la Loire-Inférieure, pour le canton de Pornic, en 1871 et en 1874, il fut nommé, en 1891, conservateur de la bibliothèque municipale de Nantes, fonctions qu'il occupa depuis, avec le zèle et la compétence qu'on lui connaît.

M. Joseph Rousse n'a cessé de chanter sa province, et, en particulier, le petit pays de Retz où il vécut et le Pouliguen où les siens habitèrent de longues années. Il a raconté avec des détails impressionnants l'histoire de la maison de ses pères, aquelle servit, sous la Terreur, à cacher des proscrits...

M. Joseph Rousse a publié un certain nombre de recueils de vers : *Au pays de Retz* (Nantes, Vincent Forest et Emile Grimaud, 1867, in-12); *Poèmes italiens et bretons* (Paris, Aubry, 1869, in-12); *Poésies* (Paris, Aubry, 1875, in-18); *Cantilènes* (Paris, Martin, 1878, in-18); *Poésies bretonnes* (Paris, Lemerre, 1882, in-12); *Chants d'un Celte* (ibid., 1886, petit in-8°); *Chants de deuil* (Nantes, Emile Grimaud, 1891, in-8°). Indépendamment de ses poèmes, — dont quelques-uns, insérés dans la *Revue de Bretagne et de Vendée, L'Hermine* et d'autres périodiques, n'ont point encore formé la matière d'un volume, — on lui doit un excellent travail sur *la Poésie bretonne au dix-neuvième siècle* (Paris, Lethielleux, 1895, in-18), quelques travaux historiques et des récits pittoresques : *Les Lieutenants de Charette* (Nantes, B. Cier, 1899, in-12); *Drame et Récits bretons* (Nantes, A. Dugas, 1902, in-8°), etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Arthur de la Borderie, *Joseph Rousse;* Revue de Bretagne et de Vendée, févr. 1867. — Julien Duchesne, *Joseph Rousse;* Annales de Bretagne, nov. 1886. — Edm. Biré, *Un Poète breton;* L'Univers, 11 sept. 1894. — Dominique Caillé, *La Poésie à Nantes sous le second Empire;* Tours, Bousrez, 1905, in-8°.

LE SONNEUR DE BINIOU

Au milieu d'un taillis il est une clairière :
Là, sous des coudriers, on voit un banc de pierre
Tout verdi par la mousse, à deux pas d'un étang,
Où des feuillages morts flottent au gré du vent,
Et dont les bords pierreux sont couverts d'asphodèles,
Qui regardent dans l'eau trembler leurs tiges grêles.
L'an passé, vers le soir, en traversant les bois,
On trouvait un vieillard sur ce banc, quelquefois ;
Et quand on s'éloignait, un air mélancolique,
Un chant de biniou, plein de saveur antique,
Arrivait à l'oreille ; on écoutait, surpris,
Ce chant plaintif et doux qui sortait du taillis.
Et c'était le vieillard, assis dans la clairière,
Sonnant un air d'adieu, comme il faisait naguère,
Le soir d'une assemblée, en revenant du bourg,
Où la danse et les jeux avaient pris tout le jour.
Mais l'habile sonneur avait vu la jeunesse
Mépriser son talent, mépriser sa vieillesse,
Et préférer le bruit du violon criard
Aux sons du biniou modulés avec art.
Aussi, le cœur blessé, rêveur et solitaire,
Il aimait à venir dans la verte clairière,
Et, n'ayant pour témoins que le soleil couchant,
Les lutins des taillis, les follets de l'étang,
Il jouait de vieux airs pleins de mélancolie,
Et dans ces chants faisait ses adieux à la vie.
Il est mort aujourd'hui, mais, avant de mourir,
Il disait à ses fils : — « Remplissez mon désir :
Mettez auprès de moi, dans ma couche nouvelle,
Mon compagnon chéri, mon biniou fidèle,
Et, comme aux jours de fête, ornez-le, mes enfants,
D'une branche de myrte et de quelques rubans. »
Et les fils ont rempli le souhait de leur père ;
Mais, depuis, quand on passe auprès du cimetière,
Le soir ou dans la nuit, quelquefois on entend
Les sons d'un biniou mêlés au bruit du vent.

(*Au pays de Retz.*)

PAUL SÉBILLOT

(1843)

Ethnographe, traditionniste, peintre et poète, M. Paul Sébillot est né le 6 février 1843, à Matignon (Côtes-du-Nord). Bien que la terminaison du nom de Sébillot ne semble pas indiquer une origine bretonne, ses ancêtres étaient Bretons. Sébillot n'est qu'un surnom devenu patronymique. Son père, ainsi que son grand-père et son arrière-grand-père, était médecin. A la famille de sa mère appartenait l'abbé Egault de Saint-René, qui fut, au collège de Dol, l'un des professeurs de Chateaubriand. Nous ne rappellerons pas la carrière laborieuse de M. Sébillot. D'autres y ont pourvu, dont les noms se trouveront mentionnés à la suite de cette courte notice, Nommé en 1889 chef de cabinet au ministère des travaux publics, M. Paul Sébillot fut chargé peu après, au même ministère, de la direction du personnel et du secrétariat, qu'il conserva jusqu'en 1892; il est actuellement entreposeur de tabacs. A ses débuts, M. Sébillot étudia la peinture et exposa quatorze fois aux différents Salons de Paris. Pendant les longs séjours que son métier de paysagiste l'obligeait de faire en Bretagne, il eut l'idée d'interroger les marins et les paysans, et il ne tarda pas à recueillir les matériaux de très curieux ouvrages de folklore. Au commencement de 1880, il fit paraître les *Traditions, Superstitions et Légendes de la haute Bretagne* (Paris, Maisonneuve, in-8°) et un *Essai de questionnaire pour servir à recueillir les traditions, les superstitions et les légendes* (ibid., in-8°). La même année, encouragé par un succès très légitime, il publia les *Contes populaires de la Haute Bretagne* (Paris, Charpentier, in-18); puis, en 1881, *Contes des paysans et des pêcheurs* (ibid., in-18), lesquels furent suivis, en 1882, des *Contes des marins* (ibid., in-18). Vinrent ensuite : *Littérature orale de la Haute Bretagne* (Paris, Maisonneuve, 1881, in-12); *Bibliogr. des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* (Paris, Revue celtique, 1882, in-8°); *Traditions et Superstitions de la Haute Bretagne* (ibid., 1882, in-12); *Gargantua dans les traditions populaires* (ibid., 1883, in-12); *Contes de terre et de mer* (Paris, Charpentier, 1883, in-18); *Blason populaire de la France*, en collabor. avec H. Gaidoz (Paris, Cerf, 1884, in-18); *Coutumes populaires de la Haute Bretagne* (Paris, Maisonneuve, 1885, in-18); *Contes des provinces de France* (ibid., in-18); *Bibliographie des*

traditions populaires des Frances d'outre-mer (Paris, Maisonneuve, 1886, in-8°); *Supplément au même ouvrage* (ibid., 1888, in-8°); *Les Légendes, Croyances et Superstitions de la mer* (Paris, Charpentier, 1886-1887, 2 vol. in-18); *Contes de la Haute Bretagne* (Paris, Lechevalier, 1894, in-8°); *Légendes du pays de Paimpol* (ibid., in-8°); *Légendes et curiosités des Métiers* (Paris, Flammarion, 1894-1896, en fascic.); *Bibliogr. des traditions de la Bretagne* (Paris, Lechevalier, 1896, in-8°); *Contes et légendes du pays de Gouarec* (ibid., 1897, in-16); *Petite Légende dorée de la Haute Bretagne* (ibid., in-12); *Légendes loc. de la Haute Bretagne* (ibid., 1899, in-12); *Contes des landes et des grèves* (Rennes, Caillière, 1900, in-16); *Contes d'Ille-et-Vilaine et Côtes-du-Nord* (Paris, Lechevalier, 1900, in-8°); *Notes sur la légende d'Is* (ibid., in-8°); *Le Folklore de France* (Paris, Guilmoto, 1904-1907, 4 vol. in-8°); etc.

On lui doit encore deux recueils de poèmes conçus sur des légendes et superstitions bretonnes : *La Bretagne enchantée* (Paris, Maisonneuve, 1899, in-16); *La Mer fleurie* (Paris, Lemerre, 1903, in-18).

M. Paul Sébillot a collaboré à un grand nombre de publications; il dirige actuellement la *Revue des traditions populaires*.

BIBLIOGRAPHIE. — Léon Séché, *Figures bretonnes et angevines, M. P. Sébillot*, etc.; 1889, in-8°. — Anonyme, *Paul Sébillot*, notice extr. du *Dictionn. intern. des folkloristes;* Paris, G. Colombier, s. d., petit in-8°; etc.

MER FLEURIE

Séduit par les aspects charmants ou grandioses
De l'humide élément qu'il aime avec ferveur,
Le marin a trouvé des mots pleins de saveur
Pour peindre la beauté de ses métamorphoses;

Il a des termes neufs inconnus à nos proses :
L'Océan lui rappelle un gai parterre en fleur,
Que le printemps orna de sa riche couleur,
Et s'il n'est point ridé, c'est « une mer de roses ».

Sa surface verdâtre, où se mirent les cieux,
Lorsqu'il la voit de loin, représente à ses yeux
L'herbe que les moutons paissent dans la prairie,

Et lorsque le vent frais sème les flots mutins
De bouquets blancs qui font songer aux aubépins,
On dit à Saint-Malo que la mer est « fleurie ».

(*La Mer fleurie.*)

RENÉ KERVILER

(1842-1907)

Fils aîné d'un ancien capitaine de frégate « qui assista à la bataille de Navarin, aux prises d'Alger et de Saint-Jean-d'Ulloa », et l'aîné de onze enfants, René Pocard du Cosquer de Kerviler naquit à Vannes le 13 novembre 1842. Il était le descendant d'une nombreuse lignée de notaires et de greffiers, établis en Bretagne au XVIIIe siècle. Successivement ingénieur des ponts et chaussées à Tarbes, à Saint-Brieuc, à Nantes, puis ingénieur en chef et enfin inspecteur général à Saint-Nazaire, il décéda le 11 mai 1907, laissant la réputation d'un savant, d'un folkloriste et d'un érudit fort laborieux.

On lui doit non seulement d'admirables travaux entrepris pour l'Etat, mais un grand nombre d'ouvrages d'histoire, d'archéologie, de critique, et jusqu'à des poésies où il n'a cessé d'exalter sa province. A l'heure de sa mort, sa bibliographie, composée par lui-même, comprenait plus de cent cinquante articles, dont l'un en 15 volumes. Citons parmi les plus dignes d'intérêt : *La Bretagne à l'Académie française* (XVIIe et XVIIIe siècles), Nantes, Forest et Grimaud, 1877-1886, 2 vol. in-8°, et Paris, Palmé, 1879-1889, 2 vol. in-8°; *Œuvres nouvelles de Desforges Maillard;* Nantes, Soc. des biblioph. bretons, 1882, in-8°; *Les Jacobins de Lorient ou la Gigantojacobinomachie;* Lorient, Cathrine et Guyomar, 1887, in-4°; *Recherches sur les députés de la Bretagne aux états généraux de 1789;* Rennes, Plihon et Hervé, 1887-1888, in-8°; *Armorique et Bretagne;* Paris, Champion, 1893, 3 vol. in-18, etc. Comme complément à ses études d'archéologie et d'histoire, René Kerviler a donné, dans la *Revue des traditions populaires,* un grand nombre de notes sur des coutumes locales et d'anciennes chansons populaires recueillies d'une de ses tantes « en la respectable demeure de la rue des Douves-du-Port, à Vannes, où se sont succédé six générations de sa famille ». Il a, de plus, fait paraître les quinze premiers volumes d'un *Répertoire général de bibliographie bretonne,* Rennes, Plihon et Hervé, 1886-1903, gr. in-8°, œuvre monumentale, dont la mort seule vint interrompre la publication.

René Kerviler a laissé encore un petit volume, *Bruyères et Lilas* (Rennes, Caillière, 1901, in-12), où il s'est plu à décrire en

vers faciles et harmonieux quelques-uns des beaux sites de la Bretagne.

Bibliographie. — René Kerviler, *Trente-Trois Ans de travaux archéolog. et histor.*, Lorient, A. Cathrine, 1903, in-8°.

VANNES

Dans la nuit de la fable, ô ma cité natale,
Tu perds les premiers pas d'un ténébreux passé;
Puis Gaulois et Romains sur tes murs ont tracé
Les pages d'une histoire où la gloire s'étale.

Haut les cœurs!... Voici les Normands, race brutale;
Mais, appuyé sur toi, Barbe-Torte a glacé
Leur troupe d'épouvante... Ainsi fut terrassé
Quiconque osa braver la vieille capitale.

Garde longtemps encor les tours de tes remparts,
Tes antiques maisons, tous les témoins épars
Des gestes des Bretons. Tressaille sous l'outrage,

Et ne supporte pas qu'aucune trahison
Vienne jamais ternir l'éclat de ton courage,
Car l'hermine sans tache est seule en ton blason.

PÉNANROS-SUR-ODET

Je sais, à l'ombre des grands bois,
Baignant leur pied dans la rivière,
Une vieille gentilhommière
Où j'ai goûté plaisirs de rois.

Loin de la ville et de ses bois,
On y respire paix entière
Dans la simplicité première
Des habitudes d'autrefois;

De frais sentiers bordent la plage,
Et d'aromes de fleur sauvage
Le vent de mer chante rempli....

O Pénanros, si la tourmente
Me force à replier ma tente,
J'irai te demander l'oubli.

(*Bruyères et Lilas.*)

TRISTAN CORBIÈRE

(1845-1875)

Edouard-Joachim [dit Tristan] Corbière naquit à Coat-Congar, à quelques lieues de Morlaix, le 18 juillet 1845. Son père, Edouard-Jean-Antoine, natif de Brest, capitaine au long cours, fut l'auteur de quelques romans maritimes, entre autres *Le Négrier* (1832, 4 vol. in-12), œuvre fort singulière « dont la préface décèle, selon M. Remy de Gourmont, un esprit très hautain et dédaigneux du public ». Tristan Corbière fit ses études au lycée de Saint-Brieuc jusqu'à l'âge de seize ans, époque à laquelle se manifestèrent les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter. Les soins incessants de sa mère et un séjour de deux années à Roscoff, au milieu des pêcheurs, raffermirent sa santé. Il vint ensuite se fixer à Paris, et ne fit guère d'apparitions dans sa province, si ce n'est pour vagabonder avec ceux qu'il a si parfaitement dépeints. « Blasé très jeune, atteint d'une sorte de spleen, écrit un de ses biographes, M. Vincent Huet, son père, afin de le distraire, lui fit construire un sloop de plaisance. A partir de ce moment, il fut toujours en mer, ne couchant plus que dans un hamac et toujours vêtu en matelot, avec le suroît, la grosse capote et les larges bottes de bord... » A Paris, il se lia avec de nombreux artistes et, en 1873, collabora, sous le pseudonyme de *Tristan*, à *La Vie parisienne*. Il réunit la même année ses premiers vers et les fit paraître en une édition de luxe qu'il orna d'un étrange frontispice à l'eau-forte (*Les Amours jaunes*, etc.; Paris, Glady, 1873, in-8°).

Terrassé par une affection de poitrine, il fut transporté à la maison Dubois. Il ne se fit guère illusion sur son sort et alla mourir à Morlaix le 1er mars 1875.

On a défini l'art de Tristan Corbière : « Pas de la poésie et pas du vers, à peine de la littérature — un métier sans intérêt plastique; — l'intérêt est dans le cinglé, la pointe sèche, le calembour, la fringance, le haché romantique... »

Il aima la mer passionnément, ainsi que les siens l'avaient aimée, et la chanta en une forme âpre, violente, ironique, le plus souvent amère. Son vers se ressent du caprice des flots, du gros temps et de la tempête qu'il éprouva souvent au large de Roscoff; il en a les mouvements prompts, les arrêts brus-

ques... Tristan Corbière est unique en Bretagne. Il renouvelle, pour notre joie, l'art appauvri, exsangue et faussement mystique du romantisme agonisant...

Les Amours jaunes ont été réimprimés en 1891, par Léon Vanier.

BIBLIOGRAPHIE. — René Martineau, *Tristan Corbière,* essai de biographie et de bibliographie, etc.; Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui,* nouv. édit., Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, I.

LA FIN

Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis?
. . . .
Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'Océan de leur vie a pris toutes les pages,
Et, d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots.
Nul ne saura leur fin dans l'abime plongée...
. . . .
Nul ne saura leur nom, pas même l'humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson plaintive et monotone
D'un aveugle qui chante à l'angle d'un vieux pont.

(V. Hugo, *Oceano nox.*)

Eh bien, tous ces marins, — matelots, capitaines,
Dans leur grand Océan à jamais engloutis...
Partis insoucieux pour leurs courses lointaines,
Sont morts — absolument comme ils étaient partis.

Allons! c'est leur métier; ils sont morts dans leurs bottes:
Leur *boujaron* [1] au cœur, tout vifs dans leurs capotes...
— *Morts*... Merci : la *Camarde* a pas le pied marin;
Qu'elle couche avec vous : c'est votre bonne femme...
— Eux, allons donc : Entiers! enlevés par la lame,
Ou perdus dans un grain...

Un grain... est-ce la mort, ça? La basse voilure
Battant à travers l'eau! — Ça se dit *encombrer*...

1. *Boujaron,* ration d'eau-de-vie.

Un coup de mer plombé, puis la haute mâture
Fouettant les flots ras — et ça se dit *sombrer*.

— Sombrer. — Sondez ce mot. Votre *mort* est bien pâle
Et pas grand'chose à bord sous la lourde rafale...
Pas grand'chose devant le grand sourire amer
Du matelot qui lutte. — Allons donc, de la place! —
Vieux fantôme éventé, la Mort change de face :
La Mer!...

Noyés? — Eh! allons donc! Les *noyés* sont d'eau douce.
— Coulés! corps et biens! Et jusqu'au petit mousse,
Le défi dans les yeux, dans les dents le juron!
A l'écume crachant une chique râclée,
Buvant sans hauts-de-cœur *la grand' tasse salée*...
Comme ils ont bu leur boujaron.

. . . .

— Pas de fond de six pieds, ni rats de cimetière;
Eux, ils vont aux requins! L'âme d'un matelot,
Au lieu de suinter dans vos pommes de terre,
Respire à chaque flot...

— Écoutez, écoutez la tourmente qui beugle!...
C'est leur anniversaire. — Il revient bien souvent. —
O poète, gardez pour vous vos chants d'aveugle;
— Eux : le *De profundis* que vous corne le vent.

Qu'ils roulent infinis dans les espaces vierges!...
Qu'ils roulent verts et nus,
Sans clous et sans sapin, sans couvercle, sans cierges...
— Laissez-les donc rouler, *terriers* parvenus!

(*A bord,* 11 février.)

SAINT TUPETU DE TU-PE-TU

C'est au pays de Léon. — Est une petite chapelle à saint Tupetu (en breton : *D'un côté ou de l'autre*).

Une fois l'an, les croyants — fatalistes chrétiens — s'y rendent en pèlerinage, afin d'obtenir, par l'entremise du saint, le dénouement fatal de toute affaire nouée : la délivrance d'un malade tenace ou d'une vache pleine, ou tout au moins quelque signe de l'avenir : tel que c'est écrit là-haut. — *Puisque cela doit être, autant que cela soit de suite... d'un côté ou de l'autre...*

Tupetu. L'oracle fonctionne pendant la grand'messe : l'officiant fait faire, pour chacun, un tour à la *Roulette-de-chance,* grand cercle en bois fixé à la voûte et manœuvré par une longue corde que Tupetu tient lui-même dans sa main de granit. La roue garnie de clochettes tourne en carillonnant; son point d'arrêt présage l'arrêt du destin : — *D'un côté ou de l'autre.* Et chacun s'en va comme il est venu, quitte à revenir l'an prochain... *Tu-pe-tu* finit fatalement par avoir son effet.

Il est, dans la vieille Armorique,
Un saint, des saints le plus point u,
Pointu comme un clocher gothique
Et comme son nom : Tupetu.

Son petit clocheton de pierre
Semble prêt à changer de bout...
Il lui faut, pour tenir debout,
Beaucoup de foi... beaucoup de lierre...

Et dans sa chapelle ouverte, entre
— Tête ou pieds — tout franc Breton
Pour lui tâter l'œuf dans le ventre,
L'œuf du destin : C'est oui ? — C'est non ?...

Plur fort que sainte Cunégonde
Ou Cucugnan de Quilbignon...
Petit prophète au pauvre monde,
Saint de la veine on du guignon,

Il tient sa Roulette-de-chance
Qu'il vous fait aller pour cinq sous;
Ça dit bien mieux qu'une balance
Si l'on est dessus ou dessous.

C'est la roulette sans pareille,
Et les grelots qui sont parmi
Vont là-haut chatouiller l'oreille
Du coquin de Sort endormi.

Sonnette de la Providence,
Et serinette du Destin;
Carillon faux, mais argentin;
Grelottière de l'Espérance...

Tu-pe-tu! — D'un bord ou de l'autre!
Tu-pe-tu! — Banco. — Quitte ou tout!

Juge de paix sans patenôtre...
Tupetu, saint valet d'atout!

Tu-pe-tu! — Pas de milieu!...
Tupetu, sorcier à musique,
Croupier du tourniquet mystique
Pour les macarons du bon Dieu!...

Médecin héroïque, il pousse
Le mourant à sauter le pas :
Soit dans la vie à la rescousse...
Soit, à pieds joints, en plein trépas :

Tu-pe-tu! cheval couronné!
Tu-pe-tu! qu'on saute ou qu'on bute!
Tu-pe-tu! vieillard obstiné!...
Au bout du fossé la culbute!

Tupetu, saint tout juste honnête,
Petit Janus chair et poisson!
Saint confesseur à double tête,
Saint confesseur à double fond!

— Pile-ou-face de la vertu,
Ambigu patron des pucelles
Qui viennent t'offrir des chandelles...
Jésuite! tu dis : *Tu-pe-tu!*

(*Les Amours jaunes.*)

FRÉDÉRIC LE GUYADER

(1847)

M. Frédéric Le Guyader (Frédéric Fontenelle), actuellement conservateur de la bibliothèque de Quimper, est né à Brasparts (Finistère), le 14 mars 1847. Il débuta dans les lettres à Rennes, en même temps que son ami le poète Louis Tiercelin, fit jouer deux drames en vers au théâtre de cette ville et collabora au journal *La Jeunesse*. Par la suite, il donna des articles et des romans aux revues et aux journaux, tels : *L'Hermine, La Dépêche de Brest, Le Clocher breton, Le Nouvelliste du Morbihan,* etc. Il a publié : *La Bataille de Carnac,* poème (Morlaix, impr. A. Chevalier, 1894, in-8°); *La Reine Anne,* poème (Rennes, Caillière, 1896, in-8°); *Duguesclin,* poème (ibid., 1896, in-8°); *L'Ere bretonne,* poèmes couronnés par l'Académie française (Paris, Lemerre, 1896, gr. in-8°); *La Chanson du cidre,* poésies (Rennes, Caillière, 1901, in-16); *La Bible* : *I. D'Adam à Jésus,* poèmes (Lorient, « Clocher Breton », 1903, in-8°).

M. Le Guyader a chanté en vers sonores et puissants, mélodramatiques parfois, l'histoire et la légende de son pays; il a de plus contribué, mieux qu'aucun autre, à nous faire connaître une Bretagne lumineuse et gaie. Les fils d'Armor, bons vivants et grands buveurs, qu'il a décrits dans ce livre spirituel et plaisant, *La Chanson du cidre,* sont les petits-neveux de Rabelais. Il excelle à peindre les mœurs naïves de la Cornouaille; c'est un intimiste dont les tableaux, brossés avec art et malice, seraient dignes de figurer dans une galerie de petits maîtres flamands...

« Au fait, sommes-nous aussi tristes qu'on veut bien le dire? a-t-il écrit quelque part, en manière d'avant-propos. La mélancolie de Brizeux — malade comme Musset — n'est pas toujours de la tristesse. Souvestre, Luzel, Prosper Proux, ne sont pas lugubres... Anatole Le Braz, avec ses somptuosités à la Rubens, n'est pas un triste. Et Le Goffic non plus, ce Breton pur sang... Donc, la tristesse bretonne est une légende à détruire... »

M. Frédéric Le Guyader est lauréat de la Société protectrice des animaux : c'est son titre de gloire auquel il tient le plus...

BIBLIOGRAPHIE. — R. de Kerviler, *Bibliographie bretonne,* etc.

LA BATAILLE DE CARNAC

Les Bretons d'outre-mer et ceux de Breiz-Izel
Se sont rencontrés, là, dans un terrible duel,
Dans un égorgement qui dura trois journées.

La bataille remonte à quatre mille années.

Ceux d'outre-mer, vautours voraces et pillards,
Arrivaient du pays des frigides brouillards,
Innombrables, sur leurs innombrables pirogues.
A l'avant des esquifs, aboyaient d'affreux dogues
Qui semblaient échappés d'abîmes infernaux.
Toute la mer était noire de leurs canots,
Des troncs d'arbres géants, creusés par des colosses.
Là dedans entassés, pirates et molosses,
Montraient les crocs, tendaient les poings, criaient, hurlaient.

Sur la côte, où les flots roulaient et déferlaient,
Cinq cent mille Bretons occupaient le rivage.
Eux aussi, maintenant, poussaient leur cri sauvage;
Et, courant dans le flot, montant sur les récifs,
Se ruaient, furieux, vers ces dix mille esquifs.

Comment dire, comment concevoir, même en rêve,
Ce choc d'un million d'hommes, sur cette grève;
Ce ciel morne, ce sol lugubre, ces clameurs
Parmi le vent, parmi la mer et ses rumeurs?
Ce fut une mêlée, un corps à corps de fauves,
De Bretons chevelus et d'Angles têtes chauves.
Ces brutes se battaient, des silex à la main,
Avec d'horribles cris qui n'avaient rien d'humain,
Se défonçant le crâne à coups de casse-têtes.

Et sous ce lourd piétinement d'hommes, de bêtes,
Sous ce monceau de morts, dont le sang ruisselait,
Le sol d'Armor, ce sol au cœur si dur, tremblait.

Le long des côtes, par les landes, sur la grève,
Durant trois jours, le duel continua, sans trêve.

Or, le troisième jour, au coucher du soleil,
Quand l'Astre, épouvanté d'un massacre pareil,

Disparut dans son antre, et fit place aux ténèbres,
Cent mille morts couvraient ces rivages funèbres.

Pêle-mêle, les survivants, jusqu'au dernier,
S'étaient enfuis, chassés par l'odeur du charnier.

Les morts restèrent seuls, les yeux béants, dans l'ombre,
Mais, déjà, sous la nuit plus propice et plus sombre,
De partout, de très loin, des monts et des forêts,
Des montagnes de Laz, des montagnes d'Arès,
Dardant leurs yeux de braise, et la langue pendante,
Les loups au ventre creux accouraient, meute ardente.
Et, carnassiers de l'air, dès le lever du jour,
Les sinistres corbeaux s'abattaient à leur tour,
Et les crabes, vomis par l'Océan tout proche,
Les crabes monstrueux, sortis des trous de roche,
Traînant leurs pieds velus sur ces chairs en lambeaux,
Fouillaient les morts, parmi les loups et les corbeaux.

Ce fut un long festin, sous les cieux taciturnes.
Les crabes lents, les corbeaux lourds, les loups nocturnes,
Les pucerons de mer, prodigieux mangeurs,
Les moucherons, ailés d'azur, les rats rongeurs,
Les vers grouillants, les vers, gonflés de pourriture,
Tous les pillards, tous les monstres de la nature,
Tous les pillards de l'air, de la terre et des eaux,
Dépouillèrent ces corps jusqu'aux moelles des os.

Or, quand le charnier fut en pleine purulence,
Le vent de mer souffla sur cette pestilence;
Et, sur l'aile des vents fétides, le fléau
Frappa de mort l'humanité, comme un troupeau.
Foudroyant, il franchit, d'un vol, les deux Bretagnes.
Puis, il passa les mers, les fleuves, les montagnes;
Les fleuves qui seront le Danube et le Rhin:
Le Nil sacré, l'Euphrate et l'Indus souverain.
Il promena la mort jusqu'aux lointaines plages
Où grandissaient, déjà, les aïeux des Pélasges;
Plus loin, jusqu'au berceau des cent peuples promis
Au joug d'or de Ninus et de Sémiramis;
Plus loin encor, jusqu'aux barrières du vieux monde,
Jusqu'aux bords que le Gange arrose de son onde.

Cent ans après, le champ de bataille d'Armor,
Immense, avec ses os blanchis, semblait encor
Plus lugubre, en ce coin de la terre bretonne,
Où l'Océan, mélancolique et monotone,
Rythme éternellement le Psaume de la Mort.
Alors, les chefs du peuple et les prêtres d'Armor
S'assemblèrent, un jour, dans ce champ solitaire.
Et, recueillant les os, jonchant au loin la terre,
Le peuple satisfit la volonté des Dieux,
En creusant une tombe aux mânes des aïeux.
Mais aux grands ouvriers il faut de grandes œuvres :
Ces remueurs de rocs, audacieux manœuvres,
Travaillèrent, d'instinct, pour la postérité,
Et firent comme un pacte avec l'éternité.
Ils voulaient, ces géants, que l'œuvre fût de taille
A célébrer la prodigieuse bataille :
Et là, ces primitifs dressèrent, de leurs mains,
Le plus stupéfiant des monuments humains.

(*L'Ere bretonne.*)

SCIENTIFIQUE DISSERTATION

SUR L'IVROGNERIE BRETONNE

Je vois des ventres-creux qui vivent d'une croûte,
Je vois même de gros empiffreurs de choucroute,
Je vois des gens d'esprit, des malins, des penseurs,
Des vieux portant besicle, austères et censeurs,
Je vois des aigrefins, faisant les difficiles,
Des cuistres, des goujats, des sots, des imbéciles,
Des goinfres, des lourdauds, des bâfreurs, des Normands
Qui nous accusent d'être ivrognes et gourmands.
Oui, je sais qu'on en rit. Et je sais qu'on en cause.
Eh bien, que voulez-vous, c'est le climat, la cause.
Allez, vous dis-je, allez : courez tous les pays.
L'Arabe se remplit le ventre de maïs.
Le superbe Espagnol, dont l'haleine est étrange,
Vit d'une gousse d'ail et d'un quartier d'orange.
Les pouilleux de Florence et les lazzaroni
Vivent de l'air du temps et de macaroni.

Au pays de Mireille, à l'ombre du platane,
On déjeune d'un bon melon de Barbentane.
A-t-on le gosier sec, après le siroco?
On se contentera d'un verre de coco.
Mais nous, nous qui vivons sous d'autres latitudes,
Nous avons d'autres goûts et d'autres habitudes.
Nous vivons dans la brume et dans l'humidité.
Etonnez-vous qu'on mange avec avidité!

Ah! ce n'est point d'oignons, de pastèques, d'amandes,
Que nous meublons le creux de nos panses gourmandes.
Il nous faut d'autres mets que des gâteaux de riz.
C'est de bœuf et de lard que nous sommes nourris.
Les soupes, que l'on trempe aux marmites béantes,
Et qu'on bâfre dedans des écuelles géantes;
Les bouillis monstrueux, les boudins succulents,
Le lard rose, qu'on sert en quartiers opulents,
Et qui laisse au menton deux longs sillons de graisse ;
L'andouille, dont l'odeur vous met en allégresse;
Les tripes, les rognons, les divins aloyaux,
Voilà nos mets, à nous, gastronomes royaux!

Or, quand le ventre agit, quand l'estomac travaille,
Nous leur aidons, avec d'abondante buvaille.
Pour faire, au fond du sac, descendre les morceaux,
Du cidre à plein gosier, du cidre par ruisseaux!

Donc il faut boire. Donc nous buvons. C'est affaire
De zone, de climat, de degré sur la sphère.
O Bretons, Bas-Bretons, paillards et ripailleurs,
J'y pense et j'en frémis : nous pouvions naître ailleurs!
Oh! Dieu! s'il nous fallait vivre loin de la France,
Parmi les Esquimaux, ces mangeurs d'huile rance,
Ces malheureux qui n'ont, en guise de boisson,
Que l'amer déplaisir de sucer un glaçon.
S'il nous fallait, en plein désert, traire aux chamelles
Le lait dur et moisi de leurs vieilles mamelles,
Et nomades, avec les pasteurs de troupeaux,
Humer l'eau qui croupit dans des outres de peaux!
Nous pouvions naître encor sur les bords de la Seine :
Là, des gens patentés font le commerce obscène
De vendre au pauvre diable un vin sur et malsain,

Où l'on fourre de tout, excepté du raisin.
Non, Dieu, plein de bonté pour la gent buvassière,
Fit pour nous une bonne et grasse nourricière :
Il donna donc, un jour, la Bretagne aux Bretons.
Bénissons-le. Buvons à sa gloire, et chantons!

(*La Chanson du Cidre*.)

LÉON SÉCHÉ

(1848)

Né d'un père breton et d'une mère angevine, le 3 avril 1848, à Ancenis, petite ville située sur la Loire, aux portes de la Bretagne, dans une contrée qu'il a surnommée justement la Bretagne angevine, M. Léon Séché a consacré les quelques loisirs que lui ont laissés jusqu'à ce jour ses travaux d'histoire littéraire, à composer des poèmes où revient sans cesse le nom de son pays natal. Il débuta en 1870 en publiant chez l'éditeur Jouaust : *Le Dies Iræ du Mexique ;* l'année suivante, il donna chez Lachaud : *Les Griffes du lion.* Par la suite, il fit paraître divers recueils : *Amour et Patrie* (Paris, Lemerre, 1876, in-18) ; *Ave Maria* (Libr. académique, 1879, in-18) ; *La Chanson de la Vie,* poésies complètes (Paris, Libr. académique, 1888, in-18), ouvrage couronné par l'Académie française.

Ce sont des œuvres légères contenant des pages d'une grande fraîcheur et d'un agréable sentiment, mais qui ont moins contribué — il faut le dire — que tels ouvrages d'érudition à faire connaître leur auteur. Historien et critique, M. Léon Séché s'est acquis à l'heure actuelle une réputation incontestée par ses livres documentaires. On lui doit : *Jules Simon,* étude littér. et polit. (Paris, Dupret, 1887, in-18) ; *Les Derniers Jansénistes* (Paris, Libr. acad., 1890-1891, 3 vol. in-8°) ; *Les Origines du Concordat* (Paris, Delagrave, 1892, in-8°) ; *Volney,* étude histor. (Paris, Lechevalier, 1899, in-16) ; *Alfred de Vigny* (Paris, Juven, 1902, in-8°) ; *Œuvres complètes de J. de Bellay,* I (Paris, édit. de la *Revue de la Renaissance,* 1903, in-8°) ; *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, 2 vol. in-8° et in-18) ; *Correspondance inéd. de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier* (ibid., in-8° et in-18) ; *La Défense et Illustration de la langue françoise,* de J. du Bellay, éd. critique (Paris, Sansot, 1905, in-18) ; *Lamartine de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations* (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-8° et in-18) ; *Alfred de Musset, l'homme et l'œuvre* (ibid., 1907, 2 vol. in-8° et in-18) ; *Correspondance d'Alfr. de Musset* (ibid., 1907, in-8° et in-18) ; *Hortense Allart de Méritens* (ibid., 1908, in-8° et in-18) ; *Correspondance de Hort. Allart de Méritens avec Sainte-*

Beuve, 1841-1848 (ibid., in-8° et in-18); *Le Cénacle de la Muse Française, 1823-1827* (ibid., in-8° et in-18), etc.

M. Léon Séché a beaucoup fait pour sa province. Non seulement il a célébré et décrit, dans maints ouvrages en prose, son lieu natal : *Contes et Figures de mon pays* (Paris, Dentu, 1881, in-18); *Rose Epoudry*, roman (Paris, Librairie académique, 1887, in-18); *Catalogue illustré de l'Exposition bretonne-angevine*, 1888, in-8°, mais il a collaboré à des revues et dirigé des périodiques, tels la *Revue de Bretagne et d'Anjou, Revue des provinces de l'Ouest, Revue de la Renaissance, Annales romantiques*, etc., où il a évoqué les sites et fait revivre les grandes figures de la Bretagne et de l'Anjou.

Travailleur inlassable, M. Léon Séché entretient le rêve réconfortant d'aller terminer ses jours à Ancenis, sa ville natale, non loin du monument de Joachim du Bellay, son compatriote, qu'il a fait élever le 2 septembre 1894.

ANCENIS

Folium ejus non defluet.
(Devise des barons d'Ancenis.)

Ce n'est pas une grande ville,
Elle tiendrait facilement
Dans Paris, — n'ayant que cinq mille,
Oui, cinq mille âmes seulement.

Mais c'est une ville coquette
Et mignonne à proportion.
On y trouve à discrétion
Les cancans et la femme honnête.

Les vêtements n'y sont pas chers,
Le tailleur pour rien vous habille,
Seulement gare à son aiguille :
Elle entre souvent dans les chairs.

La ville est agréable en somme.
On y boit le vin du coteau,
Lequel, sans ouvrir le couteau,
A déjà tué plus d'un homme.

C'est un tout petit vin clairet
Dont la grappe est jaune à l'automne

Et qu'on boit à même la tonne
Sur la table du cabaret.

De tous côtés sont des collines.
La ville est dans un entonnoir.
Un grand fleuve sert de miroir
A de vieilles tours en ruines.

Ce château, du temps des barons,
Etait la clef de la Bretagne.
Aujourd'hui les Sœurs de Chavagne
Y font leurs saints heptamérons.

Ancenis n'a plus de couronne,
Les seigneurs sont morts, Dieu merci!
Car elle est plus heureuse ainsi,
Que du temps qu'elle était baronne.

La Loire a cessé d'investir
Ses tours, où poussent les orties,
Depuis qu'on les a converties —
Comment dirai-je? — en repentir!

Elle vient quand même à la rive
Échouer amoureusement,
Et coule si nonchalamment
Que son onde parait captive.

Mais, les bords anceniens franchis,
Elle emporte en mer avec elle
La silhouette et la dentelle
Des objets qu'elle a réfléchis!

J'ai parlé de tout, sauf des femmes:
Elles auront mon dernier mot!
Je crois vous avoir dit plus haut
Qu'elles étaient d'honnêtes âmes.

Chez elles la fleur de vertu
S'épanouit en pleine terre;
Le cœur large, du caractère,
Mais la langue! un couteau pointu

Il faut les entendre à leur porte
S'entretenir en comité:
« Et votre homme? — Il est alité.
— Et votre voisine? — Elle est morte

— Ah! la pauvrette! — Savez-vous?...
— Quoi! — Mathurine se marie!
— Avec qui? — Tout le monde en crie :
Elle épouse un sac de gros sous!

— Ah! la coquette! ah! la coquine!
Encore un sot d'ensorcelé.
En a-t-elle déjà volé
De ces hommes qu'elle assassine! »

C'est ainsi, du soir au matin,
Quand on sonne un glas, un baptême.
Durant l'avent comme en carême,
On s'occupe de son prochain.

La belle ville! allez-vous dire,
Que celle dont les habitants
Passent la moitié de leur temps
Dans les cancans et la satire!

Oui, n'en soyez pas étonné,
Je n'en sais pas de plus jolie
En France, même en Italie,
Et je l'aime, car j'y suis né!

(*La Chanson de la Vie.*)

NARCISSE QUELLIEN

(1848-1902)

Né à la Roche-Derrien (Côtes-du-Nord), le 27 juin 1848, Narcisse Quellien appartenait à une vieille famille de sa province natale. Lui-même s'est plu à évoquer, non sans émotion, les menus faits de son enfance et à perpétuer la mémoire des siens. « Les parents qui m'ont élevé, a-t-il écrit, étaient deux Bretons de race intègre; leur native franchise était encore inaltérée. Les inoubliables après-midi du dimanche, où mon père nous amenait aux bords du Jaudy, le long des peupliers et des saules! Depuis, je n'ai jamais écouté les voix aériennes, comme là-bas, lorsque nous restions assis sous le petit bois de Kéressé et que le vent roulait ses harmonies par les hautes cimes des sapins. Les nuées du ciel en marche n'avaient pas de secret pour mon père; je considérais le Voyant alors à son image: personne ne m'a depuis parlé de la nature comme ce charmant conteur... Pas une femme ne valait ma mère pour chanter les complaintes du temps passé... »

Il fit ses études au collège de Tréguier, puis entra comme professeur dans l'Université. Venu à Paris en 1875, il se lia avec Paul Bourget, Jean Richepin, Maurice Bouchor et Gabriel Vicaire, qui débutaient brillamment dans les lettres. Il habitait alors rue Guy-de-la-Brosse, avec quelques-uns de ces derniers. En même temps qu'il donnait des leçons, préparait au baccalauréat et remplaçait Brunetière et Bourget dans divers établissements d'enseignement, il se faisait connaître par d'heureux essais. Il collaborait aux journaux et aux revues de Paris et de Bretagne, puis entrait aux archives des affaires étrangères. Il dut résigner son emploi, en 1894, quand le ministère Casimir-Périer supprima les subventions aux hommes de lettres. Depuis, Quellien vécut exclusivement de sa plume. Ses premières poésies en langue celtique datent de son séjour à Tréguier. Narcisse Quellien s'était fait une spécialité de l'étude de l'histoire et de la littérature bretonnes. Ancien ami de Renan, il travaillait, dit-on, à un ouvrage sur le célèbre écrivain quand la mort vint le frapper brusquement. On a raconté sa fin tragique. Quellien, après une visite à la *Nouvelle Revue*, se rendait chez le sculpteur Injalbert pour voir la maquette du monument élevé depuis au

poète Gabriel Vicaire, quand il fut renversé et tué par un automobiliste imprudent, le 16 mars 1902. Il laissait une œuvre inachevée, mais considérable, si l'on tient compte du temps limité qu'il eut pour la mener à bien.

Parmi ses ouvrages, nous citerons: *Annaïk, poésies bretonnes, avec une lettre préface de M. Ernest Renan* (Paris, G. Fischbacher, 1880, in-12); *L'Argot des Nomades en Basse Bretagne* (Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1886, in-8°); *Loin de Bretagne* (Paris, A Lemerre, 1886, in-12); *Bardit lu sur la tombe de Brizeux au cimetière du Carnel, lors de l'inauguration du monument élevé au poète breton, le 9 septembre 1888, à Lorient* (Paris, A. Lemerre, 1888, in-12); *Chansons et danses des Bretons, avec musique* (Paris, Maisonneuve, 1889, gr. in-8°), ouvrage couronné par l'Académie française; *La Bretagne armoricaine, avec 33 planches et 5 cartes* (Paris, Maisonneuve, 1890, in-12); *Perrinaïc, Une compagne de Jeanne d'Arc* (Paris, Fischbacher, 1891, in-8°); *Breton de Paris* (Paris, Ollendorff, 1893, in-12); *Breiz, poésies bretonnes* (Paris, J. Maisonneuve, 1898, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; *Contes et Nouvelles du pays de Tréguier* (Paris, J. Maisonneuve, 1898, in-12).

Poète et folkloriste, Narcisse Quellien n'a cessé jusqu'à la fin de chanter sa province en vers émus et touchants, ou de recueillir des témoignages de l'art populaire au pays d'Armor. Traditionniste et conférencier, il a organisé des auditions de mélodies locales; lui-même en a noté les airs au cours des diverses missions que le ministère de l'instruction publique lui confia de 1880 à 1889. (Cf. *Rapport sur une mission en Basse Bretagne, ayant pour objet d'y recueillir les mélodies pop.* Archives des Missions, 1882, t. VIII.) Il fonda de plus le Dîner celtique, que Renan honora de sa présence pendant treize années consécutives.

Ses poésies bretonnes, publiées sous ce titre *Breiz*, ont fait l'objet du cours de langue celtique professé par M. Arbois de Jubainville au Collège de France, en 1898. Narcisse Quellien a collaboré au *Globe*, au *Parlement*, au *Figaro*, au *Temps*, à *La République française*, au *Figaro illustré*, à la *Revue bleue*, à la *Revue encyclopédique*, à *La Plume*, à *L'Ouest artistique*, etc.

Bibliographie. — Anonyme, *Nécrologie*, Bulletin du Bibliophile, 1902, p. 187.

LA PROMENADE D'AHÈS

Quand la lune est levée sur le Ménéhom, — La baie de Douarnenez est incomparable.

Dès qu'approche le soir, — Le pêcheur, en bas de la montagne,

Le pêcheur tourne et retourne, — Il tourne à sécher ses filets;

Ensuite, assis en attendant — Que soit venue la tombée de nuit,

Il reste à écouter la voix du vent, — Une petite voix de la nuit qui s'élève dans le lointain.



— N'est-ce pas la nuée, par delà la mer, — Qu'on voit s'ouvrir, chaque soir?

Le soleil couché, n'est-ce pas, chaque soir, — Le paradis qui s'ouvre là-bas?

BALE AHEZ

War Mene-Hom pa bar al loar,
Pleg Douarnenez zo dispar.

Vel ma dosta d'ann abarde,
Ar pesketer 'traou d'ar mene

Ar pesketer tro ha distro,
A dro da sec'ha he roejo;

Azeet goude da c'hortoz
Bete ma vo kouet ar serr-noz,

'Man o chilaou mouez ann awel
Eur vouezik-noz a sav a-bell.



— N'e ket ar goabr 'tu all d'ar mor
A weler bemnoz o tigor?

Kuzet ann heol, n'e ket bemnoz
Digor du-hont ar baradoz?

Et le long de la grève qui donc entend-on — Chanter, dis-le-moi, pêcheur?

L'homme de mer a répondu : Ce n'est pas la grande porte du paradis (qui s'ouvre);

Mais c'est une ville qui s'élève vers le firmament pur, — Une superbe ville (qui se lève) de l'abîme profond.

Regarde ce palais (qui apparaît) en bas du golfe, — Et une église avec son clocher à plate-forme.

Et puis, regarde s'en allant aux danses — Avec son chevalier, la Princesse aux cheveux blonds.

A présent écoute comme chante doucement — Sur la grève le tiède vent d'été,

Et comme le flot touche aux rochers, — Ainsi que glisse une robe de soie dans un bal.

— Me diras-tu, pêcheur, — Quand les étoiles se mettent à briller dans le ciel clair,

Pourquoi, les étoiles commençant à briller, — Le bal alors tombe dans les abimes d'enfer?

Ha hed ann trez piou 'ta klever,
O kana, lar d'in, pesketer? —

Ann den-a-vor an euz laret :
— Dor vraz ar baradoz n'e ket,

Nemed eur ger sav d'ann oabl splann,
Eur ger veur euz ar poull ledan.

Sell ann ti-ker e traou ann dour,
Eunn iliz gand he geridour.

Ha sell o vond d'ann abaden
Gand hi marc'hek al Vlondinen.

Breman chilaou ken kun a gan
War ann trez ann awelik-han,

D'ar gerek 'vel stok al lano,
'Velse se sei en ebato.

— Lavar ri d'in-me, pesketer,
Pa sked ar stered en oabl skler,

Perag, stered krog da lugern,
Ann ebato 'kouc d'ann ifern?

— C'est la ville d'Is qui est ensommeillée là-bas, — Avec Ahès, sous un enchantement.

C'est cette fille qui mène les danses, — Chaque soir pour sa pénitence ;

Et quand elle aura fait le tour de la baie, — Elle descendra encore en son *piniti :*

Reculez, au moment où elle passera, — Car ses regards sont deux tisons de feu.

Et si Dieu ne venait à mon secours, — Je la suivrais bien au bas de la mer. »

Mais il fait un signe de croix, le pauvre garçon, — Dès qu'il entend frôler la robe d'Ahès.

— Ar ger Is zo kousket du-ze
Gand Ahez dindan kazel ge.

Ar verc'h diroll ann abaden
Bemnoz evid hi finijen ;

Ha tro pleg-ar-mor gret gant-hi,
Diskenno c'hoaz d'hi finiti :

Tec'hed epad a dremeno,
Rak diou glaouen tan hi sello.

Ma na ve Doue d'am sikour,
War-hi-lerc'h afenn traou ann dour. —

Med ra sin-ar-groaz ar potr kez
Pa glev o ruza broz Ahez.

(*Breiz ;* 1898.)

LOUIS TIERCELIN

(1849)

Initiateur et chef du mouvement littéraire contemporain en Bretagne, M. Louis Tiercelin est né à Rennes, d'une vieille famille bretonne, en 1849. A dix-huit ans il débuta dans les lettres en faisant représenter sur la scène du théâtre rennais deux comédies : *L'Occasion fait le larron* (1867) et *L'Habit ne fait pas le moine* (1868). En même temps, il fondait et dirigeait le journal *La Jeunesse*. Pendant un court séjour à Paris, il se lia avec Leconte de Lisle et apprit du maître José-Maria de Heredia la technique du vers. De retour dans sa province, il donna successivement plusieurs recueils de poèmes : *Les Asphodèles* (Paris, Lemerre, 1873, in-18) ; *L'Oasis* (Paris, Lemerre, 1880, in-18) ; *Primevère* (Paris, Lemerre, 1881, in-18) ; *Les Anniversaires* (Paris, Lemerre, 1887, in-18) ; *La Mort de Brizeux*, poème (Paris, Lemerre, 1888, in-18) ; *Yvonne ann Dû*, poème (Paris, Rennes, impr. A. Leroy, 1891, in-18) ; *Les Cloches* (Paris, Lemerre, 1892, in-18) ; *Sur la harpe* (Paris, Lemerre, 1897, in-18) ; *La Bretagne qui chante* (Paris, Lemerre, 1903, in-18). En 1889, il fit paraître, avec Guy Ropartz, *Le Parnasse breton contemporain* (Lemerre éditeur), anthologie des poètes armoricains de la seconde moitié du XIXe siècle. On lui doit, en outre, une foule d'ouvrages divers, comédies, drames et saynètes, livrets d'opéras-comiques, à-propos en vers, romans et nouvelles, études critiques, etc., parmi lesquels il est bon de signaler ici, à titre de contribution à l'histoire littéraire locale : *La Bretagne qui croit* (Paris, Lemerre, 1894, in-18); *Nominoe*, pièce en cinq actes en vers (Paris, Lemerre, 1906, in-18) ; *Bretons de lettres* (*Leconte de Lisle, H. Lucas, Villiers de l'Isle-Adam, Brizeux*) (Paris, Champion, 1905, in-18). M. Louis Tiercelin a puissamment contribué à la décentralisation en fondant une revue mensuelle, *L'Hermine*, qui depuis près de vingt années a su grouper en Bretagne toutes les initiatives et tous les talents de la génération nouvelle. « Ce bon poète, » dit M. Anatole Le Braz, a fait une grande chose : il a rassemblé autour de lui quiconque rêve de voir la bannière du pays d'Armor onduler au vent. » Une simple devise synthétise toute son œuvre : *Bretagne est poésie...*

YVONNE ANN DU

Le Comte a fait ouvrir la chambre
La plus belle de son manoir;
Il y répand des parfums d'ambre;
Le Comte attend quelqu'un, ce soir.

Mais quelqu'un qui vient en cachette,
Car au manoir de Kersauzon
Tout dort, et seule une chouette
Vole aux abords de la maison.

Le Comte vient d'ouvrir la porte;
J'entends qu'on se parle tout bas...
C'est vous, Yvonne, presque morte,
C'est vous qui tombez dans ses bras.

La chambre rose qu'il éclaire,
C'est pour vous, Yvonne aux yeux doux;
Tous ces parfums, c'est pour vous plaire,
Ce feu qu'il allume est pour vous.

C'est pour vous que monsieur le Comte
Mit ce soir ses plus beaux habits!
Yvonne, vous n'avez pas honte,
Vous, la mangeuse de pain bis!

Yvonne qui gardiez les oies
Par les landes, Yvonne Ann Dû,
Qu'on vous fasse ici tant de joies,
Non, cela ne vous est pas dû.

Ces habits sont trop beaux, fillette,
Et ce feu qui flambe est trop clair;
Ce parfum si doux m'inquiète,
Et j'entends des propos dans l'air.

Vous entrez à la nuit venue,
Seule, sans bague et sans bouquet;
Quand vous traversiez l'avenue,
Le vieux Kemener se moquait.

Vous êtes belle, blonde fille;
La chambre s'ouvre aux yeux d'azur,

Mais pour vous ouvrir sa famille,
Le beau Comte a le sang trop pur.

Dans l'alcôve aux rideaux de moire
Où l'amour vous a fait un nid,
Au pied d'un Crucifix d'ivoire
S'accrochait un rameau bénit;

Je ne vois plus rien qui rappelle
La foi de Jésus en ce lieu!
L'amour n'est pas heureux, ma belle,
Quand il craint le regard de Dieu.



Où court Yvonne Ann Dû si vite?
Il fait froid, il est encor nuit...
Ne dirait-on pas qu'elle évite
Le vieux Kemener qui la suit?

Vous partez bien vite, coquette!
Est-ce prudence ou repentir?
Ne niez pas, le tailleur guette;
Il vous vit entrer et sortir.

Là-haut brille encor la lumière;
On vous prit au piège tendu,
Et vous n'êtes pas la première
Ni la dernière, Yvonne Ann Dû.

Yvonne Ann Dû, tant pis pour celles
Qui se mirent aux beaux habits
Et vont faire les demoiselles
Dans la chambre haute! Tant pis!

Si votre mère est morte, Yvonne,
Vous avez un père, une sœur,
Et vous ne tromperez personne,
Pas même votre confesseur.

Que dira-t-on dans la contrée?
Tout se sait, et cela se doit;
Vous y serez partout montrée,
Yvonne Ann Dû, montrée au doigt.

Jeanne Madec au même leurre,
L'an passé, se prit comme vous,

Et Jeanne Madec à cette heure
Berce un enfant sur ses genoux.

Ne passez pas par la rivière,
Le meunier Le Goff est malin,
Et, si vous voulez rester fière,
Evitez les gens du moulin.

Écoutez, Yvonne la folle!
Ecoutez... Appels superflus!
La jupe court, la coiffe vole!
Vieux père, on ne t'écoute plus!

Yvonne, écoutez! Sainte Vierge,
Où court-elle ainsi de ce pas?
La voilà qui descend la berge,
Et la voilà qui roule en bas.

Alors le vieux Kemener crie :
— Meunier, meunier, prends ton bateau!
Je crains un malheur, je t'en prie!
Yvonne Ann Dû se jette à l'eau!

Et Le Goff ouvre la fenêtre...
— Allons, meunier de Pratannor,
Descends, il en est temps peut-être;
On pourrait la sauver encor...

— Non, tailleur, le courant l'emporte!
Va dire au Comte en sa maison
D'aller, ce soir, pêcher la morte
Dans son étang de Kersauzon.

LES TROIS AIGLES

D'argent à l'aigle éployée de sable,
becquée de gueules, couronnée d'or.
(*Armes successives des Guesclin.*)

I

L'aigle est noire!... L'Anglais est vainqueur à Crécy
Et l'Anglais est vainqueur à Poitiers... Quelle honte
Pèse sur le pays et quelle clameur monte
De ce sol ravagé jusqu'au ciel obscurci!

Donc la France agonise, et nul n'en a souci!
Pas un vilain ne mord cette main qui le dompte,

Et contre l'étranger pas un duc, pas un comte
N'ose lever la tête et crier : Hors d'ici!

Bertrand, l'humble seigneur, le chétif capitaine,
Sans argent, sans soldats, de sa morgue hautaine
Eclabousse l'orgueil du maître et du vainqueur;

Mais s'il parle de délivrance et de victoire,
Son rêve est insulté par un rire moqueur!...
L'âme de du Guesclin pleure dans l'Aigle Noire!

II

L'aigle est rouge!... Seigneur de la Roche-Tesson
Et conseiller du roi, dans le bourg et la ville,
Il passe, et son appel a rassemblé par mille
Routiers, serfs, malandrins dressés à sa leçon.

Chevalier banneret, il caracole, au son
Des fanfares, groupant sa troupe qui défile;
Le voilà chambellan, comte de Longueville,
Qui lève son épée arrachée à l'arçon.

Il commande, et partout ses bandes enflammées
Le suivent. Pour la France il en fait des armées!
Il en fait des vainqueurs! C'est Mantes! C'est Meulan!

C'est Cocherel!... Soldats recrutés dans le bouge
Ou la chaumière, ils l'ont suivi d'un même élan...
L'âme de du Guesclin frémit dans l'Aigle Rouge!

III

L'aigle est d'or!... Maintenant les vaincus ont pu voir
Se lever sur les Lys l'aube de délivrance;
Des bords de la Garonne aux rives de la Rance,
C'est Lancastre qui fuit après le Prince Noir.

Car messire Bertrand a fait tout son devoir;
Brave jusqu'à l'excès et fidèle à l'outrance,
Se souvenant qu'il est connétable de France,
Il lutta tout le jour et n'est tombé qu'au soir...
Mais sa gloire survit, et tout un peuple pleure
Le cœur le plus vaillant et l'âme la meilleure,
Un héros que, mort même, on aime et craint encor;
Et quand le Roi, pour de royales funérailles,
Conduit à Saint-Denis ce gagneur de batailles,
L'âme de du Guesclin plane dans l'Aigle d'Or!

ROBERT DE LA VILLEHERVÉ

(1849)

Quoique né au Havre le 15 novembre 1849, M. Robert Le Minihy de la Villehervé est d'origine bretonne. Il appartient à une famille qui a donné plusieurs présidents au parlement de Bretagne et compte parmi ses ancêtres un membre au Directoire de Nantes, dont la lutte contre les cruautés de Carrier fut héroïque. En 1870, il fut incorporé au 2e mobiles de la Seine-Inférieure et assista à plusieurs combats dans le Vexin normand. Victime, en septembre 1893, dans sa propriété des Greffières, près de Fontainebleau, d'une tentative d'assassinat, de la part d'un domestique congédié, il fut laissé pour mort par le meurtrier et ne survécut pas sans peine à de nombreuses blessures. Il a donné le récit de cette agression dans un livre poignant : *Les Impressions de l'assassiné* (Paris, Ollendorff, 1894, in-18).

M. Robert de la Villehervé habite actuellement le Havre et dirige une revue régionale, *La Province*. On lui doit une série d'ouvrages en prose et de recueils de vers : *La Chanson des Roses*, poésies (Paris, Ollendorff, 1882, in-18); *Le Gars Perrier*, roman (ibid., 1886, in-18); *Toute la comédie*, poème (Paris, Léon Vanier, 1889, in-18); *La Princesse pâle*, roman (avec G. Millet) (Paris, Ollendorff, 1889, in-18); *Les Armes fleuries*, poésies (Paris, Lemerre, 1892, in-18), etc., ainsi que plusieurs pièces de théâtre : *Les Billets doux*, comédie en un acte, représentée au Théâtre Cluny (Paris, Tresse et Stock, 1879, in-18); *Lysistraté*, comédie d'après Aristophane, représentée au Théâtre des Poètes (Paris, Ollendorff, 1896, in-18); *L'Ile enchantée*, un acte en vers, représenté au Théâtre de l'Odéon (Paris, Stock, 1896, in-18); *Le Mystère de saint Nicolas et des trois belles filles qu'il sauva du péché*, deux actes représentés en plein air dans la forêt de Mongeon, près Le Havre (Le Havre, édit. de la *Province*, 1904, in-8°), etc. M. Robert de la Villehervé a de plus collaboré à la *Quinzaine*, à la *Revue des Deux Mondes*, etc.

Bibliographie. — J. Tellier, *Nos Poètes*; Paris, Duprat, 1888, in-18. — Ch. Le Goffic, *Les Romanciers d'aujourd'hui*; Paris, Vanier, 1890, in-18.

CHANSON BRETONNE

Sur la pierre où l'on rêve assis devant sa porte,
Le soir quand on est las et que le ciel est clair,
Pâle du désespoir qui vers la mort m'emporte,
Je suis monté debout pour regarder la mer.

Alors j'ai vu très loin, comme en un songe vague,
Ma fiancée au pied d'un mât, sur le bateau,
Et je criai son nom dans la brise, et la vague
Me l'approcha trois fois jusque sous le coteau.

Mais — ô le jeu cruel et l'affreuse journée! —
Le reflux pour jamais rendit à l'horizon
La barque dans le temps d'un clin d'œil entraînée,
Et j'ai cru que j'allais en perdre la raison.

Depuis, dans ma douleur saignante et ma misère,
Je vis seul, et parfois on peut me rencontrer
Sous le ciel que le vent déchiquette et lacère.
Mais je ne voudrais point que l'on me vît pleurer!

FRÉDÉRIC PLESSIS

(1851)

Né à Brest le 3 février 1851, M. Frédéric Plessis descend par son grand-père paternel, capitaine sous le premier Empire, d'une famille de l'Anjou. Ses ascendants maternels l'attachent, d'autre part, à une vieille maison de Provence : les Bruno de Fontanges, dont un membre, Etienne Brunot, fut préfet à Guingamp de 1830 à 1848. Fils d'un médecin de marine, natif de Saint-Brieuc, M. Frédéric Plessis a fait ses études au lycée de Brest et à Louis-le-Grand. Licencié à Clermont en 1878, docteur ès lettres de la Faculté de Paris en 1886, il est entré dans l'enseignement supérieur et s'y est fait une situation importante comme latiniste. Maître de conférences successivement à Poitiers et à Caen, chargé de cours à Bordeaux, à Lyon, puis enfin à la Sorbonne, il semble avoir gardé de ses pérégrinations à travers la France universitaire, un goût très vif pour quelques-unes de nos provinces. « Enraciné » par son mariage, il y a plus de vingt ans, en Normandie, où deux fois chaque année il va passer ses vacances, dans une vieille maison familiale de Beny-sur-Mer, près de la Délivrande, M. Frédéric Plessis n'a cessé, depuis ses débuts, de célébrer, soit en vers d'une forme racinienne, soit en une prose élégante et pittoresque, les sites qu'il a connus, et de décrire les différents « terroirs » où le caprice de son destin l'a fixé. On lui doit tout à la fois des descriptions de l'Auvergne et des peintures lumineuses de la Bretagne. Il a excellé à montrer l'opulence de la campagne normande. Les hauts pics des pays montagneux et les grèves rocheuses de la Basse Bretagne lui sont familiers; Argenton, Tréberon, Briguogan, l'Abervrach, etc., ont renouvelé sans cesse son inspiration.

Veut-on savoir quelles sont les œuvres de ce poète virgilien? En voici une liste succincte, mais précise : *La Lampe d'argile*, poésies couronnées par l'Académie française (Paris, Lemerre, 1886, in-18); *Vesper*, poésies (ibid., 1897, in-18); *Angèle de Blindes*, roman (ibid., 1897, in-18); *Le Mariage de Léonie*, roman (ibid., Colin, 1897, in-18); *Le Chemin montant*, roman couronné par l'Académie française (Paris, Fontemoing, 1902, in-8°); *Poésies complètes* (ibid., 1904, in-8°). Indépendamment de ces ouvrages originaux, M. Frédéric Plessis a édité et commenté quelques

auteurs latins, et donné des ouvrages de philologie : *Les Adelphes,* de Térence (Paris, Klincksieck, 1884, in-16); *Etudes critiques sur Properce et ses élégies* (Paris, Hachette, 1884, in-18); *Ilias Latina* (ibid., 1885, in-18); *Métrique grecque et latine* (Paris, Klincksieck, 1888, in-18); *Calvus* (2e édit., Paris, Klincksieck, 1886, in-18); *Horace*, en collab. avec P. Lejay (Paris, Hachette, 1903, et 1906, in-18); *Epitaphes latines* (Paris, Fontemoing, 1905, in-8°), etc.

M. Frédéric Plessis a collaboré à *La Presse,* à la *Revue critique,* au *Correspondant,* à la *Revue des Poètes,* à la *Renaissance,* au *Correspondant,* au *Carnet,* à la *Revue des Deux Mondes,* à *Minerve,* à la *Revue hebdomadaire,* à *La Quinzaine,* à *L'Hermine,* etc.; il est depuis 1907 un des directeurs du *Bulletin critique.*

Bibliographie. — A. France, *La Vie littéraire,* Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18. — A. Le Braz, *F. Plessis;* Journal des Débats, 18 sept. 1897. — G. Aubray, *F. Plessis;* Le Mois, mai 1905. — B.-H. Gausseron, *F. Plessis;* Revue des poètes, 10 juillet 1904. — L. Barracand, *F. Plessis;* Revue Bleue, 6 févr. 1897, etc.

DOUARNENEZ

A Emmanuel Lansyer,
peintre et poète.

Vous avez peint la mer transparente et pourprée
Ou bien le sable humide avec un ciel brumeux;
Vous avez peint, d'ajonc et de genêt dorée,
Sa falaise où le vent pousse un flot écumeux;

La lumière filtrant sous les vertes feuillées,
Ou jouant dans la mare et dans les bruns varechs,
Ses limpides reflets sur les plages mouillées,
Les pailles d'or des rocs étincelants et secs.

Votre œuvre a son aimable et sévère harmonie,
Et la Bretagne y tient tout entière, unissant
La rudesse kymrique aux grâces d'Ausonie...
Un poète breton vous est reconnaissant.

II

La race chevelue est près de disparaître,
Et les antiques mœurs n'ont plus d'autorité;

Mais, ô chère patrie! en plus d'un cœur peut-être
Le regret vit encor de ta rusticité.

Non! dans tous ses anneaux elle n'est pas brisée,
La chaîne d'or qu'enlace un illustre laurier!
Car, si les jeunes gens vont, la tête rasée,
Se choisir à Quimper des habits d'ouvriers,

Les vieillards ont encor la longue chevelure,
La veste de drap bleu qui résiste au travail,
La guêtre à glands de laine et la large ceinture
Au grand fermoir de cuivre incrusté de corail.

La terre est belle encor pour de longues années,
Et plusieurs sont venus de pays très lointains
Qui s'y croyaient en Suisse ou dans les Pyrénées,
Et pourtant sous l'azur des ciels napolitains.

O jardin naturel ceint d'un âpre rivage!
L'arbre, orme, chêne ou pin, croît au bord de la mer,
Et je sais une crique où l'églantier sauvage
S'incline tout en fleurs et trempe au flot amer.

Et de tous ces beaux lieux ou souriants ou sombres
(Un poète l'a dit) les noms parlent au cœur :
Coutaner, Bois de l'Aigle! Etendu sous tes ombres,
Un jour, de tous mes maux je me suis cru vainqueur!

III

Mais le sifflet brutal des machines prochaines
Nous avertit du siècle et des coups destinés.
Assez d'illusion! les rochers et les chênes
Par le fer et le feu seront déracinés.

O peintre! le progrès traîne une ombre mauvaise
Et, plus que ses aînés, ce siècle est niveleur...
Mais qu'il coupe les bois ou mine la falaise,
Vous en aurez sauvé le granit et la fleur!

La lande et le rocher resteront sur vos toiles
Pour faire à nos neveux l'ennui de ce remords
Qu'il fut aux mêmes lieux, sous les mêmes étoiles,
D'autres aspects, plus beaux que ceux des jours d'alors.

(*Poésies complètes, 1873-1903.*)

JOS PARKER

(1853)

Né à Fouesnant (Finistère), en 1853, M. Jos Parker, peintre et poète à la fois, est d'origine irlandaise et issu de trois générations de notaires. Ses ancêtres, de même que bon nombre de familles bretonnes, vinrent en France à la suite du roi Jacques. Il fit d'abord de la peinture avec le maître Olivier Merson. Plus tard, retiré dans sa maison de Kergoadic, près de son lieu natal, il collabora à *L'Hermine*, au *Clocher breton*, à la *Renaissance provinciale*, etc., et fit paraître plusieurs recueils de poèmes : *Sous les chênes*, avec des dessins de l'auteur, préface de F. Coppée et Léon Cladel (Paris, Lemerre, 1891, in-18); *Lénor* (Rennes, Caillière, 1892, in-18) ; *Livre champêtre* (ibid., 1894, in-18) ; *Brume et Soleil* (Lille, Soc. d'éd. moderne, 1900, in-18). Il a publié aussi un roman, *Les Clercs de Kerné* (Paris, Sauvaître, s. d., in-18), et une plaquette, *Poésies et Nouvelles*, couronnée par « l'Anthologie populaire » (1893, in-8°).

BIBLIOGRAPHIE. — Léon Cladel, préface au recueil : *Sous les chênes*, 1881.

AUX ARBRES DU LOC'H

A Louis Tiercelin.

Je viens m'asseoir, avant que la nuit ne renaisse,
A votre ombre si douce, arbres, mes vieux amis,
Et chercher à vos pieds les jours de ma jeunesse,
A la place où ces morts déjà sont endormis.

Je n'étais qu'un enfant vagabond et sauvage,
Comme un pâtre toujours à courir les ajoncs,
Quand j'écoutais la mer et les bruits du rivage,
Couché parmi les bœufs, près de vous, dans les joncs.

Branlant sans cesse à l'air vos têtes toutes pleines
De murmures, tendant vos bras en frais arceau,

Et tordant vos grands troncs pour tenir les haleines
Des vents, vous aviez l'air d'abriter mon berceau.

Moi, je restais plongé dans l'arome des choses,
Dans la vie émanant de la terre et des flots :
Odeurs de goémons et de bruyères roses,
Vol d'une voile rouge, au loin, vers les îlots.

Le chaume de la ferme entrevu dans les branches,
Les vaches s'en allant des crèches dans le clos,
L'écume de la mer et ses mouettes blanches...
Tout égayait mes yeux entre mes cils mi-clos.

Que de levers de lune et de levers d'aurore
J'ai contemplés d'ici, mes pinceaux à la main!
Je reviens près de vous m'en souvenir encore,
Moi qui suis moins certain que vous du lendemain.

Pour vous, vieux châtaigniers, de si longues années
N'ont-elles pas terni tous ces tableaux mouvants?
Vous avez vu passer tant de saisons fanées!
Vous avez entendu tant de bruits dans les vents!

Dites, quel aliment vous donne tant de force?
Quel est votre secret, vieillards, pour tant vieillir?
Quels esprits sont vivants sous votre rude écorce,
Qui semblent s'animer parfois et tressaillir?

Ce ne sont pas les dieux des anciens sacrifices,
La lande ne voit plus leurs mystères sanglants;
Où l'Ovate incantait les sombres maléfices,
Le pâtre va cueillir les mûres et les glands.

Doux sylphes de nos bois antiques, la prairie,
La lande et la palue entendent votre voix;
Vous êtes les gardiens de cette métairie,
Et, sous votre enveloppe aussi, moi je vous vois.

Quand le Tasse et Ronsard ont reconnu votre âme,
N'avaient-ils pas surpris, un jour, dans leur Forêt,
Une plainte étouffée au tranchant de la lame
Que plongeaient dans vos flancs la hache et le foret?

Ah! qu'est-il de plus triste, en la saison d'automne,
Que de vous voir joncher la terre de vos corps,
Tandis que, sous le ciel humide et monotone,
Les bois silencieux semblent pleurer leurs morts!

Vivez, arbres aimés depuis ma tendre enfance,
Arbres deux fois sacrés, par l'âge et la beauté!
Esprits, autour de vous tracez une défense!
Gardez votre logis sous l'écorce abrité!...

Mon âme aura toujours, pour les choses antiques,
Un amour qui tient tout mon pays à la fois :
Vieux bois et vieux granits des vieux âges celtiques,
Reliques des aïeux nous parlant d'autrefois.

Si l'Ankou dans un coin de la lande me guette,
Que l'on m'y trouve, un soir, comme un fantôme blanc,
Avec un dernier ton de chêne à ma palette,
Un dernier vers d'amour sur mon album tremblant.

Vous qui me garderez ma place dans la terre,
N'y mettez pas de marbre avec son piédestal :
Je ne veux, pour orner mon tertre solitaire,
Que la pierre et les fleurs de mon pays natal.

(*Sous les chênes.*)

OLIVIER DE GOURCUFF

(1853)

De vieille et noble famille bretonne, M. Pierre-Charles-Olivier, vicomte de Gourcuff, est né à Paris le 26 octobre 1853. Ses études terminées à Nantes, — où il demeura jusqu'en 1888, — il fit ses débuts à la *Revue de Bretagne,* puis donna des articles à tous les journaux littéraires nantais et de la région. Fondateur et président de la Société des Hugophiles, il a, depuis 1889, étendu sa collaboration à un grand nombre de publications parisiennes. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages en prose et de divers recueils de poèmes, entre autres : *Rimes d'amour et de hasard* (Paris, Vanier, 1884, in-18) ; *Le Rêve et la Vie* (Paris, Libr. des Bibliophiles, 1890, in-18) ; *Sur la route* (Paris, Lemerre, 1895, in-18) ; *Gens de Bretagne* (Paris, Em. Le Chevalier, 1900, in-8°) ; *Hugophilies* (Paris, Messin, 1906, in-8°). On lui doit de plus une série d'à-propos en vers représentés à la Comédie française et à l'Odéon, ou bien récités à des inaugurations de monuments et à des fêtes locales.

Critique, historien, bibliophile et poète, M. Olivier de Gourcuff n'a cessé, depuis plus de vingt ans, de mettre au profit de la cause « décentralisatrice » ses connaissances d'érudit et son activité d'écrivain. Il a donné d'excellents articles sur la plupart des romantiques bretons, et son recueil *Gens de Bretagne,* contenant tout à la fois des études historiques et littéraires, remémorant et exaltant les « saints, les héros et les poètes », est un des bons livres qu'on ait écrits sur la vieille Armorique.

M. Olivier de Gourcuff est un des auteurs de l'*Anthologie des poètes bretons du dix-septième siècle,* publiée par la Société des Bibliophiles bretons en 1884 (un vol. in-4°).

RÉVEIL CELTIQUE

LE DRUIDE

Mes vœux sont exaucés : dans la forêt profonde,
Impénétrable, où vient mourir le bruit du monde,
Quelque chose de grand, de saint, s'est accompli.

Le Passé, comme un mort trop tôt enseveli,
Ecartant son linceul, montre au Présent la route
Où la Bretagne avec ses fils s'avance toute.
Quand a frémi la terre auguste des aïeux,
J'ai connu, j'ai senti, j'ai vu l'œuvre des dieux...
Moi, Druide, dont l'âme habite en ce vieux chêne,
J'ai souffert que mon bois fût violé; sans haine,
Avec l'envahisseur, et la main dans la main,
Je demande à marcher par le même chemin.
Dans tous ces étrangers je reconnais des frères
De même race et sang! Celtes aux fronts sévères,
Marins et paysans, gars robustes et doux,
L'une et l'autre Bretagne ont reflué vers nous.

Depuis que, s'échappant des ardentes poitrines
De la foule, et chassant les passions chagrines,
Un appel fraternel a monté vers l'azur,
Le prophète Merlin ne pleure plus Arthur.

Oui, la Bretagne s'est ressaisie et reprise
Dans une immense joie, et sa tristesse grise
S'en est allée où vont les fantômes du soir.
Des bardes, des vieillards, des preux, vinrent s'asseoir
Près du menhir géant, et leur aréopage
Ecoutait la rumeur sourde qui se propage.
On entendit de loin sonner confusément
Le biniou, le *corn-boud* et tout autre instrument
(Fût-il la cornemuse ou la simple bombarde)
Digne d'accompagner le chant breton du barde.
Dans le rayonnement d'un magique décor,
J'ai vu Calédonie, Erin, Galles, Armor!
Les quatre sœurs, venant par des pentes fleuries,
Exhalaient dans leurs chants l'âme de leurs patries;
Ame d'Ecosse en fête, esquif fendant le flot,
Ame d'Irlande en deuil, étouffant un sanglot,
Ame des durs Gallois d'entre mer et montagne,
Ame mélancolique et fière de Bretagne.
La bruyère, le gui de chêne et le genêt,
Qu'entre toutes les fleurs le Celte aime et connaît,
Apportaient dans le vent leurs aromes rustiques
Aux chanteuses debout près des pierres antiques.

(*Gens de Bretagne.*)

DOMINIQUE CAILLÉ

(1856)

Avocat, ancien secrétaire de la *Société des Bibliophiles bretons,* vice-président de la *Société académique de la Loire-Inférieure,* M. Dominique Caillé est né à Nantes le 1er avril 1856. De vieille famille bretonne, il est le petit-cousin d'Evariste Boulay-Paty et de Stéphane Halgan. Il s'est fait connaître par de nombreuses publications intéressant l'histoire et la littérature de la haute Bretagne (Cf. *Elisa Mercœur,* Paris, Cresson, 1889, in-8°; *La Poésie à Nantes sous le second Empire,* Tours, Bousrez, 1905, in-8°) et a fait paraître plusieurs recueils de vers, entre autres : *Poésies* (Nantes, Forest et Grimaud, 1881, in-12; ibid., Imprim. nouv., 1885, et Vannes, Lafolye, 1891, in-12); *Parisina,* imité de lord Byron (Paris, 1883; Nantes, 1890 et 1903, in-16); *Edith au cou de cygne* (Paris, Vanier, 1886, in-18); *Sonnets* (Nantes, Plédran, 1887, in-18); *Au bord de la Chézine* (Nantes, Hanciaux, 1887, in-18); *Sous la tonnelle* (ibid., 1888, in-18); *Lever d'étoiles* (ibid., 1889, in-18); *Le Gui sacré* (ibid., 1890, in-18), etc.

BRIZEUX

Brizeux aimait les gars chevelus de Bretagne,
Les chênes, les menhirs en rang dans la campagne,
Nos landes à fleurs d'or et nos monts de granit;

Il aimait à parler, aux vêpres, le dimanche,
A la vierge du Scorf, Marie en coiffe blanche,
Dans le bourg d'Arzannô, sous le clocher bruni;

Il aimait l'Océan, nos pardons, nos costumes,
Les chants de nos aïeux, nos anciennes coutumes,
Et tout ce grand passé dont nous sommes jaloux.

Aussi, lorsqu'il chantait, couché sous la bruyère,
D'une voix tour à tour mélancolique et fière,
Sur les bords du Létâ, ses vers mâles et doux,

O Bretagne! ton âme y vibrait tout entière.

LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY

(1856)

Poète élégant, mais d'esprit et de forme étroitement parnassiens, M. Louis Le Lasseur de Ranzay est né à Nantes le 8 novembre 1856. A son début, il a fait paraître un recueil de poésies, d'expression bretonne, *Les Mouettes* (Paris, Lemerre, 1886, in-18), « où il tenta de trouver des formes nouvelles pour dire, selon José-Maria de Heredia, le charme de l'amour, la mélancolie du passé et la beauté des choses... » Par la suite, il a donné les *Sonnets à la Lune* (ibid., 1897, in-8°) et fait jouer sur diverses scènes fantaisistes quelques menues productions dramatiques. L'une de ces dernières, *Les Larmes de Corneille* (Paris, Fasquelle, 1906, in-18), a été représentée à la Comédie française. M. Le Lasseur de Ranzay a collaboré à *L'Hermine*.

LE PILOTE

A la pointe du Raz, en plein assaut du vent,
Le pilote a bâti son toit de pierres sèches
Sur un roc balayé de flux par plus de brèches
Qu'un pont désemparé de vaisseau dérivant.

Les jours de grosse mer, debout contre l'auvent
Que l'embrun pluvieux crible d'humides flèches,
L'œil au large, le front tout hérissé de mèches,
L'ancien croit voir encor fuir le gaillard d'avant.

Et, les nuits, écoutant la brise musicale,
Le marin débarqué pour la dernière escale
Songe qu'il dormait mieux bercé par les grands flots,

Lorsque, étendu sous l'ample envergure des toiles,
Il voyait, à travers les cils de ses yeux clos,
Le navire cingler au milieu des étoiles.

EUGENE LE MOUEL

(1859)

M. Eugène-Louis-Hyacinthe-Mathurin Le Mouël est né à Villedieu, dans le Cotentin, le 24 mars 1859, d'un père Breton et d'une mère Normande. Son grand-père paternel était avoué. Il appartenait du côté maternel à une lignée de notaires normands. Il passa une partie de son enfance à Granville, et par la suite fit de longs séjours à Lorient et à Saint-Brieuc, où son père exerçait les fonctions de conservateur des hypothèques. Il vécut aussi à Pontivy, berceau de la famille qui porte son nom. M. Eugène Le Mouël fit ses études à Granville et à Caen, son droit à Paris, et, après avoir été inscrit au barreau, prit un emploi au contentieux des chemins de fer de l'Etat. Par la suite il démissionna, afin de se consacrer exclusivement au dessin et à la littérature. Il a collaboré à diverses revues, entre autres la *Revue des Deux Mondes*, à des journaux humoristiques, a publié tout à la fois des romans au *Temps*, à la *Voix nationale*, etc., et des ouvrages illustrés. On lui doit de plus une série de recueils poétiques qui l'ont classé parmi les évocateurs les plus éloquents de l'école littéraire de Bretagne. Voici la liste succincte de ses ouvrages : *Feuilles au vent* (Paris, Lemerre, 1879, in-18); *Bonnes Gens de Bretagne* (ibid., 1887, in-18); *Stances à Brizeux* (ibid., 1888, in-18); *Une Revanche* (ibid., 1889, in-18); *L'Incroyable Rencontre* (ibid., 1889, in-18); *La Vieille Yvonne Plemer* (ibid., 1890, in-18); *Enfants bretons* (ibid., 1890, in-18); *Le Nain Goëmon*, conte illustré par l'auteur (ibid., 1890, in-4°); *Fleur de blé noir* (ibid., 1893, in-18); *Kemener,* drame en 3 actes représenté le 23 janvier 1894 au Théâtre des Poètes (ibid., 1894, in-18); *Le Fiancé de la mer,* drame lyrique, mus. de Bordier, repr. sur la scène du Casino de Royan, le 10 sept. 1895 (Paris, Beaudoux, 1895, in-8°); *Dans le manoir doré* (Paris, Lemerre, 1901, in-18). « Le mérite d'Eugène Le Mouël, a dit, il y a déjà longtemps, Armand de Pontmartin, dans la *Gazette de France,* c'est que, en parlant, comme Brizeux, le français le plus pur, il nous donne la sensation de la poésie bretonne aussi complète, aussi intense que s'il parlait bas-breton. »

MARIVONNIK

« Marivonnik, êtes-vous belle!
Que votre corsage est joli,
Et, dessus, quelle ribambelle
De boutons en cuivre poli!

« Oh! les gentils oiseaux à huppe
Brodés sur votre tablier!
Quel drapier vendit votre jupe?
Votre croix, quel joaillier!

« Petite, vous voilà superbe,
Et vos sabots de bois sculpté
Doivent à peine froisser l'herbe,
Tant ils ont de légèreté!

« Pourquoi vous hâter vers la route
Sans flâner parmi les épis?
O Marivonnik, je m'en doute,
A vous voir en ces beaux habits :

« Vous allez suivre la bannière
Et chanter la messe au Pardon
De quelque vierge printanière
Patronne de votre canton;

« A la sainte, martyre et vierge,
Et de son sexe l'ornement,
Vous allez apporter un cierge
Et la prier dévotement

« De garder le bleu de turquoise
A vos yeux plus bleus que l'azur,
Et la couleur d'une framboise
A votre bouche au dessin pur;

« De conserver pour les noisettes
Vos dents de perle et de granit,
Et d'élargir les deux fossettes
Où votre rire a fait son nid;

« Sur vos yeux bleus de clématite
D'embroussailler vos cheveux blonds,
Et de rester toujours petite
Pour qu'ils vous tombent aux talons;

« De vous garder l'âme naïve,
Le cœur tendre et l'esprit flottant,
Pour passer ainsi que l'eau vive
Qui passe toujours en chantant !

— Oh ! non, m'a-t-elle dit sans feinte,
Je ne m'en vais pas au Pardon
Pour offrir un cierge à la sainte
Patronne de notre canton ;

« Je vais acheter des amandes
Dont mon père Efflam est friand,
Et pour mes sœurs, qui sont gourmandes,
Des galettes de Lorient.

« Je verrai le grand feu de joie
Qu'allume monsieur le recteur,
Un si grand feu qu'il se déploie
Jusqu'à cent mètres de hauteur ;

« Je verrai la face de brique
Du viel ivrogne Kosmao,
Sonnant, debout sur sa barrique,
La Ronde ou le Jabadao ;

« Je montrerai ma robe neuve
Aux demoiselles du manoir
Qui, depuis que leur mère est veuve,
Portent du noir, rien que du noir ;

« Et quand j'irai sur les pelouses
Danser le passe-pied, je crois
Que je ferai bien des jalouses,
Avec mon corsage et ma croix ! »

M'ayant fait cette confidence,
Marivonnik, son cotillon
Relevé comme pour la danse,
Disparut derrière un sillon...

Et je n'ai rien vu, par le monde,
Qui m'ait plus doucement troublé
Que cette petite enfant blonde
Parmi les blonds épis du blé !

(*Enfants bretons.*)

SUPPLIQUE AU LUTTEUR DE SCAER

Lutteur trapu, terreur des hommes et des bêtes,
Qui portes, sans faiblir, un poulain de deux ans
Et dont le torse nu, marqué de doigts pesants,
Fume au soleil parmi la poussière des fêtes,

O lutteur de Scaër, aux cheveux plantés bas,
Dont le col de taureau se gonfle sous l'outrage,
Chôme, un de ces matins! — Quitte ton labourage,
Marche vers mon logis armé de ton penn-baz;

Suis, vers le haut des monts, la route forestière
D'où l'on voit, par instants, la mer à l'horizon;
Tes pieds seront moins las en foulant le gazon;
Ta gorge s'emplira de la brise côtière.

Ménage ton haleine; arrive avec lenteur.
Je t'attendrai dans mon courtil, clos d'aubépines;
Le merle noir, en paix, y vit de ses rapines,
L'abeille y va dormir dans les pois de senteur.

Tu le reconnaîtras à son calme, à son ombre,
Le jardin broussailleux que négligent mes bras :
Regarde par-dessus la haie, — et tu verras
Un rêveur au front blanc sous le feuillage sombre.

Je suis un fou d'amour, de ceux dont tu souris!
Et j'incline ma tête où tournent des chimères,
Des songes fugitifs pareils aux Éphémères
Virant sans fin dans l'air profond des soirs fleuris!

L'aurore, en mon enclos, se parfume de menthe,
Midi ruisselant d'or s'empourpre aux groseilliers,
La nuit tombe en faisant chanter les peupliers;
A quoi bon? Plus jamais n'y viendra mon amante!

Donc, par-dessus la haie, ô lutteur inclément,
Tu me verras pleurer. — Raille-moi, je t'en prie!
Sois amer, sois cruel! Trouble ma rêverie!
Que ton brutal défi ravive mon tourment!

Insulte mon amour! Je veux que tu l'insultes!
Pour que, malgré tes yeux injectés de sang vil,

Moi, que ton poing massif peut tordre ainsi qu'un fil,
Je franchisse d'un bond les broussailles incultes!

Alors, lutteur, prends-moi. Frappe, renverse, étreins!
Le craquement des os est doux à ton oreille;
Comme le vigneron les grappes de la treille,
Ecrase allégrement ma poitrine et mes reins!

Je sentirai mon cœur se vider goutte à goutte :
Mon cœur, tel que l'épi battu par les fléaux,
Que la feuille séchée aux pignons des préaux,
Tel que le fruit tombé sur l'ajonc de la route!

Quand tu l'auras broyé dans un suprême effort,
Arrête-toi. — Remets ta ceinture et ta veste,
Et puis va-t'en. — Je veux que le souffle me reste;
Je pourrai vivre heureux, car mon cœur sera mort.

Tu t'en retourneras, vaniteux de ta force,
O lutteur, provoquant à des combats nouveaux,
Abattant méchamment la tête des pavots
Et dépouillant les troncs légers de leur écorce.

Et moi, dans mon courtil en fleurs j'irai m'asseoir.
Ne portant plus en moi la peine accoutumée,
Je me réjouirai de l'aube parfumée,
Des midis empourprés et des chansons du soir.

(*Fleur de blé noir.*)

ANATOLE LE BRAZ

(1859)

Le plus notoire de tous les écrivains bretons contemporains, M. Anatole Le Braz est né le 2 avril 1859, à Duault, petit village des Côtes-du-Nord perdu dans les montagnes d'Arrée. Elevé à Ploumilliou, puis à Penvénan, près Tréguier, sur les grèves de la Manche, il fit ses études au lycée de Saint-Brieuc et au lycée Saint-Louis à Paris, suivit les cours de la Sorbonne et devint professeur à Rennes et à Quimper. Après un séjour de quatorze années dans cette dernière ville, il prit la chaire de littérature française à l'Université de Rennes. Il collabora au *Bleuniou-Breiz*[1], Quimperlé, impr. Th. Clairet, 1888, in-8°; au *Parnasse breton* de Tiercelin, à *L'Hermine*, et publia en 1891, avec Luzel, deux volumes de *Soniou Breiz Izel* (*Chansons populaires de la Bretagne*), Paris, Bouillon, in-8°, qui obtinrent le prix Thérouanne à l'Académie française.

Il donna ensuite deux recueils de poèmes : *Tryphina Keranglaz* (Rennes, Caillière, 1892, in-18) et *La Chanson de la Bretagne* (Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18), où « palpite l'âme à la fois tendre et mélancolique de son pays ». La même année parut *La Légende de la Mort en basse Bretagne* (Paris, Champion, 1892, in-12). Avec Charles Le Goffic il composa un numéro de *La Plume* consacré exclusivement à la Bretagne. Enfin, chargé de mission dans sa province, il en rapporta ce livre admirable, *Au Pays des Pardons* (Rennes, Caillière, 1894, et Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18). Depuis, M. Anatole Le Braz n'a cessé de manifester une activité surprenante, se dépensant à écrire des romans, des articles, des contes, des nouvelles, organisant des conférences jusqu'en Amérique, afin de glorifier le sol natal. On lui doit : *Pâques d'Islande*, nouvelles couronnées par l'Académie française (Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18); *Vieilles Histoires du pays breton* (Paris, Champion, 1897, in-18); *Le Gardien du feu*, roman (Paris, Calmann-Lévy, 1900, in-18); *Le Sang de la Sirène*, roman (Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18); *La Terre du passé*, notes et impres-

1. C'est dans ce recueil, aujourd'hui fort recherché des bibliophiles, que figure pour la première fois le nom de notre poète, avec une pièce en breton, *Jeannette Le Dizès*.

sions (Paris, Calmann-Lévy, 1902, in-18); *Croquis de Bretagne et d'ailleurs* (Paris, Conard, 1903, in-18); *Le Théâtre celtique* (Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18); *L'Illienne*, roman (ibid., 1904, in-18); *Textes bretons inédits pour servir à l'usage du Théâtre celtique*, (Paris, Champion, 1904, in-18); *Cognomerus et Sainte Tréfine*, mystère breton (Paris, Champion, 1904, in-18); *Contes du Soleil et de la Brume* (Paris, Delagrave, 1905, in-18); *Vieilles histoires du pays breton* (Paris, Champion, 1905, in-18); etc. M. Anatole Le Braz fut le premier directeur de l'Union régionaliste bretonne. Avec M. Le Goffic, il ranima en 1898, à Ploujean, le théâtre populaire celtique. Il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue*, à la *Revue celtique*, à la *Grande Revue*, à la *Revue Bleue*, au *Journal des Débats*, au *Figaro*, au *Journal*, à *The International Quarterly*, etc.

On connaît la cruelle catastrophe qui l'atteignit dans ses affections les plus chères le 22 août 1901. A Port-Béni, près de Tréguier, une barque fit naufrage, et ce jour-là il perdit à la fois son père, sa mère, ses sœurs, son beau-frère, ses neveux et nièces...

Poète de grand talent, M. Anatole Le Braz nous donne sans cesse la sensation de la Bretagne âpre et douce, farouche et triste, souriante parfois... Dans *La Chanson de la Bretagne*, son meilleur livre, celui où il a versé le plus de lui-même, « il y a maints beaux vers descriptifs qui évoquent de graves et aussi de gracieux paysages, où passent des hommes énergiques et vigoureux, en même temps que naïfs et tendres ». Ses poèmes les plus achevés sont ceux qu'il a écrits sur des thèmes populaires.

Il a brodé là de charmantes choses un peu mystérieuses, sous une forme délicate et ingénue. On ne saurait passer sous silence les légendes qu'il a tissées de la *Lépreuse*, de *Jeanne Larvor*, de *Jeanne Lezven*, de *Jean L'Arc'hantec*. Ailleurs il a célébré en maître les sites de Cornouailles : cette terre tour à tour verdoyante, lumineuse, ou trempée de brume, du vieux « finistère ».

Bibliographie. — Gaston Deschamps, *La Vie et les Livres*, 1re série; Paris, Colin, 1894, in-18. — Jos. Dunn, *Le Braz of « La Petite Bretagne »*; The Catholic World, mars 1896. — Anonyme, *Fédération de l'Alliance française aux Etats-Unis et au Canada, Lectures, Season 1906-1907*, prospectus.

AU LAVOIR DE KERANGLAZ

L'étang mire des fronts de jeunes lavandières.
Les langues vont jasant au rythme des battoirs,

Et, sur les coteaux gris, étoilés de bruyères,
Le linge blanc s'empourpre à la rougeur des soirs.

Au loin, fument des toits, sous les vertes ramées,
Et, droites, dans le ciel, s'élèvent les fumées.

Tout proche est le manoir de Keranglaz, vêtu
D'ardoise, tel qu'un preux en sa cotte de maille,
Et des logis de pauvre, aux coiffures de paille,
Se prosternent autour de son pignon pointu.

Or, par les sentiers, vient une fille, si svelte
Qu'une tige de blé la prendrait pour sa sœur;
C'est la dernière enfant d'un patriarche celte,
Et sa beauté pensive est faite de douceur.

Elle descend, du pas étrange des statues,
Et, soudain, au lavoir, les langues se sont tues.

L'eau même qui susurre au penchant du chemin
Se tait, sous ses pieds nus qui se heurtent aux pierres.
On voit courir des pleurs au long de ses paupières,
Et sa quenouille pend, inerte, de sa main...

L'étang mire, joyeux, des fronts de lavandières,
Et sait pourtant quel deuil ils porteront demain!...

TOURNE, MON ROUET...

Tourne, mon rouet, tourne encore!
Enroulez-vous sur le fuseau,
Flocons de lin couleur d'aurore,
Plus légers que duvet d'oiseau!

Tourne, mon rouet, tourne encore!

Ainsi la vieille au chef branlant,
Avec le lin clair, va filant
Son plus doux rêve.
A l'angle vide du foyer
La résine fumeuse achève
De rougeoyer.

Et sur leurs tâches, les servantes
Somnolent d'un sommeil hanté
Par d'indicibles épouvantes...

A l'église du bourg une cloche a tinté.
On ne sait si c'est un songe...
Le tintement se prolonge,
Les vitraux dans leur châssis
Tremblent !... Morte est la résine...
A quelque porte voisine
Quelque malheur s'est assis.



Mais la vieille qui toujours file
Semble n'avoir rien entendu,
Et, comme une araignée agile,
Son doigt, le long du fil fragile,
Tantôt court, et tantôt demeure suspendu.

... « Tourne, mon rouet, tourne encore !

« Flocons de lin couleur d'aurore
Qu'on blanchira de fin savon,
Vous serez l'*aube* de lumière
Qu'au jour de sa messe première
Revêtir messire Yvon ! »



C'est un chant grave, un chant austère,
Que le chant du rouet... Il dit :
« Je sais un toit de presbytère
Où la mousse triste verdit.

« Il est aussi vieux que la crèche,
Que le toit de chaume effondré
Où, sur un lit de paille fraîche,
Jésus, en naissant, a pleuré.

« L'église porte comme un cierge,
Comme un cierge en pierre, sa tour.
Près du Calvaire est une Vierge,
Et des tombes sont à l'entour.

« Des tombes partout, et des tombes !
Des os pourrissent au charnier....
— Que de pigeons et de colombes
Ont déserté le pigeonnier !... »

CONSULTATION

On dit qu'on voit flotter, comme en de vastes urnes,
Les secrets du destin dans les étangs nocturnes ;
Et, quand au vent du soir bruissent les roseaux,
C'est le Verbe de Dieu qui passe sur les eaux.

L'étang de Keranglaz, nourri par des fontaines,
Pour prédire les sorts a des vertus certaines.
C'est pourquoi, vers l'étang magique, à pas discrets,
Du Pays de la mer, du Pays des forêts[1],
S'en viennent, les pieds nus, les vieilles « pèlerines »,
Leurs haillons noirs croisés sur leurs maigres poitrines.

Par les sentiers muets, leurs lentes oraisons
Geignent, et les oiseaux ont peur dans les buissons ;
Et les petits enfants, sur les genoux des mères,
Pressentent que les nuits aux hommes sont amères,
Que les jours sont mauvais, et que les destins noirs
Mêlent leur grande énigme au grand calme des soirs.

Les vieilles, cependant, à l'étang du mystère
Selon le rite ancien puisent l'eau salutaire.
Des gens seront guéris par ces philtres sacrés,
Car ces eaux sont des pleurs que des dieux ont pleurés.
La force de la terre est épandue en elles,
Et toute santé vient des sources éternelles...

Aux prés du ciel fleurit la lune, lis d'argent,
Qu'un mal intérieur chaque nuit va rongeant.
A des cils emperlés les herbes sont pareilles.
Le silence a des voix, les champs ont des oreilles,
Et les chênes, debout dans leur vivant repos,
Ont l'air de vieux bergers qui gardent des troupeaux.

... L'usage est qu'aux doux soirs, par les saisons fleuries,
On laisse les chevaux errer dans les prairies.
Or, les naseaux tendus, voici qu'une jument
Auprès de la barrière a henni longuement ;

Et c'est toi, Lévénez, ô blanche haquenée,
Par qui Tryphine aux gais pardons était menée,

1. De l'Ar-mor et de l'Ar-goat.

Du temps que, dans un coin de la route, à l'écart
L'attendait à genoux son clerc, Yvo Congard.

Il la priait alors, ainsi qu'une madone,
Et le monde aujourd'hui prétend qu'il l'abandonne!
Lévénez a henni... Sa maîtresse a passé;
Sans entendre et sans voir, triste, le front baissé,
Tryphine au sombre étang va consulter les ondes,
Le destin noir qui dort au fond des eaux profondes.



De son corsage elle a tiré
L'épingle qui fixait son châle,
Et des mots, sur sa lèvre pâle,
D'étranges mots ont soupiré.

Au bord du ciel breton se penchent les étoiles,
Et les brumes, pour voir, ont soulevé leurs voiles.
A nouveau, dans les prés, Lévénez a henni...
On dirait qu'une angoisse oppresse l'infini.

L'eau sainte a donné sa réponse.
L'amour ne sera pas vainqueur...
Telle qu'un poignard dans un cœur,
L'épingle dans l'étang s'enfonce.

PAYSAGE TRÉGORROIS

O grand pays religieux,
Pavé de pierres sépulcrales,
Un jour sombre te vient des cieux
Par des vitraux de cathédrales!

... Vous avez peut-être passé
Dans le sentier des primevères,
Sur l'horizon, plane, dressé,
Le groupe noir des « Cinq Calvaires ».

Ils sont là cinq christs, tous pareils,
Aux faces mornes et ridées,
Que font grimacer les soleils,
Que font larmoyer les ondées.

A l'entour, des pins rabougris,
Tordus au vent des épouvantes,

Bercent l'immense horizon gris
A leurs frissons d'orgues vivantes.

(*Tryphina Keranglaz.*)

ENTRE PLOMEUR ET PLOVAN

Les âpres Bigoudenn aux formes d'Androgynes
Ont dans leurs yeux, figés comme l'eau des étangs,
L'inquiétante nuit des longues origines,
Le mystère qui dort au fond lointain des temps.

Frustes, l'air incomplet des idoles barbares,
Dans leurs vêtements lourds qui tombent à plis morts,
Le long du pays maigre et des côtes avares,
Rôdent les Bigoudenn, les filles aux grands corps.

A leurs corsages plats ont fleuri des fleurs jaunes,
Des mousses de menhirs, des lichens aux tons roux ;
Et leurs yeux sans regard, leurs yeux fixes d'icônes,
Naïvement cruels, sont servilement doux.

Brûleuses de varechs et pilleuses d'épaves,
Leur rêve paît au loin la grise immensité.
Et leur troupeau, vautré dans les horizons graves,
Sur le grand pays morne a l'air d'être sculpté.

(*La Chanson de la Bretagne.*)

A QUIMPERLÉ

I

Elle est vieille et vaste, la chambre.
Le lit de passage où je dors
A, ce soir de premier novembre,
Je ne sais quoi qui sent les morts.

Les rideaux, d'attitude roide,
Descendent à plis empesés,
Et des souffles de tombe froide
Rampent le long des draps glacés.

La pendule, verte de mousse,
Tinte des heures d'autrefois ;

On dirait une voix qui tousse
Pour faire taire d'autres voix.

Et c'est bientôt un grand silence,
Un silence lourd et profond
Où, dans le vide, se balance
Une ombre accrochée au plafond.

La chambre est vieille, vaste, haute...
Ce soir, si j'ai bien entendu,
Les gens contaient à table d'hôte
Une aventure de pendu...

II

Comme en un sursaut d'épouvante
L'âme des meubles a gémi...
On vient d'entrer.,. c'est la servante :
— Doux maître, avez-vous bien dormi ?

Elle fait claquer les persiennes,
Et l'aube du jour automnal
Met sur les choses anciennes
Son blanc sourire virginal.

Et, dans la chambre, vieille et vaste,
Mon cœur se ranime, frôlé
Par cette odeur de pays chaste
Qui se respire à Quimperlé.

L'eau gazouille dans les rivières ;
Des cloches tintent aux moustoirs,
Et le caquet des lavandières
Semble mousser sous les battoirs.

Sur la pointe du pied dressée,
La fille, au dehors se penchant,
Jette à quelqu'un, par la croisée,
Son breton rythmé comme un chant.

Breton joli des Quimperloises,
Qui de leurs lèvres, grain à grain,
En perles fines, en turquoises,
S'égrène ainsi que d'un écrin.

Et tandis que la belle épanche
Son parler clair, si doux, si lent,

Le vent trousse sa coiffe blanche
Comme une aile de goéland.

Et voici qu'en ma songerie
Toute vague encor de sommeil,
Je crois soudain que c'est « Marie »
Qui me salue à mon réveil.

Suave, avec son air de nonne,
Dans la ville de la Lêta,
M'apparaît Maï la Bretonne
Que Brizeux en France chanta...

III

Maï, la servante d'auberge,
Te ressemblait comme une sœur ;
Elle avait tes yeux fins de vierge,
Ta beauté sobre, ta douceur.

Une senteur fraîche et subtile
De son cou jeune s'exhalait,
Et c'était ce parfum d'idylle
Qu'ont en Kerné les « fleurs de lait ».

Comme au soleil naissant se lève
Le brouillard qu'a tissé la nuit,
Ainsi la brume de mon rêve
A son regard s'évanouit.

Plus de chambre morne, oppressée
Par on ne sait quelle stupeur !
Plus d'ombre grise balancée
Au vent suggestif de la peur !

Non ! des perspectives lointaines,
Un ciel voilé, mais transparent ;
Et dans la clarté des fontaines
Un pays grave se mirant.

Une atmosphère impondérable
Du paradis élyséen,
Et l'oraison d'un misérable
Mêlée à l'aboiement d'un chien...

Des vieilles aux rides sévères
Vont pieds nus accomplir un vœu...

Pays hérissé de calvaires,
Par une race ivre de Dieu!

Dans les sonores étendues
Vibrent des cloches et des chants;
Et des formes inattendues
Se lèvent au milieu des champs;

Des murs bas coiffés de vieux chaume,
Telle une ruche en un courtil.
Tout à l'entour, la terre embaume
L'odeur de miel, l'odeur d'avril.

C'est ici le printemps celtique
Où l'âme des eaux et des bois
S'épanouit en fleur mystique
A l'arbre même de la croix.

Ici, dans sa grâce première,
Entre les talus éblouis,
On voit cheminer la lumière
Comme l'ange blond du pays.

Ici, dans les demeures closes,
Habitent les songes heureux,
Et sur la molle paix des choses
Flotte encor l'âme de Brizeux.

(*La Chanson de la Bretagne.*)

VICTOR-ÉMILE MICHELET

(1861)

M. Victor-Emile Michelet est né à Nantes le 1er décembre 1861. Il a donné des vers, des contes, des études de littérature, d'art et de sciences dans des revues, et s'est fait connaître en collaborant à de grands quotidiens, tels le *Gaulois*, le *Siècle*, le *Journal*, etc. Poète, il a conquis la notoriété en publiant un recueil de ses pièces éparses, *La Porte d'or* (Paris, Ollendorff, 1902, in-18), ouvrage qui obtint le prix Sully-Prud'homme, l'année même de sa fondation. Il a fait représenter, sur la scène de l'Odéon, *Le Pèlerin d'amour,* un acte en vers (1903), et composé pour le musicien A. Rabuteau un drame lyrique, *Florizel et Perdita,* imité du *Conte d'Hiver* de Shakespeare (imprimé hors commerce par la Ville de Paris, 1904). On lui doit encore *L'Esotérisme dans l'art* (Paris, Carré, 1890, in-8°), ainsi que deux recueils de contes, *Contes surhumains* (Paris, Chamuel, 1900, in-8°) et *Contes aventureux* (Paris, Maisonneuve, 1900, in-12), ces derniers couronnés par l'Académie française. Enfin, tout récemment, le Mercure de France a fait paraître sous son nom un nouveau volume, *L'Espoir merveilleux*, poèmes (Paris, 1908, in-18). On a dit de la poésie de M. Emile Michelet qu'elle participe d'une inspiration mystique et s'enveloppe d'une couleur somptueuse. Ajoutons que l'hérédité celtique se fait jour dans ces vers contenus et brûlants, où l'on surprend tour à tour une angoisse métaphysique et une allégresse lyrique.

M. Emile Michelet a dirigé plusieurs revues : *La Jeune France,* 1884-1888; *Psyché*, 1891; *L'Humanité nouvelle*, 1899-1903; il a été secrétaire de la rédaction de la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* 1889-1890.

Bibliographie. — A. France, *Emile Michelet;* Le Temps, 23 sept. 1891. — Edm. Haraucourt, *ibid.;* Gaulois, 30 décembre 1902. — Ch. Le Goffic, *ibid.;* Revue universelle, 1er mai 1903.

LE TOMBEAU DU BARDE QUELLIEN

Kaner flour housk da hun breman
Ha da venez rai awel han
Da ruskell d'hunit divezan!
(Quellien.)

Jetez sur ce tombeau la fleur d'or des ajoncs,
Renaissante en tous temps, pareille à la légende
Où l'âme des aïeux habite et nous commande
La route sûre, alors que nous l'interrogeons.

Dans la nuit fée arrête ton pied vagabond,
Passant, pour que ton cœur, s'il en est digne, entende
Sur la forêt immémoriale et la lande
Un chant mystérieux tomber du ciel profond :

La harpe de Merlin a tressailli. Le barde
Quellien a franchi le seuil où se hasarde
Seul qui, portant le sceau fatal de l'inspiré,

Peut d'une main de gloire ébranler l'heptacorde,
Et les Vierges de Sein, baisant son front lauré,
Le mènent à Jésus pour la miséricorde.

AUTOMNE EN MER

Le vent déhâle du noroît : la mer moutonne.
Cette heure est puissante et pleine. Je me souviens
Des jours ardents, puis des jours abajoniens.
Le soleil et mon cœur entrent dans leur automne.

Quel regret dans la voix de la vague chantonne?
L'écho de mes désirs d'autrefois s'est éteint.
Emotions dont j'ai vécu, fleurs du destin
Toutes mortes, les vénéneuses et les bonnes.

Passé d'hier, aussi lointain que l'horizon...
Voici qu'une odeur fauve d'arrière-saison
Se mêle à l'âcre embrun qui fouette mes narines;

La paix vient sur la mer du feu occidental.
Est-ce un temple, ou est-ce un sépulcre, ma poitrine
Qui se tient large ouverte à la brise d'aval?

(*La Porte d'or.*)

YVES BERTHOU

(1861)

Né à Pleubian (Côtes-du-Nord), le 4 septembre 1861, M. Yves Berthou appartient à une famille de cultivateurs. Ses études achevées au collège de Lannion, il s'engagea dans la marine militaire, comme élève mécanicien, et fit deux longs voyages en Cochinchine, sur la côte d'Afrique et aux Antilles. Après un séjour de onze années au Havre, où il fonda une petite revue, *La Trêve de Dieu,* il se fixa successivement à Paris et à Rochefort-sur-Mer, puis dirigea au pays natal une exploitation agricole. De retour à Paris en 1902, il prit un emploi dans une maison de construction pour la marine.

M. Yves Berthou est un des poètes originaux de la Bretagne contemporaine. Ecrivain bilingue, il a peu à peu rompu avec la tradition mystico-romantique, et s'est fait une personnalité en s'inspirant des mythes et des légendes païennes de la vieille Armorique. Après avoir accepté les anciens dogmes, il a cru à la nécessité d'une foi nouvelle et du libre examen de cette foi.

« Nous sommes, a-t-il dit, — nous Celtes, des dévoyés. Rome et l'Eglise ont fait de nous des étrangers sur le sol même de notre patrie. Nous sommes les fils de ceux qui ont apporté la civilisation à l'Occident, les élèves des Druides, éducateurs de Pythagore. Mais on nous a coupé les ailes et crevé les yeux. On nous a roulés dans le limon à coups de pieds... »

Ses poèmes, inspirés au début par un sentiment religieux de la nature, commandés ensuite par une exaltation panthéiste offrent tout à la fois la plus angoissante expression de croyance et de scepticisme qu'il soit possible de trouver chez un lyrique et un créateur d'images.

M. Yves Berthou a publié : *Cœur breton,* poésies (Paris, Godfroy, 1892, in-18); *La Lande fleurie,* poésies (Paris, Lemerre, 1894, in-18); *Les Fontaines miraculeuses*, poésies (ibid., 1896, in-18); *Ames simples,* poème (ibid., 1896, in-18); *La Résurrection de la Bretagne* (Bruxelles, édit. de « la Lutte », 1900, in-8°); *La Semaine des quatre jéudis,* ballades (hors commerce, 1900, in-16); *Le Pays qui parle* (Paris, Lemerre, 1903, in-18); *Dre an Délen hag har C'horn-Boud* (Par la Harpe et le Cor de guerre), poème

celtique (Saint-Brieuc, 1904, in-12); *Triades des Bardes de l'Ile de Bretagne,* trad. du gallois en français et en breton, en collaboration avec Jean Le Fustec (Bibl. de « l'Occident », 1906, in-8°). Il a collaboré à l'*Indépendance bretonne,* à la *Résistance de Morlaix,* à l'*Echo du Finistère,* au journal *Ar Bobl* (Le Peuple) de Carhaix, à *L'Hermine,* au *Clocher breton,* à *Ar Vro,* etc.

Bibliographie. — Fr. Jaffrennou (Taldir), *Yves Berthou « Alc'houeder-Treger »,* Vannes, Lafolye, 1904, in-8°. — Marcel Monmarché, *Le Pays qui parle;* Revue Mame, 13 avril 1903.

LE CHEMIN CREUX

A Loeiz Herrieu (Ar Barz-Labourer).

Au seuil de ce chemin cette voix qui s'élève,
C'est la voix du chemin désert, du chemin creux
Où tu venais jadis, enfant chéri du Rêve,
Savourer ta tristesse et tes regrets des cieux.

Je suis le vieux chemin qui va, vient, descend, monte,
Et flânant, paresseux, n'arrive nulle part;
Qui, n'ayant aucun but, n'éprouve nul mécompte
En se trouvant enfin presque au point de départ.

Je suis le chemin creux que nul cordeau n'aligne;
Et nul, si ce n'est Dieu, ne connaît mon destin.
Large, je m'abandonne; étroit, je me résigne,
Ici vêtu de bure, et là-bas de satin...

Tantôt je suis bordé de hauts talus de terre
Plantés de chênes nains et de saules trapus;
Sous une voûte obscure alors je me resserre,
Et l'eau vive jaillit en source des talus.

Vêtu de noir, le merle d'eau siffle en un chêne
Au-dessus du ruisseau qui fuit en sanglotant :
C'est l'étrange concert où l'un chante sa peine,
Et l'autre son bonheur de vivre insouciant.

Et tantôt je gravis les hauteurs qui dominent
Un horizon de mer, de landiers et de champs
Où mes talus poudreux s'effondrent en ruines
Sous l'ardeur d'un soleil aux rayons desséchants.

Mais alors je me baigne en la brise marine
Qui donne sa saveur à mon aigre gazon,
Et m'enivre au parfum d'une herbe qui s'obstine
A répandre en tous temps sa fine exhalaison.



N'aimais-tu pas venir dans ces mois où nous sommes,
Enfant qui dédaignais les amis et les jeux,
Rêver dans ce chemin — presque ignoré des hommes —
Pour son parfum et son aspect religieux?

Aux amis de la paix et de la solitude
Je réserve toujours mon ombre et ma chaleur.
Dans ma paix éternelle et ma sollicitude
J'ai des philtres d'oubli pour charmer la douleur.

De paisibles troupeaux, mes hôtes ordinaires,
Vivent ici des jours sans crainte et sans soucis,
Ignorant les effrois de tant d'hommes qui n'errent
Que pour rentrer le soir plus sombres au logis.

Comme je me souviens de l'époque lointaine...
— Hélas! déjà!... Le temps comme un songe s'enfuit. —
Où tu venais ici rêver, jeune âme en peine,
Enfant que le Silence a de tout temps séduit.

Ignorant des penseurs et des philosophies,
A la cause montant par les créations,
Tu découvrais le Dieu qu'encor tu glorifies,
Malgré les trahisons et les négations.

Curieux, bâtissant tes ingénus systèmes,
Ton esprit inventif se donnait libre cours :
Le Rêve et l'Action, usant leurs stratagèmes,
Déjà te disputaient... comme ils l'ont fait toujours.

Car je vois aujourd'hui que tu reviens encore,
Par les traits amaigris, par les yeux douloureux,
Que ton âme en exil de désir se dévore,
Que le sort t'a meurtri de ses doigts vigoureux.

Mais puisque te voici, qu'aux lieux de ta jeunesse
Tu reviens affranchi du joug, enfin brisé,
De toi-même nourri, que ta force renaisse,
Que tes bras retrempés tendent l'arc irisé,

Et que ton âme y soit la flèche qui s'élance
Ainsi qu'un astre errant dans le ciel étoilé,
A travers les soleils qui brûlent en silence,
Jusqu'au trône de Dieu dont l'homme est exilé.

(*Le Pays qui parle.*)

LÉON DUROCHER

(1862)

Poète chansonnier et auteur dramatique fort apprécié dans les milieux montmartrois, M. Léon Durocher est né à Pontivy en 1862. C'est un Breton de Paris qui a fait état de sa province. « Elevé parmi les genêts d'or, a-t-on écrit, M. Durocher grandit dans le culte des lettres gréco-latines, et, transporté au bord de la Seine, entendit bourdonner en lui l'appel nostalgique du pays breton. » Aristophane, à défaut de Virgile, lui permit d'entendre Brizeux, mais il ne cessa de prêter au murmure des vagues et au tintement des cloches de la ville d'Is les rumeurs des foules et les éclats d'orchestre de la trop fameuse « butte ». Pendant l'Exposition de 1900, il tint un cabaret breton et institua à Montfort-l'Amaury, sur les ruines du domaine de la reine Anne, un pèlerinage annuel d'un pittoresque forain.

M. Edmond Durocher a publié : *Clairons et Binious* (Paris, 1886, in-18) ; *Binious et Tambourins*, lettre-préface de F. Mistral (Paris, Vanier, 1889, in-8°) ; *La Marmite enchantée*, comédie préhistor. en un acte (Paris, édit. de « La Plume », s. d., in-18) ; *Chansons de Là-Haut et de Là-Bas* (Paris, Flammarion, s. d., in-18), etc. ; il a, de plus, collaboré au *Voltaire*, aux *Chroniques*, à *Paris-Moderne*, au *Triboulet*, à *La Plume*, à *L'Hermine*, au *Clocher breton*, etc.

POURQUOI FILES-TU?

I

Pourquoi files-tu là-bas sur la grève?...
Est-ce pour draper le lit dont je rêve,
Le vieux lit breton veuf de notre amour?...
Ne te presse pas! Car la mer écume;
Et les matelots perdus dans la brume
Ne voient point briller l'heure du retour.

Pendant que mon Yvonnette
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau!

II

Pourquoi files-tu dans la chambre close?...
Est-ce pour draper le bel enfant rose
Dont tu dois cueillir le premier bonjour?
Double les baisers sur sa tête blonde,
Puisque notre enfant doit venir au monde
Avant qu'au foyer je sois de retour.

Pendant que mon Yvonnette
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau!

III

Pourquoi files-tu près de la chaumière?
Est-ce pour dormir, dis! sous la bruyère,
Côte à côte, au pied du clocher à jour?...
Ne t'occupe pas de moi, ma jolie!
Car c'est l'Océan qui dans sa folie
Drape les marins perdus sans retour.

Pendant que mon Yvonnette
File et tourne son fuseau,
File au vent, ma goélette,
File entre le ciel et l'eau!

(Chansons de Là-Haut et de Là-Bas.)

CHARLES LE GOFFIC

(1863)

... Il naquit le 14 juillet 1863, à Lannion, ancienne petite ville de Bretagne. « Il coula de longues heures à voir, sur les quais, les eaux paresseuses du Léguer caresser mollement les coques noires des cotres et des chasse-marée. Il mena ses premiers jeux dans les rues montueuses, à l'ombre de ces vieilles maisons aux poutres sculptées et peintes en rouge, aux murs que les ardoises revêtent comme d'une cotte d'armes, azurée et sombre. Il courut sur le pont à dos d'âne et à éperons qui, près du moulin, ouvre la route de Plouaret... Par la suite, il étudia... Au sortir des études, Charles Le Goffic fit des vers, et ils parlaient d'amour, et cet amour était breton. Il était tout breton, puisque celle qui l'inspirait avait grandi dans la lande, que celui qui l'éprouvait y mêlait du vague et le goût de la mort. Le poète nous apprend que sa bien-aimée, paysanne comme la *Marie* de Brizeux, avait dix-huit ans et se nommait Anne-Marie[1]... » Son premier livre eut pour titre *Amour breton*; il parut chez l'éditeur Lemerre en 1889. Auparavant, M. Le Goffic était venu se fixer à Paris, et, en compagnie de Jules Tellier, de MM. Maurice Barrès et La Tailhède, avait fondé *Les Chroniques,* vaillante petite revue qui eut son heure dans l'évolution littéraire. Entre temps, il s'adonnait au professorat et faisait paraître ses premiers essais. Un vif succès répondit à son attente du début. *Amour breton* le classa dans le public et le fit apprécier des poètes. M. Maurice Barrès, exaltant à la fois le côté provincial du livre et le pays de l'auteur, écrivit : « M. Charles Le Goffic sort des campagnes bretonnes. L'empreinte de ce ciel brumeux ne s'efface pas après vingt générations; lui, Le Goffic, l'a fait voir dans toute sa fraîcheur. J'ai vu à Paris des filles avec les beaux yeux des marins qui ont longtemps regardé la mer. Elles habitaient Montmartre, mais ce regard qu'elles avaient hérité d'une longue suite d'ancêtres ballottés par les flots, me parut admirable dans les villes. Je vois que Le Goffic est tout fait de traits charmants qui lui viennent des vieux laboureurs et pêcheurs bretons... »

1. Anatole France, *La Vie littéraire.*

Ce que notait alors M. Maurice Barrès pour *Amour breton* peut s'appliquer également au *Bois dormant* (Paris, Lemerre, 1902, in-18), dernier recueil du poète, ainsi qu'aux strophes du *Pardon de la Reine Anne* (ibid., 1902, in-18), récitées à l'une des fêtes annuelles de Montfort-l'Amaury.

« Les vers de M. Le Goffic, disait M. Paul Bourget, « donnent une impression unique de grâce triste et souffrante. Cela est à la fois très simple et très savant... Il n'y a que Gabriel Vicaire et lui à toucher certaines cordes de cet archet-là, celui d'un ménétrier de campagne qui serait un grand violoniste aussi. »

On doit à M. Le Goffic d'autres ouvrages, des *Extraits de Saint-Simon,* publiés en collaboration avec Julles Tellier, un *Nouveau Traité de versification,* écrit avec M. Thieulin (1890), des études littéraires, sociologiques, *Les Romanciers d'aujourd'hui* (Paris, Vanier, 1890, in-18); *Sur la côte,* etc., *Les Métiers pittoresques,* des *Chansons bretonnes* (1891), etc., des romans où s'affirme son goût du terroir : *Le Crucifié de Keraliès* (Paris, Lemerre, 1892, in-18); *Passé l'amour* (ibid., Chailley, 1895, in-18); *Gens de mer* (ibid., Colin, 1897, in-18); *Morgane* (ibid., 1898, in-18); *La Payse* (ibid., 1898, in-18); *L'Erreur de Florence* (Paris, Hatier, 1904, in-18); *Les Bonnets rouges* (Paris, Tallandier, 1906, in-18); *Passions celtes* (Paris, Nouv. Librairie nationaliste, 1908, in-18); et ce beau livre, *L'Ame bretonne,* publié par l'éditeur Champion en 1900, avec lequel il contribue, plus qu'aucun de ce temps, à nous faire connaître et aimer les hommes et les œuvres du pays d'Armor. M. Charles Le Goffic a collaboré à la *Revue bleue,* à la *Revue encyclopédique,* à *L'Illustration,* à *La Quinzaine,* à la *Revue des Deux Mondes,* au *Gaulois,* au *Journal des Débats,* etc.

Bibliographie. — Anatole France, *La Vie littéraire,* 4e série; Paris, Calmann-Lévy, 1892, in-18. — Charles Maurras, *Les Hommes d'aujourd'hui;* Paris, Vanier, s. d. — C. Vergniol, *Ch. Le Goffic;* La Quinzaine, 1er février 1898. — Pierre Lasserre, *Ch. Le Goffic;* L'Action française, 3 nov. 1908.

CHANSON PAIMPOLAISE

Les marins ont dit aux oiseaux de mer :
« Nous allons bientôt partir en Islande,
Quand le vent du nord sera moins amer,
Et quand le printemps fleurira la lande. »

Et les bons oiseaux leur ont répondu :
« Voici les muguets et les violettes.

Les vents sont plus doux; la brume a fondu;
Partez, ô marins, sur vos goélettes.

« Vos femmes ici prieront à genoux.
Elles vous seront constamment fidèles.
Nous voudrions bien partir avec vous,
S'il ne valait mieux rester auprès d'elles.

« Nous leur parlerons de votre retour;
Nous dirons les gains d'une pêche heureuse,
Et comment la nuit, et comment le jour,
Comment votre cœur bat sous la vareuse.

« Et nous les ferons renaître à l'espoir.
Tandis que, les yeux tournés vers le pôle,
Elles s'en viendront, au tomber du soir,
Pleurer deux à deux sur les bancs du môle.

LA COMPLAINTE DE L'AME BRETONNE[1]

Sur la lande et dans les taillis,
Cueillez l'ajonc et la bruyère,
Doux compagnons à l'âme fière,
O jeunes gens de mon pays!

Quand, du sein de la mer profonde,
Comme un alcyon dans son nid,
L'Ame Bretonne vint au monde
Dans son dur berceau de granit,
C'était un soir, un soir d'automne,
Sous un ciel bas, cerclé de fer,
Et sur la pauvre Ame Bretonne
Pleurait le soir, chantait la mer.

Fut-ce mégarde chez les fées
Ou qu'au baptême on ne pria,
Blanches et de rayons coiffées,
Urgande ni Titania?
Il n'en vint, dit-on, qu'une seule,
Aux airs bourrus de sauvageon,
Qui froissait dans ses mains d'aïeule
Des fleurs de bruyère et d'ajonc.

1. Vers écrits pour la *Fête de charité* des élèves du lycée de Brest.

Misère (ainsi s'appelait-elle)
Allait nu-tête et pieds déchaux;
Mais ce n'est pas sous la dentelle
Que battent les cœurs les plus chauds.
Et, se penchant sur la pauvrette,
Qui grelottait, blême et sans voix,
Elle mit à sa collerette
Les fleurs qu'elle gardait aux doigts.

Et depuis lors nulle menace
N'a prévalu contre l'enfant :
L'ajonc, c'est la Force tenace
Qui dompte le roc étouffant;
Et la bruyère dont s'embaume
Le pur cristal des nuits d'été,
De son discret et tiède arome
Dit Grâce aimante et Charité...

Doux compagnons à l'âme fière,
Debout au seuil des temps nouveaux,
Dans vos pensers, dans vos travaux,
Mêlez l'ajonc à la bruyere.

PRINTEMPS DE BRETAGNE

Une aube de douceur s'éveille sur la lande :
Le printemps de Bretagne a fleuri les talus.
Les cloches de Ker-Is l'ont dit jusqu'en Islande
Aux pâles « En Allés » qui ne reviendront plus.

Nous aussi qui vivons et qui mourons loin d'elle,
Loin de la douce fée aux cheveux de genêt,
Que notre cœur au moins lui demeure fidèle,
Renaissons avec elle à l'heure où tout renaît.

O printemps de Bretagne, enchantement du monde!
Sourire virginal de la terre et des eaux!
C'est comme un miel épars dans la lumière blonde :
Viviane éveillée a repris ses fuseaux.

File, file l'argent des aubes aprilines!
File pour les landiers ta quenouille d'or fin!

De tes rubis, Charmeuse, habille les collines ;
Ne fais qu'une émeraude avec la mer sans fin.

C'est assez qu'un reflet pris à tes doigts de flammes,
Une lueur ravie à ton ciel enchanté,
Descende jusqu'à nous pour rattacher nos âmes
A l'âme du pays qu'a fleuri ta beauté !

(*Le Bois dormant.*)

LUD JAN

(1864-1894)

« En réalité, il se nommait Ludovic-Désiré-Joseph Marie Jan. Il était né, a-t-on écrit[1], le 17 mai 1864, à Ploërmel, dans la partie intérieure et accidentée du Morbihan, à deux pas de la forêt de Brocéliande, au milieu de ces landes de Coetquidan, Sérent, Lanvaux, Ruffiac, vastes espaces incultes et désolés où, il y a vingt ans, on pouvait faire encore jusqu'à cinq et six kilomètres sans trouver une habitation ou une oasis. » Il mourut à Caulnes (Côtes-du-Nord), le 4 octobre 1894, âgé de trente ans. Son œuvre consiste en trois recueils de vers : *Dans la bruyère* et *Les Rêves,* publiés par l'éditeur Lemerre (1891 et 1893, 2 vol. in-18; *Œuvres posthumes*, recueillies et présentées au public par ses amis MM. Bertrand Robidou, Lemonnier et Gourdel (Rennes, 1896, in-18). M. Louis Tiercelin, qui fut son ami, a tracé de lui cette image un peu brève, mais touchante : « Nous avons souvent remarqué qu'il ressemblait à certain portrait de Victor Hugo jeune. Le front et le regard étaient graves et calmes; la bouche seule avait parfois des éclairs d'ironie, comme ces lueurs d'orages très lointaines qu'on aperçoit à l'horizon dans un soir calme... » Ses études achevées, il avait quitté sa ville natale pour prendre un modeste emploi de greffier d'une justice de paix au fond d'une bourgade. Il se sentait doublement exilé et des siens et de son rêve. L'ennui l'a miné, précipitant sa fin. Quelqu'un l'a écrit, il y eut chez Lud Jan non seulement un artiste, « doux rêveur obstiné », mais un philosophe que tourmenta sans cesse l'éternel problème de nos origines et de notre « devenir ». Sa poésie est inquiète et mélancolique. « Il a peint, selon l'expression de M. Jules Rousse, avec des couleurs admirables et une ampleur saisissante, le pays où il est né, ces landes immenses du Morbihan, semées de menhirs et de calvaires, ces vallées pittoresques où se dressent, au bord des étangs et des cours d'eau, les clochers dentelés de granit et les hautes tours du château de Josselin. »

Sa poésie est un art de prédestiné où vient aboutir le romantisme des vieux maîtres bretons.

1. J. Rouxel, *L'Œuvre de Lud Jan.*

Bibliographie. — J. Rouxel, *L'Œuvre de Lud Jan;* L'Hermine, 20 janvier 1894. — Louis Tiercelin, *Nos Morts : Lud Jan ;* L'Hermine, 20 oct. 1894. — J. Rousse, *La Poésie bretonne au dix-neuvième siècle:* Paris, Lethielleux, 1895, in-18. — H. Joly, *Lud Jan, greffier poète breton;* Versailles, L. Bernard, 1907. in-18, illustr. (vol. contenant un choix de poèmes).

LE PATRE

Enfant, j'eus pour ami, dans ma chère Bretagne,
Un pâtre de mon âge, un gars pensif et doux,
Qui, par les nuits d'été, debout sur la montagne,
Chantait d'un ton très lent, comme on chante chez nous.

Toujours sur le même air, d'une voix triste et tendre,
Longuement il berçait son monotone ennui ;
Et les rares passants s'arrêtaient pour entendre
Cette plainte mêlée aux plaintes de la nuit.

Il avait tout le jour couru dans les bruyères,
Sifflant les geais moqueurs et dérobant les nids ;
Mais sitôt que le soir éteignait ses lumières,
Il s'arrêtait, rêveur, sous les cieux infinis.

Des villages lointains, déjà noyés par l'ombre,
Les Angélus montaient vers la mort du soleil :
Et la prière ailée allait du clocher sombre
Perdre ses notes d'or dans l'horizon vermeil :

Le pâtre se tenait debout, la tête nue,
Et le signe de croix qu'il traçait largement
Prenait dans l'ombre vague une ampleur inconnue
Sur la sérénité du profond firmament.

Puis, quand tout s'effaçait, clochers et clartés roses,
Quand le silence énorme endormait l'horizon,
Dans le rayonnement mystérieux des choses
Il entendait venir le nocturne frisson...

Soudain, les bois heurtaient leurs pensives ramures ;
Les ajoncs, les genêts, le chêne frémissant,
S'inclinaient vers la terre avec de sourds murmures,
Comme s'ils avaient peur lorsque la nuit descend.

Alors mon compagnon s'asseyait sur la pierre :
Ses moutons, effrayés par la fuite du jour,
Bêlaient lugubrement, le nez sur la bruyère,
Et flairaient un danger dans le murmure sourd.

Lui, sans plus de souci, confiant dans sa force,
Il gourmandait son chien, rudoyait le troupeau;
D'un arbuste naissant il arrachait l'écorce
Et, rustique ouvrier, se taillait un pipeau.

La nuit s'épaississait, et les étoiles douces
Semaient de blanches fleurs le velours bleu du ciel ;
Leur tremblante clarté venait frôler lés mousses,
Comme les pieds divins de Mab et d'Ariel.

C'était l'heure où les morts qu'évoquent les légendes
Sous la lune blafarde errent les bras tendus ;
Où les menhirs géants, allongés sur les landes,
Semblent poursuivre au loin les passants éperdus.

Le pasteur entonnait une chanson bretonne :
Oh ! qu'il est triste et doux d'écouter cette voix,
Qui, sur un rythme lent, plaintif et monotone,
Mêle l'âme de l'homme aux murmures des bois!

(*Dans la bruyère.*)

GUY ROPARTZ

(1864)

Fils de Sigismond Ropartz, historien qui a laissé de savants ouvrages sur la Bretagne, M. J.-Guy Ropartz est né à Guingamp, le 15 juin 1864. Licencié en droit, il vint à Paris et fit des études musicales au Conservatoire national, sous la direction de César Franck, de Massenet et de Théodore Dubois. Compositeur fort apprécié, il dirige, depuis 1894, le conservatoire de Nancy. M. Guy Ropartz a été mêlé, au début de sa carrière, au mouvement littéraire breton; il a fondé avec M. Louis Tiercelin la vaillante petite revue *L'Hermine* (1892), et a contribué à la publication du *Parnasse breton contemporain* (1889). On lui doit plusieurs ouvrages, entre autres quatre recueils de poésies : *Adagiettos* (Paris, Vanier, 1888, in-18) ; *Modes mineurs* (Paris, Lemerre, 1889, in-18) ; *Intermezzo*, d'après Henri Heine, en collab. avec P.-René Hirsch (ibid., 1890, in-18) ; *Les Muances* (ibid., 1892, in-18).

POUR CELLE QUI DOIT VENIR

Par un soir automnal j'ai fui la ville folle
Où l'essaim d'or de nos rêves ambitieux
A l'aube de la vie imprudemment s'envole;
Ville d'encharmements érigeant sous les cieux
L'essor vertigineux de sa tour colossale,
Hautainement, parmi les palais spacieux;
Ville reine de qui toute ville est vassale.
Et dans l'Armor lointaine aux brouillards attristants
Je suis venu cloîtrer l'espoir de mes vingt ans :
Mais à mon âme jeune il faut une âme paire,
Et, plein de confiance en l'avenir, j'attends
Celle qui doit régner au manoir de mon père.

Au pays de Bretagne où mon rêve s'isole
S'éveillent plus charmeurs les vers mélodieux;

Des bords fleuris du Leff aux rives de l'Isole,
A la gloire des Saints, des Héros et des Dieux
Sous les brises frémit la lyre occidentale,
Et l'auguste splendeur des rythmes radieux
Par les landes sans fin plus librement s'étale.
Sur les grèves, dans les forêts, près des étangs,
La prophétique voix des bardes que j'entends
M'annonce que bientôt luira le jour prospère
Où je magnifierai par des vers éclatants
Celle qui doit régner au manoir de mon père.

A la modernité voluptueuse et molle
L'âme ne s'ouvre pas des Celtes orgueilleux,
Mais leur orgueil aux pieds du Christ Martyr s'immole;
Et, gardiens obstinés du culte des aïeux,
Comme autrefois ils vont en file triomphale
Vers les temples où les miracles merveilleux
Se succèdent, comme autrefois, sans intervalle.
J'ai supplié les Saints de Bretagne et je tends
Les bras vers le Seigneur qui, dès l'aube du Temps,
Promit sa grâce à qui jamais ne désespère :
Qu'ils guident jusqu'à moi par un soir de printemps
Celle qui doit régner au manoir de mon père.

ENVOI

Princesse, vers qui vont mes espoirs haletants
Ainsi que des oiseaux aux grands vols palpitants,
Toi vers qui mon désir enfiévré s'exaspère,
Toi qui me donneras la joie où je prétends,
Que ton règne fleurisse au manoir de mon père!

(*Les Muances.*)

ÉDOUARD BEAUFILS

(1868)

Né à Rennes le 27 août 1868, M. Edouard Beaufils prit part à vingt ans, en Bretagne, au mouvement littéraire qu'on a dénommé un peu emphatiquement la « Renaissance bretonne ». Il a publié ses premiers vers dans le *Parnasse breton* de M. Louis Tiercelin, et pendant dix années a consenti aux fonctions de secrétaire de *L'Hermine*. Par la suite il a collaboré à la *Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg*, à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, à la *Revue Bleue*, à la *Grande Revue*, ainsi qu'à différents journaux de province, entre autres : *Le Salut de Saint-Malo, L'Eclaireur de Rennes, Le Moniteur des Côtes-du-Nord*, etc. On lui doit quatre volumes de vers et un scénario lyrique : *Les Chrysanthèmes* (Rennes, Caillière, 1889, in-18) ; *Les Houles* (Paris, Lemerre, 1894, in-18); *Au pont Kerlo,* idylle en un acte (ibid., 1894, in-18); *Paysages d'Italie* (ibid., 1902, in-18) et *Italiam... Italiam* (ibid., 1907, in-18).

« Si l'automne n'est que l'adieu des êtres et des choses, — a écrit M. Tiercelin à propos des *Houles,* — nul mieux que Beaufils n'a exprimé la douleur de cet adieu. Ce poète est incurablement triste, et c'est sa caractéristique littéraire. Celui qui voudrait désespérer trouverait en lui un compagnon et un guide... » Comme Brizeux (sa plus pure admiration), M. Beaufils a célébré un jour la terre de Dante, mais il n'a rien perdu pour cela de sa mélancolie.... » M. Edouard Beaufils est rédacteur au ministère de la guerre.

LE KREISKER

Impassible troueur d'azur, ô Kreisker, tel,
Dans ton effort vers l'espérance,
Qu'un grand geste de Christ érigé sur le ciel
Comme un symbole de souffrance;
Roi des clochers à jour qui dominent l'Armor
Et qui portent dans leurs spirales

Le mépris glorieux de l'homme et de la mort
Jusqu'au faîte des cathédrales;
O Kreisker, ô bijou du pays de Saint-Pol,
Tour si délicate et si haute
Qu'il n'en est point, depuis Kemper jusqu'à Paimpol,
De pareille au long de la côte;
O Kreisker endormi sur tes quatre piliers,
Avec l'infini pour enceinte,
Et qui protège les marins sur leurs voiliers,
Du milieu de la Cité Sainte;
O Kreisker, dernier fils des âges merveilleux
Que nul art ne pourra revivre
Où se magnifiait l'idéal des aïeux
Dans la pierre comme en un livre;
O Kreisker, ô Kreisker, si fin, si délié,
Ta flèche inaccessible semble
Le gigantesque et miraculeux escalier
Par où les Temps finis, ensemble,
Vers le Sauveur et vers la Vierge, les Bretons,
Fidèles aux vertus celtiques,
Monteront en chantant comme on chante aux pardons
Les vieux sônes et les cantiques!



Et tandis que j'évoque, ô Kreisker, ton profil,
Je revois ce pays d'extase,
Cette grave cité de mystère et d'exil
Qui médite et prie à ta base;
Et ce fier souvenir, ô Kreisker, est de ceux
Qui hantent toujours les mémoires
Quand on a vu, du haut de ta splendeur, les cieux
S'ouvrir jusqu'aux Montagnes Noires!
Et maintenant, Kreisker, en mon âme tu vis,
Comme au fond d'un décor magique,
Plus grandiose encor qu'au soir où je te vis,
Sur l'or d'un couchant nostalgique.



Le soir tombait dans la langueur des fins d'été,
Sur la plaine et sur la montagne,
Un soir couleur de rêve et d'automne attristé

Comme il n'en tombe qu'en Bretagne.
Le ciel était d'un rose exquis ; la mer, là-bas,
Frissonnait sous des baisers roses,
Et les feux s'allumaient sur le phare de Batz
Dans le crépuscule des choses.
Du côté de Saint-Jean-du-Doigt, dans les vallons
Flottait une vapeur lointaine,
Et ta chapelle, où les dévots aux cheveux longs
Trempent leurs yeux dans la fontaine,
Toute blanche, élevait à droite de la mer
Son clocher parmi la verdure,
Et, vers le sud, les monts d'Arré, sur un fond clair,
Profilaient leur échine dure.
Et, tandis que, venant du pays de Tréguer,
J'allais, Saint-Pol, vers ton église,
Au détour d'un chemin, devant moi, le Kreisker
Dressa soudain sa masse grise.
Lys de pierre, il rayait de blancheur l'Occident
Au droit de ses lignes très pures,
Et les fleurs de granit, toujours plus s'étendant,
Irradiaient leurs découpures !
Hiératiquement, les quatre clochetons,
Autour du grand lys de prodige,
S'épanouissaient comme autant de rejetons
Eclos sur une même tige.
Et des harpes, en ce ciel rose, en ce soir bleu,
Frémissaient devant ma paupière.
Et le rose et le rose, en passant au milieu,
Chantait dans les harpes de pierre !
Et le rose et le rose, au travers de la tour
Déroulait de fines écharpes,
Et le rose dans les roses granits à jour
Faisait toujours vibrer les harpes !
Et la pierre vibrait encore, et je rêvais,
Songeant aux penseurs, aux poètes
Dont le vol au-dessus de nos siècles mauvais
Est pareil au vol des mouettes.
O Poète, que ton âme soit un Kreisker,
Haute et sublime d'envolées,
Et qu'elle aille chercher au hasard de l'éther
Les espérances en allées.

Ouvrage-la, Poète, avec un saint amour,
Puis fleuronne-la de dentelles,
Et qu'elle vibre et qu'elle chante, étant à jour,
Au souffle des voix immortelles!
Que le bleu des midis, que la pourpre des soirs,
Librement, passent dans ton âme,
Et qu'au milieu des ciselures d'ostensoirs
Brille l'inextinguible flamme.
Toi qui rêves, ouvre ton cœur à tous les vents,
Et qu'à travers l'âme sans voiles,
La complainte des morts et le chant des vivants
Montent, le soir, jusqu'aux étoiles.



Tel, je rêvais, et le Kreisker, troueur d'azur,
Aux clartés que la lune épanche,
Dressait toujours son geste symbolique et sûr,
Geste de Christ, dans la nuit blanche.

(*Les Houles.*)

A BRIZEUX

Ce fut par une très dolente aube d'automne
Que j'entrai dans ton cher pays, ô doux Brizeux;
Tes vers me fleurissaient aux lèvres, et mes yeux
Contemplaient gravement la campagne bretonne.

Dans le gris d'un décor calme où rien ne détonne,
La pluie avait perlé ses pleurs silencieux
Au bout de chaque branche errante sous les cieux,
Et le vent me berçait de son chant monotone.

Je vis ainsi le Scorff, l'Isole et la Laita,
Fleuves aux noms chantants au bord desquels chanta
Ton enfance, d'amour et de rêve inquiète;

Et de ton âme un peu mon âme fut la sœur
A l'heure où, pour te mieux comprendre, j'eus, poète
Ton pays dans les yeux et tes vers dans le cœur!

AUGUSTE DUPOUY

(1872)

Fils de Breton, — son père était de Brest et sa mère de Lauriec, près Concarneau, — M. Auguste Dupouy est né à Concarneau, dans la Basse Bretagne, le 29 novembre 1872. Son grand-père paternel appartenait à une vieille famille d'armateurs et de « longs coursiers de Bayonne » : ce qui explique son nom peu celtique. Une partie de son enfance se passa à Saint-Guenolé, près de Penmarck, à Brest et ensuite à Rennes, où il fit une partie de ses études. Ancien élève de l'Ecole normale, M. Auguste Dupouy enseigna la rhétorique à Tulle, puis à Quimper; il est actuellement professeur au lycée d'Angers. Très épris de son pays natal, qu'il revoit chaque année, à l'époque des vacances, et de l'Océan qu'il a célébré maintes fois dans des œuvres harmonieuses, M. Auguste Dupouy a fait paraître un recueil de poèmes : *Partances* (Paris, Lemerre, 1905, in-18), qui fut couronné par l'Académie française. Il a donné, de plus, des vers à la *Revue de France,* à la *Revue Idéaliste,* au *Mois,* à la *Renaissance latine,* au *Penseur,* un feuilleton au *Journal des Débats,* et des articles de critique et autres à la *Revue des Poètes,* à la *Revue de l'Anjou,* aux *Lettres,* au *Bulletin critique,* à la *Grande Revue* (voir dans le fascicule du 1er juill. 1906 une remarquable étude sur Penmarc'h), à la *Revue Universelle,* à *Pages libres,* au *Manuel général de l'Instruction publique,* etc.

LANGUEUR D'AUTOMNE

Un monotone jour d'automne,
Un soleil souffrant, immergé
Dans la laine d'un ciel figé,
Dans l'étaîn de la mer bretonne.

Les caboteurs ont fui le port.
Cette ville sur l'eau dolente,

Est-ce Lexobie ou Tolente,
Ou la fontaine d'Occismor?

Par delà le flux des années,
Dans l'étale des jours trop longs,
Les étés rongent les moellons
De ses berges abandonnées.

Et pas une âme ne répond
A la chanson toujours pareille,
A la chanson de l'eau qui veille,
Sous les piliers moisis du pont.

Eaux d'un Léthé, sans fin vouées
A l'empire du Spectre-Oubli,
Elles reflètent sans un pli
Un ciel d'immobiles nuées.

Ah! si le souffle des grands vents
Eût déchiré ce blanc suaire,
S'il eût creusé dans l'estuaire
Ses sillons glauques et mouvants!

Oh! là-bas, à la mer montante
Si le déferlement des flots
Mêlait sa clameur aux sanglots
Profonds et forts de la tourmente!

Mais le vent se tait, et les cieux
Sur notre tête ou dans l'eau blême
Sont comme un dédaigneux problème
Narguant l'enquête de nos yeux,

Tandis qu'au large de la rive
Qu'a découverte le jusant,
Les barques sur l'étain luisant
Vont, comme l'heure, à la dérive.

(*Partances.*)

JOSEPH-ÉMILE POIRIER

(1875)

M. Joseph-Emile Poirier est né le 21 février 1875, à Corseul, gros bourg des Côtes-du-Nord, situé entre Dinan et Lamballe. C'est à Corseul qu'il passa une partie de son enfance, dans une vieille maison de famille qu'y possédaient ses grands-parents. Un peu plus tard, faisant ses études à Quimper, il apprit à connaître l'antique et rude Cornouailles, mais sans rien perdre de ses souvenirs du pays natal et sans délaisser, aux vacances annuelles, l'antique logis des ancêtres. Les charmes de cette côte, qu'on a surnommée, à juste titre, la « Côte d'Emeraude », l'attiraient également, et, dès sa première enfance, il ne se passa pas d'années où il n'allât explorer pendant plusieurs semaines les grèves malouines. Aussi vécut-il dans une communion presque ininterrompue avec la campagne et la mer bretonnes, et c'est ce qui détermina son esprit, porté vers la poésie, à s'orienter dans un sens « régionaliste ».

En 1895 et en 1897, il recevait une distinction honorifique pour deux poèmes, l'un sur « Typhaine Raguenel, femme de Duguesclin », l'autre sur « René » de Chateaubriand. Depuis il a donné *La Légende d'une âme* et *Le Chemin de la Mer* (Paris, Plon, édit. de la Revue des poètes, 1906 et 1908, 2 vol. in-16), recueils où il a réuni ses premiers vers.

Le « provincialisme » de M. Joseph-Emile Poirier n'exclut pas une certaine « universalité » qui peut permettre à d'autres qu'aux initiés des choses de Bretagne, d'apprécier ses poèmes.

Bibliographie. — Maurice Prax, *Un Poète de la mer, J.-E. Poirier;* Revue des Poètes, 10 avril 1908.

VISION DE BRETAGNE

C'est tout au fond de la chapelle...
Pauvre sanctuaire ignoré
Dont le très vieux saint dédoré

Hausse son front grave et mitré
Au-dessus d'un cierge fidèle...

Un enfant pâle aux longs cheveux,
Une « pâtouse » de la lande,
Au très vieux saint de la légende
Présente à deux genoux l'offrande
De son cœur rêveur et pieux.

Et la lumière douce glisse
Comme un baiser chaste et navrant
Sur un blanc visage souffrant
Qu'idéalise, en l'encadrant,
Sa chevelure rousse et lisse.

Gouffre de calme... Isolement...
L'âme dans l'extase se plonge,.,
Le cadre semble de mensonge...
Le cierge brûle dans du songe
Avec — à peine — un tremblement...

Cette enfant malade qui prie,
L'éclat des flambeaux dans les yeux
Devant ce saint mystérieux,
De tout son cœur silencieux
Et de sa face endolorie,

Est-ce bien l'enfant qu'on trouva
Gardant des moutons dans les landes?
Ou plutôt avec ses guirlandes,
Avec ses saints et ses légendes,
L'âme d'un peuple qui rêva,

Et la Bretagne qui s'en va?...

(*La Légende d'une âme.*)

FRANÇOIS JAFFRENNOU

(1879)

L'auteur de ce recueil émouvant : *Barzaz Taldir ab Herninn*, etc., François Jaffrennou, est né à Carnoët (Côtes-du-Nord), le 15 mars 1879. Il fit ses études de droit, puis se consacra exclusivement à la cause celtique. Fondateur, « avec quelques autres de sa trempe », de l'Union régionaliste, il dirige actuellement l'Imprimerie du Peuple, à Carhaix, en Cornouailles, et publie deux journaux en langue bretonne : *Ar Bobl* et *Ar Vro*. Outre le recueil cité plus haut, *Barzaz Taldir*, etc. (Les Poèmes de Taldir, texte et trad. française, préface d'Anatole Le Braz et Charles Le Goffic, Paris, Champion, 1903, in-16), on lui doit des poèmes divers et des ouvrages dramatiques donnés en représentations populaires, entre autres : *An Hirvoudou* et *An Delen dir* (Saint-Brieuc, Prud'homme, 1899, 2 vol. in-8°); *Kanaouennou brezonek*, chansons bretonnes (Vannes, Lafolye, 1900-1902, trois fasc.); *Ar bourc' hiz lorc' hus*, comédie en trois actes (Morlaix, Hamon, s. d., in-16); *Nigoudem Berehar mestrskol*, comédie en deux actes (Morlaix, Imprim. de la Résistance, s. d., in-16); *Gwerziou*, — en collaboration avec le barde Abhervé, — textes bretons et gallois (Saint-Brieuc, Guyon, in-16). François Jaffrennou prépare en outre un recueil d'études sur la poésie bretonne et les poètes de son terroir au XIXe siècle.

« Jaffrennou, a écrit M. Charles Le Goffic, est l'homme de la tradition par excellence; il plonge par toutes ses racines dans la cendre du passé; le meilleur de son génie lui vient des vieux montagnards qui dorment sous les cairns de son pays natal, dans ces gorges solitaires où rôde le fantôme de Publius Crassus et qui furent les Thermopyles de la résistance armoricaine. »

Séparé de son milieu d'origine, il devient inexplicable. Il lui faut, pour exprimer son génie, « cet air large et tonique des sommets, ces longues articulations de rocs, échine géologique de la Bretagne, ces bois secrets, ces landes mornes, ces eaux vives des vallées, tout ce terroir spécial de Carnoët-Poher, âpre seulement à la surface et qui découvre au regard de l'analyste les plus magnifiques réserves de sensibilité...

« ... Jaffrennou vient à cette heure pour prêter son verbe de feu aux confuses aspirations de l'âme populaire, les ordonner

et les manifester « à la face du jour », comme il est dit dans les *Triades*. Homme de tradition, il regarde vers l'avenir. C'est peu qu'il revendique pour son pays la plupart des libertés inscrites au pacte d'union de 1532 et dont la centralisation jacobine s'ingénie à lui arracher les derniers lambeaux : il veut la langue bretonne parlée par tous les Bretons, épurée, restaurée, rétablie dans ses droits de langue majeure, en possession d'une littérature, d'une morale et d'une sociologie; il veut les mœurs uniquement réglées par la tradition, la famille fortement constituée et maîtresse de l'orientation intellectuelle de ses enfants. Nourri dans les villes, affublé de la triste livrée moderne, il n'hésite pas à reprendre l'éclatant et pittoresque costume cornouaillais, non par goût du clinquant, — il n'y a pas d'homme plus simple, — non pour se distinguer des « francisants » de Morlaix ou de Saint-Brieuc, mais pour prêcher d'exemple, pour affirmer d'une manière plus concrète l'intransigeant particularisme de sa race. Il croit aux destinées de cette race, comme il croit en Dieu; feuilletez ses livres : vous n'y trouverez pas une strophe, pas un vers qui trahisse le découragement. A d'autres de sonner le glas de la Bretagne! Lui répète avec une énergie farouche le vieux cri national des ancêtres : *Breiz da vinviken!* « Bretagne à jamais! » Refaire une Bretagne ne lui suffit pas : le mirage du celtisme universel tremble par moments devant ses yeux, donne à certaines de ses paroles je ne sais quel tour augural et sybillin. Et qui sait jusqu'où peut percer le regard de ce voyant?... »

BIBLIOGRAPHIE. — Anat. Le Braz, Préface au *Barzaz Taldir*, etc. — Charles Le Goffic, ibid.

LE MENHIR

Au druide Jean Le Fustec.

Prince des grand'landes, je t'aime, ô Menhir! Je serre en ton honneur les cordes de ma harpe d'acier!

AR MEN-HIR

D'an drouiz Iann Ar Fustek.

Tiern al lannou don, me da gar, o Men-hir!
Starda 'ran evidout kerden ma zelen dir!

Chantons les Pierres Longues, vieilles comme les siècles, louons les symboles sacrés des grands Druides des forêts.

Qui me dira l'époque où vous fûtes plantés, comme des géants, à l'occident du monde. Il s'est écoulé depuis un temps énorme qui a posé sur vos épaules son sceau de lichens sauvages!

Pierres saintes, pierres sombres, rochers muets et rudes, vainqueurs des grandes révolutions, vainqueurs de la mort, vous êtes demeurés debout, froids et secs, sur la colline, comme des troncs de chênes frappés par la foudre!

Les races fortes qui vous élevèrent vous invoquaient peut-être comme les dieux de la guerre; peut-être aussi étiez-vous des tombes qu'ils posaient sur les Rois fiers et les Bardes renommés.

La croyance du peuple ignorant prétend que, la nuit, vous sortez de vos assises, et que, pendant votre course dans le monde, on voit, en votre place, des trésors admirables!

D'autres ont vu danser autour de vos corps gris et bigarrés des nains cruels;

Kanomp holl ar Vein-Sonn, koz vel ar c'hantvejou,
Meulomp arweziou zakr Drouized Meur ar c'hoajou.
Piou a lavaro d'in pe-da-vare oc'h bet?
Plantet evel ramzed er c'huz-keol euz ar bed?
Eun amzer hir spontus zo tremenet abouc
'N eur verka e ziel war ho chouk, gant mân gouc!
Mein santel, mein tenval, gerrek mud ha garo
Tre'ch d'an dizurziou braz, trec'hive d'ar maro,
Chomet oc'h en ho sao, ien ha sec'h, war ar run,
Vel korfou gwe dero skoet gant ar c'hurun!
Ar ouennou krenv dispar a zeuaz d'he sevel
Marteze ho pede vel doueou brezel;
Marteze oac'h ive mein bez, gante laket
War ar Rouane ter hag an Varzed brudet...
Kreden ar bobl dizisk a lavare penoz
E lampec'h' meaz ho toull, pa oa tenval an noz,
Hag er c'heid-ze ma oac'h o redek dre ar bed,
En ho plas, e weled tenzoriou Kaër meurbed!...
Tud all o deuz gwelet o tansal tro war dro
D'ho korf loued ha briz, kornandoned garo :

ce qui porte à croire que vous êtes les portes placées par Satan lui-même sur ses palais damnés.

La race celtique est pleine de regrets pour les grands Menhirs : et aujourd'hui sa foi est aussi vivace que jamais. Le Menhir est une pierre vénérable, une pierre sacrée !

Reste debout, ô Menhir ! Reste droit comme le chêne ! Le vent peut gronder ! Tu ne courberas pas la tête ! Les arbres les plus robustes, les palais les plus beaux, pourrissent et se dépècent, rongés par le temps ;

Toi seul tu demeures, ô Menhir immortel ! Le temps n'accable pas tes hautes épaules, mais au contraire, plus le monde vieillit, et plus la poussière vient, par couches, s'étager contre ton pied.

Oui, Menhir, tu es sacré, pour moi aussi, car je vois en toi un signe certain, le signe de la race des Celtes, plus forte que le monde, victorieuse des siècles, toujours sauvage, fière et muette.

(*Les Poèmes de Taldir.*)

Pez a ro da gredi oc'h doriou mein, prennet
Gant Polik e-hunan war e balez daonet.

Gouenn-tu ar Vretoned a zo leun o zoujanz
Evid ar men-hir meur ; ha hirio he c'hredanz
A zo difuskul c'hoaz dre zouar Breiz Izel :
Ar men-hir zo eur men doujus, eur men santel !

Chom' n ez sao Men-hir ! Chom sonn vel eun derven
An avel c'hall krozal ! Na blegi ket da benn.
Ar gwez ar c'haleta hag ar palezio kaër
A vrein hag a ziby, kriniet gant an amzer.

Te da hunan a chom, o Men-hir divarvel !
An amzer na wask ket war da ziouskoaz uhel,
Mez dre ma vev ar bat, ar boultren, dre wiskad,
A gresk tro war dro d'id hag a harpa da droad.

Ia Men-hir, santel out ; hag evidoun ive,
Rag eun arwez skler mad e welan ennout-te,
Arwez gouenn ar C'heltiad, kren voc'h evid an dud,
Trec'h d'ar c'hantvejou hir, bepred goue, ter, ha mud.

(*Barzaz Taldir ab herninn.*)

MADAME PERDRIEL-VAISSIÈRE

Il faut le dire tout d'abord, Mme Perdriel-Vaissière n'est Bretonne que d'élection. Née à Ajaccio, où son père, officier d'infanterie, tenait garnison, elle prend ses origines au pays languedocien. Amenée dès son plus jeune âge sur le continent, elle vécut tout d'abord en Poitou, pays de sa mère, puis grandit en Bretagne, où la fortune des siens vint la fixer. Entre temps, elle résida à Versailles et à Melun. Des nombreux voyages qu'elle fit dès son enfance, elle garda un émerveillement tel qu'à ses débuts littéraires elle associa des réminiscences de lectures aux souvenirs de ses divers séjours dans nos provinces. Elle ne cessa depuis d'élargir sa vision et d'étendre à tous les sites qu'elle connut son ardent amour du terroir.

Sa poésie a gagné en force à ne se point restreindre, et l'on peut dire qu'elle a vu la Bretagne dans un mirage presque méridional. Les recueils de poèmes où elle a noté ses impressions d'artiste nous font participer à une allégresse quasi universelle des hommes et des choses qu'on s'étonnerait de trouver chez un écrivain véritablement local. Rien dans son vers ne rappelle la fausse résignation mystique du romantisme et du Parnasse celtiques. S'il nous fallait choisir une Muse pour cette terre bretonne, que tant de rimeurs ont dénaturée, nous désignerions, après la douloureuse Elisa Mercœur, Mme Perdriel-Vaissière, dont l'œuvre respire la grâce et la santé...

Mariée depuis plusieurs années à un officier de marine, Mme Perdriel-Vaissière s'est fixée à Brest, qu'elle n'a guère quitté, sinon pour faire de courts séjours dans les ports de la Manche. Sa vie s'écoule, paisible, au foyer familial, face à l'Océan qu'elle a tant célébré, dans ce beau Finistère où de petites montagnes, de grandes forêts, coupées de luxuriantes vallées et de menaçantes falaises, rompent indéfiniment l'aride monotonie de la lande.

Mme Perdriel-Vaissière a déjà fait paraître trois recueils : *Les Rêves qui passent* (Paris, Lemerre, 1899, in-18); *Le Sourire de Joconde* (Paris, Biblioth. de La Plume, 1902, in-18); *Celles qui attendent* (Paris, Sansot, 1907, in-18), ainsi qu'un poème détaché, *La Couronne de racine* (Brest, Kaigre, 1902, in-16); elle a de plus collaboré au *Mercure de France*, à la *Revue*, au *Monde moderne*, à *L'Hermine*, à la *Grande Revue*, à la *Revue des*

Poètes, au *Correspondant*, à la *Revue bleue*, aux *Annales politiques et littéraires*, à *Femina*, à la *Vie Heureuse*, etc.

Bibliographie. — A. Le Braz, *Les Rêves qui passent;* Dépêche de Brest, 9 février 1900. — L. Tiercelin, *Celles qui attendent;* Le Nouvelliste de Bretagne, 6 juin 1907.

QUÉLERN

Quand pourrai-je sentir encore la douceur
De l'horizon noué ainsi qu'une ceinture,
Et tout l'aérien modelé des vapeurs
Ouatant de bleu profond ses creuses découpures?

Quand pourrai-je allonger, comme un rai de soleil,
Mon cœur rasséréné sur la moelleuse baie,
Ou, d'un geste enfantin, secouer dans la haie
Les fuchsias tout en fleurs, à des grelots pareils?

La mer, en sertissant le caprice des îles,
Mire entre leurs contours un ciel multiplié,
Et l'Arrhez, par delà les collines fertiles,
Sculpte ses degrés bleus, l'un sur l'autre appuyés.

Malgré qu'entre le monde et mes yeux, une image
Interpose le trouble obstiné dans mon cœur,
Ta grâce m'enveloppe, ô souple paysage
Dont la forme se rythme au chant de la couleur!

Mais j'ai fermé les mains dans l'oubli des caresses.
Les dalles du silence ont pesé sur mon cœur,
Je ne retrouve plus les feuillages que tresse
L'adieu reconnaissant de l'heureux voyageur.

Puisse quelque passant au visage de gloire,
Assez beau pour qu'on l'aime, assez jeune pour croire,
T'apportant son bonheur, te confondre avec lui,
Tandis qu'à l'horizon ma petite ombre noire
Ira, diminuant, du côté de la nuit.

(*Celles qui attendent.*)

CHAMPAGNE

BRIE CHAMPENOISE, SÉNONAIS, REMOIS, BASSIGNY, VALLAGE, PERTHOIS, RETHELOIS, ETC.

On a été injuste pour cette province. Parce qu'elle est enclose entre des voisines plus fortement caractérisées, on l'a dépeinte maussade et pauvre, inculte, presque stérile. « C'est une triste chute, écrit Michelet, que de tomber de la Bourgogne dans la Champagne, de voir, après ces riants coteaux, des plaines basses et crayeuses. Le cœur de la Champagne est un morceau de craie. Sans parler du désert de la Champagne pouilleuse, une triste mer de chaume étendue sur une immense plaine de plâtre, le pays est généralement plat, pâle, d'un prosaïsme désolant. »

Peut-être la connaît-on mal. En effet, on ne paraît guère se souvenir qu'à défaut de pittoresque, elle offre des aspects infiniment variés. Son sol a plus de ressources qu'on ne lui en reconnaît; enfin sa situation topographique lui ménage une héroïque destinée. Ses points de contact avec l'Ile-de-France, dont elle est le prolongement jusqu'à la frontière, l'ont pénétrée du sentiment de la nationalité. Elle fut la route et le champ de bataille de toutes les invasions dirigées contre le pays, et aussi, faut-il le dire, parfois le chemin de la conquête. Son action historique fut supérieure à son action morale. Composée de plusieurs territoires distincts, la Brie champenoise, le Sénonais, le Rémois, le Bassigny, le Vallage, le Perthois et le Rethelois, elle concourut ardemment à la formation de l'unité française. C'est chose vaine de rappeler ici qu'après l'envahissement des Romains, elle éprouva les excès d'Attila. La défaite des Barbares, en la délivrant de conquérants redoutables, lui imposa de nouveaux maîtres. Plus tard, sous la domination des comtes qui se succédèrent de Héribert à Henri III, quatorzième prince de cette dynastie, elle connut une période d'indépendance. Le règne de Thibault IV, surnommé le Prince aux chansons, lui procura un éclat sans pareil. Avec Thibault de Champagne commence sa destinée littéraire. Peu nous importe de savoir qu'en

1361 elle fut réunie solennellement à la couronne par le roi Jean. Bien avant cette victoire du prestige national, n'avait-elle point contribué à enrichir le patrimoine de beauté dont s'enorgueillirent deux siècles de notre histoire? Ses écrivains, en prose et en vers, sont nombreux qui prêtèrent à la langue un esprit particulier qu'on retrouve sans peine dans tous ses monuments littéraires. C'est peut-être à la Champagne que nous sommes redevables de cette « malice gauloise » qui, pour se dissimuler sous le voile de la bonhomie, n'en est pas moins acerbe et pénétrante. C'est à coup sûr en Champagne que naquit le couplet gaillard, la chanson à boire, le vers railleur.

Thibault excella comme chansonnier populaire. Son art est gracieux, mais, il faut l'avouer, il ne dépasse pas les limites prescrites par l'usage des cours. C'est un amateur de noble allure, plutôt qu'un poète pénétré de la grandeur de sa mission. Son œuvre prépare l'œuvre à venir. Avec le « Sénonais » Rutebeuf, c'est tout autre chose. Une manière nouvelle s'offre à notre curiosité. Rutebeuf, ainsi que plusieurs de ses compatriotes, cultiva agréablement le conte et le fabliau galant. En même temps, ou peu après, Villehardouin, puis Joinville, dans le genre historique, Eustache Deschamps et ce mystérieux Clerc de Troyes, auteur du *Roman du Renard contrefait,* caractérisent le génie littéraire champenois. Une tradition s'établit qui se perpétuera au cours des âges. Sur ce sol qui verra l'apogée de la puissance royale et aussi sa décadence, il est curieux d'observer une sorte de parenté héréditaire entre des écrivains de ressources, d'origines et de fins différentes. Influence du terroir, dira-t-on. Disciple de Guillaume de Machault, Eustache Deschamps composa ses poèmes à l'ombre du trône, mais il se souvint de son pays natal et le célébra maintes fois, en rimes touchantes. Il est le premier écrivain de sa province qu'ait inquiété l'art local.

Un jour de belle humeur, il écrivit ces vers savoureux :

Veulz tu la congnoissance avoir
Des Champenoys, et leur nature?
Plaines gens sont sans decepvoir
Qui ayment justice et droiture;
Nulz d'eulz graut estat ne procure,
Et ne puevent souffrir dangier.
S'ils ont à boire et à mangier,
Contents sont de vivre en franchise
Et ne se scevent avancier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Bien veulent faire leur devoir
Envers chascune creature,
Servir, sans nullui decepvoir,
Tous ceuls qui ne leur font injure.

LA CHAMPAGNE

Mais qui mal leur fait, je vous jure
Qu'ilz veulent leurs forfaiz vengier,
Paine mettre à eulx revongier,
Soient séculier ou d'église,
Sanz la riote commencier :
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Et pour leurs fais ramentevoir,
Habiles sont à l'escripture
Les pluseurs, et à concepvoir,
Dont cinq d'iceulx mets en figure :
— Le Mangeur qui, par très grant cure,
Veut scolastique traictier ;
— Saincte More, — Ovide esclairer ;
— Vittry, — Machault de haulte emprise,
Poètes, que musique ot chier
Toutes gens n'ont pas ceste guise.

Princes, le cinq fait à prisier
Clamenges et auctorisier,
Que rethorique loue et prise
Et tout ly poete estrangier :
Cilz est de Langres tresorier.
Toutes gens n'ont pas cette guise.

Eustache Deschamps est un satirique de belle envolée. Moins profond, mais d'une ironie plus aiguë, d'une fantaisie sans cesse en éveil, apparaît le Clerc de Troyes. Son « roman » n'est en définitive qu'un recueil de récits facétieux, de fables, d'allégories et de proverbes; mais quelle imagination et quel coloris en ces pages! On ne s'étonne point qu'il ait fourni au bonhomme La Fontaine quelques motifs d'inspiration[1]. Sur ce texte, se clôt l'ère féconde d'une littérature provinciale. On trouvera bien encore, par la suite, quelques grandes figures, mais elles ne nous feront point oublier les fastes du passé. Prosper Tarbé, dans une excellente introduction à son *Romancero*, a donné une longue liste de poètes champenois qui se sont signalés après la Renaissance. On y lit les noms de Raoul de Navières, de Claude Colet, de François Angier, de Jacques Dorat, — qu'il ne faut pas confondre avec l'étoile de la Pléiade, — de Jean Morel,

1. On lui doit cette définition du caractère champenois au XIVe siècle :

En Picardie sont li bourdeur,
Et en Champaigne li buveur :
Et si sont li bon despancier,
Et si sont bon convenancier.
Telz n'a vaillant un angevin.
Qui, chascun jor, viaut boire vin,
Et viaut suir la compaignie,
Et tant boire que laingue lie :
Et quant ce vient aux cops donner,
Ils se sevent bien remuer.

(*Roman du Renard contrefait*,
Bibl. Nat., ms. 7630.)

de Jean de Brie, de Pierre de Larivey, de René de la Chèze; mais à côté de ceux-ci que de héros obscurs et dignes de l'être!

Les xve, xvie et xviie siècles peuvent néanmoins revendiquer pour quelques-uns de leurs enfants une place glorieuse au sommet du Parnasse. On connaît le chanoine de Reims, Guillaume Coquillart, homme grave et facétieux à la fois, né pour la chicane et le calembour, et ce caustique amer, Jean Passerat, l'un des concepteurs de la fameuse *Satire Ménippée*. Après eux, c'est le silence que seuls troubleront les éclats de la renommée du grand Fabuliste et les échos de la Muse insouciante de Maucroix.

Le romantisme respectera cette torpeur, et c'est à peine si de nos jours il se trouvera quelque audacieux pour enfreindre la règle. L'action littéraire, semblable à toute action humaine, s'est déplacée sous la formidable poussée des événements. Les poètes champenois n'auront point cru trahir leurs ancêtres en se mêlant à leurs frères de l'Ile-de-France et en cueillant des lauriers sur un sol qui ne rappelle que médiocrement leur lieu d'origine. La Champagne, pendant les deux derniers siècles, ne présentera qu'un vaste théâtre où se joueront les destinées de la nation. Elle aura non seulement précipité la ruine des Bourbons, en livrant son roi à la souveraineté du peuple, mais, par deux fois, elle assistera, impassible, à la déchéance de l'empire. Ses longues plaines verront, en moins de cent années, le retour de Varenne, la déroute de Waterloo et la triste et douloureuse équipée de Sedan. Quoi de surprenant après cela que ses Muses soient muettes?

Nous avons fait allusion plus haut à la diversité du paysage champenois. Qu'il nous soit permis, sans rappeler toutefois les vertus de cette terre nombreuse en souvenirs et justement fière de ses crus et de ses coutumes, de dire les ressources des contrées qui l'ont créé. Au demeurant, rien n'est plus varié que ces petits pays de Brie champenoise, de Sénonais, de Bassigny et de Rethelois, ou Ardennes, lesquels s'étendent jusqu'aux confins du terroir wallon et de la Germanie, couvrant une immense superficie.

Michelet s'est plu à distinguer trois degrés du génie français dans la zone vineuse. Tandis qu'il reconnaît la fougue et l'ivresse spirituelle du Midi, l'éloquence et la rhétorique bourguignonne, il admet la grâce et l'ironie champenoise. « C'est le dernier fruit, observe-t-il, de la France, et le plus délicat... Rien qu'un souffle, il est vrai, mais un souffle d'esprit. A peine doit-il quelque chose à la terre... »

Ailleurs il s'écrie : « Quand vous avez passé les blanches et blafardes campagnes qui s'étendent de Reims à Rethel, la Champagne est finie, les bois commencent : petits moutons des Ardennes. La craie a disparu; le rouge mat de la tuile fait place

au sombre éclat de l'ardoise; les maisons s'enduisent de limaille de fer. Manufactures d'armes, tanneries, ardoisières, tout cela n'égaye pas le pays. Mais la race est distinguée par quelque chose d'intelligent, de sobre, d'économe; la figure un peu sèche et taillée à vives arêtes. Ce caractère de sécheresse et de sévérité n'est point particulier à la petite Genève de Sedan (l'esprit de Charleville et de Sedan ressemble plutôt à la Lorraine), il est partout le même. L'habitant est sérieux. L'esprit critique domine. C'est l'ordinaire chez les gens qui sentent qu'ils valent mieux que leur fortune. Le pays n'est pas riche, et l'ennemi est à deux pas; cela donne à penser... »

Le vrai caractère de la province est entier dans ce contraste de deux tableaux, l'un uniforme et gris, l'autre accidenté, rude et chaud en couleur. « Pour que le dernier soit complet, représentez-vous l'immense et mystérieuse forêt d'Ardenne (*Arduinn,* la profonde), avec ses petits chênes et ses clairières, ses souvenirs légendaires; des landes ou *fagnes,* couvertes de bruyères; des vallées pittoresques, parmi lesquelles celle de la Meuse, bordée de rochers fantastiques; noyez tout cela de brouillards : paysages à la Walter Scott, où les druides accomplirent leurs rites ésotériques et où les La Marck — les *sangliers des Ardennes* — commirent leurs déprédations et leurs crimes[1] ! »

Là, écrit M. André Donnay, un philologue qui connaît à fond l'Ardenne dialectale, résonnent des patois nombreux se rattachant à quatre dialectes : « Au sud-ouest, dialecte de l'Ile-de-France; à l'est et au centre, dialecte lorrain; au nord-ouest, dialecte picard; au nord (vallée de la Meuse en aval du Revin), dialecte wallon. Ce dernier, bien délimité, se distingue nettement des trois autres, lesquels, au contraire, présentent entre eux des zones de transition où il serait difficile de tracer une limite exacte[2]. »

Ajoutons que tous ces patois ardennais sont presque entièrement incultes et disparaissent devant les progrès de la langue classique. Ils n'ont fourni jusqu'à ce jour aucune production littéraire, sauf quelques chansons locales.

Avons-nous donné en raccourci une image précise de ce que le pays entier, et en particulier la culture française, doivent à la Champagne? Nous osons le croire, bien que l'étroitesse de notre cadre nous oblige à de nombreuses omissions. Aux poètes dont le choix s'impose et qu'on trouvera plus loin, joignons quelques noms épars. Tout d'abord ceux de quelques anciens : au XVIIe siècle, Nicolas Bergier et Edme Boursault; au XVIIIe siècle, François Boutard, Simon de Bignicourt, Eustache Le Noble,

1. *Notre France.*
1. Albert Grimaud, *La Race et le Terroir.*

N. de Nesles, A. Lainez, Vasselier (l'ami de Voltaire), Simon de Troyes, le pâtre Fiacre Bouillon; enfin, parmi les contemporains, Charles des Guerrois, auteur des *Poèmes de Champagne;* Albert Mérat et Paul Fort, évocateurs des sites de l'Ile-de-France; Alfred Droin, Clovis Michaux, Achille Magnier, F.-A. Dosseur, Lucien Morel-Payen [1]. Si nous mentionnons à leur suite Arsène Thévenot, J.-Paul de Lutel, Auguste de Vaucelles, Jules Mazé, Lucien Hubert [2], on ne pourra nous reprocher de méconnaître les plus modestes représentants de cet esprit champenois à la fois si subtil et si souple qu'il se prête à toutes les interprétations, épuise tous les genres, depuis la poésie galante et sentimentale jusqu'au simple jeu des proverbes et sentences, où excellent ses dons de concision et d'ironie.

Bibliographie. — Expilly, *Dictionnaire géographique, histor. et pol. de la France*, etc.; Paris, Desaint et Saillant, 1762, in-fol. — Bruzen de la Martinière, *Grand Dictionnaire de Géographie historique*, etc.; 1728. — P.-J. Grosley : *Ephémérides troyennes;* Troyes, veuve Lefèvre, 1757-1770, 12 vol. in-32. — [Hédouin de Pons Ludon], *Essai sur les grands hommes d'une partie de la Champagne;* Amsterdam-Paris, 1768, et Reims, 1770, in-8°. — Bouillot, *Biographie ardennaise ou Histoire des Ardennais qui se sont fait remarquer par leurs écrits*, etc.; Paris, chez l'éditeur, 1830, 2 vol. in-8°. — Letillois de Mézières, *Biographie générale des Champenois célèbres*, etc.; Paris, au bureau du Journal des Peintres, 1836, in-8°. — F.-A.-F. Arnaud, *Voyage archéolog. et pittor. dans le départ. de l'Aube*, etc.; Troyes, L.-C. Cardon, 1837, in-8°. — E. Saubinet, *Vocabulaire du bas langage rémois;* Reims, Brissard-Binet, 1845, in-12. — Pinon, *Poètes champenois aux treizième, quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles;* Bulletin des travaux de l'Académie de Reims, 1846, IV, p. 142. — Aristide Guilbert, *Histoire des villes de France;* Paris, Furne et Cie, 1848, III, in-8°. — Abbé Georges, *Les Illustres Champenois* [J. et N. Pithou, Passerat, Grosley, etc.]; s. l., 1849, 4 vol. in-8°. — Prosper Tarbé, *Recherches sur l'histoire du langage et du patois de Champagne;*

1. Jean-Louis-Marie-Lucien Morel-Payen, né à Troyes, le 7 déc. 1868, conservateur de la bibliothèque de Troyes. Il a célébré maintes fois sa province. Nous déplorons que l'exiguïté de notre cadre nous interdise de reproduire l'une de ces pièces curieuses : *Le Loto des Charmilles, Ballades sur la vieille ville de Troyes*, etc., extraites de recueils peu connus.

2. On remarquera sans doute que nous nous sommes abstenu de faire figurer dans cette liste le trop fameux comte de Chevigné (1793-1876). Il n'était pas Champenois. Ses *Contes rémois*, qui n'offrent trop souvent qu'une pâle réminiscence de La Fontaine et des anciens conteurs français, n'ont de rémois que leur titre.

Reims, 1851, 2 vol. in-8°; *Romancero de Champagne;* Reims, 1863-1864, 5 vol. in-8°. (Voyez en outre la *Collection des poètes champenois antérieurs au seizième siècle*, publiée par cet auteur, 24 vol. petit in-8°, comprenant les Œuvres de Thibaut de Champagne, etc.). — E. Galeron, *Variétés rémoises,* Reims, Brissard-Binet, 1855, in-12. — S. Lieutaud, *Recherches sur les personnages nés en Champagne dont il existe des portraits,* etc.; Paris, Rapilly, 1856, in-8°. — A. Socard, *Noëls et Cantiques imprimés à Troyes depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours, avec des notes bibliogr.,* etc.; Troyes, 1865, gr. in-8°[1]; *Biographie des personnes de Troyes et du départem. de l'Aube;* Troyes, Léop. Lacroix, 1882, in-8° (excellent travail). — Aug. Denis, *Recherches bibliogr. en forme de dictionn. sur les auteurs... qui ont écrit sur l'anc. province de Ch.;* Châlons-sur-Marne et Paris, 1870, gr. in-8°; *Recherches bibliogr. et histor. sur les Almanachs de la Champagne et de la Brie;* Châlons-sur-Marne, 1880, in-8°. — L. Pigeotte, *Catalogue d'ouvrages et pièces concernant Troyes, la Champagne méridionale et le dép. de l'Aube,* proven. du cabinet du docteur Fr. Carteron; Troyes, imprim. Bertrand Hu, 1875, in-8°. — A. Baudouin, *Glossaire du patois de la forêt de Clairvaux;* Troyes, Lacroix, 1877, et Soc. académique de l'Hube, 1886, in-8°. — Albert Meyrac, *Traditions, Coutumes, Légendes, Contes des Ardennes;* Charleville, imprim. du « Petit Ardennais », 1890, gr. in-8°. — Abbé Janel, *Le Patois de Florent;* Châlons-sur-Marne, Martin, 1902, in-8°. — Paul Despiques, *Esthétique de la Champagne;* Paris, édit. de la Pensée, 1902, in-12. — Albert Grimaud, *La Race et le Terroir;* Cahors, Petite Biblioth. provinciale, 1903, in-8°. — J. Michelet, *Notre France;* 9° édit.; Paris, Colin, 1907, in-18.

Voyez en outre : Jean Hubert, *Géographie histor. des Ardennes,* etc.; Bourgeois-Jessaint, *Descript. topogr. de la Marne,* etc.; Géronval, *Lettres sur la Champagne,* etc.; L. Techener, *Bibliographie champenoise,* 1876-1882, etc.; D. Behrens : *Bibliogr. des patois gallo-romans,* 2° édit., trad. par E. Rabiet, Berlin, W. Gronau, 1893, in-8°; enfin la *Revue d'Ardenne et d'Argonne,* etc.

1. Il n'est pas dans notre dessein de fournir ici une bibliographie des Noëls champenois. Néanmoins, nous citerons pour mémoire : *La Grande Bible des Noëls tant vieils que nouveaux;* Troyes, veuve Oudot, 1699, in-8° ; *Grande Bible renouvelée de Noëls,* etc.; Troyes, P. Garnier, 1738, 3 vol. in-12, et *Noëls en patois champenois;* Langres, Bonnin, 1747, in-8°.

CHANSONS POPULAIRES

CHANSON COMPOSÉE A LANGRES

CONTRE LES HABITANTS DE CHAUMONT-EN-BASSIGNY

Ay[1] Langres y fait frod[2], dit-on;
Mès y fait chaud ay Chaumont.
Car quand la bise ay v'lu rentey[3]
Pour mieux l'attrappey,
Et l'empochey[4] d'entrey,
Les pothes[5] y ont fait fromey[6].

Ay Chaumont, ay la Saint-Jean
Lay musique ç'ay du pien chant[7].
Stu[8] que fait la basse est obligey,
Pou grossir sa voix
Et pou mieux chantey,
To lé jo[9] d'salley baigney.

(*Recherches sur l'histoire du langage et des patois de Champagne*, par Tarbé.)

LA PETITE BUCHERONNE DES ARDENNES

J'ai pris ma jolie serpette[10],
Lire, lire et lire,
Au vert bois j'm'en suis allé,
Lire et lire au gué.

1. A. — 2. Froid. — 3. À voulu rentrer. — 4. L'empêcher. — 5. Portes. — 6. Fermer. — 7. Plain-chant. — 8, Celui. — 9. Tous les jours.

10. Cette chanson et la suivante sont extraites du *Romancero de Champagne* d'Edmond Tarbé (Reims, s. n. d'éd., 1863-1864, 5 vol. in-8°). Elles figurent au tome II de cet intéressant ouvrage, parmi un grand nombre de pièces du même genre.

Je pensais être seulette,
Lire, lire et lire,
Un galant j'y ai trouvé,
Lire, etc.

Il m'a demandé : « La belle,
Lire, etc.,
Votre fagot est-il fait?
Lire, etc.

S'il n'est pas fait, allons le faire,
Lire, etc.
Je serai votre valet. »
Lire, etc.

— J'aimerais mieux être morte,
Lire, etc.
Enterrée, empoisonnée,
Lire, etc.

Que d'avoir donné mon cœur,
Lire, etc.
A un si fier mirgalet,
Lire, etc.

Je le donnerai à un autre,
Lire, etc.
Qui saura mieux ce que c'est,
Lire, etc.

LA BELLE DE GRANCEY

Au beau pays de Grancey,
Qu'est l'pays que j'habitais,
Y avait trois gentilshommes
Qu'étaient amoureux d'mé.

O vertingué, o sis min fé
Et ioup, ioup, ioup, e ioup min fé,
Ah! ah! qu'étaient amoureux d'mé,
In' dor', in' dor', ioup, ioup, ioup,
In' dor', in' dor', ioup min fé.

Y avait trois gentilshommes
Qu'étaient amoureux d'mé :

L'un était l'fils d'un prince,
L'autre était l'fils d'un ré.
O vertingué, etc.

L'un était l'fils d'un prince,
L'autre était l'fils d'un ré;
Le troisième était comte,
Qu'était celui qu' j'aimais.
O vertingué, etc.

Le troisième était comte,
Qu'était celui qu' j'aimais.
Il avait une bague,
Il me la mit au dè.
O vertingué, etc.

Il avait une bague
Il me la mit au dè
En m'disant : Ma mignonne,
J'sis amoureux de tè.
O vertingué, etc.

LES GARÇONS D'AMBLY[1]

Les garçons d'Ambly,
En revenant de Vêpres,
Se disent l'un à l'autre:
Où irons-nous aux veilles?
Marchons, la la la la la,
Sur la jolie herbette.

Se disent l'un à l'autre :
Où irons-nous aux veilles?
Nous s'en irons aux veilles
Là où sont les plus belles.
Marchons, etc.

Nous s'en irons aux veilles
Là où sont les plus belles,
Buquer à la fenêtre.

1. Cette chanson, recueillie à Ambly, a été publiée dans l'ouvrage d'A. Meyrac : *Traditions, Coutumes, Légendes et Contes des Ardennes;* Charleville, 1890, in-4°.

Ouvre la porte, la belle.
Marchons, etc.

Buquer à la fenêtre.
Ouvre la porte, la belle.
Quand la porte fut ouverte,
La belle se mit à braire,
Marchons, etc.

Quand la porte fut ouverte,
La belle se mit à braire.
Dépliant un mouchoir
Sentant la violette,
Marchons, etc.

Dépliant un mouchoir
Sentant la violette.
Aux quat' coins du mouchoir,
Quatre nœuds d'amourette.
Marchons, etc.

Aux quat' coins du mouchoir,
Quatre nœuds d'amourette;
Au milieu du mouchoir,
Le cœur de la fillette.
Marchons, la la la la la,
Sur la jolie herbette.

GUILLAUME COQUILLART

(1421-1510)

Nous avons peu de renseignements sur ce poète. On sait, de lui-même, qu'il était né à Reims en 1421. Il appartenait à une vieille famille champenoise. Dès 1438, un des siens, son père sans doute, était conseiller de ville à Reims. Guillaume Coquillart étudia le droit et vint vraisemblablement à Paris. De retour dans sa ville natale, il occupa plusieurs charges importantes et acquit par son mérite une grande réputation. « En 1461, selon Anatole de Montaiglon, il fut chargé, avec trois autres jurisconsultes, de mettre par écrit la coutume de Reims : en 1483, il devint chanoine de la cathédrale, et en 1490 passa official, ce qui lui donna la seconde fonction ecclésiastique du diocèse. Nommé en 1493 grand chantre et chargé par le clergé provincial d'aller à Laon ratifier la paix faite avec l'Angleterre, il mourut en 1510, après une carrière bien remplie. Guillaume Coquillart a laissé divers ouvrages où sa verve caustique s'est exercée au détriment des abus et des vices de son siècle. Les plus connus sont *Le Playdoyé et l'Enquête d'entre la Simple et la Rusée*, qui ont fait, avec le poème des *Droits nouveaux*, l'objet d'une publication spéciale (Paris, s. d., in-4°). On lui doit aussi un *Blason des Armes et des Dames*, le *Monologue Coquillart*, etc., et on lui attribue plusieurs pièces rappelant la manière de François Villon. Les *Œuvres de Coquillart* ont paru pour la première fois à Paris, chez Jean Trepperel, en 1493, in-4° gothique. Une seconde édition donnée en 1532, par Galliot Dupré, est fort recherchée. Elles reparurent, en 1723, par les soins de Coustelier, avec des remarques de La Monnoye. Charles d'Héricault les a réimprimées ces dernières années en les complétant et en les faisant précéder d'une judicieuse étude dont nous extrayons les lignes suivantes[1] : « On peut dire de l'écrivain rémois qu'il a vraiment le génie de la forme légère, l'instinct d'une harmonie particulière comparable à la musique dansante. Jamais homme n'a mieux dépeint d'un mot, mieux fait un tableau d'une phrase. Tout ce qu'il dit saute aux

1. *Œuvres de Coquillart*, nouv. édit. revue et corrigée, etc. : Paris, Jannet, 1857, 2 vol. in-12.

yeux, ou se laisse toucher du doigt, et chaque personnage est peint d'une manière grotesque sans doute et joyeuse à voir, mais saisissante, impossible à oublier : aucune des nuances d'un sentiment naturel et ordinaire ne lui échappe... Il est pardessus tout un homme d'un esprit infini, et pourtant, chose peu commune, cette exubérance d'esprit lui permet toujours la simplicité dans l'analyse. Enfin, il joint deux qualités bien opposées, la naïveté de l'esprit et la raillerie, la gentillesse et l'âpreté. Pourtant ce ne fut point à tout cela qu'il dut son bonheur et sa gloire, et ce n'est pas dans ses qualités que nous trouvons sa véritable originalité. Ce qui le recommande à ses contemporains, c'est qu'il fut un bourgeois écrivant pour des bourgeois, sur des sujets exclusivement bourgeois, composant ainsi une littérature avec les instincts, les inspirations, les idées, les préjugés, la vie journalière de la bourgeoisie... La poésie de Coquillart est donc comme le journal de la ville de Reims au xve siècle. »

Bibliographie. — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. X, p. 156. — Anatole de Montaiglon, *Guillaume Coquillart,* notice publiée dans les *Poètes français* de Crepet, etc. — Ch. d'Héricault, *Coquillart et la Vie bourgeoise au quinzième siècle,* édit. des *Œuvres de Coquillart,* 1857.

BALLADE QUAND ON CRIA LA PAIX A REIMS[1]

[1482][1]

Vous, esperitz et vertueux courages,
Plaisans, honnestes, loyaux et pacificques,
Saillez acop[2] de vos noblez bernages[3]
Engins subtilz, caultz et scientificques,

1. « En ce temps, dit Jean de Troyes, ès mois d'octobre et de novembre, se firent grandes allées et venues par les Flamands de la ville de Gand, qui vindrent en ambassade devers le Roy... Et tellement fut communiqué par les dites parties, tant d'un costé que d'autre, qu'ils firent et traitèrent la paix, en laquelle faisant se debvoit faire le mariage de Mgr le Dauphin et de la fille du duc d'Autriche... » La ballade de Coquillart fut composée pour les fêtes qui suivirent cette paix.

2. Sortez d'un coup.

3. Bagage, suite militaire, camp.

Et regardés les euvres deïficques
Dont Dieu nous a si grandement douez
Que tous nos deulz[1] sont aujourd'huy muez
En joyes, en chantz, en plaisirs et en jeux,
Par ces trois Dames lesquelles cy voyez :
C'est France et Flandre, et la Paix entre deux.

Vouloir divin a conduit ces ouvrages,
Par luy sont faitz ces euvres mirificques,
Du ciel sont cheues ces plaisantes ymages,
Doulx maintiens humains et angeliques.
Ne sont-ce pas precieuses relicques ?
Pensez que ouy : ainsi fault que croyez.
Et pour ce, enfans, soyez tous envoyez
De rendre loz au Dieu celestieulx
Pour ces trois corps qui vous sont envoyez :
C'est France et Flandre, et la Paix entre deux.

Tremblez acop, envenimez langaiges,
Cueurs desloyaulx et gens dyabolicques.
Pervers, mauldítz, pleins de crueulx oultraiges ;
Ne descordez à ces joyeux cantiques.
Muer vous fault vos lances et vos piques,
Et que d'armeures vous soyez desarmez,
Affin que mieulx ceste paix advouez,
Et que de cueurs loyaulx et vertueux
Vous maintenez tousjours ces pointz liez :
C'est France et Flandre, et la Paix entre deux.

Prince Françoys, tes faitz glorifiez
Nous gratulons d'ung desir convoiteux,
Puis que ces trois ensemble aliez,
C'est France et Flandre, et la Paix entre deux.

(*Œuvres de Coquillart,* édit. de 1857, I.)

1. Deuils.

JEAN PASSERAT

(1534-1602)

« Jean Passerat naquit à Troyes le 18 octobre 1534, de parents champenois. Ses études terminées, il professa les humanités au collège du Plesssis, et l'éloquence au collège de Boncourt, où il compta parmi ses auditeurs Pierre de Ronsard, Antoine de Baïf et quelques-uns de ceux qui renouvelèrent notre art poétique. Par la suite, s'étant pénétré des anciens jurisconsultes, il remplaça Ramus dans sa chaire du Collège de France. Ce fut un honnête homme et un homme d'esprit, au sens où l'on entendait autrefois ces mots. Resté fidèle au roi pendant les troubles de la Ligue, il contribua, ainsi que Nicolas Rapin, Gilles Durand, Pierre Pithou et d'autres, à cette œuvre de courage et de cinglante ironie que fut *La Satire Ménippée*. Il en composa les vers les plus piquants.

« La fortune, qui ne lui avait guère souri, mais dont il ne s'était jamais soucié, ne fut pas clémente à ses derniers moments. Atteint d'une attaque de goutte, il resta paralysé de la moitié du corps et devint aveugle. Il succomba le 14 septembre 1602, âgé de soixante-huit ans, après cinq années de tortures stoïquement supportées ».

Jean de Rougevalet, son neveu, greffier de l'élection de Troyes, se fit l'éditeur de ses ouvrages. Ainsi parut le *Recueil des Œuvres poétiques* (Paris, L'Angelier, 1606, in-8°), dont un tiers seulement avait été imprimé du vivant de l'auteur, en 1597 et en 1602. C'est sur cette édition qu'a été exécutée la réimpression suivante : *Les Poésies françaises*, etc., *publiées avec Notice et Notes par Prosper Blanchemain* (Paris, A. Lemerre, 1880, 2 vol. in-12).

Jean Passerat a fort peu écrit sur sa province. Indépendamment de quelques pièces où l'on retrouve l'inspiration du terroir, il a donné un *Chant d'allégresse pour l'entrée du Tres Chrestien, tres hault et tres puissant... Prince Charles IX en sa ville de Troïe* (Paris, Gabriel Buon, 1564, in-4°).

Bibliographie. — Le Clerc, *Biblioth. anc. et moderne*, t. VII. — Goujet, *Bibliothèque franç.*, t. XIV, p. 1. — Niceron, *Mémoires*, etc., t. II, p. 320. — Grosley, *Mémoires sur les Troyens*

célèbres, etc. — Abbé Georges, *Les Illustres Champenois*, s. l, 1849. — Fred. Lachèvre, *Bibliogr. des Recueils collectifs de poésies publiées de 1597 à 1700;* Paris, H. Leclerc, t. I et II. — H. La Maynardière, *Poètes chrétiens du seizième siècle*, etc.

CHANT D'ALLEGRESSE

POUR L'ENTRÉE DE CHARLES IX DE CE NOM, ROY DE FRANCE, EN SA VILLE DE TROIE[1]

FRAGMENT

Quand le vent Thracien tout hérissé de glace
Au mari de Chloris commence à faire place;
Quand les fleuves coulans desliés des glaçons
Resveillent d'un doux bruit leurs enfans les poissons,
Et du soleil plus chaud les sagettes menües
Font la neige couler des montaignes chenues;
Alors qu'on aperçoit le printems arriver,
La tristesse s'enfuit, compaigne de l'Hyver.
Tous genres d'animaux, hostes de ce grande Monde
Qui habitent en l'air, en la terre et en l'onde,
Chatouillez en leurs cœurs, sentent que le plaisir
Selon l'ordre des tems les retourne saisir.

Nous voïons toutesfois redoubler leur liesse
Quand Cybele du tout desploïe sa richesse
Et que l'on oit du ciel les temples azurés,
Refredonner le chant des tarins peinturés,
Que de cent mille fleurs la campaigne est couverte,
Que des hautes forests la chevelure verte
Acheve de bastir les maisons des oiseaux,
Et que, mignardement, gazoüillent les ruisseaux.
Ah! combien on se plaint de la mere Nature
Qu'une telle saison plus longuement ne dure.

Ainsi, premièrement, quand au peuple Troïen
(Estant Mars enchaîné par un sage moyen)
Le bruit, vrai Messager, apporta l'esperance

1. Il faut lire *Troyes*, en Champagne, Jean Passerat se jouant sur le nom de sa ville natale. L'entrée de Charles IX eut lieu le 3 mars 1564, avant Pâques.

Qu'icy viendroit bien tost la Majesté de France,
Le mal et le souci qui l'avoit tourmenté
Resta si non de tout à demi enchanté.
Il commença dès lors à essuïer ses larmes
Voyant de toutes parts des mains tomber les armes.
La Crainte s'envola avecques le danger
Duquel nous menaçoit le parjure estranger,
Qui osoit esperer que nostre Seine prise
Obeiroit aux lois de l'Angloise Tamise.
Après qu'on veit aussi, par un roi vertueux
Le gendarme qui boit le Rhin impetueux
Estre contraint rentrer dedans son Allemaigne,
Quel plaisir, quelle joie eut toute la Champaigne?
Depuis ce jour heureux on n'a tenu propos
Que de tranquillité, de paix et de repos.
Sous le gouvernement du plus grand roy qui vive
Pallas au lieu d'Ægis porte en main son olive.
Or affranchis de peur traffiquent les marchans,
Ore les laboureurs r'ensemencent leurs chams.
Le berger assuré meine parmi la plaine
Tondre les prés herbus son troupeau porte-laine.
Mais tout cela n'est rien, cela n'est rien au prix
De l'extrême plaisir dont nous sommes epris,
Car quel plus grand plaisir reçoit une province
Que de voir quelquefois la face de son Prince,
Son port, son œil humain, ses propos gracieux?
Quel heur pourroit plus grand estre donné des cieux?...

(Troyes, F. Turmeau, et Paris,
Gabriel Buon, 1564.)

ODE DU PREMIER JOUR DE MAI

Laissons le lit et le sommeil
Ceste journée :
Pour nous l'Aurore au front vermeil
Est desjà née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de May,
Aimons, mignonne;
Contentons nostre ardent desir :

En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le Rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amans,
Des aisles porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Melancholique, tu diras :
J'estoy peu sage,
Qui n'usoy point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
A la vieillesse;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gay,
En ce gracieux mois de May,
Aimons, mignonne;
Contentons nostre ardent desir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

(*Œuvres poétiques;* 1606.)

AMADIS JAMYN

(1538?-1592)

Amadis Jamyn naquit à Chaource, aux environs de Troyes, en 1538, suivant les uns, en 1540, selon les autres. Son père occupait la charge de prévôt dans sa ville natale. De bonne heure il connut Ronsard, lequel, au dire de Claude Binet, « le nourrist page » et le fit instruire. Il eut des maîtres illustres, tels Dorat et Turnèbe. Quand il eut acquis quelque culture, Ronsard lui fit obtenir la charge de secrétaire et de lecteur du roi Charles IX. On prétend qu'il voyagea, parcourut la France et poussa jusqu'en Asie. Après la mort de son bienfaiteur, il se retira dans sa ville natale, où il mourut vers 1592. Ses œuvres poétiques parurent en 1575 (*Les Œuvres pœtiques d'Amadis Jamyn;* Paris, Mamert Patisson [ou Robert le Mangnier], in-8°), en 1579, en 1582 et en 1584[1]. Elles se composent de cinq livres, et leur diversité fait, en partie, leur mérite. Comme tous les poètes ses contemporains, il s'est exercé dans le genre champêtre, mais il a célébré plus souvent les rives de la Loire, lieux de ses amours, que son pays natal.

BIBLIOGRAPHIE. — Goujet, *Bibliothèque franç.*, t. XIII, p. 225. — Guillaume Colletet, *Vie d'Amadis Jamyn*, etc. — Tallemant des Réaux, *Historiettes,* t. II. — Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis,* t. XIII.

A SARMOISE

SONNET

Des Champenois souvent tu blasme l'ignorance
Qui n'ont point aux procès l'esprit bien entendu
Pour debatre leur droit d'un autre pretendu
Ou déguiser le faux d'une vraye apparence.

1. Il en existe une réimpression partielle. Voyez *Œuvres poétiques de Amadis Jamyn, avec sa vie par Guillaume Colletet, etc., et une introd. par Ch. Brunet;* Paris, Willem, 1878, 2 vol. in-12.

Tu dis que le Manceau sçait mieux telle science,
Et le Norman[d] soigneux du profit attendu :
Aussi des Lostrigrons tel peuple est descendu :
Le Mans, Caux et Rouen, servent d'experience.

La Piété, Sarmoise, errant par l'Univers
Après avoir laissé mille peuples divers
Planta ses derniers pas au païs de Champagne.

Le vice extrême ailleurs y naist tant seulement :
S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'est faute de malice et non d'entendement.

(*Œuvres poétiques,* etc.)

CHARLES DE NAVIÈRES

(1544-vers 1614)

Charles de Navières naquit à Sedan en 1544, et fut gentilhomme servant de « M. le duc de Bouillon ». C'est à tort que La Croix du Maine a dit qu'il périt dans les massacres de la Saint-Barthélemy. Guillaume Colletet, dans son *Discours de la Poésie morale,* a montré qu'il était encore vivant en 1614, « ayant fait divers quatrains sur la statue équestre d'Henri IV, placée le 23 août de cette même année au milieu du Pont-Neuf. » On a de lui un *Cantique de la Paix,* dont il composa la musique, imprimé avec plusieurs « autres de ses œuvres » à Paris, chez Mathurin Prévost, 1570, in-8°; *La Renommée de Ch. de Navyere* (sic), *gentilhomme sedanois, sur les réceptions à Sedan, à Mesiere* (sic), etc., *Mariage, Couronnement et Entrées du Roy et de la Royne,* poème historial en 5 chants (Paris, Mathurin Prévost, 1571, in-12); *Les Cantiques Saints, mis en vers françois,* etc. (Anvers, Christophe Plantin, 1579, in-8°); *L'Heureuse Entrée au ciel du feu Roy Henry le Grand,* etc. (Paris, 1610, in-12). Il écrivit encore divers ouvrages, entre autres une tragédie de *Philandre* en vers alexandrins, et un *Recueil d'épithètes* qui ne furent point imprimés et se perdirent.

Bibliographie. — La Croix du Maine et du Verdier, *Biblioth. fr.*, etc. — Bouillot, *Biographies ardennaises;* Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

SEDAN

Sedan, ville de guerre, au midy touchant Meuse,
Elle voit la forest de l'Ardenne rameuse.
Du côté que le Pol' refroidit la saison,
Mezières sied plus bas au ponant, et Mouson
Void l'Orient premier avecques la Lorraine.
Ceste ville frontiere ainsi que souveraine
Au seul duc de Bouillon, de la Marck appartient
Qui son païs illec de Dieu et du fer tient,

Ne relevant en fief de personne vivante,
Fors de rais de Soleil et de l'Aube levante.
Là, le jeune seigneur, mais sage cependant,
Rend la justice aux siens et leur va commandant :
Le peuple qui le craint, qui l'aime et le révère,
Aux édits faits de luy comme d'un Prince bon,
Par noces allié au grand sang de Bourbon,
Qui a reçu d'en haut une si riche grace
Que de luy enfanter l'heur d'une belle race.
Là, sur le roc assis, le chasteau merveilleux
Avoisine le ciel de son front sourcilleux :
Si le canon pouvoit de son pied faire approche
Ce serait pour neant, car son pied est la roche,
Qui, haute et mise à plomb, dessus son dos soustient
Les murs faits d'épaisseur qui plusieurs pas contient.

Ce Robert de la Marck, qui, jadis, fut la crainte
Des ennemis de France en l'Ardenne contrainte
De monstrer le talon à fuir coustumier,
Environna de murs le donjon fait premier,
Et par temps au chasteau il adjoignit ensemble
Le circuit fort long qui une ville semble.
Après ce grand Robert, l'autre Robert vesquit,
Qui Peronne gardant tant de renom acquit
Et en eut acquis plus si des Parques l'envie
N'eust tranché le filet de sa trop breve vie.
Mais ce second Robert eut un Robert qui, tiers,
Augmenta de rempars son chasteau volontiers.
Avant que de Hesdin la malheureuse prise
Eust mis fin à ses jours et à ses entreprises,
Qui estoient de bastir quatre forts boulevers :
Mais il n'en fit que deux, desfendus et couvers
Par deux autres plus beaux et de plus ample espace,
Lesquels a fait son fils qui son pere aussi passe.
Cestuy vit aujourd'huy qui, tres sage estimé,
Et du nom coustumier de ses ayeux nommé,
A commis gouverneur le Seigneur des Esuelles,
Qui a fait en Bouillon maintes guerres nouvelles
Contre les Ardennois, capitaine y estant,
L'ordre de Chevalier ores au col portant.
Ce Duc fort curieux aime de sa nature

Non l'argent encoffré, ainçois l'architecture,
L'ingénieux dessein d'un édifice fort
Et les munitions pour soustenir l'effort :
Aussi je ne croy pas qu'en l'Europe feconde
Sa maison de Sedan soit à nulle seconde...

(*La Renommée de Ch. de Navyere;*
1571 ; chant second.)

LE PÈRE LE MOYNE

(1602-1671)

Pierre Le Moyne était né en 1602, à Chaumont-en-Bassigny. Il entra dans la Société de Jésus le 4 octobre 1619, à l'âge de dix-sept ans, professa la philosophie au collége de Dijon et se livra ensuite à la prédication, sans négliger toutefois la culture de la poésie, dont il s'était occupé depuis sa jeunesse. Ce fut le premier poète illustre de la compagnie. Il mourut à Paris le 22 août 1671. De toutes ses productions, la plus notoire est le poème intitulé *Saint Louis ou la sainte Couronne reconquise sur les infidèles*, en dix-huit chants, dont les sept premiers parurent à Paris, en 1653, et furent réimprimés, avec la suite, en 1658 (Paris, Courbé, in-12).

Blâmé par les uns, vanté par les autres, cet ouvrage, que l'on considéra un moment comme le plus grand poème épique qui fût écrit en France, est tombé beaucoup plus bas qu'il ne le mérite. Il témoigne d'une telle puissance d'imagination que l'on s'étonne à peine que Corneille ait dit que si son auteur avait vécu cinquante années plus tard, il eût été le maître des écrivains de son siècle. Le Père Le Moyne a donné d'autres écrits en prose et en vers. L'un de ceux-ci, *La Galerie des femmes fortes*, lui valut d'illustres pénitentes, moins pourtant que *La Dévotion aisée*, si vivement critiquée par Pascal dans sa onzième Provinciale. Les autres poésies de cet auteur n'ont pas eu le même éclat que les premières, et pourtant elles méritent de fixer notre attention. On lui doit trois livres d'*Epîtres familières*, dont plusieurs parurent d'abord séparément et furent réunies en 1665 sous le titre d'*Entretiens et Lettres poétiques* (Paris, G. Loyson, in-12). Ce sont les mêmes pièces qui figurent dans une édition complète, in-folio, formée par le neveu du poète en 1672[1]. Elles se trouvent là sous la rubrique de *Lettres morales et familières*. On a reproché sévèrement au père Le Moyne d'y avoir donné, de même que dans quelques endroits de ses *Peintures morales*, des couleurs trop vives pour peindre des beautés périssables.

1. *Les Œuvres poétiques enrichies de très belles fig. en taille douce et du portr. de l'auteur* (Paris, Th. Joly, 1672). Cette édition est plus complète que celle qui parut en 1671, chez Billaine.

Ce dernier a vivement senti ce reproche, et il s'en est fort bien justifié. « La plupart de ces *Entretiens* — a-t-il écrit — ayant été composés à la campagne aux plus beaux jours de l'année, durant la joye de la nature, et chez des amis qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour me réjouir, je n'ai pas cru que ma condition voulût de moi tant de dureté envers la nature, ni tant d'incivilité envers mes amis, que je rejetasse la joye qu'ils m'offroient; et que je gâtasse de mon chagrin des compositions faites parmi les fleurs de leurs jardins et à l'ombre de leurs allées... »

Autrement dit, le Père Le Moyne ne faillit à célébrer les agréments de la belle saison et à s'inspirer de l'art des jardins. Sa poésie a la rectitude un peu mystérieuse de nos vieux parcs français. Ses *Entretiens de la Vie champestre*[1], ses *Divertissements de la campagne*, ne sont rien moins qu'une charmante contribution au goût de son temps. A défaut de sensibilité, il a de la grâce et montre plus de tolérance et de douceur dans les jugements qu'on n'en saurait attendre d'un religieux.

Bibliographie. — Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XVII, p. 246. — Viollet-Le-Duc, *Catalogue des livres composant sa Bibliothèque poétique;* Paris, Hachette, 1843, in-8°. — Le P. Chérot, *Etude sur la vie et les œuvres du père P. Le Moyne,* Paris, 1887, in-8°. — Frédéric Lachèvre, *Bibliogr. des recueils collectifs,* etc., I et II.

DE LA VIE CHAMPÊTRE

A Monseigneur le duc d'Estrées,
mareschal de France.

Heureux trois fois celui, sage et brave d'Estrée,
Qui, rangé sous les lois de l'innocente Astrée,
Loin des troubles du monde et du tracas des cours,
A sa mode et sans bruit, chez soi roule ses jours!
Purgé des vains abus de la folle commune,
Il ne présente point d'encens à la Fortune;
Soit à celle qui tient le vague frein des eaux,
Et fait avec les vents le destin des vaisseaux;
Soit à celle qui règne où la mort et la guerre
Fauchent à bras sanglans les Peuples de la terre;

1. *La Vie champestre* parut d'abord séparément, à Paris, chez Muguet, en 1661, in-4°.

Soit à celle qui taille et moule de ses mains
Les Dieux d'or et d'argent adorés des humains...

Il croit, dans la maison que lui laissa son père,
Posséder en petit l'un et l'autre hémisphère.
Sans se commettre aux vents, sans errer sur leur foy,
Il trouve les trésors des deux Indes chez soy.
Tout ce qu'on voit de beau, de grand, de magnifique,
Qui du char du Soleil tombe sur l'Amérique,
Rubis et Diamans, Opales et Saphirs,
Inutiles appas des frivoles desirs,
N'ont rien de comparable aux vives pierreries
Qui parent ses jardins et couvrent ses prairies.
Là, le riche oranger tout d'un tems lui produit
Des perles en ses fleurs, et de l'or en son fruit.
Mais de l'or embaumé, des perles parfumées
Et d'un esprit ambré, jusqu'au cœur animées.
Là mesme, la Grenade au front peint et doré,
Et d'un cercle royal superbement paré,
Naist du feu de sa fleur, qui dans sa teste passe,
Et comme par boutons en Rubis s'y ramasse,
En humides Rubis, dont l'aimable fraischeur
Desaltere la bouche et réjouit le cœur.
Tantost il aime à voir la pourpre de la Rose,
Sous le jour renaissant, pompeusement éclose,
Disputer de la force, et de l'éclat du teint
Avecque le rayon du Soleil qui la peint.
Et tantost son plaisir est de voir la nuance,
Que cent diverses fleurs font de leur alliance,
Sur le vivant émail d'une planche à fond vert,
Où chacune à l'envi se produit et se perd.

Etendu quelquefois à l'ombre d'une treille,
Où le silence dort, où le zéphyre veille,
Il aime à comparer le murmure des eaux
Au concert inégal d'une troupe d'oiseaux.
Près de là cependant, quelque innocent Tityre,
Par la voix des roseaux, que son haleine inspire,
D'Amarille se plaint, qui rit en l'écoutant,
Et laisse décider leurs querelles au vent;
Le vent, plus humain qu'elle, à sa plainte s'arreste,
Son troupeau pour l'ouïr semble lever la teste :

Et le tronc des Peupliers, quand sa voix se tairoit,
Confident de sa peine, en chifre en parleroit.
Reposant d'autres fois au bord d'une rivière,
Qui se fait de son lit une longue carrière,
Et sert comme d'un bain où le Soleil de jour,
Où la Lune de nuit, se baignent tour à tour,
Il aime à voir nager les coulantes images
Des arbres, des troupeaux, des oiseaux, des nuages.
Il se plaît à compter du regard, en resvant,
Les cercles et les plis qui se font sous le vent;
Et voyant comme l'eau roule sans retenue
Vers l'immense bassin d'où la source est venue;
Que ni l'abri des bois, ni le vert de ses bords,
Ni des guérets voisins les jaunissans trésors,
Ni même les palais qui couronnent sa rive,
Ne peuvent un moment la retenir captive;
Qu'elle coule toujours, et va sans s'arrêter,
Tant que son poids la peut par sa pente porter :

Ainsi, dit-il, nos jours, ainsi nos ans s'écoulent;
Et la mort est le terme où leurs cercles nous roulent.
Tous les tems, tous les lieux, mènent à cette fin;
Comme on y va le soir, on y va le matin :
Les monts les plus hautains, les plus basses vallées,
Vers ce gîte fatal ont d'égales allées.
On passe sous le chaume, on passe sous le Dais;
On meurt à l'Hospital, on meurt dans les palais.
Il n'est point de grandeur, de beauté, de richesse,
Qui puisse de nos jours arrester la vitesse;
Et, quoique les chemins en soient fort différens,
Les petits n'y vont pas plus viste que les grands.

Mais, lorsque de ses bois à ses estangs il passe,
Que ses yeux satisfaits en mesurent l'espace,
Alors il aime à voir, d'une part, les poissons,
Assurés du Pescheur et de ses hameçons,
Accourir à son ombre, et pour lui faire fête,
A l'envi hors de l'eau vers lui lever la tête,
Et montrer à l'envi l'or, l'azur et l'argent
Dont leurs dos écaillés éclatent en nageant.

Il se plaist, d'autre part, à voir dans les jonchées,
Loin des traits du chasseur les sarcelles nichées,

Sans bruit faire la ronde autour des longs roseaux,
Qui, pour leur sûreté, naissent du sein des eaux.
Il se plaît à les voir, pour leurs petits craintives,
Trembler à tous les bruits qui leur viennent des rives;
Et demander de l'œil, à l'air, au jour, aux vents,
Par où sur eux pourroient descendre les milans...
Là mesme, il aime à voir les cygnes qui se battent;
Les neiges de leur plume au loin sur l'onde éclatent;
Les plus frais des Zéphyrs, les plus doux des Amours,
Leur sautent sur le dos, et gouvernent leur cours;
Les Zéphyrs de la main et du souffle les guident,
Les Amours mieux instruits de leurs bandeaux les brident.
A ce plaisant manège, on voit les blancs oiseaux
Faire cent tours divers dans la lice des eaux;
Tantost dresser le cou, tantost ouvrir les ailes,
Comme s'ils préparoient quelques chansons nouvelles;
Mais leur gosier les trompe, et leur confuse voix
N'a plus ces doux accens qu'elle avoit autrefois,
Quand, sur les bords fleuris du tortueux Méandre,
Les troupeaux assemblés venoient pour les entendre:
Les peupliers d'alentour dansoient à leurs chansons;
Et leur douce harmonie enchantoit les poissons...

D'autres fois, quand le frais à la chasse l'appelle,
Sur les premiers rayons de l'Aurore nouvelle,
Il marche au son du Cor, suivi de trente chiens,
Qui d'une vive ardeur secouant leurs liens,
Du regard, des naseaux, de la voix, de l'haleine,
Ont, avant le signal, couru toute la plaine :
L'effroi s'étend au loin porté sur tant de voix;
L'écho les multiplie en tous les Forts du bois...

De là se promenant près d'un mur de verdure,
Dont cent fruits différens relèvent la peinture,
Il taste de la main, et marque du regard
Ce qui doit tost mûrir, ce qui doit mûrir tard :
Et comme avec amour il cultive la plante
Qui répond à ses soins et comble son attente;
Aussi, sévère au bois qui manque à son devoir,
Et d'une fausse montre a trompé son espoir,
Il le fait avec honte arracher de sa place,
t la remplit d'un plant de plus heureuse race.

Plus bas, où ces jardins s'étendent en vallons,
Il visite avec soin les couches des melons;
Il en voit de petits sous des voûtes de verre,
Reposer mollement sur le sein de la terre :
Il en voit de plus grands qui n'ont le corps couvert
Que de l'abri rampant de leur feuillage vert.
D'un rayon nourricier le soleil les cultive;
Et pour en corriger la chaleur excessive,
Le plus frais des zéphyrs, et le mieux parfumé,
A l'heure que le jour est le plus allumé,
Voltigeant autour d'eux, de son aile les touche,
Et leur laisse l'odeur qui luy reste à la bouche,
Soit des baisers de Flore, ou de ceux qu'il a pris
Des lèvres de la Rose, et de celles des Lys.
Mais son plus grand plaisir est lorsque ses pensées
Rappellent les récits des histoires passées;
Il void du souvenir les divers changemens,
Arrivez autrefois aux malheureux amans;
Et que sans l'éloigner, son esprit le promène
Delà la Fable grecque, et delà la romaine...
Ainsi, se promenant, il revoit de l'esprit
Les fables qu'autrefois en jeunesse il apprit.
Le verdoyant laurier lui remet en mémoire
De la chaste Daphné la fuite et la victoire;
Il pense voir Clitie en cette haute fleur
Qui retient du Soleil la forme et la couleur,
Et qui, de cent rayons comme luy couronnée,
A la teste, à toute heure, a ses regards tournée...

Que ce repos de vie, et ce calme de jours,
D'Estrée, est préférable au tumulte des Cours!
Et qu'un homme est heureux, que son astre ou l'orage,
Que son choix ou le vent, conduit à ce rivage!
Gagnez-le, s'il se peut, maintenant que pour vous
La mer est bonne encore, et l'air tranquille et doux...

(*Les Œuvres poétiques du P. Le Moyne;* 1671.)

FRANÇOIS MAUCROIX

(1619-1708)

Fils de maître Louis, procureur champenois, et de damoiselle Marie de Ride, François Maucroix naquit à Noyon, dans l'Ile-de-France, le 7 janvier 1619. Il commença ses études à Château-Thierry et les termina à Paris. Il suivit d'abord la carrière du barreau, et fut reçu avocat au parlement; mais bientôt, dégoûté de cette profession, il se livra au commerce des lettres. Il eut ainsi un grand nombre d'amis, et, grâce à la protection de quelques personnages influents, obtint un canonicat à Reims, puis un autre bénéfice, qui lui assurèrent une honnête fortune et une grande indépendance. Grâce à son naturel, à son esprit et à la bienveillance habituelle de son caractère, il devint l'homme à la mode que chaque cercle de sa province se disputa. « Quoiqu'il n'eût encore rien livré de ses ouvrages à la publicité, selon Louis Paris, ses petits vers couraient le monde, et l'on s'arrachait un billet de sa main. On était charmé de ses poésies, on en goûtait le tour aisé, le style tendre et passionné, et nul cœur de femme ne se trouvait à l'épreuve d'un madrigal ou d'une élégie du sémillant abbé : aussi n'avait-il pour ennemis que les envieux de profession ou les maris inquiets, double espèce de gens dont Reims n'a jamais été complètement dépeuplée. » Une affection très vive qu'il avait conçue, étant encore avocat, pour M[lle] Henriette de Joyeuse, depuis marquise de Brosse, traversa sa vie et fut la cause de l'unique chagrin qu'il connut. Après la mort de cette dame, dont il fut tendrement aimé, il trouva des consolatious dans la culture littéraire et l'entretien de l'amitié. On lui a connu des relations avec Perrot d'Ablancourt, Furetière, Pellisson, Vaugelas, l'abbé d'Aubignac, Benserade et les deux Corneille. La sagesse de ses goûts et la modération de ses désirs lui assurèrent une longue carrière, qu'il termina à Reims, le 9 avril 1708, âgé de quatre-vingt-neuf ans, trois mois et deux jours. Il fut inhumé dans la chapelle des Apôtres de l'église de cette ville. Sa célébrité, a-t-on écrit, est moins fondée sur ses ouvrages que sur ses liaisons avec les hommes illustres de son siècle, et surtout avec La Fontaine. Ces deux écrivains avaient même franchise, même humeur, et leur mutuel attachement, qui avait commencé sur les bancs du collège de Château-Thierry, ne devait, jusqu'à la mort de l'un d'eux, éprouver aucun nuage.

On a de Maucroix un grand nombre d'ouvrages qui consistent presque tous en traductions. Ses poésies, imprimées d'abord avec ses ouvrages en prose, à Paris, en 1685, ont été suivies d'*Œuvres nouvelles,* mises au jour en 1726, par la comtesse de Montmartin, et en 1820 par Walckenaer, à la suite des *Nouvelles Œuvres diverses de Jean de La Fontaine*. Elles se trouvent complétées de nos jours par deux volumes de pièces inédites tirées de la Bibliothèque de Reims et publiées, avec un excellent travail sur l'auteur, par Louis Paris (*Œuvres diverses ;* Paris, chez l'éditeur et chez J. Techener, 1854, 2 vol. in-18). C'est dans ce dernier recueil, formé de manuscrits ayant appartenu au chanoine Favart, que se trouvent les quelques pièces de Maucroix relatives au pays rémois.

Bibliographie. — Tallemant des Réaux, *Historiettes,* etc. — C.-A. Walckenaer, *Vie de Maucroix,* publiée dans le vol. *Nouvelles Œuvres diverses de J. La Fontaine et poésies de F. Maucroix ;* Paris, Nepveu, 1820, in-8°. — Louis Paris, *Maucroix, sa Vie et ses Œuvres,* édit. des *Œuvres diverses ;* Paris, 1854, t. Ier

---

ÉGLOGUE

TIRCIS, DAMON

DAMON.

Paissez, chères brebis, mes fidèles compagnes,
Et d'herbes et de fleurs dépouillez les campagnes.
Vos malheurs sont passés, et le ciel a permis
Que les avides loups soient vos seuls ennemis.
Vous en aviez jadis de bien plus redoutables :
Ces soldats inhumains, tigres impitoyables,
Qui, tandis que la guerre a régné dans ces lieux,
Par tant d'actes cruels irritèrent les cieux.
Hélas! combien de fois leurs brutales furies
Ont teint de votre sang l'émail de nos prairies!
A peine j'échappois à leur barbare effort,
Témoin infortuné de votre triste sort!
L'invincible Louis, attendri par nos larmes,
Des mains de ces cruels a fait tomber les armes.
Ce jeune demi-dieu, secondant nos souhaits,
Ramène en ses Etats l'abondance et la paix,
Du coutre abandonné renouvelle l'usage,

Et remet en honneur le sacré labourage.
Mais quel est ce berger qui s'avance vers moi?
En croirai-je mes yeux? cher Tircis, est-ce toi?

TIRCIS.

J'ai quitté pour te voir les rivages de Seine,
Et les fertiles champs de Vanvre et de Surêne.

DAMON.

Trop fidèle Tircis, tu viens donc me chercher
En ces lieux où le sort prit soin de me cacher?
Mais n'es-tu point lassé du travail du voyage?
Allons nous reposer sous cet épais ombrage.
Tandis que nous serons au pied de cet ormeau,
Je confie à mes chiens le soin de mon troupeau.

TIRCIS.

Hé quoi! l'on nous disoit que les armes d'Espagne
Avoient en un désert changé votre campagne;
Et qu'au lieu des présents de la blonde Cérès
Le stérile chardon ombrageoit vos guérets :
Cependant les moissons jaunissent dans vos plaines,
Et vont du laboureur payer les longues peines.
Je ne vois point de champs du coutre négligés,
Et de pampres touffus vos coteaux sont chargés.
Sont-ce là ces coteaux dont les douces vendanges
Des vins les plus exquis ternissent les louanges?
De grâce, cher Damon, fais-moi voir Saint-Thierri[1],
Cet illustre coteau de Bacchus si chéri;
Montre-moi Verzené[2], dont la liqueur charmante
Surpasse le nectar du fameux clos de Mante[3].

DAMON.

Remarque ce vieux temple au sommet de ce mont,
Qui menace le ciel de son superbe front :
Voilà ce Saint-Thierri de qui la renommée
Chez cent peuples divers à bon droit est semée.

1. Le clos de Saint-Thierri, situé sur la terre de ce nom, à une lieue deux tiers, nord-ouest, de Reims.
2. Le coteau de Verzené, ou plus communément Verzenay, à près de trois lieues de Reims.
3. Ce clos est, croit-on, celui de la *Côte des Célestins,* près de Mante-sur-Seine.

Tourne ailleurs tes regards, contemple Verzené,
Au pied de ce haut mont de forêts couronné;
Là mûrit le doux fruit de ces vignes célèbres
Qui font naître au cerveau de si douces ténèbres.

TIRCIS.

Délicieux coteaux, que les astres malins
Détournent les regards de vos tendres raisins !
Mais quelle est cette ville à mes yeux inconnue,
Où cent clochers hautains s'élèvent dans la nue?

DAMON.

C'est l'illustre cité du sacre de nos rois,
Reims, la gloire et l'honneur du climat champenois.
Vois-tu ce temple saint dont la superbe masse
Dans le milieu des airs occupe tant d'espace ?
Considère ces tours dont l'ouvrage mignard
Semble de l'architecte avoir épuisé l'art.
Qui le croirait, Tircis ? ce délicat ouvrage
De cinq siècles entiers a surmonté l'outrage.
Là, jamais les mortels n'implorèrent en vain
De la reine du ciel le pouvoir souverain.
Là, cent prêtres sacrés, imitateurs des anges,
Du Très-Haut, nuit et jour, célèbrent les louanges.
Dans ce temple fameux l'invincible Louis[1]
Rendit de son éclat tous les yeux éblouis,
Quand, par la sainte main d'un prélat vénérable,
Il reçut l'onction du baume inépuisable;
Baume venu des cieux, dans l'ampoule enfermé,
Qui jamais par les ans ne sera consumé.

. . . .

Mais, Tircis, il est temps de gagner le hameau :
Je n'entends plus dans l'air ni voix ni chalumeau :
De ces monts élevés tombent les ombres vaines,
Et malgré le soleil s'emparent de nos plaines.
Allons à ma cabane, et ne dédaigne pas
Un peu de mets grossiers qui feront ton repas.

(*Œuvres diverses.*)

1. On voit qu'il est question ici du sacre de Louis XIV, qui eut lieu à Reims en 1654.

JEAN DE LA FONTAINE

(1621-1695)

Fils de Charles de La Fontaine, maître des eaux et forêts, et de Françoise Pidoux, Jean de La Fontaine naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry. Sa vie se passa tour à tour aux champs et à la ville, mais le plus souvent à Paris, où il mourut le 13 avril 1695. Au milieu de ses succès il n'oublia jamais sa province. Bien qu'il ait peu célébré le pays natal, il a souvent donné un cadre champenois à ses fictions. Sainte-Beuve, appréciant ses réels dons de paysagiste, a écrit avec justesse : « La Fontaine a l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles, qui sentent, pour ainsi dire, le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé, où se promène de grand matin le maître, où l'alouette cache son nid; ces bruyères et ces buissons où fourmille un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore, dans la rosée, c'est la Champagne... » (*Portraits littéraires*, I, p. 60.) Il n'est point, ajouterons-nous, jusqu'aux jolies villes de sa petite patrie qui ne lui aient inspiré parfois quelques vers heureux. On ne lira pas le conte des *Rémois* — imité d'un vieux fabliau — sans songer qu'il y a là plus d'une allusion à quelque aventure de jeunesse. Le début en est charmant :

Il n'est cité que je préfère à Reims ;
C'est l'ornement et l'honneur de la France ;
Car, sans compter l'ampoule et les bons vins,
Charmants objets y sont en abondance.
Par ce point-là je n'entends, quant à moi,
Tours ni portaux, mais gentilles Galoises,
Ayant trouvé telle de nos Rémoises
Friande assez pour la bouche d'un roi...

Pour la vie et la bibliographie des œuvres de La Fontaine, nous renvoyons le lecteur à l'édition donnée par H. Régnier dans la Collection des grands écrivains. On consultera, de plus, l'excellent travail de A.-C. Walckenaer, *Histoire de la Vie et des ouvr. de La Fontaine* (Paris, Nepveu, 1821, 2 vol. in-12).

BALLADE A M. FOUQUET

POUR LE PONT DE CHATEAU-THIERRY

Dans cet écrit, notre pauvre cité
Par moi, seigneur, humblement vous supplie,
Disant qu'après le pénultième Été
L'Hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, et gros randons de pluie,
Dont maint ruisseau croissant subitement
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire,
De bons moyens j'en sais certainement.
L'argent surtout est chose nécessaire.

Or d'en avoir c'est la difficulté;
La ville en est de longtemps dégarnie,
Qu'y feroit-on ? Vice n'est pauvreté ;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée et Pont s'en vont à la voirie.
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement
Que c'est pitié de la voir en colère.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent surtout est chose nécessaire.

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que soit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté,
C'est justement ce de quoi l'on vous prie.
Mais que le Prince en donne une partie,
Le tout, s'il veut, j'ai bon consentement
De l'agréer, sans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y satisfaire,
Aux Echevins on dira franchement :
L'argent surtout est chose nécessaire.

ENVOI

Pour ce, vous plaise ordonner promptement
Nous être fait du fonds suffisamment;
Car vous savez, seigneur, qu'en toute affaire,
Procès, négoce, hymen, ou bâtiment,
L'argent surtout est chose nécessaire.

POUR DES BERGERS ET DES BERGÈRES

DANS UNE FÊTE DONNÉE A TROYES EN 1678

Telles étoient jadis ces illustres bergères
Que le Lignon[1] tenoit si chères ;
Tels étoient ces bergers qui, le long de ses eaux,
Menoient leurs paisibles troupeaux,
Et passoient dans les jeux leurs plus belles années.
Parmi ces troupes fortunées,
Les plaisirs de campagne et les plaisirs de cour
Trouvoient leur place tour à tour.
Comme eux, tantôt on nous voit sur l'herbette
Marquer nos pas au son de la musette,
Cueillir et présenter les fleurs,
En y mêlant quelques douceurs ;
Tantôt aux bords de nos fontaines
Nous chantons de l'amour les plaisirs et les peines :
Et le divin Tircis mêle aussi quelquefois
Son téorbe divin aux accents de nos voix.
Parfois à sa bergère on donne sérénade ;
Avec elle on fait mascarade,
On danse même des ballets.
On fait des vers galants, on en fait des follets.
Nous lisons de Renaud les douces aventures
Et les magiques impostures
De la belle qui l'enchanta ;
Tout ce que le Tasse chanta,
Et mille autres récits que la galanterie
Semble avoir inventés pour notre bergerie.
Nous vous dirons aussi que nos brillants guérets
Et nos sombres forêts,
Nous fournissent parfois de quoi faire grand'chère ;
Mais cela paraîtroit vulgaire.
Et l'on diroit qu'en discours de berger
On ne parle jamais de boire et de manger.
Ainsi passe le temps, sans tracas, sans cabale ;
Gens d'une humeur assez égale,
Voilà nos douces libertés :
Qu'ont de mieux vos sociétés ?

1. Petite rivière du Forez, affluent de la Loire.

LA LOUPTIÈRE

(1727-1784)

Jean-Charles de Relongue, seigneur de la Louptière, membre de l'Académie des Arcades de Rome et de celle de Châlons-sur-Marne, était né en 1727, au château dont il porta le nom (diocèse de Sens), et mourut à Paris en 1784, laissant un unique recueil de vers et de prose, *Poésies et Œuvres diverses,* qui fut publié à Amsterdam et à Paris, chez Laurent Prault, en 1768, 2 vol. in-12. De vieille famille champenoise, il avait épousé, le 9 juillet 1765, Marie-Anne de Compigny, de noble et ancienne lignée des Le Fèvre-Compigny, chevaliers-seigneurs des Bordes et de Briote, etc. Le recueil des poésies de Charles La Louptière ne fut pas accueilli du public aussi favorablement qu'il le méritait. Pourtant, a-t-on écrit, la Muse de ce gentilhomme lettré doit être distinguée de la foule des Muses qui vinrent sans cesse briller dans les publications du XVIIIe siècle et en particulier dans le Mercure, où elle s'essaya tout d'abord. « Elle est assez communément noble, ajoute Sabatier de Castres, facile, ingénieuse, tendre et délicate. Ce qui la rend plus estimable encore, c'est de ne point s'être laissé corrompre par le faux air du bel esprit ou le ton précieux de sentence si fort en vogue en son temps. » Aussi bien est-elle parfois d'inspiration champêtre.

BIBLIOGRAPHIE. — La Louptière, *Poésies et Œuvres diverses.* (Voir au tome II les pièces justificatives.) — Sabatier de Castres, *Trois Siècles de la littérature françoise;* 4e édit., La Haye et Paris, Moutard, 1779, t. II.

CHANSON

A UNE DEMOISELLE DE LA VILLE DE PROVINS DANS LA BRIE CHAMPENOISE

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quoi ! déjà vous ornez Cithère !
Vous que j'ai vue à la lisiere,

Qu'en peu de temps dans nos destins
Il se fait de métamorphoses!
On ne vit jamais qu'à Provins
Eclore de si belles roses.

Si l'on en croit votre Nourrice,
Vous eutes long-tems du caprice;
Vous donniez beaucoup d'embarras,
Vous étiez même un peu colere.
Mais je vois bien qu'il ne faut pas
Juger du drap par la lisiere.

La raison qu'en vous on admire
Assure votre aimable empire,
Les cœurs que vous soumet l'Amour
Ne sont occupés qu'à vous plaire;
Et c'est aujourd'hui votre tour
A nous mener par la lisiere.

CHANSON

Au fonds de cet heureur séjour
  Fixons notre retraite,
Filons-y le parfait amour,
  Cueillons-y la noisette.
    Gardons nos moutons,
    Lirette, lirons,
  Liré, liron, lirette.

A la Ville que de dangers!
  L'âme y devient coquete.
Pour être heureux soyons Bergers
  D'humeur simple et discrete.
    Gardons nos moutons, etc.

Que toujours un refrain si doux
  Enfle notre musette,
Le recommencer avec vous,
  C'est tout ce qu'on souhaite.
    Gardons nos moutons, etc.

En tel nombre qu'il vous plaira
  Gardons-les sur l'herbette;

Ce que le Proverbe en dira
N'a rien qui m'inquiette.
Gardons nos moutons, etc.

Quatre-vingt-dix-neuf au Verger
Suivront votre houlette,
Ils feront avec le Berger
La centaine complette.
Gardons nos moutons, etc.

VERS

A UNE DAME QUI PASSE L'AUTOMNE DANS SES TERRES DE CHAMPAGNE

Régnez sur nos coteaux, aimable vendangeuse,
Et qu'une négligence heureuse
Y relève l'éclat de vos traits enchanteurs.
D'une Bacchante échevelée
Retracez à nos yeux les divines fureurs,
Laissez errer vos pas dans toute la contrée,
Et le Thirse à la main enflammez tous les cœurs.
Rassemblons-nous sur la fougère,
Que vos lèvres daignent saisir
Cette mousse vive et légère,
Fidèle image du plaisir.
Que les ris et les jeux, appelés à la fête,
S'empressent à l'envi d'unir sur votre tête
Les myrthes de l'amour aux pampres de Bacchus,
Et surtout ne vous plaignez plus
De mériter peu la louange,
De n'avoir que peu d'agréments,
Peu d'esprit et peu de talents,
Car c'est prêcher sur la vendange.

(*Poésies et œuvres diverses.*)

HÉGÉSIPPE MOREAU

(1810-1838)

Parisien de naissance, mais Provinois de cœur, Hégésippe Moreau naquit dans une mansarde, rue Saint-Placide, n° 9, le 8 avril 1810, et fut emmené à Provins, où son père était professeur. Sa vie fut un calvaire... Ses études achevées, au collège de cette ville, il fut recueilli à la ferme Saint-Martin par la bonne Mme Gérard, qu'il retrouva toujours aux heures de détresse et à laquelle, en témoignage de remerciement, il a dédié l'une de ses plus jolies pièces, *La Fermière*. En 1826, on le plaça chez un imprimeur de Provins, M. Lebeau, pour y faire l'apprentissage d'ouvrier typographe. La fille de ce dernier le prit en affection. C'est elle qu'il qualifie dans ses vers de ce doux nom, « ma sœur ». Il lui a dédié ses *Contes* en prose. Il vint ensuite à Paris, mais se gâta par de mauvais contacts et connut la misère. Successivement correcteur d'imprimerie et maître d'études, il traîna une existence lamentable jusqu'au jour où, malade et indigent, il entra à l'hôpital. Quand la force lui fut revenue, il retourna chez sa bonne fermière et s'y refit un peu. Le corps reprit de la vigueur, mais l'esprit demeura aigri. Son séjour à Provins fut marqué par de malheureuses querelles qu'il dut à son humeur satirique. Dirigeant un petit journal, *Diogène*, il ne tarda pas à ameuter toute la ville contre lui, et se mit un duel sur les bras. Obligé de quitter Provins, il vint terminer à Paris sa destinée lamentable. Trop fier pour accepter un emploi, il vivait alors au jour le jour, couchant n'importe où : dans les champs, au coin d'une borne, sous le portail d'une église. « Une nuit on le ramassa étendu sur les marches de la Sorbonne, rimant les couplets d'un vaudeville auquel il collaborait pour un quart et qui ne fut pas joué : il échoua au dépôt[1]. » En 1838, Berthaud, du *Charivari*, lui trouva un éditeur pour le recueil qu'il pouvait former avec ses poésies[2]. Le livre parut avec ce joli titre : *Le Myosotis* (Paris, Desessarts, in-12), mais trop tard. Hégésippe Moreau, épuisé par les privations, venait d'être admis à l'hôpital de la Charité. Il y mourut le 19 décembre suivant. Théodore de Ban-

1. Edouard Fournier, *Souvenirs poétiques de l'Ecole romantique.*
2. Ses premiers vers avaient paru en 1833.

ville, après avoir rappelé quelques-uns de ses plus jolis vers tel le poème sur la *Voulzie,* charmante rivière qui coule à Provins, a dit de lui : « Il fut un élégiaque inspiré à la grande source de Théocrite. Aussi est-il un de ceux dont le nom se ravive e la fête revient au temps où fleurit l'aubépine. L'oubli ne lui prendra que sa politique et ses regains de Béranger. » Il existe d nombreuses réimpressions des ouvrages d'Hégésippe Moreau On nous dispensera d'en donner l'énumération. Les œuvres complètes de ce poète ont paru chez l'éditeur Lemerre. Voyez : *Correspondance, Contes,* avec une introduction de R. Vallery-Radot *Le Myosotis, poésies inédites ;* Paris, 1890, 2 vol. in-12.

Bibliographie. — Félix Pyat, *H. Moreau ;* Revue du Progrès 15 janvier 1839. — Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi,* t. IV, etc — Ch. Baudelaire, *L'Art romantique ;* Paris, Calmann-Lévy, 1868 in-18. — Arm. Lebailly, *H. Moreau, Documents inédits ;* Paris Bachelin-Deflorenne, 1863, in-12. — Th. Luillier, *H. Moreau e son Diogène ;* Paris, Charavay, 1881, in-16. — P. Thoulouse *Essai d'étude psychol. ;* Nîmes, Boyer-Ramus, 1903, in-8°. — H. Lardanchet, *Les Enfants perdus du romantisme ;* Paris, Perrin, 1905, in-18. — Ph. Audebrand, *Derniers jours de la Bohême* Paris, Calmann-Lévy, s. d., in-18.

A MES CHANSONS

Au Val Bénit partez, fils de ma muse !
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller ;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau, qu'aiment tous les poètes,
Là j'ai coulé peu de jours bien remplis,
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes ;
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh ! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant ;

Et de poursuivre aux champs, aux bois sans terme,
Un papillon, un rève, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait.

Avec le pâtre au ravin j'allais boire ;
M'inspirant, là, pauvre et gai j'y vécus,
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la *Fontaine aux écus ?*

Tu n'eus jamais ce qu'a la boulangère;
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine;
Et cependant je vous disais : « Ma sœur,

« Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose des buissons; »
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, comme tout, *fini par des chansons.*

Au Val Bénit partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours

Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!
C'était mon Egérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère;
Espère et chante! Enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là!
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » Chimère!
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré!
Pourtant, je te pardonne, ô ma Voulzie! et même,
Triste, tant j'ai besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

(*Le Myosotis.*)

ALPHONSE BAUDOUIN

(1830)

François-Alphonse Baudouin est né à Fontette (Aube), le 8 octobre 1830. Descendant d'une lignée de cultivateurs et de vignerons, il a gardé de ses ancêtres, avec la simplicité rustique, un goût très vif d'indépendance. D'abord vérificateur des poids et mesures, il parcourut pendant plus de trente années les arrondissements de Nogent, puis de Bar-sur-Aube, s'asseyant parfois le long de la route pour écrire des vers. Il fut plus tard bibliothécaire à Langres. Les premières de ses poésies, « fleuries par chemins et sentiers », et quelques articles de prose, parurent en des almanachs de Champagne. Parmi ses volumes et plaquettes, signalons d'abord *Fleurs des ruines* (Paris, Dillet, 1866, in-18), où le poète consacre une page émue aux « mille souvenirs de la vie ». Vinrent ensuite *Sylvestre Flahot,* roman forestier; *Revers de Médailles,* poésies (Paris, C. Dillet, 1876, in-18); des nouvelles, *Drames de villages, Types effacés,* un petit roman champenois du moyen âge, *Le Val d'Absynthe ; A Corinthe,* poésies (Paris, Lemerre, 1883, in-18); un *Glossaire du patois de la forêt de Clairvaux* (Troyes, Soc. académique de l'Aube, 1886, in-8°); *Feuilles d'Orties,* poésies (1896, in-12); *Feuilles de Mauves* (ibid.); *Epaves,* poésies (Bar-sur-Aube, A. Lebois, 1902, in-12), etc. « Ce poète original et sincère, — a écrit en 1888 M. Maxime Formont, dans l'*Observateur français* — est un écrivain remueur d'idées, qui enferme de pénétrantes analyses dans une forme nette, vive et simple... On sent courir dans ses poèmes le frisson sacré... Il possède la sobriété énergique du style, la propriété des expressions et la concision de la phrase... Son vers est plein, sonore, imagé, pittoresque. »

BIBLIOGRAPHIE. — J. Aubert et H. Marsac, *La France contemporaine;* Paris, Bibl. de l'Association, 1907, in-8°. — Auguste Marguillier : *Nos compatriotes, A. Baudouin;* Almanach de la Champagne et de la Brie, 1885.

LA BRUYÈRE

Humble lilas d'automne à la teinte si douce,
Qui caches mollement tes pieds nus dans la mousse,

Nos beaux jours sont comptés, ton destin est le mien.
Viens sur mon front rêveur te tordre en diadème;
Aimons-nous. Je te veux désormais pour emblème :
Bruyère, ainsi que moi, tu n'es utile à rien!

Ta feuille est ciselée, et tes fleurs sont mignonnes.
Comme les riches bords des coupes bourguignonnes,
Quand s'ouvrent tes boutons les fonds des bois sont peints
Tu fais le dernier miel que recueille l'abeille;
Et dans les nuits d'hiver, si la lune au ciel veille,
En tes fourrés épais trottinent les lapins.

Au fermier gros et gras, en vain tu ne demandes
Que les plus mauvais coins, que de stériles landes :
Le progrès agricole a dit son dernier mot.
D'améthystes en vain tu sèmes la clairière.
Tu n'es point de ce siècle, ô ma pauvre bruyère!
Tes derniers rejetons n'auront pas même un pot.

Encor, si tu passais dans une matinée,
Que ta fleur se fanât aussitôt qu'elle est née;
Si tu ne t'ouvrais plus que tous les cinquante ans;
Si tu semblais sortir d'Amérique ou d'Espagne;
Si tu craignais le froid, les vents de la montagne;
S'il te fallait pour vivre un éternel printemps!

Mais, quand on est commun, quand on vient sur la route,
Il faut être la fleur, le foin que le bœuf broute.
Tu meurs sans tubercule, et sans gousse et sans fruit.
Quelle rare vertu te donna la nature?
Que pourrais-tu jamais offrir à la culture?
On ne saurait manger ton bois, ni cru, ni cuit.

Des pauvres autrefois tu garnissais la couche,
Et tu faisais des lits chantant quand on y touche.
Aujourd'hui l'indigent a le crin végétal.
Au foyer délabré qu'une eau stagnante humecte,
Tu flambais jadis, mais, devant la houille infecte,
Le mendiant du jour au ministre est égal.

La fée aux pieds légers t'effleurait de l'haleine.
Sur toi se reposait l'œil de la châtelaine,
Regardant par-dessus son nid aérien.
Aujourd'hui la duchesse est sujette aux vertiges;

Le vent d'automne seul courbe tes fines tiges :
Bruyère, ainsi que moi, tu n'es utile à rien!

Nos fermiers, nos seigneurs, aiment la terre fraiche :
Ils préparent déjà la charrue et la bêche.
Leurs journaux ont compté les arpents, le loyer
Du terrain dont tes fleurs occupent la surface.
Ils t'extirperont tous, te brûleront sur place,
Et ne te feront pas les honneurs du foyer.

On draine; s'il le faut, on écrase la roche
Où le cheval trébuche ou le coutre s'accroche;
On couvre tout le sol d'amendements, d'engrais;
On sème des navets dont le pivot s'enfonce...
Et ne dût-on enfin récolter que la ronce,
Ce n'en serait pas moins un insigne progrès.

Mais n'as-tu point encore assez jeté de plâtre
Et brassé de purin, sublime agricolâtre?
Faudra-t-il donc sentir la même odeur partout?
Manque-t-on d'engraisseurs, de guanos, de jachères?
Ne pourrais-tu laisser une friche aux bruyères,
Un coin au paresseux pour y rêver debout?

(*Revers de Médailles.*)

JEAN-ARTHUR RIMBAUD

(1854-1891)

Fils d'officier, Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud est né le 20 octobre 1854, à Charleville (Ardennes), dans la maison de son grand-père maternel, Nicolas Cuif.

Son adolescence fut orageuse. Les années de collège terminées, un soir de septembre 1870, après avoir rimé ses premiers vers, il s'enfuit de la maison maternelle et file sur Paris. Réintégré au domicile natal, il se dérobe de nouveau, descend la vallée de la Meuse, gagne Charleroi. Il vagabonde et marque cette période de poèmes qu'on lira plus tard dans ses œuvres. — tels *Le Buffet, Le Dormeur du Val, Ma bohème*. Nostalgique d'on ne sait quelle cité, Arthur Rimbaud repart pour la capitale, tombe chez André Gill, qui, ahuri de l'escapade, le congédie. « Il dut, — écrit son pieux biographe, M. Paterne Berrichon, — par cette fin d'hiver et huit jours durant, à travers les rues, errer sans pain, ni feu, ni lieu... cela jusqu'à ce que, mourant littéralement de misère, il se résignât à reprendre à pied le chemin de Charleville... »

Après une correspondance engagée avec Verlaine, le voici de nouveau à Paris. Il y séjournera d'octobre 1871 à juillet 1872, logeant successivement chez Théodore de Banville, rue Racine, à l'hôtel, et enfin, grâce aux munificences du poète de *La Bonne Chanson*, dans ses meubles, rue Campagne-Première. Il voyagea ensuite en Angleterre, en Belgique jusqu'en 1873, époque à laquelle s'opère tragiquement sa rupture avec Verlaine. Expulsé de Belgique, il fait une nouvelle apparition à Charleville, passe encore à Paris, professe le français à Londres, projette un voyage en Orient. En février 1875, nous le découvrons à Stuttgart, puis en Italie. Racolé pour l'armée espagnole carliste, il se soucie peu de rejoindre son corps, et, sa prime d'engagement touchée, se dirige de nouveau sur Paris. Dès lors, c'est une suite d'aventures sans nombre. Engagé dans les troupes néerlandaises, il part pour l'archipel de la Sonde. Déserteur, il erre dans les îles de Java, déjouant les recherches des autorités, puis s'embarque à Batavia, en qualité d'interprète-manœuvre sur un bateau anglais. De retour en Europe, après une héroïque

traversée, il gagne, à la suite de la troupe du cirque Loisset, les pays du Nord, descend, avec l'aide pécuniaire de sa famille, vers Alexandrie. Au mois de mars 1880, ayant passé le canal de Suez, il entre dans le golfe d'Aden. Tout à la fois trafiquant et explorateur, Arthur Rimbaud, qui a délaissé l'effort littéraire, mènera jusqu'à sa fin une vie errante. En correspondance constante avec sa famille, il projetait un retour en France, lorsqu'il se sentit envahi lentement par le mal qui devait l'emporter. Une tumeur dans le genou droit l'oblige, fin mars 1891, à abandonner Harrar, centre de ses opérations. Transporté à Aden, puis à Marseille, il entre à l'hôpital de la Conception, où il meurt des suites de l'amputation de la jambe, le 10 novembre 1891.

Rimbaud a laissé un bagage poétique restreint, mais qui témoigne d'une empreinte originale. Ses œuvres, publiées d'abord par les soins de Paul Verlaine (*Les Illuminations*, Paris, édit. de la Vogue, 1886, in-12; *La même*, suivie d'*Une Saison en Enfer;* Paris, Vanier, 1892, in-18; *Poésies complètes*, ibid., 1895, in-18), ont été réunies au Mercure de France. Elles ont fait l'objet (avec un volume de correspondance), d'une édition définitive. (Voyez *Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*, etc.; Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18; *Lettres*, ibid., 1899, in-18.)

Bibliographie. — Paterne Berrichon, *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud;* Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — Paul Verlaine, *Les Poètes maudits;* Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18. — Edm. Lepelletier, *Paul Verlaine;* Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-8°. — Ad. van Bever et P. Leautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, ibid., 1908, t. II. — E. Delahaye, *Rimbaud;* Reims et Paris, etc., 1906, in-18.

A LA MUSIQUE

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la valse des fifres :
Autour, aux premiers rangs, parade le gandin;
Le notaire pense à ses breloques à chiffres;

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs;
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames

Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis prisent en argent et reprennent : « En somme!... »

Épatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde, — vous savez, c'est de la contrebande.

Le long des gazons verts ricanent les voyous;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes.

— Moi, je suis débraillé comme un étudiant;
Sous les marronniers verts les alertes fillettes,
Elles le savent bien, et tournent, en riant,
Vers moi leurs yeux tout pleins de choses indiscrètes.

Je ne dis pas un mot; je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles;
Je suis, sous leur corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules;

Je cherche la bottine, et je vais jusqu'aux bas;
Je reconstruis le corps, brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas.
Et je sens les baisers qui me viennent aux lèvres...

(*Œuvres de J.-Arthur Rimbaud;* 1898.)

TH. RENAULD

(1854)

M. Alexandre-Théophile Renaud est un « déraciné ». Il naquit à Arras, le 17 juin 1854, et fit ses études dans cette ville, où son oncle paternel était professeur. En quittant le collège il donna un premier recueil de vers, *Aube et Brume* (Paris, Jouaust, 1873, in-18), et collabora au journal *L'Avenir,* d'Arras. Ayant complété ses études universitaires à la Faculté des lettres de Douai, il fut successivement professeur à Laon, à Cambrai, à Abbeville et enfin à Charleville, où il s'est fixé en 1888. Il consacre les rares loisirs que lui laissent ses devoirs professionnels à l'enseignement postscolaire et à la publication de ses poèmes. M. Théophile Renaud a collaboré à de nombreux périodiques. Membre de l'Académie d'Arras, il a fait paraître quelques plaquettes : *Pallas-Athénée,* poème (Charleville, Rolly, 1892, in-8°) ; *A Michelet,* poème (Charleville, imprim. du Petit Ardennais, 1897, in-8°), et plus récemment un fort volume de vers : *En Ardenne* (Charleville, Anciaux, et Paris, Vuibert et Nony, 1906, in-8°), où il a célébré, avec une noble émotion, les sites les plus pittoresques et décrit les coutumes de son petit pays d'élection.

DANS LA VALLÉE DE LA SEMOY

Molle et changeante, avec des muances de moires,
Ourlant le frais tissu des rêves illusoires,
Elle coulait d'abord parmi les sauvageons
Des saules, des osiers, dans la mousse et les joncs.

Puis rapide, heurtant golfes et promontoires,
Elle a roulé ses eaux sinueuses et noires
Dans les rocs où la truite enfonce ses plongeons,
A travers les débris écroulés des donjons.

Charmeuse, elle embrassait d'abord des groupes d'îles
Où l'amour a cueilli les fleurs de ces idylles;
Elle était douce et lente ainsi que le sommeil.

Maintenant elle sort de la sombre Belgique,
Ensevelie au sein d'une brume tragique,
Ou triomphante, avec des perles de soleil.



Comme on voit dans la Crau les pierres dont Hercule
Lapidait le Ligure ennemi qu'il tua;
Près du Jourdain, le bloc dont David bossua
Le front de Goliath qu'un flot de sang macule;

Près de Laon, la hottée énorme et ridicule
Des cailloux que vidait jadis Gargantua;
Au val de la Tempé, les monts que foudroya
Zeus, menaçant du ciel le Titan qui recule,

Près de Naux, sur les bords chantants de la Semoys,
Le touriste, troublé d'un merveilleux émoi,
Admire des rochers cintrés, vaste carène,

Epaves d'un vaisseau qui s'est pétrifié,
Et c'est, dit la légende, écroulé sur l'arène,
Le débris colossal de l'arche de Noé.

(*En Ardenne.*)

MADAME CECILE PÉRIN

(1877)

Mme Cécile Périn est née à Reims le 29 janvier 1877, et appartient à une ancienne famille champenoise originaire de la Belgique. Elle fit ses études au lycée de sa ville natale, puis habita Reims et Jonchery-sur-Vesle (Marne), jusqu'au jour de son mariage avec le bon poète Georges Périn. Elle collabora très jeune à des journaux de province, puis donna des poèmes, des contes et des critiques d'art aux revues : *La Plume* (1903), *La Jeune Champagne* (1904), *La Province, la Revue littéraire de Paris et de Champagne, Le Beffroi, Les Lettres, Le Penseur, Les Annales* (1905-1908), etc. Elle a fait paraître deux recueils de poèmes : *Vivre!* (Reims, Revue littér. de Paris et de Champagne, 1906, in-18); *Les Pas Légers* (Paris, Sansot, 1907, in-18), où se trouvent célébrées symboliquement, mais avec une tendresse infinie, la fraîcheur des sources, les claires souvenances de la famille et le vieux toit propre « à abriter sa destinée ».

BIBLIOGRAPHIE. — R. Aubert et H. Marsac, *La France contemporaine*, etc.; Paris, 1907, in-8°. — Ed. Pilon, *La Poésie* (*Annales des lettres françaises*, Paris, Sansot, 1908, in-18).

PAYSAGE CHAMPENOIS

A Jean-René Aubert.

Les routes de Champagne éclatantes et blanches
Vers les lointains du ciel toutes droites s'en vont ;
Et leur simplicité presque naïve penche
La meule ou le moulin au bord de l'horizon.

On a coupé les blés au soleil de dimanche
Si vif qu'avec les grains l'on fauchait des rayons...
Sur de lents chariots croule l'or des moissons,
Et les grands épis roux s'accrochent dans les branches.

Graves dans la splendeur du soir ensoleillé,
Des gars rudes et beaux, très bruns, le teint hâlé,
Au bord de la rivière aiguisent leurs faucilles;

Et par-dessus les champs moissonnés et les bois
L'air sonore et léger emporte au loin la voix
D'un paysan qui chante aux yeux rieurs des filles.

(*Vivre!*)

MARS EN CHAMPAGNE

Le Printemps dort, sous la bruine, en l'oseraie.
Le Printemps dort... A petits temps son souffle doux
Monte dans l'air, glisse, et s'évade vers la haie
Epineuse où l'hiver meurtrit les fruits du houx.

Un mystère emmaillote, à plis légers, le monde.
Tout s'imprécise et s'harmonise. Et, tendrement,
Des tons fins, gris et rose, or et mauve, se fondent
En la rivière qui les estompe d'argent.

Des courbes d'eau limpide en l'ombre des prairies
Enroulent leur beauté pensive. Et le frisson
De l'enfant qui sommeille au sein frais de la vie
Fait tressaillir l'âme anxieuse des bourgeons.

Heure exquise où l'Amour tremble au cœur et s'ignore,
Heure adorable où le Printemps va s'éveiller,
Les doigts perlés de brume, et s'enfuir dans l'aurore,
Vers l'éblouissement rose et blanc des vergers!...

ANDRÉ FAGE

(1883)

M. André Fage est né à Sedan le 1er novembre 1883. Il appartient à une ancienne famille ardennaise. Rédacteur, depuis 1905, à la *Dépêche des Ardennes* et à l'*Echo du Nord*, il a collaboré activement aux revues *La Revue d'Ardenne et d'Argonne*, *La Vie ardennaise*, *La Revue des Ardennes*, au *Souvenir ardennais*, à *La Province*, à *Vox*, à *L'Essor septentrional*, à *La Vie Flamande*, etc. Il a publié plusieurs plaquettes : *A propos d'une Kermesse* (Sedan, Fischweiler, 1902, in-18); *Un Poète de la Vie moderne, Emile Lante* (Valenciennes, « L'Essort septentrional ». 1905, in-18), et prépare un recueil de poèmes du terroir : *Reflet sur les bruyères.*

SOIR EN ARDENNE

Le Soir s'endort parmi l'Ardenne des légendes...
Le blanc Silence glisse en son voile argenté,
Et, seul, au ciel jonché de lis et de lavandes,
Le refrain d'un berger monte, frêle et flûté...

Dans le clocher en pointe où le Rêve s'affine,
Comme une vieille un Angélus toussote au loin,
Tandis que des coteaux descendent les clarines
Au grincement des chars fleuris et lourds de foin...

Le Soir s'endort... Au fond des routes parfumées,
Vers la rivière d'acier sombre, le hameau
File pensivement le bleu de ses fumées,
Montant des toits moussus serrés comme un troupeau...

L'ombre s'entasse au creux des ravines violettes,
Voulant peut-être enlinceuler des souvenirs...
Et vers les grands sapins tordant leurs noirs squelettes,
Les petits sentiers bleus s'enfoncent pour mourir...



Comme tu es belle, ce soir, ma grande Ardenne!...
Si fragile et si douce en ta robe lilas...
Oh! tes petits enclos fleurant la marjolaine,
Où sont courbés et bénissants les pommiers las!...

Oh! tes roches penchées dans la bruine grise,
Le long des chemins creux où tremblent des sorbiers... ;
Où les bonnes chansons câlines de la brise
S'en vont, la nuit, bercer les nids dans les halliers...

Oh! tes feux de fougère aux clairières profondes,
Et leur parfum d'automne!... tes coteaux vermeils
Ondulant vaguement comme des hanches blondes!...
Tes forêts, parées au cœur pourpre du soleil!...



Or, le ciel mauve s'opalise au fil de l'heure...
Et les rocs éventrés[1], sur fond de gueule et d'or,
— Il y a dans le vent quelque chose qui pleure, —
Sombrent au fond du soir, glorieux... dans la Mort!..

1. Les « Quatre Fils Aymon ».

TABLE

BERRY

Haut Berry, Bas Berry, etc.

BOURBONNAIS

Bas Bourbonnais, Haut Bourbonnais.

BOURGOGNE

Auxerrois, Auxois, Pays de la Montagne, Dijonnais, Autunois, Chalonnais, Charolais, Mâconnais, Bresse, Dombes, Valromey Pays de Gex, etc.

BRETAGNE

Léonois, Cornouailles, Trégorrois, Lannionais, Vannetais, ancien duché de Penthièvre, Pays de Retz, etc.

CHAMPAGNE

Brie Champenoise, Sénonais, Remois, Bassigny, Vallage, Perthois, Rethelois, etc.

CARTES

SOCIÉTÉ ANON. D'IMPRIM. DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



